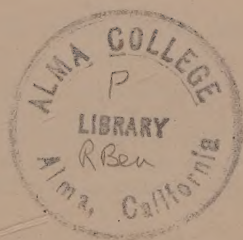


REVUE BÉNÉDICTINE

TOME QUARANTE SEPTIÈME

(51^e ANNÉE)

1935



ABBAYE DE MAREDSOUS,
Belgique.

1935

35996

UN SERMON SUR LA RÉSURRECTION CORPORELLE EMPRUNTÉ À S. GRÉGOIRE PASSÉ SOUS LE NOM DE S. AUGUSTIN.

Un recueil composite de Rheinau, conservé à Zurich (*Rh.* 102), présente, en sa troisième et dernière partie (ff. 137-200)¹, un court sermon attribué à saint Augustin (ff. 180^v-181^v), au sujet duquel on a bien voulu m'interroger à diverses reprises. Ce morceau paraissait inédit, en effet, et son auteur ne se laissait pas identifier, le nom d'Augustin faisant plutôt difficulté de prime abord.

Des photographies² m'ont permis de reconnaître que la partie principale était tirée, sauf omissions et arrangements divers, des commentaires de saint Grégoire le Grand sur les prophéties d'Ézéchiel (l. II, hom. VIII, § 7-8). A propos du huitième degré du vestibule³, le symbolisme engage l'intrépide exégète dans une longue et très belle « digression⁴ » sur la résurrection de la chair (§ 5-10), qui, un peu plus tard, ne pouvait que tenter vivement un prédicateur dépourvu. C'est bien de telle façon, redisons-le en passant, que le pape-moine, aux mérites littéraires duquel on n'a pas encore rendu toute justice, a instruit profondément le moyen âge, lui transmettant et proportionnant la forte doctrine de saint Augustin⁵.

Poursuivant la recherche, j'ai retrouvé le même texte, décoré

1. On voudrait rapporter cette portion au X^e siècle. Personnellement, je la tiendrais pour plus récente, si j'en puis juger d'après la copie du sermon. C'est une calligraphie déjà réformée, mais qui permet d'entrevoir un modèle du IX^e siècle ; la ponctuation y suit en effet, nettement, les règles alors observées.

2. Je les dois à l'obligeance de P. C. Mohlberg, et le prie maintenant d'agréer mes remerciements.

3. Ez. XL, 37.

4. Nous avons l'aveu même de l'auteur, au terme de son développement : « Ecce, dum de resurrectione carnis loquimur, ab expositionis ordine paululum digressi sumus » (§ 10 : *P. L.*, LXXVI, 1034 B).

5. Des sentiments comme des dettes de Grégoire envers Augustin, nous avons plusieurs témoignages, entre autres : la lettre de l'année 600 au préfet d'Afrique Innocent : « ... Sed si delicioso cupitis pabulo saginari, beati Augustini patriotae uestri opuscula legite et ad comparationem siliginis illius nostrum furfurem non quaeratis » (ceci à propos des *Morales* expressément : Ep. x, 16, *al.* 37 ; cf. *P. L.*, LXXVII, 1095 A) ; et la lettre de 601-602 à Marinien, évêque de Ravenne (cette fois, au sujet même des homélies sur Ézéchiel) : « ... sed ualde incongruum credidi,

cette fois du nom de saint Grégoire, dans un homélaire de Saint-Emmeran (*Clm.* 14445, ff. 193^v-195). Quoique cette référence ne manque pas de fondement (nous le savons déjà), j'y verrais volontiers le résultat d'une remarque savante, non pas forcément originale, transportée de la marge au début du sermon. Car les compositions de ce genre, où l'œuvre des Pères se trouve reprise et traitée plus ou moins librement et grossièrement, ont chance, le plus souvent, de remonter assez haut, c'est-à-dire à cette époque d'ignorance générale, qui s'étendit depuis l'antiquité, victime des invasions barbares, jusqu'à la renaissance carolingienne. Le représentant le plus notable de ces temps obscurs et, tout ensemble, de ce plagiat bien intentionné demeure sans doute Césaire d'Arles ; mais beaucoup d'autres chefs d'église, au cours des VII^e et VIII^e siècles, ont dû se comporter pareillement. De ceux-ci, quoi d'étonnant que les noms n'aient pas été retenus ?

L'un et l'autre exemplaire ont été copiés, pour moi, vers le début du XI^e siècle, et se tiennent, à peu près, dans le même plan. L'un et l'autre souffrent de quelques défauts, qu'il est aisé d'apercevoir ; mais, pour le reste, aucun lien n'est saisissable de l'un à l'autre, hors leur communauté d'origine. S'il est permis de tirer une conclusion de l'ensemble des données que nous possédons en l'occurrence¹, le texte premier a dû voir le jour en la région alémanique, avant l'an 800. Peut-être même est-il beaucoup plus ancien ; mais la marge est si vaste, du plus bas terme indiqué jusqu'au VI^e siècle, qu'il est impossible de prendre position d'une manière ferme.

Quant aux propres ressources de l'auteur responsable, l'on n'en peut juger, après les entorses qu'il a fait subir à la rédaction grégorienne, qu'en considérant le morceau final, qui est tout de son cru. Ces phrases mal enfilées et frustes, sur la nécessité des bonnes œuvres et de la repentance, ne donnent pas une haute idée de son savoir-faire, les intentions sauves. A cet égard encore, c'est un siècle de barbarie que, derrière ce rideau, l'on entrevoit.

L'édition montrera comment les sentences de saint Grégoire ont été traitées ; c'est aussi bien, ce qui la justifie. Pour le détail, je me suis attaché de préférence aux particularités du manuscrit de Rheinau, tout en corrigeant les fautes certaines.

ut aquam despicabilem hauriret, quem constat de beatorum patrum Ambrosii atque Augustini torrentibus profunda ac perspicua fluenta adsidue bibere (Ep. XII, 16^a ; cf. *P. L.*, LXXXVI, 785 A).

1. Il faut tenir grand compte, en particulier, du témoignage de l'orthographe. A cet égard, les graphies de R (le manuscrit de Rheinau-Zurich) sont plus instructives et doivent représenter mieux l'archétype que celles de M, la plupart banales.

SERMO AVGVSTINI DE RESVRRECTIONE

Delectet nos, dilectissimi, una uobiscum de resurrectione carnis habere sermonem, quia forte sunt aliqui in ecclesia qui mirantur, qualiter caro reuiuiscere possit ex puluere ¹.

- 5 Quare non mirentur quomodo potuit deus omnia que sunt ex nihilo facere ? ² Minus est enim id reparare quod erat, quam ex nihilo facere quod non erat ³. Ipsa ergo mundi elementa imaginem nobis predicant resurrectionis ⁴. Sol cotidie nostris oculis moritur, cotidie resurgit ⁵. Stelle matutinis horis occidunt, uespere resurgunt ⁶. Arbusta estiuus temporibus plena foliis, floribus fructibusque uidemus, que hiemis tempore nuda foliis, floribus ac fructibus quasi arida remanent ⁷ ; sed, uerno redeunte, cum a radice humor surrexerit, suo iterum decore uestiuntur ⁸. Cur ergo de hominibus diffiditur quod fieri in ligno uidetur ? ⁹
- 10 Sed si puluerem putriscentis carnis aspiciunt, dicunt : « Vnde ossa et medulle, unde caro et capilli poterunt in resurrectione reparari ? » ¹⁰ Haec itaque requirentes, parua semina ingentium arborum uideant atque, si possunt, dicant : « Vbi in eis latet tanta moles roboris, tanta diuersitas ramorum, tanta multitudo et uiriditas foliorum, tanta species florum, tanta ubertas, sapor atque odor fructuum ? ¹¹ Numquid semina
- 20 arborum odorem uel saporem habent, quem ipse post arbores in suis fructibus proferunt ? » ¹² Si ergo ex semine arboris produci potest quod uideri non potest, cur de puluere carnis humanae diffiditur, quod ex eo reparari forma ualeat, que non uidetur ? ¹³

1. *Monacensis codicis haec inscriptio traditur* : Item unde supra Gregorii 2.
delectet *M* ut uid., sed corr. e delectat 3. aliqui sunt *M* (an recte ?) aeccl.
M (qui etiam de casibus fere constanter ae scripsit, cum alter e plerumque ser-
uat) 4. reuiscere prius *M* 5. mirantur sic *R* 6. facere] pro signo
inquisitionis *R* supinum punctum notat 8. oculis nostris *M* moritur]
oritur *R* 10. fructibus q. uidemus] fructibus. quae uid. ita *R* iemis
M 12. surrexerit] surrexit *R* 14. putresc. *M* 17. at que ita
R moles (molis *M*) roboris tanta om. *R* 19. odor] ardor *R*

¹ qui mirantur etc. : ab hoc uerbo usque ad l. 44, fere omnes sententiae ex homilia VIII^a (al. XX^a) Gregorii Magni in Ezechielem l. II, § 7-5, extractae sunt atque plus minus resarcitae (cf. P. L., LXXVI, 1032 A l. 15 sqq.) ; discrepantias, immo paria loca declarabo ; et prius pro prima sententia (qui mirantur... facere), Gregoriana expositio haec est : Sed mirari solent qualiter etc. ² Quare non ... facere] *prolixius Greg. habet* : Mirentur igitur altitudinem caeli, molem terrae, abyssos aquarum, omnia quae in mundo sunt, ipsos quoque angelos creatos ex nihilo. ³ Minus est... quod non erat (de quo cf. inferius n. 24) *Greg. autem* : Minus est ualde aliquid ex aliquo facere quam omnia ex nihilo fecisse. ⁴ Ipsa ergo... resurrectionis] *Greg.* : Ipsa nobis elementa, ipsae rerum species res. im. praed. ⁵ Sol ... resurgit] *pariter Greg., praeter S. enim.* ⁶ Stelle ... resurgunt] *pariter, praeter horis + nobis.* ⁷ Arbusta ... remanent] *pariter, praeter haec* : ac fructibus (pro fructibusque) ; hiemali (pro hiemis) ; fructibus + et. ⁸ sed uerno ... uestiuntur] *pariter, praeter uernali sole (pro uerno).* ⁹ Cur ... uidetur] *omnino pariter.* ¹⁰ Sed ... reparari] *Greg.* : saepe (pro si) ; aspiciunt + et ; uel (pro et cap.). ¹¹ Haec ... fructuum] *Greg. etiam ad-
missim.* ¹² Numquid ... proferunt] *ita Greg.* ¹³ Si ergo ... uidetur] *Greg.* : ... arborum quod uid. non pot. prod. potest... ; postea, quia (pro quod).

- Sepe autem obicere inanem questiunculam solent. Qui dicunt : ¹⁴
- 25 « Carnem hominis lupus comedit, lupum deuorauit leo, leo moriens ad puluerem rediit, puluis ille suscitatur, — quo modo caro hominis a lupi et leonis carne diuiditur ? » ¹⁵ Quid ergo his aliud est respondendum, nisi ut prius cogitent qualiter in hunc mundum uenerunt ? — et tunc inuenient qualiter resurgant ¹⁶. Certe tu, homo qui haec loqueris,
- 30 aliquando in matris utero sanguinis spuma fuisti ; ibi quippe ex semine patris et matris sanguine paruus ac liquidus globus eras ¹⁷. Dic rogo, si nosti, qualiter ille humor seminis in ossibus duruit, qualiter in medullis liquidus remansit, qualiter in neruis solidatus est, qualiter in carne concreuit, qualiter in cute extensus est, qualiter in capillis atque
- 35 unguibus distinctus, ita ut capilli molliores carnibus, et ungues tenuiores essent ossibus et carnibus duriores ¹⁸. Si igitur tanta et tot ex uno semine per speties distincta sunt, et in una forma remanent coniuncta ¹⁹, quid mirum, si possit omnipotens deus in resurrectione mortuorum carnem hominis distinguere a carne bestiarum ²⁰, ut unus
- 40 idemque puluis non resurgat, quod puluis lupi et leonis est, et tamen resurgat quod puluis hominis est ? ²¹ Vide itaque qualiter ad uitam uenisti, et nequaquam dubites, ad uitam qualiter redeas ²². Da potentiae creatoris tui quod ratione comprehendere non uales ²³, ut ipse te possit resuscitare ex puluere, qui te potuit ex nihilo facere ²⁴.
- 45 Haec meditatio, dilectissimi, non pro sola resurrectione carnis retinenda est, sed etiam pro tocius uitae humanae consideratione. Et ad hoc in presenti bonorum operum exercitatio debetur extendi, ut pro adipiscenda tantum aeternae beatitudinis gloria sit facta, ac siquid delicti inrepperit, celeri penituntia puraque confessione deleatur.

24. obicere ita R	29. certe tu] certum R	31. patris semine M	ac]
nec R	32. Qualiter hic et deinceps post maximam distinctionem R posuit in medullis om. M	37. per sp. R supra lineam suppl.	species M
coniuncta] hic add. R at fines ; quod, ut uidetur, ex archetypo fuerat pro per species (cf. supra), posterius mutatum ac male inductum	40. idemq.] idest que		
R puluis] pullus R	41. uide corr. R ex unde	45. retinenda]	
repetenda M (an rectius ?)	48. siquid] si aliquid M	49. irrepperit	
illa M	paenitud. M		

¹⁴ Sepe ... dicunt] ita Greg. praeter ... solent qua (pro qui). ¹⁵ Carnem ... diuiditur] Greg.: ... lup. leo deuor.; tum rediit + cum. ¹⁶ Quid ergo ... resurgant] Greg.: Quibus quid respondere aliud debemus nisi ... uenerint etc. ¹⁷ Certe tu ... eras] pariter Greg., praeter hoc (pro q. haec loq.). ¹⁸ Dic rogo ... duriores] ita Greg., praeter in carnibus creuit (pro in carne concr.), atque in fine : ung. essent teneriores ossibus c. d. ¹⁹ Si igitur ... coniuncta] Greg.: tot et tanta, deinde ; et tamen in forma r. c. ²⁰ quid mirum ... bestiarum] Greg.: in + illa. ²¹ ut unus ... hominis est] Greg.: puluis r^o + et ; deinde bis in quantum (pro quod) ; p. est hominis. ²² Vide ... redeas] Greg.: itaque + homo ; atque post redeas haec addit : Cur autem ratione uis comprehendere quomodo redeas, qui ignoras quomodo uenisti ? ²³ Da potentiae ... uales] Greg. om. ratione, sed post uales add. de temetipso. ²⁴ ut ipse ... facere] Aliter Greg., uidelicet : Certe enim quia tu ex terra factus es, terra uero ex nihilo, tu es creatus ex nihilo ; atque ita expositionem concludit (§ 8) : Ne ergo de carnis tuae resurrectione desperes, pendere prudenter quia minus est deo reparare quod erat quam fecisse quod non erat (quam sententiam resarcitor noster ipse iam in principio suo adhibuit, cf. superius n. 3).

- 50 Et quia antiquorum morborum difficilis et tarda curatio est, tanto nunc uelocius adhibeantur delictis remedia, quantocumque sint recentiora. MVNDEMVS NOS cotidie AB OMNI INQVINAMENTO CARNIS ET SPIRITVS ¹, ut ad illam incorruptibilem resurrectionis gloriam pertingere mereamur, in Christo Iesu domino nostro, qui uiuit et regnat cum
- 55 patre et spiritu sancto deus, per omnia secula seculorum amen.

ANDRÉ WILMART.

51. uelotius *M* 52. nos *om. R* 53. pertingere (*ita scripsi*)] pertinere *MR* 57. iesu] christo *hic iterat R*

¹. II COR. VII, 1.

UNE ORAISON PROTÉIFORME DE L'ORDO COMMENDATIONIS ANIMAE

Il s'agit de l'oraison *Commendamus tibi, Domine, animam famuli tui | adoravit*, qui se trouve actuellement placée, dans l'*Ordo commendationis*, entre la série d'invocations *Libera, Domine, animam servi tui | congaudere caelestibus* et l'oraison *Delicta iuventutis | Iesu Christo*, qui, elle, ne se rencontre dans aucun rituel ancien¹. Pour suivre plus clairement les manipulations et avatars subis, au cours des siècles, par l'oraison composite *Commendamus tibi*, dans la composition de laquelle sont entrés deux fragments d'autres oraisons, d'ailleurs très anciens l'un comme l'autre, et pour faire apparaître quelques autres particularités, j'en diviserai le texte actuel non pas en deux mais en quatre sections, chacune correspondant à une phrase du texte.

1. — *Commendamus tibi, Domine, animam famuli tui N. (famulae tuae), precamurque te, Domine Iesu Christe Salvator mundi, ut propter quam ad terram misericorditer descendisti, Patriarcharum tuorum sinibus insinuare non renuas.*

2. — *Agnosce, Domine, creaturam tuam, non a diis alienis creatam, sed a te solo Deo vivo et vero : quia non est alius Deus praeter te, et non est secundum opera tua.*

3. — *Laetifica, Domine, animam eius in conspectu tuo, et ne memineris iniquitatum eius antiquarum et ebrietatum quas suscita vitfuror, sive fervor mali desiderii.*

4. — *Licet enim peccaverit, tamen Patrem et Filium et Spiritum Sanctum non negavit, sed credidit, et zelum Dei in se habuit, et Deum, qui fecit omnia, fideliter adoravit.*

La section n° 1 a été tirée d'une oraison qui figure déjà dans le sacramentaire gélasien (VIII^e siècle) et qui se présente aussi dans le sacramentaire de Gellone (VIII^e siècle) et aussi (avec quelques variantes peu importantes que je néglige) dans le missel de Leofric (vers 925) et dans le rituel de Saint-Florian (XII^e siècle) ; mais le début seulement de l'antique oraison a passé dans le rituel moderne, ainsi qu'on va le voir :

1. Elle se trouve dans le *Benedictionale sive agenda* de Meissen (Saxe), de 1512, éd. A. SCHÖNFELDER (Paderborn, 1904). p. 40-41, et dans le *Rituale Romanum Pauli Quinti* (Urbini, 1726), p. 107.

Ms. Vat. Reg. 316, éd. H. A. Wilson. *The Gelasian Sacramentary* (Oxford, 1894), p. 299; Sacr. de Gellone (Paris, B. N. Ms. lat. 12048 : 2^e moit. du VIII^e s.).

Commendamus tibi, Domine, animam fratris nostri. *Ill.*: precamur, propter quam ad terras tua pietate descenderas, patriarcharum tuorum sinibus insinuare non renuas, sed miserere : migranti in tuo nomine de hac instabili et tam incerta sempiternam illam vitam ac laetitiam in caelestibus praesta, Salvator mundi, qui cum Patre.

Missel de Leofric, éd. F. E. Warren (Oxford, 1883), p. 203.

Commendamus tibi, Domine, animam fratris nostri. *Ill.* precamurque ut propter quam ad terram tua pietate descenderas, patriarcharum tuorum [sinibus] insinuare non renuas, miserere qui vivis et regnas in secula seculorum. Amen.

Rituel de Saint-Florian, éd. Adolph Franz (Freiburg i. Br., 1904), p. 91.

Commendamus tibi, Domine, animam famuli tui precamurque, ut propter quam ad terras tua pietate descenderas, patriarcharum tuorum sinibus insinuari non renuas, salvator.

On peut constater que la fin de l'oraison est déjà tombée dans le missel de Leofric ainsi que dans le rituel de Saint-Florian.

Quant aux sections n^{os} 2, 3 et 4, il faut les aller chercher dans deux autres oraisons, dont les deux derniers tiers sont identiques, mais dont le premier est tout différent :

A. *Suscipe, Domine, animam servi tui | adoravit.*

B. *Omnipotens sempiterne Deus, qui humano corpori | adoravit.*

A. — Ms. Vat. Reg. 316, éd. Wilson, p. 296; Sacr. de Gellone.

A. — *Liber ordinum* mozarabe, éd. Dom Marius Férotin (Paris, 1904), c. 110.

A. — *Missel de Leofric*, p. 199; *Ordo de Jumîèges* (vers 1030), éd. Martène, *De ant. Eccl. rit.*, Bassano, 1788, t. II, p. 392.

Suscipe, Domine, animam servi tui. *Ill.* ad te revertentem de Aegypti partibus et proficiscentem ad te. Emitte Angelos tuos sanctos obviam ei, et viam iustitiae demonstra ei. Aperi ei portas iustitiae, et repelle ab ea omnes principes tenebrarum. Agnosce, Domine, depositum fidele, quod tuum est. Suscipe, Domine, creaturam tuam, non ex diis alienis creatam, sed a te Deo vivo et vero, quia non est alius Deus praeter te, Domine, et non est secundum opera tua. Laetifica, Domine, animam servi tui. *Ill.* Ne memineris iniquitatum eius antiquarum et ebrietatum, quas suscitavit furor mali desiderii. Licet enim peccaverit, tamen Patrem et Filium et Spiritum sanctum non negavit, sed credidit, et zelum Dei habuit, et Deum, qui omnia fecit, adoravit [qui venturus est iudicare vivos et mortuos, et saeculum per ignem (Jumîèges)].

Suscipe, Domine, animam servi tui. *Illius.* ad te revertentem de Aegypti partibus [et] proficiscentem ad te. Emitte angelos tuos sanctos in obviam illius, et viam iustitiae demonstra ei. Aperi ei portas iustitiae, et repelle ab ea principes tenebrarum : agnosce depositum fidele quo tuum est. Suscipe, Domine, creaturam tuam, non ex diis alienis creatam, sed a te Deo solo vero et vivo, quia non est Deus praeter te solum, et non est secundum opera tua. Laetifica, Domine, animam servi tui. *Illius* : clarifica, Domine, famulum tuum : ne memineris iniquitatum eius antiquarum et ebrietatum, quas suscitavit furor mali desiderii : licet enim peccavit, Patrem et Filium et Spiritum sanctum tamen non negavit, sed credidit, et zelum Dei habuit, et Deum fecisse omnia adoravit.

Suscipe, Domine, animam servi tui. *Illius.* e seculo revertentem, et mitte angelos tuos sanctos in obviam illius, et vias iustitiae demonstra ei. Aperi ei portas iustitiae, et repelle ab eo principes tenebrarum. Agnosce, Domine, depositum fidele, quod tuum est. Suscipe, Domine, creaturam tuam, non ex diis alienis creatam, sed a te solo Deo vivo ac vero : quia non est alius Deus praeter te, et non est secundum opera tua. Laetifica, Domine, animam servi tui. *Illius.* migrantem e seculo. Clarifica Domine, et ne memineris iniquitatum eius antiquarum et ebrietatum quas suscitavit furor mali desiderii. Licet enim peccavit, Patrem tamen et Filium et Spiritum sanctum non negavit, sed credidit, et zelum Dei habuit, at te Deum in Trinitate esse omni corde et ore adoravit.

B. — Omnipotens sempiterna Deus, qui humano corpori animam ad similitudinem tuam inspirare dignatus es, dum te iubente pulvis in pulverem revertitur : tu imaginem tuam cum sanctis et electis tuis aeternis sedibus praecipias sociari, eamque ad te revertentem de Aegypti partibus blande leniterque suscipias, et angelos tuos sanctos ei obviam mittas ... aperi. Repelle... : suscipe... Laetifica... Ne memineris... non negavit. Sed signo fidei insignitus te, qui omnia et eum inter omnia fecisti, fideliter adoravit.

B figure notamment, avec quelques variantes qu'il n'est pas nécessaire d'indiquer, dans les livres liturgiques suivants :

1. — Sacramentaire de Winchcombe (fin du X^es.), éd. Martène, II, p. 381.
2. — Pontifical de Salzbourg (vers 1100), éd. Martène, p. 387.
3. — Ordo de Saint-Pierre-sur-Dives (XII^e s.?), éd. Martène, *De antiq. mon. ritibus* (Lugduni, 1690), p. 767.
4. — Rituel de Saint-Florian (XII^e s.), p. 90.
5. — Pontifical de Magdalen College (XII^e s.), éd. H. A. Wilson (Henry Bradshaw Society, XXXIX, London, 1910), p. 193.
6. — Bréviaire de Hereford (XIII^e s.), éd. W. H. Frere et Langton E. G. Brown (H. B. S., XL, London, 1911), t. II, pp. 46-47.
7. — Officium ecclesiasticum abbatum secundum usum Eveshamensis monasterii (vers 1300), éd. H. A. Wilson (H. B. S., VI, London, 1893), col. 126-127.
8. — Manuale de Sarum (nombreuses édit. au XVI^e s.), éd. W. Maskell, *Monumenta ritualia Eccl. Anglicanae* (Oxford, 1882), t. I^{er}, pp. 131-132.

L'oraison A disparaît vers le XI^e siècle, tandis que l'oraison B, dont la plus ancienne attestation est de la fin du X^e, se maintient jusqu'au XVI^e siècle. Il ne faut pas confondre, en effet, A avec d'autres oraisons moins anciennes ayant aussi l'*incipit* : *Suscipe, Domine, animam servi tui ad te revertentem*, par exemple avec une oraison qui se disait pendant la *lavatio* du cadavre (*et veste celesti indue eam et lava sacro fonte vite eterne, etc.*), qui se trouve notamment dans le rituel de Saint-Florian (p. 90).

Ce rituel est peut-être le plus riche en formules de toute nature rangées sous la rubrique « *Incipit obsequium circa morientes* ». Outre l'oraison B, donnée *in extenso* à la page 90, il présente encore, à la page suivante, les 4 sections de l'oraison actuelle du rituel romain mais dans l'ordre suivant : 1, 3-4, 2 et entre 1 et 3-4, ainsi qu'entre 3-4 et 2, sont intercalées diverses autres formules : répons, antiennes ou psaumes.

Nous avons dit plus haut que nous négligions les variantes de peu d'importance; il faut cependant s'arrêter à la redondance *furor sive fervor* de la fin de la sect. 3 de l'oraison du rituel romain et à son contexte « *et ne memineris iniquitatum eius antiquarum et ebrietatum quas suscitavit furor, sive fervor mali desiderii* ». Ces lignes, qui figurent dans tous nos textes, — aussi bien dans A que dans B, — sont évidemment d'une haute antiquité. Elles nous reportent à une époque de mœurs rudes et de langage direct. Voici des chrétiens qui se sont abandonnés à de furieuses libations et qui ont donné à plein collier dans d'autres dérèglements; mais ils n'ont pas nié la Trinité, ils ont gardé la foi et le zèle de Dieu. La plupart de nos sources sont des *ordines* à l'usage des monastères; il est à noter que ces lignes vigoureuses se lisent aussi bien dans les rituels monastiques que dans les autres ¹.

La leçon composite *furor sive fervor* du rituel romain est curieuse. Elle n'est donnée par aucun texte médiéval. « *Furor* » est le terme le plus ancien (VIII^e-XI^e siècle); il figure encore dans les éditions du *Manuale* de Sarum imprimées au XVI^e siècle, dans le *Rituel de Paris* (Paris, 1701, p. 110), dans le *Rituale Bajocense* (Parisiis, 1744, p. 222), dans le *Rituale Constantiense* (Constantiis, 1777, p. 222). « *Fervor* » est attesté, à partir du XII^e siècle, par les témoins 5 et 7 de B (voir la liste ci-dessus), tous les deux anglais ².

Paléographiquement, il est facile de comprendre la confusion de *furor* avec *fervor*. Un scribe aura lu et écrit *fervor* pour *furor*. Un autre scribe de basse époque trouvant l'un et l'autre terme dans les manuscrits, ici *fervor*, là *furor*, aura cru bien faire en retenant l'un et l'autre. Dans le *Benedictionale* de Meissen, de 1512 (édit. citée, p. 40), l'oraison protéiforme renferme déjà cette leçon composite, que le *Rituale Romanum Pauli Quinti* (édit. citée, p. 107) a adoptée et qui s'est conservée jusqu'à nous.

P. S. — L'oraison *Commendamus tibi | in caelestibus praesta* du ms. Vat. Reg. 316 et du Sacramentaire de Gellone était déjà en usage, sous une forme à peu près identique, à Arles au VI^e siècle. (Voir S. *Caesarii Regula... aliaque opuscula*, éd. D. Germain MORIN, Bonnae, 1933, p. 31).

L. GOUGAUD, O. S. B.

1. Quelle pâle traduction que celle de l'*Office liturgique de chaque jour: Vespéral-rituel*, publié à Tours en 1926! On lit, p. 629: « Ne vous souvenez plus ni de ses anciennes iniquités, ni des fautes que lui a fait commettre l'esprit du mal ou l'ardeur du mauvais désir; car quoiqu'elle ait péché, elle n'a cependant nié ni le Père, ni le Fils, ni le Saint-Esprit; mais elle a [cru et] eu du zèle pour Dieu, etc. »

2. Notez la fin de phrase suivante: « ... *ne memineris pristinae iniquitatis et inebrietatis, quae suscitavit furorem mali desiderii* » (où le sujet est devenu régime) d'un Rituel ambrosien du XIII^e siècle, édité par M. MAGISTRETTI, *Manuale Ambrosianum*, Mediolani, 1905, t. I^{er}, p. 153.

LES SERMONS D'HILDEBERT.

Les œuvres d'Hildebert — lettres, sermons, poèmes — sont l'un des nombreux tourments de l'érudition, mais, pour dire le vrai, un tourment que ses propres faiblesses lui ont ici mérité, et dont, après quelques sursauts, elle semble avoir pris son parti. A cette fâcheuse situation, il serait temps, peut-être, de remédier.

Le principal tort retombe sur Antoine Beaugendre, religieux vénérable, doyen et bibliothécaire de Saint-Germain des Prés¹, mais dont le travail, revu par Massuet, témoigne d'un manque presque complet du sens critique. Tassin dit bien que cette édition, où sont compris également les ouvrages de Marbode, « se sent un peu des années de celui qui l'a entreprise si tard ». Elle parut, en effet, l'année même de son décès. Beaugendre avait alors dépassé le terme de quatre-vingts ans († 16 août 1708). Pour nous, du point de vue de la science, force est de la regarder, même après les retouches et compléments du chanoine J.-J. Bourrassé au service de Migne², comme l'une des pires qu'aient produites les Mauristes, parfois plus zélés que vraiment aptes aux études littéraires.

Depuis lors, A. Dieudonné s'est livré à l'examen des lettres³, B. Hauréau à celui des sermons et des poèmes⁴, l'un et l'autre en s'aidant des manuscrits. Ces tentatives furent honorables, et il y aurait injustice à tenir leurs résultats pour insignifiants ; mais elles ne pouvaient conduire jusqu'où il fallait, étant trop restreintes et la méthode restant timide. On faisait voir clairement

1. Cf. *Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur* (1770), p. 270 sq.

2. P. L., CLXXI (1854).

3. *Hildebert de Lavardin évêque du Mans, archevêque de Tours. Sa vie. — Ses lettres* (Paris 1898 ; en fait, ouvrage publié tout d'abord, morceau par morceau, dans la *Revue historique et archéologique du Maine*, t. XL-XLII, 1896-1897). La partie consacrée à l'examen des lettres, notamment à leur chronologie, est la plus importante (pp. 115-288). Concernant les manuscrits (pp. 115-129), nous n'avons là encore que des notes incomplètes ; ceux que j'ai pu étudier, la plupart directement, sont au nombre de soixante-cinq.

4. *Notice sur les sermons attribués à Hildebert de Lavardin*, dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale...*, XXXII, 2 (1888), pp. 107-166 ; et *Notice sur les mélanges poétiques d'Hildebert de Lavardin*, même recueil, XXVIII, 2 (1878), pp. 289-448. Ce dernier travail a été repris et donné à part, sous le titre : *Les Mélanges poétiques d'Hildebert de Paris* (Paris, 1882).

que Beaugendre avait gâché le sujet ; celui-ci demeurait encore loin des prises¹.

Au point où nous en sommes, le registre de la correspondance n'apparaît pas dans le double état que les collections permettent de définir, parmi d'innombrables variétés. Les sermons, qui sont livrés, de fait, avec les lettres, forment un groupe à peine perceptible ; on distingue sûrement ceux qui n'appartiennent pas à Hildebert ; ceux dont il est l'auteur responsable, et qui font connaître sa manière de prêcher, sont perdus dans cette masse, incertains. Les poèmes, surtout, auxquels l'évêque du Mans dut son plus grand renom, gisent épars dans un immense chaos, et si l'authenticité de quelques pièces n'est plus contestable, quantité d'autres, qui ne sont pas moins dignes d'être admirées, donnent lieu à des doutes, faute d'une enquête qui les replace dans leur vrai jour, c'est-à-dire dans le cadre de la tradition. Cependant, nous possédons, pour tout cela, des manuscrits en abondance, qu'il eût suffi d'analyser et de classer à bon escient, plutôt que de démontrer l'arbitraire ou l'absurdité des choix de Beaugendre. Car Hildebert devint rapidement célèbre auprès des générations qui le suivirent ; témoin cet éloge du chroniqueur Robert d'Auxerre, un siècle environ plus tard, sur lequel un lecteur a renchéri² :

Anno Domini 1109 ... florebat hoc tempore Hildebertus, prius Cenomannensis episcopus, deinde Turonis archiepiscopus, uir scientia perspicuus, et tam in uersificando quam in dictando gratiam peculiariter adeptus. [Indicant hoc diuersa eius opuscula quae metrico aedidit, et aepistolae quas ad diuersos direxit, quae omnia miro commendat et elegantia sensuum et lepos breuitasque uerborum. Vnde quidam de eo sic ait : « Inclitus et prosa uersuque per omnia primus / Hildebertus olet prorsus utique rosam ».]

*
* *

1. On peut aussi tenir compte d'une longue étude de Franz X. BARTH, relative au droit canonique, à partir des lettres : *Hildebert von Lavardin und das kirchliche Stellenbesetzungsrecht* (Stuttgart 1906 : nos 34-36 des *Kirchenrechtliche Abhandlungen* d'Ulrich Stutz) ; — et d'intelligentes remarques de Carlo PASCAL sur certains poèmes discutables, qui paraissent s'expliquer mieux comme des épaves de la tradition païenne : *Le Miscellanea poetiche di Ildeberto* (pp. 5-68 de *Poesia Latina Medievale* : Saggi e note critiche, Catania 1907). Mais tout cela demeure nécessairement dans les catégories de la critique formelle.

2. *Monumenta Germaniae, Scriptores*, XXVI (1882), p. 229 : éd. O. HOLDER-EGGER. Robert d'Auxerre mourut en 1212 ; le passage marqué entre crochets correspond à une addition dans le manuscrit original, lequel a bien les caractères d'un ouvrage composé au commencement du XIII^e siècle. L'année 1109 est celle du décès de saint Anselme ; dans la carrière de l'évêque du Mans (élu en 1096 à Noël), elle peut être considérée justement comme un point central. Je me borne à rappeler qu'Hildebert acheva sa vie à Tours, en qualité de métropolitain (printemps de 1125 - fin de l'hiver de 1133).

Dans l'héritage littéraire de l'évêque du Mans, les sermons, quoi qu'on ait pu dire, et récemment encore¹, sont la part la plus facile à discerner, mais sans doute, en dépit de leur réel intérêt, la moins importante matériellement, puisque neuf seulement, au bout du compte, nous ont été conservés. J'énonce ainsi, devant les preuves, le résultat net de mes recherches à travers la tradition normale. De celle-ci, telle qu'elle se présente, il n'y a rien d'autre, malheureusement, à obtenir ; hors l'imprévu d'une voie détournée, la liste des pièces régulièrement transmises est close.

C'est à signaler brièvement ces neuf sermons et à mettre hors de doute, par quelques remarques de détail, leur qualité, que je bornerai mes efforts, tout en publiant le seul dont l'édition attendait encore. Ce morceau servira à montrer la cohésion du groupe.

Ce sont bien les manuscrits qui font la lumière ; mais il ne déplaît pas de constater que les procédés de la critique interne, tant décriée à cause du mauvais usage qui en est fait trop souvent, se montrent efficaces dans le cas qui doit nous occuper. Ces neuf discours ensemble, étudiés même sommairement, révèlent l'identité de leur facture ; ajoutons : à l'exclusion des autres discours qu'on serait tenté, pour quelque raison que ce soit, de joindre à la série. Il en est pour Hildebert, en cette occasion, comme pour la plupart des écrivains, même les plus grands ou les plus originaux, quand on examine d'assez près leurs ouvrages. Réserves faites, par principe, au sujet de la variété des circonstances possibles, en raison des changements que les années introduisent peu à peu, et surtout au nom de la liberté qui n'abdique jamais dans le domaine de l'esprit, les auteurs ne laissent pas de se mouvoir habituellement (adverbe à souligner) dans le même cercle de termes et de formules, de tours et de pensées. Par suite, on a chance de retrouver ceux-là de temps à autre, — parfois rarement, parfois souvent, — semblables à eux-mêmes, c'est-à-dire, plus précisément, se répétant ou faisant écho à leurs propres paroles. Mais il faut prendre garde à ces coïncidences, qui sont chose délicate, et, quant au reste, se tenir à la merci des faits obstinément, sans tâcher à découvrir ni établir aucune règle là où il ne saurait y en avoir.

Le programme défini et le but indiqué, revenons donc à l'humble réalité des observations littéraires, et voyons d'abord le rôle des éditeurs successifs ; le témoignage des manuscrits apparaîtra déjà dans ce relevé, qui doit être rigoureux et complet.

Suivant la distinction faite par le chroniqueur d'Auxerre :

1. Cf. *Revue Bénédictine*, XXXIX (1927), p. 314.

« *tam in uersificando quam in dictando* », les écrits d'Hildebert se répartissent en deux classes : les poèmes et les lettres. Ses sermons, en effet, — les seuls, sans doute, qu'il ait pris soin de rédiger et, tout de même, les seuls auxquels son nom ait été publiquement attaché, — furent inclus dans la correspondance. Qu'il soit lui-même proprement responsable de cette disposition, c'est ce qu'il est impossible d'affirmer. Cependant ceux qui donnèrent pareille forme aux premiers recueils — secrétaires ou héritiers — ont dû agir selon ses intentions exprimées ou bien, après sa mort, suivre un plan préparé par lui de quelque manière. Ceci explique déjà que les sermons authentiques de l'évêque du Mans soient peu nombreux. Si, comme tant d'autres prédicateurs, il s'était soucié de laisser un recueil bien fourni de ses discours, ceux-ci, de bonne heure, auraient été détachés du registre des lettres, et organisés en un tout cohérent. Telle fut, par exemple, la collection de son contemporain, Geoffroi Babion, l'écolâtre d'Angers, qui, complète et parfaitement distribuée, finit, entre les mains de Beaugendre par absorber les quelques sermons d'Hildebert et nombre d'autres, mais celui-là, par suite d'une incroyable confusion, recevant la charge de toute cette masse.

Beaugendre a eu, dans l'édition de la correspondance, des devanciers, qui, selon leurs moyens, n'avaient pas mal engagé l'affaire : Marguerin de la Bigne et Luc Dachery. L'un et l'autre intervinrent à deux reprises. Les compléments apportés par Dachery¹ n'intéressent guère que l'étude des lettres proprement dites ; les manuscrits par lui employés contiennent bien des sermons, mais juste les mêmes que Marguerin avait publiés au siècle précédent². Dès 1579, quatre ans après la première « Bibliothèque » en huit tomes, qui est le point de départ des grands recueils patristiques parus en France, le docteur de Sorbonne,

1. Cf. *Veterum aliquot scriptorum... Spicilegium*, t. IV (1661), pp. 244-257 (dix lettres inédites, sauf la sixième), et t. XIII (1677), pp. 260-272 (quinze nouvelles lettres). Dans l'édition de 1723, t. III, pp. 450-457, les deux séries sont jointes, la sixième lettre de la première étant supprimée.

2. Le premier manuscrit de Dachery s'identifie avec le n° 2904 du fonds latin de la Bibliothèque Nationale ; c'est une collection complexe qui provient du Valasse en Normandie, puis fut la propriété des Bigot, et remonte à la fin du XII^e siècle ou au commencement du XIII^e ; on y trouve, l'un à la suite de l'autre, placés entre les lettres II. 23 (*In regno...*) et II. 49 (*Pascha domini...*) de Beaugendre, les sermons CXLI et LXXXVIII du compte définitif (j'entends ainsi celui de Migne, qui diffère à peine, comme on le verra, du compte de Beaugendre). — L'autre exemplaire mis en œuvre par le Mauriste était un manuscrit de Foucarmont, que l'on retrouve encore à la Bibliothèque Nationale : Latin n° 2513 ; il est contemporain du précédent et fournit le sermon CXLI dans

Normand d'origine, produisait un copieux « Appendice », dans lequel figure une recension brève des lettres d'Hildeberty¹. Il déclare, équivalement, avoir tiré ces lettres d'un manuscrit du collège « de Gervais »² : référence où l'on reconnaît sans difficulté l'établissement de ses compatriotes, fondé en 1370 près des Mathurins ou Trinitaires, et désigné d'ordinaire par le nom du

le contexte normal que j'indiquerai tout à l'heure. Le n° 2905, également cistercien (peut-être de Mortemer, sinon de Perseigne, suivant l'addition du fol. 125) et du même âge, est tout à fait semblable ; ces deux témoins représentent certainement le même modèle. Pour le reste, leur type général est celui de la grande collection formée de 96 lettres, indépendamment des sermons et compléments divers qui la grossissent suivant les cas. Outre ces deux manuscrits, le type, qui est fort important, est attesté principalement par les suivants : Montpellier 93 ; Paris 2512, 2907, 14168 ; Rome Val. 4926. — Pour être exact et complet au sujet des apports de Dachery, et de sa documentation, je dois ajouter que les deux dernières lettres de sa seconde série lui ont été fournies par un troisième manuscrit, devenu le n° 2945 de la Bibliothèque Nationale. On n'y trouve que des extraits d'une collection, mais, parmi eux, des éléments notables, rarement attestés. J'ai identifié, en outre, un doublet de cette tradition insolite, dans le n° 726 des Nouvelles Acquisitions latines. Ces deux manuscrits ont la même date approximative que les précédents, et sont ainsi contemporains ; ils sont aussi français, mais je n'ai pu préciser davantage leur provenance. — Mabillon, dans le même temps, publia une lettre (III. 15) d'après un manuscrit d'Évreux depuis lors perdu (cf. *Vetera Analecta*, I, 1675, p. 293 sq.).

1. *Appendix Bibliothecae sanctorum Patrum...*, [671]-772. — On peut distinguer, m'a-t-il semblé, deux types principaux du registre d'Hildeberty : celui que j'ai indiqué plus haut, comprenant normalement 96 lettres ; un second, qui en réunit de même 81, et doit être plus ancien. Autour de cette double espèce, les exemplaires divers viennent se ranger ; mais on observe, de part et d'autre, une grande variété, aussitôt après la lettre qui porterait le n° 56 (*Cum bene multis...* : I. 12 suivant la répartition de Beaugendre). Il n'est donc pas improbable que le recueil primitif, établi soit par Hildeberty lui-même soit dans son entourage, ait compris seulement ces cinquante-six lettres, qu'on retrouve presque toujours en série uniforme. En tout cas, on atteint là le noyau du registre, et le reste, des deux côtés, se laisse concevoir comme une suite de suppléments. Enfin, il y a un surplus de lettres ou morceaux, le plus souvent isolés, dix exactement. Le compte total permet donc d'énumérer 106 pièces, les sermons non compris. Un article cependant (*Inter amorem...* : I. 25), évidemment fourvoyé (quoiqu'il semble venir d'une bonne tradition), devrait disparaître : il coïncide strictement avec un développement d'Hugues de Saint-Victor, qui forme le début de son premier livre *De arca Noe morali* (P. L., CLXXVI, 619 A-620 A, l. 5). — Ces indications sommaires peuvent suffire provisoirement. J'entend bien qu'elles ne seraient vraiment instructives qu'au moyen de listes et de tableaux ; cet appareil doit être réservé à une autre étude, relative non plus aux sermons, mais directement à l'ensemble du registre.

2. « S. Hildeberty, Cenomanensis primum pont. demum uero Turonensis archiepiscopi, Epistolae ex M. S. Geruasiana Bibliothecae codicibus nunc primum editae et argumentis illustratae per M. De la Bigne sacrae Theologiae Doctorem » : tel le titre préliminaire donné col. 671 sq. (chiffre rectifié) ; dans l'*Index Authorum*, placé en tête du volume, on lit simplement : « ... Epistolae natae... per M. D. L. B. nunc primum ex gymnasii Geruasiani Bibliotheca ». Nonobstant la rédaction du titre, il n'est guère vraisemblable que plusieurs manuscrits aient été employés, puisque nous avons ailleurs, dans un exemplaire unique, la même disposition.

fondateur : « Maître-Gervais », parfois aussi appelé Collège de Bayeux¹. L'exemplaire, très probablement, était récent et n'a pas été conservé, que l'on sache. Le plus proche que je puisse signaler, livrant en effet la même série à peu près et à part les interpolations, est ce manuscrit 2903 de la Bibliothèque Nationale, copié vers la fin du XII^e siècle, duquel le Dr C. Erdmann, guidé par des notes de Baluze, a eu la fortune de pouvoir extraire, confondues parmi celles de l'évêque du Mans, trente-six épîtres, très précieuses, de Meinhard, écolâtre de Bamberg, en la seconde moitié du XI^e siècle². De part et d'autre, dans l'édition comme dans le manuscrit, on peut suivre, en dépit des développements insolites du manuscrit, la même progression des articles originaux. Il y a donc lieu, là encore, de supposer l'existence d'un modèle primitif, dont le volume perdu de Maître-Gervais serait une copie tardive. De ce fait, il ressort aussi que Marguerin a reproduit tout bonnement les textes qu'il avait recueillis, sans songer à leur imposer un meilleur ordre³. Nous avons même une preuve tangible de son respect du contexte livré. Un sermon y trouve place, au milieu des lettres, à savoir sous le n° 48, entre les lettres *Sanctae conversationis* (I. 8) et *Plerumque fit* (II. 27)⁴, et l'éditeur, illusionné, a cru qu'il s'agissait encore d'une

1. Cf. FÉLIBIEN-LOBINEAU, *Histoire de la ville de Paris*, I (1725), p. 671, et II des *Preuves*, p. 779 ; — DELISLE, *Le Cabinet des Manuscrits*, II (1874), p. 256 sq., et pour le reste voir III (1881), 445 (un seul manuscrit du collège paraît être passé dans les collections de la Bibliothèque Nationale : *Lat.* 4423) ; — P. FERET, *La Faculté de théologie de Paris : Moyen âge*, III (1896), p. 632 sq.

2. Voir le *Neues Archiv*, XLIX (1931), pp. 332-431. L'édition que j'avais moi-même préparée, tout en poursuivant mes recherches à travers les manuscrits des lettres d'Hildebert, a été rendue ainsi inutile ; je n'aurais pu, d'ailleurs, faire valoir aussi bien que le savant professeur l'importance de cette découverte. Eu égard à ses interpolations inattendues, le manuscrit 2903 de la Bibliothèque Nationale est, de beaucoup, le plus intéressant témoin des lettres d'Hildebert qu'il m'ait été donné de rencontrer.

3. Cet ordre fixé par le manuscrit de Maître-Gervais et retenu par le premier éditeur a survécu dans nos répertoires, qualifié : *Ordo vetus*, en regard de la distribution en trois livres imaginée par Beaugendre (*Ordo novus*) ; cf. *P. L.*, CLXXI, 135-140. Cette table de concordance remonte, du reste, à Beaugendre lui-même (pp. LXXII-LXXIII de son édition). Mais la *Maxima* de 1677 a servi d'intermédiaire (voir ci-après). De là, une petite différence entre le compte de la première *Bibliotheca* et celui qui nous est proposé, à partir du n° 48 précisément, parce que les éditeurs de la *Maxima* ont retiré le sermon du contexte des lettres, pour le placer en dernier lieu ; le n° 48 de « l'*Ordo vetus* » devrait donc être marqué « 49 », si la suite des articles de Marguerin avait été gardée. Ce décalage continue jusqu'au n° 69. Après quoi, d'autres différences se laissent constater, la *Maxima* faisant lire deux lettres nouvelles : I. 18 (n° 70) et II. 41 (n° 82) ; en outre, le n° 81 y est sauté, si bien que le n° 83 et dernier de la *Maxima* (II. 53 de Beaugendre) correspond au n° 81 et dernier de l'*Appendix*.

4. *Op. laud.*, col. 720-723 : « *Epist.* 48 ». — Dans la série qu'on peut appeler normale ou fondamentale, il devrait porter le n° 49 ; l'édition de Marguerin,

véritable lettre, dont le destinataire n'apparaît plus ; un « argument » nous propose candidement cette interprétation². Non seulement la forme du sermon est manifeste, le sujet traité étant la rédemption salutaire du Christ ; mais ce discours se présente dans la plupart des exemplaires du registre, il y est inscrit à la même place parmi les lettres, dont la série est régulièrement invariable jusqu'à ce point et même un peu au delà³, il y est enfin désigné, assez souvent, par un titre qui rappelle son occasion, et duquel l'authenticité ne peut faire doute : « *Sermo in ramis palmarum* ». Dans le compte final des sermons, il a reçu le n° CXLI, presque au terme de la série, Beaugendre, par inadvertance, ayant omis de l'insérer dans la suite des cent-quarante sermons qu'il prétendit restituer à l'évêque du Mans. Ce discours en effet, qui est entre tous le mieux attesté, matériellement du moins, et qui avait été le premier publié, a failli rester en dehors de l'édition bénédictine, où les écrits apocryphes surabondent ; il s'y trouve relégué parmi des « *Addenda* », après les œuvres de Marbode et l'index général du volume, commun à Hildebert et à Marbode⁴.

Marguerin renouvela sa Bibliothèque des Pères en 1589, selon un plan élargi qui comportait neuf tomes et permettait le reclassement des matières de l'Appendice. Le tome réservé aux lettres, de premier qu'il était en 1575, devint le troisième, cédant la place aux commentaires de l'Écriture et aux homélies. Les lettres

probablement conforme au manuscrit, omet le n° 41 de cette suite (III. 24 de Beaugendre) ; au contraire, la succession est sans lacune, en cet endroit, dans le Parisinus 2903.

1. « *Ad quem missa sit vel scripta epistola non potest elici ulla coniectura. Hoc solum certum sit esse Hildeberti, interpretans illud Psalmistæ : Liberauit D. Pauperem a potente : et docentis protoparentem culpa factum pauperem, peccati mancipium, nec potuisse suis ipsius viribus ab ea se pauperie et servitute eximere, nisi pro illius redemptione soluisset Christus sponsonem* » (ib., col. 720).

2. Jusqu'au n° 56 (I. 12) ; voir ci-dessus la note relative aux formes traditionnelles du registre.

3. Il échappe, par suite, à la pagination ; deux pages seulement, hors du compte, qui cesse avec l'*Index*, le séparent du « *Privilège du Roi* » ; dans un *Breve Monitum*, l'éditeur s'excuse comme il peut : « ... Huius autem omissionis causam non aliam fateri cogimur, quam quod in omnibus ferè Manuscriptis invenitur Epistolis Hildeberti intermixtus, quas cum Sermones ederemus, revolvere sumus obliti. » Beaugendre se serait donc rappelé trop tard que les manuscrits qui livrent les lettres renferment aussi des sermons. Pour dire le vrai, les sermons authentiques ne se trouvent point ailleurs, sauf par exception ; et l'éditeur a certainement connu et utilisé, au moins indirectement, plusieurs collections de cette espèce que nous possédons encore ; mais il les aura tenues pour insignifiantes, en comparaison des recueils interpolés qui lui offraient à bon marché les discours apocryphes (cf. la note reproduite P. L., CLXXI, 751 sq.).

d'Hildebert, y compris le sermon CXLI, reparaissent dans ce cadre, à la suite de celles de Pierre Damien, qui avaient été produites de même en 1579 ; mais elles sont pourvue d'un double complément ¹ : le grand poème *De mysterio missae*, l'un des ouvrages les plus certains et les plus justement fameux de l'évêque du Mans ² ; puis deux sermons, l'un pour l'Avent sur le texte d'Isaïe (XXXV, 4) : « Dicite pusillanimes », l'autre intitulé : « *Ad pastores* », et commençant par ces mots : « Quantas commissis uobis ouibus debeatis excubias... ». Ce discours pastoral est en effet authentique et se présente, parmi les lettres, en beaucoup d'exemplaires ; Beaugendre lui donnera le n° LXXXVIII. Faute de renseignements explicites, il semblerait difficile de marquer sa provenance ; mais, après examen des manuscrits, on est fondé à croire que le docteur parisien l'a trouvé dans une nouvelle collection des lettres, peu différente de la première, où il était joint au sermon CXLI. On n'en saurait dire autant, malheureusement, du discours relatif à l'Avent, qui appartient sans discussion possible à Geoffroi Babion et forme le début même du recueil de ses sermons, dans tous les exemplaires que nous connaissons ³. D'où que Marguerin l'ait tiré, c'est par conjecture qu'il lui a fait place dans un groupe de textes revendiqué pour Hildebert ; or cette conjecture, qui aurait dû passer inaperçue, même réitérée par la suite des Bibliothèques des Pères jusqu'à la *Maxima* de 1677 ⁴, était destinée à une incroyable fortune ⁵.

1. Je dois avouer n'avoir pu consulter la seconde *Bibliotheca* ; je m'en raporte à la description de Th. IRRIGIUS, qui paraît être digne de foi : *De bibliothecis et catenis Patrum* (1707), p. 59 ; et la *Maxima Bibliotheca* de 1677 en permet le contrôle : t. XXI, pp. 163-172.

2. Cf. *P. L.*, CLXXI, 1177-1192 B l. 9 ; le poème prend fin avec les derniers mots du pentamètre : *et explet opus* ; comme presque toujours, Beaugendre, voulant peut-être trop bien faire, a gâté le texte.

3. L'ayant retenu pour Hildebert, bien plus, hélas, en faisant la pièce de résistance de tout son système, Beaugendre l'a placé de même en tête de sa collection imaginaire : *ib.*, 343-347.

4. Je n'ai rien de plus à dire sur l'apport de la *Maxima*, qui est tout livresque ; voir plus haut les références. L'influence de cette publication a été ainsi décrite par Hauréau : « Dans les diverses éditions de la *Bibliothèque des Pères*, Hildebert n'a que trois sermons. Il en a cent quarante et un dans l'édition de Beaugendre, et trois de plus dans celle de M. l'abbé Bourassé. Beaugendre aurait été vraiment désolé s'il s'était vu réduit à n'offrir au public que trois sermons d'Hildebert ; il en a donc recherché d'autres... » (*Not. et extraits*, 1888, p. 107). Nous avons en effet le propre témoignage du Mauriste : « Subsequuntur deinde sermones Hildeberti, numero centum et quadraginta, cum antea tres tantum in variis editionibus Bibliothecae Patrum, et uel etiam in ultima *Lugdunensi*, reperirentur ; omnes autem, ut ex ipsa lectione patebit, theologica et orthodoxa doctrina referti..., quos ex optimis mss. eruere, discutere et exscribere nobis non exiguo, quamvis gratissimo labori fuit... » (*Praefatio*, cf. *P. L.*, CLXXI, 50 C sq.).

5. Beaugendre avoue encore lui-même comment le premier sermon de Babion

Les mésaventures de Beaugendre ont été exposées par Hauréau avec un grand détail d'indications et de preuves. Il suffit à mon dessein de rapporter le résumé que l'actif bibliographe a fait de son enquête : « Des sermons édités par Beaugendre, deux étant écartés comme faisant double emploi ¹, restent cent trente-neuf ². De ces cent trente-neuf, cinquante-quatre appartiennent à Geoffroi Babion, vingt-cinq à Pierre le Lombard, vingt-quatre à Pierre Lemangeur, sept à Maurice de Sully ; vingt et un, qui sont anonymes dans les manuscrits cités par l'éditeur, ont été par lui, sans aucune raison, publiés sous le nom d'Hildebert ; quatre sont peut-être de cet illustre évêque, enfin quatre sont sûrement de lui ³ ». L'exactitude de ces chiffres pourrait être discutée ; ceux, en particulier, qui sont donnés comme signifiant la part de Babion, ne seraient acceptables qu'après une étude approfondie de la collection de l'écolâtre ⁴, et je reviendrai tout à l'heure sur l'opinion personnelle d'Hauréau concernant les discours, sûrs ou douteux, d'Hildebert. Mais il demeure,

lui servit de pierre de touche, après qu'il l'eut remarqué, un peu plus développé, dans un manuscrit de Saint-Victor qui porte maintenant le n° 14933 : « Alios [sermones] deinde reperimus in ms. altero Victorino, n. 468, in quo primus occurrit sermo qui incipit : *Dicite pusillanimes*, quem tres Bibliothecae Patrum editiones, Parisiensis scilicet, Coloniensis et nova Lugdunensis, ascribunt Hildeberto, cum hoc tamen discrimine quod in hoc ms. quarta fere parte exstat edito prolixior et emendatior. Hoc ergo sermone, quasi legitima tessera praeunte, caeteros discussimus, quos ad styli similitudinem et argumentorum rationem... Hildebertinos esse iudicavimus » (ib., 54 A-B). — Le manuscrit 14933 fournit, en effet, dans sa seconde partie (fol. 97-169), une assez bonne copie, incomplète pourtant (croirais-je), de la collection de Geoffroi Babion (53 sermons) ; mais la première partie, primitivement indépendante, propose une collection des sermons de Pierre « Manducator », et Beaugendre, sans méfiance, a fait passer le tout sous le nom d'Hildebert. Les autres manuscrits qu'il a rapprochés pour soutenir et même étendre cette construction ruineuse sont, principalement : un second manuscrit de Saint-Victor (maintenant 14934), deux manuscrits de Saint-Germain des Prés (maintenant 12415 et 13572), un manuscrit de Saint-Aubin d'Angers (Angers, n° 304). — On trouvera d'autres références dans la dissertation citée d'Hauréau, et dans une autre, antérieure, concernant la collection de Babion (*Notices et extraits*, XXXI, 2, 1886, pp. 126-141). — En ces divers recueils de sermons, il est extrêmement rare qu'un discours authentique d'Hildebert ait été reproduit ; c'est pourquoi je ne m'y arrête pas.

1. Les n°s XLIV et CXXVII représentent en effet le même discours ; pareillement les n°s LXV et CXXXVII. Dans les deux cas, Geoffroi Babion est le véritable auteur.

2. Voir plus haut au sujet du n° CXLI, ainsi distingué par Bourassé pour la réédition prévue par Migne ; car la série composée par Beaugendre s'arrêtait au n° CXL.

3. *Notices et extraits*, 1888, p. 166.

4. Dans son étude consacrée à cette collection (*Notices et extraits*, 1886), Hauréau s'est borné à comparer cinq manuscrits : quatre de la Bibliothèque Nationale (Lat. 8433, 14933, 14934, 17251) et un de la Bibliothèque Mazarine,

en tout état de cause, que l'imposante série organisée par Beaugendre ne comprend qu'un très petit nombre d'articles qu'on puisse laisser à l'évêque du Mans. C'est ce groupe authentique, si restreint soit-il, qu'il est nécessaire maintenant de circonscrire, en tenant compte des manuscrits qui méritent confiance. L'on sait déjà que ceux-ci sont les témoins ordinaires de la correspondance. Dans le *Syllabus codicum* de l'éditeur¹, je distingue tout d'abord trois manuscrits de la Bibliothèque Nationale², dont les cotes actuelles sont 2484, 2513 et 2595. Ces recueils n'apportaient que le sermon CXLI, déjà publié par Marguerin. Mais un autre *Colbertinus*³, qui s'appelle de nos jours 2487, était richement pourvu ; outre les deux sermons découverts par Marguerin : LXXXVIII et CXLI, celui-ci contient non seulement

d'ailleurs incomplet (maintenant 731). Avec ces matériaux en mains, il a cru pouvoir reconstruire l'œuvre principale de l'écolâtre d'Angers, qui consisterait en soixante-sept sermons. Je ne crains pas d'avancer que le travail est à reprendre depuis la base. J'ai pu jadis examiner et rapprocher une vingtaine d'exemplaires, et depuis lors j'en ai identifié une dizaine en plus. On distingue, en premier lieu, cinquante-trois discours, dont l'authenticité est presque inattaquable (il n'y a de réserve à faire que pour le second, qui est un « pseudo-Augustin » assez bien connu). Quatre articles d'Hauréau étant écartés (ses nos 32, 35, 38 et 39), cette série typique, à peu près uniforme dans toute la tradition, se présente ainsi (en gardant les chiffres marqués par l'érudit) : 1-7, 9-31, 33-34, 36-37, 8, 40-49 ; ici un sermon inédit « *Ad sacerdotes* » (qu'on pourrait désigner 50^{bis}), sur le texte « *Designavit* », commençant et finissant par ces mots : « *Elegit... Cur autem isti XII... quibus talenta tradidit ponet* » ; puis, 61 et 62 (réunis en un seul morceau, avec une portion inédite), 63-67, enfin 59. Un second groupe de quinze sermons n'est pas aussi bien garanti, les manuscrits n'étant pas toujours d'accord ; j'incline à penser que presque tout ce surplus appartient également à Babion, mais il faudrait le démontrer par les moyens de la critique littéraire. Quoi qu'il en puisse être, cette série additionnelle se compose des nos 50-58 d'Hauréau (dans le même ordre), puis de six autres sermons « *Ad pastores* » ou « *Ad populum* », dont trois ont été publiés (n° 10 = « Hildebert » CXXXI ; n° 11 = *P. L.*, CXLVII, 233 : S. IV ; n° 14 = *Spicilegium Liberianum*, p. 694 : S. IV) ; les trois peuvent être désignés par le thème ou les premiers mots (n° 12 : « *Simile est r. c. homini qui seminavit...* — Dominus I. Chr. f. k. inter homines habitans » ; n° 13 : « *Arborem fici...* — Dominus redemptor noster f. aliquando nobis » ; n° 15 : « *Valde pertimesco...* ». J'ajoute que les nos 4 et 5 de cette série supplémentaire (= nos 53 et 54 d'Hauréau) paraissent être encore inédits, tandis que les suivants (nos 6-9 = Hauréau 55-58) se trouvent imprimés dans le *Spicilegium* de LIVERANI, encore sous le nom fatal d'Hildebert (p. 685 sq. : S. I, V, II et III respectivement). Enfin, si l'on désire savoir combien, parmi ces soixante-huit sermons, attribuables à Geoffroi Babion, ont été compris par Beaugendre dans son édition, le total sera, m'a-t-il semblé, de cinquante-cinq, desquels trois appartiennent à la seconde série (nos 1, 2 et 10). Je regrette de ne pouvoir traiter plus clairement, dans une simple note, ces questions assez complexes.

1. Cf. *P. L.*, CLXXI, 63 sq.

2. *Regius* 4080, *Colbertinus* 2662, *Regius* 4103 : respectivement.

3. N° 2131.

trois discours que Beaugendre alla quérir ailleurs : XCVII, C et CI, mais aussi un quatrième, encore mieux garanti, si l'on y prend garde, et qu'il était réservé à Muratori de mettre au jour, en deux morceaux. L'éditeur, ébloui peut-être par ses propres trouvailles, est donc passé à côté de richesses certaines, sans les apercevoir. En revanche, un exemplaire de Saint-Taurin d'Évreux¹, qui était excellent, mais dont nous ne pouvons plus définir la nature que grâce à une description faite au XVII^e siècle², a fourni au vieux Mauriste tout ce que son immense recueil, formé pour la gloire d'Hildebert, contient de durable ; à savoir, selon l'ordre de la série, les nos LIV, LXXXVIII, XCVII, C, CI, CXLI. Bref, l'édition de 1708, complétant celles de 1579 et 1589, a produit, par la vertu de cet insigne témoin³, quatre sermons nouveaux.

Quelques années plus tard (1713), Muratori tira de l'obscurité le sermon bipartite, sur le mariage, que Beaugendre avait négligé de recueillir⁴. En même temps, il reprenait, par mégarde, le sermon CI, ainsi que plusieurs lettres, également publiées⁵. Par mégarde aussi, les plus récents éditeurs, c'est-à-dire Migne et Bourassé, ont reproduit encore le sermon CI, en lui donnant, au terme de la série, le n° CXLII ; le sermon bipartite, qui, en réalité, n'avait reçu cette forme que par l'arbitraire d'un copiste, fut désigné en conséquence : CXLIII-CXLIV. Muratori aurait pu, avec autant de raison, répéter le sermon CXLI, qui appartient au même contexte. Il disposait d'un très intéressant manuscrit des lettres d'Hildebert — l'*Ambrosianus P. 62 Sup.*⁶,

1. Cf. *P. L.*, CLXXI, 48 A-C, 53 D, 60r (n.), 751 (n.), 786 (n.), 806 (n.), 811 (n.).

2. *Bibl. Nat. Lat.* 13073, fol. 82.

3. Toutefois, Beaugendre a signalé deux autres témoins du n° XCVII : le *Victorinus* 272 (*Bibl. Nat.* 14867), et le *Germanensis* 381 (*Bibl. Nat.* 12415), celui-ci l'un des manuscrits qui ont favorisé ses erreurs au sujet des sermons.

4. Cf. *Anecdota... ex Ambrosianae Bibliothecae codicibus*, III, pp. 223-236 ; dans l'édition de 1776, pp. 152-166.

5. C'est par erreur qu'une des lettres (n° 41 de la série) fait lire en premier mot le nom d'Yves : « *Yvo benefactori...* », comme si l'auteur était, au lieu d'Hildebert, le célèbre évêque de Chartres ; la lettre a bien été écrite par Hildebert et porte dans nos éditions le n° III. 20 ; mais, si le rubricateur ne s'était pas trompé, elle devait ainsi commencer : « *Suo benefactori...* ». Par suite, une objection récente (cf. *Revue Bénédictine*, XXXIX, 1927, p. 312, n. 1) disparaît.

6. Du temps de Muratori, il s'appelait Q. 6. Je rapporterais toute la copie (95 feuillets) à la fin du XII^e siècle ; on distingue deux parties : 1° les lettres d'Hildebert, sur deux colonnes (ff. 1-63^v) : *In hoc uolumine continentur epistolae Hyldeb<er>ti Turonorum archiepiscopi qui prius Cenomannensis episcopus extitit* ; — 2° les homélies de saint Bernard « *in laudibus Virginis matris* » (sur le texte *Missus est*), à pleine page ; mais la fin manque. L'ensemble est nettement français.

apporté d'Avignon à Milan au début du XVII^e siècle¹ — dans lequel les diverses pièces de la correspondance, parfois accompagnées d'inscriptions, sont rangées systématiquement selon la dignité des destinataires²; les papes Pascal et Honorius commandent la file, composée des cardinaux, archevêques, évêques, abbés, archidiacres, etc. Après les lettres adressées à des femmes, et pour parfaire son recueil³, le compilateur a groupé trois sermons : nos CXLI, CI et CXLIII-CXLIV, tout en faisant précéder ce dernier de la lettre I. 8, que nous savons par ailleurs⁴ avoir été adressée à Geoffroi de Lèves, évêque de Chartres (1117-1149). Or cette lettre déclassée se trouve intitulée pour la circonstance : « *Sermo in concilio* », et le discours qui suit plus expressément : « *Sermo in Carnotensi concilio* ». Le premier titre, si impropre qu'il soit, et, en tout cas, la place même de la lettre à laquelle il se rapporte pourraient signifier simplement que cette lettre à l'évêque de Chartres est en relation étroite avec le sermon final. Hildebert a pu fort bien, par exemple, envoyer une copie de ce sermon à Geoffroi de Lèves, en même temps que ladite épître, où, fort de son expérience⁵, il rappelle au jeune successeur d'Yves les devoirs de la charge épiscopale. Nous sommes assurés en effet, par un important prologue d'allure littéraire, que le sermon fut prononcé à Chartres dans une réunion d'évêques, avant d'être rédigé. On a fait observer depuis longtemps, et rappelé naguère⁶, que ce concile de Chartres devait être celui qui fut tenu à Chartres au printemps de l'année 1124⁷. Au

1. Suivant cette note du préfet Olgiati, tracée sur le plat antérieur : « Hunc codicem una cum multis aliis Auenione uehendum curauimus. »

2. J'ai reconnu une réplique exacte, et plus ancienne, de cette collection systématique dans le manuscrit de Grenoble 241 (460), provenant de la Grande-Chartreuse. Cet exemplaire souffre de quelques lacunes et a reçu des feuillets intercalaires, où quelques articles étrangers à la série normale sont livrés. A part cela, la coïncidence est absolue. Voir, pour plus de détails, *Revue d'Ascétique et de Mystique*, XIV (1933), p. 338.

3. Fol. 53-63^v.

4. « Gaufrido Carnotensi episcopo » (titre donné dans le manuscrit *Harley 3016* du Musée Britannique) ; de même : « G. Carnotensi episcopo » (dans le manuscrit *Royal 7. A IV* du même établissement).

5. Il avait à la mort d'Yves, soixante ans, et soixante-huit, au temps du concile de Chartres.

6. D. G. MORIN, *Revue Bénédictine*, art. cité, p. 314 sq.

7. On admet aussi, généralement (en particulier Hauréau et Dieudonné), depuis un mémoire *ad hoc* de Brial, que ce concile, convoqué par Calixte II et présidé par deux cardinaux, eut pour principal objet le mariage litigieux qui avait été contracté, en 1122 ou 1123, par le fils du duc de Normandie et une fille du comte d'Anjou, et divisait alors gravement les cours de France et d'Angleterre. Le sujet du discours trouverait ainsi sa juste explication. Mais

contraire, l'authenticité du discours a été mise en doute, voire rejetée, pour diverses raisons, dont plusieurs, à franchement parler, ne sont guère raisonnables. Hauréau se plaint que l'évêque du Mans ne soit pas désigné par son nom dans le titre particulier du manuscrit de Milan ; il estime, en outre que celui de Chartres était mieux qualifié pour prendre la parole devant l'assemblée de 1124 et dans sa propre cathédrale, et, au surplus, que la « harangue solennelle » qui nous est offerte mérite plutôt d'être tenue pour un traité¹. Des chicanes de ce genre, pour aboutir à une fin de non-recevoir, ne valent pas réponse. D. Morin, qui a remarqué le même morceau dans un autre *Ambrosianus*², ne cache pas son embarras, et conclut timidement, en laissant une porte ouverte. Ce nouveau manuscrit, copié à Engelberg, en Suisse, et associé explicitement à l'abbatiat du bienheureux Frowin (1144-1178), livre le texte au milieu d'écrits de saint Bernard ou censés tels, mais le réclame pour Yves de Chartres († 23 déc. 1116) : « *Sermo Iuonis de nuptiis Christi et ecclesiae.* » La confusion est certaine, en l'occurrence, et n'a pas besoin d'être démontrée, ni même expliquée. D'autre part, un manuscrit de Bruxelles, qui remonte au XIII^e siècle³, permettrait de revendiquer la pièce pour saint Bernard lui-même : « *Sermo domni Bernardi abbatis Clareuallensis* », et un bon juge en la matière, G. Hüffer, croyant l'ouvrage inédit, l'a fait imprimer encore, en 1886, comme une rédaction de l'abbé de Clairvaux, « marquée au coin de son génie... »⁴. Nonobstant l'autorité de G. Hüffer, notre confrère n'a pas de peine à écarter de même ce patronage, le discours ne pouvant avoir été fait ou écrit que par un « évêque », selon les termes répétés du prologue (*episcopum, sacerdotem*)⁵. Faute de mieux, l'attribution à Hildebert, proposée par Muratori, resterait donc, mais « provisoire et faiblement attestée⁶ » ; car, au demeurant, le nom de l'évêque du Mans a servi à couvrir trop de sermons apocryphes

il semble plutôt que Brial n'ait rien fait que développer une conjecture sans fondement ; voir là-dessus D. MORIN, *loc. laud.*

1. *Notices et extraits* (1888), p. 165 sq.

2. *H. 51 Sup.*, fol. 96-100v.

3. Bibliothèque Royale 1840-48, fol. 59v-64 ; cf. le *Catalogue* de VAN DEN GHEYN, II (1902), p. 346.

4. Voir la référence donnée par MORIN (art. cité, p. 312), dont j'emprunte la traduction. — J'ai remarqué dans le récent catalogue de la Bibliothèque d'Erlangen un manuscrit du XII^e siècle, le n^o 220, qui offre également le sermon CXLIII-CXLIV avec cette référence : « *Bernhardi de Claraualle* » (fol. 72).

5. *P. L.*, CLXXI, 954 C-D.

6. MORIN, art. cité, p. 314.

pour inspirer confiance¹ ; par suite, « il ne faudrait pas autrement s'étonner si l'on venait à rencontrer un jour celui-ci dans les manuscrits sous le nom de quelque autre des prélats qui ont siégé à l'assemblée conciliaire de 1124² ». — D. Morin, sans doute, aurait émis une autre appréciation, non pas même s'il avait pris connaissance de l'ensemble de la tradition, mais s'il avait pu seulement s'apercevoir qu'un second sermon, trouvé par lui dans les feuillets précédents du manuscrit d'Engelberg, procédait de la même main que le *Sermo in concilio Carnotensi*. Or, quant à celui-ci, sans invoquer le célèbre poème d'Hildebert sur les trois sacrements, qui commence par les mots « Melchisedech domino³ », c'est assez de rapprocher du prologue quelques phrases employées par Hildebert dans ses lettres pour se convaincre pleinement de l'authenticité. On lit dans ce prologue, entre autres excuses : « ... siquidem mendacii arguar, nisi solam quod spopondi ; si stilo indulgeam, ridiculus scriptor inueniar... Hinc est quod operi manum apposui, rogans ipsum fieri procul ab oculis hominum, si senseritis ipsum linguas hominum formidare »⁴ ; mais aussi dans la lettre III. 27 : « Mendacii arguar, si frustra postulastis a me...⁵ », puis dans la lettre III. 30 : « Si praesumo quod exigis, ridiculus inueniar⁶ », enfin dans la lettre III. 3 : « Vices amici geres, si remoueas ab oculis quidquid linguas noueris formidare⁷ ». M. Dieudonné, qui a fait le premier ces rapprochements décisifs, n'a pas tort de prétendre qu'Hildebert « a mis l'empreinte de son style » sur le préambule du discours⁸.

1. C'est là, visiblement, dans la faiblesse presque insondable de l'édition de Beaugendre que réside, pour D. Morin, toute la difficulté.

2. Art. cité, *ib.*

3. Beaugendre, égaré comme de coutume, n'a édité que la première partie, sur l'eucharistie (*P. L.*, CLXXI, 1193 D-1196), et la troisième, sur le mariage (*ib.*, 1424 B-1425 B : *Miscell.* § 79), et, comme on le voit, en brisant le lien qui unissait ces morceaux. J. HOMMEY avait pourtant donné un texte complet dès 1684 (*Supplementum Patrum*, p. 441 sq.). On peut lire la seconde partie, sur le baptême, restituée par HAURÉAU : « Diluuium speciem baptismi gessit et unda », dans les *Notices et extraits*, 1878, p. 354 sq. Certains témoins livrent ce résumé : « Hostia, coniugium, baptismus qualia primo/ Talia nunc : res ipsa redit, disparuit umbra » (Berne *A.* 91, fr. 19 ; Londres *Add.* 24199 ; Paris 17354 ; Rome Vat. *Reg.* 60 ; Saint-Omer 115 ; Troyes 663). Rapprocher le passage du sermon : « Tria itaque sunt in ciuitate dei nostri sacramenta quae et tempore cetera praecesserunt... » (*P. L.*, *ib.*, 956 A) ; et voir à ce sujet MORIN, p. 315.

4. *P. L.*, *ib.*, 954 D.

5. *ib.*, 300 B.

6. *ib.*, 301 B.

7. *ib.*, 285 C.

8. *Op. laud.*, p. 86 (note).

Celui-ci pourrait donner lieu facilement à des observations ayant la même portée.

Sept sermons bien authentiques ayant été recensés, qu'Hauréau a pu et dû étudier avec soin, c'est ici qu'il convient de rappeler, pour tâcher de l'expliquer, le verdict final de ce savant homme touchant les discours attribuables à l'évêque du Mans : quatre assurés, nous a-t-il déclaré, et quatre douteux. Comme il a omis, en même temps, de donner des références précises, on est obligé de reprendre point par point son analyse de la série établie par Beaugendre et Bourassé jusqu'au n^o CXLI ; car, relativement au sermon scindé (CXLIII-CXLIV), l'on vient de voir qu'il a été écarté, et pourquoi. Les quatre articles admis se laissent reconnaître aisément ; ce sont les n^{os} XLII, LXXXVIII, CV et CXLI ; à chaque fois, l'affirmation, énoncée diversement, est nette¹. Pour deux de ces sermons, nous sommes entièrement d'accord avec Hauréau ; la publication en remonte à Marguerin, et le témoignage des manuscrits, qui sont nombreux (plus nombreux à l'appui du n^o CXLI), est constant à leur égard. Des deux autres, il n'a pas encore été question, et pour cause ; le discernement de l'érudit, pensons-nous, s'y trouve en défaut. Au sujet du n^o XLII, qui est un sermon pour la Semaine-sainte, sur ce texte du psalmiste : « Foderunt manus meas... », il serait impertinent d'insister beaucoup, puisque s'étant lourdement trompé et l'ayant constaté, Hauréau dut faire amende honorable d'une manière pénible. Le discours est conservé dans un seul manuscrit de la Bibliothèque Nationale (*Lat.* 2907, fol 153-156)². En 1888, le reviseur de Beaugendre se prononce catégoriquement et imprudemment, avec plus d'abondance même qu'à son ordinaire, peut-être parce qu'il ne lui déplaisait d'accorder quelque chose au malheureux éditeur, à propos de ce morceau qui semblait se présenter mieux que les quarante premiers : « ... des lettres d'Hildeberty le précèdent et le suivent ; ce qui prouve

1. J'introduis ci-après dans la discussion ce qui a trait aux n^{os} XLII et CV. Voici en quels termes les deux autres sont approuvés. LXXXVIII : « Ce sermon est un de ceux qu'on lisait dans la Bibliothèque des Pères sous le nom d'Hildeberty. Beaugendre en a revu le texte sur le n^o 19 de Saint-Taurin. Quant à l'attribution, elle n'est pas douteuse. Trois de nos manuscrits la confirment, et elle n'est infirmée par aucun » (*Notices et extraits*, 1888, p. 144). — CXLI : « Il n'est pas douteux que ce sermon soit d'Hildeberty » (*ib.*, p. 164).

2. L'ancien *Colbertinus* 4017, cité par Beaugendre. Je l'ai mentionné plus haut comme l'un des témoins de la collection complète des lettres ; mais l'ordre de celles-ci y est renversé (les articles 1-31 sont reportés à la fin) ; en outre, des pièces étrangères ont été jointes à la correspondance. Sauf ces additions, le manuscrit 93 de Montpellier, qui vient, croirais-je, de Clairvaux, est semblable.

que le copiste l'a placé là comme étant de l'auteur des lettres. Ajoutons que nous ne l'avons rencontré nulle part sous un autre nom que celui d'Hildebert. Ces arguments nous semblent très valables en faveur de l'attribution. Aussi l'admettons-nous sans aucune difficulté. Voilà donc enfin un premier sermon d'Hildebert¹ ». Hélas, non ; c'était encore se presser trop. Le manuscrit cité renferme bien, principalement, des lettres d'Hildebert ; mais celles qui suivent, et entourent le sermon sur la passion du Christ, ne sont plus de lui manifestement, quoique Beaugendre ait cru séant d'en insérer trois dans son édition². Les adresses jointes permettaient de deviner que l'auteur s'appelait Odon et ne devait pas être un évêque. Aussi bien, ces trois mêmes lettres avaient été déjà publiées par Dachery dans un groupe plus considérable³, où la personnalité d'Odon, un chanoine régulier, qui fut peut-être abbé de Saint-Père⁴, près d'Auxerre, se dessine mieux⁵. L'apparence est donc que le discours doit revenir à ce chanoine Odon. Quand Hauréau, un peu plus tard, eut l'occasion de remarquer une partie du même contexte dans le manuscrit de Saint-Germain que Dachery avait employé⁶, on comprend sa mauvaise humeur contre l'éditeur dont la maladresse l'obligeait à se dédire au sujet du sermon : « ... Beaugendre

1. *Notices et extraits*, ib., p. 130.

2. Ep. III. 32 (dans le manuscrit, fol. 147) ; — I. 17 (fol. 149) : Beaugendre s'évertue à montrer qu'Hildebert adressa cette épître, vers 1128, à l'ex-archidiacre de Paris, Étienne Garlande, pour le consoler de sa disgrâce ; — III. 33 (fol. 151). Le sermon fait suite ; puis vient une nouvelle lettre, inédite, qui est adressée : « Domino et fratri G. frater O. seipsum », et sert de préambule à un sermon sur l'Épiphanie, fait par l'abbé de la maison : « Sermonem quem dominus abbas in die sancto Epiphanie in nostro capitulo fecit, prout retinere potui, breuiter ad notandum dilectioni uestre transmissi... » (fol. 156-160). Après quoi, on lit encore quatre morceaux ou extraits (fol. 160-163^v) ; le début du premier est emprunté à une homélie très répandue, qui provient des collections de Césaire et du pseudo-Eusèbe (*P. L.*, LXVII, 1068 B-C l. 4). Tout ce supplément, depuis le feuillet 147 est étranger au manuscrit de Montpellier, pour le reste parallèle.

3. *Spicilegium*, III (1723), pp. 529-536 : sept lettres, dont les trois dernières correspondent exactement (suivant l'ordre que je viens d'indiquer) à celles que Beaugendre a fait imprimer pour le compte d'Hildebert.

4. Cf. *Histoire littéraire de la France*, XIV, pp. 346-350.

5. Il y a là un petit problème d'histoire littéraire à résoudre, pour lequel d'autres manuscrits et d'autres textes devraient intervenir.

6. Recueil de fragments divers et de tout âge : *Bibl. Nat.*, Lat. 14193. La partie qui est en relation avec le manuscrit 2907 s'étend de fol. 31 à fol. 86. Je puis indiquer que le sermon qui forme le début de ce fragment, sur le texte « Qui ex deo est », et commence : « Magnum est bonum et necessarium, fratres carissimi, ex deo esse... » a été publié par LIVERANI, dans le groupe des textes qu'il a tirés du *Sessorianus CXLIX* et revendiqués contre toute raison, lui aussi, pour Hildebert (*Spicilegium Liberianum*, p. 698 sq. : n° VII).

n'avait aucune raison pour l'introduire dans les Œuvres d'Hildebert, et son erreur nous semble d'autant plus fâcheuse qu'il nous l'a fait partager. Non, ce sermon n'est pas d'Hildebert¹. — Le cas du sermon CV, qui a pour unique objet l'allégorie corrélatrice à l'histoire d'Isaac et de Rébecca, est tout différent. « Beaugendre dit avoir tiré ce sermon d'un manuscrit de Saint-Remi, de Reims, où l'auteur était ainsi désigné : *Aldebertus, Cenomanensis episcopus*. Nous n'avons pas d'objection à faire contre cette attribution. » *Sic dixit Magister Bartholomaeus*². Cependant, cette froide condescendance, à peine motivée, ne laisse pas de surprendre ; il y avait certainement des objections à faire, et il faut maintenant les faire. Ce discours se tient exclusivement en dehors de la tradition commune, qui est celle des lettres ; pas un seul des sermons authentiques n'est si mal pourvu. Aucun autre exemplaire n'a été signalé, dans quelque contexte que ce soit. Le manuscrit de Saint-Remi, duquel D. Thomas Blampin, étant prieur du lieu, avait procuré la copie³, n'existe plus ; il a dû périr dans l'incendie de 1774 ; par suite de cet accident, le contrôle est impossible, et nous ne saurons jamais l'âge du modèle. La seule garantie serait l'inscription ; mais elle n'est pas même rapportée complètement : « E Remigiano, in quo inscribitur, Aldeberto Cinomanensi episcopo », dit exactement Beaugendre⁴. La graphie *Aldebertus* ne se présente nulle part, à ma connaissance, en tête des lettres ni des poèmes⁵. La forme *Cinomanensis* est également suspecte et sent plutôt la fin du moyen âge ou la Renaissance. Bref, il y a lieu de craindre que ce titre, si titre il y a, n'ait été ajouté tardivement et par conjecture. D'autre part, Hildebert n'a pas coutume de traiter un sujet avec si peu de variété qu'on en voit dans les développements sur Isaac et Rébecca, figures du Christ et de l'Église. Mais surtout, après avoir lu et relu cette pièce, j'ai manqué d'y retrouver aucun écho des autres discours ; cet isolement est, à mon avis,

1. *Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque Nationale*, t. II (1891), p. 358 sq.

2. *Notices et extraits*, 1888, p. 149.

3. Cf. *P. L.*, CLXXI, 49 D (*Praefatio*).

4. Dans l'édition de 1709, col. 741, en manchette, et tout en italique, comme les autres références du même genre, la phrase représente donc, telle quelle, une assertion de Beaugendre et n'est pas une citation partielle, comme la note de Migne-Bourassé (col. 822), pourrait le faire croire ; de plus, cette note fait lire : *Cenomanensi*.

5. Au contraire, on trouve parfois, et dans les meilleurs témoins des lettres : *Ildebertus*, *Ildbertus* ; ce qui pourrait bien être la meilleure orthographe du nom. Il est entendu d'ailleurs que le point de départ est *Childebertus*, et la forme la plus simple *Albertus*.

décisif ; la critique interne, qui aboutit partout ailleurs de quelque façon, échoue devant ce morceau. Tout conseille donc de laisser de côté le n° CV, faute de raisons suffisantes pour l'agréer. — Les « quatre » sermons qu'Hauréau tenait pour douteux ou simplement possibles sont plus difficiles à découvrir. Dans toute la série analysée, des réserves ne sont exprimées que deux fois, en des cas où le sentiment du critique reste favorable à Hildebert ; il s'agit des sermons LIV et XCVII, dont la tradition est certaine à nos yeux. Au sujet du n° LIV, après avoir indiqué qu'il a un excellent témoin, mais disparu, et d'autres neutres ou moins bons¹, il conclut un peu solennellement, par crainte de se compromettre : « Que cette attribution soit donc réputée douteuse² » ; à peu près de même, avec une nuance plus bénigne, concernant le sermon XCVII : un « témoignage, contraire aux autres, nous inspire, à la vérité, quelque doute. Nous penchons néanmoins pour Hildebert³ ». Répondons, d'une manière générale, que c'est se montrer trop exigeant ; l'usage indiscret qu'on a pu faire des sermons d'Hildebert, en les démarquant, puis en les distribuant çà et là dans des recueils composés surtout de pièces qui avaient pour auteurs Geoffroi Babion, Pierre Lombard ou Pierre Mangeur, ne prouve rien contre ces sermons, dès lors que leur origine est irréprochable. Quant aux autres discours, qui seraient plus ou moins suspects, au jugement d'Hauréau, il semble, en procédant par élimination, que celui-ci ait eu en vue, dans son bilan, deux textes non moins authentiques, les nos C et CI, fournis à Beaugendre, comme les nos LIV et XCVII, par le manuscrit d'Évreux, mais desquels, faute d'investigations suffisantes, aucun exemplaire certifié paraissait n'exister plus dans le fonds latin

1. Le témoignage favorable est celui du manuscrit d'Évreux, utilisé par Beaugendre, et dont Hauréau connaissait la composition, grâce à la description moderne dont j'ai parlé. A part cela, Hauréau n'a lui-même atteint que deux exemplaires anonymes du sermon (Bibl. Nat. 3730 et 16331), et un troisième passé dans un recueil de Babion (Bibl. Nat. 17251). S'il avait mieux cherché ou davantage, il aurait trouvé des copies directes, en nombre plus que suffisant ; ce qui est vrai des trois autres sermons contestés. Ses doutes ne sont donc justifiés que par la faiblesse de sa documentation.

2. *Loc. laud.*, p. 134.

3. *Ib.*, p. 146. Le témoignage défavorable vient, cette fois, du manuscrit 12415, composé surtout de sermons de Pierre Lombard ; au contraire, celui du manuscrit 3730 ne donne pas lieu au soupçon, parce que notre n° CXLI précède tout juste. Ce qui suffit à faire voir comment les recueils postérieurs ont été composés. D'autre part, à côté de la liste de Saint-Taurin, Hauréau retrouve ici un témoin direct de la tradition pure : Bibl. Nat. 14867 ; de là, sa plus grande indulgence.

de la Bibliothèque Nationale¹. En dépit donc des différences notées, cette enquête minutieuse, conduite en 1888 par un lecteur pointilleux, dont le savoir était immense, corrobore la liste que nous avons jusqu'à présent proposée ; le seul désaccord flagrant porte sur le sermon publié après le concile de Chartres.

Après plus de trois siècles d'érudition, et tant de compositions de mauvais aloi² ayant été associées inconsidérément au nom de l'évêque du Mans, qui se serait bien passé de cet excès d'homages, il restait pourtant encore deux sermons à publier, dont il est sûrement l'auteur. Ils sont livrés ensemble par quatre manuscrits : trois collections des lettres d'Hildeberrt, à part cela normales, tous les discours, anciens et nouveaux, étant groupés vers la fin du registre, comme pour le compléter³ ; en outre, un recueil complexe de sermons anonymes, formé au XIII^e siècle à la Sorbonne⁴. Ce recueil a été précisément cité par Hauréau, pour rabaisser les titres des nos LIV et C, qui figurent en effet dans le même contexte, extérieurement indistinct ; il aurait pu être allégué pareillement contre l'authenticité du n° XCVII, lequel fait aussi partie du groupe. On saisit mieux maintenant le tort de cette méthode hautaine, qui s'arrête aux apparences ; un recueil de ce genre a exactement la valeur des sources auxquelles ses éléments ont été puisés ; loin d'infirmar une tradition, il la représente ; mais il faut consentir à interpréter son témoignage. Le premier de ces discours de supplément traite de la dignité du ministère sacré, et rentre évidemment, comme d'ailleurs

1. En regard du sermon C, Hauréau n'a pu indiquer qu'une copie anonyme (*Lat.* 16331) ; touchant le suivant, il confesse son ignorance, sans épiloguer : « Parmi les manuscrits de Paris, que nous avons successivement consultés, aucun ne contient une autre copie de ce sermon » (*ib.*, p. 148 sq.). A Paris pourtant, aussi bien qu'ailleurs, des manuscrits de la correspondance subsistent, qui livrent ces deux sermons ensemble.

2. Auxquelles il faut joindre les huit sermons du *Spicilegium Liberianum* (1864), pp. 685-704.

3. Londres, British Museum, fonds Cotton, *Vespasian D. XIX* (fol. 151^v-156), et fonds Royal, 7 A. IV (fol. 61-66) ; Paris, Bibl. Nationale, *Lat.* 2906 (fol. 48-51^v). Le premier et le troisième paraissent remonter à la fin du XII^e siècle ; le second doit être un peu plus ancien.

4. Bibl. Nationale, *Lat.* 16331 (fol. 153^v-157^v). Tout le volume est d'une seule main ; la collection de sermons s'étend du feuillet 138 au feuillet 161 et se compose de dix-sept articles. Les huit premiers articles sont, en réalité, les sermons nos IX-XVI d'Yves de Chartres (cf. *P. L.*, CLXI, 571 sq.) ; les cinq suivants s'identifient avec nos sermons d'Hildeberrt (on verra leur succession dans un tableau subséquent ; les quatre derniers donnent la suite du recueil d'Yves : nos XVII-XX ; bien plus, le premier de cette portion finale est accompagné de cette référence expresse : « *Sermo Hyuonis in cena domini.* » Il n'y a donc, dans tout ce petit ensemble, bien ordonné, selon l'ordre de l'année ecclésiastique, rien de mystérieux ni de suspect.

le second, sous une rubrique qu'on rencontre souvent depuis la fin du XI^e siècle environ : « *Ad pastores* », par quoi l'on peut entendre soit des évêques réunis en concile pour le règlement de diverses affaires, soit le clergé du lieu, accouru aux synodes diocésains de saison. Dom Morin a trouvé ce morceau dans son manuscrit d'Engelberg¹, dépareillé — quoique voisinant avec le sermon CXLIII-CXLIV — et intitulé : *Sermo abbatis Clareuallensis*. « Rien, dit-il tout de suite², ne paraît s'opposer à ce qu'il soit véritablement de saint Bernard » ; puis avant l'édition, au cours d'un examen plus détaillé³, où quelque réserve est faite, en raison de la banalité relative des « écrivains ecclésiastiques » au XII^e siècle : « l'allocution », laquelle ne serait « probablement qu'une improvisation recueillie par un auditeur quelconque » et transmise plus ou moins correctement⁴, « ne contient rien qui ne soit de nature à faire honneur même à un orateur comme S. Bernard » ; du reste, « on ne saurait nier que la pièce ne mérite à tout point de vue de voir le jour, et qu'elle ne constitue un document intéressant de la littérature patristique à son déclin ». Ce compliment d'un connaisseur, qui atteint tout droit Hildebert, nous plaît fort ; on peut sans restriction l'étendre au sermon parallèle sur la simonie que nous allons publier, pour parfaire le dossier. Les autres questions posées ont déjà reçu un commencement de réponse ; une lecture attentive des textes est seule capable de dissiper les doutes qui subsisteraient.

1. Cf. *Revue Bénédictine*, XXXIX (1927), p. 303 ; l'édition suit : pp. 307-311.

2. *Ib.*, p. 303.

3. *Ib.*, p. 304 sq.

4. L'éditeur avoue que la copie d'Engelberg n'est pas très bonne ; d'où peut-être aussi son impression que le texte lui-même n'a pas été rédigé par l'auteur responsable afin d'être publié. J'ai procédé à un collationnement sommaire avec les deux manuscrits anglais. Il y a sans doute un certain nombre de différences ; mais, en fin de compte, les fautes ne sont pas extrêmement graves. Voici ce que j'ai relevé de plus saillant. **P. 307** : 8. *inquit* enim ; 10. *potest* poetrit + *postulabit inquit a proximis* ; 16. *erubescet* ; 18. *spem* speciem ; 22. *dominus* + *uobis*. — **P. 308** : 8. *dicit* ; 16. *fiunt* sunt. — **P. 309** : 3. *est* om. ; 9. *uidet* + *in* ; 10. *audis* 2^o + *et* ; 11. *essent* omnem ; 18. *quod* Et ; 30. *mensam* 2^o om., et 2^o om. ; 32. *Qua* + *in*. — **P. 310** : 3. *Amon* Annon (et infer.) ; 4. *gessit* egisse memoratur ; 7. *solatium* ; 10. *tempus* horam ; 12. *quod* + *uel* ; 14. *contempnenda* + *nobis* ; *tradit auct.* auct. deliquit ; 16. *sui* om. ; 20. *sine* David scilicet ; 28. *Amoni* Annon ; 29. *eorum* etiam illorum ; 31. *aufert* ; *quando* quoniam ; 35. *quo* + *sic* ; *propheta* + *dicit* ; 36. *induant iusticiam*. — **P. 311** : 3. *hinc* sed ; 5. *domini* dei ; 6. *refruticent* ; 10. *non ignoramus* prudentiam uestram minime credimus ignorare ; 15. *forn. suae* ; 16. *ipsos* quatinus ; *beneplacitum*. J'ajoute que les deux manuscrits ne dépendent pas directement l'un de l'autre, et que le texte du *Paris*. 2906, également consulté, m'a paru moins bon.

En vue de l'édition et pour l'intelligence des notes adjacentes, il importe de se représenter clairement le groupe des neuf sermons restitués peu à peu à Hildebert, ainsi que la tradition matérielle qui nous les apporte. Deux tableaux, très simples, me semblent suffire commodément à ce dessein. Le premier propose un nouveau classement, selon l'ordre alphabétique des premiers mots, avec les références aux éditions, la concordance des anciens numéros¹, et une suite de titres, traditionnels ou factices

I	Ad soluendum	D. MORIN (1927)	—	<Ad pastores de ministerio.>
II	Apposita	D. BEAUGENDRE (1708)	LIV	<De sacramento altaris.> ²
III	Dauid	MARGUERIN (1579)	CXLI	In ramis palmarum ³ .
IV	Dilectus	A. W. (1935)	—	<Ad pastores de simoniacis.>
V	Hortatur	D. BEAUGENDRE (1708)	C	De natiuitate Christi ⁴ .
VI	Quantas	MARGUERIN (1589)	LXXXVIII	In sinodo (ad sacerdotes) ⁵ .
VII	Sentio	{ BEAUGENDRE (1708) MURATORI (1713)	{ CI CXLII	In aduentu Domini ⁶ .

1. C'est-à-dire ceux qu'on trouve dans la Patrologie Latine, t. CLXXI.

2. Ou : « De eucharistia ». Dans B. N. 16331 ; « *Sermo in cena domini* » mais par adaptation, quoique, d'ailleurs, telle ait pu être l'occasion première du discours.

3. Ce titre est répété dans la plupart des collections : « *Sermo in ramis palmarum* » ; il est donc certainement authentique et rappelle la circonstance originelle, mais n'exprime pas le sujet traité. Dans un exemplaire de la grande collection cistercienne (B. N. 2595), on lit : « *Sermo de passione Domini in ramis palmarum* » ; ce volume ajoute souvent, en effet, des lemmes ; je ne crois pas que ces indications soient primitives. La définition la plus exacte serait : « De humana redemptione. » Suivant le billet d'Hildebert, imprimé ci-après, on pourrait ajouter : « Ad populum. »

4. Ainsi suivant le manuscrit *Harley* 3016 ; mais c'est un témoignage unique, qui doit être, pour cette raison, factice. On dirait mieux : « De incarnatione Christi. »

5. « *In sinodo* », seulement dans la paire *Royal* 7. A. IV, *Vespasian* D. XIX ; de même dans le propre billet d'Hildebert. C'est le manuscrit *Harley* qui ajoute : « *ad sacerdotes* ». Le manuscrit de Douai 372 donne ce titre-lemme : « *Sermo de pastoribus se ipsos pascentibus*. »

6. Ainsi suivant la collection systématique (Grenoble-Milan) ; aussi l'édition de Muratori a-t-elle gardé ce titre. L'occasion, néanmoins, a pu être la fête de Noël. Beaugendre n'a pas mal défini : « *Contra Iudaeos de incarnatione* ».

VIII Sermonem	MURATORI (1713)	CXLIII -CXLIV	<i>In Carnotensi consi- lio</i> ¹ .
IX Spiritu	D. BEAUGENDRE (1708)	XCVII	<Ad pastores ² .>

Il n'est pas trop difficile, si l'on se contente de lettres et de chiffres, de grouper, en second lieu, les diverses attestations des neuf sermons, de manière à faire voir, en même temps, dans quel ordre leurs témoins nous les offrent. J'écarte toutefois, comme n'ayant dans cet ensemble aucun intérêt, la tradition de l'unique n° III, laquelle est multiple, ainsi que je l'ai déjà fait observer ; plus de vingt manuscrits le livrent de cette façon, d'ordinaire entre les deux lettres 48 et 49 de la série fondamentale ; c'est un point que je crois avoir suffisamment marqué. Cette exclusion admise, on arrive à rapprocher douze types, distingués par des lettres (de A à M), qui s'échelonnent depuis les plus simples, lesquels ne comprennent que deux articles, jusqu'au plus développé, qui réunit les neuf. Cette progression fait donc voir : deux sermons deux fois³, trois deux fois, quatre deux fois, cinq deux fois, six trois fois, neuf une fois. Les numéros d'ordre, en conséquence, indiquent la place de chaque sermon en chaque série. S'il advient que la succession des sermons n'est pas continue, c'est-à-dire des pièces de la correspondance intervenant, je signale la rupture au moyen d'un astérique. En note, j'énumère les manuscrits que les lettres préposées aux colonnes représentent⁴. Il me semble que cette disposition schématique

1. Le titre qui distingue la seconde partie (n° CXLIV) dans la collection systématique exprimerait mieux le sujet : « *De communi consensu* », c'est-à-dire : « *De matrimonio* » ; dans le manuscrit d'Engelberg on a : « *De nuptiis Christi et ecclesiae*. »

2. Ce nouveau discours pastoral, sur le ministère ecclésiastique, a reçu plusieurs lemmes : « *De triplice altitudine aeclesiae et de dignitate sacerdotali* » (Douai) ; « *De iuste agentibus sacerdocium et regimen et bene gubernantibus* » (Londres, Royal 14 C. IV) ; « *De excellencia sacerdotum* » (Paris B. N. 16331).

3. J'aurais même pu inscrire, près de ces deux types, le manuscrit d'Engelberg signalé par D. Morin (voir plus haut), qui rapproche le n° I, donné à saint Bernard, et le n° VIII, donné à saint Yves.

4. A : Paris, B. N. 2904 et 14168 ; Rouen 543 ; Troyes 1924 ; Venise Pat. 88. Il y a disjonction des deux pièces dans le quatrième exemplaire, non dans les autres. D'autre part, les deux mêmes sermons se trouvent dans l'ordre inverse (VI, III) en deux manuscrits de Paris : Arsenal 390, B. N. 2484, et ce dernier interpose des lettres. — B : Londres Royal 14 C. IV. — C : Grenoble 241 ; Milan, Ambros. P. 62 Sup. — D : Douai 372 ; Rome Vat. Reg. 169 (disjonction des trois pièces dans ce dernier seulement). — E : Paris, B. N. 2512 (où le n° 1 se tient à part). — F : Rome, Vat. Reg. 171 et 260. — G : Paris, B. N. 16331. — H : Londres, Harl. 3016. — J : manuscrit perdu de Saint-Taurin d'Évreux, mais dont subsiste une analyse dans Paris B. N. 13073. — K : Paris B. N. 2487. — L : Londres, Royal 7 A. IV. — M : Londres, Vesp. D. XIX ; Paris B. N. 2906.

donnera une idée assez exacte de la tradition manuscrite.

	A	B	C	D	E	F	G	H	J	K	L	M
I	—	—	—	—	—	—	4	—	—	—	4	7
II	—	—	—	—	2*	—	3	—	5	—	—	6
III	1	1	1	2	1	1	—	1	1	1	3	1
IV	—	—	—	—	—	—	5	—	—	—	5	8
V	—	—	—	—	4	2*	1	3*	3	2*	—	2
VI	2	—	—	3	3	4	—	2*	6	6	2	5
VII	—	—	2	—	—	3	—	4	4	3	—	3
VIII	—	—	3	—	—	—	—	—	—	5	6	9
IX	—	2*	—	1	—	—	2	5	2	4	1	4

On peut se demander, non sans raison, comment pareille diversité a pu se produire. Avant tout examen, il n'est guère vraisemblable que toutes ces formes soient également originales. Le fait est certain pour le type G, fourni par un répertoire scolastique de sermons. Mais, dans les recueils mêmes des lettres, on se doute que plusieurs groupements doivent être secondaires ou postérieurs, distribués ou développés d'après d'autres modèles, plus simples ou plus réguliers. En bonne méthode, je me suis borné à représenter l'état des choses ; leur genèse, si l'on peut dire, se laisserait peut-être entrevoir, moyennant des comparaisons et collations de détail. Il se pourrait que le tout vînt s'organiser aisément autour de deux ou trois lignes de tradition.

Un curieux texte, qui n'est pas précisément inédit¹, mais n'a pas encore attiré l'attention, jette quelque jour sur cet accroissement probable. C'est un billet d'envoi, adressé par Hildebert lui-même au doyen de Salisbury², pour lui communiquer deux sermons (*sermunculos*) et une lettre. L'un des sermons a été prononcé « dans un synode » (entendons : l'assemblée diocésaine), l'autre « pour le peuple » (entendons : dans la cathédrale du Mans), un jour de grande affluence. Dans les deux cas, l'évêque a rédigé le texte après coup, à la demande de son clergé et, aussi, de quelques abbés, ceux de la région apparemment. Il en propose d'autres, au gré du correspondant. Son préchantre, qui s'était sans doute

1. M. R. JAMES l'a rapporté dans son récent *Catalogue* (1930-31) des manuscrits de Lambeth Palace (p. 290). Je l'ai transcrit de l'original : n° 185 de Lambeth, fol. 120^v.

2. Le registre contient plusieurs lettres à des prélats d'Angleterre, une, entre autres, au nouvel évêque de Salisbury, Roger, par laquelle Hildebert félicite celui-ci. Ce Roger fut consacré par saint Anselme à Cantorbéry le 11 août 1107. La lettre occupe une place presque invariable dans la série (n° 3 = II. 12 dans l'édition de Beaugendre). L'adresse est garantie par plusieurs manuscrits, pourvus de titres : *Rogero* (ou *Rogerio*) *ep. Salisberiensis* (ou *Salesberiensis*, ou *Salesberie*, *Salebirie*).

chargé de la copie, est tout disposé à rendre ce service. Il ajoute une lettre, qui a l'allure d'un sermon, écrite à « une recluse » de grand renom. Lui-même a beaucoup tardé à écrire au doyen, par discrétion et prudence. Tout cela est dit brièvement, d'une manière simple et charmante.

I. humilis Cenomannorum sacerdos S. Salesberiensis ecclesie decano salutem.

5 Fraternitati tue duos sermunculos misi, quos unum, cum in synodo fecissem, alterum populo, rogatus a quibusdam abbatibus et clericis nostris, ut potui, scripsi. Qui si tibi placuerint, alios addemus et mittemus. Cantor enim frater noster fraternitatem tuam hoc et uelle et postulare michi significauit.

Addidi autem et epistolam unam quam pro sermone scripsi cuidam recluse boni et consummati testimonii.

10 Plures tibi scribere distuli, in paucis potius eligens accusari quam in multis.

Vale.

Nous pourrions être embarrassés de désigner ces deux sermons et la lettre annexe. Mais ils sont transcrits également, précédant le billet, dans le manuscrit de Lambeth, lequel fut composé vers la fin du XII^e siècle à Saint-Augustin de Cantorbéry, et nous offre, dans sa partie principale, une collection, fortement interpolée, des sermons de Geoffroi Babion¹. Le rapprochement des noms et des textes est déjà, par lui-même, assez instructif. Mais le grand intérêt est de retrouver ensemble et de reconnaître, à coup sûr, nos sermons III et VI, tout juste comme dans le type A. D'autre part, la lettre pour la « recluse » est le n^o I. 6 de Beaugendre ou 42 de la série fondamentale des lettres. Or l'on peut montrer que cette « dame » n'était autre que la comtesse de Blois, fille du conquérant, nommée Adèle ou Alice, qui s'était

1. M. R. JAMES a bravement défini son manuscrit 185 : « Hildeberti op. Cenomannensis Sermones. » Au commencement (fol. 1-10), se trouve une table ou liste des « capitula », de la même main que toute la suite, sous ce titre : « *Haec sunt que in hoc uolumine continentur LXXIX sermones catholicorum* » ; soixante-dix-neuf articles sont en effet énumérés : *De aduentu domini I*, etc. ; pour finir : *In ramis palmarum LXXVII* ; — *In synodo LXXVIII* ; — *LXXIX Epistola <ep.> Cenomannorum idest ad quandam reclusam*. La collection est conforme. Sauf les nôtres, tous les sermons sont anonymes ; ce sont bien aussi, en majorité, ceux de Babion, selon l'ordre des collections normales, mais vingt-six autres s'y entremêlent, qu'il resterait à identifier. Les dernières pages livrent donc : (fol. 115) *Sermo LXXVII^{us} I. Cenomannorum episcopi in ramis palmarum* ; (fol. 116^v) *Sermo septuagesimus octauus cuius supra in synodo* ; (fol. 119) *Epistola episcopi Cenomannensis I. ad quandam Reclusam* ; enfin (fol. 120), de la même main, mais plus fine, et sans titre, le billet. On voit donc ce qui s'est passé : une copie des textes expédiés par Hildebert au doyen de Salisbury a fini par s'agréger à un recueil des sermons de Babion, lui-même déjà augmenté.

retirée en 1122 au monastère de Marcigny¹, fondé par saint Hugues de Cluny dès 1061. Nous avons, en effet, plusieurs autres lettres envoyées par Hildebert à la comtesse, avant comme après son veuvage², et même des poésies³. L'objection tombe, qu'on ferait à l'expression de « recluse », employée dans le billet, puisqu'il est certain que la communauté de Marcigny comprenait, à côté des « moniales » ordinaires, une catégorie de recluses proprement dites⁴. Nous tenons par là même une date : 1123 ou 1124, inscrite encore dans la formule qui précède la lettre *Quod te dominam...* : « *Bonos euentus ex bono promereri principio* »⁵. Adèle venait de faire sa profession religieuse⁶. Quant à Hildebert, il approchait du terme de son épiscopat au Mans. Il avait donc alors composé quelques sermons, entre autres les n^{os} III et VI ; nous en recevons l'assurance de sa propre plume, et il semble qu'il n'était pas trop mécontent de ses ouvrages, desquels il gratifiait ses amis.

Ce sont ces discours, soigneusement écrits et peu nombreux, répandus en France comme en Angleterre et probablement très appréciés, qui ont fini, assez naturellement par se rejoindre

1. Cf. A. DIEUDONNÉ, *Hildebert de Lavardin*, p. 199. Un bon argument est tiré de la devise initiale, qui reparait dans la lettre I. 5, adressée de même expressément à une personne dénommée « A. », laquelle, cette fois, est plus sûrement encore « la comtesse » ; c'est ce que disent plusieurs manuscrits (Royal, Rouen). Il y aurait donc quatre lettres adressées à la comtesse Adèle, entrée à Marcigny : I. 4, 5, 6 et 10.

2. Voir ib., p. 203, au sujet des lettres I. 3, et III. 2 et 8, envoyées à Adèle, pendant que le comte Étienne était à la croisade ou peu après sa mort (1102). La collection de Grenoble-Milan garantit, dans les trois cas, l'adresse : « *Blesensi comitissae*. »

3. Cf. P. L., CLXXI, 1412 sq. : § II ; le titre : « *Ad A. comitissam* », est livré par le manuscrit 14194 de la Bibliothèque Nationale (fol. 161). Ce manuscrit encore fait lire un peu avant (fol. 160), sous le même titre exactement : « *Ad A. comitissam*, une épigramme, omise par Beaugendre, mais publiée par HAURÉAU (*Notices et extraits*, 1878, p. 436) : « Desipit et peccat qui te mortalibus aequat. / Est in laude parum, sed eris mihi prima dearum. » Hauréau remarque (p. 437) : « Il nous semble qu'Hildebert ne l'a pu nommer « la première des déesses » qu'après l'année 1122, c'est-à-dire après sa retraite dans le monastère de Marcigny. » Nous croirions volontiers le contraire ; cette innocente flatterie s'accorde mal avec le ton des lettres à la recluse.

4. Nous possédons une autre lettre d'Hildebert, à savoir I. 21, adressée à une « recluse » ou « incluse », nommée « A. » ; un manuscrit complète même : « *Athalise recluse* » ; mais celle-ci était une vierge. Il est fort possible que cette recluse vécût pareillement à Marcigny, qui attirait en ce temps-là beaucoup de personnes de tout rang. — Sur Marcigny et son organisation particulière, voir le chapitre de D. L'HUILLIER, *Vie de saint Hugues abbé de Cluny* (1888), p. 107-128, et cf. D. L. GOUGAUD, *Ermîtes et reclus* (1928), p. 83 sq. et 113.

5. Cf. P. L., CLXXI, 149 C.

6. Par suite, la lettre I. 5 (*Egredienti...*) aura eu pour occasion l'entrée même de la comtesse à Marcigny en 1122.

et former un groupe homogène, à la suite du recueil des lettres. La vraisemblance est désormais que cette série de neuf sermons comprend tous ceux qui existaient.

*
* *

Le trafic des charges ecclésiastiques et des sacrements était regardé, depuis le milieu du XI^e siècle environ, comme l'un des pires maux dont souffrait la chrétienté, et qu'il fallait combattre sans trêve. Ce fut une conviction ardente dans le parti des réformateurs, dévoués aux doctrines romaines. Au temps d'Hildebert, leur cause était à peu près gagnée en droit, sinon en fait, et le thème de la simonie devint, inévitablement, une sorte de lieu commun. Le fléau, néanmoins, dénoncé et honni officiellement, continuait de sévir. Hildebert eut à s'en occuper, comme d'une chose bien réelle, dans sa correspondance¹ ; il a même composé un poème sur le sujet². On ne peut s'étonner qu'il lui ait consacré aussi un discours pastoral³. Sa manière y est un peu froide et solennelle, sauf par instants ; mais le fond est substantiel et sérieusement chrétien. Le « prélat de belle humeur » qu'imaginait Hauréau⁴ ne transparaît guère dans ces graves développements.

On m'excusera d'indiquer d'avance, par précaution, la suite des idées. Pour l'honneur des siècles passés, nous ne cessons pas d'éditer des textes, à grands frais ; mais il est prouvé que le lecteur a besoin d'être doucement sollicité à leur prêter attention.

Les manuscrits offrent quelques traces de divisions ou subdivisions ; il a fallu leur donner plus de netteté et en accroître le nombre.

1^o Israël, l'élu de Dieu, a été l'objet de ses plaintes. — Au sens chrétien, l'élu de Dieu, dont l'iniquité lui est insupportable, ce sont les ministres de l'autel. Cette iniquité est triple : la

1. Lettres I. 8 et II. 48.

2. Cf. *P. L.*, CLXXI, 1430 : Misc. § III. Hauréau hésite à laisser cette pièce à l'évêque du Mans (*Notices et extraits*, 1878, p. 369 sq.) ; nous croyons ces réserves injustifiées ; la tradition est solide. Voir d'ailleurs l'édition de H. BOEHMER, *Libelli de lite* III (1897), p. 726 sq., qui distingue, peut-être avec raison, deux poèmes. Au contraire, l'épithaphe « d'un simoniaque » (*P. L.*, 1399 B-C : Misc. § 47) doit être apocryphe. Quant au grand poème *De nummo* (cf. ib., 1402 sq. : Misc. § 50), voir les indications d'HAURÉAU, *op. laud.*, p. 319.

3. On peut comparer les quatre sermons apocryphes contre les simoniaques, imprimés par Beaugendre : nos XCII, XCVI, CXXXIV, CXXXV ; les deux premiers sont de Geoffroi Babion.

4. *Ib.*, p. 385.

simonie (*simonia et hereditas*), le mauvais exemple, l'abandon de la prédication : trois sortes de fautes qui contrarient le caractère de l'Église, demeure de grâce, de discipline et de doctrine. — Les héritiers de Simon ont envahi le bercail dont le Christ s'est nommé la porte. Par avance, les simoniaques ont été démasqués par lui ignominieusement, traités de voleurs et larrons. Telle est leur véritable héritage : le Christ les chasse à coups de fouet et Simon Pierre les maudit. Ils se moquent tant de la loi civile que de la loi céleste (*lex fori lex poli*) ; mais, au regard de l'une et de l'autre, ils sont condamnés.

2° Il y faut regarder de plus près. L'hérésie simoniaque a son principe dans l'ancien Testament. Le prophète Michée la dénotait déjà, en parlant, comme explique saint Jérôme, des mauvais prophètes qui, à prix d'argent, jouaient le rôle de devins. — Giézi, le serviteur d'Élisée, est un autre exemple de cette fraude et de la peine qu'elle mérite. — Le grand-prêtre Jason se laissa aussi corrompre par Antiochus, si bien que le feu légal des holocaustes fut alors éteint.

3° Ce dernier fait est instructif ; il signifie que l'Esprit-Saint n'agrée pas les sacrifices des simoniaques. Aussi voyons-nous le Fils de Dieu chasser ceux qui font commerce dans le temple. — Il se sert même d'un fouet vengeur, lui si patient et miséricordieux à l'égard des pécheurs, pour expulser ceux-là. — Il renverse aussi les chaires des marchands, pour montrer qu'il rejette ceux qui trafiquent de la grâce, si fiers soient-ils.

4° Pierre, à cet égard, s'est montré un vrai disciple. — Simon le mage, baptisé par Philippe, lui offrait de l'argent afin de pouvoir accomplir lui aussi des miracles. Pierre lui répond pertinemment, tout en le maudissant. Le délit de Simon, d'intention et en fait, était multiple : avarice, superbe, mais surtout, suivant l'acte même, péché envers la justice de Dieu et grave offense faite à l'Esprit-Saint, assimilé à l'argent. — De là, un juste châtiment.

5° Il faut donc se garder d'une semblable aventure et redouter la malice mortelle de Simon. Pour cela, c'est assez de se rappeler que l'onction de l'Esprit-Saint est toute gratuite et pure ; — puis, comment le Christ nous a rachetés, acquérant l'Église au prix de son sang, lui ouvrant la plaie de son côté, l'achetant une fois pour toutes ; — enfin, les ministres du Christ doivent songer qu'ils sont les vicaires de Pierre et sont tenus à le suivre bon gré mal gré. — Bref, il importe, avant tout, de combattre le fléau de la simonie, plante parasite, bête de proie. Dans ce

combat, le Christ nous assiste, avocat, chef et récompense, le Christ qui a promis en effet de demeurer avec ceux qui espèrent en lui et militent pour lui¹.

(1.) DILECTVS MEVS IN DOMO MEA FECIT SCELERA MVLT^a. Verba ista, fratres karissimi uerba eius sunt, cuius uerbo caeli firmati sunt². His ille uerbis dilectum suum multipliciter arguit, his increpat, his accusat : DILECTVS MEVS IN DOMO MEA FECIT SCELERA MVLT^a. Dilectus iste semen Israel³ est, ordo Leuiticus est. Israel enim elegit dominus in hereditatem sibi⁴, Israel dilexit⁵ et circumduxit, docuit et custodiuit quasi pupillam oculi sui⁶. Israel tamen, electus a deo et deo dilectus, in domo domini fecit scelera multa. Attendite Moysen de huiusmodi dilecto sic dicentem⁷ : INCRASSATVS EST DILECTVS ET RECALCITRAUIT, INCRASSATVS, INPINGVATVS, DILATATVS. DERELIQVIT DEVM FACTOREM SVVM ET RECESSIT A DEO SALVTARI SVO. Fecit etiam sibi uitulum conflatilem atque immolans ei hostias dixit : HI SVNT DII TVI ISRAEL QVI EDVXERVNT TE DE TERRA EGIPTI⁸.

Est alius etiam domini dilectus, sed quem pariter idem dominus arguit, pariter accusat, pariter dampnat. Fortassis quis iste dilectus sit, ignoratis. Scientes hortamur, instruimus ignorantes. Per istum itaque dilectum dominicae mensae ministros intelligite. Nisi essent hi dilecti Christi, non audirent hoc de ore Christi⁹ : QVI VOS SPERNIT ME SPERNIT ; et illud¹⁰ : Qui uos tangit, tangit pupillam oculi mei. De eisdem quoque domirus, cum apostolis loqueretur, ait¹¹ : SICVT DILEXIT ME PATER, ET EGO DILEXI VOS. MANETE IN DILECTIONE MEA. Super isto tamen dilecto dominus cotidie conqueritur, cotidie clamat : DILECTVS MEVS IN DOMO MEA FACIT SCELERA MVLT^a. Querela domini, querela iusta, quoniam in domo eius nullam abhorret iniquitatem dilectus eius. Iniquitas est simonia et hereditas in domo gratiae. Iniquitas est exemplum iniquitatis in domo disciplinae. Iniquitas est

1. Les quatre témoins (*P R S V*) sont : Paris B. N. 2906 ; Londres *Royal* 7 A. IV ; Paris B. N. 16331 (venu de la Sorbonne) ; Londres *Vesp. D.* XIX. Pour l'orthographe, j'ai suivi, en principe, le plus ancien (*R*), qui fournissait une norme. Quelques variantes insignifiantes ont été négligées.

¹ HIER. XI, 15 (Quid est quod dilectus... multa?). ² Cf. Ps. XXXII, 6. ³ Quae coniunctio bis tantum inuenitur : Ps. XI, 25 ; HIER. XXXI, 36 ; at saepissime : semen Abraham (Abrahae), semen Aarón. ⁴ Cf. Ps. XXXII, 12. ⁵ Cf. III REG. X, 9 ; Es. XLIII, 3 ; XLVIII, 14 etc. ⁶ Cf. DEVT. XXXII, 10 (circumduxit eum et docuit et custodiuit etc.). ⁷ Ib., 15. ⁸ Ex. XXXII, 4 (*Vulg.* : te edux.). ⁹ Lc. X, 16. ¹⁰ Cf. ZACH. II, 8 (Qui enim tetigerit uos tangit p. o. m.). ¹¹ IOH. XV, 9.

3. hiis *S* (pariter *infra*) : 6. circumdixit *P* et *add.* et : 8. moisen *R* (et *infra*, etiam *P* saepius *infra*) : huius modi *V* (et *infra*) : 10. dereliquit *R* : 12. dixit] dixerunt *S* : hii *PSV* (*denuo l. 18*) : 13. egypti *V* : 14. idem... acc. pariter (*l. 15*) *om. P* : 15. dampnat *P* (et *inferius*) : 18. hoc *om. V* : 24. abor. *P* : 25. symonia *S* (et *infra* semper, etiam symon pro simon constanter ; aliquotiens *PRV*) : 26. est *om. P* : 26. iniquitas ... doctrinae *om. P*

silentium uerbi dei in domo doctrinae. Haec sunt quae operatur in domo dei domesticus dei¹; scilicet in ecclesia Christi dispensatores corporis et sanguinis ipsius Christi².

- 30 Non enim Simone sepulto³, sepulta est Simonis iniquitas. Adhuc in sanctuarium dei clandestinus heresiarcha debacatur. Adhuc heredes eius sponsam domini contaminant. Adhuc per precipicium precursoris Antichristi quamplures obrepunt in ouille ouium Christi. Hi profecto sunt de quibus sic in euangelio ueritas ait⁴: QVI NON INTRAT PER
- 35 HOSTIUM IN OVILE OVIVM SED ASCENDIT ALIVNDE ILLE FVR EST ET LATRO. QVI AVTEM INTRAT PER HOSTIVM PASTOR EST OVIVM. Et quasi quod esset illud hostium quaereretur: EGO SVM, inquit⁵, HOSTIVM. Non dixit magister noster: « Pecunia hostium est. » Non dixit legifer noster: « Hereditas hostium est ». Non dixit saluator noster: « Secularis potestas
- 40 hostium est ». Sed potius idem dei filius et hominis, de seipso loquens, ait: EGO SVM HOSTIVM. Solus itaque Christus hostium est ouillis sui; solus ille pastor, quem Christus introducit in ouile gregis sui. Quisquis enim aliunde ascendit, ille testimonio Christi fur est, ille ueritatis assertione latro est. Quocumque gloriatur nomine, Christus eum furem uocat, Christus latronem appellat. Vtrumque istorum nomen ignominiae est; utrumque laquei presagium. Vtrumque Simon successoribus suis moriens dereliquit, tamquam hereditarium ius, tamquam paternum; quippe nichil liberior filijs suis Simon relinquere potuit quam quod emit. Emit autem nomina confusionis, emit repulsam
- 50 spiritus sancti. Emit flagellum Christi, emit maledictionem Simonis Petri. Haec a patre suo Simone relictas est Simoniachis hereditas, haec eis perpetuo confirmata testamento. Hac illi cauteriatam gerentes conscientiam⁶, non erubescunt legem fori, non legem poli formidant. Lege fori, intestabiles et infames sunt; fures enim et latrones sunt.
- 55 Lege poli, spiritus sanctus eos uitat, Christus flagellat, Petrus dampnat.

(2.) Porro de his, quia tempus postulat, aliquid altius aggredi, domino iuuante, temptabo.

Heresis ergo Simoniacha sub lege sortita est principium, sub euangelio nomen, sub utroque dampnationem. Constat enim fuisse prophetas

60 in Iherusalem, qui sicut tempore, sic etiam iniquitate Simonem precesserunt. De his Micheas his loquitur uerbis⁷: SACERDOTES IHERUSALEM

¹ Cf. EPH. II, 19. ² Cf. I Cor. IV, 1. ³ Cf. ACT. VIII, 9 sq., 18 sq. ⁴ IOH. X, 1 sq. ⁵ Ib., 7. ⁶ Cf. I TIM. IV, 2 (caut. habentium suam consc.). ⁷ MICH. III, 11 (Sac. eius... et sup. dom. req. ... Numq. non dominus in medio nostrum? etc.).

27. operantur P 28. dei x^o] domini P aecclesia R (et infra constantier) Dispensatoris ita P; etiam dispensatoris V, sed al. m., ut uidetur 30. simonis sep. est P 31. heresiarcha V debacatur S 33. quam plures R hii S 35. hic et infra PRSV plerumque hostium sic tradunt 37. quod] quid P 39. est om. S 40. est host. P se ipso V 43. ueritatis S corr. e ueritas 44. quocumque V 49. ita nomina omnes 51. simoniachis P (et infra) 53. poli] populi P (denuo inferius) 54. enim om. S 56. postulat tempus P altius] alterius PS¹ (corr. S²) 60. iherus. (R) isrl m P (hic ac etiam l. 61, sed ier. l. 65), ierus. SV (et infra)

IN MERCEDE DOCEBANT, ET PROPHETE EIVS IN PECUNIA DIVINABANT ET REQVIESCEBANT SVPER DOMINVM DICENTES : NVMQVID NON EST DOMINVS NOBISCVM ? NON VENIENT SVPER NOS MALA. Hunc locum
 65 beatus exponens Ieronimus : « Prophetæ, inquit¹, Iherusalem in pecunia diuinabant, nescientes aliud esse prophetiam, aliud diuinationem. Videbantur quidem sibi esse prophetæ, sed quia pecuniam accipiebant, prophetia eorum uersa est in diuinationem. » Ecce tempus in quo simul et ortum est et dampnatum simoniae contagium. Nulla
 70 siquidem miserabilior est dampnatio quam sancti spiritus promereri discessum, de se carismatum eicere largitorem, de propheta in diuinum conuerti, et longius effugato ueritatis spiritu² mendacii patrem³ hospitari.

Curatus a lepra Naaman Syrus Heliseo prophetæ uestes et pecuniam
 75 legitur obtulisse. Quas uir sanctus altiori renuens consilio, vivit, inquit⁴, DOMINVS ANTE QVEM STO, QVIA NON ACCIPIAM. Hoc audito Giezi puer hominis dei, recedentem secutus Naaman, quod propheta bene reiecerat fraudulenter postulauit, iudicialiter accepit ; siquidem lepra percussus iniquitatis suae et penam luit et exemplum dereliquit⁵.

80 Cuidam Iudeorum nomine Iasoni, factioso et potenti uiro, summum sacerdotium Antiochus uendidisse memoratur⁶. Qui scilicet Iason dum iuxta legales obseruantias offerre sacrificium uellet, ignis extinctus est⁷ quo legis erat holocaustum deuorari. De quo igne scriptum his inuenitur uerbis⁸ : « Ignis sacrificii qui post septuaginta annos Babilonicae captiuitatis sub aquis mersus non defecerat demum extinctus est, Antiocho Iasoni uendente sacerdotium. » [Idem⁹, sicut manna colligentibus preter gomor uertebatur in uermes, ita spiritualiter

¹ Comm. in Michaeam l. I, de illo loco (cf. P. L. XXV, ann. 1845, 1183 A sq.) : « Sed et prophetæ... al. diuinationem : numquam enim diuinatio in scripturis in bonam partem accipitur. NON ERIT, ait, AVGVRIVM IN IACOB NEQVE DIVINATIO IN ISRAEL. Videbantur sibi quidem esse ... prophetia ipsorum facta est diuinatio. » *Quem etiam in Epist. I. 8 produxit Hildebertus noster* (cf. P. L., CLXXI, 157 C-D). ² Cf. IOH. XIV, 17 ; XV, 26 ; XVI, 13. ³ Cf. IOH. VIII, 44. ⁴ IV REG. V, 16. ⁵ Cf. ib., 20 sq. ⁶ Cf. II MACH. IV, 7 sq. ⁷ Cf. ib., 14. ⁸ *Locus idem a Gratiano inter alia productus est, sicut ex « Augustino (C. I, qu. I, c. 29 : cf. P. L. CLXXXVII, 496 B) ; quod caput iam incertum est (cf. alteram seriem de pseudo-Cypriano, ut in codice R asseritur) ; sed prius solum in Algeri tractatu inuentum est ; nunc autem Hildebertus noster considerandus est (qui post septuag. legit pro per Gratiani, atque prolixius sub aquis ... demum pro sub aqua uixerat).* ⁹ *Alter hic locus de Ex. XVI, 16 sq., qui tantum in cod. R inuenitur, e quodam scripto extractus est, ut uidetur.*

63. non quid R 65. iheron. V in om. P 66. peccuniam P 67. peccun. P (cf. sup.), atque intra fere constanter
 P 72. ueritatis RV 74. sirus P eliseo R 75. alci. P re-
 nues S 76 dominus] deus add. P gyezi S 78. iuditial.
 S 79. suae et pen. luit. om. S derelinquit S¹ 80. factioso] fa-
 tuoso P 82. sacerdocium P sacerdotem S (corr. e sacerdotem) an-
 tiocus P 82. offere sic P 83. scriptum] ciprianus R sol. in
 ras. 84. inuenitur] loquitur etiam R sol. in ras. babilonie S 86.
 anthiocho R idem ... mutatur (l. 89) om. PSV, R sol. in marg. tradit
 (quod spurium esse uidetur)

gratia, si legitimo modo non sumitur, in morticinum sanctitate fugiente mutatur.]

- 90 (3.) Diligenter attendite fratres. Emptore sacerdotii sacrificante, perpetuus ignis exstinguitur, ut Simoniacorum sacrificiis ignem sancti spiritus deesse monstretur. Nescit enim eorum interesse hostiis omnium sanctificator hostiarum. Vnus est atque idem spiritus qui et ab illis longe recedit et catholicis cooperator assistit¹. Huius oleo prae con-
- 95 sortibus suis unctus² dei filius de templo uidentes eiecit ementes³. Nec satis illi fuit eos eicere uerbo, nisi eiceret et flagello. Ad reliquas iniquitates reprimendas, nullum omnino flagellum Christi manus assumpsit. Ingrediebantur templum fornicatores et sacrilegi, frequentabant illud homicidae, presumebant de sacrificiis scribae et
- 100 pharisei, quorum uitam dominus accusans dicit⁴ : SVPER CATHEDRAM MOYSI SEDERVNT SCRIBAE ET PHARISEI. OMNIA ERGO QVAECVMQVE DIXERINT VOBIS SERVATE ET FACITE. SECVNDVM VERO OPERA EORVM NOLITE FACERE. Nullam tamen istorum dominus flagellasse legitur, nullum de templo eiecisse. In suis etiam iniuriis quantae fuerit patientiae, qui legit intelligit⁵ : SICVT OVIS AD OCCISIONEM DVCTVS EST ET NON APERVIT OS SVVM. Spectaculo crucis addictus est, et non aperuit os suum; clavis et lancea perforatus est, et non aperuit os suum. Idem tamen cum uideret officinas hostiarum summi dei mercimonio pollui, quietus abiicit patientiam, mitis indignationem induit, et iniuriarum
- 105 domus patris sui⁶ iam professus ultorem, flagello linguae flagellum addidit funicularum.

Cathedras quoque uendentium columbas Christus euertisse dinoscitur. Constat profecto neminem in euersa sedere cathedra. Hinc est quod filius dei cathedras euertit, manifeste designans negotiatores spiritualis

115 gratie de cathedris eieptos coram domino, licet coram hominibus de cathedris gloriari et in eis sedere uideantur.

- (4.) Aliquantulum temporis fluxerat, et ecce magistrum secutus est discipulus, Christum Petrus. Membrum descire non potuit a capite⁷, nec arbor bona malum facere fructum⁸.
- 120 Siquidem baptizatum a Philippo apostolo Simonem magum Lucas in Actibus apostolorum commemorat⁹. Qui scilicet Simon, cum uideret apostolos innumeris coruscare miraculis et impositione manuum¹⁰ demones ab obsessis eicere corporibus, uenit ad Petrum, in quo celebrer-

¹ Cf. I COR. XII, 1.

² Cf. PS. XLIV, 8.

³ Cf. IOH. II, 14 sq.; MT.

XXI, 12.

⁴ MT. XXIII, 2-3 (Sec. opera uero...).

⁵ Cf. ES. LIII, 7;

ACT. VIII, 32.

⁶ Cf. IOH. II, 16.

⁷ Cf. EPH. IV, 15 sq.

⁸ Cf.

MT. VII, 18.

⁹ Cf. ACT. VIII, 13.

¹⁰ Cf. ib., 16.

91. simoniach. V symoniach. S 92. Omnium ... ita distinguit P 97.
 ass. manus P 99. pharisey S 101. pharisei] f. ita breuiter
 RV omnia ergo] o. c. sic RV 102. seruare et om. P; seruare ... facere
 (l. 103) om. S 103. flag e llase ita P 104. patient. PS (et infra
 P) 106. addictus] adiectus P 115. eieptos ... de cathedris (l. 116)
 om. P 116. et] ut S 117. sequutus RV (et inf.) 118. menb.
 RV 120. luchas P 122. chorsc. S imposit.] inponere P

rimum erat etiam umbra ipsius male habentes a suis infirmitatibus
 125 liberari¹. Huic magus pecuniam obtulit quatinus gratiam prestandi
 sanitates aliaque faciendi miracula detestabili mercimonio compararet.
 Verum quid ei Petrus responderit audiamus² : PECVNIA TVA TECVM
 SIT IN PERDITIOE, QVI EXISTIMASTI DONVM DEI PECVNIA POSSIDERI.
 130 NON EST TIBI PARS NEQVE SORS IN SERMONE ISTO. Apta profecto leti-
 feræ petitioni responsio, apta, inquam, et idonea, qua Simon agnosceret
 et munus quod offerebat contemptum et uulnus quod ignorabat infixum.
 Qui enim male bonum postulauit dignus fuit pleno repulsa et maledic-
 tione responso.

Repulsam uero atque maledictionem postulantis intentio et oblati
 135 muneris species promeruit. — Ea nimirum contemplatione spiritum
 sanctum quo sanaret infirmos emere uoluit, ut quod emisset carius
 uenderet, ut gloriosior appareret, ut nomen dilataret. In his scitote
 Simonem iudicialiter deliquisse. Quaerens enim multiplicare pecuniam,
 avarus fuisse conuincitur, quod est seruitus idolorum³. In appetitu
 140 secularis gloriæ et nominis ostensa est ipsius superbia, quam esse
 amorem propriæ excellentiæ nobis auctoritas diffiniuit⁴. — In ipsa
 etiam muneris specie, idest pecunia, grauem Simon commisit offensam.
 In sua namque persistens malicia, sperauit se spiritum sanctum posse
 per pecuniam obtinere, cum scriptum sit⁵ : IN MALIVOLAM ANIMAM
 145 NON INTROIBIT SAPIENTIA NEC HABITABIT IN CORPORE SVBDITO PEC-
 CATIS. Deum quoque constituit iniustum, quem credidit non repro-
 baturum personam pro uiciis, quam res ampla commendaret. Postremo
 pecuniam suam spiritui sancto coequauit, eam tanti faciens ut dignam
 iudicaret, pro qua spiritus sanctus etiam iniquo prestaretur. Tot et
 150 tantis peccatorum tenebris Petrus uidens obsecatum Simonem, dixit :
 PECVNIA TVA TECVM SIT IN PERDITIOE, NON EST TIBI PARS, et illud⁶ :
 COR TVVM NON EST CORAM DEO RECTVM.

Ecce fratres, ecce quid Simon in pectore gestauerit ; ecce questum,
 quem de suo sortitus est mercimonio. Affectauit pecuniam, sed pro
 155 pecunia maledictum suscepit æternum. Seculari gloriæ institit ; sed
 amisit eam, quam sibi regeneratio promittebat. Curam gessit de nomine ;
 sed in suos etiam imitatores confusionis nomen traduxit. Mancipari
 sibi spiritum sanctum quesuiuit ; sed ipse spiritui maligno mancipatus

¹ Cf. ACT. V, 15. ² ACT. VIII, 20 sq. (in perditionem quoniam don. d. existimasti...
³ Cf. EPH. V, 5. ⁴ *An sacra Scriptura?* ⁵ SAP. I, 4 (maleu.) ⁶ ACT. VIII, 21 (Cor enim tuum...); de quo loco cf. etiam *Epist. II. 48 Hildeberti* (P. L., CLXXI, 273 C).

124. habentes] etiam *add. P* infirmitatis *S* 128. perdict. *P* 130. petic. *RV* petitionis *S* ydon. *S* 131. uulnus] nullus *P* 132. postul. bonum *P* 134. postulantis] et *add. S* oblata *prius V* 135. ea] quia *S* 137. apar. *ita P* 138. enim *om. P* 139. ydol. ser. uitus *S* 141. difin. *P* 142. idest] et *P* ofens. *ita P* 144. optin. *P* 145. sapientia *om. P* 146. quoque *om. S* 147. prouin. ciis *ita P* prostremo *sic R* 148. spir. s. peccun. suam *P* ut dignam] indignam *P* 150. occetatum *RV* obsecatum *S* 151. n. e. t. p. *ita recens m. suppl. in R*; in. s. i. *add. S* (cf. l. 129) 152. rect. cor. deo *S* 153. quid] inquit *P* gestauerat *P* 154. pecuniam *ita hic R* 156. quam *om. P* 157. etiam s. l. *add. R* 158. maligno s. l. *add. R*

est. Secuta sunt haec omnia solam simoniae uoluntatem. Quid putatis
160 actionem promereri, cum sic puniatur actionis affectus?

(5.) Mementote ergo fratres, mementote, obsecro, ante prefatam
fugere tempestatem, quia super quem ceciderit conteret eum¹. Cauete
uenenum Simonis, quia quem semel imbuerit, occidet eum. Cui scilicet
heresiarchae ut usque ad plenam possitis resistere uictoriam, ante
165 mentis uestrae oculos uersetur spiritus sanctus, cuius uncti estis². Ver-
setur et Christus, cuius redempti estis³. Versetur preterea Petrus,
cuius uicarii estis.

Spiritus sanctus huiusmodi negotiatores fugit, gratuitus karismatum
distributor⁴. Idem tamen semper presto est, sed ipsum quaerenti⁵
170 propter ipsum. Recedit autem pro questu alio expetitus.

Ecclesia uero Christi quid aliud est, nisi sicut ipse ait⁶: DOMVS
ORATIONIS, nisi quaedam officina spiritualis alimoniae, nisi cenaculum
in quo presentibus angelis manducat homo panem angelorum?⁷
Hanc profecto ecclesiam tibi, o Simoniache, Christus emit⁸, cum
175 redemit te. Hanc tibi aperuit, cum aperiri passus est proprium latus⁹
propter te. Fenestra in latere archae¹⁰ ianua fuit per quam ingressae
sunt octo animae in archam¹¹. Vulnus in latere Christi aditus extitit,
quo intrant omnes animae fideles in ecclesiam. Ex illo uulnere processit
moneta qua redemptus es, emanauit antidotum quo confortatus es,
180 exiuit intercessor quo reconciliatus es¹². Christus enim sanguinem
suum fecit in cruce precium tuum, in ecclesia poculum tuum, in caelis
aduocatum tuum¹³. Hoc sanguine semel empta tibi ecclesia non potest
iterum emi, quia fundi non potest iterum sanguis Christi. CHRISTUS
enim RESVRGENS EX MORTUIS IAM NON MORITVR, MORS ILLI VLTRA
185 NON DOMINABITVR¹⁴. Quod si pro ea iam tibi comparata pecuniam
prestas aut promittis, comparatam amittis. Siquidem nichil est ei et
ecclesiae Christi, cui non est pars neque sors in spiritu Christi¹⁵.

De Petro autem quid dicam, nisi quia quisquis uel sequitur uel non
persequitur iniquitatem Simonis magi, Simonis Petri uicarius uel non
190 esse uel iudicialiter esse conuincitur?

Vos itaque fratres, uos inquam satagite de agro domini cradicare
toxicum mortis, de ecclesia plantationem quam non plantauit pater
uester caelestis¹⁶. Vos enim estis quos in causam trahit ortus Christi

¹ Cf. Mt. XXI, 44. ⁴ Cf. I IOH. II, 20, 27. ³ Cf. I PET. I, 18.
⁴ Cf. in Romana «praefatione» ad presbyterum ordinandum uerba haec :
... deus honorum auctor et distributor omnium dignitatum. ⁵ Cf. SAP.
VI, 13. ⁶ Mt. XXI, 13. ⁷ Cf. Ps. LXXVII, 25. ⁸ Cf. I COR.
VI, 30; VII, 23. ⁹ Cf. IOH. XIX, 34. ¹⁰ Cf. GEN. VI, 16. ¹¹ Cf.
I PET. III, 20. ¹² Cf. II COR. V, 18. ¹³ Cf. I IOH. II, 1. ¹⁴ ROM.
VI, 9. ¹⁵ Cf. ACT. VIII, 21. ¹⁶ Cf. Mt. XV, 13.

160. acci. P (bis) 162. prefugere P 165. uersetur (2^o) ... uic.
estis om. P 168. negociatorem S 172. officina (ita correxi)] officine
PRV offitine S 174. simoniace P 176. VIII ita S 177. exstitit
S 182. emta P iter. non pot. S 184. enim] semel add. P 185.
peccun. PR 187. pars non est P 188. quisq. quia P 191. ita-
que] ita P in quam sic S 192. planctat., planctauit V 193.
quos om. S

- incultus, quos uepres et spinae¹ intra sata domini exortae et educatae,
 195 quos paruulae uulpes uineam Christi demolientes², quos lupus gregem
 eius libere rapiens et dispergens³. Aduersus haec omnia uobis, fratres,
 insurgere, uobis pugnare incumbit. Habetis autem aduocatum in
 caelis, causam pugnae, mercedem uictoriae, dominum nostrum Iesum
 200 Christum, qui non derelinquit sperantes in se⁴, pugnantes pro se, quibus
 idem promittit dicens⁵ : ECCE EGO VOBISCVM SVM OMNIBVS DIEBVS
 VITAE VESTRAE. Amen.

C'est jouer peut-être la difficulté que de prétendre démontrer la ressemblance des neuf sermons en prenant pour seul terme de comparaison le nouveau texte. On se prive ainsi de preuves excellentes ; car plusieurs sermons, mentionnés uniquement ici pour leurs relations avec le n° IV n'entretiennent pas moins des relations directes⁶ ; de même, les lettres donneraient lieu à d'autres rapprochements convaincants. En outre, j'ai négligé, dans les listes qui suivent, presque tous les faits de redoublement ou répétition⁷, qui sont, à mes yeux, l'une des marques les plus sûres du style d'Hildebert ; pareillement, le jeu, lui aussi fort

¹ Cf. Es. V, 6 ; XXXII, 13. ² Cf. CANT. II, 15. ³ Cf. IOH. X, 12. ⁴ Cf. Ps. IX, 11 ; XVI, 7 etc. ⁵ Mt. XXVIII, 20 (omn. diebus usque ad consummationem saeculi).

194. intra] inter PS 197. nobis P incombis R habetis]
 habens S 199. derelinquit R 200. sum om. S

6. J'indique seulement : « *Apposita nobis ad manducandum caro Christi et sanguis eius ad bibendum non est hominis apparatus, sed dei* » (II 601 B), « *Appositus est esculentior apparatus, et fame deficiis* » (VII 813 B) ; — « *tu miser* » (II 813 C), « *Ah miser* » (I 307, 6 ; 308, 35, 38) ; — « *sicut Leo (papa) testatur* » (III 949 B, V 807 B, IX 790 A) ; — (à propos des trois « diètes », selon le texte de l'Exode VIII, 27) « *... Prima sane diaeta a malo declinare est, secunda bene agere est, tertia ascensiones in corde disponere est...* » (VI 754 A), « *... Porro desinere a malo prima diaeta est, facere bonum secunda diaeta est, ascensiones in corde suo disponere tertia diaeta est...* » (IX 790 D). Cette dernière rencontre est particulièrement notable, car le contexte est à l'avenant ; il est patent ici qu'Hildebert a des thèmes bien à lui, et qu'il reprend et transpose à son gré.

7. Ce procédé d'insistance, qui devait servir à fixer l'attention de l'auditeur, est très fréquent et bien marqué, dans les neuf discours. Il est employé surtout au début des phrases, avec l'appel : *fratres*. Il arrive que le même terme soit repris trois fois et davantage. J'ai fait le relevé de ces reprises pour chaque discours. On peut prendre pour exemple le sermon n° I, celui de D. Morin : *utinam ... utinam* (307, 3) ; *cuius ... cuius* (307, 7) ; *nichil ... nichil* (307, 9) ; *tunc ... tunc ... tunc* (307, 12) ; *huius panis ... huius* (307, 22) ; *in his fratres ... in his* etc. (cinq fois : 308, 21) ; *audis ... audis* (309, 11) ; *stant ... stant* (309, 12) ; *attendite fratres, attendite* (309, 29) ; *quod ... quod* (trois fois : 310, 18) ; *ille siquidem est ... ille est* (310, 21) ; *si ... si* (quatre fois : 311, 6). — Le compte donne pour les autres sermons : II (20 exemples) ; III (19) ; IV (27) ; V (21) ; VI (49) ; VII (8) ; VIII (32) ; IX (40).

instructif, des particules préférées¹. Mais il faut savoir se limiter en ce genre de discussion ; on n'en finirait pas de disposer des tables, d'énumérer, souligner et classer, sans aucun avantage pour l'esprit, déjà satisfait. Les indications que j'ai réunies ci-après, selon l'ordre même du développement², me paraissent suffire à convaincre un lecteur, alerte et patient ensemble, de l'unité des sermons qui peuvent être restitués à l'évêque du Mans.

7 : Israel tamen electus a deo
et deo dilectus.

Ille (Iacob) tamen ante partem
electus, dilectus ante meritum... :
VIII 956 G ; — Ecclesiam Christus
elegit, electam dilexit... : 959 B ;
— ... eligenti ac diligenti sponso .. :
959 C.

8 : Attendite Moysen... sic di-
centem (et cf. inf. 90).

Veritatem attendite discipulis di-
centem : **II** 603 A.

Attendite historiae figuram : **III**
948 A ; — Attende igitur quid ... :
949 D.

Attendite cineres : **V** 809 B.

Attende Moysen : **VIII** 962 B.

Attendite prophetam sic dicen-
tem : **IX** 786 D ; — Attendite Pau-
lum dicentem : 787 D.

15 : Fortassis... ignoratis. Scien-
tes hortamur, instruimus ignorantes.

Ignorant aliqui... Scientes hor-
tamur, ignorantes instruimus : **III**
947 B.

17 : ... dominicae mensae mi-
nistros intelligite.

... scitote figurari dominicae
mensae sacrum et immortale con-
uiuuium : **I** 308, 22.

... docemur in sacramento do-
minicae mensae : **II** 606 A.

... minister altaris : **VI** 753 B.

... dominicae mensae sacra liba-
tio : **VIII** 956 B.

... per ministros altaris : **IX**
788 D ; — ... altaris minister :
790 A.

1. Surtout : *dehinc, fortassis, hinc est quod, huiusmodi, inquam, porro, pro-
fecto, scilicet, siquidem*. J'ai dressé, pour mon propre usage, des tables dont il
m'est impossible de donner le sommaire.

2. Les chiffres arabes, dans la seconde colonne indiquent les colonnes de
MIGNE (t. CLXXI), sauf pour le n° **I** (édition MORIN, citée par pages et lignes).
Ceux de la première colonne (en gras) renvoient aux lignes mêmes du texte.

25 : *Iniquitas est exemplum iniquitatis ... Iniquitas est silentium uerbi.*

Ecce patet... solius *silentii* culpam esse, non *exempli* : VI 757 D ; — *Silentium* si ergo grauem damnationem meretur, quid mereatur *exemplum*?... publica *iniquitas* uestra : 758 D.

31 : ... heresiarcha *debacatur*.

Debacchatur Iudaeus... : VII 812 D.

34 : sic in euangelio *ueritas* ait ; — 43 ... *ueritatis* *assertione* (et cf. 18 : de ore Christi).

Doctor gentium est *cuius assertione*... : II 602 A ; — *Veritatem* attendite : 603 A ; — Ignorat mentiri *ueritas* : 604 C

... sic ipsa *ueritas* ait : V 810 C ; — ... *ueritatis ore* dicitur : 807 C. ... euangelica uos docet *assertio* : VI 751 B.

Veritas quoque dicit : IX 786 C.

47 : ... *dereliquit tamquam hereditarium ius*.

... *tanquam ius haereditarium*... *reliquerat* : V 807 D.

... *haereditaria mortalitas* : VIII 960 D.

53 : ... non erubescunt *legem fori*, non *legem poli* formidant.

... non *fori lex* assignauit, sed *poli* : VIII 964 B.

56 : de his... *aliquid altius agredi domino iuuante* temptabo.

De quibus ut *amplius aliquid* loquamur... : II 602 A.

De quibus ut *aliquid plenius* loquamur... : V 807 A.

... de quibus, ut, *iuuante domino*, *aliquid* ad nostram protrahamus eruditionem, *plenius* singula persequamur : VI 751 C ; — Eo teste loquor, *amplius aliquid* loquor : 753 C.

De quibus nos *amplius aliquid*, *auxiliante domino*, locuturi... : VIII 856 B.

Amplius aliquid loquemur : IX 788 A.

90 : *Diligenter attendite, fratres* (et cf. *supr.* 8).

Diligenter attende cui... : I 308, 39 ; — *Attendite, fratres, attendite* mensam... : 309, 29.

Attendite, fratres, attendite quid mysticum... : V 808 C.

Diligenter attendite, fratres, ecclesiam dei... : IX 787 D.

106 : *Spectaculo crucis addictus est et non aperuit os suum...*

Spectaculo crucis addictus est, propter iniquitates nostras uulneratus est... : III 949 B.

De hinc oblatus sputis et spectaculo crucis addictus, inter contumelias... exspirauit : V 811 A.

118 : *Membrum descire non potuit a capite.*

... desciiuit a creatore creatura : V 810 D.

... desciiuit ab hac unitate synagoga : VIII 961 B.

141 : *...nobis auctoritas diffiniuit.*

Sicut itaque reuerenda tradidit auctoritas : I 308, 30 ; — non contemnenda tradit auctoritas : 310, 14.

sicut auctoritas testatur : II 605 A.

... maiori credite auctoritati : VI 753 D.

... non contemnenda tradidit auctoritas : VIII 958 A.

144 : *... cum scriptum sit : « In maliuolam animam non introibit sapientia nec habitabit in corpore subdito peccatis ».*

In maleuolam enim non poterat introire sapientia nec habitare in corpore subdito peccatis : VII 814 C.

153 : *Ecce, fratres, ecce quid Simon...*

Ecce, fratres mei, Christiani sacrificii traditio, ecce forma : II 601 C.

Ecce mirabilia domini dei, ecce beneficia salutaris sui : V 807 A.

Ecce formam, ecce primi terminos coniugii : VIII 956 B.

Ecce, fratres mei, ecce uiam extra quam esse... : IX 791 B.

164 : *Ante mentis uestrae oculos uestetur spiritus sanctus ... Versetur et Christus...*

Versetur uestris in cordibus futuri forma iudicii : VI 758 B.

172 : *... nisi quedam officina spiritualis alimonia.*

...quis de contemptu spiritualis alimoniae iudicet... : I 308, 24.

... sed alimonia temporalis : II 601 C.

172 : *... cenaculum in quo presentibus angelis manducat homo panem angelorum.*

... panis angelorum mortalibus quotidie praeparatur : IX 788 B.

- 179 : ... *moneta* qua redemptus es. ... *moneta* ... quae in ciuitate domini nostri in pretio est... Tam fulgens *moneta* fides christiana est : VI 752 B-C.
- 194 : ... *uepres* et *spinae* intra sata domini exortae et educatae. ... cum inquirentem *uepres* damnorum purgant, cum *spinae* persecutionum fatigant : VI 757 A.
- 197 : ... *uobis* pugnare *incumbit*. Prae ceteris *uobis incumbit* : VI 754 B ; — *Incumbit* et *uobis* oues requirere pereuntes : 757 D.

On remarquera qu'en regard de ces vingt-deux passages du nouveau sermon les huit autres se trouvent cités tour à tour, plus ou moins abondamment¹. C'est le fait à retenir, et qui confirme l'état de la tradition manuscrite, dont les témoins les plus complets groupent ensemble, au terme du registre, ces divers textes. Si certains lecteurs gardaient encore des doutes touchant la réalité ou la fermeté de ce groupe, nous les inviterions seulement à tenter, pour leur propre instruction, l'expérience que nous avons dû faire péniblement, mais de laquelle nous n'avons pu énoncer que les résultats les plus gros. Aucun essai de démonstration, en ce genre d'études, ne vaut, assurément, l'effort personnel et tout ce qu'il a d'incommunicable. En ce sens aussi, la démonstration la plus longue et la plus minutieuse reste imparfaite et insuffisante ; il serait bien sot de nourrir la moindre illusion à cet égard.

*
* *

NOTE SUR DEUX NOUVEAUX MANUSCRITS DES SERMONS D'HILDEBERT

Ayant eu l'occasion de revoir les manuscrits de la Bibliothèque Nationale qui renferment des ouvrages d'Hildebert, j'ai retrouvé deux collections pourvues de sermons, qui m'avaient échappé lors de mes précédentes recherches : 1^o *Lat.* 3730, un ancien volume de la bibliothèque du Roi, qui porte en effet une reliure aux armes d'Henri II, et fut coté successivement 2204 et 4605 ; c'est un ouvrage de la seconde moitié du XII^e siècle,

1. Le hasard fait que le sermon parallèle (n^o I) est cité le moins souvent ; mais c'est aussi celui qui en a le moins besoin. — Quant au lexique, j'aurais surtout à mentionner : *fraudulenter* (78 ; de même IX 787 B) ; *iudicialiter* (78, 138, 190 ; cf. *iudiciale* : IX 780 A) ; *repulsa* (132 ; de même I 307.7).

où l'on peut distinguer deux séries de sermons, l'une et l'autre complexes au point de vue littéraire, mais la première nettement liturgique ; — 2^o *Lat.* 14867, provenant du fonds de Saint-Victor, comme suffirait à le montrer la cote inscrite vers le début du XVI^e siècle par Claude de Grandrue : *M. m.* 18 ; on y remarque, en outre, trois autres cotes plus récentes : 272, 508, 719 ; le premier chiffre a été cité précisément par Beaugendre ; c'est donc bien l'un des témoins qui auraient pu l'éclairer ; il paraît dater de la fin du XII^e siècle et présente, à la suite des lettres et sermons, des poésies.

L'un et l'autre manuscrit, chacun pour son compte, auraient dû figurer dans le second tableau proposé ci-dessus, à côté des types **C** et **D** ; car ils offrent également trois sermons, mais soit nouveaux soit distribués autrement. Nous obtenons donc ainsi quatorze groupes ou variétés, et l'on voit encore mieux que la formation et le développement de la série ont été fort compliqués.

Le premier recueil livre d'une part (f. 25^v) le sermon **II**, intitulé : *In cena domini*, comme dans la collection de la Sorbonne (B. N. 16331), d'autre part, réunis plus loin et sans titres, (ff. 173^v-183), les sermons **III** et **IX**. On pourrait rapprocher cette dernière disposition de l'arrangement qui correspond au type **J**, le seul où soient inscrits l'un près de l'autre, au point de départ du groupe, les sermons **III** et **IX**. Il n'est donc pas improbable, dès maintenant, que l'amorce même du groupe **J** se laisse reconnaître dans le recueil susdit. Mais l'intérêt est plus vif de constater que ces deux sermons, liés dans le manuscrit 3730, y sont précédés immédiatement de la lettre I. 8, adressé à Geoffroi de Lèves. On a donc là, semble-t-il, dans la deuxième partie du volume, une réplique, assez exacte, des pièces qui terminent le manuscrit de Lambeth. Hildebert, quelque jour, aura fait hommage des sermons **III** et **IX** à l'évêque de Chartres, comme il envoya au doyen de Salisbury les sermons **III** et **VI**.

Le second recueil parisien groupe, à la suite d'un exemplaire des quatre-vingt-seize lettres, munies d'adresses et de lemmes¹, trois sermons, qui sont nettement distingués par cette rubrique : *Incipiunt sermones eiusdem archiepiscopi* (ff. 122^v-137). Le premier est notre sermon **IX**, sans autre annonce ; le second est défini : *Alius sermo in synodo*, à savoir notre sermon **VI** ; le

1. Aussitôt après la dernière, intervient avec un lemme (f. 117^v) la lettre **VI** de Marbode (*P. L.*, CLXXI, 1480-1486) ; mais la véritable auteur n'est pas nommé, et c'est Hildebert qui, matériellement, tient sa place.

troisième ramène le titre précis qui signale notre sermon **III** dans la grande collection cistercienne : *Alius sermo eiusdem de passione domini in ramis palmarum*. Ce sont aussi les trois éléments du type **D** ; mais les deux derniers sont maintenant intervertis. Or il est aisé de voir que le type **L**, qui compte, lui, six sermons, débute pareillement : **IX, VI, III**. Devant ces simples faits, je suis tenté de croire que l'arrangement propre au manuscrit de Saint-Victor explique celui du type **L**. Des rapprochements du même genre permettraient de ramener à quelques figures primordiales la multiplicité des séries. Ce principe est, en tout cas, garanti par le précieux billet du manuscrit de Lambeth.

ANDRÉ WILMART.

DEUX POINTS CONCERNANT L'HISTOIRE DE L'ABBAYE DE ST-PIERRE DU MONT-BLANDIN (X^e-XI^e SIÈCLES).

I. A PROPOS D'UN PASSAGE INÉDIT D'UNE CHARTE D'ARNOUL 1^{er}, COMTE DE FLANDRE.

G. Des Marez a publié, en 1896, un diplôme original d'Arnoul 1^{er} en faveur de l'abbaye de Saint-Pierre du Mont-Blandin à Gand, daté du 8 juillet 941¹. Cet acte, par lequel le comte consacre la restauration de l'abbaye et lui restitue quantité de biens, offre un intérêt considérable pour l'histoire du monastère et du *portus Gandensis* au X^e siècle². Le texte, établi avec l'érudition et le souci de l'exactitude qui caractérisaient les travaux de G. Des Marez, contient une lacune signalée par l'éditeur dans les termes suivants : *Dans la partie inférieure plusieurs taches d'un noir très foncé, disposées sur une même ligne, cachent les mots essentiels d'une phrase très intéressante par son contenu et relative à un des abbés du monastère... Le cartulaire de Bruxelles a donné la phrase entière, mais elle a été soigneusement grattée*³.

1. DES MAREZ, *Notice sur un diplôme d'Arnulf le Vieux, comte de Flandre*, BULLETIN DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE, 5^e série, t. VI, 1896, p. 219-252. Cette notice est précédée d'un rapport de L. VANDERKINDERE, cf. *ibid.* p. 208-218, dans lequel celui-ci conteste quelques points de détail, spécialement en ce qui concerne la date assignée au diplôme par Des Marez. Vanderkindere s'est rallié par après à l'opinion de Des Marez, cf. *L'abbé Womar de Saint-Pierre de Gand*, *ibid.*, 5^e série, t. VIII, p. 296-304. — Cf. aussi une notice de G. DES MAREZ sur le même acte d'Arnoul le Vieux dans l'ALBUM BELGE DE DIPLOMATIQUE, RECUEIL DE FAC-SIMILÉS POUR SERVIR A L'ÉTUDE DE LA DIPLOMATIQUE DES PROVINCES BELGES AU MOYEN ÂGE, publié par H. PIRENNE, Bruxelles, 1909, planches II et III. Le diplôme est à consulter de préférence dans l'édition Des Marez, celle de VAN LOKEREN, *Chartes et documents de l'abbaye de Saint-Pierre du Mont-Blandin à Gand*, Gand, 1868, t. I, n^o 18, p. 24-26, où l'acte est d'ailleurs daté du 8 juillet 942, est vicieuse... L'original est conservé aux Archives de l'État à Gand, fonds Abbaye de Saint-Pierre, n^o 18.

2. Le diplôme a été mis en valeur par A. SACKUR, *Die Cluniacenser in ihrer kirchlichen und allgemeingeschichtlichen Wirksamkeit bis zur Mitte des elften Jahrhunderts*, Halle, 1892-1894, t. I, p. 130 ; G. DES MAREZ, *Étude sur la propriété foncière dans les villes du moyen âge*, Gand, 1898, p. 13-21 ; et par S. RIETSCHEL, *Die Entstehung der freien Erbleihe*, ZEITSCHRIFT DER SAVIGNY-STIFTUNG FÜR RECHTSGESCHICHTE XXII, 1901, GERMANISCHE ABTEILUNG, p. 191.

3. G. DES MAREZ, *op. cit.*, 5^e série, t. VI, 1896, p. 221 ; pour le texte cf. p. 248, lignes 9-10.

Les traces des caractères effacés étaient invisibles à l'œil nu dans le *Liber traditionum* ou cartulaire du XI^e siècle¹. Ce fut sans doute la raison pour laquelle G. Des Marez n'a pas songé à déchiffrer le grattage à l'aide d'un réactif chimique². Une pareille omission étonne davantage de la part de M. Oppermann, à une époque où les réactifs et les rayons ultra-violets sont d'application courante dans les dépôts d'archives. Or, Oppermann a précisément publié, sous forme de fac-similé, le f^o 72^v du *Liber traditionum* sur lequel le grattage figure³. L'examen de cette photographie ne pouvait laisser de doute sur la possibilité de faire réapparaître l'écriture.

Une restauration du folio précité au sulfhydrate, nous permit de lire le texte⁴, dont G. Des Marez soupçonnait déjà l'intérêt⁵. Voici la phrase, les mots manquant dans l'édition Des Marez sont imprimés en caractères gras : *Cupio nanque⁶ atque magnopere gestio omni tempore evi in sepefato monasterio monachos examusim Christo ancillari, ut actum est jam fati sanctissimi tempore*

1. Il existe deux manuscrits du *Liber traditionum*, l'un fragmentaire du X^e, l'autre du XI^e siècle, conservés aux Archives de l'État à Gand respectivement sous les nos 2^{er} et 2^{bis}. Ils ont été publiés par A. FAYEN, *Liber Traditionum Sancti Petri Blandiniensis*, Gand, 1906, in-8°. Cf. aussi H. PIRENNE, *Note sur un manuscrit de l'abbaye de Saint-Pierre de Gand*, BULLETIN DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE, 5^e série, t. V, 1895, p. 107-152.

2. Peut-être aussi Des MAREZ redoutait-il d'employer ce procédé, à présent inoffensif, en constatant les dégâts occasionnés antérieurement par un réactif au manuscrit du X^e siècle.

3. O. OPPERMAN, *Die älteren Urkunden des Klosters Blandinium und die Anfänge der Stadt Gent* (BIJDRAGEN VAN HET INSTITUUT VOOR MIDDELEEUWSCHE GESCHIEDENIS DER RIJKS-UNIVERSITEIT TE UTRECHT, t. XI). Leipzig-München, 1928, t. II, fac-similé 20. La diplomatique repose évidemment sur des textes aussi complets que possible. Le déchiffrement du grattage pouvait, et c'est précisément le cas, être utile à l'étude critique de l'acte. Oppermann n'y a prêté aucune attention.

4. Il m'est un agréable devoir de remercier mon excellent confrère et ami M. L. Van Werveke, archiviste-paléographe aux Archives de l'État à Gand, d'avoir bien voulu procéder à cette restauration. L'écriture a été fixée au moyen de tanin acide, de manière à reconstituer le texte complet de la charte d'Arnoul I^{er}.

5. De l'avis de G. DES MAREZ, *op. cit.*, p. 242, le texte devait concerner quelque incident de la lutte entre les abbayes de Saint-Pierre et de Saint-Bavon ; L. VANDERKINDERE, *ibid.*, p. 211-212, présumait, avec plus de justesse, qu'il se rapportait simplement aux élections abbatiales.

6. Le texte porte *nanque* au lieu de *namque*. G. Des Marez s'était évertué à déchiffrer le passage le mieux possible sur l'original. On fera bien, en consultant le diplôme, de confronter le texte de la phrase tronquée dans l'édition Des Marez avec le texte que nous reproduisons ici intégralement. Une édition complète du diplôme paraîtra d'ailleurs dans le RECUEIL DES ACTES DES PRINCES BELGES dont la Commission royale d'histoire a décidé la publication et pour lequel elle nous a fait l'honneur de recourir à notre collaboration pour les actes d'Arnoul I^{er} (918-965) à Arnoul III (1070-1071).

*Amandi quique secundum normam Sancti viventes Benedicti juxta electionem suam ac illius consensu senioris atque marchysi qui morte interveniente in principatu successerit mihi abbatem proponant sibi*¹.

Le texte, désormais connu, souligne à la fois le caractère essentiellement laïc de la réforme de Gérard de Brogne et la subordination de l'abbaye au pouvoir comtal. Il constitue aussi un indice d'authenticité pour le diplôme².

Ce dernier point mérite un examen circonstancié. La clause, insérée dans l'acte par Arnoul I^{er}, confère au comte de Flandre des pouvoirs étendus en matière d'élections abbatiales à Saint-Pierre du Mont-Blandin. Les abbés sont élus par les moines conformément à la règle de saint Benoît, mais leur élection n'est valable qu'après avoir reçu la validation du comte. Le prince détient en somme la collation abbatiale. Cette clause, en contradiction formelle avec la règle de saint Benoît, définit de façon précise la situation juridique de l'abbaye par rapport au pouvoir comtal, vers le milieu du X^e siècle.

La charte de Saint-Pierre est le seul acte diplomatique, parvenu jusqu'à nous, dans lequel la prérogative du comte d'intervenir dans les élections abbatiales est énumérée. Il l'exerçait cependant aussi dans les autres monastères du comté. Nous pouvons suivre son application, dans tous ses détails, à l'abbaye de Saint-Bertin. Celle-ci était, depuis que Baudouin II (879-918) l'avait obtenue en fief de Charles le Simple³, une possession héréditaire dont le comte disposait librement⁴. Les expressions

1. Le texte de la charte de Transmar, évêque de Noyon, cf. PIRENNE, *op. cit.*, 5^e série, t. V, 1895, p. 125 et note d, a été altéré, sans doute à la même époque et dans le même but que celui du diplôme d'Arnoul I^{er}; voici le texte, les mots supprimés se trouvent entre crochets : *cenobium Blandinium... quod comitatui [et defension]i subjacet gloriosi marchysi Arnulfi*.

2. G. DES MAREZ, *ibid.*, p. 219-221 et ALBUM DIPLOMATIQUE BELGE, notice des pl. II et III, concluait à l'authenticité du diplôme; celle-ci a été mise en doute par M. ERBEN, *Urkundenlehre* (HANDBUCH DER MITTELALTERLICHEN UND NEUEREN GESCHICHTE HERAUSGEGEBEN VON G. BELOW UND F. MEINCKE t. I), München, 1907, p. 176, n. 4, et par OPPERMAN, *op. cit.*, t. I, p. 32-33 et 108-114. Selon celui-ci, le diplôme serait faux, du moins dans la forme où il nous est parvenu; seuls, la liste des témoins et l'indication du consentement de Louis IV pourraient se rapporter à un acte authentique. Nous comptons publier prochainement une étude diplomatique sur ce diplôme.

3. FOLCUIN, *Gesta abbatum S. Bertini Sithiensium*, MM. GG.; SS, XIII, c. 98, p. 624-625. Cet événement date de peu après le meurtre de l'archevêque de Reims, Foulques (17 juin 900) par Wenemar, vassal de Baudouin II. Foulques s'était vivement opposé à l'annexion de l'abbaye par le comte.

4. *Ibid.*, c. 103, p. 627 et c. 105, p. 627. Arnoul I^{er} hérita, à la mort de son père, Baudouin II († 918), du comté de Flandre et son frère Adolphe du Bou-

comite iubente ou *consentiente*, employées à plusieurs reprises par Folcuin, en disent long sur la sujétion du monastère à l'autorité du comte. Les abbés de Saint-Bertin étaient nommés et déplacés par celui-ci. Arnoul I^{er} confie, le 15 avril 944, la réforme du monastère à Gérard de Brogne¹. Le réformateur se retire peu après, et deux de ses disciples, Agilo et Womar, sont chargés d'administrer l'abbaye *comite iubente et Gerhardo consentiente*². A la mort d'Agilo (947), un neveu de Gérard de Brogne, Widon, accède au siège abbatial *Gerhardo abbate postulante et comite Arnulfo annuente*³. Mais Widon, trop jeune, se montre inexpérimenté ; Arnoul I^{er} nomme à sa place son neveu, Hildebrand (950, mars 17)⁴. Le comte confie à celui-ci, en 954, la réforme de Saint-Vaast d'Arras, et le remplace à Saint-Bertin, sur les conseils d'Hildebrand même, mais contre la volonté des moines, par Réginold⁵. En 962, atteint par la lèpre, Réginold abandonne ses fonctions ; Arnoul ordonne aux moines de désigner un des leurs auquel il pourrait déléguer la direction de l'abbaye. Leur choix se porte sur Adolphe⁶ (4 avril 961). Celui-ci ne fut cependant pas ordonné abbé ; les efforts de la communauté pour lui attribuer la dignité abbatiale, par une élection régulière, échouèrent devant la décision du comte de réserver le siège en faveur d'Hildebrand⁷. Arnoul rappela, effectivement, son neveu de Saint-Vaast en 962⁸. Ces renseignements précis de Folcuin

lonnais, du Ternois et de l'abbaye de Saint-Bertin. Arnoul I^{er} entra en possession de celle-ci à la mort d'Adolphe († 13 novembre 933).

1. *ibid.*, c. 107, p. 629.

2. *ibid.*, c. 107, p. 629.

3. *ibid.*, c. 107, p. 629 : *Isdem abbas Wido, quia nimis vanae iuventutis gaudia sectabatur, apud comitem incusatus, abbatia est fraudatus.*

4. *ibid.*, c. 108, p. 629 : *Markises Arnulfus... Hildebrando nepoti suo, eundem monasterium contradidit regendum.*

5. *ibid.*, c. 109, p. 630 : *Deprecatus est autem isdem abbas inclitum markisum Arnulfum ut monasterium hoc Sithiu alicui ex ipsis fratribus committeret gubernandum... Annuens autem comes cum illius consilio cuidam ipsius monasterii monacho nomine Regenoldo fratrum tamen obstante in abbatis sublimavit honore.*

6. *ibid.*, c. 110, p. 631 : *ipso comite iubente fratribusque in unum ob hoc ipsum collectis, cum eorum voluntate Adalolfo... monasterio... commisit.*

7. *ibid.*, c. 110, p. 632 : *Adalolfus autem satis sollicitus erat de commissa sibi congregatione, non tamen abbatis consecratus ordinatione, ingeniose siquidem comite facitante, quod post clamavit in subsequenti opere, ut nepoti suo Hildebrando supradicto locum hunc facilius iterato posset condonare.* Les moines de Saint-Bertin tentèrent de confirmer leur choix par une élection régulière après le retour d'Adolphe d'Angleterre, où il avait été envoyé en mission par Arnoul I^{er} : *Reverente autem domno Adalolfo... iterum inquisitio et electio de abbate futuro coepit ventilari.* Mais le comte para à cette manœuvre en rappelant Hildebrand.

8. *ibid.*, c. 110, p. 632 : *Mittens autem comes Arnulfo, direxit post Hildebrandum supra memoratum abbatem et nepotem suum, et ei iterato hunc commendavit locum.*

prouvent, qu'au X^e siècle, la volonté du comte primait, à Saint-Bertin, le droit des moines d'élire librement leurs abbés. La collation du siège abbatial était virtuellement une prérogative du comte. Il en était de même à Saint-Vaast et à Saint-Bavon¹. Les comtes de Flandre étaient abbés-laïcs des abbayes flamandes² ;

1. *ibid.*, c. 109, p. 630. C'est le comte qui entreprit la réforme de Saint-Vaast d'Arras par l'intermédiaire d'Hildebrand auquel il confia le siège abbatial. Une phrase du diplôme de Lothaire II pour l'abbaye de Saint-Bavon, daté du 11 décembre 954, cf. L. HALPHEN et F. LOT, *Recueil des actes de Lothaire et de Louis V roi de France* (CHARTES ET DIPLOMES RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE), 1908, n° 1, p. 1 indique clairement le pouvoir exercé par le comte de Flandre sur le monastère : *Postea vero ammonitione venerabilis viri Gerardi abbati, placuit ei [comiti] eundem restaurare locum et... Womarum abbatem ordinare*. Le diplôme accorde aux moines de Saint-Bavon le droit d'élire librement leur abbé : *Habeant sane potestatem eligendi abbatem regulariter quemcumque elegerint*. Mais ce texte n'est qu'un leurre, la clause relative à la libre élection des abbés par les moines fut inopérante jusqu'à la fin du X^e siècle, car l'abbaye de Saint-Bavon eut, jusqu'en 981, respectivement trois abbés communs avec celle de Saint-Pierre, Gérard (953), Womar (953-980), Wido (980-981). Or, les deux abbayes rivales n'auraient certainement pas arrêté chaque fois leur choix sur le même abbé, si les élections avaient été libres. L'abbé résidait d'ailleurs à Saint-Pierre et confiait l'administration de Saint-Bavon à un prieur, cf. HOLDER-EGGER, *Zu den Heiligengeschichten des Genter St-Bavos Klosters*, HISTORISCHE AUFSÄTZE DEM ANDENKEN AN G. WAITZ GEWIDMET, 1896, p. 624-625 et 636. Le diplôme de Lothaire, octroyé à la demande de Womar, contient d'ailleurs, à notre sentiment, une phrase qui est une preuve formelle de l'hostilité des moines de Saint-Bavon à la réunion de leur abbaye avec celle de Saint-Pierre sous la direction de Womar : *ita tamen ut his qui in presenti tempore eiusdem cænobei regimen regulariter suscepisse dinoscitur dominus scilicet Womarus omnium opponentium se insidiis ab eiusdem loci paternitate numquam privari prevaleat*.

2. Baudouin II et ses fils Adolphe et Arnoul I^{er} apparaissent successivement avec le titre de *comes et abbas* dans les *Gesta abbatum Sithiensium* de FOLCUIN, *loco cit.*, c. 103, p. 627, c. 105, p. 627, c. 107, p. 628 et c. 110, p. 632. Avant Baudouin II, Raoul, fils de Baudouin I^{er} et frère du précédent, fut déjà abbé-laïc de Saint-Bertin, de 883 à 892, cf. FOLCUIN, *loco cit.*, c. 89, p. 623 ; E. DÜMLER, *Geschichte des Ostfränkischen Reiches*, 2^e édit., Leipzig, 1887-88, t. III, p. 715. Remarquons que L. VANDERKINDERE, *La formation territoriale des principautés belges au moyen âge*, Bruxelles, 2^e édit., 1902, t. I, p. 288 prétend que Raoul est le cousin de Baudouin II et le fils de Gisèle, sœur de Charles le Chauve, et d'Evrard, marquis de Frioul. Le même Raoul fut également abbé de Saint-Vaast, cf. *ibid.*, I, p. 288. Les *Annales Blandinienses* MM. GG., SS V, p. 23-24, signalent comme abbés-laïcs Audacre (840), père de Baudouin I^{er}, Enguerrand (851-875). Une charte de Charles le Chauve du 13 avril 870, cf. édit. PROU, BULLETIN DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE, t. 84, 1920, p. 61-62, signale un abbé Baudouin que A. FAYEN, *op. cit.*, p. 51, n. 1, identifie avec le comte de Flandre Baudouin I^{er} (864-879). Les *Annales Blandinienses*, *loco cit.*, p. 24 signalent également le comte et abbé Raoul (882-892), qui fut aussi, comme nous venons de le voir, abbé-laïc de Saint-Vaast et de Saint-Bertin. La chronologie des abbés-laïcs de Saint-Pierre est complexe : on place ordinairement Enguerrand avant Audacre dans la généalogie des forestiers de Flandre (cf. H. PIRENNE, *Histoire de Belgique* I^{er}, p. 446), or, il figure, dans les *Annales Blandinienses*, après Audacre, toutefois, il est à noter que ces noms, dans le manuscrit, sont écrits sur des grattages par un scribe du XIII^e siècle. D'autre

c'est à ce titre qu'ils empruntaient le droit de nommer les abbés et de disposer des biens monastiques¹.

Le texte du diplôme, du 8 juillet 941, correspondait à une situation juridique de fait des abbayes flamandes au moment de sa rédaction. Seul un notaire abbatial, instrumentant au X^e siècle, peut l'avoir rédigé. Jamais, un faussaire travaillant, comme le suppose M. Oppermann, vers 1070², à la veille de la querelle des investitures, où les idées religieuses nouvelles heurtaient la vieille conception carolingienne des rapports entre l'Église et l'État, n'aurait inséré un pareil texte dans une falsification. Une conception ascétique, où l'immixtion du pouvoir temporel perçait avec tant d'outrecuidance, était un anachronisme en 1070. L'Église, au XI^e siècle, s'érige contre l'ingérence des laïcs dans ses intérêts spirituels ; les mesures contre la simonie et l'investiture laïque, de même que les bulles pontificales assurant la liberté des élections abbatiales, se multiplient à partir du pontificat de Léon IX (1048-1054)³. En Flandre aussi, les liens juridiques entre les abbayes et la dynastie territoriale se desserrent. Certes, le comte continue à exercer sur les abbayes une influence tangible, qui contribue, comme au siècle précédent,

part les mêmes *Annales* signalent encore Enguerrand comme abbé-laïc en 875, tandis que le diplôme, du 13 avril 870, signale Baudouin I^{er} comme abbé-laïc. Cf. au sujet de cette chronologie A. FAYEN, *op. cit.*, p. 42, n. 2 et 51, n. 1 ; OPPERMANN, *op. cit.*, p. 177.

1. Les sources citent des exemples typiques à ce sujet : FOLCUIN, *op. cit.*, c. 103, p. 627, le comte détint jusqu'en 952, à titre d'héritage paternel, le domaine d'Arques, arrondissement de Saint-Omer, Pas-de-Calais, une des plus riches possessions de l'abbaye ; *ibid.*, c. 110, p. 632 : en 961, l'abbaye reçoit de ses domaines rhénans une récolte de vin particulièrement réussie, or, Arnoul I^{er} *precepit vinum... suscipi et suis usibus reservari*. Il donna, en échange, le domaine de Petresse près de Calais.

Le passage suivant de la charte d'Arnoul I^{er} du 8 juillet 941 pour Saint-Pierre du Mont-Blandin, cf. édit. DES MAREZ, p. 245-246, est également symptomatique : *Et si non omnia saltem reddidi aliqua que predecessorum meorum tempore inde sunt abstracta queque estimavi sufficere monachis...* D'après une lettre de l'abbé de Saint-Bavon, Othelbolde à Otgive, épouse de Baudouin IV, datée approximativement de 1019-1024, Arnoul I^{er} aurait privé le monastère d'un grand nombre de biens, cf. C. P. SERRURE, *Cartulaire de Saint-Bavon*, Gand, 1836-1840, p. 16-19. Notons aussi la façon dont Arnoul I^{er} procurait des reliques à l'abbaye de Saint-Bertin, cf. FOLCUIN, *op. cit.*, c. 108, p. 630 : *sub huius abbatis (Hildebrandi) etiam tempore prefatus comes Arnulfus, sanctorum reliquiarum avidus, sanctum Silvium in monasterio (abbaye d'Auchy-les-Moines, arrond. Saint-Pol, Pas-de-Calais) requietis suae proprio furtim abstractum et sibi delatum huic monasterio direxit venerandum 15 kal. Martii, die festivitatis eiusdem anno incarnationis Domini 951*.

2. OPPERMANN, *op. cit.*, p. 36.

3. A. FLICHE, *La réforme grégorienne. I La Formation des idées grégoriennes*. Paris 1920 (COLLECTION LES SAINTS), p. 128 sq.

à stabiliser et à régulariser la vie monastique. Baudouin IV (988-1035) apparaît encore dans les *Gesta abbatum S. Bertini Sithiensium* avec le titre de *senior* de l'abbaye¹, et c'est seulement sous Robert II (1087-1111) que les abbayes s'émanciperont complètement². L'évolution est cependant sensible dès le début du XI^e siècle. Elle apparaît nettement dans la réforme richardienne. La restauration des abbayes flamandes au X^e siècle, fut réalisée par Arnoul I^{er} en dehors du concours de l'épiscopat³. Au XI^e siècle, le comte participe également au mouvement réformateur de Richard de Verdun (1004-1046) et de Poppon de Stavelot (978-1048)⁴. Mais, il n'est plus seul à patronner la réforme, il en partage la direction avec un épiscopat conscient de ses droits et de ses devoirs, que représente avec autorité l'évêque de Cambrai, Gérard I^{er} (1012-1051). Si le comte intervient encore exceptionnellement dans les élections abbatiales, il agit uniquement dans l'intérêt de la réforme et du consentement, voire même sur les instances de Gérard I^{er}⁵. La discipline rétablie, les communautés exercent en toute liberté le droit d'élire leurs dignitaires⁶. Autre signe manifeste d'évolution, les monastères agissent eux-mêmes contre l'ingérence du pouvoir temporel.

1. SIMON, *Gesta abbatum S. Bertini Sithiensium*, MM. GG. ; SS, XIII ; c. 32, p. 642.

2. S. *Anselmi Cantuariensis epistolae*, MIGNE, *Patrologie latine*, t. 159, lib. III, n° 59, p. 92 et lib. IV, n° 13, p. 208.

3. Pour la réforme de Gérard de Brogne, voyez W. SCHULZE, *FORSCHUNGEN ZUR GESCHICHTE DER KLOSTERREFORM IM X. JAHRHUNDERT*. Halle, 1883 ; du même *Gerhard von Brogne und die Klosterreform in Niederlothringen*, *FORSCHUNGEN ZUR DEUTSCHEN GESCHICHTE*, XXV, p. 222-271 ; SACKUR, *op. cit.*, p. 127-141. A part l'initiative de l'évêque de Noyon, Transmar, qui incita Arnoul I^{er} à restaurer l'abbaye de Saint-Bavon, et sa courte intervention à Saint-Pierre du Mont-Blandin à la prière du comte, les évêques ne jouèrent aucun rôle dans la réforme de Gérard de Brogne dans le comté de Flandre. La réforme s'accomplit sur l'initiative du comte, le rôle de Gérard de Brogne lui-même, comparé à celui du comte, paraît secondaire.

4. ÉT. SABBE, *Note sur la réforme de Richard de Saint-Vanne dans les Pays-Bas*, *REVUE BELGE DE PHILOGIE ET D'HISTOIRE*, t. VII, 1928, p. 551-570.

5. SIMON, *op. cit.*, SS, XIII, p. 636, c. 1 Baudouin IV confie la réforme de l'abbaye de Saint-Bertin à Roderic (1021) *in vitis et contradicentibus fratribus*. Sur la collaboration de Baudouin IV avec l'évêque de Cambrai, Gérard I^{er}, à la réforme de Richard de Saint-Vanne, cf. *Gesta Episcoporum Cameracensium*, MM. GG. ; SS, VII, c. 116, p. 452 ; c. 59, p. 488 ; *Hugonis Chronicon*, *ibid.*, SS, VIII, c. 10, p. 377 ; c. 28, p. 461, c. 29, p. 461.

6. Cf. *Vita Richardi abbatis S. Vitoni Viridunensis*, MM. GG. ; SS, XI, p. 285, *Vita Popponis*, *ibid.*, SS, XI, c. 11, p. 300 ; *Gesta episcoporum Cameracensium*, *ibid.*, SS, VII, c. 16, p. 470, c. 59, p. 488, *Vita Popponis*, *ibid.*, SS, XI, c. 27, p. 310 ; SIMON, *op. cit.*, SS, XIII, c. 10, p. 638, c. 16, p. 639, c. 23, p. 641 ; *Miracula S. Rictrudis*, AA. SS. BB., mai III, c. 3, p. 93, c. 4, p. 9 ; *Annales Elmonenses*, MM. GG., SS, V, p. 12.

L'abbé de Saint-Bertin, Bovon (1042-1065), obtient, le 13 mai 1057, à sa demande, du pape Victor II, une bulle garantissant la liberté des élections abbatiales¹. Les abbés des monastères furent désormais élus d'après les prescriptions de cette bulle. Saint-Pierre du Mont-Blandin avait obtenu, peu de temps auparavant, le 13 avril 1053, un diplôme de Léon IX, qui moins explicite que celui de Victor II en faveur de Saint-Bertin, sous-trayait néanmoins l'abbaye à l'emprise des laïcs².

Les moines de Saint-Pierre recoururent, pour faire disparaître de l'original la clause relative à la validation des élections abbatiales par le comte, à un subterfuge amusant. Ils firent croire à un accident fortuit en éclaboussant le parchemin de taches d'encre ; mais tandis que celles-ci s'étendent par ailleurs entre les lignes ou sur les jambages des lettres, en ayant soin de ne pas nuire à la lisibilité du texte, elles recouvrent les mots essentiels du membre de phrase visé de façon à le rendre inintelligible³. Le grattage dans le *Liber traditionum* est également significatif quant à l'intention frauduleuse. L'original et la copie ont été mutilés en même temps, dans le but évident d'effacer toute trace de la prérogative comtale.

Le texte supprimé ayant été transcrit dans le cartulaire du XI^e siècle et non dans celui du XIII^e⁴, M. G. Des Marez supposait que la falsification était postérieure au XI^e et antérieure au XIII^e siècle. On peut préciser davantage ce *terminus ad quem*, car, fait important à noter, les Archives de l'État à Gand possèdent une copie du diplôme de la fin de la première moitié du XII^e siècle où la phrase est déjà omise⁵. L'original et le *Liber traditionum* furent donc modifiés entre l'époque de la

1. SIMON, *op. cit.*, SS, XIII, c. 12, p. 638 ; PH. JAFFÉ, *Regesta pontificum romanorum*, éd. Læwenfeld, Berlin, 1885-88, t. I, p. 552, n° 4367, 18 mai 1057.

2. VAN LOKEREN, *op. cit.*, t. I, n° 130, p. 93 ; JAFFÉ, t. I, p. 545, n° 4296 : *nec ipsi reges nec eorum successores cuiquam suorum laicorum sive clericorum tam et si reverende persone prefatum ad regendum presumant committere cenobium*.

3. Les planches II et III de l'*Album diplomatique belge* publié sous la direction de H. Pirenne, permettent de se rendre compte de la ruse employée.

4. G. DES MAREZ, *op. cit.*, p. 221.

5. Archives de l'État à Gand, fonds Abbaye de Saint-Pierre, n° 18. Copie sur parchemin de la fin de la première moitié du XII^e siècle. Son écriture présente, en effet, des analogies frappantes avec celle d'une charte du monastère d'Oudenbourg, du 27 mai 1130, publiée dans l'*Album diplomatique belge*, pl. XI et avec d'autres chartes de la première moitié du XII^e siècle, éditées sous forme de fac-similés dans le même Album. Cette copie, selon toute évidence exécutée d'après le cartulaire du XI^e siècle, a simplifié les choses en supprimant le texte entier se rapportant aux élections abbatiales.

rédaction du *Liber traditionum*, soit 1050-1070¹, et le milieu du XII^e siècle.

Le contenu du texte nous permet de dater le « maquillage » avec plus de précision encore. Le diplôme et le cartulaire furent évidemment altérés à une époque, où le droit du comte de valider les élections abbatiales heurtait la conception ascétique des moines du Mont-Blandin. Or, entre 1050-1070 et la première moitié du XII^e siècle, cette période s'indique par elle-même : celle qui englobe le mouvement pré-grégorien et la guerre des investitures, c'est-à-dire, la seconde moitié du XI^e siècle et le premier quart du XII^e.

Le pontificat de Léon IX (1048-1054), nous l'avons vu, inaugura une ère pendant laquelle le monachisme s'affranchit du pouvoir temporel. Cet esprit nouveau ne régnait pas encore au Mont-Blandin, lors de la rédaction du *Liber traditionum* (\pm 1050-1070), puisque le texte y fut copié intégralement. Il devait toutefois y avoir pénétré vers 1075, date à laquelle un moine de Saint-Pierre, Wedericus, mandaté par Rome, répandait les idées grégoriennes dans les campagnes flamandes et brabançonnaises². L'abbaye était d'ailleurs connue comme centre grégorien, car un moine anti-simonien, chassé de Saint-Trond, s'y réfugia en 1083³. Autre fait à noter, Robert II renonça, vers 1102, définitivement à investir les abbés des monastères flamands⁴.

1. Le *Liber traditionum* aurait été rédigé, selon A. FAYEN, *op. cit.*, p. VI, vers le milieu du XI^e siècle ; d'après OPPERMANN, *op. cit.*, p. 7, vers 1070.

2. *Chronicon Affligemense*, MM. GG. ; SS, IX, c. 1, p. 407 : *Horum unus fuit Wedericus sacerdos et monachus S. Petri Gandensis cœnobii, vir saeculari nobilitate, et quod maius est, divina religione valde conspicuus, qui apostolicae auctoritatis licentia roboratus, Flandriam et Brabantiam provincias circuibat, verbum Dei disseminando et populum Dei a peccatis sua prædicatione convertendo*. Le texte place l'activité de ce prédicateur après l'excommunication de Henri IV, par Grégoire VII (1073-1085), Wedericus envoie d'autre part les six chevaliers, futurs fondateurs de l'abbaye d'Affligem auprès d'Annon, archevêque de Cologne († 1075, décembre 4). Il faut en conclure que l'activité de Wedericus date des environs de 1075-1076.

3. RODULFUS, *Gesta abbatum Trudonensium*, MM. GG. ; SS, X, p. 254. Pour les troubles survenus dans l'abbaye de Saint-Trond cf. A. CAUCHIE, *La querelle des investitures dans les diocèses de Liège et de Cambrai*, Louvain, 1890 (*Recueil de travaux publiés par les membres des Conférences d'histoire et de philologie de l'Université de Louvain*, fasc. 2), t. I, p. 50.

4. MIGNE, *Patrologie latine*, t. 159, *Epistolae S. Anselmi Cantuariensis*, lib. III, n° 59, p. 92, lettre à Clément de Bourgogne, épouse de Robert II : *Relatum mihi est quosdam abbates in Flandria sic constitutos ut comes vir vester nullam eis manu suae daret investituram ; ibid.*, t. 159, lib. IV, n° 13, p. 208, lettre à Robert II : *Audivi quia quosdam de vestris abbatibus concessistis regulari electione ordinari*. Ces lettres datent probablement de peu de temps après le retour du comte de la croisade, cf. WAUTERS, *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique*, t. II, p. 10, a. 1102.

Le texte du diplôme ne peut avoir été altéré par suite de cet acte d'émancipation. Sinon, les moines, au lieu de recourir au subterfuge connu, auraient supprimé franchement la clause périmée, ou sollicité un nouveau privilège comtal. La mutilation du texte est nécessairement antérieure à 1102. Elle marque une étape dans l'acheminement des idées qui amenèrent Robert II à affranchir les abbayes des prérogatives traditionnelles de sa dynastie. L'expurgation du texte de la charte date logiquement de l'époque à laquelle l'abbaye de Saint-Pierre du Mont-Blandin manifestait ses convictions grégoriennes, soit le dernier quart du XI^e siècle et plus vraisemblablement vers 1075-1083.

M. Oppermann considère le diplôme d'Arnoul le Vieux comme faux et l'attribue, avec d'autres actes suspects, au moine Thierry. Il situe erronément l'activité du faussaire entre 1056-1088, de préférence vers 1070, quoiqu'il reconnaisse par après encore l'écriture du même moine dans une charte de 1098¹. La carrière de ce scribe s'écoula, en réalité, entre 1088 et 1142, comme en font foi les souscriptions des actes de Saint-Pierre rédigés respectivement en 1088, 1098, 1118, 1140, 1142². Sa collaboration aux *Annales Blandinienses* s'étend également au dernier quart du XI^e et à la première moitié du XII^e siècle. Il apparaît une dernière fois, à titre de témoin, en 1155³.

Cette constatation est fatale pour l'hypothèse de M. Oppermann. Thierry n'a pu rédiger un faux diplôme d'Arnoul I^{er} vers 1070⁴, il venait à peine de naître⁵ ! Il est douteux aussi

1. OPPERMANN, *op. cit.*, p. 7, 32, 36, 207. M. Oppermann ne précise pas explicitement le nom du faussaire de l'acte d'Arnoul I^{er}, mais il classe le diplôme dans une catégorie de faux attribués à un même faussaire B. Il dit incidemment (p. 36) à propos d'une charte de Baudouin V, du 13 novembre 1056, cf. VAN LOKEREN, *op. cit.*, n° 133, p. 95, qu'elle est écrite par la main B qui rédigea le diplôme du 4 novembre 1088, cf. *ibid.*, t. I, n° 160, p. 207. Or celui-ci est rédigé par Thierry. De plus, après avoir daté l'activité du faussaire p. 7 entre 1056-1088 et p. 36 vers 1070, il reconnaît, p. 207, encore son écriture en 1098, cf. OPPERMANN, p. 207. L'étude de M. Oppermann manque souvent de précision et d'unité de vue dans ses affirmations. Pour les critiques formulées contre l'ouvrage d'Oppermann, cf. REVUE D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, 1931, t. XXVII, 633-640 ; *Neues Archiv*, t. 48, 1929, p. 285-288 ; ZEITSCHRIFT FÜR RECHTSGESCHICHTE, GERMANISTISCHE ABTEILUNG, t. 49, 1929, p. 575-585 ; H. VAN WERVEKE, *Kritische studien betreffende de oudste Geschiedenis van de stad Gent*, Gand, 1933, p. 10-11.

2. VAN LOKEREN, *op. cit.*, t. I, n° 160, p. 207 ; n° 165, p. 109 ; n° 194, p. 121 ; n° 227, p. 137 ; n° 231, p. 139.

3. *ibid.*, t. I, n° 249, p. 147.

4. OPPERMANN, *op. cit.*, p. 36.

5. En effet, en admettant que Thierry ait eu au moins dix-huit à vingt ans lorsqu'il rédigea sa première charte en 1088, il serait né vers 1070. Il mourut sans doute peu après 1155, date à laquelle il figure encore en qualité de témoin

que Thierry l'ait rédigé entre 1070 et 1088, date extrême de sa carrière selon Oppermann. En effet, si l'acte d'Arnoul I^{er} est faux, ce faux admirable, imitant à perfection les caractères externes d'une charte du X^e siècle, serait sans doute bien plus l'œuvre d'un scribe rusé, ayant une longue pratique des actes diplomatiques, que celle d'un jeune moine inexpérimenté. Thierry l'aurait donc élaboré plutôt dans la première moitié du XII^e siècle et non, vers 1088, au début de sa carrière. Or, nous aboutissons là à une impossibilité matérielle, puisque la fameuse clause aurait, selon toute probabilité, été supprimée au cours du dernier quart du XI^e siècle¹. Dans ce cas la mutilation du faux serait antérieure à l'existence du faux même !

De plus, si Thierry avait réellement composé le faux vers 1088, écrivant à l'époque où Saint-Pierre du Mont-Blandin était un foyer de propagande grégorienne, il se serait bien gardé d'emprunter à son modèle un texte qu'il abhorrait comme tous les membres de la communauté.

Il est piquant de constater, que les moines du Mont-Blandin, pour lesquels la falsification des actes diplomatiques devait être une pratique constante — nous dirions volontiers une manie — vu le nombre impressionnant de faux qu'Oppermann leur attribue², préférèrent recourir pour le diplôme d'Arnoul I^{er} à une falsification aussi grossière. Il aurait été bien plus simple, pour des faussaires aussi adroits, de fabriquer un second faux présentant un texte expurgé. Le subterfuge, cousu de fil blanc, employé par les moines de Saint-Pierre pour faire disparaître la clause obsédante, sans détruire le diplôme, montre tout le prix qu'ils attachaient à celui-ci. Ils nous ont donné inconsciemment une preuve manifeste de l'authenticité de l'acte du 8 juillet 941.

II. SAINT-PIERRE DU MONT-BLANDIN FUT-IL UN CHAPITRE DE CHANOINES DE 1059 A 1088 ?

M. Oppermann examine, dans son étude critique sur le chartrier de Saint-Pierre du Mont-Blandin, cinq bulles pontificales émanant respectivement de Martin I^{er}, Nicolas I^{er}, Benoît VII,

dans un acte de Saint-Pierre (cf. p. 10, n. 3), à l'âge de quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-sept ans.

1. Cf. *supra*, p. 61.

2. Du X^e à la fin du XI^e siècle leur nombre s'élèverait à plus de cent.

Jean XV et Léon IX¹. M. Pirenne a déjà démontré l'inauthenticité des deux premières², Oppermann argue également les autres de faux³. Nous voulons ici, sans nous arrêter à la critique diplomatique des actes, vérifier l'exactitude des événements qui, de l'avis de M. Oppermann, auraient provoqué leur falsification.

Éverelme se serait emparé, à la mort de l'abbé Wichard († 1^{er} avril 1058), du monastère par simonie et y aurait remplacé les moines par des chanoines. L'observance de Saint-Benoît n'aurait été rétablie au Mont-Blandin qu'après la démission du successeur d'Éverelme, Folcard, en 1088⁴. Ce changement de régime justifierait l'élimination dans les bulles, faussées entre 1059 et 1088, de toute allusion à l'application de la règle bénédictine au Mont-Blandin. Si cette hypothèse était exacte, nous nous trouverions en présence d'un fait inconnu de l'histoire de l'abbaye de Saint-Pierre, mais il n'en est rien.

Oppermann s'étonne, et pour cause, du mutisme de l'annaliste du monastère, sur les graves modifications survenues dans l'abbaye à la mort de Wichard († 1^{er} avril 1058)⁵. Les *Annales Blandinienses* contiennent cependant une indication, qui a échappé à Oppermann : elles placent l'avènement d'Éverelme au 25 février 1059, soit plus de dix mois après le décès de son prédécesseur⁶. Ce laps de temps anormal prouve que l'élection d'Éverelme suscita de sérieuses difficultés.

1. OPPERMANN, *op. cit.*, p. 42-57. Les textes des bulles se trouvent dans A. VAN LOKEREN, *op. cit.*, t. I, n° 2, p. 6 (Martin I^{er}, 649-654, 19 janvier) ; n° 12, p. 18 (Nicolas I^{er}, 858, mars 29) ; n° 55, p. 52 (Benoît VII, 981-983, janvier 19) ; n° 74, p. 61 (Jean XV, 993, janvier 10) ; n° 130, p. 93 (Léon IX, 1053, avril 13). Toutefois l'édition de Van Lokeren empruntée au *Zwarte boek* est généralement vicieuse, il attribue d'ailleurs la 4^e bulle à Jean XVI au lieu de Jean XV. M. H. PIRENNE a republié dans le BULLETIN DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE, 5^e série, t. 5, 1895, p. 115-124, celles de Nicolas I^{er}, Jean XV et signale, quant aux autres, de nombreuses corrections au texte fourni par Van Lokeren. Selon OPPERMANN, p. 45-46, la 3^e bulle est de Benoît VI.

2. H. PIRENNE, *La bulle fausse de Nicolas I^{er} pour le monastère de Saint-Pierre à Gand*, *ibid.*, 5^e série, t. 71, 1902, p. 156-174.

3. OPPERMANN, *op. cit.*, p. 42-57.

4. *ibid.*, p. 55-56.

5. *ibid.*, p. 56.

6. *Annales Blandinienses*, MM. GG. ; SS, VII, p. 26. La chronologie d'Éverelme, de même que la date du décès de Wichard, son prédécesseur, est complexe. La supposition de FAYEN, *op. cit.*, p. 117, n. 2, que la charte publiée par VAN LOKEREN, t. I, n° 121, p. 85, dans laquelle Éverelme est déjà appelé « *domno abbate hoc cenobium regente* », est datée, par suite d'une erreur de scribe, de 1040 au lieu de 1060, semble plausible. Les *Annales Blandinienses*, *loco cit.*, SS, VII, p. 26 mentionnent la mort de Wichard au 1^{er} avril 1058, or un acte de donation, cf. FAYEN, *op. cit.*, n° 133, p. 128, date la mort de Wichard du mois d'avril 1056. M. H. PIRENNE, *op. cit.*, 5^e série, t. 5, 1895, p. 147, n. 1, et FAYEN,

Le grand argument d'Oppermann consiste dans une lettre du pape Alexandre II (1061-1073) par laquelle il transmet à l'archevêque de Reims, Gervais (1055-1067)¹, une missive reçue du Mont-Blandin, par l'intermédiaire d'Herchembold, abbé évincé de Saint-Vaast. D'après celle-ci, un simoniaque, Éverelme, aurait envahi le monastère de Saint-Pierre, expulsé les moines et dilapidé les biens pour vivre dans l'adultère et le stupre. Alexandre II prie Gervais de vérifier l'exactitude de ces accusations et d'excommunier, le cas échéant, le coupable.

Il y a lieu de douter de la véracité des griefs exprimés au sujet d'Éverelme. L'accusation de simonie, lancée au plus tôt en 1064, plusieurs années après l'avènement d'Éverelme, est suspecte. Nous ne possédons pas la réponse de Gervais. Toutefois, l'usurpateur du siège abbatial de Saint-Vaast fut démis et Herchembold réintégré dans ses droits²; Éverelme, au contraire, conserva sa dignité et mourut comme abbé de Saint-Pierre (1069)³. On ne saurait produire de meilleure preuve de l'inanité des accusations machinées contre celui-ci. Elles sont néanmoins à retenir, car elles démontrent qu'une partie des moines de Saint-Pierre était hostile au successeur de Wichard.

Trois moines, au moins, Onulphe, Franco et Folcard, appartenant à la communauté du vivant de Wichard, se trouvaient

op. cit., p. 129, n. 1 en concluent que la date donnée par les *Annales* est fautive. Il faut cependant noter que la confirmation de cette donation de 1056 par Baudouin V, nécessairement postérieure à celle-ci, cf. VAN LOKEREN, t. I, n° 132, p. 94, est encore libellée sous l'abbatit de Wichard. Un autre diplôme de Baudouin V, du 13 novembre 1056, cf. *ibid.*, n° 133, p. 95, mentionne également encore Wichard. Il semble donc, qu'il faut plutôt admettre 1058 comme date de décès. Nous expliquons plus loin, p. 21, la raison pour laquelle une charte du mois d'avril 1058, cf. *ibid.*, n° 134, p. 96, signale déjà la présence d'Éverelme au Mont-Blandin, ordonné selon les *Annales* en 1059.

La date de la mort d'Éverelme est aussi discutable. Les *Annales Blandinienses*, SS, VII, p. 26, la signale en 1069, et en 1070 l'avènement de son successeur Folcard. Or, une charte de 1070, cf. VAN LOKEREN, t. I, n° 147, p. 101 est encore datée de l'abbatit d'Éverelme.

1. VAN LOKEREN, *op. cit.*, t. I, n° 140, p. 98 : *Litteras etiam Blandiniensis coenobii nobis attulit, quod quidam Everelmus monasterium illud simoniace invaserit, ipsiusque bona, eiectis monachis, ad nihilum redegerit, vitamque suam adulteriis, variisque criminibus ultra humanam consuetudinem polluerit*. Cette lettre pontificale mentionne également l'expulsion, du siège épiscopal de Chartres, d'Hildegare (1063) et de l'abbé de Saint-Vaast (1064), Herchembold. On peut la dater, d'après ces données, des environs de l'année 1064. Cf. BOUQUET, *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. XIV, p. 540, D. note e, et *Gallia Christiana*, t. III, col. 380.

2. BOUQUET, *op. cit.*, t. XIV, p. 540, D. note e.

3. *Annales Blandinienses*, loco cit., SS, VII, p. 26.

encore au Mont-Blandin sous l'abbatiat d'Éverelme¹. Leur présence infirme les termes *monachis ejectis* de la lettre d'Alexandre II.

Les textes permettent d'ailleurs de sonder la valeur morale de cet abbé et d'apprécier l'esprit qu'il dut inculquer aux religieux du Mont-Blandin. Éverelme, neveu de Poppon de Stavelot², fut un des nombreux disciples de ce réformateur. La confiance de Poppon l'appela à le succéder en qualité d'abbé de Haumont, en 1047³. Éverelme resta fidèle à la mémoire et à la doctrine de Poppon († 25 janvier 1048)⁴, comme le témoigne la *Vita Popponis* rédigée à sa demande et sous son inspiration, par un moine du Mont-Blandin, Onulphe⁵. Une vive admiration pour Richard de Saint-Vanne et Poppon de Stavelot se dégage de cette œuvre. Or, Onulphe composa la *Vita* à l'époque où Éverelme assumait déjà la direction de l'abbaye⁶. De plus, le dernier

1. VAN LOKEREN, *op. cit.*, t. I : Onulphe souscrit les chartes n° 113, p. 80 sous l'abbatiat de Wichard et n°s 134 et 135, p. 96, n° 137, p. 97, n° 139, p. 98 sous celui d'Éverelme ; Franco, n° 128, p. 93 sous Wichard, son nom apparaît dans la charte n° 138, p. 97 datant de l'abbatiat d'Éverelme ; Folcard, n° 133, p. 96 sous Wichard, il succéda à Éverelme en qualité d'abbé.

2. *Vita Popponis, loco cit.*, SS, XI, p. 291.

3. *ibid.*, c. 19, p. 305. La *Gallia Christiana*, t. III, p. 116 date l'avènement d'Éverelme à l'abbaye de Haumont de l'année 1048, cette date est erronée, Éverelme était déjà abbé de Haumont avant la mort de Poppon († 25 janvier 1048). Cf. *Vita Popponis*, c. 28, p. 311.

4. *Vita Popponis*, SS, XI, c. 35, p. 315.

5. Cf. la note suivante.

6. LADEWIG, *Poppo von Stablo und die Klosterreformen unter den ersten Saliern*, Berlin, 1883, p. 139 sq. ; Bresslau, *Jahrbücher des Deutschen Reichs unter Konrad II*, Leipzig, 1879-84, t. II, p. 430 et OPPERMANN, *op. cit.*, p. 160-165 ont émis des opinions divergentes au sujet de l'auteur et de la date de la rédaction de la *Vita Popponis*. Nous ne pouvons reprendre ici la question. Nous sommes d'accord avec M. Oppermann pour attribuer la *Vita* à Onulphe. Mais son hypothèse, selon laquelle Onulphe aurait écrit la *Vita* du temps où Éverelme était abbé de Haumont, et que ce dernier en aurait pris une copie abrégée, lors d'une visite au Mont-Blandin, est inadmissible. L'abbaye de Saint-Pierre du Mont-Blandin n'appartenait pas au nombre des monastères auxquels Poppon étendit sa discipline. Sa personnalité y était par conséquent trop peu connue pour qu'un moine de l'abbaye devint son biographe, sans être inspiré par une personne qui avait vécu dans l'entourage du célèbre réformateur. C'est pourquoi, il est hors de doute qu'Onulphe apprit la vie de l'abbé de Stavelot de la bouche d'Éverelme, neveu et disciple de Poppon, et rédigea son œuvre sous l'abbatiat d'Éverelme au Mont-Blandin. Ces déductions concordent d'ailleurs avec les renseignements fournis par l'auteur de la *Vita*. Onulphe affirme en effet qu'il composa la *Vita* sur les ordres d'Éverelme auquel il était tenu par les liens d'obéissance de moine à abbé, cf. *Vita Popponis*, SS, XI, p. 293. De plus la phrase : *Ego igitur Everelmus Altimontensis abbas hunc libellum positus in cænobio Blandiniensi...* prouve, à notre avis, qu'Éverelme dirigeait le monastère de Saint-Pierre lorsqu'il y ajouta de sa propre plume le dernier chapitre, cf. *ibid.*, c. 35, p. 315. Nous expliquons plus loin, cf. *infra*, p. 70 le titre *Altimontensis abbas...*

chapitre mentionne un clerc, Odulphe, chapelain de Lambert II, comte de Louvain († 1063)¹. Elle fut donc rédigée entre le 1^{er} avril 1058, date du décès de l'abbé Wichard, et 1063, date de la mort de Lambert II. Autre signe révélateur de l'état d'esprit d'Éverelme, lorsque la *Vita* d'Onulphe fut achevée, Éverelme alla la déposer sur la tombe de Poppon à l'abbaye de Saint-Remacle à Stavelot. La pureté des sentiments et la vénération qui animent le récit de ce pieux pèlerinage, dû à la plume d'Éverelme, montrent qu'il ne pût être, comme abbé de Saint-Pierre, qu'un digne continuateur de Poppon². Or, Éverelme dut accomplir cet hommage de fidélité sur la tombe de Poppon, peu de temps avant que ses calomniateurs l'accusèrent à Rome des pires turpitudes³.

De l'avis d'Oppermann, Saint-Pierre du Mont-Blandin, continua à vivre, sous la direction de Folcard (1069-1088) dans un *weltgeistlichen Zustand*⁴. Ici aussi, les textes le contredisent formellement. Un moine de Saint-Pierre, Wedericus, fut précisément, sous l'abbatiat de Folcard, un fervent admirateur de Grégoire VII, dont il propageait les idées rénovatrices en Flandre et dans le Brabant⁵. Les convictions grégoriennes de Wedericus

positus in cœnobio Blandiniense adopté par Éverelme pendant le laps de temps séparant la mort de Wichard (1^{er} avril 1058) et son ordination comme abbé de Saint-Pierre (25 février 1059).

1. *Vita Popponis*, loco cit., SS, XI, c. 35, p. 315 : *Odulfum capellanum comitis Lamberti*. Il s'agit, croyons-nous, de Lambert II, comte de Louvain (1041-1063), frère de Henri I^{er} († 1038). Lambert apparaît à titre de témoin, avec son frère Henri, dans un acte octroyé au monastère de Saint-Pierre, entre 1034 et 1037, cf. A. FAYEN, *op. cit.*, n° 115, p. 105 : *Signum Heinrici comitis et fratris ejus Laniberti*. C'est sans doute le même *Lambertus comes* qui figure dans la charte de Baudouin V, du 13 novembre 1047, en qualité de feudataire du comte de Flandre, dont il détenait le domaine de Harnes, cf. VAN LOKEREN, *op. cit.*, t. I, n° 127, p. 92. Ce bénéfice avait passé, en 1056, dans les mains d'Eustache, comte de Boulogne. Or, A. DUCHESNE, *Histoire généalogique des maisons de Guines, d'Ardres, de Gand et de Coucy*, Paris, 1631, nous apprend qu'Eustache avait épousé Mahaut, fille de Henri I^{er}, comte de Louvain, frère aîné de Lambert II.

Le *comes* dont il est question dans la *Vita Popponis* ne peut être Lambert II, châtelain de Gand en 1071, cf. W. BLOMMAERT, *Les Châtelains de Flandre*, Gand, 1915, p. 44 ; Onulphe, en effet, donne invariablement le titre de *castellanus* et non celui de *comes* aux châtelains de Gand, cf. VAN LOKEREN, *op. cit.*, t. I, n° 128, p. 93, le futur châtelain Lambert y est cité, en 1050, à côté de son père, le *castellanus*, Folcard ; la charte n° 147, p. 100, rédigée par Onulphe, appelle Lambert *castellanus Gandensis* ; n° 153, p. 102 : *Folcardus Gandensis castri castellanus*.

2. Cf. *ibid.*, c. 35, p. 315.

3. Ce voyage eut lieu après l'achèvement de la *Vita*, donc après la mort de Wichard et avant 1063, puisque le récit d'Éverelme signale encore le chapelain du comte de Louvain.

4. OPPERMANN, *op. cit.*, p. 56.

5. *Chronicon Affligemense*, loco cit., SS, IX, c. 1, p. 407, cf. supra, p. 60 et n. 2.

devaient refléter l'état d'esprit régnant dans l'abbaye. On ne comprendrait pas, sinon, que ce moine aurait pu s'y élever à un ascétisme aussi pur. D'autre part, lorsque les moines de Saint-Trond, hostiles à l'abbé simoniaque, fuyèrent leur abbaye (24 août 1083), un des leurs, Thierry, se réfugia au Mont-Blandin, où il vécut jusqu'en 1099¹. S'il sollicita l'hospitalité à l'abbaye de Saint-Pierre, c'est qu'il présumait y trouver une ambiance conforme à la tradition de saint Benoît. Il y fut d'ailleurs à bonne école, à en juger par l'œuvre qu'il réalisa dans la suite comme abbé de Saint-Trond (1099-1107)². L'abbaye de Saint-Pierre, loin d'être minée par un esprit séculier dégradant, était donc, sous l'abbatiat de Folcard, un foyer d'idées grégoriennes. C'est vraisemblablement à la même époque que les moines expurgèrent, sous l'empire des principes grégoriens, le diplôme d'Arnoul le Vieux³.

On chercherait vainement, dans les sources littéraires et diplomatiques, un semblant de preuve concernant la présence de chanoines à Saint-Pierre de 1059 à 1088. M. Oppermann a cru trouver un argument certain dans l'expression *fratres*, par laquelle la charte de Robert le Frison, datée de 1072, et la notice relative à la translation des reliques de sainte Pharaïlde (12 juin, 1073) désignent les membres de la communauté. Le mot *frater*, selon Oppermann, aurait le sens exclusif de chanoine⁴. Mais le mot *fratres* apparaît couramment dans les sources de Saint-Pierre et aussi ailleurs comme synonyme de *monachi*⁵. Éverelme

1. RODULFUS, *op. cit.*, SS, X, c. 6, p. 254, cf. supra, p. 9.

2. *ibid.*, c. 7, p. 254, c. 2, p. 274, c. 16, p. 278.

3. Cf. supra, p. 8-10.

4. OPPERMANN, *op. cit.*, p. 56 ; pour les documents cités par Oppermann, cf. VAN LOKEREN, *op. cit.*, t. I, n° 150, p. 101, et n° 152, p. 102. OPPERMANN, p. 55, fait la même remarque pour la bulle de Léon IX, cf. VAN LOKEREN, *op. cit.*, t. I, n. 130, p. 93.

5. *Ratio foundationis seu aedificationis Blandiniensis caenobii...* éd. A. FAYEN, *op. cit.*, p. 2 : *quo pervenientes monachi qui fuerant a ceteris fratribus missi*, p. 3 : *ita exasse directe se obaciderent fratri* ; diplôme d'Arnoul le Vieux, 8 juillet 941, éd. DES MAREZ, *loco cit.*, 5^e série, t. VI, 1896, p. 247 : *ex qua medietate mansum Idum advirore abbati et fratribus supradicti monasterii consencio...*, VAN LOKEREN, *op. cit.*, t. I, n° 119, p. 83 : *vel res prefatae monachorum congregationi* et plus loin dans la même charte, p. 84 : *reverendo abbati Vuichardo et eiusdem loci fratribus... ut predicto abbati eiusque fratribus* ; *ibid.*, t. I, n° 73, p. 61, 992-995 lettre de Gerbert, archevêque de Reims, adressée aux *fratribus Blandiniensis* ; *Vita Popponis, loco cit.*, SS, XI, c. 7, p. 297 au sujet de l'abbaye de Saint-Thierry dans le diocèse de Metz : *Petenti ei (Poppone) abbas una cum fratribus ingressum annuit... ibid.*, c. 28, p. 311, par rapport aux moines de Marchiennes *ceteris una cum fratribus evocans*. Dans la bulle de Jean VII même, cf. PIRENNE, *op. cit.*, 5^e série, t. 5, 1895, p. 118 : *sed secundum instituta sancti Benedicti cum consensu fratrum timentium Deum, abbas ibi ex congregatione constitutatur*. Ces

et Folcard portaient le titre d'*abbas*¹. Les notaires de l'abbaye eux aussi continuent, de 1059 à 1088, à souscrire leurs actes par la formule : *Ego... quoque monachus... vidi et notavi*². De plus, Éverelme exhorte le chapelain Odulphe à recevoir le *monachicum habitum* et une charte, des environs de 1073, emploie l'expression *monachus effectus*, à l'occasion de l'entrée de Walter d'Afsné dans la communauté³. Bref, Saint-Pierre du Mont-Blandin ne cessa pas de suivre l'observance de saint Benoît pendant la seconde moitié du XI^e siècle.

Examinons maintenant le texte des bulles. Si les bulles de Nicolas I^{er} et de Léon IX se servent exclusivement du mot *fratres*, celle de Benoît VII contient le mot *monachi* et celle de Jean XV à la fois les termes *fratres* et *monachi*⁴. Les faussaires, si faux il y a, n'expurgèrent pas méthodiquement des bulles les textes concernant la soumission du monastère à la discipline de saint Benoît. D'après la bulle de Martin I^{er}, l'abbaye sera administrée par des abbés régulièrement élus *ut libere invigilent*

exemples prouvent à toute évidence que le mot *fratres* était employé à Saint-Pierre comme synonyme de *monachi*.

Cf. aussi FOLCUIN, *op. cit.*, SS, XIII, c. 107, p. 630 ; c. 110, p. 631-632 ; c. 108, p. 630 ; c. 106, p. 628 ; c. 63, p. 619 ; SIMON, *op. cit.*, SS, XIII, c. 10, p. 638 et c. 16, p. 639.

Ex Vita S. Macharii altera, MM. GG. ; SS, XV^a, p. 619. TOMMELLUS, *Historia monasterii Hasnoniensis*, MM. GG. ; SS, XIV, c. 8, p. 153, c. 18, p. 158. *De lite abbatiarum Elnonensis et Hasnoniensis*, *ibid.*, SS, XIV, p. 159. RODULFUS, *op. cit.*, SS, X, p. 240, 251, 252. HALKIN et ROLAND, *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmédy*, t. I, n° 57, p. 137, n° 95, p. 168 ; *Gesta Episcoporum Cameracensium*, *loco cit.*, SS, VII, p. 468, c. 6.

Le mot *fratres* synonyme de *monachi* apparaît aussi dans les bulles pontificales, cf. MIGNE, *Patrologie latine*, t. 137, p. 834, t. 143, p. 604-605-608-610-625-642-654. On pourrait, à loisir, multiplier les exemples.

1. *Annales Blandinienses*, *loco cit.*, SS, VII, p. 26, a. 1059-1069-1070-1088 ; cf. aussi VAN LOKEREN, *op. cit.*, n° 144-145, p. 99 ; n° 146-147, p. 100 ; n° 150, p. 101 ; n° 153-154, p. 103 ; n° 157-158, p. 106 ; *Vita Bertulfi Renticensis*, MM. GG. ; SS, XV^a, p. 461, a. 1073, mai 20 : *atque a domno abbate Folcardo...* ; TOMMELLUS, *op. cit.*, SS, XIV, c. 8, p. 153, signale la présence des abbés Folcard de Saint-Pierre et Siger de Saint-Bavon, à la consécration de l'abbaye d'Hasnon.

2. Cf. les actes cités dans la note précédente.

3. *Vita Popponis*, *loco cit.*, SS, XI, c. 35, p. 315 : *Quem (Odulfum) blande leniterque consolatus, hortatus sum monachicum suscipere habitum*. Cf. la charte de Walter d'Afsné, VAN LOKEREN, *op. cit.*, t. I, n° 151, p. 102 : *Si mundum exueret et terram quam tenebat liberam et absolutam usui ecclesiae ascriberet in monasterio Blandinio dicto, spretis secularibus, monachus fuit effectus*. Le *Chronicon Affligemense*, *loco cit.*, SS, IX, c. 1, p. 407, intitule également *Wedericus : sacerdos et monachus S. Petri Gandensis cenobii*.

4. H. PIRENNE, *op. cit.*, 5^e série, t. 5, 1895, p. 117, avant-dernière ligne, bulle de Benoît VII : *Dei servi monachi* ; *ibid.*, *ad usus monachorum*, et plus bas : *monachum quoque de eodem loco...*

*mandatis Domini secundum regulam S. Benedicti*¹. Oppermann² reproche au diplôme de Benoît VII — selon lui Benoît VI — de n'avoir pas emprunté aux diplômes de Lothaire, qui lui servirent de prototypes, la phrase suivante relative au maintien de la règle monastique : *in ordine monastico regulari res suas quiete possideret*³; il n'a pas remarqué la clause équivalente : *decrevimus itaque ut liceat regulari abbati Widoni inibi consistenti in quibusque rebus... ita omnia ipsius loci ordinatissime disponere, ut illic Dei servi monachi... possint... in Dei laudibus permanere*. La bulle de Jean XV stipule explicitement que les élections abbaciales auront lieu *secundum instituta sancti Benedicti cum consensu fratrum timentium Deum*⁴.

Si les mobiles de faux avaient réellement existé, les faussaires auraient procédé une fois de plus avec une étonnante naïveté. Ils auraient, en effet, commis la lourde maladresse de laisser subsister dans les archives abbaciales des preuves flagrantes de leur mauvaise foi. Les textes relatifs à l'observance bénédictine foisonnent, en effet, dans les actes suspects attribués par Oppermann aux mêmes faussaires que ceux des bulles⁵.

Les conclusions d'Oppermann s'écroulent à l'examen des faits. Mais alors, comment justifier l'hostilité des moines du Mont-Blandin envers Éverelme et les accusations injustes dont il fut victime ? Les sources ne permettent pas d'arriver à des conclusions certaines. L'explication, que nous donnons ici, n'a d'autre valeur que celle d'une hypothèse plausible.

La ligne de conduite adoptée par le comte de Flandre vis-à-vis des monastères du comté, vers le milieu du XI^e siècle, semble pouvoir expliquer les difficultés éprouvées par Éverelme dans les premières années de son abbatiat. En pleine guerre avec l'empereur Henri III, Baudouin V (1035-1067) n'hésita pas de confier l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras, lors du décès de l'abbé Jean (1047), à Poppon de Stavelot, un impérialiste convaincu⁶.

1. VAN LOKEREN, *op. cit.*, t. I, n° 2, p. 7.

2. OPPERMANN, *op. cit.*, p. 48.

3. Cf. HALPHEN et LOT, *op. cit.*, diplômes nos 22 et 25.

4. H. PIRENNE, *op. cit.*, 5^e série, t. 5, 1895, p. 120.

5. Le formulaire employé dans les actes de Saint-Pierre du Mont-Blandin aux X^e et XI^e siècles mentionnent fréquemment la soumission du monastère à la règle de saint Benoît, cf. VAN LOKEREN, n° 16, p. 22 ; DES MAREZ, *op. cit.*, p. 248 ; LAUER, *Recueil des actes de Louis IV, roi de France (Chartes et diplômes relatifs à l'histoire de France)*, Paris 1914, n° 36, p. 82. VAN LOKEREN, *op. cit.*, t. I, n° 32, p. 36, n° 45, p. 45, n° 51, p. 49, n° 53, p. 50, n° 64, p. 57, n° 177, p. 82, n° 119, p. 85.

6. *Vita Popponis*, *loco cit.*, SS, XI, c. 26, p. 310.

Quelque temps après, le comte le pria d'accepter également, à la mort d'Albéric (2 janvier 1048), la tutelle de l'abbaye de Marchiennes, où il reçut un accueil enthousiaste¹. L'influence de Poppon se consolida à Marchiennes par l'élection, comme abbé du monastère, d'un de ses disciples et moine de Saint-Vaast, Widon (1048-1075)². Ces constatations nous amènent à nous demander si Baudouin V ne projetait pas d'assurer la continuation de la réforme richardienne, par un regroupement des abbayes flamandes sous la tutelle de l'abbé de Stavelot. Ce projet, s'il exista réellement, fut interrompu par la mort de Poppon († 25 janvier 1048). Toutefois Éverelme, auquel son oncle venait d'abandonner le siège abbatial de Haumont, se trouvait avec celui-ci à Marchiennes³. Peut-être devait-il collaborer à l'œuvre conçue par le comte. Il ne serait, dès lors, nullement étonnant que Baudouin V ait voulu, à la mort de Wichard, élève de Richard de Saint-Vanne, continuer la tradition richardienne à Saint-Pierre du Mont-Blandin, par l'accession d'Éverelme à la dignité abbatiale.

L'esprit d'indépendance était fortement ancré à Saint-Pierre par suite de la rivalité avec l'abbaye voisine, Saint-Bavon⁴. Les moines devaient voir dans l'avènement d'un abbé étranger, imposé par le comte, une diminution de prestige du monastère par rapport à l'abbaye rivale. Les prescriptions de la bulle de Léon IX (13 avril 1053) avaient d'autre part raffermi leur volonté de veiller eux-mêmes sur les destinées de l'abbaye⁵. Les moines ne manquèrent sans doute pas de s'armer de cette bulle, lorsque se posa la question de confier leur monastère à l'abbé de Haumont. Voilà du coup l'explication pourquoi l'élection d'Éverelme traîna pendant plus de dix mois. Autre détail important : Éverelme apparaît en qualité d'abbé du Mont-Blandin, dans un acte de donation dès le mois d'avril 1058, donc immédiatement après la mort de Wichard⁶. Or il n'était pas régulièrement élu à cette date⁷. Le neveu de Poppon administrait néanmoins déjà l'abbaye, contre le gré des moines, mais avec le consentement de Bau-

1. *ibid.*, c. 27, p. 310.

2. *Miracula S. Rictrudis*, liber I, AA. SS. BB. mai 3, c. 4, p. 95.

3. *Vita Popponis*, *loco cit.*, SS. XI, c. 28, p. 311.

4. Cf. HOLDER-EGGER, *Zu den Heiligen geschichte des Genter St-Bavos Kloster* (HISTORISCHE AUFZÄTZE DEM ANDENKEN AN G. WAITZ GEWIDMET, 1886), p. 622-660.

5. VAN LOKEREN, *op. cit.*, t. I, n° 130, p. 93.

6. *ibid.*, t. I, n° 134, p. 96.

7. *Annales Blandinienses*, *loco cit.*, SS. VII, p. 26 : 1059 *successit dominus abba Everelmus 8 kal. Febr.*

douin V. Car celui-ci figure, à titre de témoin à côté d'Éverelme, dans l'acte de donation précité¹. Or jamais un prince aussi dévoué à la prospérité des monastères, n'aurait toléré la présence à Saint-Pierre d'un abbé d'une insuffisance morale répondant aux accusations lancées contre Éverelme².

Éverelme s'intitule dans la préface de la *Vita Popponis*: *abbas Altimontensis positus in cœnobio Blandiniensi*³. De deux choses l'une : ou bien la *Vita* fut écrite en 1058, à l'époque où sa situation à Saint-Pierre n'étant pas encore régularisée, il n'avait pas jusque là renoncé au siège abbatial de Haumont, ou bien il songeait primitivement à assurer de pair la direction des abbayes de Haumont et de Saint-Pierre. Une pareille intention dut attiser la résistance des moines du Mont-Blandin à son égard.

Éverelme rencontra certainement de sérieuses difficultés au début de son abbatiat à Saint-Pierre du Mont-Blandin. Elles duraient encore en 1064. La tristesse qui l'afflige, lors de son pèlerinage au tombeau de saint Poppon à Stavelot, y est une allusion formelle⁴. Une partie de la communauté seulement restait irréductiblement rebelle à son autorité. Onulphe, l'auteur de la *Vita Popponis*, au contraire, vivait en parfaite communion d'esprit avec son abbé⁵ avant l'arrivée à Rome de la missive calomnieuse. Celle-ci ne mérite aucun crédit, nous savons par la rivalité entre les abbayes de Saint-Pierre et de Saint-Bavon, dépeinte avec humour par Holder-Egger⁶, que ces moines d'une ferveur ardente et naïve, mais aussi marqués par la rudesse de leur siècle, ne débattaient pas toujours leurs différends dans la sérénité et le calme que confèrent la méditation et la prière.

ÉT. SABBE.

1. VAN LOKEREN, *op. cit.*, t. I, n° 134, p. 96.

2. La lettre de l'archevêque de Reims, Gervais, à Baudouin V, MM. GG., SS, XV², p. 854, montre l'intérêt que ce prince témoignait aux monastères et à la vie ascétique.

3. *Vita Popponis*, SS, XI, c. 35, p. 315.

4. *ibid.*, c. 34, p. 315 : *O felix Stabulaus Sancti pontificis Remacii membra contineris, qui ad tutelam loci ipsius adiunctus est famulus Dei Poppo, scutum inexpugnabile contra omnes insidentes inimicos, non enim accidentale nomen tibi, sed essentielle adhaesit stabilis laus, abiecto vulgari ignoranter Stabulaus ; quia tibi stabilis laus perpetuo non extinguetur, sicut luminaria cereorum brumali tempore flantibus ventis sub divo non quibant extingui, quando susceptum est corpus beati Popponis a fratribus praefati loci.*

5. *Ibid.*, p. 293.

6. *Op. cit.*, p. 622-660.

UNE LETTRE SUR LES CATHARES DU NIVERNAIS (v. 1221).

Au terme d'un volume rempli par la correspondance d'Hilbert¹, un lecteur a transcrit, dans le style du XIII^e siècle, une lettre qui ne paraît pas avoir été encore publiée, relative aux « hérétiques » de la Charité-sur-Loire. Il est fort probable que ces hérétiques étaient simplement des Cathares². Tout le début de leur histoire s'appuie sur d'assez nombreux témoignages, grâce au zèle, principalement, de l'évêque d'Auxerre, Hugues de Noyers (1182-1207), personnage encombrant qui ne laissa pas de causer des ennuis au pape Innocent III³. Ce fut une sorte de prélude à la répression des Albigeois. Il n'est pas nécessaire de revenir sur le détail de ces incidents, A. Luchaire en ayant tracé le tableau très clairement⁴. Ce qu'on ignorait jusqu'à présent ou, du moins, qu'on n'a pas rappelé, à ma connaissance, c'est que cette aventure locale se prolongea quelque peu et ne prit fin, sans doute, que par les efforts, plus tempérés, du second successeur de Hugues.

Les noms de l'auteur et du destinataire ne sont pas donnés en toutes lettres ; il n'y a, cependant, aucun moyen de se tromper au sujet des références indiquées. La lettre, ainsi, se trouve assez strictement datée ; car elle émane de Pierre de Corbeil, qui fut archevêque de Sens, depuis 1200 jusqu'à 1222 (3 juin)⁵, et elle est adressée à l'évêque d'Auxerre, Henri de Villeneuve⁶, dont la consécration n'eut lieu que le 20 septembre 1220. Le siège d'Auxerre appartenait au ressort métropolitain de Sens. La Charité, où l'hérésie avait pris pied, était sise dans le comté de Nevers, à l'extrême pointe méridionale du diocèse.

Dès le principe de son pontificat, apparemment, Henri se vit obligé de régler l'affaire qui troublait la région, et voulut recevoir

1. Paris, Bibl. Nationale, *Lat. 15166* (ancien Saint-Victor), f. 69^v ; cette pièce supplémentaire paraît indiquer que le manuscrit venait d'Auxerre ; il semble avoir été composé un peu plus tôt (v. 1200).

2. Ceci est impliqué dans une lettre d'Innocent III (12 janvier 1208) ; cf. *P. L.*, CCXV, 1312 C.

3. Cf. *Gallia Christiana*, XII (1770), 297-300.

4. *Innocent III. La croisade des Albigeois* (1911), pp. 61-67.

5. Cf. *Gallia*, ib., 57-60.

6. *Ib.*, 303 sq.

l'approbation de son chef immédiat. Celui-ci répond, évidemment point par point. — (1.) Les hérétiques ont été jadis condamnés par le propre prédécesseur de Pierre, Michel de Corbeil ; allusion est faite par là au synode de Sens, qui se tint en 1198 ou 1199, et aux événements qui suivirent¹. Absous finalement par la clémence du Saint-Siège, ils feignirent, en réalité, de se soumettre ; autant dire qu'ils persistèrent dans l'erreur. — (2.) Ceci bien constaté, Henri, par le moyen de prédications, réussit à convaincre les relaps ; de quoi on le félicite à profusion et l'on rend grâces. — (3.) Il s'agit maintenant, chose plus délicate, de réconcilier avec l'Église, selon les formes en usage, les nouveau-convertis. La procédure consistera en une abjuration solennelle de l'hérésie, puis en une pénitence, de même publique, qu'il appartient à l'évêque de fixer, suivant chacun des cas particuliers. Des termes employés, il paraît résulter que les égarés étaient nombreux, de tout âge et de toute condition. La miséricorde est recommandée de façon expresse, pourvu qu'y soit alliée une juste sévérité.

Il restait, en effet, à trouver le point d'équilibre. La tâche du pasteur, ainsi marquée, ne dut pas être facile. C'était beaucoup, pourtant, d'avoir parlé de conciliation. Hugues de Noyers, dénommé « *hereticorum malleus* »², n'eût pas compris, ni écouté pareil langage. Au contraire, la politique avisée d'Henri de Ville-neuve († 15 février 1234) eut des fruits durables, comme l'a noté brièvement son historien inconnu : « ... Corda canonicorum in suum fauorem mansuetudine inclinavit, *inimicos ecclesie ad concordiam reduxit*, et post cursum uite presentis in pace in idipsum dormiuit et requieuit »³.

1. Cf. MANSI, *Amplissima*, XXII (1778), 689 sq. (ad ann. 1198). La date plus probable est 1199. Outre une notice du chroniqueur Marien d'Auxerre, qui désigne l'année 1198, nous sommes renseignés par deux lettres d'Innocent III lui-même, adressées l'une à l'archevêque Michel : *Inter sollicitudines nostras* (du Latran, 7 mai 1199 : cf. POTTHAST, *Regesta*, n° 693), l'autre au légat, Pierre de Capoue, et à l'archevêque de Paris, Eudes, conjointement : *Quod legimus in Apocalypsi* (du Latran, 19 juin 1199 : cf. ib., n° 745).

2. *Gesta pontificum Autissiodorensium* (composés tout d'abord vers le milieu du XII^e siècle, puis continués) : éd. L. M. DURU, *Bibliothèque historique de l'Yonne*, I (1850), p. 433. Cette longue notice, œuvre probable du chanoine Eustache, loue sans réserve la « ferveur » de l'évêque (p. 433) ; et cf. p. 445 sq. (« De Caputiatis, qualiter eos exterminavit »).

3. Ib., p. 486 (n° LX). — Pour suivre à peu près le développement de l'affaire, où « les bourgeois » de La Charité tinrent le principal rôle, il faudrait joindre aux deux lettres d'Innocent III, de 1199, que j'ai mentionnées celles que voici (d'après les *Regesta* de POTTHAST) : 12 mai 1202 (à Guillaume de Bourges, Guillaume de Nevers et Hugues de Cluny : P. 1678) ; — 21 mai 1203 (à Henri de Bourges, Hugues d'Auxerre et à l'abbé de Font-Morigny : P. 1909) ; — 19 février 1204 (à Hugues d'Auxerre : P. 2131) ; — 1 juin 1206 (à Guillaume de Nevers et à

P(etrus) dei gracia Senonen(sis) archiepiscopus. Venerabili fratri et amico karissimo H(enrico) eadem gratia Autisiodoren(si) episcopo, salutem, et fraterne dilectionis affectum.

- 5 (1.) Quod quidam homines de Caritate, afflatu maligni spiritus
 excecati, in precipitium heresis lapsi, a decessore nostro felicitis memorie
 M(ichaele), quondam Senonen(si) archiepiscopo, observato iuris ordine,
 condemnati, et ab ecclesie unitate precisi, sed postmodum per aposto-
 10 licæ sedis clementiam, simulata contritione, numero et nomine ad
 unitatem ecclesie restituti sint, ut sic usque ad messem cum tritico
 zizania cresceret, ex litteris uestris didicimus, quibus indubitam
 fidem habemus.

- (2.) Quod autem, obdurata hereticorum corda nuper ibidem predi-
 cationis uomere proscindentes, generosum semen uerbi diuini in terram
 15 bonam et uberem seminastis, domino incrementum prestante, in tantum
 ut, spinis et tribulis heretice prauitatis radicibus euulsis, pinguedo terre,
 celesti rore fecundata, sterilitatem precedentem ubertate sequente
 compensare promittat, cum iocunditate et exultatione audimus; et
 20 in gratiarum actiones domino, a quo cuncta bona procedunt, corporis
 et spiritus genua flectimus, cum ¹ lacrimis deuotis orantes ut labori
 uestro mercedem et plantationi fomentum necessarium subministret,
 ut quos ariditas heretica suffocabat penitentiae reuiuiscant irriguo et
 in tempore suo fructum afferant redundantem.

- (3.) Quia uero, licet uobis prudentia uestra et consilium iuris et iuris
 25 peritorum ² sufficiat, de humilitatis officio nos consulere uoluistis,
 cuiusmodi reuersis ab heresi, quam etiam publice profitentur se aliquan-
 diu obseruasse, sit satisfactio indicenda, consulimus ut eos quam
 publice recognouerunt heresim et etiam suspecta conuenticula in quibus
 conueniendi causam non habent preter consensum erroris ³ abiurare
 30 publice faciat, et publice recognoscentibus heresim suam, satis-
 factionem sollempnem et publicam imponatis, pro qualitate et quanti-
 tate delicti, pro conditione et sexu, pro etate et scientia delinquentis
 persone, pro loco et tempore, ad pondus sanctuarii curandis contrariis
 contraria dispensantes, exemplo Samaritani infundentes putridis et
 35 putidis uulneribus uinum et oleum, episcopali baculo colligentes uagos,
 pigros pungentes, morbosos sustentantes, ut prudenter seruata commen-
 detur in uobis et iuste consulens misericordia et pie feriens disciplina,
 ut in archa pectoris uestri et manna dulcedinis et uirgam seueritatis
 inueniant, ut uerba patris et uerba matris et in utrisque utriusque
 40 officium agnoscant.

ANDRÉ WILMART.

l'archidiacre de Bourges : P. 2787) ; — 12 janvier 1208 (à Guillaume d'Auxerre et Hervé de Troyes ; P. 3271). Passé cette date, je n'ai plus rien remarqué ; les troubles du midi devaient absorber l'attention.

¹ co(m) sic clare Ms.
regulis ab episcopo addetur

³ eroris sic Ms.

² idest « iurisperitorum » consilium ipsius iuris

COMPTES RENDUS.

BIBLIOGRAPHIE, SCIENCES AUXILIAIRES, ETC.

H. DELEHAYE. **Cinq leçons sur la méthode hagiographique.** (Subsidia hagiographica, 21.). — Bruxelles, Soc. des Bollandistes, 1934, 8°, 147 p.

Ces cinq leçons, données par un maître des plus expérimentés, s'adressent à quiconque s'intéresse à l'hagiographie. Elles traitent de questions fondamentales et exposent, avec exemples à l'appui, les principes élémentaires qu'il faut appliquer pour les résoudre. Passons-les en revue, brièvement. La première leçon, après avoir rappelé qu'un témoignage n'est vraiment historique qu'à condition de rejoindre par une chaîne non interrompue l'événement lui-même, décrit comment se sont formées les « légendes » des saints. Elle conclut que pour fixer la personnalité d'un saint, pour l'identifier, il y a avant tout et surtout deux coordonnées : la donnée topographique et la donnée chronologique. La deuxième leçon nous apprend à « lire » un récit hagiographique, sans les audaces de l'hypercritique ni les timidités d'un conservatisme mal entendu, mais avec la vraie méthode critique pour laquelle l'hagiographe n'est interrogé que dans la mesure où l'importance de son témoignage est établie, ce qui suppose qu'on soit fixé sur la valeur de ses sources et sur le genre littéraire qu'il a adopté. La troisième leçon introduit dans la question épineuse des martyrologes. Elle les classe en catégories : martyrologes proprement dits et martyrologes appelés historiques ; martyrologes locaux et généraux : les éléments principaux qui composent les premiers, appelés souvent calendriers (martyrs du lieu, évêques, dédicace, translation des reliques, ascètes, etc.) ; le martyrologe local constitue l'unité de mesure. Quant aux martyrologes généraux, n'étant qu'un agrégat, ils valent ce que valent leurs composants. La tâche du critique est de reconnaître ces derniers et de fixer la source où ils ont été puisés. Ceci aide à comprendre ce qu'est le martyrologe hiéronymien et avec quelles précautions il doit être utilisé. La leçon se termine par l'exposé des origines et des développements des martyrologes dits historiques et par une notice sur le martyrologe romain actuel et ses déficiences. La quatrième leçon traite des reliques. Elle insiste sur le fait qu'il n'y a qu'une méthode pour établir l'authenticité d'une relique : connaître son histoire et la suivre dans ses déplacements en remontant jusqu'au jour de l'ouverture du tombeau. Pour combien de reliques cela est-il possible ? Une relique authentiquée n'est donc pas, nécessairement, une relique authentique. La cinquième leçon nous parle des saints dans l'art, je veux dire de leurs caractéristiques générales ou individuelles.

PH. SCHMITZ.

E. A. LOWE. **Codices latini antiquiores.** A Palaeographical Guide to Latin Manuscripts Prior to the Ninth Century. Part. 1. The Vatican City. — Oxford, Clarendon Press, 1934, folio, XII-44 p., ill. Sh. 50.

Depuis plusieurs années M. Lowe préparait un grand catalogue des manuscrits latins antérieurs au IX^e siècle. Le plan a varié. Un certain temps on avait espéré, on avait sérieusement pensé de disposer les planches de façon à montrer l'évolution des différentes écritures. C'était un beau rêve, auquel on a dû renoncer, car ce livre idéal était si difficile à faire qu'il n'aurait probablement jamais paru.

On a donc décidé de suivre l'ordre des bibliothèques et dans chaque bibliothèque l'ordre des manuscrits. Cela paraît très simple. Mais quel travail de discerner les manuscrits antérieurs au IX^e siècle, de noter les traits paléographiques intéressants, de formuler un jugement sur la date et la provenance, de choisir pour une planche phototypique une partie vraiment caractéristique !

Quand les dix fascicules auront paru, on aura tout ce qu'il faut pour étudier l'évolution des écritures anciennes. Heureux jeunes gens d'aujourd'hui auxquels on épargne les longues et fastidieuses recherches que nous avons connues !

Voici quelques remarques que suggère ce premier fascicule.

Le n. 4 (Théodore de Mopsueste) provient du même manuscrit anglo-saxon que Paris 17177 dont j'ai parlé dans la *Rev. bén.* 33 (1921), p. 53.

Le n. 17 est appelé à tort *Evangelistarium*, il fallait le définir *Evangelia* comme le n. 24.

Les nn. 26^b et 26^c sont postérieurs à 26^a, car ils sont destinés à remplacer des feuillets disparus de 26^a. Il valait donc mieux ne pas attribuer la même date (saec. VII) à ces trois parties.

Le n. 48 demande un détective plutôt qu'un paléographe. Il ne reste que la moitié inférieure d'une ligne, mais une main du XVII^e siècle a écrit : *littera huius liminaris paginae antiquissima est, supra annos mille centum ; hoc eodem caractere scriptus est liber s. Hilarii de Trinitate in Vaticana basilica, etc.* Donc au XVII^e siècle ce fragment était un feuillet de garde et se trouvait sans doute au Vatican. Peut-être identifiera-t-on celui qui écrivit ces lignes. Il semble bien que le feuillet de garde n'était écrit que d'un côté (*paginae*, pas *folii*). Quelqu'un a coupé le feuillet et a laissé la partie inférieure qui équivalait à une marque de provenance. Je croirais volontiers que le feuillet enlevé existe encore quelque part et j'espère qu'il reprendra un jour sa place parmi les plus anciens fragments de la Bibliothèque Vaticane.

D. DE BRUYNE.

E. K. RAND et L. W. JONES. **The earliest book of Tours** with supplementary descriptions of other manuscripts of Tours. (Studies in the script of Tours, II.) — Cambridge (Mass.), The Mediaeval Academy of America, 1934, folio, xvii-136 p., LX planches. Dollars 18.50.

Après avoir jeté un coup d'œil général sur les manuscrits de Tours (*Survey*, 1929 ; voir notre compte rendu *Rev. bén.* 42, 1930, p. 277), M. Rand étudie en détail le ms d'Eugippius, Paris B. N. n. a. l. 1577, le plus ancien manuscrit qui provient sûrement de Tours. En 1875 L. Delisle en avait déjà fait une description remarquable. On y distingue 8 mains différentes écrivant en onciale, 3 mains en semi-unciale, et 10 ou 12 mains en minuscule. Cela rappelle le ms Lucques 490 où on remarque l'écriture d'une quarantaine de copistes.

Le manuscrit d'Eugippius donne aussi quelque lumière dans la question — toujours discutée — de l'origine de l'écriture caroline.

M. Rand s'intéresse aussi au texte d'Eugippius. Pourrais-je faire observer que j'ai montré¹ au sujet des *Quaestiones in Heptateuchum* que le ms. V, préféré par l'éditeur Knöll, est le moins bon, comme Goldbacher (*Zeitschr. f. d. oesterr. Gymn.*, 1887, p. 191-195) avait montré que ce manuscrit était mauvais pour les lettres d'Augustin.

La seconde partie du volume corrige et complète le *Survey* de 1929. Le ma-

1. *Miscellanea Agostiniana*, t. II, 1931, p. 338.

manuscrit 164 de Cambrai a une note de provenance de l'an 811 ou 812. Rand suggère que cette note se trouve déjà dans le modèle. C'est peu probable.

Le ms 2133 de Vienne a une note que Rand lit ainsi *H e codex* etc. Je suis étonné qu'un paléographe, qu'un célèbre professeur de paléographie lise ainsi. Il faut lire K 4, c'est une ancienne cote du manuscrit, et elle pourra servir à déterminer à quel e église appartenait ce manuscrit.

Soixante très belles planches accompagnent le volume et permettent de suivre les descriptions et au besoin de les corriger. D. DE BRUYNE.

ÉCRITURE SAINTE.

Dom B. UBACH. *La Biblia Illustrada. L'Exode. El Levitic.* — Abbaye du Montserrat, 1934, 4^e, 350 p.

La traduction catalane de la Bible Montserratine doit se doubler de plusieurs volumes d'illustrations, qui en seront le commentaire par l'image. A la Genèse, déjà parue en 1929, vient se joindre le présent volume sur l'Exode et le Lévitique. Nous sommes au désert qui est devenu un fief de Dom Ubach depuis qu'il le parcourut aux temps héroïques de l'avant-guerre pour le traverser de part en part. Le choix des illustrations est des plus judicieux et des plus suggestifs. Il faut y joindre l'appoint précieux de cartes et de diagrammes bien faits pour éclairer le lecteur du texte sacré sur l'itinéraire des Hébreux. Le libre jeu des hypothèses est soigneusement respecté, et il n'est que de choisir. La Bible du Montserrat promet d'être une œuvre remarquable. H. D.

P. HEINISCH. *Das Buch Exodus.* — Bonn, P. Hanstein, 1934, 8^o, xv-297 p., 2 cartes et 1 planche. Mk. 10,80.

Le mérite incontestable de cette œuvre est la franchise et l'intelligence avec lesquelles on y met en œuvre les directives émanées de la Commission Biblique. L'œuvre, pour le fond, est de Moïse ; la théorie graffienne des sources n'aboutit pas ; mais le livre de l'Exode que nous avons entre les mains a subi des remaniements non pas superficiels sans doute, mais dont l'importance n'entraîne ni la déformation, ni la mutilation de l'ouvrage primitif. On a donc au cours des âges, et nous voilà loin des secrétaires que la Commission indiquait au passage comme une possibilité entre mille et qui sont devenus si envahissants, — on a donc ajouté des traditions anciennes que Moïse avait négligées, ou encore, en matière législative, on a noté le progrès de la jurisprudence et son adaptation aux circonstances, on a introduit des généalogies et des données chronologiques, enfin les lecteurs y ont glissé leurs réflexions, c'est-à-dire le plus souvent des éclaircissements ou des explications édifiantes. Ces affirmations ne sont pas avancées par M. Heinisch de façon vague, rassurante à la fois et inquiétante par l'imprécision du dosage, mais il cite les passages et peut terminer son inventaire en donnant la liste nette et claire des passages sortis du calame de Moïse. En outre, un rappel discret et ferme aux décrets de la Commission Biblique prouve qu'il ne les perd aucunement de vue quand il échafaude ses hypothèses.

La date de l'Exode est fixée par lui au temps de Menerphtah, Ramsès II étant le Pharaon persécuteur. L'hypothèse du Djebel Mousâ pour le Sinaï lui semble la mieux appuyée ; il rejette, avec raison, l'hypothèse récente qui colloque à Petra la montagne sainte. Un double appendice sur le Décalogue et le Code de l'Alliance donne sa valeur réelle, du point de vue religieux, en le comparant aux monuments de la littérature orientale, à ces témoignages de la religion d'Israël.

Bref, ce commentaire est digne de figurer dans l'A. T. de Bonn et sera d'un utile appoint pour ses lecteurs. H. D.

JOS. ZIEGLER. *Untersuchungen zur Septuaginta des Buches Isaias*. (Alttest. Abhandl. XII, 3.) — Munster en W., Aschendorff, 1934, 8°, viii-220 p. RM. 11.40.

M. Ziegler, privatdozent de Wurzburg, étudie la relation entre le texte hébreu et le grec du livre d'Isaïe. Tous les problèmes, discutés par Wutz, Fischer, Baumgärtel et d'autres ont été repris et examinés sous toutes leurs faces, les solutions proposées sont modérées et raisonnables.

Après un chapitre introductoire sur la méthode du traducteur grec, on traite de l'unité ou de la pluralité des traducteurs, des omissions, des additions, des images, de l'influence possible d'autres livres bibliques, de l'influence des passages parallèles dans le même livre. Le chapitre le plus intéressant regarde les « égypticisms » du texte grec : l'agriculture, la faune, la flore etc. d'Égypte, se révèlent sous la plume du traducteur, et dans ce long chapitre on remarquera surtout comment les mots hébreux qui désignent 3, 18-24 des objets de toilette féminine ont été traduits en grec : la mode avait changé depuis le prophète Isaïe, ces mots techniques étaient devenus obscurs ; le traducteur substitue des mots empruntés à la mode de son temps.

L'auteur semble ignorer le grand commentaire de Condamin, il ne pouvait pas encore connaître un excellent article de A. Möhle sur les nouveaux fragments des Hexaples dans *Zeitschr. f. altt. Wiss.* 1934, 176-183. P. 134 on peut noter que le vrai texte de la Vulgate Is. 66, 17 est *post unam intrinsecus* avec l'Amiatinus. D. DE BRUYNE.

J. SICKENBERGER. *Die Geschichte des Neuen Testaments*. (Die Hl. Schrift des N. T., hrsg. von Fr. Tillmann. I.) 4^e éd. — Bonn, Hanstein, 1934, 8°, 91 p. RM. 3.20.

Ce traité figurait autrefois comme introduction aux Évangiles synoptiques du N. T. de Bonn ; aujourd'hui, avec plus de raison, il forme un traité séparé et a reçu un développement assez considérable. La première partie parle du texte, la seconde du Canon, la troisième de la critique interne et de l'exégèse.

Dans la première partie, l'A. donne beaucoup d'exemples et il a réussi à rendre intéressant un exposé qui, de sa nature, serait assez aride. Voici quelques imperfections et erreurs qui pourront être corrigées dans une prochaine édition. P. 18 on lit qu'il y a trois traductions latines anciennes de l'Apocalypse. (Telle est l'opinion de H. Vogels, mais elle n'est nullement démontrée.) P. 19 on attribue à Jérôme la révision de tout le N. T. P. 20 le nombre des mss latins du N. T. est égal au nombre des mss grecs (les mss latins sont beaucoup plus nombreux). P. 23 le texte primitif du *De consensu evangelistarum* n'était pas la Vulgate. (Cette opinion, empruntée à Vogels, a été victorieusement réfutée par Burkitt, *Journ. of th. st.* 11 (1910), p. 447-455.)

D. DE BRUYNE.

C. J. STAURODÈS. *La Chronologie de la Passion*. — Paris, Paillard, 1934, 8°, v-106 p. Fr.

M. Stauridès estime que les critiques chrétiens prennent trop facilement leur parti de l'incertitude qui règne autour de la date de la Cène et de la Passion de N. S. C'est vrai que, de guerre lasse, ils semblent fort résignés. Peut-être le sont-ils même au point de n'éprouver plus aucune gratitude pour l'auteur

bien intentionné qui tentera de résoudre à son tour le problème. M. Stauridès l'a essayé, et il se flatte d'avoir abouti ; évidemment, il faudra faire les frais des améliorations qu'il propose, et la chronologie traditionnelle est très indiquée pour cela. En résumé, on nous invite à quelques bouleversements : deux entrées triomphales dans Jérusalem et un seul et même jour, le 15 de Nisan, soit le jeudi, pour la Cène et la Crucifixion. Enfin la sépulture n'eut lieu que le jour qui suivit la mort. Chacun pourra lire cet ouvrage et juger si les arguments emportent la conviction et si les sacrifices exigés de la tradition sont compensés par les avantages d'une harmonisation certaine.

H. D.

A. STEINMANN. *Die Apostelgeschichte*. 4^e éd. — Bonn, P. Hanstein, 1934, 8^o, XIV-329 p., 1 carte. Mk. 11,50.

Le commentaire du Dr Steinmann se présente comme un ouvrage sérieux, sobre et bien informé. Tout ce que l'on a écrit sur les Actes y est sous-entendu ; les positions de l'auteur sont traditionnelles et il a tiré un bon parti des études de Harnack sur la personnalité du « médecin bien-aimé » ; peut-être les variantes du texte eussent-elles dû être signalées avec plus de diligence ; c'est le point crucial de tout commentaire des Actes, mais on me répondra sans doute qu'une telle acribie dépasse les exigences du public à qui cette collection est destinée ; je ne serais pas, pour cela, convaincu. En revanche tout ce qui est information géographique, historique, ou philologique est non seulement suffisant, mais bien trié.

H. D.

L. VAGANAY. *Initiation à la critique textuelle néotestamentaire*. — Paris, Bloud et Gay, 1934, 188 p.

Le problème que M. Vaganay a résolu de la manière la plus heureuse était double : d'abord renfermer en moins de deux cents pages un traité complet, quoique sommaire, de critique textuelle du N. T. qui fût utile aux débutants ; ensuite, leur présenter cette discipline, austère entre toutes, de la critique biblique d'une façon assez vivante pour qu'elle en devînt, si faire se peut, attrayante.

Il fallait donc à la fois être minutieux et voir large, discuter des points de détail sans perdre de vue les grandes lignes, faire comprendre la gravité du problème, l'état précaire des conclusions générales, sans causer dans l'âme des étudiants aucun de ces frémissements qui saisissent tout vifs des critiques aussi libres que M. Guignebert, et jusqu'à lui en arracher l'aveu.

Ce petit volume court et net, de style alerte, d'allure vivante, atteindra le but qu'il vise.

H. D.

THÉOLOGIE HISTORIQUE.

M. BUCHBERGER. *Lexikon für Theologie und Kirche*. 2. Aufl. VI. Band. (Kirjewski-Maura). — Fribourg en Br., Herder, 1934, 8^o, 1040 col. Relié, 30 M.

La Rev. bén. a annoncé successivement les cinq premiers volumes de cette seconde édition du *Lexikon*, publié par Mgr Buchberger, évêque de Ratisbonne, avec la collaboration de plusieurs centaines de spécialistes, la plupart professeurs d'universités, séminaires ou instituts d'études supérieures dans les ordres religieux. Le tome VI qui paraît aujourd'hui mérite les mêmes éloges que les précédents : richesse de l'information, sûreté de la doctrine théologique et historique, adaptation aux exigences contemporaines. En voici quelques

articles des plus intéressants : Croix (*Kreuz*, col. 242-255, planches iconographiques tirées à part) ; *Liturgie et mouvement liturgique* ; la Sainte Vierge *Marie* et son culte (col. 886-905, gravures) ; les évangélistes et les évangiles de *Luc*, *Marc*, *Matthieu*. Parmi les hérétiques et les hérésies, citons *Luther* et le luthéranisme (col. 722-739), étude très objective, caractérisant bien la « révolution » religieuse inaugurée par le protestantisme et son influence dissolvante. Le *libéralisme* sous ses multiples aspects fait aussi l'objet d'un article bien nuancé.

Le Dictionnaire est vraiment universel et embrasse les institutions religieuses de tout pays, avec la bibliographie correspondante. Bornons-nous à citer pour la Belgique : *Liège*, la ville et l'histoire du diocèse (avec cartes géographiques) ; *Louvain*, la ville et l'Université. Nous ne pouvons pas non plus oublier de signaler avec satisfaction les articles qui nous concernent de près : L'abbaye de *Maredsous* et ses œuvres, l'Abbé *Marmion* et ses écrits ascétiques si estimés.

R. PROOST.

Eucharistia. Encyclopédie populaire sur l'Eucharistie, publiée sous la direction de Maurice Brillant. — Paris, Bloud et Gay, 1934, 8°, x-1022 p.

Par le choix d'excellents collaborateurs, M. M. Brillant a dressé une Somme eucharistique dont il faut faire l'éloge. Il s'agit bien en effet d'une véritable encyclopédie où sont traités tous les sujets qui touchent le grand Mystère : institution, histoire du dogme, exposé spéculatif, la piété eucharistique, droit canon et liturgie, apologétique, les lettres et les arts. L'exposé est lumineux et abondamment illustré de gravures et de photographies.

Le qualificatif « populaire » ajouté au titre pourrait tromper les spécialistes, car en fait cet ouvrage s'adresse à tous : le professeur de dogme, par exemple, gagnera beaucoup à ne pas ignorer tout à fait l'histoire ou la liturgie, et certaines notions d'art même réduites à l'état de *scholia* pourraient donner à son cours quelque aspect d'aimable humanité.

J. H.

GUSTAVE COMBÈS. La Charité d'après saint Augustin. (Bibliothèque Augustinienne.) — Paris, Desclée De Brouwer et Cie, 1934, 8°, 321 p. Fr. 15.

Voici le second ouvrage de cette nouvelle « Bibliothèque Augustinienne », publiée sous la direction du R. P. Cayré, A. A.

Le chanoine Combès s'est intéressé à une question centrale : La Charité d'après saint Augustin ; sujet qui reste parfaitement dans le cadre de cette collection destinée surtout à mettre en relief le concept de la vie chrétienne chez saint Augustin. Les divers aspects de l'amour de Dieu (sentiment religieux ; amour de soi ; amour du prochain) ont servi à l'auteur de points de repère pour grouper un nombre considérable de textes et citations de saint Augustin reliés dans un exposé systématique. Les œuvres du grand docteur sont ainsi mises à la portée des fidèles qui trouveront un grand charme à cette pensée saine et réconfortante, si pleine d'idéal et de sens pratique. On a joint en appendices quelques réflexions sur les déviations de l'augustinisme (Baïus, Jansénius, Quiétistes).

B. B.

P. GLORIEUX. Répertoire des Maîtres en Théologie de Paris au XIII^e s. 2^e vol. (Études de Philosophie Médiévale, n° XVIII.) — Paris, Vrin, 1934, 8°, 516 p. Fr. 50.

Nous avions signalé en son temps le premier volume (paru en 1933) de cet excellent Répertoire. Voici, avec la suite des notices (301-425), les tables qui

étaient annoncées. Comme dans le premier volume, les notices fournissent pour chaque Maître une courte biographie et une liste complète des œuvres (incipit, MS existants, éditions, références bibliographiques). Ce volume est réservé aux Maîtres franciscains et autres réguliers (à l'exception des Dominicains). Les tables ont été dressées avec soin : table alphabétique des auteurs ; idéologique ; des MS ; des incipits. Une liste aussi d'« addenda et corrigenda » tenant compte des travaux publiés depuis 1933 et précisant certains points.

Précieux instrument de travail pour les chercheurs.

B. B.

Somme Théologique de S. Thomas d'Aquin. (Éditions de la Revue des Jeunes.)

— Paris, Desclée et Cie, 1934-35, 12°. — **La Religion**, tome II, trad. et notes par le R. P. MENNESSIER, O. P. 502 p. Fr. 13. — **La Justice**, t. II et III, trad. et notes par le R. P. SPICQ, O. P. 393 et 506 p., resp. Fr. 12 et 13.

Le P. Mennessier avait réservé pour ce 2^e t. de *La Religion* les questions 88 à 100 de la 2^a 2^{ae} commençant ainsi par l'étude du vœu « de actibus quibus aliquid de rebus Deo promittuntur » et se continuant par : Le Serment ; Louange vocale ; Superstition ; Sacrilège ; Simonie. On n'a retenu dans les « Renseignements Techniques » que quatre questions : le vœu ; les origines psychologiques de la superstition ; le rôle des démons ; l'Astrologie. Le P. M. ne veut donner ici que « quelques remarques en marge des textes de saint Thomas » ; peut-être aurait-on pu utilement y joindre un aperçu sur les pratiques superstitieuses au moyen âge (réunissant et complétant les notes explicatives qui les concernent) ; comme aussi souligner les rapports entre la question XCI et la prière liturgique de l'Église.

C'est le P. Spicq qui a mis au point la traduction et les explications de la suite du Traité de la Justice. Le tome I, dû aux RR. PP. Gillet et Delos, était d'un grand intérêt. Ces deux-ci sont d'une semblable valeur, tant par l'abondance des notes que par le développement accordé aux « Renseignements techniques ». Voici comment se répartissent les Questions (2^a 2^{ae} Péchés d'Injustice) tome II : Qu. 63-66 ; tome III : Qu. 67-79. Les notes doctrinales du tome II ont surtout pour objet l'Homicide, et le Droit de propriété ; elles ne comprennent pas moins de 180 pages et forment un beau travail de synthèse où les principes de S. Thomas sont confrontés avec les aspects modernes des problèmes. De même au tome III, les excursus sur « La morale du palais ; les péchés de langue ; le commerce au XII^e s. ; la morale du commerce et de la Banque » offrent aux étudiants une mise au point sérieuse de questions très actuelles. Le P. Delos n'avait pas traité de la Restitution dans le tome I. On eût souhaité voir aborder la question dans son ampleur, mais le P. Spicq a dû se contenter (t. II) de l'envisager au point de vue de la justice distributive.

Les divers tomes de cette publication s'additionnent dans un rythme continu et bientôt on possèdera dans son entier ce beau commentaire très moderne de la *Somme Théologique*.

B. B.

A. C. PEGIS. S. Thomas and the problem of the soul in the thirteenth century.

— Toronto, St. Michael's College, 1934, 8°. Dollar 2.50.

Tandis que Platon avait été baptisé depuis longtemps par S. Augustin, Aristote, que les Arabes avaient défiguré, se présentait au XII^e siècle comme un matérialiste dangereux : c'est peut-être, d'ailleurs, ce qui séduisit bon nombre de docteurs ès arts de l'Université de Paris. Sans se laisser émouvoir par l'indignation de ses confrères théologiens, S. Thomas entreprit de rendre au philosophe de Stagire le service qu'Augustin avait rendu à son maître.

Le Rév. Pegis a choisi dans ce mouvement d'idées un point caractéristique, celui des relations de l'âme et du corps. Il expose d'abord la position augustinienne de S. Bonaventure, puis l'opinion de S. Albert le Grand. Enfin il montre comment S. Thomas, après avoir analysé la tradition platonicienne et retrouvé la vraie pensée d'Aristote, a pu mettre sur pied sa propre synthèse. Cette étude, bien documentée, est pleine d'intérêt et se lit agréablement.

J. H.

C. BALIC, O. F. M. **J. Duns Scoti Theologiae marianae elementa.** — Sibenik (Iougoslavie), 1933, 8°, CLVI-452 p. 28 photogr. de mss. 25 Belgas.

L'Auteur de ce livre, à présent professeur au Collège antonien de Rome, est bien connu déjà par ses études et ses découvertes concernant les œuvres de Duns Scot. Dès 1926, préparant une thèse pour la faculté théologique de Louvain, il poussait fort avant les travaux préparatoires à une édition critique des écrits du grand docteur franciscain (Les Commentaires de J.-D. Scot sur les quatre livres des Sentences ; cf. Rev. bén. 1929, p. 180). Grâce à des recherches bien conduites, il était en mesure de signaler l'existence de nombreux mss jusqu'ici inconnus. Il conjecturait avec raison, que, en ramenant, d'après la collation des mss, le texte de Scot tel que le donnent les éditions usuelles, à sa teneur authentique et originale, en profitant en outre des apports résultant de la découverte des inédits, on obtiendrait des aperçus nouveaux sur plusieurs points de la doctrine du Docteur justement qualifié de Subtil et sur l'histoire de sa pensée. N'ayant pu, par suite de circonstances étrangères à sa volonté, mettre aussitôt à exécution ces vastes desseins, il n'a cessé du moins de justifier et de confirmer les résultats prévus antérieurement. C'est ce que prouvent les 156 pages de prolégomènes du monumental volume qui paraît aujourd'hui. Après la description de 98 manuscrits et l'étude des questions critiques qui s'y rattachent, l'A. signale en particulier les textes nouveaux grâce auxquels il établit la réalité historique de la fameuse défense de l'Immaculée Conception devant l'Université de Paris. Le corps du livre ensuite constitue comme le spécimen de ce que serait la future édition des œuvres complètes. Ce sont les textes concernant la théologie mariale et notamment l'Immaculée Conception : premièrement (p. 1-174) les textes déjà imprimés plusieurs fois (Wadding-Vivès, etc.) mais ramenés ici à leur forme primitive ; secondement (p. 175-329) les textes contenus dans cinq « reportations » jusqu'ici inconnues. Le formidable travail exécuté d'après la comparaison de si nombreux manuscrits, ne peut qu'exciter l'admiration de quiconque s'occupe d'éditions critiques. Les théologiens ensuite, par la comparaison des textes mis en présence, pourront juger de l'intérêt que présenterait une édition nouvelle de toute l'œuvre de Duns Scot. Cette édition, l'A. l'avoue, ne saurait être exécutée par un seul homme : il faudrait un collège de travailleurs sous la direction d'un maître habile pour en venir à bout. On le voit, il y a là outre les difficultés techniques, un difficile problème d'organisation à résoudre. Faisons des vœux pour le succès d'un projet si utile pour la théologie en général et particulièrement pour la doctrine de l'école franciscaine.

R. PROOST.

FR. X. ARNOLD. **Die Staatslehre des Kard. Bellarmin.** — Munich, Max Hueber, 1934, gr. 8°, vi-396 p. RM. 12.50.

Ce livre, consacré aux théories politiques de S. Bellarmin, vient à propos non seulement à l'occasion de la canonisation du nouveau Docteur de l'Église,

mais encore parce que les questions y traitées, concernant la nature, l'origine, les pouvoirs de l'État, sa relation avec l'Église et le pouvoir indirect sont toujours de pleine actualité et même, en quelques points, encore sujets à controverse.

La pensée de Bellarmin a été souvent trahie par des adversaires de la sociologie catholique qui ont voulu y trouver leurs propres théories. C'est un des principaux mérites de l'A. du présent ouvrage, d'avoir montré qu'en opposition avec les partisans de l'absolutisme théocratique ou royal des protestants, en récusant aussi les tendances exagérées de plusieurs juristes catholiques, Bellarmin a su mettre en lumière, préciser et appliquer les principes du droit naturel tels qu'ils se trouvent dans la tradition aristotélicienne et thomiste (p. 87).

Le droit naturel de Bellarmin, exposé dans la première partie du livre, se trouve pleinement d'accord en effet avec la doctrine thomiste. La loi naturelle, participation de la loi éternelle, absolument immuable, y est mise à la base de tout le traité. Certes B. concède une certaine flexibilité au droit des gens « jus gentium », mais il n'entend pas ce terme dans le même sens que S. Thomas. L'A. (p. 74 et 145) reconnaît chez Bellarmin la pensée moliniste, qui met en relief la liberté humaine, et semble ainsi favoriser, entre autres, la théorie de l'origine de l'État, issu du pacte social. Nous n'entendons pas contredire le fait que B., moyennant certaines réserves, adhère aux thèses molinistes, toutefois sa doctrine si fondamentale du transfert du pouvoir, d'après laquelle à l'origine le pouvoir appartient d'une manière imparfaite et transitoire au peuple, ne nous paraît aucunement inspirée du molinisme. Elle rappelle la théorie de la cause instrumentale dans la philosophie thomiste, « principatus politicus, dit-il, est a Deo mediante voluntate multitudinis » (p. 155). Remarquons aussi avec l'A. que l'essentiel de cette théorie a été emprunté à Dominique Soto : celui-ci a peut-être le tort de vouloir la trouver explicitement enseignée par S. Thomas, mais nous n'hésiterons pas à lui concéder la vraie interprétation du thomisme. Quant à la parenté du dit transfert avec le contrat social de Rousseau, il faut la nier sans restriction, il y a une différence radicale entre les deux. D'autre part, plusieurs écrivains catholiques se sont demandé si la théorie de B. n'avait pas été réprouvée par l'Encyclique « *Diu-
turnum illud* » de Léon XIII (p. 225) : Léon XIII, nous le pensons comme l'A., n'a pas proclamé la théorie du transfert, mais il ne l'a pas non plus condamnée. La récente élévation de B. au rang des Docteurs de l'Église fait bien penser aussi, que l'autorité compétente ne trouve rien à reprendre dans son enseignement.

Nous pourrions ici énumérer plusieurs autres théories bellarminiennes, dont le Dr Arnold nous donne un exposé plein d'intérêt : notons seulement celle des formes de gouvernement ; B., est-il dit, préfère entre toutes la monarchie constitutionnelle : nous ne pensons pas que B. en préconisant la monarchie *tempérée*, eût dans l'esprit une monarchie constitutionnelle analogue à celles du XIX^e siècle, où le pouvoir des majorités populaires est tellement prépondérant : il condamne, en effet, avec Aristote, les systèmes de gouvernement où les mauvais citoyens l'emportent sur les bons. S'il y a parfois trop d'optimisme dans les idées de B., il n'en reste pas moins le défenseur le plus compétent du droit naturel en matière politique, c'est ce que le présent ouvrage a bien démontré.

R. PROOST.

THÉOLOGIE DIDACTIQUE.

A. D'ALÈS, S. J. *Prima lineamenta Tractatus dogmatici. De Deo Trino.* — Paris, Beauchesne, 1934, 8°, xix-316 p. Fr. 40.

La trame de cet ouvrage est constituée par le texte d'un cours que l'auteur a donné à l'Institut catholique de Paris. Mais ce texte est maintenant noyé dans une quantité énorme de références et de chiffres qu'il eût été insipide et peu sûr de dicter. Dans son état actuel, ce volume n'affecte donc nullement la disposition typographique ni les allures plus ou moins avenantes d'un manuel destiné aux étudiants. Par le nombre considérable des sources anciennes et des travaux contemporains qui ont été analysés et classés, c'est plutôt un répertoire très complet qu'apprécieront surtout, en vue de leurs recherches personnelles, des théologiens formés.

Le R. P. d'Alès met bien en lumière la position orthodoxe quoiqu'imparfaite des Pères anténicéens. Il regrette l'opinion de plusieurs auteurs, même modernes, comme Billot et Van der Meersch, qui, outre les trois substances relatives des Personnes divines, admettent une substance absolue de la Trinité entant que Dieu unique.

J. H.

L. LERCHER, S. J. *Institutiones theologiae dogmaticae. Vol. III : De Verbo incarnato.* — *De BMV. et cultu sanctorum.* — *De Gratia Christi.* — Innsbrück, Rauch, 1934, 8°, 611 p. RM. 7.50.

Nous avons apprécié déjà le manuel du P. Lercher : plan clair, doctrine sobre, conception exclusivement scolastique, ou pour mieux dire spéculative du sujet. Cette façon de présenter la matière suppose que les élèves auront à leur disposition d'autres ouvrages où sera exposé le développement historique du dogme. Les quelques données fournies par les « arguments de tradition » sont forcément incomplètes. Leur dispersion dans un cadre logique ne permet pas de reconstituer les tâtonnements des premiers théologiens.

Pour la question de la grâce et du libre-arbitre, l'auteur s'en tient à la doctrine officielle de la Compagnie de Jésus ; il s'attache même avec insistance à prouver que ses confrères, quoiqu'on en ait dit, ont toujours été fidèles à la pensée de Molina.

J. H.

THOMAS GRAF, O. S. B. *De subjecto psychico gratiae et virtutum.* (Coll. *Studia Anselmiana* n° 2.) — Rome, Herder, 1934, 8°, xxiii-262 p.

Le P. Graf voudrait par cet important ouvrage historique poser les bases d'un traité de « Psychologie surnaturelle ». Il estime d'un haut intérêt pour la science morale de déterminer l'apport naturel de l'organisme comme condition de l'activité surnaturelle du chrétien. Il y a là en effet un problème qui mérite de retenir l'attention des théologiens.

Dans cette intention l'auteur voudrait préciser avec le plus d'exactitude possible l'enseignement de saint Thomas sur le point suivant : en quoi notre équipement humain de facultés et de ressources physiques se met-il au service des vertus surnaturelles et de la vie de la grâce ? Pour plus de clarté et pour aborder les difficultés dans un ordre croissant, le P. G. étudie dans une première partie les vertus cardinales, réservant pour une deuxième partie les vertus théologales et la grâce habituelle.

La première partie elle-même doit comprendre deux fascicules. Le deuxième qui paraîtra prochainement sera réservé à la pensée de saint Thomas. Ici sont étudiées les sources (antiquité et Pères) et les prédécesseurs de saint Thomas, spécialement les scolastiques du XIII^e siècle.

En cette matière, la mise au point des diverses opinions médiévales réclamait une grande attention et le recours à de nombreuses sources inédites. L'auteur n'a pas manqué à cette tâche. Il nous donne du reste la liste des manuscrits qu'il a pu consulter dans diverses bibliothèques d'Europe. Tous les auteurs de quelque importance ont été retenus, ce qui donne à cet ouvrage une valeur documentaire de premier ordre.

B. BECKER.

G. H. JOYCE, S. J. *Die christliche Ehe*. — Leipzig, J. Hegner, 1934, 8°, 672 p. Mk. 28.

Nous avons récemment, dans une notice bibliographique (*Rev. bén.* 1933, p. 268), signalé l'ouvrage anglais (Joyce, *Christian marriage*) qui paraît aujourd'hui en traduction allemande. Nous n'avons donc pas à répéter les appréciations très favorables que nous avons alors émises à son sujet, et que nous avons trouvées confirmées dans d'autres recensions. On a pu dire que le livre serait utile surtout dans les pays de langues anglaise et allemande, où les questions relatives au mariage ont été si violemment agitées lors de la réforme protestante. La traduction allemande se justifie donc à un titre spécial, elle est très fidèle à l'original, c'est à peine si le traducteur anonyme ajoute de loin en loin quelque discrète référence ou quelque note concernant l'Allemagne. Les citations ou traductions de documents de langue allemande, insérées dans le texte anglais, ont été revisées d'après les sources et les éditions les plus récentes. Les textes français ont été expurgés de quelques légères coquilles.

Il est intéressant, même au point de vue simplement typographique, de comparer le volume allemand avec l'anglais : on a visé à les rendre le plus semblable possible ; cependant, sans doute pour donner au texte allemand un aspect plus régulier, plus monumental, on a supprimé toutes les notes au bas des pages : les plus courtes d'entre elles ont été insérées entre parenthèses dans le texte courant, les autres sont rejetées à la fin du volume, avec une numération continue pour chaque chapitre. Nous ne goûtons pas fort ce changement : surtout quand on se borne à *consulter* le livre, c'est incommodé : je veux par exemple me renseigner sur le mariage civil ; l'index alphabétique m'indique la page 235 : c'est très bien, mais me voici à la note 48, pour la trouver il me faut feuilleter en avant pour constater que j'en suis au chapitre VI (p. 198), puis dans la série des notes feuilleter jusqu'à ce que j'arrive au chap. VI de celles-ci (p. 565), alors enfin je suis sur le chemin de la note 48 cherchée, elle se trouve p. 577. Les indications en tête des pages, plus spécifiées, remédieraient en partie à cet inconvénient.

R. PROOST.

R. H. J. STEUART, S. J. *World intangible*. — Londres, Longmans, Green et C°, 1934, 8°, 121 p. Sh. 5.

Au-dessus du monde matériel, immédiatement perçu par nos sens, il existe, dirons-nous en traduisant le titre de ce livre, *un monde intangible*, accessible dans une certaine mesure à l'esprit humain, et surtout visible à la lumière de la foi. C'est donc de Dieu, de son Être, de sa causalité, de sa providence, que nous parle l'A. dans une série de dissertations ou élévations, marquées au coin d'une philosophie et d'une mystique très solide, et inspirées par le désir de faire du bien, de montrer comment cette haute doctrine doit se réaliser dans la pratique. Nous pensons que ce but est atteint : si en effet on médite cette grande vérité que Dieu est la cause suprême, de qui dépend toute l'activité de l'homme, activité procédant tout entière et de la cause créée et de la cause première, ou encore si l'on se rend compte que tout l'être créé est

une participation de l'être comme tel, on ne peut que conclure à la nécessité d'une vie d'intimité avec Dieu, à commencer dès ce monde pour se parfaire dans l'Éternité. L'A. est du nombre des théologiens qui considèrent la mystique comme l'aboutissement normal de la spiritualité chrétienne et insiste sur les sentiments de confiance avec lesquels l'âme chrétienne doit s'approcher de Dieu par N.-S. Jésus-Christ et la médiation de la B. Vierge Mariè.

R. PROOST.

PHILOSOPHIE.

AMATO MASNOVO. **Da Guglielmo d'Auvergne a San Tomaso d'Aquino.** — Milan, Università del Sacro Cuore, 1934, 8°, 205 p. Lire 15.

FRANCESCO OLGIATI. **Cartesio.** — Ib., 1934, 8°, 330 p. Lire 20.

UMBERTO PADOVANI. **Arturo Schopenhauer.** — Ib., 1934, 8°, 214 p. Lire 15.

Spinoza. (Supplemento Rivista F. N. S. XXV). — Ib., 1934, 8°, 210 p. Lire 12.

Nous avons déjà eu l'occasion de faire l'éloge de cet ouvrage du professeur Masново, quand parut le premier volume qui avait pour titre : « L'ascension vers Dieu chez Guillaume d'Auvergne ». Ce 2^e volume s'arrête au problème de l'origine des choses ; un 3^e étudiera la doctrine de Guillaume d'Auvergne sur les créatures et spécialement sur l'homme.

Le professeur M. placera ces trois volumes comme une sorte d'introduction à une œuvre de plus d'envergure : « L'exposé de la pensée de S. Thomas depuis les débuts jusqu'à l'apogée »

La sûre méthode historique suivie par l'auteur donne à ce travail et son intérêt et sa valeur.

Le professeur Olgiati veut consacrer deux volumes à Descartes. Celui-ci forme une entrée en matière et sera suivi d'une étude systématique de la doctrine cartésienne.

La tendance fondamentale du système cartésien serait d'après O. un phénoménisme rationaliste. Il faut dire que cette idée permet de rendre raison des divers aspects de la doctrine de Descartes. Le professeur O. critique de ce point de vue les interprétations qui ont généralement cours, en étudiant Descartes sous ses aspects caractéristiques : religion, science, idéalisme. Ce livre est un modèle de clarté. Modestement, le professeur O. présente son travail comme une simple esquisse et un essai ; il est cependant très riche d'idées neuves et bien encadrées.

Le sous-titre de l'ouvrage de Padovani : « l'ambiente, la vita, le opere » exprime la division en trois grandes parties adoptée par l'auteur : « Cittadino del mondo » ; « vita meditatio mortis » ; « Lo scrittore ideale ».

Dans le premier chapitre, l'auteur nous présente la doctrine de Schopenhauer en décrivant les courants de pensée où il se mouvait.

La biographie contenue dans le 2^e ch. est précise, agréable, riche de détails savoureux.

La 3^e partie enfin, étudie les œuvres de Schopenhauer dans leur développement historique et nous parle des principaux disciples du célèbre pessimiste de Francfort.

Ce volume (Spinoza) forme un imposant supplément à la Rivista di Filosofia Neo-Scolastica (1933). Le 3^e centenaire de la naissance de Spinoza fournit l'occasion de rassembler diverses études parmi lesquelles nous remarquons :

Leonida Gancikoff : Aporie del panlogismo. P. Rotta : Il Cusano e lo Spinoza ; A. Padovani : Schopenhauer, Spinoza e il panteismo ; P. Rossi : La fisica spinoziana e la fisica moderna ; S. Vismara : la nullificazione della storia nella filosofia dello Spinoza : en tout une dizaine d'articles précédés d'une introduction du P. Gemelli.

L'ensemble de ces monographies met en lumière la figure de Spinoza et aide à mieux apprécier son influence sur la pensée moderne. B. BECKER.

La Philosophie chrétienne. Journées d'Études de la Société thomiste. II. Juvisy, 11 sept. 1933. — Juvisy, Éd. du Cerf, gr. 8°, 171 p. Frs. 20.

La 2^e Journée de Juvisy, qui s'était assigné pour objet d'étude la notion de « philosophie chrétienne », a témoigné de la vitalité grandissante de la Société thomiste : cinquante philosophes présents ; cinq nations représentées. — M. Forest a ouvert la séance du matin par un rapport historique, très nourri, où ont été retracées les attitudes variées que les penseurs de toute école ont adoptées, de l'antiquité à l'époque contemporaine, sur la question des rapports de la ph. et de la théologie, et plus généralement de la raison et de la foi. Le R. P. Motte a traité, le soir, le problème de fond, dans un exposé très vigoureux et bien ordonné. Des discussions ont suivi. Des opinions qui n'avaient pu s'exprimer de vive voix ont été recueillies en appendice.

Limitons-nous à ce qui est tout à fait central et essentiel. Le P. Motte et plusieurs théologiens de haute distinction invitent, obligent même quasiment, la ph. « chrétienne », consciente de sa profonde insuffisance devant les énigmes de l'être et de la vie morale, à aller chercher objectivement des lumières de qualité *rationnelle*, des solutions *rationnelles* de salut jusques au cœur des vérités *essentiellement surnaturelles* (Trinité, Incarnation, etc.) : le rationnel n'est-il pas, en effet, toujours *du rationnel*, alors même que c'est *du surnaturel en soi* que nous devons l'extraire ?

Nous avouons humblement nos hésitations devant cette thèse. D'un mot Autre chose sans doute est de faire *théologiquement* de la *théologie* (aboutir à du révélé déduit), et autre chose, de faire *théologiquement* de la *philosophie* (aboutir à du rationnel déduit) ; mais, du moment qu'on procède suivant une *méthode* irréductiblement théologique, n'a-t-on pas, même dans le deuxième cas, fait allégeance à la foi ? Du *per accidens* s'est simplement alors glissé dans le processus. Le théologie a *laissé tomber*, sur sa route, un peu de rationnel. Le chrétien n'aurait pu, ce nous semble, s'estimer *formellement* philosophe, que si, *en définitive*, la foi eût absolument cessé d'*innerv* sa déduction : ainsi en est-il touchant les idées de création, de contingence radicale, de personne, etc. En d'autres termes : peut être finalement intégrée dans la philosophie une proposition rationnelle à l'acquisition de laquelle la révélation a contribué comme *condition* (*ad bene esse*, ou *sine qua non*) ; non celle à laquelle la révélation continue à fournir une *cause*, sous forme de prémisses. — Nous nous référons d'ailleurs à certaines observations excellentes de Dom Feuling ; pareillement à une communication écrite du regretté P. Roland-Gosselin (ses novissima verba ?) : pages parfaites, mais qui malheureusement ne dépassent guère le stade du status questionis.

Le volume nous prouve que la grande aporie de la « ph. chrétienne » est loin d'être épuisée. Remercions la Société thomiste qui nous laisse, comme fruit de sa très méritante Journée, une précieuse documentation historique et surtout doctrinale.

M. FESTUGIÈRE.

A. VALENSIN et Y. DE MONTCHEUIL. **Maurice Blondel.** (Les Moralistes chrétiens. Textes et commentaires). — Paris, Gabalda, 1934, 16^e, 310 p. Frs 20.

C'est à *L'Action*, ce premier ouvrage aujourd'hui introuvable de Mr. B., que sont empruntés tous les textes dont est composé le présent volume. Sans doute la célèbre thèse de doctorat (1893) était avant tout le travail d'un métaphysicien : l'A. s'y attachait, comme l'on sait, à fixer le statut d'une philosophie catholique. Mais son point de vue y étant pris sur la destinée humaine, en sa pleine vérité surnaturelle, et sur les témoignages que l'« action » rend à cette destinée, comment se pourrait-il qu'on n'y rencontrât pas les analyses du psychologue et les études du moraliste ? — L'anthologie que nous avons sous les yeux prouve qu'elles y abondent : les premières très fouillées, les secondes pénétrantes, courageuses, admirables de loyauté. Aucun problème n'est esquivé. A en juger d'après certains indices, le choix a été approuvé par le philosophe lui-même. Les éditeurs ont judicieusement coordonné les fragments au moyen de petits commentaires, très bien rédigés.

Mr. B. se plaira à s'entendre dire que l'inspiration secrète de beaucoup de ses pages est à chercher dans l'Évangile, dans les Épîtres de saint Paul, dans saint Augustin et les auteurs ascétiques chrétiens. Il domine d'ailleurs singulièrement sa matière. Maître en l'art d'écrire et particulièrement habile à créer congénitalement l'image avec la pensée, on regrettera seulement qu'il ait souvent tourmenté son vocabulaire et sa phrase plus que de raison, imposant ainsi au lecteur un effort qui est sans profit véritable pour l'intelligence ou le cœur.

M. FESTUGIÈRE.

M. BLONDEL. **La Pensée.** I. *La genèse de la pensée et les paliers de son ascension spontanée.* — Paris, Alcan, 1934, 8^o, XLII-422 p. Frs. 60.

Les patientes méditations du philosophe d'Aix donnent enfin une suite — logiquement il faudrait plutôt dire un compagnon, voire un devancier — au livre *L'Action*. De la nouvelle œuvre nous n'avons encore que la moitié.

Grand problème que la pensée, « problème des problèmes » ! prononce l'A. Or, ce qu'il y a de plus essentiel en ce problème « a été (jusqu'ici) méconnu ou escamoté ou dénaturé par de... fausses solutions » (p. IX) : en sorte qu'il reste à « fonder la science de la p. ». La matière est infiniment subtile, complexe, multiple en aspects. Ont échoué, sur elle, ceux qui se sont laissé prendre aux prestiges de l'« élaboration abstraite » ou absorber par la casuistique du problème critique. Pour nous, attachons-nous à la « p. en acte », dans toutes ses manifestations, des plus humbles aux plus élevées. D'ailleurs une science intégrale de la p. ne saurait se contenter, comme base positive, des états de conscience ou de sub-conscience ; elle enveloppe dans son ressort « tout ce qui rend possibles ou réels ces états eux-mêmes ;... (et son regard embrasse) aussi bien l'ordre universel du monde physique que le développement de la vie organique et spirituelle » (XXXI). Suivons donc, scrutons « le mouvement (immense) qui, du fond des choses les moins immatérielles, lance le monde vers l'esprit, et l'esprit vers la recherche avide et besogneuse de la Pensée Pure » (XLI).

Essayons de donner au moins une pâle idée de la manière dont Mr. B. développe son vaste programme. Une 1^e Partie traite de *La p. réelle hors de la p. pensante ou pensée*. Trois paliers se marquent : *La p. cosmique* ; *La p. organique et organisatrice* ; *La p. psychique*. Retenons que le terme « p. cosmique » n'est pas simple métaphore ou acception analogique ; il signifie : antécédent réel, racine de la p. pensante, c.-à-d. p. virtuelle. Cette p. cosmique comporte

deux aspects, en perpétuel conflit : le *noétique* (unitaire, rationnel, connectif), le *pneumatique* (expression du divers, en même temps que du singulier). — L'étude génétique de la p. atteint le niveau de *La p. pensante* (II^e Partie). De celle-ci l'A. épie *L'Éveil* mystérieux. Cet éveil ne se produit que dans l'être humain ; il sied de l'appeler *invention*. *L'inventaire initial de la p. consciente* révèle une vie déjà complexe, faite d'amour et d'action autant que de raison. — La dialectique de Mr. B. aborde enfin (III^e P.) *Le déploiement normal de la spontanéité intellectuelle*. L'itinéraire doit en être suivi *ab exterioribus ad interiora et ab interioribus ad superiora*. De progrès en progrès l'A. aboutit aux *problèmes que résout et que pose l'idée de Dieu*. Du chapitre très beau, très profond, et animé d'une conviction ardente, qui traite ce dernier sujet il nous est impossible de tenter une analyse : elle nous obligerait d'ailleurs à plus d'une réserve.

Les deux cents dernières pages du volume sont remplies par trente *Excursus*, longues notes librement développées, qui sont aussi précieuses en elles-mêmes que bienvenues pour achever d'éclairer certaines positions de l'A. On s'y convainc, entre autres choses, que sa cosmologie accuse des tendances nettement immatérialistes ou acosmistes (la matière n'est pas une cause constitutive), et que ses sévérités pour les concepts abstraits sont très dépassées en rigueur par les jugements portés sur le phénoménisme kantien et post-kantien, sur l'idéalisme contemporain, et sur l'intuitionnisme bergsonien.

A peine est-il nécessaire de rappeler d'un mot le caractère de noblesse qu'une haute inspiration morale et religieuse imprime à une œuvre, déjà insigne par la science et la valeur philosophique. Ce caractère brillera mieux encore en ce deuxième volume — il est publié à l'heure présente — où la pensée apparaîtra non plus *spontanée*, mais *pénétrée de liberté* dans ses options sur le sens de la destinée.

M. FESTUGIÈRE.

Y. SIMON. *Introduction à l'ontologie du connaître*. (Bibliothèque française de philosophie.) — Paris, Desclée De Brouwer, 13×20, 233 p. Frs. 20.

A notre époque le thomiste a le choix entre deux attitudes à l'égard du problème de la connaissance : l'attitude critique ; l'attitude dogmatique, tempérée par une critique *secundum quid* des thèses réalistes. — La première est très délicate, parce qu'elle suppose qu'on sache rejoindre l'idéalisme sur son propre terrain, sans pourtant se compromettre avec lui ; elle n'a pas encore présentement pris forme classique ; d'ailleurs elle complique l'ordre du cours de philosophie et l'enseignement. La seconde fait aborder d'emblée, suivant la tradition scolastique, la métaphysique de la connaissance ; elle dicte une marche rectiligne et sereine, didactiquement avantageuse ; enfin l'œuvre constructive et doctrinale qu'elle inspire a chance d'obtenir, de nos jours, l'attention sympathique de nombreux esprits qui, déçus par l'idéalisme et l'intuitionnisme, sont mûrs pour les fortes leçons du réalisme thomiste. — M. S. a adopté la deuxième perspective. Nous nous fussions gardé de toute nuance de désapprobation à son égard, s'il n'avait paru jeter incidemment (p. 54-55) du discrédit sur l'attitude qui n'est pas la sienne.

Ayant d'abord satisfait à la question préalable, nous sommes maintenant à l'aise pour rendre le plus franc hommage à la valeur du livre, tel qu'il est conçu. La nature du connaître, la sensation, la genèse de la pensée y sont expliquées dans le sens du thomisme le plus ferme ; Jean de Saint-Thomas est le guide presque constamment écouté. Au respect de la tradition s'allie chez l'A. une remarquable initiative de l'esprit. L'effort, partout senti, de la recherche

personnelle révèle dans le nouveau professeur de Lille un métaphysicien de trempe. Une documentation puisée aux meilleures sources thomistes, de fréquents contacts avec la pensée contemporaine, achèvent de qualifier l'ouvrage comme instrument d'étude.

A vrai dire, maint thomiste ne souscrira pas à certaines thèses largement développées par M. S. Citons seulement : la tentative pour ressusciter les formes intentionnelles sensibles, voyageant dans les milieux physiques ; la nouveauté d'une « action transitive intentionnelle ».

Sans méconnaître les qualités d'écrivain de M. S., on souhaitera qu'il expose désormais la scolastique dans une langue plus accessible au lecteur « du dehors ». Éviter aussi à celui-ci des pages qui supposent un monde de notions acquises. — P. 187 : l'expression *déification naturelle* sonne mal. P. 11, l. 13 ; 62, l. 2 ; 230, l. 23 ; 231, l. 16 : écrire *tout*. M. FESTUGIÈRE.

ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE.

JULES LEBRETON, S. J. *Le Père Léonce de Grandmaison* (2^e éd.) — Paris, Beauchesne, 1932, 8^o, 428 p.

On est tenté en fermant ce livre, dont les 400 pages n'ont pas causé la moindre lassitude, de se dire : « C'est bien plus qu'une biographie, c'est un essai d'histoire religieuse des trente dernières années de l'Église de France. » Tant il est vrai que la multiplicité des sujets, controverses théologiques, études d'histoire et de littérature, œuvres de retraite, œuvres d'apostolat sous toutes ses formes, fait de l'œuvre du P. Lebreton la peinture d'un large tableau de l'activité catholique en tous domaines. Eh bien non, c'est une biographie, mais c'est celle d'un vrai religieux, d'un vrai prêtre, au cœur ardent, prêt à vibrer et à jeter son feu dès qu'il s'agit d'une âme à conquérir ou à défendre, dès qu'il s'agit de la Vérité à faire briller, de l'Église sa Mère à venger et à faire aimer.

Un vrai religieux, si ferme dans ses convictions, si humble, si modeste en dépit du rayonnement qu'il exerce autour de lui. Si humain aussi ; avec cette nature primesautière que la grâce de Dieu lui a gardée et qui lui ouvre le cœur à tous les besoins de l'âme humaine.

Louons le P. Lebreton d'avoir su, d'une vie aussi chargée, ne donner que l'essentiel, avec toute la clarté désirable. Louons-le d'avoir donné le plus souvent possible la parole à ses héros. Que de citations qui sont des pages de pensée remarquablement vigoureuse ou de sentiment délicat et spontané. Celles, les plus nombreuses, du P. de Grandmaison, celles aussi, si touchantes du P. Rousselot et du P. Bouvier, sans oublier la lettre, non dépourvue d'ingénuité du P. Longhaye. La seconde édition de ce volume en prouve le succès. Nous y applaudissons et souhaitons sincèrement qu'il croisse encore pour le bien de tous. E. B.

R. THIBAUT. *L'union à Dieu d'après les lettres de direction de dom Marmion*. — Abbaye de Maredsous. Paris, Desclée De Brouwer, 1934, 8^o, xxii-288 p. Fr. 12.

Le succès extraordinaire, dont jouissent les écrits de dom Marmion, est assuré à ce nouveau livre. Les âmes dévotes qui ont puisé lumière, vie et chaleur dans *Le Christ vie de l'âme*, *Le Christ dans ses mystères* et les autres ouvrages ascétiques du saint abbé bénédictin, liront avec joie ces pages, plus familières mais non moins substantielles, où son disciple a groupé de nombreux extraits

de la correspondance de dom Marmion. Elles y trouveront des aperçus impressionnants, des échappées heureuses, des conseils judicieux, des théories pratiques sur l'union à Dieu, son idée générale, ses éléments, les conditions de son progrès, et de l'aboutissement à son terme. L'exercice des vertus théologiques est particulièrement développé, l'esprit de détachement aussi. Partout la plus saine et la plus solide théologie sert de base à la doctrine ascétique qu'enseigne cet éminent directeur d'âmes.

PH. S.

A. DECHENE. **Un enfant royal, Louis-Xavier, duc de Bourgogne, 1751-1761.** — Paris, Lethielleux, 1933, 16°, ill. Fr. 12.

Dans la nuit du 13 septembre 1751, naissait à Versailles l'aîné des petits-fils de Louis XV. On n'en finirait pas de raconter toutes les réjouissances qui accompagnèrent cet événement. Dieu choisit où il veut ses petits prédestinés. Il marqua du sceau de ses prédilections cet enfant royal. Le pain était cher, les impôts fort lourds. Le nouveau-né est déjà victime de l'impopularité de celui qu'on n'appelle plus « le Bien-Aimé ». Dieu qui juge les siècles refusa au trône, qui ne les méritait plus, et le fils et le petit-fils de Louis XV, ces deux âmes vraiment nobles et intelligentes, tandis que les trois frères du duc de Bourgogne seront rois. Louis-Xavier n'a pas encore sept ans quand on lui donne pour gouverneur M. de la Vauguyon, et pour précepteur M. de Limoges, Jean-Gilles de Coëtlosquet, assisté d'un sous-précepteur et d'un lecteur. Il manifeste une rare précocité ; il excelle surtout par le cœur. Le 9 avril 1760 arriva l'accident qui nécessita une opération, et causa la maladie dont le jeune prince devait mourir. La Providence se servit de cette épreuve pour parfaire les qualités surnaturelles de cet enfant. Il s'éteignit le jour de Pâques 1761. Le P. Dechêne a bien mis en évidence la beauté sereine et forte de cette jeune âme.

PH. S.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

M. PREISS. **Die politische Tätigkeit u. Stellung der Cisterzienserim Schisma von 1159-1177.** (Historische Studien, Heft 248.) — Berlin, Ebering, 1934, 8°, 265 p. RM. 10.20.

Plusieurs études ont été consacrées ces dernières années, à définir la position prise par les Cisterciens dans le schisme provoqué par Frédéric Barbe-rousse contre le pape Alexandre III durant les années 1159-1177. L'A. du présent volume s'est proposé de soumettre à un nouvel examen les opinions jusqu'ici émises à l'égard des Cisterciens de cette époque, particulièrement en Allemagne. Il met à la base de son examen les sources imprimées et la bibliographie du sujet, il reconnaît que son travail ne dépasse pas beaucoup les résultats dus aux publications antérieures, et que le manque de documents l'oblige plus d'une fois à se contenter d'hypothèses. Les conclusions ne sont guère favorables à l'Ordre cistercien : après avoir décrit dans la première partie du livre l'activité politique de l'Ordre en général, il conclut (p. 155) qu'au début du schisme les Cisterciens étaient pleinement fidèles à Alexandre, mais que bientôt ils adoptèrent une attitude intermédiaire entre l'Église et l'Empereur, et cela dans l'intérêt de leur situation temporelle, et au détriment de leur idéal spirituel.

Examinant ensuite la situation des monastères des diverses régions de l'Allemagne, il les trouve pour la plupart disposés à ménager l'Empereur tout en ne voulant pas se séparer du Pape. Le seul « martyr » de la cause pontificale,

se trouve au diocèse de Mayence, Eberhard, qui quitta l'Allemagne plutôt que de reconnaître, ne fût-ce qu'en apparence, l'autorité de l'antipape Pascal III, patronné par Barberousse.

L'exposé de l'A. ne diffère, quant aux faits, pas beaucoup de ce qu'ont écrit des historiens de l'Ordre cistercien eux-mêmes (cf. Mitterer, *Cistercienser Chronik*, 1922) mais dans l'interprétation il se montre plus sévère qu'eux.

R. PROOST.

M. GIBS and J. LANG. **Bishops and Reform (1215-1272).** — Oxford University Press. London, H. Milford, 1934, 8°, 216 p. 12 s. 6 d.

Ce livre réunit en un seul volume deux thèses d'histoire ecclésiastique présentées récemment à l'Université d'Oxford, la première due à M^{lle} Marion Gibbs a pour objet « l'épiscopat pendant le règne d'Henry III », la seconde, œuvre de M^{lle} Jane Lang « l'introduction en Angleterre des décrets du IV^{me} Concile de Latran (1215). » Les deux thèses, on le voit, sont connexes et se complètent mutuellement : la première étudie d'abord la personnalité des évêques anglais de l'époque en question, et ensuite la procédure suivie dans les élections épiscopales. Parmi ces évêques, que l'A. répartit en quatre classes : moines, curiaux qui relèvent de la cour royale, théologiens (scholars), curiaux de la Cour romaine, la préférence revient aux théologiens, maîtres formés dans les Universités d'Oxford et de Paris. Il s'y trouve des personnalités tout à fait éminentes, tels Étienne Langton, Robert Grossetête, beaucoup d'autres même parmi les autres catégories ci-dessus sont des personnages d'un réel mérite. Les appréciations de l'A. sont fondées sur une vaste documentation : elles reconnaissent le bien où il se trouve.

La thèse de M^{lle} Lang expose comment et dans quelle mesure les évêques susdits ont travaillé à faire accepter en Angleterre les décrets du IV^{me} Concile de Latran. Elle conclut que malgré les intentions du Pape Innocent III, dont elle reconnaît les hautes qualités, malgré la bonne volonté et les réformes tentées par la plupart des évêques, les décrets du Concile n'ont pas produit beaucoup d'effets pratiques pour l'Église d'Angleterre. Les responsabilités en reviendraient partie aux évêques, qui n'ont pas insisté assez sur la nécessité de rendre l'Église indépendante des pouvoirs et des affaires séculières, encore plus aux successeurs d'Innocent III qui ont trop facilement accordé des dispenses pour pluralité des bénéfices, etc., en partie à la nature de la loi canonique elle-même ; enfin à l'esprit matérialiste de l'époque. Ce dernier point est appuyé d'une citation de Dom Ursmer Berlière : l'A. s'est documenté d'ailleurs par une riche bibliographie d'où les écrivains catholiques ne sont nullement exclus : nous regrettons cependant que pour l'histoire de la confession privée, dont « Innocent III a fait un article de foi » (p. 97) l'autorité de H. C. Lea, si hostile à la doctrine catholique, vienne décider de la question.

R. PROOST.

Sancti Ignatii de Loyola constitutiones societatis Jesu. I. Monumenta constitutionum praevia (Monum. historica S. J., Monum. Ignatiana, series tertia). — Rome, Borgo S. Spirito, 5, 1934, 8°, cclxxii-459 p.

Ce volume est le premier des trois qui formeront l'édition critique définitive des constitutions de la Compagnie de Jésus. Il est composé de documents préliminaires, parmi lesquels les bulles pontificales et les notes de saint Ignace, sont les plus importants. Il est inutile de souligner l'importance de ces pièces pour l'interprétation de la rédaction définitive des constitutions. Les qua-

rante-huit documents qui forment le corps du volume sont précédés de prolégomènes qui en expliquent l'origine et en éclairent le sens. Enfin le tout se termine par un index remarquablement complet.

Puissent les éditeurs des *Monumenta Historica* nous donner bientôt la suite de cet ouvrage où se manifeste tout leur attachement à leur sainte compagnie.

G. D.

P. NOORDELOOS. **De plaats der marteling en begrafenis van Alkmaar's martelaren.** (Collectanea franciscana neerlandica, III, 3.) — 's Hertogenbosch, Teulings' uitgevers-maatschappij, 1933, 4^o, 40 p. Fl. 1.50.

Le présent travail, d'ordre à la fois hagiographique et archéologique, a pour but de déterminer le lieu du supplice et de la sépulture des 5 martyrs franciscains d'Alkmaar, mis à mort pour la foi dans la ville voisine d'Enkhuyzen le 24 juin 1572. La difficulté en même temps que le mérite de ces recherches proviennent d'une part du peu d'indications fournies par les contemporains du martyre, et surtout des bouleversements subis par les lieux où se sont passés les susdits événements. La ville d'Enkhuyzen, en effet, depuis le XVI^e siècle a reconquis une large bande de terrain sur le Zuiderzee, le rivage ainsi déplacé a été rapidement couvert de constructions, d'où l'incertitude concernant l'emplacement des endroits autrefois situés au bord de la mer. Néanmoins l'A. a réussi à découvrir de nombreuses cartes et plans anciens (reproduits dans le livre) à l'aide desquels il fixe avec certitude le lieu du supplice, et approximativement la place de l'ancien rivage où ensuite les corps des martyrs ont été jetés et sommairement ensevelis. Il ne pense pas que ceux-ci aient pu recevoir plus tard une sépulture plus convenable et définitive.

L'étude de M. Noordeloos, inspirée par la piété envers les martyrs d'Alkmaar (contemporains et confrères de ceux de Gorcum), et exécutée d'après la collation des documents authentiques, éclairait un point intéressant d'hagiographie et d'histoire locale.

R. PROOST.

C. WESSELS, S. J. **Histoire de la mission d'Amboine, 1546-1605.** — Louvain, Museum Lessianum, 1934, 8^o, 238 p. Fr. 37.

On se rend difficilement un compte exact, de nos jours, des obstacles rencontrés par les premiers missionnaires, ceux des temps héroïques. Le P. Wessels nous y aide grandement par l'étude très fouillée qu'il a faite de la mission d'Amboine. Fondée par saint François-Xavier lui-même, cette lointaine chrétienté n'eut guère plus d'un demi-siècle d'existence, mais combien agitée ! Les principales difficultés rencontrées par les missionnaires venaient de la coexistence dans l'île de mahométans et de chrétiens, et aussi de l'éloignement où se trouvait la mission. L'exposé méthodique, détaillé et attachant de toutes ces difficultés, fait du présent livre une importante contribution à l'histoire des missions si peu connue encore et pourtant si digne de l'être.

G. D.

PIERRE TROMONT, S. J. **Un missionnaire des temps héroïques. Le Frère Frans De Sadeleer de la Cie de Jésus.** — Louvain, Éditions de l'Aucam, 1934, 8^o, 88 p. Frs : 9,50.

Un de ces vrais chrétiens dont la terre de Flandre a été et est encore prodigue, un religieux formé à la discipline rigoureuse et l'esprit de travail, voilà le frère De Sadeleer. Sa biographie écrite dans un style simple et alerte abonde en traits pittoresques, et les lecteurs avides de péripéties en trouveront, dans ce récit des temps héroïques d'une mission.

Particulièrement touchant le chapitre des dernières années. Celui qui avait héroïquement vécu trouva le même héroïsme, fait d'humilité et de détachement, pour attendre longtemps et accueillir enfin la mort. E. B.

R. P. O. HUYSMAN. **Histoire d'une Fondation.** — Louvain, Éditions de l'Aucam, 1934, 12^o, 237 p. Frs : 22.

Un récit de plus des merveilles de la Providence divine qui ne connaît pas d'obstacles et se rit des « sages » raisons de la pauvre sagesse humaine, telle se caractérise cette histoire de la Congrégation des Chanoinesses Missionnaires de Saint-Augustin. Les lecteurs ne manqueront pas d'être touchés par tant de simplicité dans l'héroïsme. C'est la manière de chez nous : l'héroïsme qui s'ignore, et se cache sous les dehors d'une vie toute ordinaire.

Bien intéressante aussi cette initiative, prise vingt ans avant que sa Sainteté Pie XI ait donné aux clergés indigènes sa forte impulsion, de former une vraie Congrégation de Sœurs indigènes dévouées à l'instruction de leurs frères des Indes. E. B.

G. DUHAMELET. **Les Sœurs bleues de Castres.** — Paris, Grasset, 1934, 12^o, iv-271 p. ill. Frs : 15.

On éprouve toujours plaisir de l'esprit et profit de l'âme à lire Geneviève Duhamellet. Sa prédilection pour les humbles est connue. Est-il étonnant qu'elle cherche à nous faire connaître les congrégations religieuses destinées spécialement aux malheureux ? Après nous avoir donné un livre bien attachant sur les « *Petites Sœurs de l'Assomption* », elle nous initie aujourd'hui aux secrets des Sœurs bleues de Castres. — Les Sœurs bleues doivent leur origine à Émilie de Villeneuve. Née en 1811 à Toulouse, Émilie passa son enfance et sa jeunesse au château d'Hanterive, situé à dix kilomètres au sud de Castres (Tarn). Elle reçut une éducation soignée et montra toujours un caractère extrêmement viril : pas une larme à la mort de sa mère ! Elle était cependant la sœur de la romantique et mystérieuse Occitanienne, qui échangeait avec Chateaubriand une correspondance restée célèbre. Après avoir rayonné le bien autour d'elle, elle voulut entrer chez les filles de Saint-Vincent de Paul. Mais un vieil ami de son père lui suggéra un apostolat particulier : s'occuper des enfants *volés*. L'idée germa, murit, se précisa : on se dévouerait aux enfants abandonnés, aux orphelins. La première maison fut fondée le 8 décembre 1836 et prit le nom d'Immaculée Conception. Bientôt l'œuvre naissante ne mit plus de bornes à son zèle : on irait à toutes les âmes nécessiteuses ; aussi bien les filles repenties que les missions étrangères. Les règles rédigées entre 1836 et 1840 reçurent l'approbation de Rome en 1854. La « Propagande » érigeait le nouvel institut en congrégation de droit pontifical. La fondatrice mourut le 2 octobre 1854. De son vivant déjà, Castres avait essaimé. Les fondations se multiplièrent et les lois spoliatrices françaises du début du siècle firent fleurir de nouvelles maisons bleues en Espagne, en Italie, en Argentine, au Brésil, au Sénégal et au Gabon. J'ignore le nombre des religieuses. Mais grâce à la description qu'en fait l'auteur on peut suivre parfaitement la journée et la vie d'une Sœur bleue depuis son entrée au postulat jusqu'à la fin de sa carrière si riche de mérites, qu'elle soit sœur de chœur (office de l'Immaculée) ou sœur auxiliaire. PH. SCHMITZ.

HISTOIRE PROFANE.

Mélanges Bidez. — Bruxelles, Institut de Philologie et d'Histoire Orientale, 1934, 2 vol., 8^o, 1065 p., 9 planches. Fr. 250.

L'Institut oriental de l'Université de Bruxelles ne compte plus les initiatives heureuses qui marquent sa très récente carrière, et son animation jeune et ardente se communique à tous les serviteurs de la pensée orientale.

Quand il leur a fait part de son dessein de fêter M. J. Bidez il ne doutait pas du succès, mais peut-être a-t-il été surpris qu'il fût si grand et si facile. Il a pu y voir la preuve qu'il avait touché juste en priant tant d'hommes de science de manifester leur sympathie pour le professeur de l'Université de Gand.

Les *Mélanges Bidez* ont recueilli soixante-huit contributions, et de quelle qualité ! On y trouvera des inédits de Cratinos, voire d'Eschyle ! et des rééditions, comme celle du Pap. Gand 52, qui ont la saveur d'un texte neuf.

Il faut faire son choix dans ces notices nombreuses qui touchent à toutes les provinces de l'hellénisme et poussent jusqu'aux frontières pour les dépasser et envahir l'orientalisme. Chacun selon ses goûts peut y faire sa cueillette, qui sera fructueuse. M. Carcopino fixe aux 12-13 juillet 101 avant notre ère la date de la naissance de César. M. G. Radet reprend à nouveau le problème de la consultation de l'oracle d'Ammon par Alexandre : mise en scène politique ou conviction religieuse ? M. Cavaignac étudie l'apparition des Ioniens, que signale un document de Ras Shamrâ ; M. Dolbias, dans l'affaire des donations d'Antoine à Cléopâtre, soutient Schürer contre Kromayer, en lui fournissant des arguments nouveaux et en réhabilitant Flavius Josèphe ; dans une note fine et menue M. A. Eck apporte le témoignage du Porphyrogénète en faveur d'une hypothèse cohérente et réaliste qui fait des Varègues, non les occupants brutaux, mais les protecteurs militaires agréés des villes slaves ; M. Henri Pirenne souligne la concordance entre la disparition des marchands syriens de l'Occident et l'invasion arabe le long de la Méditerranée ; M. J. Pirenne détermine le sens du mot *rekhit* dans l'Ancienne Égypte.

Force est de céder au nombre et pourtant rien n'est à négliger dans cette intéressante collection. Mieux vaut souligner la morale de l'ensemble : elle est un hommage cordial et spontané à un homme dont la vie fut consacrée à un labeur modeste et acharné. M. Bidez, avec une méthode sévère, s'est astreint à mieux comprendre pour mieux expliquer les problèmes les plus ardues et les plus vitaux de la pensée grecque. Il l'a étudiée surtout au moment critique où elle combattait le christianisme et lui rendait les armes. Porphyre et Julien lui doivent une restitution diligente et critique de leurs œuvres et une peinture attentive et minutieuse de leur physionomie morale et intellectuelle. Il fut en même temps le maître dévoué d'une génération d'hellénistes. Ils ont voulu lui dire leur reconnaissance par la publication de ces *Mélanges*, et ils y ont réussi.

H. D.

M. DAMOISEAUX. Les institutions nationales de la Belgique. Éléments de droit constitutionnel et de droit administratif. 4^e éd. — Louvain, 9, rue de Namur, 1934, 12^o, 242 p. Fr. 15.

On vanterait difficilement avec excès l'utilité de ce petit manuel. Que de fois n'entend-on pas dans les conversations politiques, des erreurs au sujet de nos grandes institutions nationales.

On ne peut cependant exiger le silence de tous ceux qui n'ont pas fait d'études juridiques. M. Damoiseaux a donc agi fort sagement en réunissant en quelques pages à la portée de tous, les données essentielles de droit constitutionnel et administratif. La forme didactique adoptée dans cette édition en rend la consultation très aisée, mais une bonne table analytique y aurait encore contribué davantage. Nous recommandons néanmoins ce livre à tous

ceux qui veulent comprendre leur journal et lire avec profit les articles politiques de nos revues, ainsi qu'à tous les étudiants. G. DAYEZ.

VARIA.

- A. HUEBNER. *Vorstudien zur Ausgabe des Buches der Könige in der Deutschenspiegelfassung und sämtlichen Schwabenspiegelfassungen.* (Abhandl. der Gesellsch. der Wissensch. zu Göttingen). — Berlin, Weidmann, 1932, 8°, VIII-143 p. RM. 10.

Le Dr Hübner, le spécialiste à qui nous sommes déjà redevables du texte du « *Buch der Könige alter und neuer Ehe* » dans les *Monumenta Germaniae*, nous livre ici le travail préparatoire à une nouvelle édition critique. D'abord il rejette le titre traditionnel pour le remplacer par les deux suivants « *Buch der Könige* » pour la 1^{re} partie qui l'intéresse seule, conservée en 51 ms, contenant des monographies de patriarches et rois de l'A. T., et « *Prosakaiserchronik* » pour la 2^e partie, d'un autre auteur, représentée par 8 ms. seulement, contenant des histoires de rois de Perse, d'empereurs romains et même germaniques jusqu'à Conrad III.

L'original du « *Buch der Könige* » est une œuvre à base d'Écriture Sainte et de Petrus Comestor des environs de 1275, dans le parler d'Augsbourg. Il faudra l'éditer en quatre textes parallèles pour respecter la personnalité des différentes rédactions représentées par la tradition manuscrite des Deutschen- et Sachsenspiegel, au sort desquels est lié celui du Buch der K. M. H. expose avec méthode et vigueur son travail de collation et de critique interne pour l'établissement d'un *stemma*.

Mais des études plus proprement philologiques font suite à cet aride labeur, sur le style, les relations littéraires, la signification de l'œuvre dans l'histoire des idées. Ainsi l'idéal de pauvreté qui s'y fait jour fera conclure à une influence franciscaine. Chapitres riches de substance, qui constituent une décisive contribution à la monographie encore attendue de ce vénérable monument de l'antique culture germanique.

T. D.

- M. W. FANNING. *Maphei Vegii Laudensis De Educatione Librorum et eorum Claris Moribus Libri Sex.* A critical text of Books I-III. — Washington, The Catholic University of America, 1933, 8°, xxv-127 p.

Il ne faut point s'étonner de l'attention que Sister Fanning vient d'accorder à l'excellent humaniste italien du XV^e s., Mapheus Vegius, dont elle a publié trois livres de pédagogie, « *de Educatione Librorum* », que trois autres, pour compléter le traité, doivent suivre, « *de claris eorum moribus* ». Ce qu'on nous en a proposé suffit à justifier la remise au jour du vieux pédagogue en qui, assurément, de tous les humanistes de la Renaissance, les deux esprits, antique et chrétien, se sont le plus savoureusement conciliés.

Ses principes d'éducation sont le pur classicisme, basés sur un bon sens vigilant, sur une observation personnelle et une très vaste lecture tant profane que sacrée qui affleure constamment en les plus heureuses citations. L'originalité est surtout dans le style. Il ne faut pas plus battre les enfants comme des ânonns que les accabler de minauderies comme des petits chats de luxe... Que si l'on tient absolument à les fouetter, en dépit des interprétations bénignes que souffrent les passages de l'Écriture louant le procédé, il faut du moins respecter l'adage téréntien « *ne quid nimis* ». Et de nous rappeler qu'un chevalier romain laissa périr son fils sous les verges... On reconnaîtra à cet exemple

l'esprit nuancé mais encore l'agréable manière de Vegius à quoi ne nuit point une pureté cicéronienne.

Le travail de Sister Fanning fut d'éditer critiquement cette œuvre attrayante, d'après 9 ms. dont le meilleur est au Vatican (7647, ff. 1^r-59^r). Des notices biographiques et littéraires, une liste des éditions, traductions et études relatives précèdent le texte latin, transcrit en orthographe moderne. T. D.

Sénèque. l'Apocoloquintose du divin Claude, texte établi et traduit par René Waltz. — Paris, Les Belles-Lettres, 1934, 8°, 27 p. Fr. 9.

M. R. Waltz vient de nous donner le texte critique avec traduction du célèbre pamphlet qui, s'il n'a rien ajouté à la gloire de Sénèque, ne nous en est pas moins précieux pour l'histoire de l'ironie dans les Lettres et, subsidiairement, pour la biographie de l'empereur Claude. — Le texte est basé sur le ms. de Saint-Gall, du X^e ou XI^e s. Une dizaine de passages obscurs ou incertains sont discutés en introduction et la solution est généralement donnée dans un esprit de fidélité au manuscrit et d'opposition aux ingéniosités de la critique allemande. L'élégante traduction, que des notes succinctes éclairent au besoin, découvre sans effort les intentions malicieuses de l'auteur. T. D.

LIVRES REÇUS.

Missel liturgique des enfants. Première initiation à la liturgie. — Paris, Bonne Presse, 1933, 16°, 126 p. ill., Fr. 5.

Chaque action liturgique est illustrée ; 63 images, 63 pages de texte.

A. BRENON. *Mois de Marie.* — Paris, Bonne Presse, 12°, 191 p. Fr. 6.

Les perfections de la sainte Vierge ; son rôle providentiel dans le monde des âmes.

H. MATHIEU, S. J. *Quel est le but de la vie.* — Paris, Bonne Presse, 1933, 12°, 118 p. Fr. 4.

Le problème ; les attitudes (ignorance, délais, fin de non-recevoir) ; les biens de ce monde ; Dieu ; l'obligation ; la récompense.

F. J. THONNARD. *Saint Thomas d'Aquin.* — Paris, Bonne Presse, 1933, 16°, 137 p. Fr. 2.

F. AMIOT. *Lumière et paix de l'Évangile.* — Paris, Éditions Spes, 1933, 8°, 256 p. Fr. 10.

Les trésors de vie spirituelle que renferme l'Évangile, notamment le sermon sur la montagne (avec le *Pater*), le discours après la Cène, et ces deux portraits de saints : saint Jean-Baptiste et saint Pierre.

A. PORTALUPPI. *L'âme religieuse de Contardo Ferrini.* — Paris, Lethielleux, 1933, 8°, xxiv-200 p. Fr. 12.

Ce livre est le premier d'une collection qui s'efforcera de présenter quelques grands « Apôtres d'aujourd'hui ». Ferrini, professeur de droit romain en diverses Universités d'Italie, fut un vrai modèle d'apostolat discret et fécond ; il réalisa en lui l'harmonie de la foi et de la culture la plus profonde.

L. ROUZIC. *Les sept paroles et le silence de Jésus en croix.* — Paris, Lethielleux, 1933, 16°, 128 p. Fr. 8.

FR. MUGNIER. *La liberté de la vocation.* — Paris, Lethielleux, 1934, 8°, 160 p. Fr. 10.

L. SOUBIROU. *L'enseignement de saint Paul dans les épîtres de l'année liturgique.* — Paris, Lethielleux, 1933, 8°, 312 p. Fr. 18.

L'Église a choisi, comme épîtres, des passages de saint Paul qu'elle a jugés les plus instructifs pour ses enfants. N'est-il pas tout indiqué de grouper ces textes en un tout doctrinal et de les commenter ?

J. CLOSON. *Un évêque de Liège peu connu de la fin du XIII^e siècle: Jean d'Enghien (1274-1281).* — Extrait du *Bulletin de l'institut archéologique liégeois*. 1933, 44 p.

JOS. M. MARCH. *La Exclusiva dada por España contra el Cardinal Guistiniani en el conclave de 1830-1831 según los Desjachos diplomaticos.* — Extrait de *Razon y Fé*, 1932, 47 p.

Congrès des lecteurs des Provinces Franciscaines de langue française. 3^e Congrès, Brive, août 1932. — Extrait de la *France Franciscaine*, 1933, 254 p.

Outre les comptes rendus des séances plénières et des travaux des sections, ce fascicule contient quatre longs rapports : Les sermons de saint Antoine de Padoue, par A. Le Carou ; Essai de synthèse philosophisme du scotisme, par S. Belmond ; Essai de synthèse de la théologie dans la charité, par R. Deffrennes ; Le lecteur, ses devoirs et ses droits, par L. N. Hamel.

L'apparition de la Salette. Histoire, critique, théologie (deuxième année, n° 2). — Adm. et rédaction : La Salette de Tournai (Belgique), 1933, 8°, 179 p. Le numéro annuel. Fr. fr. 15 ; Fr. belges 22.50.

Cette revue étudie toutes les questions relatives à l'apparition de la Vierge à la Salette. Le présent numéro expose : Comment la Vierge parle à son peuple ; les Relations primitives du fait de la Salette ; les « Notes Lagier » ; la grâce faite à Maximien et à Mélanie. — Suivent des actualités salettines (Beauraing), et des textes inédits.

S. MARIE-GUÉNOLÉ. *Une amie de l'Eucharistie. Meurdjana, la petite arabe.* (Collection « Parvuli »). — Paris, Lethielleux, 1933, 12°, 96 p. Fr. 5.

A. MIRAMAR. *Histoire pittoresque d'une famille de Palestine. Akkinaï au pays de Jésus.* — Paris, Lethielleux, 1933, 8°.

« M. Miramar a imaginé, dit excellemment le préfacier, M. Triest, de dépeindre en un récit amusant la vie, les sentiments, les mœurs, les usages, les occupations des gens de Palestine au premier siècle de notre ère. » Son livre est une sorte d'en marge des Évangiles. Les dessins, dus à la plume de deux savants dominicains, les RR. PP. Lavergne et Roussel, éclairent et documentent admirablement le récit, qui instruit en amusant.

PH. MAZOYER. *Une lyre sous la touche divine. Le Père Rabussier, apôtre de la vie intérieure. Fondateur des Religieuses de la Sainte Famille du Sacré-Cœur.* — Ib., 1932, 12°, 59 p.

M. HONNORAT. *Démonstration de la parenté de la langue chinoise avec les langues japhétiques, sémitiques et chamitiques.* — Paris, Geuthner, 1933, 8°, 70 p. Fr. 16.

PLATON. *Œuvres complètes.* Tome VII, 2^e partie. La République, I. VIII-IX. Texte établi et traduit par E. Chambry. (Collection Budé). — Paris, Les Belles-Lettres, 1934, 8°, 2 × 124 p. Fr. 22.

E. MEYERSON. *La notion de l'identique.* (Extrait des « Recherches philosophiques », 1933-1934). — Paris, Boivin, 8°, 17 p.

A. MOCQUEREAU. *Le nombre musical grégorien ou rythmique grégorienne*. Théorie et pratique. Tome II. — Paris-Tournai, Desclée, 1927, 8°, 859 p.

Scriptores Historiae Augustae, edidit E. Hohl. (Bibliotheca Teubneriana). — Leipzig, Teubner, 2 vol., 12°, 305 et 304 p.

L'auteur a traité la question des manuscrits dans une étude parue en 1913 (*Beiträge zur Textgeschichte der Historia Augusta*, dans *Klio* 13, 1913, p. 258-288 ; 387-423). Tous dépendent du ms. Palatinus 899 de la Vaticane. Au cours des âges, ce manuscrit a subi, malheureusement, des retouches. Pour reconstituer son texte primitif il faut donc s'aider des autres manuscrits, surtout de celui de Bamberg, et aussi de quelques « excerpta » qui ne dépendent pas du Palatinus. Tel est le travail dont E. Hohl nous donne ici le fruit : l'édition critique de l'*Historia Augusta*.

A. J. NOWOWIEJSKI. *Plock Monografia historyczna*. Wydanie II. — Plock, B.cia Detrychowcie, s. d., 4°, 714 p. ill.

LÉOPOLD KASTNER. *Tage der Einkehr*. Achttägige Exerzitien für Weltleute von einem Priester der Gesellschaft Jesu in sprachlicher Erneuerung hrsg. von L. Kastner. — Munich, Kösel et Pustet, 16°, 420 p., relié Mk. 4.80.

G. MORGER. *Zur Frage der Wiedervereinigung im Glauben in der Schweiz*. — Fribourg, St. Paulus Druckerei, 1933, 8°, 11 p.

P. LETURIA. *Quaenam Dr Lud. von Pastor in Historiam suppressionis Societatis Iesu conscribendam de penu suo protulerit*. (Extrait de *Archivum Soc. Iesu*, III, 1934). — Rome, Borgo S. Spirito, 3, 1934, 8°, 4 p.

LUCIEN DAVID. *La prononciation romaine du latin et le chant grégorien*. — Grenoble, Librairie S. Grégoire, 1929, 8°, 61 p.

Chne H. COUGET. *Notes de pastorale. Lettre à un jeune prêtre*. — Paris, Bonne Presse, 1934, 12°, 64 p. Fr. 2.

Ces « Notes de pastorale » d'un curé de Paris expérimenté contiennent d'excellents conseils.

MARCEL BARON. *Douze retraites du mois*. — Paris, Bonne Presse, 1934, 12°, 366 p. Fr. 10.

L'utilité des retraites du mois ; méthode et moyens ; douze plans de retraite, un par mois, sur les sujets les plus substantiels. Chacun de ces sujets est étudié de façon à fournir des méditations et des lectures très variées pour un jour de récollection.

A. FORGET. *Le Père Eudore De Vroye*. — Louvain, Museum Lessianum, 1934, 12°, 190 p. Fr. 15.

Cette vie méritait d'être écrite. Rien d'extraordinaire, assurément dans la carrière de ce jésuite (1869-1929), décédé des suites de l'accident de chemin de fer à Hal, en 1929 ; mais l'exemple vivant de la fidélité constante et souriante au devoir tel qu'il est prescrit, unie à une non moins constante bonté, et à un patriotisme ardent. Ses conseils étaient particulièrement pratiques, tels ceux qu'il développe dans sa lettre à un curé (Appendice III).

Mère Tèrese-Emmanuel, cofondatrice des religieuses de l'Assomption (1816-1888), par une religieuse de l'Assomption. — Paris, Bonne Presse, 1934, 8°, xx-268 p. Fr. 10.

Vraie mystique, cette religieuse, dont Mgr Gay, son directeur pendant

quarante ans, écrivait : « Je n'ai jamais connu d'âme à qui Dieu ait tant parlé... aimée de Dieu à faire envie aux anges. » Lumière, dévouement total à Dieu et au prochain, telles étaient ses caractéristiques.

E. LACOSTE. *Le P. François Picard, second supérieur général de la Congrégation des Augustins de l'Assomption*. — Ib., 1934, 12°, 560 p. Fr. 15.

Lutteur énergique, apôtre intrépide, serviteur désintéressé de toutes les causes surnaturelles, religieux et supérieur éminent, le P. Picard (1831-1903) méritait cette biographie où se rencontrent tous les problèmes de l'ordre religieux et intellectuel qui ont agité la seconde moitié du XIX^e siècle et les débuts du XX^e.

EUG. DUPLESSY. *Cours supérieur de Religion VI. Exposé de la Religion. Livre 3^e. La grâce par les sacrements dans l'Église catholique*. — Ib., 1934, 16°, 510 p. Fr. 10.

L'éloge du cours du chanoine E. Duplessy n'est plus à faire. Ce volume expose admirablement le « mécanisme », si on ose dire, de la grâce répandue par les sacrements dans le chrétien et informant sa vie intime.

H. PINARD DE LA BOULLAYE. *Jésus, Lumière du monde. Conférences de N.-D. de Paris*, 1934. — Paris, Éditions Spes, 1934, 8°, 288 p. Fr. 12.

Ce livre vient bien à son heure. Dans les ténèbres du moment présent, il traite de Jésus, lumière du monde. Le titre même de la première conférence témoigne, tout de suite, de l'actualité du sujet : « La plus redoutable des crises ». Les conférences qui suivent : « Le progrès indéfini de l'humanité ; L'adaptation nécessaire des dogmes ; Si le Christ n'a rien enseigné ; Si le christianisme est fait d'emprunts ; L'originalité du christianisme primitif » donnent la solution des plus graves problèmes qui préoccupent les âmes aujourd'hui.

Lettres spirituelles de saint Jérôme. II. Les exemples, par Denys Gorce (Bibliothèque patristique de spiritualité). — Paris, Gabalda, 1934, 16°, 213 p.

La vie d'Asella ; la maladie de Blésilla ; éloge funèbre de Népotien ; la dormition de Paulina ; la mort de Fabiola ; éloge funèbre de sainte Paule ; vie de sainte Marcella.

FRANC. MARXUACH, S. J. *De notione hypostasis christianis dogmatibus recte accommodanda. Oratio academica*. — San Miguel, 1934, 8°, 7 p.

Abbé PETIGAT. *Le jeune vicaire d'Aoste*. — Paris, Lethielleux, 1934, 12°, 96 p. Fr. 8.

Question intéressante et pratique : le contraste de l'éducation du séminaire et de la vie du ministère.

ANDRÉ FAVRE. *Luc*. — Ib., 12°, x-164 p. Fr. 12.

A. LANDÈS. *Les pouvoirs des confesseurs pendant l'année jubilaire 1934-1935*. — Paris, Desclée De Brouwer, 1934, 16°, 46 p. Fr. 2.50.

M. GESCHWIND. *Vivre du Christ*. Dessins d'Edgar Nelh. — Ib., 1934, 12°, 91 p. Fr. 3.

J. ALZIN. *Les buissons ardents*. Rencontres avec Dieu pendant l'année. Préface de Pierre l'Ermite. Images de Richard Krack. — Bruxelles, Cité chrétienne, 1934, 4°, 126 p. Fr. 20.

UN CURIEUX INÉDIT DU IV^e/V^e SIÈCLE. LE SOI-DISANT ÉVÊQUE ASTERIUS D'ANSEDUNUM CONTRE LA PESTE DES AGAPÊTES.

Comme je profitais d'un court séjour à Vérone, en juin 1929, pour exercer après tant d'autres mon métier de fureteur dans l'admirable « Capitolare », l'une des gloires de la vieille cité des bords de l'Adige, je remarquai entre autres le manuscrit CXIII (214), ayant pour titre : *Vitae sanctorum. Homiliae et epistolae SS. Patrum, etc.* Il ne payait guère de mine, en vérité : c'était un recueil sur papier, écrit au XV^e siècle par Pellegrino de' Pellegrini. Cependant il contenait des copies de documents anciens assez rares, par exemple de ce *Sermo Petronii episcopi in natale sancti Zenonis*¹, connu et publié d'après ce seul manuscrit, jusqu'à ce que j'en découvrisse un autre exemplaire du X^e siècle, dans le Clm. 14386, fol. 31. Une autre rareté, ou plutôt un *unicum* — car je n'ai pu en retrouver aucune trace ailleurs — c'est le curieux opuscule, encore inédit, semble-t-il, qui se lit fol. 69^r-76^v, et qui a pour titre, en tête du texte : SANCTI ASTERII EPISCOPI ANSEDUNENSIS AD RENATUM MONACHUM, et dans l'index sommaire en tête du volume : LIBER SANCI ASTERII DIVI HIERONYMI DISCIPULI AD RENATUM MONACHUM DE FUGIENDO MONIALIUM COLLOQUIO ET VISITATIONE. Pressé par le temps, je dus me borner d'abord à en analyser le contenu, et transcrire les passages les plus saillants : mais le trop modeste quoique très méritant conservateur actuel de la Capitulaire, Don Giuseppe Turrini, a eu la bonté depuis de faire copier le tout à mon intention par un de ses élèves, et, avant de me l'envoyer, de vérifier par lui-même l'exactitude de la transcription. Cette copie est restée depuis lors dans mes cartons, sans que je prisse sur moi d'en signaler le contenu au public, ma première impression ayant été qu'il s'agissait là simplement d'un apocryphe à joindre à tant d'autres qui sont venus grossir indûment le bagage littéraire de saint Jérôme. Dans les derniers temps cependant, après

1. Cf. R. Bénédict. XIV (1897), p. 3 suiv.

avoir de nouveau parcouru attentivement la pièce en question, j'ai dû modifier peu à peu mon opinion au sujet de son origine : elle me paraît toujours constituer une sorte de faux, dans le sens que j'expliquerai plus loin, mais ce faux est, autant que je puis voir, de fabrication très ancienne, peut-être du IV^e ou V^e siècle, donc contemporain de Jérôme, et probablement issu de son milieu.

Voici d'abord une brève description du contenu de l'opuscule.

Après le titre reproduit ci-dessus vient le salut d'envoi : *Dilectissimo mihi atque amantissimo fratri Renato Asterius in domino Iesu Christo salutem*. L'incipit est ainsi conçu : *Licet fixo in transitu dente mordicus laceres ; l'explicit, ita promiscue habetis, ut dicatis inter eos (pour vos ?) omnia esse communia*.

Tout le début, extrêmement diffus, est consacré à ces excuses habituelles, inspirées par une humilité plus ou moins de convention, et surtout par la crainte de s'attirer l'inimitié de ceux dont on se verra obligé de signaler les vices. Voici, en effet, le sujet proposé (*ordo propositae quaestionis*) par René à Asterius :

Adverti primum scire te velle de statu sexus utriusque ac nomine monachorum : qui vel ab hoc ordine differant, vel qui simul mundum cupiditatesque devincunt ; tum de vitae cursu seu proposito... Ad extremum quare passim quasi ex uno consensu plurimis liceat, quod uni recte non liceret : quando sub honestis nominibus deo quippe dicatis paria inveniantur, et bigae quae plerumque non currant occasione vitiorum.

En réponse à ces questions, A. commence par rappeler ce que l'Écriture nous apprend de la manière dont Dieu a créé l'homme, et comment celui-ci, seul à l'origine et se suffisant à lui-même, constitua pour ainsi dire, dans le paradis le premier type du moine. Mais bientôt voici venir la femme, désignée d'une façon étrange comme un *appendix confirmati dudum iuvenis* ; et celle-ci, quoique soumise à l'homme et destinée à lui servir d'aide, n'imagina de meilleur usage de son influence sur lui que de le tromper et de l'entraîner à la mort. Voilà donc à quoi aboutirent ces *flendae societatis initia*. Mais enfin cela n'empêche qu'Adam représente en sa personne les prémices de la vie monastique : *In Adam ergo monachorum primitiae dedicatae sunt* ; et de lui, par une longue succession de saintes gens, cette institution s'est continuée jusqu'à notre époque : *ad nostram usque pervenit aetatem*.

L'auteur décrit alors ce que doit être le moine digne de porter ce nom, chose rare, dit-il, et qu'on rencontre difficilement. Le moine parfait, selon lui, c'est celui qui se contente d'une vie humble et cachée, et se fait voir le moins possible en public. Il est comme « le passereau solitaire » que le psalmiste nous

représente comme perché sur le toit des demeures humaines, plus rapproché des cieux, et insensible à ce qu'on dit sur la terre. Aussi a-t-il appris à fouler aux pieds la vaine gloire, à laquelle pourrait parfois l'exposer sa profession, quoique d'un autre côté elle lui suscite de la part de certains milieux l'aversion et le mépris. Il doit pour cela s'armer avant tout de la crainte du Seigneur, puis se détacher toujours plus de tout ce qui n'est pas digne du paradis, pas nécessaire pour le ciel : par conséquent se priver, non seulement du superflu, mais même à l'occasion du nécessaire, de tout ce qui pourrait porter atteinte à la pleine liberté de son âme. Son espérance, il doit la mettre à tout attendre du ciel, ne retenant pour lui-même rien d'ici-bas ; son ambition, à vivre dans la pauvreté et la nudité du Christ qu'il a pris pour modèle : *Christum pauperem pauperior famulus prosequatur, nudum nudus inquirat*. Tout son avoir doit consister dans les choses qu'il ne saurait perdre à la mort : *illud debet habere monachus, quod non possit perdere moriturus*. Et, à ce point de vue, ni le sexe ni l'âge ne font de différence : une même ardeur doit résulter en tous de la même foi, de la même espérance ; c'est la force d'âme que Dieu a promis de couronner, non le sexe. On peut même dire qu'une double récompense est réservée à qui aura su vaincre à la fois le sexe et la nature.

A. passe ensuite à décrire d'une façon typique les diverses façons dont les solitaires pourvoient à leur logement, soit en partageant au fond des forêts la vie des bêtes fauves, n'ayant que leurs repaires pour abri, et se contentant comme le premier homme du feuillage des arbres pour couvrir leur nudité ; soit en s'avancant jusqu'aux extrémités du désert, sans redouter la multitude de serpents, de dragons et d'aspics aux morsures desquels ils se trouvent sans cesse exposés ; soit enfin en se claquemurant sous des roches fermées à la lumière du soleil, se condamnant de la sorte à vivre plongés dans une nuit perpétuelle :

Alius abditis extra hominum accessum reconditus silvis, ferarum cubilibus assuescit, et indumenta primi hominis imitatus variis arborum foliis corpusculum tegit, nihil ex terrore ac fremitu commorantium pavens : scit enim quia naturali lege cuncta deserviant. Alius vasta includitur heremo, et serpentum agminibus mixtus, muro fidei circumdatus, cristisque draconum et trisulcis aspidum linguis nudum pedem intrepidus superponit... Alius concavae rupi succedens, caecis exceptus tenebris, perpetuae noctis hospitio requiescit, ita vitae praesentis commoda spernens, ut etiam luce hac perfrui dedignetur.

Malheureusement, on trouve aussi, parmi ceux qui exercent cette sainte profession, la paille trop souvent mêlée au froment :

des gens qui se glorifient du nom de moines, et se soustraient honteusement aux obligations qu'impose leur état. L'auteur ne veut pas encourir le reproche de malveillance, en étalant trop ouvertement ce qui dans leur conduite est digne de répression. Mais ils sont les premiers, sous ce rapport, à s'exposer en public d'une façon choquante et franchement intolérable. On les voit promener tous les jours leur oisiveté à travers le forum, à tous les carrefours et sur les places publiques. Non seulement, comme il est dit des Athéniens, ils prêtent une oreille curieuse à toutes les nouvelles du jour, ils prennent encore plaisir à s'ériger en censeurs de la conduite d'autrui, ou au contraire à jouer le rôle de vils adulateurs à l'égard de ceux dont ils veulent gagner la faveur. Impatients du silence et de l'étroitesse de leurs pauvres demeures, ils aiment, ces *palliati*, à se mêler aux foules, à prendre part aux réunions publiques. Et il ne leur suffit point d'y figurer comme simples auditeurs ou spectateurs : vient-il à se former un cortège, à éclater une sédition, il n'est rien qu'ils ne fassent pour l'exciter et en accroître les proportions. A défaut de cela, ils ont recours à d'autres moyens pour attirer sur eux l'attention : ou ils se plaisent à répandre des nouvelles sensationnelles, produits de leur propre imagination, ou bien ils s'installent sans façon sur des sièges destinés à de tout autres usages, les bancs des boutiques par exemple, et même les chaires réservées aux médecins (*aut tabernarum scamnis, aut medicorum cathedris insideant*). C'est là qu'ils se mêlent de pérorer devant de pauvres innocents sur toutes sortes de choses qu'ils ignorent eux-mêmes, sur les mystères de l'Écriture en particulier, prenant à tâche d'embrouiller le plus possible les sujets qu'ils abordent, et d'y mélanger le faux et le vrai, de manière que leurs simples auditeurs finissent par en avoir la berlue. C'est ainsi qu'ils en arrivent à propager des opinions qui constituent de véritables hérésies, telles que celles d'Arius et d'Origène : sans doute, ils n'osent pas proférer trop ouvertement ces erreurs, mais l'antique serpent, malgré sa tête fracassée, trouve moyen, par leur bouche, de continuer à répandre en secret son poison.

Arrivé à ce point de son réquisitoire, l'auteur voudrait pouvoir se taire, et éviter de donner prise davantage à l'animosité de l'adversaire : mais sa conscience l'en empêche, et lui fait un devoir de dénoncer, coûte que coûte, le péril dont les mœurs sont menacées. S'il ne peut apporter au mal un remède efficace, il s'efforcera du moins d'en exposer la laideur, et par là d'en inspirer l'horreur. Il ne fera d'ailleurs que répéter ce qu'on va chantant

à tous les échos, en public comme en privé, au sujet du dévergondage de ces prétendus moines : le vulgaire lui-même ne se prive pas d'employer pour les désigner les sobriquets les plus déshonorants. Et ils n'y donnent que trop lieu par l'impudence de leur conduite, par l'effronterie, par exemple, avec laquelle ils assiègent la porte des demeures opulentes, dans l'espoir que leur visite leur vaudra un bon dîner. Mais c'est surtout chez les riches matrones qu'ils cherchent à faire voir leur frimousse. Ici, le tableau tracé par Asterius ressemble décidément trop à certaine préface du sacramentaire léonien, dont L. Duchesne lui-même s'est cru obligé « d'atténuer » le caractère satirique¹ ; il vaut mieux se contenter de reproduire le texte latin :

Matronarum quoque temptant adire colloquia, et vultum curiosius inserendo quasi necessarios se domesticis usibus simulant, deosculatissime manibus servilem in modum colla submitunt. Urgente autem in occasum die secretioribus illud tempus officiis deputant : consciis enim omnium malorum tenebris praebent accipiuntque furtiva colloquia. Aliasque solicatorum more penetrant domos, et captivas ducunt mulierculas peccatis oneratas ; et quia nec suo nec alieno pudori parcunt, ex conducto feminarum infelici contubernio mixti importunas horas vigiliis et fabulis conterunt. Quid iam non suspicioni detur ex collatione secreta, quae per solitudinem captatur et noctem ?

Ce qui ne donne plus lieu à de simples soupçons, par exemple, c'est l'avarice et la cupidité qu'ils affichent au grand jour. S'agit-il de travaux nécessaires, mais serviles, ils en chargent quelques misérables frères, qu'ils traitent avec une révoltante cruauté, tandis qu'eux-mêmes vont étalant leur faste, et cherchant partout quelque proie d'occasion à jeter aux ardeurs de leur insatiable avarice. Il en est même qui, dans ce but, n'hésitent pas à exercer un vil commerce. Mais ce n'est là qu'un commencement : à mesure qu'augmente leur honteuse fortune, ils n'ont point de cesse qu'ils ne l'aient portée au plus haut point possible. Pour cela, ils s'abaissent jusqu'à mendier la faveur des pouvoirs publics, bien plus, ils osent affronter jusqu'aux appartements privés de la cour impériale (*ut imperatoriae quoque aulae non dubitet adire secreta*), et acceptent, faute de mieux, d'humilier la liberté du Christ sous l'emploi lucratif de receveur d'impôts. Quelle chute lamentable pour un homme qui avait pris l'engagement de suivre la croix dans le dépouillement de toutes choses ; qui après avoir cherché Dieu dans la pauvreté, l'oublie à présent qu'il s'est fait riche !

1. *Origines du culte chrétien* ⁵, p. 150.

L'auteur passe de là à tracer en raccourci le portrait des so-disant religieuses aux airs de courtisanes ; ici encore il entre dans un tel luxe de détails, qu'il serait regrettable de leur faire perdre de leur saveur, en ayant recours à une traduction :

Videas namque ordinis luxum, et diversa scemata procedentium : huic candenti lino depictam suspensis caligam stridere vestigiis, et pedetentim gressibus fractis solutionem viscerum turpiter apparere ; aliae vero nitidas angustis plantas inhaerere taurinolis, tenuique loro ita circumdari, ut nulli sit dubium, eiusmodi pedes pingi potius quam muniri... Cumque scema convertunt musco, et reddentibus flammis, et exquisiti fragrantia peregrini odoris inficiunt. Et licet abiecto incedant vultu, alienos tamen oculos gestibus petulcis invitant ; et dum se visui omnium subtrahunt, artificiose monstrant quod videri non sinunt.

C'est dans ce vivier des religieuses mondaines que se recrute d'ordinaire cette « peste des Agapètes », que vise spécialement Asterius dans la dernière partie de l'opuscule. Ce sont, en général, des personnes qui éprouvent le besoin de se consoler dans la compagnie secrète d'amis intimes, c'est-à-dire d'hommes sujets aux mêmes passions qu'elles-mêmes. Elles ont peut-être des frères, des parents à un degré quelconque : cela ne leur suffit pas, il leur faut des étrangers, des gens au gré de leur désir, non ceux que la nature indique d'elle-même. Et alors la prétendue vierge, renonçant à la contrainte, soit du monastère, soit de la maison paternelle, de se mettre en quête d'un petit cénacle bien vicieux, parmi les membres duquel on consente à l'inscrire. Laissons encore parler là-dessus notre Asterius, qui semble vraiment s'y connaître à merveille :

Iam quasi avis libera singulorum per atria foresque circumvolans blanda cum voce socium vitae miserabilis quaerit : et ubi quibusdam decipulis errantem ceperit virum, vel, quod maxime insectatur, si laqueaverit monachum, summa primum vestigia venerans, linamenta vestium fimbriasque delambit, et provoluta genibus castitatem, quam non habet, lacrimis ac fletu commendat, et sub hoc officiali argumento illa animi austeritas delenitur. Verum adubi acceptam sponsonem firmaverit, dignum penatibus suis se laetatur introduxisse custodem. Sed cum quotidiano usu liberiolem nutrierit frontem, redit ad se et ad mores suos, domesticaque liberalitate multis modis illiciens hominem, ruborem simul ac verecundiam proicit ; et omni garrulitate lasciviens, apprehensam infelicis manum iungit oculis suis ; reclinat interdum pectori caput, et molli nonnumquam latera fovet amplexu, insertisque collo brachiis tota pendet ex humeris, et per hos impudentiae gradus etiam ad oscula pervenitur. Parce mihi pudor, parce verecundia : ipsi iam necessitati debitores sunt, quos et libertas et sexus cogit desiderare, quod nati sunt.

Naturellement, après de semblables abandonnements, il n'est plus question d'avoir cure des vertus et observances de la vie religieuse : on ne songe qu'à faire ripaille de son mieux, à se livrer sans vergogne aux appétits du luxe et de la gourmandise. Rien d'assez délicat en fait de nourriture, pas de vaisselle suffisamment somptueuse ; quant aux vins, ils doivent être des crus les plus estimés, avoir nombre d'années de bouteille. Et alors, *inter pocula*, le front rigide du ci-devant solitaire se déride, il n'est plus pour lui désormais que ris et liesse, dans la contemplation des soulèvements de l'estomac bien repu de sa « chérie ». C'est le nom qu'il donnera à sa compagne, sa concubine réelle sous des apparences trompeuses, de même que celle-ci ne trouve pas de diminutifs assez gracieux, pour témoigner son amour à celui qui a consenti à se faire pour elle communiste d'un nouveau genre, partageant tout avec elle, biens, demeure, habillement même, sans parler du reste : elle l'appelle son *carolus*, son *non-nulus* et que sais-je encore ?

Ici, l'auteur termine d'une façon un peu brusque, non toutefois sans avoir formulé cette réflexion, qui permet de fixer d'une façon du moins approximative son époque et son milieu :

Hoc modo prolapsis a disciplina veteri moribus, quod antea nulla recolit aetas, NOSTRA protulit infelicitur. Novae subornantur effigies : audimus AGAPETARUM pestifera vocabula, et pro infami concubinarum morbo aliud inducitur nomen uxorum.

*
* *

Quel peut être l'auteur de l'étrange opuscule analysé ci-dessus ? De quel pays était-il ? A quelle époque a-t-il vécu ? L'écrit lui-même est-il vraiment ancien, ou, comme je l'avais soupçonné d'abord, de fabrication relativement récente ? Autant de questions auxquelles j'essaierai de répondre dans la mesure du possible.

D'après le titre, on l'a vu, l'auteur serait un certain évêque Asterius ; « disciple de saint Jérôme », ajoute celui qui a décrit en tête le contenu du manuscrit. On ne connaît d'autre Asterius en relation avec Jérôme que le sous-diacre de ce nom qui, en 398 et 402, fut chargé par le saint docteur de porter plusieurs lettres de lui adressées à saint Augustin¹. Mais on ne sache pas que cet Asterius ait été élevé plus tard à l'épiscopat, quoique la chose soit possible en soi. En tout cas, il n'aura pas occupé

1. Les lettres CIII et CII, plus une troisième lettre, semble-t-il, qu'on trouve mentionnée dans l'Ép. CIII, n. 1.

le siège d'Ansedunum, un évêché de ce nom n'ayant pas la moindre attestation dans l'histoire ; et, du reste, ce nom de lieu devrait être cherché dans quelque région celtique, et on se demande quelle relation peut avoir existé entre elle et notre Asterius. A moins que *Ansedunensis* ne soit une forme altérée pour *Anthedonensis* : il a existé, comme on sait, en Palestine, au nord de Gaza, un diocèse d'Anthédon, duquel trois évêques seulement sont connus, de 431 à 536. Quant au moine René, à qui le traité serait adressé, on n'en trouve pas de trace dans l'entourage de Jérôme : mais il est fait mention, dans l'histoire ecclésiastique, de divers personnages de ce nom, dès les IV^e et V^e siècles. En somme, le titre est, on le voit, assez peu rassurant, et la plus grande réserve est de mise, lorsqu'il s'agit de se prononcer sur sa valeur.

Un point tout à fait sûr, c'est que cette pièce n'a pu être composée que par un latin. Cela ressort déjà du style, généralement assez bien tourné, par endroits même remarquable, et du soin que met l'auteur à observer les lois du rythme et à soigner l'harmonie de la phrase. Il est du reste une preuve plus évidente encore, la citation textuelle de deux passages de l'Énéide. Dès le début, à propos des inconvénients qu'il entrevoit, soit à garder le silence, soit à traiter le sujet délicat proposé par René, Asterius prend pour règle de conduite le conseil donné par Helenus à Énée :

Coactus itaque petam turbidum littus, spumosisque albatem fluctibus ripam celeri cursu decurram ; et si aliter occultas evadere non licet cautes, scopulosum aequor rapidis anfractibus evitabo :

Dextrum Scylla latus, laevum implicata¹ Charybdis
Obsidet².

Puis de nouveau vers la fin, en décrivant l'avarice et la cruauté du moine avide de s'enrichir :

Eleemosynae officium mutatur in praedam :
Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames³ !

Non moins significatif à cet égard, le passage où il traite de l'étymologie du nom de moine, d'après le verset 8 du Psaume CI,

1. Faute de copiste pour *implacata*, dont les manuscrits de Virgile sont coutumiers à cet endroit.

2. Aeneid. III, 420 sq.

3. Ibid., III, 56 sq.

montrant que le texte grec est ici plus expressif encore que le latin :

Cuius nominis vim sic per os sancti David scriptum significat : *Factus sum sicut passer solitarius in tecto*¹; quod magis evidenter in graeco exprimitur : Ἐγενόμην ὡς στρουθίον μονάχον² ἐπὶ δώματι, monachum solitarium significans.

Supposé que l'opuscule soit réellement du sous-diacre Asterius, son nom n'empêcherait pas qu'il ait pu être un latin ; en tout cas, il a dû savoir le latin, pour aller en Afrique porter des lettres à l'évêque d'Hippone. Et il résulte des *Tractatus* de saint Jérôme que le monastère de Bethléhem était peuplé de Latins aussi bien que de Grecs.

Quant aux autres citations bibliques qu'on rencontre au cours du traité, quoique conformes en général à la Vulgate, elles s'en écartent aussi par endroits, soit qu'elles aient été faites librement et de mémoire, soit qu'elles soient empruntées à quelque autre traduction antérieure³ : donc, à peu près ce qu'on observe dans les citations faites par Jérôme.

Et, comme on aura pu le remarquer, la ressemblance entre les deux ne se borne pas à cela : on trouve, dans plus d'un passage, une analogie frappante de pensée et d'expression. Je signalerai, comme particulièrement digne d'attention, l'emploi, par l'un et l'autre, du terme *Agapetae*, pour désigner les vierges qui faisaient maison commune avec un clerc ou un moine : usité chez les Grecs, comme on le voit par les poèmes de saint Grégoire de Nazianze, on ne le trouve guère chez les Latins, bien que la chose y fût connue, à l'exception de Jérôme et d'Asterius⁴. Et tous les deux s'accordent à désigner cette engeance, nouvellement éclore, comme une véritable « peste⁵ » menaçant la pureté des mœurs et des institutions chrétiennes. On a vu également comment notre auteur traite Origène, allant jusqu'à le mettre sur le même pied que le fondateur de l'hérésie arienne⁶. Le trait est absolu-

1. Ps. 101, 8.

2. Ainsi dans le manuscrit, au lieu de μονάχον ; mais le changement est peut-être intentionnel.

3. II Petr. 3, 3 par exemple, est cité en ces termes : « Hoc iam dudum apostolicus sermo divina voce signavit dicens : *In novissimis diebus illusores et iuxta propria desideria ambulantes* ; version identique à celle que suivait en 393 saint Jérôme *Advers. Iovinian.* I, 39 (Migne 23, 207 C).

4. L'épître à Oceanus *De vita clericorum*, où il revient à deux reprises, est un faux avéré.

5. « *Agapetarum pestis* » Jérôme, Ép. XXII, 14 ; « *Agapetarum pestifera vocabula* » Asterius, cod. Veron. fol. 76^r.

6. « *Ex quibus Arrium et Origenem saeva huius mundi evomuit et inaudita produxit impietas* » : cod. Veron. fol. 73^v.

ment caractéristique aussi de saint Jérôme, lequel, à partir des premiers mois de 393, ne cessera de dénoncer l'illustre maître Alexandrin comme étant la vraie source de l'Arianisme : *Origenem fontem Arrii*¹.

Un autre point important sur lequel non plus il ne saurait y avoir de doute, c'est la date approximative à assigner à l'*ἀνέκδοτον* du manuscrit de Vérone. Déjà, le passage où A. représente le moine intrigant s'insinuant jusque dans les recoins les plus secrets de la cour impériale (*imperatoriae aulae secreta*) invite à en placer la composition à une époque antérieure à la chute définitive de l'empire romain. Mais il y a d'autres indices pareillement évidents : par exemple, cette attestation non douteuse que la polémique anti-origéniste battait son plein ; puis, cette description du monachisme, avec les façons si étranges dont ses adeptes pourvoient à leur logement, la part qu'ils prennent aux controverses théologiques, à l'occasion même aux séditions publiques ; sans oublier que cette fin du IV^e siècle, qui amena l'efflorescence, en Orient comme en Occident, de l'institution monastique (*ad nostram usque pervenit aetatem*), coïncida également avec une diffusion exceptionnelle de cette mode des Agapètes qui excita la juste indignation de notre auteur, aussi bien que de Jérôme et de Grégoire de Nazianze (*quod antea nulla recolit aetas, nostra protulit infelicitur*). Le langage même de l'opuscule, qui rappelle, comme je l'ai dit, celui de saint Jérôme, me paraît dénoter aussi, à sa façon, les environs de l'an 400 : c'est du moins la date que je lui aurais assignée à première vue, indépendamment des indices chronologiques que je viens de relever.

Il faut pourtant l'avouer, on est fondé malgré tout à se demander, vu la date tardive de l'unique manuscrit à notre disposition, s'il ne s'agirait pas d'un faux, d'un pastiche habile, dû à quelque érudit de la Renaissance par exemple. A cela je répondrai d'abord que ce manuscrit, si tardif qu'il soit, nous a conservé pareillement une pièce rare du V^e siècle, ce panégyrique de saint Zénon par l'évêque Pétronus, dont il a été parlé au début. Ensuite, la multiplicité et la nature des erreurs de transcription qu'on remarque presque à chaque ligne démontrent très clairement qu'une telle copie a dû être exécutée sur un manuscrit assez ancien, pour le moins de l'époque carolingienne, sinon antérieure, où la lettre *o* avait remplacé l'accusatif *um* et vice versa², *a* et *u*

1. Ep. LXXXIV, n. 4.

2. Je relèverai entre autres *magnum desideravit affectum* pour *magno d. affectu... subtrac-toque eo qui petebatur iaculo, alio* (pour *alium*), *quem sors inimica quaerit*,

étaient confondus¹, de même *et* et *ex*, et les abréviations par suspension se rattachant à la lettre *q*² avaient causé bien des difficultés au copiste du XV^e siècle.

Le libellé du salut d'envoi, au début, m'avait paru assez moderne, et je soupçonnais que lui du moins avait été mis là à une époque plus récente : mais il se retrouve, à peu près identique, dans la correspondance de saint Paulin de Nole³. De même j'avais été choqué par la présence de certaines expressions en apparence néologiques, telle *interrogatione subtili* FIGURALITER *laedas*, ou encore des mots qui ne se trouvaient dans aucun lexique : *nitidas angustis plantas inhaerere* TAURINOLIS..., CAROLUS et NONULUS *vocant*, etc. Mais je ne tardai pas à constater que l'adverbe *figuraliter* revenait à plusieurs reprises précisément dans saint Jérôme⁴, et quant aux diminutifs en question, ils dérivait d'une façon normale de substantifs ou adjectifs bien connus⁵.

Je ne vois donc, en fin de compte, aucun motif sérieux d'accuser de faux l'auteur du libelle portant le nom d'Asterius. On ne saurait nier toutefois qu'il n'y ait quelque chose d'étrange et de peu rassurant dans la façon dont il se présente à nous. L'évêque écrivain est autrement inconnu, aussi bien que son prétendu siège épiscopal : inconnu pareillement ce moine René, aux questions duquel la lettre est censée répondre. Enfin, l'existence même de l'opuscule n'a aucune attestation, en dehors de cette copie de la fin du moyen âge conservée à Vérone !

Comment expliquer cet étrange concours de circonstances ? Voici une idée qui m'est venue, et que je me borne à soumettre au lecteur. Notre écrit n'est pas le seul de son genre : l'antiquité chrétienne nous a légué plusieurs de ces diatribes indignées

inveniet. Ailleurs, l'm final est tombé : *quae ex sexu vicerit et natura* pour *et sexum v. et naturam*.

1. C'est ainsi qu'on rencontre *rubidi maris* pour *rabidi*... ; *obviam hostilis turbae cuneum depellimus* pour *obvium*... ; *in vanum rumorem aurumque liquescunt* pour *aurumque*, etc.

2. Par exemple, *enituntur qui futuri sunt esse dum vivunt* pour *quod futuri sunt*.

3. Comparer Ép. 40 *Sancto et Amando fratribus in deo al. domino Christo salutem* ; Ep. 26 *dilectissimo fratri Sebastiano... in Christo domino salutem* ; Ep. 25* *Dilectissimo filio Crispiniano P. in Christo domino salutem*.

4. GOELZER, *Latinité de saint Jérôme*, p. 198.

5. *Taurinolis* vient de l'adjectif *taurinus* : cf. *taurinae soleae*, pantoufles de femme avec semelles en cuir de bœuf. *Carolus*, diminutif de *carus*, est attesté comme nom propre par les inscriptions jusqu'en Numidie ; et c'est peut-être de là, plutôt que d'une racine germanique, que Charles Martel et Charlemagne tirent leur nom. *Nonnulus* vient évidemment de *nonnus*, appellation honorifique des moines qu'on trouve déjà dans la lettre CXVII de Jérôme, n. 6 : « *Nonnum coram te vocant ; cum se paululum averterint, portentuosum ridebunt maritum.* »

contre les inconvénients résultant de la cohabitation des vierges avec les moines ou les clercs. Il en est dont l'auteur est bien connu, celles de Grégoire de Nazianze et de Jérôme par exemple. Mais il y en a d'autres, pour le moins aussi anciennes, venues à nous sous des noms d'emprunt, dont personne n'a réussi jusqu'à présent à percer le mystère. La plus intéressante peut-être, sûrement la première en date, est ce fameux *De singularitate clericorum*¹ attribué successivement à Cyprien et Origène, voire même à saint Augustin. Une autre, la lettre à Oceanus *De vita clericorum*, un faux évident, quoique relativement ancien, figure comme pièce XLII dans l'Appendice des Œuvres de saint Jérôme². Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'un écrit bien authentique de celui-ci, traitant du même sujet, la lettre CXVII, *Ad matrem et filiam in Gallia commorantes*, de l'an 406, a été rédigée d'une façon si vague et si déclamatoire, que certains contemporains n'y virent qu'une sorte d'exercice de rhétorique, ne répondant à aucune situation réelle. « Et, ajoute Cavallera³, la manière dont il (Jérôme) rapporte lui-même cette opinion n'est pas absolument faite pour rendre complètement improbable cette hypothèse. » Voulant traiter ce sujet brûlant, très actuel de son temps en Orient surtout, mais prévoyant la recrudescence d'animosité qu'il susciterait par là contre lui⁴, le saint homme n'aurait-il pas à dessein pris à partie un clerc gaulois et sa famille, purement imaginaires, pour s'élever avec plus de liberté contre cet abus des Agapètes, dénoncé déjà par lui plus de vingt ans auparavant dans sa lettre à Eustochium ? Rien n'empêche de voir dans le pamphlet mis sous le nom de l'évêque Asterius une composition du même genre : auteur et destinataire seraient de pure invention, mais l'écrit lui-même serait ancien, rédigé peut-être dans l'entourage, en tout cas vers l'époque de S. Jérôme. Et, de même que celui-ci avait choisi la Gaule comme théâtre de la situation contre laquelle il s'élevait si vigoureusement, ainsi l'auteur de

1. Migne *P. L.* IV, 835-870. L'éditeur d'Oxford a prétendu que ce traité n'est pas antérieur au VIII^e siècle, tandis que Muratori (*Opere* t. XII, Arezzo 1771 : *De Synisactis et Agapetis disquisitio*, p. 321) le croit au moins de l'époque de saint Jérôme. Il faut remonter plus haut encore : l'opuscule en question date indubitablement de l'époque des persécutions.

2. Migne *P. L.* XXX, 288 (297).

3. *Saint Jérôme*, I, 308.

4. En quoi il ne se trompait pas, comme en témoigne Sulpice Sévère, *Dialog.* I, 9 : « Ceterum de familiaritatibus virginum et monachorum atque etiam clericorum quam vera, quam fortia disputavit ! Unde a quibusdam, quos nominare nolo, dicitur non amari. »

notre épître imagine comme évêché de son Asterius une localité fictive dont le nom a une tournure absolument celtique.

Je ne sais si un jour quelqu'un trouvera de l'intérêt à publier en entier le texte de l'ἀνέκδοτον du manuscrit de Vérone ; pour le moment, j'ai pensé qu'il valait du moins la peine d'en signaler le contenu, et de formuler l'impression qu'il m'a produite, après l'avoir eu entre les mains durant près de six ans.

GERMAIN MORIN

UN « IEIUNIUM QUINQUAGESIMAE » EN AFRIQUE AU IV^e SIÈCLE ET DATE DE QUELQUES SERMONS DE S. AUGUSTIN.

Les historiens de la liturgie d'Afrique, si appliqués d'ordinaire à en relever les moindres particularités¹, ont négligé une indication fournie par Possidius dans son catalogue des œuvres de S. Augustin, à savoir que les sermons VII et XXVIII furent prononcés *per ieiunium quinquagesimae*. Que faut-il entendre par ce jeûne ? Le contenu des sermons ne le dit pas, mais l'« Indiculum », ou catalogue de Possidius, peut désormais nous l'apprendre : de récentes et remarquables publications en ont fait mieux connaître le texte², ainsi que les sources de l'auteur et sa méthode de travail³.

* * *

S. Augustin tenait à jour une liste de ses œuvres⁴. Elle comprenait trois parties : 1. livres ; 2. lettres ; 3. sermons. Chaque section était classée dans l'ordre chronologique. Possidius se servit de ce catalogue pour composer le sien, mais tandis que S. Augustin avait réparti ses écrits par genres, il procéda, lui,

1. L'ancienne liturgie africaine nous est fort imparfaitement connue. A l'exception du calendrier de Carthage (VI^e s.) il n'en subsiste aucun livre officiel. Seules des sources littéraires, au premier rang les sermons de saint Augustin, nous en livrent quelque chose. Cfr. R^{me} D. CABROL, art. *Afrique* dans *Dict. arch. chr. lit.* ; W. C. BISHOP, *The African rite* dans *Journal of Theol. Stud.*, 13, 1922, p. 250-277 ; dom W. ROETZER, *Des H. Augustinus Schriften als liturgiegeschichtliche Quelle*, Munich, 1930.

2. A. WILMART, *Operum s. Augustini Elenchus a POSSIDIO... digestus*. — Miscell. Agost. I Romae, 1931, p. 161-208.

3. A. HARNACK, Préface à sa traduction de la vie de saint Augustin par Possidius (Abh. Preuss. Akad. Wiss. Philol. hist. Kl. 1930, 1) ; A. WILMART, Introduction à son édition de l'« Indiculum » de Possidius, *loco supra cit.* Déjà quelques observations, dès 1929, dans *Casinensia* I, p. 231 ; D. DE BRUYNE, *La chronologie de quelques sermons de saint Augustin et Les anciennes collections et la chronologie des lettres de saint Augustin*, dans *Rev. bénéd.*, 43, 1931, notamment p. 185-186 et 285-286.

4. Nous ne faisons que résumer, dans ces premiers lignes, les conclusions de WILMART, HARNACK et DE BRUYNE.

d'une autre manière : il les rangea par matières ; son but principal était en effet de fournir des armes contre les païens, les juifs et les hérétiques. Il morcela donc la liste de S. Augustin. Ce morcellement toutefois ne dut pas être poussé à l'extrême. Les nombreux sermons et lettres, dont le sujet n'était pas polémique, y échappèrent. Possidius, n'ayant aucun motif de le bouleverser, maintint l'ordre où il les trouva et il les réunit sous une rubrique tout à fait générale : ...TRACTATUS VEL EPISTULAE AD UTILITATEM STUDIOSORUM OMNIUM CONSCRIPTAE. C'est ainsi que des portions parfois étendues du catalogue chronologique de S. Augustin ont passé sans changement dans l'« Indiculum ».

En plus de la liste de S. Augustin, Possidius a dépouillé également des collections originales de lettres et de sermons, où ces pièces étaient rangées d'après leur date de composition¹. L'intérêt qui le guidait demeurant le même, il a fait de ces documents le même usage que du catalogue de S. Augustin : classant à sa manière les œuvres polémiques et groupant le reste sans remaniements.

En conséquence, il y a par endroits une suite chronologique dans l'« Indiculum ». Il n'est cependant possible de délimiter ces endroits qu'au moyen de critères externes, et ceux-ci sont malheureusement fort rares. Néanmoins dom D. De Bruyne, a le premier réussi l'opération tant pour les lettres que pour les sermons².

Ces derniers seuls nous occuperont ici. En recourant tantôt au texte même des sermons dûment identifiés, tantôt à certaines données de temps et de lieu connues par ailleurs, dom De Bruyne est parvenu à discerner sept séries dont l'ordonnance chronologique est vérifiable. La plus importante³ — trente et une notices⁴ — est précisément celle qui mentionne nos sermons *per ieiunium quinquagesimae*. Sur elle se concentrera désormais notre examen.

D. De Bruyne s'étant borné à esquisser la démonstration⁵, nous voudrions la mettre ici pleinement en valeur. Nous déterminerons ensuite à quelle année se rapporte toute la série. Voici l'extrait de l'« Indiculum » X, vi, accompagné de quelques précisions ; divers artifices typographiques en rendront la consultation plus aisée :

1. Sur l'existence de tels recueils cf. D. DE BRUYNE, *art. cit.* et A. WILMART dans *Casinensia* I, p. 231-232.

2. *Articles cités*.

3. « Indiculum » X, vi, nn. 101-131. Éd. WILMART, p. 200-202.

4. Soit trente-deux sermons, la notice n. 125 en comprenant deux.

5. *Rev. bénéd.*, 43, 1931, p. 186-188.

	101. De die quadragesima ascensionis	= ? s. 261 <i>Carthagine in basilica Fausti.</i>
	102. Sur Luc x, 2-6	= s. 101 <i>Carthagine in basilica Fausti.</i>
	103. Sur Math. vi, 20	= s. 60.
22 mai	104. Sur Jean xvi, 24	
	105. De die natalis martyrum Casti et Emili	= s. 285.
	106. De die Pentecosten ¹ .	
	107. Item de die Pentecosten per vigiliis ² . Sur Ps. cxl, 5	= s. 266.
	108. De eodem die. Sur Ps. cxvii, 1	= 29 <i>Carthagine in basilica Restituta.</i>
	109. De flamma in rubo et ex eo quod non comburebatur, per ieiunium quinquagesimae.	= s. 7.
	110. De versu psalmi centesimi quarti : Laetetur cor quaerentium dominum, item per ieiunium quinquagesimae.	= s. 28.
	111. Sur Ps. cxv, 11.	
	112. Sur Jean vii, 8-10	= s. 133.
	113. Ex epistula ad Galatas ubi Paulus Petrum reprehendit.	
	114. Sur Math. xxi, 19 et Luc xxiv, 28	= s. 89.
	115. De avaritia.	
	116. Sur II Cor. x, 17 et Ps. lxx, 2	= s. 160.
	117. Sur Luc x, 40.	
24 juin	118. De natale Ioannis baptistae.	
29 juin	119. De natale apostolorum Petri et Pauli.	
	120. Ex evangelio de dilectione dei et proximi.	
	121. Sur Math. xix, 3.	
	122. Sur Rom. viii, 35.	
	123. Sur Luc xiv, 26.	
15 juillet	124. Per natalem Catulini.	
17 juillet	125. Per natalem martyrum Sciltanorum tractatus duo	= ? s. 37 in <i>basilica Novarum</i> à Carthage et ? s. Guelf. 30 in <i>basilica Novarum.</i>
	126. Sur Marc i, 15.	
	127. Sur Math. xii, 33	= s. 72.
10 août	128. Per natalem sancti Laurentii.	
	129. Sur Luc xiii, 4-11.	
18 août	130. Per natalem martyrum Massae Candidae	= ? s. 330 <i>Carthagine in basilica martyris Cypriani.</i>
21 ou 22 août ³	131. Per natalem martyris Quadrati	= ? s. Morin 15 <i>Carthagine ad mensam Cypriani.</i>

Huit notices se rapportent à des anniversaires de martyrs. On connaît par le martyrologe de Carthage ⁴ la date de ces fêtes.

1. Notice conservée par deux témoins seulement, mais garantie par le *item* du n. suivant.

2. *per vigiliis* uniquement dans le ms. de Vérone (VI^e s.).

3. Je n'ai pas à intervenir dans la discussion qui s'est élevée au sujet de cette date entre dom G. MORIN et dom D. DE BRUYNE (cf. *Bull. anc. litt. chr. lat.* II, n. 492-493). Il est indifférent au point de vue qui est nôtre ici, que la vraie date soit le 21 ou le 22.

4. Texte dans *P.L.*, 13, 1219, et *ASS. Nov.* II, 1, p. [Lxx-Lxxi].

Or, il suffit d'un coup d'œil pour constater que les sermons en l'honneur de saints se trouvent dans l'ordre même du calendrier ; il n'y a pas une seule interversion, bien que la période ne comprenne pas moins de trois mois : du 22 mai environ au 21-22 août. Une régularité si soutenue n'est évidemment pas fortuite. Elle n'est pas non plus l'œuvre de Possidius, qui se contentait de compiler ses matériaux. Elle provient donc du document utilisé par lui.

Remarquons toutefois que Possidius a trouvé ces sermons du sanctoral non pas en bloc mais insérés de place en place dans une série de sermons divers, qu'ils divisent ainsi en plusieurs groupes. Or, dans chaque groupe, le nombre des sermons correspond approximativement au nombre de jours qui séparent les anniversaires de saints : il y en a douze du 22 mai au 24 juin, quatre du 29 juin au 15 juillet, deux du 17 juillet au 10 août. Il n'y en a plus qu'un seul du 10 au 18 août, et aucun du 24 au 29 juin, du 15 au 17 juillet, du 18 au 21 (ou 22) août. Ces sermons sont donc ceux que S. Augustin débita d'une fête de martyr à l'autre. De plus, il les prononça dans l'ordre où Possidius les présente. En effet leur suite chronologique est encore palpable çà et là :

1) Le n. 101 est un sermon pour l'Ascension. Un peu plus loin, nn. 106 à 108, se trouvent ceux pour la Pentecôte¹. En outre ces deux fêtes mobiles se trouvent assignées sur la liste aux environs du 22 mai, date qui leur convient dans le calendrier.

2) Le sermon n. 113 *ex epistula ad galatas ubi Paulus Petrum reprehendit* se trouve chez Possidius immédiatement avant celui sur Math. xxi, 19 - Luc, xxiv, 28. La raison en est qu'il précéda ce dernier d'un jour : *Hesterna die commendavimus in apostolis veritatem*, déclare expressément S. Augustin dans le sermon LXXXIX, 4 (n. 114).

Fidèle à sa source, Possidius a donc reproduit dans l'« Indiculum » X, vi, 101-131 l'ordre chronologique des sermons qui furent dits, une même année, de l'Ascension (un peu avant le 22 mai) au 21-22 août.

Pourquoi les sermons prononcés avant l'Ascension et ceux qui le furent après le 22 août ne sont-ils pas indiqués par Possi-

1. Trois sermons : deux pour la vigile (n. 107, 108) et un pour la fête. Saint Augustin a pu prêcher deux fois le même jour (même cas au n. 125 : *Per nat. s. Scilitan. tractatus duo*). Il n'est pas impossible qu'un certain désordre se soit glissé dans ce groupe de la Pentecôte, à la faveur, peut-être, d'incertitudes touchant le texte (cfr. apparat critique de D. WILMART).

dus ? On n'en voit pas d'autre cause que celle-ci : au plus tard vers la mi-mai, S. Augustin vint en une ville qu'il quitta seulement après le 22 août. Il y donna les trente-deux sermons compris dans la liste de Possidius.

Celui-ci ne dit pas quelle est cette localité, mais la tradition manuscrite des sermons supplée à son silence. Elle situe à Carthage les nn. **102** et **108** : S. CI, *Carthagine in basilica Fausti*¹ ; S. XXIX, *Carthagine in basilica Restituta*². On peut assimiler à ces attestations explicites le libellé du n. **124** (sermon perdu) *per natalem Catulini*, le culte de S. Catulinus restant confiné dans la *basilica Fausti* de Carthage où reposaient ses restes³. Comme tous les sermons ont été débités en une même ville, ces trois témoignages suffisent à établir que ce fut dans la capitale de l'Afrique⁴.

Envisageons maintenant la chronologie absolue. Pour la fixer nous avons déjà deux données fermes : seule convient une année où 1^o le 22 mai tombait entre l'Ascension et la Pentecôte⁵, et où 2^o S. Augustin se trouvait à Carthage pendant l'été. Voici un 3^e critère tiré du sermon CI, 4 (n. **102**) : Augustin, déjà évêque, ne faisait cependant partie du clergé que depuis un petit nombre d'années : « Nos ibi fuimus ubi estis, dit-il, et nos qui videmur modo de superiore loco conservis metiri cibaria, *ante paucos annos* in inferiore loco cum conservis accipiebamus cibaria. *Episcopus laicis loquor.* »

Or, ces trois conditions ne se réalisèrent en même temps qu'en 397. Cette année en effet :

1) On fêta l'Ascension le 14 mai et la Pentecôte, par conséquent, le 24⁶. — Comme la vigile de la Pentecôte se célébrait le lendemain du *Natale* des SS. Castus et Emilius, on comprend qu'il n'y ait pas place, dans la liste de Possidius, pour un sermon intermédiaire⁷.

1. D'après un manuscrit consulté par D. DE BRUYNE, mais dont je n'ai pas autrement connaissance.

2. Manuscrit Saint-Germain des Mauristes.

3. Martyrologe hiéronymien ASS. nov. II, ii, p. 377.

4. C'est encore et uniquement Carthage qu'on lit en tête des sermons, proposés à titre de simple probabilité, pour les nn. 101, 125, 130, 131 de la liste de Possidius. Toutefois nous n'avons voulu faire état que des données certaines.

5. Rappelons-nous que les sermons pour ces deux fêtes chevauchent sur celui du 22 mai.

6. Cfr. H. GROTEFEND, *Zeitrechnung*, I, 1891, p. (62). L'incidence du 22 mai entre l'Asc. et la Pent. eut lieu aussi en 391, 399, 402, 410, 413, 415, 418, 424, 426, 429.

7. Tenir compte cependant de ce qui a été dit *supra*, p. 117, n. 1.

2) Il ne s'était écoulé que six ans depuis l'ordination sacerdotale de S. Augustin et à peine deux ans et demi depuis sa promotion à l'épiscopat¹.

3) L'évêque d'Hippone dut faire en 397 un séjour prolongé à Carthage, pendant les mois auxquels correspond la liste de Possidius², car deux conciles s'y tinrent au cours de l'été, le 26 juin et le 28 août. Augustin ne manquait jamais sans raison grave à ces réunions dont il était le principal animateur. Aurèle, l'évêque de Carthage, à qui incombait la charge de convoquer et de présider, aimait à s'en remettre pour tout le reste à son collègue d'Hippone. Les préparatifs du concile, la mise en exécution des décrets, certaines affaires à régler avec les autorités séculières rendaient nécessaire et fréquente la présence de S. Augustin à Carthage. Elle durait même, parfois, des semaines et des mois³. Nos informations sur le concile du 26 juin 397 sont pauvres à l'extrême. Des actes il ne subsiste plus qu'un seul canon⁴. On ignore aussi quels évêques y assistaient. Mais rien ne prouve que S. Augustin, contrairement à son habitude, en fût absent⁵. Sa participation au concile du 28 août se trouve au contraire formellement attestée⁶.

Les sermons de la liste, nn. **112** à **114** sont à mettre en relation avec une controverse célèbre, qui atteignit précisément vers 397 son point culminant.

Ils forment un ensemble homogène dont le thème général

1. G. MORIN, *Date de l'ordination épiscopale de s. Augustin*, dans *Rev. bénéd.*, 40, 1928, p. 366. Saint Augustin fut sacré dans la première moitié de 395.

2. Après 397 la présence de saint Augustin à Carthage pendant un certain laps de temps n'est plus attestée que pour les années 401, 403, 404 et 411. Aucune ne convient : le 22 mai tombait soit avant soit après l'Ascension-Pentecôte.

3. G. G. LAPEYRE, *Saint Augustin et Carthage* dans *Miscell. Agost.* II, 1931, p. 111-113.

4. MANSI III col. 859-860 (erronément sous l'année 395). Cfr. TILLEMONT, *Mémoires hist. eccl.* XIII (saint Augustin). Note xxv (éd. Ven. p. 979 sq.), HEFELE-LECLERCQ. II, p. 99-100.

5. Le concile du 26 juin n'était, semble-t-il, qu'un concile particulier de la province proconsulaire. La ville d'Hippone appartenant à la province de Numidie n'avait pas droit à être représentée dans cette assemblée. Mais saint Augustin a fort bien pu y intervenir comme conseiller d'Aurèle et organisateur.

6. Tillemont hésite (note xxvi). Il ne connaissait pas la liste des évêques présents au concile, publiée seulement en 1757 par les Ballerini au tome III des œuvres de saint Léon (*P.L.*, 56, 103). On lit en dernier lieu le nom de saint Augustin. Il n'y a donc plus de place au doute, quoi que dise dom Leclercq (p. 101, note) lequel, résumant Tillemont, semble perdre de vue la publication des Ballerini.

Le concile devait s'ouvrir le 23 août. Quelques membres n'étant pas arrivés à temps il fallut en différer la date. Une réunion partielle se tint déjà le 13.

ressort déjà du simple énoncé des titres de Possidius. Dans le n. **112** (S. CXXXIII) « *ex evangelio ubi Jesus non se ascensurum ad diem festum dixerat, et tamen ascendit* », S. Augustin défend Jésus du reproche de simulation. Le sermon n. **113**, aujourd'hui perdu, traitait de la dispute d'Antioche *ubi Paulus Petrum reprehendit*, épisode rapporté dans l'épître aux Galates ; S. Augustin avait en vue de montrer que les deux apôtres furent en cette circonstance parfaitement sincères. C'est ce qu'il rappelait le lendemain dans le n. **114** « *ex evangelio... ubi Jesus se finxit longius ire* », en abordant un nouveau problème mais de même genre, celui que posent certaines attitudes feintes de Jésus : *Hesterna die diu commendavimus in apostolis veritatem, quomodo invenimus in ipso domino fictionem?* (S. LXXXIX, n. 4).

Ces trois sermons ont donc pour but d'établir en des cas particulièrement difficiles l'absolue sincérité du Christ et des apôtres¹. Prononcés l'un sur l'autre, ils attestent que S. Augustin était alors très soucieux d'écarter de l'Écriture toute apparence mensongère. Il ne s'en prenait jamais à des fantômes. S'il instruit le peuple avec tant de sollicitude, c'est que la véracité de la Bible a été attaquée, ou du moins compromise par une exégèse imprudente.

D'où venait le danger ? Le sermon n. **113** le laisse facilement deviner : S. Augustin y prouvait, avons-nous dit, que l'altercation entre Pierre et Paul à Antioche fut réelle, non simulée. De toute évidence, il réfutait S. Jérôme. Celui-ci avait fait sienne dans son commentaire de l'épître aux Galates l'explication d'Origène, d'après laquelle la discussion des apôtres n'aurait été qu'une mise en scène. S. Augustin eut connaissance de cette interprétation vers 394. Il en fut extrêmement ému, car elle n'allait à rien moins, selon lui, qu'à ruiner l'autorité des Écritures. Sans tarder il écrivit à son ami de Bethléem qu'il le désapprouvait². Il revint à la charge en 397-398 avec la célèbre lettre XL qui mécontenta si vivement S. Jérôme³. Entretemps, sans nommer celui-ci, il avait mis l'opinion en garde par son propre commentaire sur l'épître aux Galates (394) et par son traité *De mendacio*⁴ (395). La partie était désormais gagnée pour lui.

1. Peut-être convient-il d'y adjoindre le n. **111** « de versu psalmi CXV : *Omnis homo mendax* » (sermon perdu).

2. Lettre XXVIII, vers 394-395. Elle ne parvint pas à destination.

3. Les faits sont connus : cette lettre fut, par indiscretion du porteur, divulguée en Italie. Jérôme ne la connut que cinq ans après, fortuitement, par une copie. Voir un excellent résumé de toute cette controverse dans J. SCHMID, *SS. Hieronymi et Augustini epistolae mutuae* (Flor. Patr. xxii), p. 14 et sqq.

4. Chapitre v.

Ainsi, la période qui va de 394 à 398 est celle où l'exégèse hiéronymienne touchant l'épisode d'Antioche inquiéta le plus S. Augustin, celle aussi où il se donna le plus de peine pour en empêcher la diffusion. Or, les sermons signalés par Possidius sous les nn. **II2, II3, II4** accusent nettement les mêmes soucis : nous y avons vu l'évêque d'Hippone très préoccupé, comme d'une nécessité actuelle, de mettre la Bible, spécialement l'épître aux Galates, à l'abri de tout soupçon d'imposture. A ce point de vue, nulle autre époque ne sied mieux aux trois sermons susdits que les années 394 à 398, principalement les deux dernières.

Cette constatation vient confirmer à souhait notre précédente conclusion qui fixait à l'an 397 les trente-deux sermons constituant la liste de Possidius¹.

*
* *

Une fois réglée cette question de chronologie, nous sommes en mesure d'apprécier ce qu'était le « ieiunium quinquagesimae ».

Avant tout dissipons une équivoque qui tient au terme de *quinquagesima*. Il ne désigne pas chez Possidius, faut-il le dire, le dimanche de quinquagésime qui précède dans la liturgie romaine le premier dimanche du carême. Pas davantage la « cinquantaine » pascalle, c'est-à-dire les cinquante jours s'écoulant de Pâques à la Pentecôte², pour ce motif bien simple qu'on ne jeûnait pas pendant ce temps d'allégresse³. *Quinquagesima* signifie

1. De ces sermons, 11 seulement sont identifiés avec certitude. Le R. P. KUNZELMANN (*Die Chronologie der Sermones des hl. Aug.* dans *Miscell. Agost.* II, p. 417-520) a cru pouvoir en dater quatre. Le résultat auquel il aboutit diffère sensiblement du nôtre. Aussi devons-nous juger de la valeur de ses arguments. Pour l'un des sermons, le CI^e, il part d'une donnée positive et claire, dont nous avons également tiré parti : *Nos ibi fuimus uti estis... ante paucos annos... Episcopus laicis loquor*. Le P. K. pense à la première année de l'épiscopat d'Augustin. Pourquoi pas à la deuxième ou encore à la troisième ? Ce que dit saint Augustin était aussi vrai en 397 qu'il pouvait l'être en 396. — Le P. K. place au temps des luttes antipélagiennes (après 410-411) les sermons CCLXXXV, CCLXVI et CLX, à cause de l'une ou l'autre assertion sur la grâce. Mais saint Augustin n'a-t-il pu parler de la grâce en tout temps, même avant l'apparition du pélagianisme, surtout quand il le fait en termes aussi peu polémiques qu'en ce cas ? Rappelons du reste que d'une façon générale la méthode suivie par le R. P. K. dans son essai n'est rien moins que sûre (cf. *Bull. anc. litt. chr. lat.* II, 352-353). — M. P. Monceaux (*Hist. litt. Afr. chr.*, V, p. 289) a vu dans le s. CCLXXXV de *die natalis martyrum Casti et Emili* des « allusions à la persécution [contre les Donatistes] qui suivit l'édit de 405 ». Ce sont en réalité des lieux communs sur le martyre, tels que saint Augustin a pu en développer tout le long de sa carrière oratoire. — Il n'y a donc en tout ceci aucune objection sérieuse contre la date de 397.

2. C'est l'acception courante dans l'antiquité.

3. S. AUGUSTIN, ep. XXXVI, 18 : *dies illi quinquaginta post pascha usque ad Pentecosten quibus non ieiunatur*.

ici le jour même de Pentecôte¹, tout comme en cette autre notice de l'« Indiculum » X, vi, 93 *de quinquagesima per vigiliis*, où la mention de la vigile rend impossible une méprise.

Les deux sermons *per ieiunium quinquagesimae* suivent immédiatement sur la liste de Possidius ceux de la Pentecôte. Cette place oblige à exclure d'emblée toute explication qui ferait de ce jeûne un exercice préparatoire à la Pentecôte, par exemple un jeûne de vigile. Il avait certainement lieu *après* la Pentecôte.

Mais il suivait cette solennité de très peu de jours : il n'y a en effet aucun sermon pour l'intervalle. Au surplus, l'expression même *ieiunium quinquagesimae* implique déjà une étroite proximité. Nous sommes donc encore dans la semaine de Pentecôte.

Par contre, la fête et le jeûne, tout proches qu'ils fussent l'un de l'autre, n'avaient entre eux aucun lien logique. La preuve en est qu'aucun des deux sermons pour le jeûne ne contient la moindre allusion au mystère de la Pentecôte.

Enfin, en marquant deux sermons *per ieiunium quinquagesimae*, avec répétition de la formule à la seconde fois. Possidius donne à entendre qu'il y avait au moins deux jours de jeûne.

C'est là, on n'en peut douter, l'usage liturgique que S. Augustin rappelait à ses auditeurs dans un autre sermon, le CCCLVIII^e : « Iam enim, dit-il, ieiunamus post Pentecosten solemniter, et utique ieiunaremus etiam si ista causa non esset. » De nouveau l'antinomie : jeûne consécutif à la Pentecôte², mais tellement étranger à l'esprit de cette fête qu'il aurait encore lieu au cas où celle-ci n'existerait pas. A quoi S. Augustin ajoute une dernière caractéristique : ce jeûne était particulièrement solennel : *ieiunamus solemniter*.

Possidius et S. Augustin attestent donc clairement qu'il existait en Afrique un « jeûne de Pentecôte », dont voici en résumé les traits essentiels : 1. il avait lieu régulièrement au cours de la semaine de Pentecôte ; 2. nom et date exceptés, il n'avait en

NOTES

¹ Bien que ce sens soit tout naturel — la Pentecôte compte comme *dies quinquagesima* après Pâques — les exemples en sont fort rares. On cite la *Peregr. Æther.* 40 et les conciles Orléans I (511) can. 25, Tours II (561) can. 17. Ajoutons une ancienne traduction du second livre des Machabées (XII, 32) publiée par D. De Bruyne (Texte M. Anecd. Mareds. IV, p. 201). Saint Augustin dit toujours *Pentecostes*, quoiqu'il emploie, parfois, *quadragesima* dans le sens d'Ascension (s. CCCLXVII, 3 et probablement ep. XXIX, 3). Il se peut qu'à son époque *quinquagesima*, sorti de l'usage courant, ne fit plus partie que de la terminologie liturgique.

² Le témoignage de Possidius nous reporte à l'année 397, celui de saint Augustin à 411. Le jeûne se célébrait donc chaque année, à une date toujours dépendante de la Pentecôte.

principe rien de commun avec cette fête ; 3. il comportait au moins deux jours de pénitence ; 4. il avait un relief très accusé.

On ne voit nullement qu'il fût alors de création récente. Le mot désuet de *quingagesima* serait plutôt l'indice d'une respectable antiquité. D'autre part Tertullien ne connaît pas encore ce jeûne¹. Ce dernier aura dû prendre naissance dans la seconde moitié du III^e siècle.

A. quelle fin fut-il établi ? En Afrique comme ailleurs, on observait encore au temps de S. Augustin les « stations » hebdomadaires : la communauté des fidèles jeûnait chaque mercredi et vendredi². Selon toute apparence, le *ieiunium quinquagesimae* était un jeûne stationnal. Son importance provient peut-être de ce qu'il marquait la reprise des jeûnes de semaine interrompus pendant le temps pascal.

Le *ieiunium quinquagesimae* d'Afrique avait exactement son pareil à Rome. Là également, on célébrait en grande solennité le jeûne stationnal de la semaine de Pentecôte. Mais, mieux informés sur la liturgie romaine, nous savons que ce *ieiunium Pentecostes*, comme l'appelle S. Léon, faisait partie de tout un système comprenant trois jeûnes principaux : celui de la Pentecôte, ceux de septembre et de décembre. C'est l'institution, remontant aux premières décades du III^e siècle³, qui devint plus tard nos Quatre-Temps par l'adjonction de la première semaine du Carême⁴.

Aussi la question vient-elle à l'esprit : le *ieiunium quinquagesimae* n'aurait-il pas été, comme le *ieiunium Pentecostes* romain, essentiellement solidaire de jeûnes d'automne et d'hiver ? Faute d'informations, on ne peut l'affirmer. Ne perdons cependant pas de vue que sur tous les points où il est possible de comparer entre eux l'usage romain et l'usage africain, on ne remarque aucune différence. Tant en Afrique qu'à Rome, le jeûne de Pentecôte présente les quatre caractéristiques énumérées plus haut. Si,

1. Par son *De ieiunio* (après 205) il est possible de se faire une notion complète de la discipline du jeûne et de l'abstinence en vigueur tant chez les psychiques (catholiques) que chez les montanistes (n. 2. 10. 11. 13. 14).

2. S. AUGUSTIN ep. XXXVI, 30 : *Quarta et sexta (feria) maxime ieiunat ecclesia*. En certaines églises africaines on jeûnait en outre le samedi, comme à Rome (*ibid.*).

3. On ne fait plus difficulté, aujourd'hui, d'accepter la notice du *Liber Pontif.* d'après laquelle ce pape (217-222) aurait établi les Trois-Temps (*Hic constituit ieiunium die sabbati ter in anno fieri frumenti vini et olei secundum prophetiam.*)

4. Il n'est pas du tout certain que cette adjonction fût chose faite au temps de saint Léon. Sur les Quatre-Temps, consulter L. FISCHER, *Die Kirchlichen Quatember*, Munich, 1914.

moins pauvrement documentés, nous pouvions poursuivre la comparaison, vraisemblablement nous verrions que le *ieiunium quinquagesimae* faisait partie, tout comme le *ieiunium Pentecostes* de Rome, d'un cycle de jeûnes saisonniers. L'Afrique aura connu les archaïques Trois-Temps, en conformité avec les usages de l'Église romaine.

C. LAMBOT.

LES ŒUVRES INÉDITES D'ABBON DE FLEURY.

Claude Le Peletier, qui succéda à Colbert comme contrôleur général des finances (1683-88)¹, fit publier sur les presses royales en 1687², d'après un manuscrit ayant appartenu à son arrière-grand-père, Pierre Pithou, le recueil de lettres d'Abbon (ca. 945-1004)³, y compris l'*Apologeticus* que l'abbé de Fleury adressa à Hugues Capet et à son fils Robert. J'ai reconnu ce manuscrit⁴ dans le **British Mus. Add.* 10972, s. XI⁵, qui place l'*Apol.* entre

1. Cf. la biographie latine de celui qui fut également président du Parlement de Paris et surintendant des postes, écrite par son fils et publiée par les soins du bibliothécaire du roi, J. Boivin (Paris, 1716), p. 14. Ce prévôt des marchands avait fait établir d'une façon toute moderne un quai sur la Seine. Une des rares stations du métro de Paris désignées par le nom d'un personnage, est dénommée « Le Peletier ».

2. *Codex canonum vet. Rom. eccl... a Franc. Pithoeo... restitutus*, en annexe, p. 393.

3. Les meilleures notices sur Abbon sont celles de Dom U. BERLIÈRE, *Diction. d'hist. et de géogr. eccl.*, t. I, col. 49-51 (Paris 1912) et de M. MANITIUS, *Gesch. d. lat. Lit. d. Mitt.*, t. II (1923), p. 664-672. Une excellente esquisse de l'histoire de Fleury précède la splendide étude qu'a consacrée à ses monuments le chan. G. CHENESSEAU, *L'Abbaye de Fleury*, Paris, 1931, 243 pp. in-fol. et 89 planches. Le rôle politique d'Abbon a été parfaitement étudié par F. LOT, *Et. sur le règne de Hugues Capet*, Paris, 1903.

4. J'ai pris l'habitude de marquer d'un astérisque les manuscrits que j'ai examinés. En les décrivant, je distingue par un chiffre romain leurs différentes parties qui ont pu subsister séparément, par une majuscule celles qui sont déjà p'us homogènes, par un tiret celles qui commencent sur un nouveau quaternion.

5. E. SACKUR, *Die Chuniacenser*, t. II (Halle, 1894), p. 346, n. 4-5 ; 347, n. 1 et 5, (et d'après lui M. MANITIUS, *ll.*, p. 669), a signalé ce ms. seulement pour les quatre petites compositions d'Abbon des f^{os} 48^r-50^r (cf. *inf.* p. 129). M. R. Flower, *librarian of the Western Mss.* du British Museum, a bien voulu me communiquer que ce ms. porte un des *ex-libris* de Cl. Le Peletier (cf. mss. *Egerton* 984 et 2832) ainsi que, sur grattage, la signature *P. Pithou*. Ce *codex* présente également l'*ex-libris* de la Duchesse de Berry, tel que celui-ci figure au catalogue de vente de la bibliothèque du château de Rosny (et c'est ainsi que ce lot 2362 fut acquis par le British Museum, le 20 février 1837). Mais L. DELISLE, *Le Cabinet des Mss. de la B. N.*, t. II (Paris, 1874), p. 294, cf. p. 8, n. 2, nous apprend, que les 86 mss. de cette vente appartenaient à M. Le Peletier de Rosambo, qui possédait sans doute par héritage ces derniers restes de la bibliothèque des Pithou. Dans ses notes sur Abbon, **Paris. B. N., Collection Baluze*, 278, f^o 23^r, le bibliothécaire de Colbert assure, que ce ms. de P. Pithou et Cl. Le Peletier avait appartenu précédemment à Pierre Daniel, le bailli de Fleury qui s'était approprié tant de manuscrits lors du pillage de cette abbaye par les troupes de Condé en 1562, et dont la bibliothèque fut acquise en 1603 par P. Petau et J. Bongars (Cf.

la 12^e et 13^e pièce de cet épistolaire comportant quatorze lettres¹. Baluze avait édité déjà une des deux autres épîtres² qui figurent dans le *Paris. BN.* 4568, f^o 182-3, où elles ont été ajoutées d'une main s. XI à la suite des *Novelles* et d'autres recueils de droit romain³. Le manuscrit de Saint-Martial de Limoges, sur lequel Mabillon avait basé son édition des *Canones*⁴ qu'Abbon dédia

Dom H. LECLERCQ, *Dict. d'arch. chr.* de Dom CABROL, fasc. 51 (t. V, Paris, 1923) p. 1743 ; CHENESSEAU, *l. l.*, p. 87, n. 8). Le nom de P. Daniel est peut-être celui qui a été effacé à l'endroit où a été apposée la signature « P. Pithou », différente de celles que présentent les *Brit. Mus. Egerton* 984 et *Addit.* 21164 et dont on ne saurait préciser si elle est du grand Pithou (1536-96) ou de son neveu Pierre Pithou qui légua sa bibliothèque à Cl. Lepeletier vers 1683 (cf. la *Peleterii vita*, éd. BOIVIN, p. 31).

Cependant Baluze a copié (**B. N. Collection Baluze* 39, f^o 16) de brefs extraits de l'épistolaire d'Abbon (c.-à-d. des lettres 1, 3-9, 11-14) d'après un ms. de Petau (cf. L. AUVRAY et R. POUPARDIN, *Cat. d. mss de la Coll. Baluze*, Paris, 1921). Ce ms. s'identifie avec *P. Petau* X, 43, *A. Petau* 97 (et pas 197), *Regin.* 700 (MONTFAUCON, *Bibl. bibl.*, p. 29 = *ib.* p. 61 C : *Abbonis abb. Floriac. epistolarum Catalogus et excerpta ex eisdem*), qui est maintenant (d'après Mgr St. Legrelle et Mgr A. Pelzer) *Vatic. Ottob. lat.* 2537, f^o 131-138^v (*Ex epistulis Abonis floriacensis et Gerberti Remorum...*), s. XVI ex. L'ex-libris placé à la suite de ce titre, n'a pu être déchiffré par Dom A. Wilmart, qui m'a très obligeamment renseigné sur ce ms. — Sur les lettres de **Baluze* 129, cf. *inf.* p. 156.

Dans son éd. de la *Vita Abbonis* d'Aimoin, JEAN DUBOIS (Joh. a Bosco), *Floriacensis vetus bibl.* (Lyon, 1605) reproche à Papire Masson (1544-1611) de garder inédites les lettres d'Abbon (cf. *P. L.* 139, 407, n. 15), mais MABILLON, *Acta SS. ord. S. Ben.*, saec. VI, 1 (1701), p. 36 (2^e éd., p. 33) = *PL.* 139, 386 D, identifie le ms. de Masson avec celui de Pithou. Il se pourrait que Papire n'ait possédé que les lettres de comput d'Abbon (cf. *inf.* p. 154) et que Baluze ait supposé que le ms. Le Peletier provenait du bailli de Fleury, parce qu'un grand nombre de *Floriac.* passèrent par ses mains ; mais il n'est point exclu que la copie conservée au British Museum ait été successivement en possession de P. Daniel, de Papire Masson et du neveu P. Pithou.

1. Dans l'éd. Le Peletier (par les soins de l'avocat Des Marés, cf. *Peleterii Vita*, p. 33), l'*Apol.* a été placée en tête des lettres ; dans la réimpression *PL.* 139, 461, à la suite de celles-ci.

2. *Miscellanea*, t. I (1678), p. 409 ; t. II, p. 114. = MABILLON, *Annal. Ord. S. Ben.* t. IV, p. 691 = *P. L.*, 139, 459. La lettre à Bernard — placée la première dans le ms. — n'a pas été éditée d'après celui-ci, parce qu'Aimoin l'a reproduite dans sa *Vita Abb.*, c. 10. Ces deux lettres ont vraisemblablement été expédiées ensemble à Rome et comme celle à l'abbé Léon est de peu postérieure à mai 996 (cf. LOT, *l. l.*, p. 269), nous possédons ainsi un élément de plus dans la chronologie du disciple préféré d'Abbon, Bernard, à cette date abbé de Beaulieu (Corrèze) en pèlerinage à Rome (cf. *Gallia chr. nova*, t. II, p. 604, x-xi ; t. I, p. 125-6, Instr., p. 30, VI ; ANDRÉ DE FLEURY, *Vita Gauzlini*, I, 30 [*Neues Archiv. d. Ges. f. alt. dt. Gesch.*, t. III, 1878, p. 363] ; cf. *inf.* p. 136).

3. Ce ms. s. IX, ayant appartenu au président Aimar de Ranconnet († 1559) (cf. L. DELISLE, *l. l.*, t. I, p. 190, n. 1), fournit avec le *Beroi. lat.* 269 (Pithou, Rosny), s. VIII-IX, le meilleur et le plus ancien texte de l'abrégé latin des *Novelles* par Julien antecessor (cf. *Corpus Juris civ.*, t. III⁴, Berlin, 1912, p. VIII^b).

4. *Analecta*, t. II (1675), p. 248 [2^e éd., 1723, p. 133] = *PL.*, 139, 471, cf. 386 C.

pareillement aux rois Hugues et Robert, n'est autre que le *Paris*. BN. 2400, s. XI, f^o 154-162, 183^r, dans lequel Adhémar de Chabannes a fait réunir diverses matières se rapportant principalement au droit canon¹.

Puisque je suis amené à faire connaître les manuscrits des œuvres d'Abbon qui ont été publiées, je rappellerai que L. Traube a signalé² une copie de l'abrégé du *Liber pontificalis* rédigé par le moine de Fleury, dans le *Bern*. 120, II, s. XI, originaire de Saint-Mesmin de Micy (la voisine de Fleury), et qui aurait été recopié en grande partie — mais les rapports ne doivent-ils pas être renversés ? — dans le *Leid*. Voss. F. 96, s. XI (A. Petau, 560), vraisemblablement originaire de Fleury³. Ce n'est point d'après des manuscrits aussi anciens, ni aussi complets que J. Busée, S. J., édita en partie cette compilation à Mayence en 1602⁴. La première œuvre d'Abbon divulguée par les presses, dès 1575⁵, fut sa *Passio S. Edmundi regis*, qu'il composa durant son séjour (986-988) à l'abbaye de Ramsey, au N. de Cambridge,

1. Cf. L. DUCHESNE, *Le Liber Pontif.*, t. I (Paris, 1886), p. CLXXXII et L. DELISLE, *Les mss. originaux d'Adh. de Chabannes*, *Notices et Extr. d. mss. de la B. N.*, t. 35, I (Paris, 1896), p. 296.

2. *Hieronymi Chron. cod. Floriac. fragm. phototypice ed.*, Lugd. Bat. 1902, p. XIII et n. 5.

3. D'après Mgr St. Legrelle, qui a établi les concordances des mss. des Petau et des *Regin.*, les références de MONTFAUCON, *Bibl. bibl.*, p. 72 B : 1560, 191, 192, sont toutes fausses (Communication de Mgr A. Pelzer). Répondent-elles du moins au *Leid.*? (Cf. *sup.* p. 125, n. 1, [126] une semblable erreur 197 pour 97 ; ici : 1560 pour 560). MANITIUS, *Gesch. d. lat. Lit. d. Mitt.*, t. II, p. 672 *fin.* mentionne par erreur comme un ms. provenant de l'abbaye Saint-Pierre d'York, le *Leid.* cité par MONTFAUCON, *l. l.*, p. 678 E, 2355 (le catalogue de cette abbaye précède de quelques pages).

4. = P. L. 139, 535-570. Le titre du ms. de Busée et des deux copies signalées par Traube, est celui que la P. L. reproduit en sous-titre : *Excerptum... Abbonis Floriacensis...* etc. Mais Busée n'édita que les 91 premières notices (jusque Grégoire II, † 731) de son ms. qui se terminait avec Formose († 896). Les deux mss. que nous possédons encore vont jusqu'à « *Sylvester* (II) », a. 999-1003. Ces dernières notices ont-elles été ajoutées postérieurement ? Il est plus vraisemblable qu'Abbon ait composé cette œuvre à la fin de sa vie. Cf. *inf.* p. 168. L. DUCHESNE, *Le Liber Pontif.*, t. I, (Paris, 1886) p. CCIV, ne connaît pas de ms. de l'abrégé d'Abbon.

5. L. SURIUS, *De probatis sanct. historiis*, t. VI (Cologne 1575), qui connut cinq éditions = P. L., 139, 507-520. Rééditée par ARNOLD, TH. *Memorials of S. Edmunds Abbey (Rerum Britannic. Script.*, t. 96), I, (1890) p. 3-25 d'après trois mss. de cette abbaye de Bury (cf. M. R. JAMES, *English hist. Review*, t. 61 [1926], p. 258). Cf. SOCII BOLLAND., *Bibliotheca hagiographica lat.*, t. I (Bruxelles, 1898), p. 359. On n'en connaît point de copie à la Vaticane, mais le *lat. cod. hagiogr. Bibl. Nat. Paris.* des HAGIOGRAPHI BOLLAND. (Brux. 1889-93) en cite trois de la Bibl. Nationale et le *Cat. cod. hagiogr. Brux.* (Brux. 1886-9) en mentionne autant à Bruxelles. Tous ces mss. décrits par les Bollandistes sont des recueils de *Vitae* copiés au XIII^e s. Cf. *Paris. Mazarine* 678, f^o 169, s. XII.

où il avait été appelé¹ pour restaurer les études fortement en décadence dans tout le royaume anglo-saxon².

Dans le ms. de Cl. Le Peletier, les épîtres d'Abbon sont suivies de ses *Quaestiones grammaticae*, qu'il dédia pareillement aux moines de Ramsey. Ce traité, si important pour saisir l'évolution du parler latin³, a été publié d'une manière très insuffisante par la Card. Maï⁴ d'après le **Vatic. Regin.* 596, s. XI (provenant certainement de Fleury)⁵. Dans ces deux copies⁶, quatre brefs passages font suite à cette œuvre de grammaire d'Abbon :

1. Cf. E. SACKUR, *Die Cluniacenser* (Halle, 1892), t. I, p. 277, n. 1,

2. Cf. sur cette époque J. ARMITAGE ROBINSON, *The Times of S. Dunstan*. Oxford, 1923.

3. Cf. les deux études citées par MANITIUS, *l. l.*, t. II, p. 671, et H. BRADLEY, *cit. inf.* n. 6.

4. *Class. Auct.*, t. V (Rome, 1833), p. 329 = *P. L.*, 139, 521.

5. Cf. la description qui suit de ce ms. et *Archiv d. Ges. f. alt. dt. Gesch.*, t. XII (1872), p. 296. — Au f° 10^r, il présente dans la marge un poème ou épithaphe, m. s. XI, sur l'abbé Reinaldus de Fleury (= Rainerius? [† 1060]), éd. *Neues Archiv*, t. V (1880), p. 634-6.

6. Le ms. de Petau, sur lequel Baluze, **B. N. Collection Baluze*, 95, f° 205-215, a copié les *Quaest. gramm.* (cf. L. AUVRAY et R. POUPARDIN, *Cat. d. mss. de la Coll. Bal.* P. 1921), sera bien ce **Regin.* 596 (= P. Petau M. 51, A. Petau 685 = MONTFAUCON, *Bibl.*, p. 45 : *Regin.* 1367). H. BRADLEY, *On the Text of Abbo of Fleury's Quaest. gramm.*, *Proceedings of the British Academy*, t. X (Londres, 1922), p. 173, ignore le ms. du British Museum ou de Pithou et Le Peletier. C'est d'après ce ms. que MABILLON, *Annales O. S. B.*, t. IV (1707), p. 687, publia de ce traité la préface, des extraits et la *Topographia Ramesiensis* qui le termine.

Le ms. d'Erfurt, *Amplon.* Q. 53, s. XIV, f° 72^r-73^v, contient des extraits de ce traité de grammaire d'Abbon. D'autres copies sont citées dans d'anciens catalogues : à l'abbaye Saint-Augustin de Cantorbéry, au XV^e siècle (éd. James, *l. inf.* p. 140, *cit.*, n. 5, p. 360) : *Donatus maior et minor, Regulae super Donatum, Priscianus De XII versibus Vergilii, Beda De metrica arte, Regulae Honorati, Focas, Eutices et dicta Abbonis* (Byrhtferth, l'élève d'Abbon à Ramsey, désigne ainsi les petites compositions que son maître consacra à l'astronomie ; cf. *inf.* p. 145) ; à Ramsey, catalogue s. XIV : *Liber Abbonis* [je n'ai pu identifier la référence de MANITIUS, *Neues Archiv*, t. 32, p. 687] ; deux exemplaires dans une bibliothèque française du Nord-Est, s. XI (cf. J. GESSLER, dans *l'Antiquité classique*, t. II, Louvain, 1935, p. 00) : *item alter (Donatus) maior et minor cum declinationibus et coniugationibus in quo sunt sinonima Ciceronis et Barbarismus et Beda de metrica et Priscianellus et Focas et epistola Abbonis monachi et Priscianus de XII versibus Virgilii et Pedisei duplex glossarius* (G. BECKER, *Cat. Bibl. antiq.*, p. 121, 50), et une *epist. Abbonis* parmi des œuvres de poètes (*ib.*, p. 121, 76) ; enfin, à Göttweih, en Basse-Autriche, catalogue s. XII (*Mittelalterliche Bibliothekskataloge Oesterreichs*, t. I, éd. Th. GOTTLIEB, Wien, 1915, p. 12, 13) : ... *abacus Gerlandi. Priscianus abbreviatus. Abbo de regulis. Focas de arte grammatica*... En effet, les trois dernières œuvres se suivent également dans le recueil de traités de grammaire du catalogue s. XI, que je viens de citer (BECKER, p. 121, 50). Le ms. ne se trouve plus à Göttweih et M. CHASLES, *Comptes rendus de l'Acad. d. Sciences* [de Paris], t. 64 (1867), p. 1067, n. 3, a supposé à tort que cette œuvre d'Abbon (*de regulis*) pouvait être un traité des règles de calcul sur l'abaque (cf. l'usage du terme *Regulae* dans la mention du catalogue de Cantorbéry *sup. cit.*).

- Brit. Mus. Add.* 10972, s. XI
 ° 1-38^v : ABBONIS *Epistulae et Apologeticus*,
 f° 39^r-39^v : ARATORIS, *De actibus Apost.*, les
 sept derniers vers et la suscription (1).
- 39^v : ABBONIS, *Quaest. gramm.*
 48^r : *De duplici ortu signorum dubitantes...
 adducunt temperiem.*
 48^{r-v} : *De unciarum minutiis quoniam requi-
 sistis ... pro uncia habetur.*
 48^v : *Quod corpus substantia non sit huius-
 modi colligitur categoricis syllogismis...
 infirmis intellectibus minus prosunt.*
 49^r-50^r : *Nomina in as desinentia .. et vitis
 referia.*
- * *Vatic. Regin.* 596, s. XI
 I, f° 1-8, ms. s. XIII.
 II, fol. 9, s. X, ajouté.
 III, A, f° 10^r-11^r b; † ARIST.
De interpret. (2).
 = B, f° 11^v-22^v a³
 = f° 22^v a⁴
 = f° 22^v
 = f° 22^v b med.
 = f° 23^v a⁷-24^v † (3)
 IV etc., divers fragments
 de mss.

Le premier de ces textes annexés aux *Quaest. gramm.* (f° 48^r) n'est autre que le deuxième (c) des petits traités qu'Abbon consacra à l'astronomie et dont je m'occuperai tantôt. Par le texte sur les fractions de l'*uncia*, Abbon répond sans doute à une demande d'éclaircissements, qu'avait suscité son exposé du *Calculus* de Victorius. Il renvoie précisément à ce commentaire dans ses *Quaest. gramm.*⁴, qui forment également un ensemble de réponses à différentes difficultés de grammaire. *Quod corpus substantia non sit* constitue une série de *dialecticae collectiones*, comme Jean Scot en avait consacré au même sujet⁵. Si elles sont rédigées en marge du commentaire de Boèce sur les *Catégories*, elles conviennent parfaitement, par leur forme syllogistique, à l'auteur d'un traité sur les syllogismes catégoriques et hypothétiques. Le quatrième passage porte moins ostensiblement la marque

(1) C'est une main très semblable, si pas la même, qui a commencé ce nouveau cahier par cette fin du poème d'Arator. Sur cette suscription, cf. *Neues Archiv*, t. XV, p. 183-4. A. P. MC. KINLAY, *Studies in Arator*, *Harvard Studies in class. Philology*, t. 43 (1932), p. 123-166, ne s'en occupe pas (Sur le *Regin.* 598, s. IX², cf. P. LEHMANN, *Sitzungsber.* de Munich, 1929, p. 23). Elle est suivie des vers *Versibus egregiis*, comme dans le *Bern* 286, (Fleury?), s. XI, 89^r, *Brit. Mus. Reg.* 15 A V, s. XI ex., f° 81 et *Addit.* 11034, s. IX-X, f° 35^v, cf. *Sitzungsber. Wien*, t. 84, p. 520 (tous mss. omis par Mc. Kinlay).

(2) Cette traduction boétienne est incomplète du début, comme le ms. lui-même.

(3) Voici quelques passages de cette quatrième annexe : *Nomina in as desinentia tertiae declinationis penultimam genitivi corripunt...* *Nomina in ilis desinentia si a verbo veniunt* (fin du *Regin.* III, B)... *Inter vesper, vespers et vespere et vesperum...* (cf. un passage similaire dans le *Bern*. 286, f° 2^r (sup. n. 1, cit.), * *Regin.* 1661, s. XI-XII, f° 56^r, *Paris. B. N.* 13029, f° 9^v (cf. *Neues Archiv*, t. 36, p. 74) ... Puis explication de *Peda-gogos*, *Nabal* (= *stullus*), *Idaber* (= *loquitur*) *Patrare*, *Propago*.

4. *P. L.* 139, 534 B. Après la préface, le commentaire proprement dit est intitulé dans *F* : *Tractatus de numero, mensura et pondere*.

5. *De div. nat.*, I, 47-54 (*P. L.*, t. 122, 489 C-495 A ; cf. 489 C 10).

de l'écolâtre de Fleury, sauf peut-être par ses citations d'auteurs classiques¹. Sinon, les textes qui ont été annexés aux *Quaest. gramm.* rappellent les œuvres qu'Abbon composa avant qu'il devint abbé de Fleury et auxquelles l'aimable Aimoin, son biographe, fait allusion en ces termes² : *Denique quosdam dialecticorum nodos syllogismorum enucleatissime enodavit, compotique varias et delectabiles saecularium in morem tabularum texuit calculationes; de solis quoque ac lunae seu planetarum cursu a se editas disputationes posterorum mandavit notitiae*. Si nous ajoutons à cette énumération de bon style la mention qu'Aimoin oublie d'accorder à l'exposé, pourtant très développé, du *Calculus*, — tout comme il a passé sous silence les *Quaest. gramm.* et l'extrait du *Liber pontificalis*, — nous possédons la liste des œuvres inédites et presque inconnues qui justifient le renom scientifique de l'écolâtre de Fleury et de Ramsey.

I. *Les traités de syllogistique*. — J'ai marqué ailleurs³ les étapes du développement philosophique du haut moyen âge, en prenant pour critère positif les sources utilisées dans l'enseignement de la logique au fur et à mesure qu'elles émergèrent du grand naufrage du Monde antique suivant les aptitudes progressives des âges nouveaux à les comprendre. La Renaissance carolingienne, si brillante par ailleurs, n'avait fait usage en logique que d'encyclopédies des arts libéraux et de traités élémentaires. Au courant du X^e siècle, on s'attacha aux commentaires que Boèce a consacrés à la première partie de l'*Organon*; mais Gerbert et Abbon furent les premiers qui abordèrent les traités spécialisés que le « Dernier des Romains » avait composés en guise d'introduction⁴ à l'étude des *Analytiques* (disons, à la théorie des syllogismes) et des *Topiques*, dont ses commentaires sont perdus. Richer⁵ signale comme une des initiatives les plus marquantes de Gerbert, d'avoir expliqué à l'école cathédrale de Reims (973-982),

1. A côté des Évangiles et de l'Apôtre, ce texte cite nominalemt Horace, Virgile, Perse et Lucain. Dans son commentaire sur le *Calculus*, Abbon cite ces mêmes auteurs profanes (sauf Lucain) et en outre Salluste, Tite-Live, Pline et Tércnce.

2. *Vita S. Abbonis*, P. I. 139, 390.D ; cf. 394 A.

3. *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. VIII (1929), p. 425-452.

4. Il semble bien que le haut moyen âge n'ait conservé la traduction de la seconde partie de l'*Organon* que Boèce pourvit également de commentaires développés, précisément parce que ces œuvres dépassaient trop le niveau de cette époque. Je reviendrai sur cette question dans mon ouvrage sur *Boèce et l'Évolution philosophique du haut moyen âge*, qui paraîtra prochainement.

5. *Hist. Rem., Mon. Germ. hist.*, SS., t. III, p. 617.

non seulement les traités de la première partie de l'*Organon*, mais aussi les monographies de Boèce. J'ai retrouvé, malgré leur forme anonyme, les aperçus, très originaux, qu'Abbon donna de ces traités de Boèce qui devaient servir de succédané à la seconde partie de l'*Organon* jusqu'au courant du XII^e siècle. A l'époque de Gerbert et d'Abbon, ou un peu après, Notker de Lippu, de Saint-Gall (avant 998-1017), qui avait mis en allemand les *Categ.* et le *De interpretatione*, ignorait encore ces monographies de Boèce dans ses traités sur les syllogismes et s'en tenait aux *text-books* élémentaires précédemment en vogue¹.

L'ensemble des monographies réapparut vers le milieu du X^e siècle, à peu près tel qu'il avait été édité à Constantinople entre 522 et 526 par le *vir clarissimus et spectabilis* Martius Novatus Renatus. Leur plus ancien ms., **Aurelian.* 267 + **Paris. BN. n. acq. lat.* 1611, provient de Fleury et date de la seconde moitié du X^e siècle². Il a le mieux conservé les notes de collation de Renatus et seul il présente celle de l'anonyme qui corrigea notre archétype d'après la copie que Renatus avait fait exécuter par les soins de Théodorus, le disciple de Priscien qui, peu de temps après, transcrivit également la *Grammaire* de son maître. J'ai pu constater que le voleur de manuscrits, G. Libri, a enlevé la seconde partie du **Floriac.* (sans doute en raison de cette note importante de l'anonyme), à l'endroit où avait été inséré, à la suite du *De divisione* de Boèce, le traité correspondant de Marius Victorinus, *De definitionibus*³, ainsi qu'un traité sur les syllogismes catégoriques, que je revendique pour Abbon.

F. * FLORIANENSIS, s. X².

* *Aurelianensis* 267 (223) :

[une double feuille ajoutée :

p. 2-3 : table des formes de propositions catégoriques

p. 4-5 : *varia.*]

A, p. 6-54 : BOETH., *II In Isag.*, d'une main un peu différente de celle qui a copié la suite.

B, p. 54-99 : Table du contenu de l'ensemble des monographies de Boèce ; BOETH., *De topicis differentiis*, *De divisione*.

A la dernière ligne de la p. 99 (et dernière de l'*Aurelian*) : titre en onciales rouges (de la main du copiste) du premier des 4 *Extraits* qui dans l'ensemble des monographies font suite au *De divisione*⁴, biffé d'un double trait d'encre roussie.

1. Cf. mes *Étapes*, cit. *sup.* p. 130, n. 3, p. 440-1.

2. Cf. DELISLE, *Cat. des mss des Fonds Libri et Barrois*, Paris 1888, p. 61.

3. Ce traité, qui dans d'autres mss. encore fut inséré (le plus souvent à la même place) parmi les monographies de Boèce (cf. mes *Étapes*, *sup.* p. 130, n. 3, cit., p. 447-8), lui a été attribué pour cette raison, jusqu'à ce que H. USENER, *Anecdota Holderi* (Leipzig, 1877), reconnut l'erreur.

4. De semblables extraits ont été insérés, peut-être par le même interpolateur

* *Paris. n. acq. lat.* 1611 :

[f° 1-10 (1-8 : 1 cahier ; 9-10 : un double folio), de plusieurs mains très semblables, mais très différentes de celles du ms.

f° 1-6^r : « *A. M. S. Boetii* (scil. *Mar. Victorini*) *De definitionibus* ».

6^r-10^v : < ABBON >, traité sur les propositions et syllogismes catégoriques.

A la dernière ligne du f° 10^v a été ajouté le titre de premier *Extrait*, biffé à la fin du ms. d'Orléans.]

— 11^r-51^v : Les 4 *Extraits*, *Liber Antepredicamenta* (*Introd. ad syllog. categ. des éd.*), *Introd. ad categ. syllog.* (*De syll. categ. l. II des éd.*) ; *De hypoth. syll.*

— C, f° 52^r-55^v : *Cic., Top.*, d'une main un peu différente.

55^v : *Cic., Somnium Scipionis*.

57-60 : PORPHYR.-BOETH. *Isag.*

Tandis que le corps du manuscrit est d'une grande minuscule aux formes arrondies et archaïques, avec des en-têtes en semi-onciale, — tous caractères dont la persistance s'explique par une pratique de *scriptorium* bien établie¹, — les parties insérées postérieurement sont d'une écriture anguleuse plus récente, qu'on retrouve dans d'autres copies d'œuvres d'Abbon de Fleury.

J'ai reconnu une copie (directe ou indirecte) de *F* dans le * *Vatic. lat.* 8591, s. XI (*V*). Mais, tandis que dans le *Floriac.* les monographies de Boèce sont entourées de différents traités de logique, copiés suivant les besoins de la bibliothèque, *V* forme déjà un *corpus* typique du XI^e siècle, réunissant les traités de la *Logica vetus* aux monographies de Boèce, — en attendant que celles-ci soient remplacées dans les *corpus* du XII^e siècle par une traduction de la seconde partie de l'*Organon*. Comme d'autres manuscrits, généralement plus récents, du XI--XII^e siècle, *V* a disposé les traités spécialisés de Boèce dans l'ordre didactique. Il a même refoulé à la fin de cet ensemble, comme du déchet, les *Extraits*, (dont toutefois il n'en a conservé que deux), et les *Antepredicamenta*, un remaniement que Boèce avait entrepris du premier livre de son *Introd. in cat. syll.* (*De syll. cat. des éd.*), et qui pouvait être considéré comme un doublet de cette œuvre, Ce ms. n'est autre que le *codex* romain sommairement décrit par le Card. Mai en tête de son édition des deux *Extraits*².

Le traité sur les propositions et syllogismes catégoriques

du VI^e s., dans le premier (et conservés dans le second) remaniement des *Institutiones* de Cassiodore. Cf. mon étude sur *Cassiodore et son œuvre, Speculum*, t. VI (Cambridge, Mass., 1931), p. 286-7.

1. Suivant une remarque de M. Ph. Lauer, Conservateur des mss. de la Bibliothèque Nationale.

2. *Class. Auct.*, t. III (1831), p. 317 = *P. L.*, t. 64, 1217-8. Je suis redevable à Mgr A. Pelzer d'une description plus développée de ce *codex* et de multiples renseignements au sujet de nombreux manuscrits.

s'ouvre dans *FV* sur cette adresse : FAMULORUM CHRISTI FAMULUS QUAMVIS INDIGNUS A. B. FILIO SALUTEM. Elle est suivie de 30 hexamètres sur l'opposition des propositions. Le * *Leid. B. P. L.* 139 B (Alex. Petavii), s. X/XI, f^o 1^v-16^v, présente le même début, mais donne ensuite ce titre : *Incipit liber de categoricarum propositionum pugna et terminis deque syllogismorum ordine et resolutione*, et cette préface :

Saepius cum omni diligentia perlecto volumine quo Aristoteles traditur calamus tinxisse in mente¹, semper aliquid novi discutiendo repperi quod me antea intellexisse opinio vana fefellit. Siquidem in eo multi fecerunt intelligendo, ut nihil intelligerent. Quapropter, mihi luce carior, profundus sensus philosophi me comprehendis ad liquidum² arbitratus non sum. Unde in quibusdam quaestionibus exercere satagi vires ingenioli mei. Nam in medio libri de propositionum pugna et terminis multa breviter disseruit...

FV, au contraire, entrent directement en matière : *Propositiones quae in quadrata formula disponuntur*. Les deux textes ne concordent que rarement, et celui de *L* est plus développé, mais les schèmes des formes des propositions et des modes des syllogismes sont les mêmes, quoique disposés parfois dans un ordre différent. De plus, dans *L*, ce traité sur les propositions et syllogismes catégoriques, est suivi (f^o 17^r-30^r) d'un autre intitulé : *Liber secundus de propositionibus et syllogismis hypotheticis*. Cependant, il convient de faire remarquer que ce titre a été ajouté postérieurement par le troisième rubricateur (encre rouge foncé), qui a complété également l'*Explicit* des deux traités par *liber I, liber II* et donné un titre au Περὶ ἐξηγητικῆς d'Apulée qui suit sur un autre quaternion, d'une main différente de celle qui copia le traité sur les syllogismes hypothétiques sur des cahiers distincts du traité sur les syllogismes catégoriques. C'est encore le même rubricateur qui donna des titres à l'épigramme sur Boèce³ et aux vers sur les syllogismes hypothétiques placés en tête de *L* (f^o 1^r) par une main aux formes arrondies qui contrastent avec les écritures anguleuses des deux traités sur les syllogismes et de

1. Cf. CASSIOD., *Inst.*, II, 3 (P. L., 70, 1170 D 1) : ... de quo dictum est : Aristoteles, quando librum *Perihermenias* scriptabat, calamus in mente tingeat = ISID. HISP., *Etym.*, II, 27, 1.

2. Cf. CASSIOD., *Inst.*, I, 15 (*ib.*, 1128 C 2) : Unde enim doctissimus Aristoteles Περὶ ἐξηγητικῆς suas ad liquidum perducere potuisset, nisi...

3. D'après le catalogue de J. Geel, dans l'*Anthol. lat.* par RIESE (n^o 764) et par R. PEIPER, éd. Boèce, *De Cons. ph.* (Teubner, 1871), p. xxxviii (cf. LXVI), avec deux mauvaises lectures : 1. 5. : servavit] sacravit L P ; 1. 6 : graviter] gn timer L P, et coniec. BUECHLER. Cf. TH. BIRT, *Antikes Buchwesen*, Leipzig, 1882, p. 358-9.

celui d'Apulée, mais correspondent plutôt aux caractéristiques du second rubricateur (encre rouge carmin), qui a pourvu, dans le premier traité, les schémas des formes de propositions de signes démarquant les *complexiones utiles*, comme nous en avertissent les vers qu'il a ajoutés de sa main, et a introduit dans le texte des corrections si importantes qu'elles pourraient émaner de l'auteur lui-même.

La dernière partie du traité sur les syllogismes hypothétiques est conservée également dans le **Paris. BN.* 6638 [Alex. Petavii], s. X/XI (*P*), f° 1-4^v, où elle porte la suscription *Explicit liber II* de la main du copiste. Cependant, dans le ms. **Orléans* 277 (233), II, (Fleury), s. X (4^e quart) (*A*), pp. 74-77, le début (seul conservé) de ce traité est intitulé, sans subdivision de livres : *Inc. libellus de propositionibus hypotheticis et multiplicibus hypotheticorum syllogismorum modis*, tout comme le titre du premier traité dans *L* (exécuté par le premier rubricateur, identique au copiste) n'annonce (non plus que rien dans le texte) une œuvre similaire sur les syllogismes hypothétiques. Or, l'écriture de *A*, aux formes arrondies, permet d'y reconnaître la plus ancienne copie de ces traités de syllogistique¹. En outre, la rédaction brève du traité sur les syllogismes catégoriques, insérée dans la copie des monographies de Boèce faite à Fleury (*F*) — et recopiée au même endroit dans *V* —, renvoie au traité sur les syllogismes hypothétiques (*F*, 9^v) : *post categoricos propositiones categoricos syllogismos ordinandos censemus... Nam de hypotheticis syllogismis alias subtilius distinximus*. Nous possédons dès lors suffisamment d'éléments pour établir l'ordre de composition de ces diverses œuvres, ainsi que la chronologie de leurs copies².

1. Ce ms. présente dans la lettrine initiale de la copie (p. 62) des *Cat.* (cf. n. sv.) une tête de moine avec le nom *Abbo*.

2. Voici une description sommaire de ces manuscrits :

* *Aurelian.* 277,

I, s. X², (5 cahiers perdus), p. 1-55 : BOETH., I, *In*. II. ἐρμ., APUL. II. ἐρμ., *Isag.* ; (p. 56-61 =) *Paris. B. N.*, n. acq. lat. 1630 : extraits de MACROBE, *In Somn. Scip.*

II, s. X⁴, p. 62-74 : ARIST.-BOETH., *Categ.* ; p. 74-77 : début du traité sur les syllogismes hypothétiques.

* *Leid. B. P. L.* 139 B,

I, s. X/XI, A, 1^v-16^v : Traité sur les syllogismes catégoriques ; 17^r-30^r : Traité sur les syllogismes hypothétiques ; 30^v : Début *Apul.* II. ἐρμ., de la même main que B ; 1 fol. coupé ; 31 : blanc.

B, 32-38^r : APUL. II. ἐρμ. ; 38^v-39^r blanc.

II, s. X, 40-46 : BOETH. *Isag.*

L'auteur A. a débuté par le traité sur les syllogismes hypothétiques (A), qui, en effet, suit de bien plus près le texte du traité similaire de Boèce, que les exposés sur les syllogismes catégoriques, et s'est attaché surtout à mettre en schémas les différentes formes de syllogismes hypothétiques, que Boèce s'était borné à indiquer comme possibles. Il composa ensuite son court traité sur les syllogismes catégoriques, adressé à B. *filio* et inséré dans F. Plus tard, il développa cette œuvre, tout en maintenant l'adresse. Par la suite, cette rédaction amplifiée fut pourvue d'une copie du traité sur les syllogismes hypothétiques¹. Ces deux œuvres furent corrigées sur cette copie, vraisemblablement par l'auteur lui-même. Elles furent assimilées par le troisième rubricateur de L à deux livres d'un même ouvrage, qui fut recopié ainsi dans P de la même main qui avait exécuté le traité sur les syllogismes hypothétiques dans L. C'est peut-être pendant que se poursuivait ce travail de copie de L dans P (y compris celle du II. ἐρμηνείας d'Apulée), que sur la page de garde de L une main assez ancienne, si pas celle de l'auteur ou du dernier rubricateur, inscrivit l'épigramme sur Boèce et les vers sur les syllogismes hypothétiques qui dans P font suite au traité en deux livres avec cette suscription : *Explicit iam supradictorum praeformatio syllogismorum*¹. Néanmoins, au courant du XI^e siècle, la première rédaction du traité sur les syllogismes catégoriques fut recopiée dans V parmi l'ensemble des monographies de Boèce (sans doute d'après une copie de F, en raison des petits textes qui furent encore intercalés dans celle-ci, vraisemblablement sur des feuilles séparées et qui dans V ont été copiés de la même main). Mais le modèle de ce *corpus* fut adapté aux progrès des études,

* Paris, B. N. 6638,

I, s. X/XI (une main) : 1-4^v : fin du traité sur les syllogismes hypothétiques ; 4^v-11^{ra} : APUL. II. ἐρμ. ; 11^{ra}-16 : ARIST. BOETH., *De interpret.* (incomplet de la fin).

II, s. X, 17-32 : AUGUST. *Princ. dial.* (incomplet du début), etc.

III, s. X/XI, 33-74 : Extraits des lettres de Grégoire le Grand.

1. Dans l'éd. Goldbacher de II. ἐρμηνείας d'Apulée (*Wiener Studien*, t. VII (1885), p. 256), P (date du IX^e s.) et L (daté de XI^e s.) forment la seconde classe de mss., provenant d'une source commune.

Le catalogue de la bibliothèque (des écoles) de Fleury, rédigé en 1552, avant le pillage de l'abbaye (*Cat. d. mss... d. Départ*, t. XII, p. XVIII, n. 299), mentionne une copie présentant le titre de L : *Liber grammaticae cuius initium est « omnia nomina quibus latina utitur eloquentia », cui adjunctus est liber Boetii de categoricarum propositionum pugna et terminis deque syllogismorum ordine atque resolutione*. Cette copie pouvait fort bien comprendre les deux traités (on s'est contenté peut-être de reproduire le premier titre), mais elle paraît différente de L P, puisque L ne possède pas le traité de grammaire et que l'inventaire ne mentionne pas le II. ἐρμ., d'Apulée qui figure dans L P, ni le *De interpr.* de P. Au XVI^e siècle

en faisant précéder les monographies de la première partie de l'*Organon*.

Si l'origine de *V* est incertaine, celle et la date de tous les autres ms. permettent d'attribuer avec certitude ces œuvres à Abbon de Fleury, en raison de l'initiale A. dans *FVL*, de la mention qu'Aimoin fait d'études d'Abbon sur quelques questions difficiles de la syllogistique¹ et des caractéristiques que le style de ces œuvres possède en commun avec celui des autres compositions d'Abbon².

On ne saurait d'ailleurs hésiter à reconnaître dans le destinataire *B. filio* des deux rédactions du traité sur les syllogismes catégoriques, l'élève préféré de l'écolâtre de Fleury, Bernard, auquel Aimoin consacre tout un chapitre de la biographie de son maître³. Abbon avait été chargé par l'abbé Richard (962-979)⁴ de l'éducation de ce fils d'un des principaux seigneurs d'Aquitaine, et il regrettait encore durant son séjour en Angleterre, à l'abbaye de Ramsey (986-988⁵), d'être séparé de ce disciple⁶,

les moines de Fleury ne surent plus reconnaître cette œuvre de leur plus savant écolâtre et ils l'attribuèrent à Boèce.

1. Cf. *sup.* p. 130, AIMON : *quosdam dialecticorum nodos syllogismorum enucleatissime enodavit* et *sup.* p. 133, *L* : *in quibusdam quaestionibus exercere satagi vires ingenio mei*.

2. Je citerai en particulier le texte du traité sur les syllogismes catégoriques lequel figure aussi bien dans *F*, f° 9^r, que dans *L* (précisément avant le troisième ensemble de schémas) : ...*XVIII syllogismorum modi quos more epactarum vel paschalis compoti ad totidem sinistrae manus articulos applicare placuit* et le passage explicatif de l'une des tables de comput d'Abbon (**Berol. lat.* 138, s. X ex., f° 32^r, **Montpellier* 48, s. XI, f° 30^r) : ...*habet ad sinistram legentis numerum per XI crescentem more epactarum*. De plus, l'usage fréquent de *Siquidem* en tête de la phrase (alors qu'à l'époque carolingienne on plaçait encore cette conjonction, suivant l'usage de l'antiquité latine, après le premier mot de la phrase), de *saepius* pour commencer une lettre ou un traité (cf. *sup.* p. 133), de *lectoris sobrietas*, etc. — Jusque dans les lettres d'Abbon, on retrouve l'habitude de la syllogistique, cf. *PL*, 139, 431 D, 433 B, 434 B.

3. *Vita Abb.*, c. X, *P. L.*, 139, 397 D-401 A.

4. *Gallia chr. nova*, t. VIII (1744), p. 1546, n. XXV ; cf. M. PROU et VIDIER, *Recueil des Chartes de l'abbaye de Saint-Benoît sur Loire*, Paris, 1900, p. 132 et n. LXIV.

5. Cf. les sources citées par SACKUR, *l. l.*, t. I, p. 277, n. 1. — Dom L. GUGAUD, *Revue d'Hist. eccl.*, Louvain, 1923, p. 291, rappelle que d'après la vie en vers anglais de S. Edmond, composée par Aelfric (*SKEAT, Early Engl. Society*, t. II, p. 41), Abbon arriva en Angleterre trois ans avant la mort de saint Dunstan († 19 mai 988). Mais Aimoin, *P. L.*, 139, 391-2, nous informe qu'il partit après l'élection d'Oybold (986? cf. *inf.* p. 163, n. 5) et resta à Ramsey *per duorum ferme annorum spatium*.

6. *Quaest. gramm.*, *P. L.*, 139, 523 A 8, (dédié aux moines de Ramsey) : ... *non tamen voti impos sine dolore recordari valeo quod illius mei spiritalis alumni (pas prénommé) in praesentiarum corporali praesentia minime perfruor, quae aliquando perfruenti erat ipsa vita dulcior*. Cf. le traité sur les syllogismes catégoriques, *L*, *sup.* p. 133 : *mi luce carior*.

dont l'abbé Oylbold, de Fleury, lui rappela également le doux souvenir, pour mieux engager son écolâtre à retourner dans son monastère d'origine¹.

II. *Le Commentaire sur le Calculus de Victorius d'Aquitaine.*

— Ces témoignages ne permettent point de fixer avec précision la date de composition des traités d'Abbon sur la syllogistique. On ne saurait davantage préciser la chronologie du commentaire que l'écolâtre de Fleury consacra au *Calculus* et auquel il renvoie dans ses *Quaest. gramm.* dédiées aux moines de Ramsey².

Le *Calculus* se compose de tables de multiplication et de division des nombres 2 à 98 et des fractions ou *minutiae* romaines³. Il faut distinguer cette œuvre du cycle pascal que le calculateur aquitain composa en 457 pour le futur pape Hilaire⁴. C'est la

1. Contrairement à L. AUVRAY, *Deux mss. de Fleury-sur-Loire et de Ferrières conservés au Vatican* (*Annales de la Société hist. et archéol. du Gâtinais*, t. VII [1899], p. 42, n. 2), j'estime, en effet, que la copie de la lettre d'Oylbold (987/8), insérée postérieurement dans le *Vatic. Reg.* 1586 (*Fleury*), s. XI in. f° 1^v, fournit une leçon plus fidèle que l'extrait qu'Aimoin nous donne de cette épître dans sa *Vita Abbonis*, c. VI, *P. L.*, 139, 393 A, du moins suivant la teneur de cette édition, qui est celle de Mabillon : *Quamdiu tu, lucerna ardens et lucens, et caeteri quoque soles domum domini prudentiae, iustitiae et temperantiae speculo irradiastis, gaudebant patres in filiis, laetabatur alumnus vester B. in suis meritis* (Aimoin : *laetabatur pater noster Benedictus in suis alumnis*), quos ab ipsis cunabulis educaverat philosophiae alimentis. Et la lettre continue (éd. AUVRAY, l. l.) : *Hec gratia, melior auro Arabia, in te erat, et preciosior iacinto Ethiopia. Aut (l. At) modo, non solum de scola tue sapientie superstites, sed senes cum iunioribus una tecum tui in fide et veritate, dilect(e...), pro tui absentia ingemiscunt, precipueque hii qui philosophicas placentas de horreo eloquentie tantummodo lambuerunt, nec solidum scientie cibum manducare quiverunt... etc.* Trois manuscrits de la *Vita*, sur lesquels je suis renseigné, permettent de suivre les retouches successives que le passage en question a subi pour lui donner un sens, du moment qu'on avait erronément explicité l'initiale B (de Bernard, cf. le *Regin.*) en *Benedictus*, le fondateur de l'Ordre. Dans le ms. 1118 de Dijon, (Communication de MM. Oursel et Laurent) s. XI, f° 98^r (extrêmement remarquable, parce qu'il réunit la *Vita Abb.* aux *Miracles de S. Benoît* et comporte même les épitaphes d'Abbon et de Gauzlin) et Montpellier, Ec. de Méd, H, 68, f° 57 (89)^{rb}, s. XI (Communication de R. Bonnaud, Rodez), on lit encore : *laetabatur alumnus vester Benedictus in suis nutritis, quos... Le Paris. B. N.*, 12606, s. XII, f° 142^r, donne déjà : *noster Benedictus in suis nutritis...* (Communication de M. E. van Moë, bibliothécaire à la B. N.). Cf. *sup.* p. 126, n. 2, mes références concernant les destinées ultérieures de Bernard.

2. Cf. *sup.* 129, n. 4.

3. Il a été édité par G. FRIEDLEIN, *Zeitschrift f. Math. u. Physik*, t. XVI (1871), p. 44 ss. et mieux dans le *Bulletino di bibliografia e di storia d. sc. mat. e fis.*, de B. BONCOMPAGNI, t. IV (Rome, 1871), p. 443. Il figure très incomplètement parmi les œuvres de Bède, *P. L.*, 90, 677-680. Sur ses plus anciens mss., cf. mon étude sur *Dicuil et Micon de Saint-Riquier*, *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. XIV (1935), p. 34, n. 1.

4. Ed. *Monumenta Germaniae hist., Auct. antiq.*, t. IX, p. 686.

brève introduction, dont Victorius pourvit ses tables de calcul qui servit à Abbon de prétexte à de longs développements, ayant trait aussi bien à la philosophie qu'à l'astronomie et la physique et qui prouvent sa vaste culture littéraire par de nombreuses citations d'auteurs classiques. Mais l'écolâtre de Fleury s'est attaché surtout à la théorie spéculative des nombres suivant l'exposé de Nicomaque de Gérasa que Boèce a traduit dans son *De institutione arithmetica*, et il l'a développé encore par des considérations sur les propriétés métaphysiques des nombres et des notions de quantité, de relation etc., empruntées au commentaire de Boèce sur les *Catégories* et à son troisième opuscule théologique. En ce qui concerne l'arithmétique pratique, cette œuvre d'Abbon est du plus haut intérêt pour l'usage que le haut moyen âge fit des fractions romaines et fournit les plus anciennes règles de calcul sur l'abaque¹. On discute encore si elles ont été empruntées, — tout comme celles réunies par Gerbert (ca. 980) et Hériger de Lobbes (ca. 970-90)², et deux manuscrits de la Marche d'Espagne, datant de la même époque (970-987)³ — à une source antique de calcul sur l'abaque⁴, ou bien si elles ont été transmises par les Arabes, et quelles sont leurs relations avec le calcul chiffré ou algorithme⁵. En tout cas, ce commentaire d'Abbon ne présente encore aucune trace de l'influence arabe qui fit connaître vers cette époque les nouveaux chiffres et leur valeur décimale de position, ainsi que l'usage de l'astrolabe, auxquels Gerbert fait une fois une faible allusion⁶.

1. La préface a été éditée d'après un ms de Lobbes par MARTENE et DURAND, *Thes. nov. anecd.*, t. I (1717), p. 118 = *P. L.*, 139, 569-72. Le Card. Maï se proposait d'éditer ce commentaire (cf. *P. L.*, 139, 533, n. 55), dont l'historien des mathématiques M. Chasles s'était procuré deux copies d'après **Brux.* et **Cusan.* (cf. *Comptes rendus de l'Académie d. Sciences* [de Paris], t. 64 (1867), p. 1065 et *Le Monde* [semi-quotidien], 29 juillet 1867). Des passages relatifs aux *minutiae* ont été publiés d'après le ms. de Bamberg par W. v. CHRIST, *Sitzungsberichte* (et pas *Abhandl.*) de Munich, 1863, t. I, p. 136-152 ; d'autres textes, relatifs à l'abaque, d'après le ms. de Berlin, par N. BUBNOV, *Gerberti opera math.*, Berlin, 1899, p. 199-203, 299, ainsi que l'abaque d'Abbon et sa *Ratio* (qui ne figure pas dans le commentaire), d'après l'**Oxon. S. Joh. Coll. XVII*, s. XI *ex.*, dérivant d'un ms. de Byrhtferth, le disciple d'Abbon à Ramsey, qui cite les mêmes règles sous le nom d'Abbon dans son *Manuel de comput inf.* p. 145, n. 2, *cit.*

2. Cf. BUBNOV, *l. l.*, p. 6 ss. et 204-224.

3. Cf. H. P. LATIN dans *Isis*, t. XVIII, (1933), p. 190.

4. C'est la thèse de N. BUBNOW (sic), *Arithmetische Selbständigkeit d. Europäischen Kultur*. Berlin, 1914.

5. Cf. S. GHANDZ, *The Origine of the Ghubar numerals or the Arabian Abacus a. the Articuli*, *Isis*, t. XVI (1931), p. 393-424 ; cf. *ibid.*, t. XVII (1932), p. 260-3.

6. Cf. mon étude sur *Les premières traductions latines (Xe-XIe s.) de Traités arabes sur l'Astrolabe* dans *Premier Congrès internat. de Géographie historique*, t. II, Mémoires (Bruxelles, 1931), p. 285-287.

Le commentaire d'Abbon forme la première partie (exécutée par les mêmes mains anguleuses qui ont copié les traités de logique) du **Berolin* 138 (*Phill.* 1833). Il a été placé, sans doute par la suite, dans ce manuscrit composé vraisemblablement pour Abbon lui-même, en tête de son grand traité de comput (datant de 978-982), auquel ont été annexées plus tard ses deux lettres de comput (a. 1003 et 1004)¹. De même, celles-ci ont été reliées à son exposé de Victorius dans le **Vatic. Regin.* 1281, II, f° 37^v-52^r, s. XI². Ce commentaire remplit tout un manuscrit dans le *Bamberg. H. J. IV*, 24, s. X/XI et le **Cusanus* 206, s. XI³, d'une main allemande, et qui était à Frisingue pour le moins à partir du XIII^e siècle. Il figure également dans le *Caroliruh.* 504 (Saint-Michel-lez Bamberg), s. XI *ex.*-XII *in.*, à la suite (I) de traités de musique de Bern, abbé de Reichenau (1008-48), (II) d'un *corpus* d'œuvres de comput, d'astronomie et de mathématique d'Herman le Contracté, de Reichenau (1013-54), parmi (III), des traités de musique de Guy d'Arezzo, le traité du lotharingien Gerland (s. XI *ex.*) sur l'abaque, des matières de comput, des traités sur l'abaque et une chronique⁴; bref, toutes œuvres qui avaient vu le jour et qui avaient été en faveur au XI^e siècle. Ce ms. a vraisemblablement copié le commentaire d'Abbon sur le *Bamberg.*, qui peut dériver d'un exemplaire (à moins qu'il ne soit celui-ci même) qu'Abbon a peut-être adressé à l'empereur Otton III, auquel l'abbé de Fleury dédia un acrostiche en 997⁵. Mais il est plus vraisemblable que ce commentaire de l'écolâtre de Fleury a été répandu si tôt en Allemagne, parce qu'il y fut apporté par le futur abbé de Reichenau (1008-48), Bernon qui avait séjourné à Saint-Benoît-sur-Loire au moins jusqu'en 994⁶.

Dans les autres manuscrits plus récents, l'exposé d'Abbon a pareillement déjà pris place parmi des matières similaires : le ms. (sans doute d'Hériger) de Lobbes, antérieur à 1049, (avec le

1. Cf. *inf.* p. 150 et 154.

2. MONTFAUCON, *Bibl. bibl.*, t. I, p. 23 : *Regin.* 423 (A. Petau, 326). C'est sans doute d'après ce ms. que le Card. Mai (*P. L.*, 139, 533, n. 55) se proposait d'éditer cette œuvre.

3. Ce ms. a été légué par le cardinal Nicolas de Cuse à l'hôpital fondé par lui à Cuse-lez-Bernkastel (sur la Moselle); près de Trèves (catalogue de J. Marx).

4. Cf. H. BRESSLAU, *Neues Archiv*, t. 21 (1895), p. 226. — *Die Hss. d.... Badschen Bibl. Karlsruhe*, t. IV (1896), p. 92.

5. Cf. *inf.* p. 167, n. 3.

6. Cf. *inf.* p. 143, n. 2. — Dans sa *Vita* de Burchard de Worms, Ebbon (de Worms?) emprunte, au début du XI^e s., des expressions au commentaire d'Abbon sur le *Calculus*. Cf. MANTIUS, *Gesch. d. lat. Litt. d. Mitt.*, t. II (1923), p. 299, n. 4 et 300, n. 1.

comput de Bède et d'Helpéric, Hyginus et Macrobe¹), le **Bruxell.* 10078-95 (Gembloux), s. XI/XII (Hyginus, traités de musique, etc.)² et son congénère, sans doute d'origine belge³, le **Vindob.* 2269, s. XII, un immense *corpus*, grand in-folio, réunissant toutes les œuvres que Boèce a consacrées aux arts libéraux ; enfin, une copie de Saint-Victor qui figurait autrefois dans l'ancien *Paris. Arsenal* (55), s. XII (?)⁴.

III. *Les petits traités d'astronomie.* — Ils sont réunis sous le nom d'Abbon dans le **Cambridge Trinity Coll.* 945, s. X ex. XI in. (originaire de Winchester ? [au N. de Southampton], la capitale d'Alfred le Grand, de Canut et de Guillaume le Conquérant), parmi des matières d'astronomie et de comput⁵ :

A (1^e m.), p. 1 : INVOLUTIO SPERAE. Duo sunt extremi vertex mundi ... accipiens, un catalogue d'étoiles très répandu dans les mss. carolingiens⁶.

p. 3, med. : (a). SENTENTIA ABBONIS de differentia circuli et sperae. Studiosis astrologiae primo sciendum est quid distat inter circulum et speram... aliquis planetarum est.

p. 6, med. : (b). De cursu VII planetarum per zodiacum circulum. Denique luna totius zodiaci signa ... Similiter de reliquis.

p. 11 (c). ABBO de duplici signorum ortu vel occasu De duplici ortu signorum dubitantes... adducunt temperiem.

p. 12 (d). Item de quinque circulis mundi: Quinque tenent caelum zonae... ad quas sol numquam accedit.

B (2^e m.), p. 13 : Horologium (cf. *P. L.*, 90, 953)

p. 14. Jejunia legitima IIII sunt IIII anni temporibus... et le <computus Graecorum et Latinorum>, cf. *Bibliotheca Casinensis*, t. I (1877), *Floril.*, p. 70.

p. 15-26 : Calendrier avec quelques mentions caractéristiques de Winchester.

p. 27-36 : Tableaux de comput : p. 27-28 = *P. L.*, 90, 755 (2^e tabl.) ; p. 30 = *P. L.*, 90, 757-8 (1^{er} tabl.), etc.

1. Cf. H. OMONT, *Revue des Bibliothèques*, t. I, p. 3, la mention du catalogue de Lobbes D'après ce ms., MARTÈNE et DURAND, *Thes. nov. anecd.*, t. I (1717), p. 118, ont édité la préface de ce commentaire = *P. L.*, 139, 569.

2. C'est vraisemblablement le ms. de Sigebert de Gembloux, qui disait de l'auteur de ce commentaire (*De illus. eccl.* SS., c. 139) : *Quantum valuerit in utraque scientia ostendit, cum super Calculum Victorii commentatus est.*

3. Sur ce ms., cf. BUBNOV, *l. l.*, p. LXXXIX et 555. Ma conjecture sur l'origine de ce ms. repose sur l'étroite parenté que présente sa copie des traités de syllogistique de Boèce et de son *De inst. mus.* avec des **Brux.* de Gembloux.

4. Cf. CHASLES, *sup.* p. 138, n. 1, *l.*, p. 1062, n. 4.

5. Ce ms. était au XV^e s. à S. Augustine's abbey, à Cantorbéry, puisque son second folio débute par les mots *esse locatum*, comme le renseigne le catalogue publié par M. R. JAMES, *The Ancient Libraries of Cant. a. Dover*, Cambridge, 1903, p. 329 (cf. p. 520), n° 1157. Ce catalogue signale encore une autre copie du traité a (suivi peut-être de b-d), p. 239, n. 447.

6. *P. L.*, 90, 368-9 ; E. MAASS, *Commentariorum in Aratum reliquiae*, Berlin, 1898, p. 307-12.

- C, p. 37-38 (3^e m.): notes et table de comput, ajoutées peu de temps après sur cette feuille de garde.
- p. 39-218 (à partir de la p. 50, main très semblable à la première, si pas la même): HYGINUS *Astronomicon*; p. 136: MARTIANUS CAPELLA, *De nuptiis, liber IIII: De astronomia* (avec gloses); p. 166: <HELPERICI *Compotus*>.
- (e) p. 200 med.-208, EXCERPTIO ABBONIS EX IGINO *de figuratone signorum*: Denique, ut dicit Plinius, inter omnia LXXII sunt signa... partem Cancrī redit¹.
- p. 209 (même main): Compilation d'astronomie. Préface: *Domine Deus... Praesta Domine ut... de volubilitate firmamenti et stellarum astrorumque cursu secundum modulum nostrae fragilitatis capere et aliis ministrare valeamus per eundem Dominum*. Texte: *De sole et luna. S. Scriptura nobis a Deo per beatum Moysen tradita docet... De XII signis, sed primum* (Harl. 2506: *Primitus*) *de Ariete. Regionem duodecimam caeli in quam Sol cursum suum dirigit, die primo saeculi, i. e. XV Kal. Apr., antiqua humanitas elongata a benignissimo Creatore... De Tauro. Hic secundam regionem... De Geminis... De Cancro... Leone... Virgine... Libra... Scorpione... Sagittario... De canicula et VII planetis... Cometes... sed Christus Dominus <Salvator mundi> evertit*.
- p. 213: <CICERONIS *Aratea*> (même m.); p. 217-8; feuille de garde.

Tels (a-d, e) sont les petits traités d'Abbon *de solis ac lunae seu planetarum cursu*, auxquels Aimoin fait allusion dans sa biographie². En réalité, b et d ne constituent chacun que la seconde partie des traités a et c, qui seuls dès lors portent le nom de l'auteur. Celui-ci se mentionne lui-même dans b: *Ergo dum primam lunam duodecim partibus semper a sole distare audis, ita intellige ac si duodecim fratribus distet Abbo a suo abbate et ita tredecimus aliquo resideat in ordine*. J'ai déjà signalé que c a été annexé avec d'autres textes, que sans doute nous devons attribuer à Abbon, à ses *Quaest. gramm.* dans les deux copies que nous en connaissons³. On trouve encore a-d inscrits au nom de l'écolâtre de Fleury, comme dans le ms. de Cambridge, dans d'autres mss. anglais de comput et d'astronomie: **Brit. Mus. Cotton. Vitell. A, XII*, (I, A), s. XI, f^o 8^v-10^v et 64^{r-v}; *Durham, Cathedral, Hunter* 8^o, 100, s. XI, f^o 85^r-88^r; *Glasgow, Hunterian Museum, T. 4, 2*, s. XII in., f^o 95^v-96^r⁴.

Le traité a-b figure anonyme dans le **Brit. Mus. Harl. 2506*, s. X ex./XI in. en tête d'un ensemble de textes qui se rattachent

1. Je dois à l'extrême obligeance de M. H. M. Adams, bibliothécaire du Trinity College, la collation de ce résumé du troisième livre d'Hyginus et quelques renseignements complémentaires sur ce ms.

2. Cf. *sup.* p. 130.

3. Cf. *sup.* p. 129.

4. Sur les *Hunteriani* — des jumeaux qui intitulent a *Sententia Abdonis* (sic) *de ratione spere* — leurs conservateurs E. H. Knight et H. R. Cunningham ont bien voulu me renseigner.

étroitement au ms. de Cambridge. Les éditeurs des *Ciceronis Aratea*¹ ont constaté, en effet, que le texte de ce ms. (p. 213), tout comme celui de l'*Harl.* en question (**A**), du **Cotton. Tib. B*, 5, IB, s. XI, (**B**), et, j'ajouterais, du **Tib. C*, 1, IB, s. XII (**C**), reproduit les corrections qu'une seconde main, s. X, a apportées au **Brit. Mus. Harl.* 647, s. IX (**H**). Ces manuscrits présentent d'ailleurs un même ensemble de textes :

H	A	B	C
	1 ^{rb} : HYGIN. <i>Astron.</i> 30 ^{rb} -30 ^{ra} : vers (2) 30 ^{va} : a-b		
i ^r : Compilation d'astronomie (3)	= 33 ^{ra} -35 ^{rb} (4)	= 30 ^{ra} -32 ^{ra}	= 19 ^r -21 ^r
2 ^v : Cic. <i>Aratea</i> avec extraits d'Hyginus (6)	= 36 ^r -48 ^v	= 32 ^v -49 ^v	= 21 ^r -36 ^r
16 ^{rb} -20 ^r : Extraits de Pline, Macrobe, Capella (6)	= 49 ^{ra} -55 ^{vb}	= 49 ^v	= 36 ^r -42 ^v

1. AEMIL. BAEHRENS, *Poetae lat. min.*, t. I (Teubner, 1879), p. 2 ; H. SCHENKL, *Wiener Studien*, t. VII (1885), p. 341. — Pour les deux *Harl.*, cf. *Cat. of ancient Mss. of the Brit. Mus.*, t. II.

(2) Outre les vers d'un anonyme qui introduisent (f^o 1^{ra} : *In Patris Natiue...*) et terminent (f^o 30^{ra} med.-b : *Terminat Hygini volumen doctus modernus*) le traité d'Hyginus, la même main a copié ici les vers *Ad Boreae partes* (*Poetae lat. min.*, ed. BAEHRENS, t. V, p. 351, 4).

(3) C'est celle de *Trinity Coll.*, p. 209-212. Je ne l'ai trouvée que dans ce groupe de ms. anglais et dans aucun des autres ms. d'astronomie du haut moyen âge que j'ai examinés. *H* est incomplet du début. Une main anglo-saxonne y a suppléé, mais nous avons perdu également son premier folio ; le f^o 1^r de *H* commence avec le 8^e signe du zodiaque du chap. *De XII signis* (1^v, 2^e moitié, en blanc). La main continentale, s. IX (qui n'est pas de Tours, cf. E. K. RAND, *Studies in the Script of Tours*, I [Cambridge, Mass., 1929]), qui a écrit les *Aratea* et les *Extraits*, donne au f^o 2^r, (la suite et) la fin du traité, qu'elle fait suivre de la préface-prière, placée en tête du traité dans les autres copies (sauf *C*) et se terminant dans *H* par *per eundum D. N. J. C. qui tecum vivit... saecula saeculorum*, tandis que *Trinity Coll.* a simplement *per eundem Dnm.* et *A* : *per. (B, ?)*. J'estime que *H* a reproduit la préface-prière à l'endroit où l'auteur l'avait placée, l'ayant composée après avoir rédigé sa compilation. Les copies de *H* (ou leur archétype copié de *H*) ont jugé qu'il valait mieux commencer avec cette introduction (seulement *C* l'a omise).

(4) On a laissé en blanc 35^{rb} 2^e moitié, 35^v et f^o 35^{bis} avec lequel commence un nouveau cahier.

(5) Ces extraits sont écrits en capitales à l'intérieur des dessins qui accompagnent les *Aratea*. C'est pourquoi OTLEY, *Archaeologia*, t. XII (1836), p. 48 et 145 ss. faisait remonter ce ms. au III^e-IV^e s. Cf. G. KAUFMANN, *De Hygini memoria, Breslauer philologische Abhandlungen*, t. III, 4 (1888), qui ignore *A* et *C*. — Les *Cotton.* sont de magnifiques mss. anglo-saxons qui (et surtout *C*) reproduisent fidèlement *H*, un ms. d'origine continentale et dont cette première partie (f^o 2-15) est écrite de la même main (tandis que dans *A* les mains continentales alternent).

(6) Ces extraits proviennent d'une compilation de comput en 6 livres, que j'ai retrouvée dans plusieurs mss. carolingiens (que je décrirai, tout comme ces mss anglais, dans mon ouvrage sur les *corpus* de comput du haut moyen âge ; cf.

L'**Harl.* 2506 se révèle originaire de Fleury (et le correcteur, s. X, de **H** est peut-être Abbon) d'une façon bien inattendue. C'est en effet la seule copie qui ait remplacé le nom d'Abbon par celui de Bernon dans le passage de **b** que j'ai cité plus haut¹. Voilà une petite supercherie ou, si l'on veut, une plaisanterie, mais d'un homme qui par la suite devait présider durant quarante ans (1008-48) aux destinées de l'abbaye de Reichenau. Car, l'abbé Bern étudia à Fleury vers 994² et on s'accordera dès

p. ex. le * *Paris*, B. N., n. acq. lat. 456, s. IX/X [pour cette partie] : L. DELISLE, *Cat. d. mss. d. Fonds Libri et Barrois*, Paris, 1888, p. 81-84) et dont une copie très en désordre et incomplète, * *B. N.*, n. acq. lat. 1615, est passée vers le milieu du IX^e s. d'Auxerre à Fleury (cf. *ibid.*, p. 70-76). Dans *H*, après le f^o 15, un folio est tombé (sans doute arraché pour le dessin qu'il portait au recto ; cf. *B.* f^o 47^r) ; sur son verso figuraient les vers 341-371 des *Cic. Arat.* avec, dans la marge, trois passages *De concordia...* (cf. KAUFMANN, *l. l.*, p. LXXXIII ad p. 76, n. 38), empruntés au l. IV, c. 24-26 de la compilation en 6 livres (= * *n. acq.* 1615 f^o 182^{r-v}) et le début du *De praesagiis tempestatum* de Pline, *H. N.*, XVIII, 135, 80-90 (= l. V, c. 12 de la compilation, mais qui est moins complet ; cf. * *n. acq.* 1615, f^o 162^{r-164^r}), dont la suite est conservée dans la marge du f^o 16, et est suivi (d'une autre main semblable) de deux extraits de MACROB., *In Somn. Sc.*, I, 20, 14-32 et de deux autres (quelque peu remaniés) de MART. CAPELLA, *De nuptiis*, VIII, 860 et VI, 595-8 (= compilation, l. VI, c. 4-7 ; * *n. acq.* 1615, f^o 165^{r-166^r}), d'autres extraits du II^e l. de Pline (= compilation, l. V, c. 3-6, 11 ; cf. DELISLE, *l. l.*, p. 82 ; cf. * *n. acq.* 1615, f^o 159^{r-160^v}, 162^r ; cf. K. RÜCK, *Sitzungsber. München*, 1898, t. I, p. 207) et d'un autre texte de la compilation, l. III, 5 (fragment de MACROB. *In Somn. Sc.*, l. II, c. 2 = * *n. acq.* 1615, f^o 166^v).

1. *Sup.* p. 141.

2. MANITIUS, *Gesch. d. lat. Lit. d. Mitt.*, t. II (1923), p. 61 ss., n'accepte point les vues de Dom BLANCHARD, *Revue bénédictine*, 1912, p. 98-106, qui refuse d'admettre le séjour de Bern à Fleury, parce qu'il considère d'insertion postérieure la *Ratio generalis*, qui est cependant enserrée entre les deux lettres de Bern sur la durée de l'Avent et les Quatre-Temps (cf. *inf.* p. 158, n. 5-6) dans deux mss. de Saint-Emmeram de Ratisbonne, dont l'un, le * *Monac.* 14477, II (f^o 57-83), s. XI/XII, fait précéder ces œuvres du Prologue de BERN à son *Tonarius* (cf. E. STEINMEYER u. SIEVERS, *Die ahd. Glossen*, t. IV, Berlin, 1898, p. 542, 9) et l'autre, le *Monac.* 14708, s. XI (d'après le catalogue), du comput de Hermann de Reichenau († 1054), le célèbre moine contemporain de Bern, à la même abbaye. *L'Histoire littéraire de la France*, t. VII, p. 376 (576) — et avec elle MANITIUS, *loc. cit.*, p. 62, 64 — propose à tort l'année 999 (au lieu de 994) pour le concile d'Orléans, que Dom Blanchard veut reculer jusqu'en 1094 et dont la *Ratio* de Bern nous fournit un aperçu ; car, en terminant son *Apologeticus*, qu'il adressa à Hugues Capet († 996) et à son fils, pour justifier sa conduite au concile de Saint-Denis, qu'on fixe entre 992 et 993 (cf. F. LOT, *Et. sur le Règne de Hugues Capet*, Paris, 1903, p. 184, n. 1), Abbon demande la réunion d'un concile qui statuerait sur la durée de l'Avent (*Patrol. lat.*, t. 139, 472 : *De initio etiam Adventus... aliquando gravissimus error exstitit*). Noël tombant en 993 un lundi (ce qui avait provoqué les difficultés concernant la durée de l'Avent), je puis dater le concile de Saint-Denis de l'automne de cette année, l'*Apol.* du début de 994 et le concile d'Orléans, dont les historiens ignorent tout, eut lieu sans doute au courant de l'année 994.

Dans son *De officio missae*, Bern rappelle son séjour en France et emprunte des passages aussi bien à la *Ratio* qu'à sa lettre sur l'Avent. Dom Blanchard fait ressortir le caractère compilatoire de cette œuvre, mais ses éléments pro-

lors à reconnaître sa main dans *A* (ou son modèle), qui aura été apporté en Angleterre par Abbon, tout comme *H*, ou bien aura été donné postérieurement à Ramsey au cours des échanges de mss. entre les deux abbayes, au sujet desquels nous sommes informés¹.

Ce même traité d'Abbon (**a-h**) prend également place dans l'* *Oxon. Joh. Coll.* XVII, s. XI *ex.*, f° 37^v-39^{rb}. Ce ms., originaire de l'abbaye de Thorney², s'ouvre sur l'acrostiche qu'Abbon consacra à l'archevêque Dunstan³. On y remarque également (f° 7^v) un diagramme de Byrhtferth et (f° 12^v) la préface qu'il plaça en tête d'un *corpus* réunissant les traités de comput de Bède, d'Abbon et d'Helpéric⁴. Ce disciple d'Abbon à Ramsey

viennent bien de traités de Bern. J'ai trouvé du *De officio missae* un ms., vraisemblablement celui de l'éditeur M. HITTORP(IUS), *De div. offic.* Colon., Quentel, 1568, p. 419, le *Wolfenbüttel Gudian.* Lat. 2°, 131, III (f° 27-72), s. XII (Saint-Pantaléon de Cologne) (Cat. de O. v. HEINEMANN, n° 4435). — Si l'on se refusait à voir dans Bern un moine ayant passé par Fleury, on pourrait considérer la *Ratio* comme un extrait des *Libelli duo de consuetudinibus et statutis monachorum Floriacensium* (perdus) que Thierry de Fleury dédia à Bernward, év. de Würzburg a. 990-5. Je traiterai toute cette question en détail dans mon édition des œuvres inédites d'Abbon de Fleury.

1. Le *Paris. B. N.*, n. acq. lat. 1605, s. IX/X (*Vies de saints*) porte la mention de l'abbé Withman de Ramsey du début du XI^e s. Cf. L. DELISLE, *l. sup.* p. 131, n. 2, *cit.*, p. 47. Cf. ID. *Notices et Extr. de mss. de la B. N.*, t. 32, I, p. 211-218.

2. Cf. CH. H. HASKINS, *Studies in the History of mediaeval Science* (Cambridge, Mass., 1924, 2^e éd. 1927), p. 84. — Byrhtferth n'est appelé, par erreur, Thorne-ganus, qu'en raison de l'origine de ce ms., qui dérive de celui du disciple d'Abbon. Cf. MANITIUS, *l. l.*, t. II, p. 705. — Le texte f° 3^v, daté de 1110, est une ajoute postérieure et d'une main un peu plus récente (comme le contenu du f° 1 et le f° 2 lui-même) que f° 29^r les tables pour 1083-1102.

3. Cf. *inf.* p. 165, n. 1. — Le catalogue de Coxie cite comme un second acrostiche d'Abbon (MANITIUS, *l. l.*, t. II, p. 671 et FORSEY, *inf.* n. sv, *cit.*, p. 507, l'ont compris ainsi), le distique *Summe sacer...* qui est inscrit en dessous de l'acrostiche d'Abbon, d'une main du XVI^e s., sans doute celle de Talbot ou de Leland qui ont possédé ce ms. (cf. FORSEY, *l. l.*, p. 508.) On ne saurait hésiter, en effet, à reconnaître l'**Oxon.* dans la description qu'en donne Leland (FORSEY, *l. l.*, p. 508-9).

4. Ed. G. F. FORSEY, *Byrhtferth's Preface* dans *Speculum*, t. III (1928), p. 519. — Je crois que *recapitulatio* signifie lecture des chapitres et non point commentaire. Byrhtferth veut simplement signifier qu'il a placé après Bède les *dicta Abbonis* et le comput d'Helpéric. Le *De rat. temp.* de Bède est appelé au moyen âge le *De temporibus (liber) maior* et l'élève d'Abbon vise manifestement les chap. XI-XV de ce traité dans sa préface éd. FORSEY, p. 517 : *In hoc hereditatis* ; cf. *ib.* p. 518, n. 9 et 11. Cependant, l'**Oxon.*, f° 58^v, présente les trois traités de Bède : *De temporibus*, *De nat. ver.*, *De rat. temp.* suivis du comput de Helpéric. — Nous ignorons sur quoi se fonde l'attribution à Byrhtferth des trois exposés de ces traités de Bède dans les *opera omnia* de Bâle, 1563 (L'éd. *princeps* de ces œuvres par I. Noviomagus, Cologne, 1537, ignore ces commentaires). Mais je suis convaincu que l'attribution à Byrhtferth de quatre livres de commentaires (cf. FORSEY, *l. l.*, p. 508-509) repose sur une erreur d'interprétation, car il n'y a que trois traités de Bède qui se tiennent (les 2 *De temp.* et le *De nat. ver.*) et

témoigna sa reconnaissance tout autrement que l'Allemand Bern, lorsqu'il termine ainsi cette préface : *Post huius denique epilogii descriptionem, libet articulum flectere ad totius libri recapitulationem, quia post huius terminationem constant Abbonis sophistae dicta alumni Benedicti patris, per cuius benevolentiam percepimus huius rei intelligentiam necnon aliarum rerum peritiam. Dissertissimi viri itaque Herici expositiones ultima pars codicis concludit honestissime.* Il déclare de même dans son manuel anglais de comput, en citant les règles d'Abbon sur l'abaque (qui figurent également dans notre ms. d'Oxford¹, f° 35^r, à la suite de tables et de textes du comput d'Abbon, notamment aux f° 8^r-10^v, 22^r, 30^v-31^r) : *Erat enim (Abbo) in doctrinali scientia peritus et in philosophia perfectus*².

Le **Brit. Mus. Reg.* 13 A XI, B, s. XI, f° 105^r, fait suivre au catalogue d'étoiles *Duo sunt extremi vertex...* (f° 104^r) qui figure en tête du ms. de Cambridge, cet autre inventaire d'étoiles (e) qu'Abbon a compilé d'après le troisième livre d'Hyginus, et ce ms. lui annexe (f° 113^{re}) le traité d'astronomie **a-b**, suivi de la compilation d'astronomie (f° 115^v) que je n'ai rencontrée que dans les mss. anglais, dans lesquels je viens de la signaler.

Le *Leid. BPL.* 225, I (A. Petau, Fleury ?), s. XII, a également réuni, à la suite de l'astronomie d'Hyginus (f° 1-18^v), les deux catalogues d'étoiles, f° 19-23^r, et le traité d'astronomie **a-b**, f° 23^r-27^v³. Les deux catalogues d'étoiles forment encore un tout dans le **Paris.* 7400 A, (Signy, Ardennes), s. XIV, f° 1-6^r, suivant lequel ils ont été misérablement⁴ édités, sans que l'auteur de e ait été reconnu.

comment prendre la préface de Byrhtferth pour un livre? La première mention de Boston (FORSEY, p. 507) : ... *scripsit super librum Bedae de temporibus lib. 1. Pr. Spiraculo* est bien plus exacte et l'incipit (*Spiraculo*) prouve qu'il s'agit seulement de la préface. La référence de Tanner (FORSEY, p. 511) — qui se base sur Boston — : *Spiraculo vitae humanum genus*, repose sans doute sur une autre confusion. Quant aux commentaires, il convient de faire remarquer, que W. H. Stevenson (†) signala à S. J. CRAWFORD (†), *Byrhtferth of Ramsey and the Anonymous life of St Oswald*, dans *Speculum religionis* (Essays offered to Claude G. Montefiore), Oxford, 1929, p. 101 (étude qui m'a été renseignée par M. G. Bone, *librarian* de S. John's Coll., Oxford), que la mention de Thionville dans ces commentaires (*P. L.*, 90, 431 C) a été empruntée à Paul diacre, *Hist. Longob.*, I, 5. De plus, il ne faut point perdre de vue que ces exposés ne sont que des centons de textes de comput carolingiens. Je les démarquerai dans mon ouvrage sur les *corpus* de comput du haut moyen âge.

1. Cf. *sup.* p. 138, n. 1.

2. S. J. CRAWFORD, *Byrhtferth's Manual* (Early Engl. Texts Soc.), Lond. 1929, p. 232, 9-233, 15.

3. L'inventaire des *Leid. B. P. L.* (1912), ne permet point de constater combien de traités cette copie possède.

4. Dans une plaquette de L. W. HASPER, *Hyginus philosophus*, Leipzig, 1861.

Le traité **a-b** a été inséré, (sans doute en raison de ses premiers mots : *Studiosis astrologiae*) dans la plus ancienne copie, **Paris*. 17868, s. X *ex.*, f° 15^v-16^v, de la première traduction médiévale de textes astrologiques faite sur l'hébreu¹. Ce ms. et le **Paris*. 7518, I, B, s. X *ex.*, f° 36^r, présentent cette particularité, qu'entre les deux parties de ce traité **a-b** est insérée la fin (*Colurorum primus incipit... ad partem Cancri redit*) de l'abrégé que l'écolâtre de Fleury a donné du III^e livre d'Hyginus (**e**). Cette insertion a été faite dans le modèle de ces deux copies à l'endroit où devait figurer le dessin, sur lequel se termine la première partie du traité. La seconde finit sur une application qui permet de le dater² :

Signa in quibus singuli planetarum morentur scies, si annos ab initio mundi secundum LXX per numeros hic eisdem planetis subiectos diviseris, hoc tantum retinens quod annorum, quos idem numerus dividere non poterit, sint colligendi menses et ipso numero cuilibet
 5 planetæ subiecto metiendi sumpto initio a signo ei prænotato de quo scire volueris. Ut si de Marte vis, quia . $\overline{\text{VI}}$ CLXXVII . annis sexies . $\overline{\text{M}}$. sunt . $\overline{\text{VI}}$. et sexies . XXVIII . sunt . CLXXXIII ., supersunt hoc tertio anno in mense Augusto menses . XXX ., quia hos annos in mense Martio coepimus et finivimus. Et sexies quini sunt . XXX . In quinto
 10 igitur a Scorpione signo, hoc est in Piscibus, Martem esse modo credimus. Similiter de reliquis.

Dans la table qui précède cette application, on trouve la donnée (Cf. l. 5 *numeros hic... subiectos*) : *A Scorpione Mars. VI.* et le calcul : *Sexies $\overline{\text{MXXVIII}}$ sunt $\overline{\text{VICLXXIII}}$* ³. Or, d'après les Septante, l'année de l'Incarnation est calculée pour 5199 depuis la Création. Ce traité a donc été composé : $6177 - 5199 = 978$ au mois d'août⁴.

1. J'étudierai ce *corpus* d'astrologie en détail dans une étude sur les premières traductions latines médiévales de traités d'astronomie et d'astrologie, à paraître prochainement dans *Isis* (ou plutôt dans le tome premier d'*Osiris*...) En attendant, on peut consulter sur ce ms. : BUBNOV, *Gerberti opera mathematica*, Berlin, 1899, p. 124, n. 1 ; WICKERSHEIMER, *Figures médico-astrologiques des IX^e-X^e-XI^e s.* dans *Transactions a. Proceedings of the 17th. internat. Congress of Medicine*, Section XXIII (London, 1913) = *Janus. Archives internat. pour l'histoire de la médecine*, Leyde, t. XIX (1914), p. 166 ; F. CUMONT, *Astrologica*, *Revue archéologique*, 1916, p. 16-22 ; L. THORNDIKE, *A History of magic a. experimental Science*, t. I (London, 1923), p. 710 ss. ; J. MILLAS VALLICROSA, *Assaig d'història de les Idees físiques i mat. a la Catalunya medieval*, t. I (Barcelone, 1931), p. 256.

2. Cette finale a précisément été omise par le **Paris*, 17868, qui l'a remplacée par des dessins médico-astrologiques ; cf. la reproduction du f° 16^v par J. MILLAS VALLICROSA, l. l., planche XVIII.

3. Cf. la planche l. l.

4. Abbon compte suivant le style de l'Annonciation, le 25 mars, trente mois s'étant écoulés depuis l'an 6174.

J'estime que ce n'est point par déficience, que seul le traité **a-b** figure dans les deux plus anciens mss., le **Paris.* 17868, s. X⁴, d'une main encore plus ancienne que l' **Aurelian.* 277, la copie du premier traité d'Abbon concernant les syllogismes hypothétiques¹, et le **Paris.* 7518, s. X^{ex.}, dont l'écriture est en tout point semblable aux mains anguleuses des traités de syllogistique². Nous avons relevé, en effet, que la première partie (**c**) du second traité d'astronomie a été annexée aux *Quaest. gramm.* dans l'archétype des deux copies que nous possédons de cette œuvre qu'Abbon composa durant son séjour à Ramsey (986-8)³. Il est donc vraisemblable que notre écolâtre rédigea en Angleterre le traité **c-d**, qui ne comporte que de brefs éclaircissements de points restés obscurs⁴ et ne figure que dans certains mss. anglais. Par contre, la finale de **e**, insérée entre **a** et **b** dans l'archétype des deux anciens *Parisini*, prouve suffisamment que cet abrégé d'Hyginus est antérieur au traité **a-b** et que tous deux datent du premier enseignement d'Abbon à Fleury.

Dans le **Paris.* 7518 (tout comme dans le **Vatic. Ottob. lat.* 67, I, s. XII *in.*, f^o 6r), le traité **a-b** fait suite au *Comput* d'Helpéric (composé en 903), dont le chapitre 23 (*Quales anni inveniantur ab Incarnatione Domini*) a été remanié dans le **Paris.* pour l'année 978⁵. La même date se retrouve dans les **Cambridge Trinity Coll.*, s. X *ex.*, pp. 166-199 et **Oxford S. John's Coll.* XVII, s. XI *ex.*, f^o 123-135, mentionnés plus haut pour les traités d'astronomie d'Abbon, **Vatic. Regin.* 1573 (Ferrières), s. XI *in.*, **Paris.* 12117 (Saint-Germain-des-Prés), s. XI (pour 980), f^o 139r, qui contiennent le comput d'Abbon (dans ce dernier ms. il figure dans la seconde partie du ms., s. XII *in.* qui se termine f^o 183v sur le premier traité d'astronomie), de même que dans les *corpus* de comput **Paris. n. acq. lat.* 456 (S.-Orient d'Auch), s. XII, **Vatic. Regin.* 1723, s. XII, **Paris.* 15118 (Saint-Victor), s. XII⁶.

Parce que le **Paris.* 7518 intitule le traité d'Helpéric : *Incipit*

1. Cf. *sup.* p. 134.

2. Cf. *sup.* p. 133 et 139.

3. Cf. *sup.* p. 129.

4. Qu'on remarque à ce propos le début du second traité, **c-d** : *De duplici ortu signorum dubitantes aliquando hac ratione conveni...*

5. L'*Ottob.* débute incomplet avec le chapitre 27 d'Helpéric. Par contre, dans le *Paris.*, des feuilles sont tombées emportant la fin de l'œuvre de comput (depuis *P. L.*, 137, 47 B 8) et le début du premier traité d'Abbon.

6. Cf. L. TRAUBE, *Computus Helperici*, *Neues Archiv*, t. 18 (1893) p. 77-85. et complété Id., *Vorlesungen*, t. III (München, 1920) p. 132-40.

computus domini Heirici viri doctissimi, L. Traube¹, qui proposait d'identifier les deux moines d'Auxerre, Heiric (s. IX *med.*) et Helpéric (a. 903), — par la suite il a déclaré abandonner cette hypothèse², — admettait que ce ms. et tout le groupe écrivant Heiricus (ou quelque chose de semblable) provenaient d'Auxerre. Mais le * *Paris.* 15118, s. XII (que je viens de mentionner), f^o 1, donne également *domini Helprici*³ et les mss. qui font précéder cette œuvre de l'épître de l'auteur à l'abbé Asper⁴: * *Vatic. Regin.* 1530, s. XI, f^o 47 et *1855, II, f^o 33, s. XII (resté ignoré) et les * *Paris.* 7419, s. XII, f^o 19 et * 7420, s. XIII, f^o 1, et qui présentent la date 903, la plus ancienne que l'on rencontre dans les mss⁵, écrivent également *Helperici*, comme beaucoup d'autres copies. Ces mss., que Traube a groupés en une IV^e et dernière classe, méritent d'être placés en premier lieu, parce qu'ils ont conservé la lettre d'envoi (sauf le * *Par.* 15118) et la plus ancienne date. La troisième classe (surtout des mss. allemands) qui donne *Elprici*, *Albrici*, etc., présentent évidemment une déformation de *Helperici* et non point de *Heirici*.

Tous les mss. — ils composent le deuxième groupe de Traube, le premier ne réunissant que deux copies anonymes — qui écrivent *Heirici*, ou plutôt *Heiririci*, avec cette tournure savante : *Finit excerptio vel expositio compoti Heiririci viri doctissimi*⁶, qui veut indiquer que cette œuvre (qui est complète dans ces copies) n'est qu'une compilation de matières de comput universellement répandues sous une forme anonyme, — tous ces mss. présentent la date de 978. Ce sont ceux que nous avons cités plus haut et beaucoup d'entre eux contiennent des œuvres d'Abbon. Il est vraisemblable que c'est l'écolâtre de Fleury qui donna cette édition de l'œuvre d'Helpéric la même année qu'il publia son premier traité d'astronomie, en préparant ainsi son propre comput qu'il commença, comme nous verrons, en cette année 978

1. *Ibid.*, p. 143 = *Neues Archiv.*, p. 88-89.

2. Cf. *Id.*, *Vorlesungen*, t. III, p. 128 n.*.

3. Cf. P. DUHEM, *Le système du Monde*, t. III (P. 1915), p. 73.

4. ED. DUÉMLER, *MGH. Ep.*, t. VI (1902), p. 117.

5. Seul, un ms. de Schäftlarn, *Monac.* 17145 s. XII, qui est dépourvu de titre, calcule le chap. 23 pour 900, sans doute par erreur. Traube a signalé que la date de 903 est confirmée par le computiste Arnulphe d'Avignon, s. XI. Dans le * *Paris* 7419, un cahier est tombé entre les folios 27-28 emportant les chapitres 17-33.

6. Ce sont les mss. qui se trouvent le plus directement sur la ligne de la tradition abbonienne qui présentent le plus complètement cet *explicit* : * *Cambridge Trinity*, * *Oxon. Johan. XVII*, f^o 123-135^v, * *Vatic. Ottob. lat.* 67. Le * *Paris.* 12117, II s. XII *in.*, a déjà abrégé : *Inc. excerptio vel expositio compoti Herici* et le * *Vat. Reg.* 1723, s. XII, a corrigé cette fausse orthographe d'après le nom de l'auteur, lequel par la suite se répandit de plus en plus suivant l'autre groupe de mss.

et qui était achevé en majeure partie en 982¹. Cette conjecture est justifiée par le fait, que la date 978 et le titre *excerptio... Heiririci* se trouvent seulement dans le **Paris*. 7518 — un ms. contemporain d'Abbon et vraisemblablement originaire de Fleury — et le **Vatic. Ottob.* 67, qui font suivre le traité d'astronomie **a-b** au comput d'Helpéric, et dans la plupart des autres mss. ensemble avec des extraits du comput d'Abbon ou ses traités d'astronomie. L'orthographe erronée *Heiririci* s'explique d'autant mieux à Fleury, qu'à Saint-Mesmin de Micy, l'abbaye voisine et très liée avec celle d'Abbon, il y eut un abbé Heiriricus, qui, sous le règne de Louis le Pieux, avait fait transférer dans son abbaye le corps de saint Maximin².

Nous pouvons, dès lors, poursuivre, tout comme pour les traités de syllogistique, la rédaction et les éditions ou copies-archétypes successives des œuvres qu'Abbon consacra à l'astronomie. Le catalogue d'étoiles qu'il compila suivant Hyginus (**e**) et qu'il annexa au célèbre inventaire *Duo sunt extremi*³, fut sans doute sa toute première œuvre. Cette première forme d'édition est conservée encore dans le **Paris*. 7400 A, s. XIV, tandis que la compilation apparaît isolément (au nom d'Abbon) dans le ms. de Cambridge. Les deux catalogues sont suivis du traité d'astronomie **a-b** datant de 978 dans les **Brit. Mus. Reg.* 13 A. XI, B, s. XI et *Leid. BPL.* 225, I, s. XII. Ce traité a été annexé à l'œuvre de comput d'Helpéric, mise à jour par Abbon en cette même année, dans les **Paris*. 7518 (Fleury), s. X *ex.* et **Vatic. Ottob.* 67, s. XII *in.* Seul ce traité **a-b** figure encore dans le *corpus* d'astrologie **Paris*. 17868, s. X⁴ (avec le passage final de **e** intercalé, comme dans le ms. de Fleury), dans l'**Harl.* 2506, s. X *ex.*, écrit ou dérivant d'un modèle copié par Bern et vraisemblablement

1. Cf. *inf.* p. 152-3 et p. 154, n. I.

2. *Miracula S. Maximini*, III, 15-16 (*P. L.*, t. 137, 803BD); cf. *Gallia chr. (nova)*, 1744, t. VIII, p. 1529 A. — Letaldus, l'auteur des *Miracula*, était un familier d'Abbon. — La forme *compotus domni Heirici viri doctissimi* du **Paris*, 7518 (tout comme l'âge et le contenu du ms.) pourrait laisser supposer qu'Abbon a commis la même confusion que primitivement Traube, en identifiant les deux moines d'Auxerre, abbaye voisine de Fleury, et qu'un élève d'Abbon, voulant marquer la supériorité de l'œuvre de son maître sur celle d'Helpéric, aura écrit (dans l'archétype d'autres mss.), en orthographiant mal le nom par confusion avec celui de l'abbé de l'abbaye voisine Micy : *excerptio... compoti Heiririci*, c.-à-d., extraits des matières de comput traditionnelles circulant sous une forme anonyme, faits par Heiriricus.

3. La conjonction *Denique*, sur laquelle s'ouvre la compilation d'Abbon, prouve que ce catalogue a été composé pour être rattaché à l'inventaire s. VIII-IX, dont l'écolâtre de Fleury a donc donné une nouvelle édition, comme il fit peu de temps après de l'œuvre de comput d'Helpéric. Ce qui prouve qu'Abbon avait plus égard à l'intérêt de ses élèves qu'à ses propres mérites.

apporté par Abbon en Angleterre, et dans l' * *Oxon. S. Joh. Coll. XVII*, s. XI *ex.*, dérivant d'un ms. de Byrhtferth, qui fut donc l'élève d'Abbon dans les premiers temps que celui-ci séjourna à Ramsey (986-8)¹. Car, par la suite, l'ancien écolâtre de Fleury précisa les données de son traité **a-b** dans un bref exposé **c**, qui fut annexé, avec d'autres textes complémentaires, à ses *Quaest. gramm.* dédiées aux moines de Ramsey². Le court passage **d** fut peut-être ajouté encore par la suite. Enfin, les deux traités, **a-b**, **c-d**, furent édités au complet, et cette fois sous le nom d'Abbon, dans l'archétype des mss. anglais * *Cambridge Trinity Coll.* 945, s. X/XI, * *Brit. Mus. Cott. Vitell. A*, XII, s. XI et des jumeaux *Hunter*, maintenant à Durham (s. XI) et à Glasgow (s. XII *in.*).

IV. *Le Comput d'Abbon*. — Cette œuvre figure le plus complètement et est le plus logiquement ordonnée dans le * *Berolin. lat.* 138 (Fleury) (*F*), II, s. X⁴ (d'une écriture assez arrondie). Nous avons signalé déjà³ la première partie de ce ms. (écrite de mains anguleuses, tout comme la plupart des copies des traités de syllogistique), parce qu'elle présente le commentaire sur le *Calculus* qui a été placé postérieurement en tête du *Comput*. Ces deux premières parties du ms. ont certainement été exécutées pour Abbon lui-même ; et, sans doute après sa mort, on leur a annexé (écrites d'une seule main plus récente que II et I) les deux lettres relatives à l'ère dionysienne, que l'abbé de Fleury adressa à ses moines en 1003 et en 1004 et dont nous nous occuperons tantôt. Je dirai tout de suite que quelques fragments du comput d'Abbon ont été publiés à Cologne en 1537 parmi des œuvres de comput de Bède par Johannes (van Bronckhorst) Noviomagus (Nimègue, 1494 — Cologne, 1570)⁴ et lamentablement reproduits en différents endroits des *opera omnia* de Bède, Bâle, 1563⁵ = Colon. 1612 (et 1688) = *Patrol. lat.*, t. 90, 727 D-742 A, 749-758, 787-820, 212 D-230, 823-6, 859-878, 855-858, etc.

1. Le * *Paris*, 12117, II (Saint-Germain-des-Prés), s. XII *in.*, ne présente que le début de **a** sur la dernière page, f^o 183^v, dont la seconde moitié est restée en blanc.

2. Cf. *sup.* p. 129.

3. Cf. *sup.* p. 139.

4. Cf. la notice dans P. C. MOLHUYSEN en P. J. BLOK, *Nieuw Nederlandsch Biographisch Woordenboek*, t. I (Leiden, 1911).

5. L'éditeur J. Hervagius s'était assuré le concours de Jacques de Joigny (Bruges, 1536-Mons, 1587) dit Pamelius (de la famille des seigneurs de Pamele lez-Audenarde) sorti de l'université de Louvain dans le courant de 1562 avec le grade de licencié en théologie et dont la notice dans la *Biographie Nationale* de Belgique, t. XVI (1901), col. 528-42, ignore cette première prestation.

Le comput d'Abbon occupe dans *F* deux groupes de cahiers. Le premier comprenant deux quaternions (f° 23-39), s'ouvre sur un calendrier lunaire (cf. *PL.*, 787-800), que je n'ai trouvé, en analysant les mss. de comput antérieurs à Abbon, que dans les jumeaux originaux de Salzbourg (où Arn, l'ami d'Alcuin, était évêque), **Monac.* 210, a. 818, f° 148^v-162 et **Vindob.* 387, a. 830, f° 147^v-164^r (1), ainsi que dans le **Monac.* 14221 (Saint Emmeram de Ratisbonne), s. X, f° 1^v-14^r (2) qui dérive, pour cette partie, du **Monac.* 210 (3). En particulier, ce calendrier lunaire ne figure point dans les mss. de comput provenant de Fleury, **Paris. BN. n. acq. lat.* 1615 et 1616, s. IX *med.*, **Brit. Mus. Harl.* 3017, a. 861-4, **Paris.* 5543, s. IX² — ou son congénère de Saint-Martial de Limoges, **Paris.* 5239, s. X (4) —, **Bern.* 441, s. IX, 610, s. X., **Orléans* 31, s. X (5). Mais Abbon a pourvu ce calendrier des nombres d'or, établissant ainsi un calendrier perpétuel, dont il paraît être l'inventeur. De plus, il lui a accolé sept séries de lettres lunaires⁶, suivant lesquelles il a construit les différentes tables de son comput. S'il a emprunté quelques-unes de celles-ci aux *corpus* de comput s. IX-X, dont les calendriers (non point lunaires, mais mentionnant des fêtes de saints) présentent déjà deux ou trois séries de lettres lunaires⁷, il a multiplié ce système de lettres se rapportant à des tables,

1. Sur ce ms., cf. *Verzeichniss d. illuminierten Hss. in Oesterreich*, t. VIII, I (1923), p. 145-152.

2. Cf. STEINMEYER u. SIEVERS, *Die ahd. Glossen*, t. IV (Berlin, 1898), p. 537.

3. Ce ms. était, en effet, à Ratisbonne dès le X^e s., cf. G. SWARZENSKI, *Die Regensburger Buchmalerei d. X. u. XI. Jh.*, t. I¹ (Leipzig, 1901), p. 12, et A. CHROUST, *Mon. palaeogr.*, t. I, 1 (Munich, 1902).

4. La double feuille f° 126-127 de **P.* 5239, reproduit d'une main s. XII des éléments du comput d'Abbon et dans **P.* 5543, les f° 91-94 sont également d'une main plus récente, s. X *ex.* — XI *in.*

5. Je décrirai ces manuscrits en détail dans mon ouvrage sur les *corpus* de comput du haut moyen âge.

6. Ce sont celles, plus deux autres, placées à gauche du calendrier *P. L.*, 90, 759, tandis que le calendrier lunaire *P. L.*, 90, 787, ne présente qu'une seule série de lettres.

7. Cf. TH. v. SICKEL, *Die Lunarbuchstaben in den Kalendarien des Mitt.*, *Sitzungsber. Akad. Wien*, phil.-hist. Kl., t. 38 (1861), p. 153-201. — J'ai reconnu dans le *Calendarium Floriacense*, éd. MARTÈNE et DURAND, *Vet. SS. ampl. coll.*, t. VI (1729), p. 650-2, celui du **Paris. B. N., n. acq. lat.* 1615, s. IX *med.*, f° 4. Il comporte trois séries de lettres. — Le **Paris B. N.* 5239, s. X, f° 128^r, de Saint-Martial de Limoges, cité plus haut, présente déjà quatre séries de lettres et une autre ajoutée un peu postérieurement. Le **Sangall.* 248 B, s. X, p. 72, donne les cinq séries de *P. L.*, 90, 759. (**Einsiedeln* 321, I, s. X/XI, p. 4, n'en fournit que quatre). Le **Sangall.* est le seul ms. de cette époque qui possède le calendrier perpétuel. Il pourrait bien dériver de l'œuvre d'Abbon.

qu'il a pourvues d'explications¹. De la sorte, il a rompu avec cette masse incohérente de textes de comput qui remplissent les *corpus* de comput du IX^e siècle — et auxquelles des auteurs, comme Rhaban Maur pour son *De computo* (a. 820), puisèrent largement, — tout comme avec ces exposés théoriques de Bède et d'Helpéric, pour les appliquer dans un ensemble de *canones* qui rappellent les tables astronomiques qu'on attribuait à Ptolemée. Ce sont sans doute celles-ci qu'Aimoin a en vue², lorsqu'il décrit ainsi le comput d'Abbon³: ...*compotique varias et delectabiles saecularium in morem tabularum texuit calculationes*.

Le comput d'Abbon ne porte le nom de son auteur que dans la pièce (F, f^o 33^v), intitulée *Computus vulgaris qui dicitur Ephemerida Abbonis*. Mais beaucoup de manuscrits, tout comme P. L. 90, 727 D, ont simplement laissé tomber ce nom. Je suis enclin à admettre que cette table et son explication fut l'une des premières compositions de comput de l'écolâtre de Fleury⁴. Il avait d'abord pourvu cette table et la précédente (F, 33^r), d'un exposé *Quoniam brevitatem semper obscuritas comitatur... de ceteris intellige*, daté de 978⁵ et qui figure encore dans presque tous les manuscrits, à côté de l'exposé *Quadratus hic aequilaterus...* qu'Abbon réserva par la suite au tableau F, 33^v⁶. Cette double explication se retrouve notamment dans le * Bern. 250, A, f^o 12^{r-v}. Les deux parties de ce ms. nous ont conservé, en effet, comme deux ébauches du comput de l'écolâtre de Fleury, dont je crois reconnaître au f^o 25^r la grosse et large écriture. La rédaction définitive de son œuvre F a laissé tomber le doublet *Quoniam brevitatem*; elle a retranché aussi à l'exposé *Quadratus*

1. Cette forme de comput était déjà amorcée dans la compilation en 70 chapitres contenue notamment dans le *Casin. III*, s. IX, éd. *Bibliotheca Casinensis*, t. I (1874), Florilegium, p. 85^a, 1^{er} paragraphe.

2. Au lieu de l'œuvre authentique de l'astronome d'Alexandrie (cf. P. SCHNABEL *Sitzungsber. Berl. Akad.*, philol.-hist. Kl. 1930, p. 221), on connaissait dès l'époque d'Abbon une traduction latine (*Praeceptum canonis Ptolemaei*) d'un abrégé byzantin (rédigé en 554) des Canons de Théon d'Alexandrie établis suivant ceux de Ptolemée (Cf. E. HONIGMANN, *Die sieben Klimata*, Heidelberg, 1929, p. 102-7). Cette traduction est non seulement citée dans le *De util. astr.* (cf. mes *Astrolabes*, *sup.* p. 138, n. 6 *cit.*, p. 278, n. 47), mais je l'ai trouvée dans le * Brit. Mus. Harl. 2506, f^o 55^v-69^r, s. X/XI, dans lequel nous avons reconnu (*sup.* p. 143) un ms. copié à Fleury par Bern de Reichenau.

3. Cf. *sup.* 130.

4. Elle figure souvent dans les mss. sans d'autres textes du comput d'Abbon, p. ex. B. M. Arundel. 356, s. XI, f^o 1-6; *Cotton. Tib. C, 1, s. XII, f^o 14^v; *Oxon. Joh. Coll. XVII, (dérivant de Byrhtferth), s. XI *ex*, f^o 25^v; Digby 56, III, f^o 169^v; *Vatic. lat. 3101 (Illmünster), s. XI, f^o 3^v-5; Ottob. 67, I, s. XII *in.*, f^o 18^v.

5. P. ex. *Paris. B. N., 12117, II, f^o 148^r: *Ut puta anno decimo cycli decemnovemalis sunt epactae VIII* (cf. *inf.* p. 153, n. 2).

6. Cf. P. L., 90, 727, 730.

un texte emprunté aux *corpus* de comput du IX^e siècle et rapportant un fait datant de 808¹; enfin, elle a pourvu la table *F*, 33^r d'un exposé propre, daté de 982 et arrangé sur le modèle des éclaircissements qui accompagnent les autres tables². Le **Monac.* 4563 (Beuron), s. XI, f^o 13^v-14^r, qui reproduit assez fidèlement le début du comput de *F* et le **Vatic. Urbin.* 290 (Brauweiler), s. XI *ex.*, f^o 1^{r-v}, présentent la même rédaction définitive des exposés de *F*, 33^{r-v}. Par contre, les **Vatic. Regin.* 1573 (Ferrières), B, s. XI *in.*, f^o 58^r-60^r, qui dispose dans un ordre assez troublé presque toute la première partie du comput de *F*, le **Regin.* 1263 (Saint-Mesmin de Micy), s. XI/XII, f^o 94^r-95^v, et le **Paris.* 12117, II, (S.-Germain-des-Prés), s. XII *in.*, f^o 148^r, qui ont mélangé les deux parties de ce comput, ont conservé néanmoins le doublet *Quoniam brevitatem*. Cet exemple suffit pour montrer comment il est possible de reconnaître à travers le dédale de mss. en désordre la genèse de l'œuvre de comput d'Abbon, dont la première partie fut élaborée de 978 à 982. Car, une autre table encore (*F*, f^o 34^v) est expressément datée de 982³. Cette première partie du comput de l'écolâtre de Fleury se termine (*F*, f^o 36^r-39) sur des matières d'astronomie (cf. *P. L.* 90, 212 D, *ult. lin.* — 216 A; 267-8 med., 218 D-230)⁴, qui ne sont peut-être point d'Abbon des *rotae* d'astronomie qu'il a empruntées aux anciens *corpus* et une carte du monde ancien.

La seconde partie du comput d'Abbon dans *F* (f^o 40-53^r), occupant trois quaternions, est d'une main plus jeune et plus anguleuse. Elle s'ouvre (f^o 40^r-44^v) sur d'autres tables pourvues d'explications. L'une de celles-ci (f^o 41^r) parle de l'année 982,

1. **Melk G.* 34, s. IX (ms. de Heiric d'Auxerre), p. 29 = **Vatic. lat.* 643, s. XII, f^o 70^v, **Vatic. Reg.* 309 (Saint-Denis), s. IX/X, f^o 3^r : *Deliquium solis contigisse fertur anno Dominicae Inc. DCCCVIII*... — Ce passage figure notamment dans le **Bern.* 250, (Fleury), s. X *ex.*, f^o 12, **Paris. B. N.* 12117, II (Saint-Germain des Prés), f^o 148^r; **Vatic. Reg.* 1263 (Saint-Mesmin de Micy), s. XI/XII, f^o 94^r. Le texte d'Abbon donne DCCCVII comme le ms. de Saint-Denis, dans lequel ce passage a été ajouté s. X/XI.

2. *F*, 33^r (cf. *P. L.*, 90, 810 *fin.*) : ...eo anno quo epacta est vigesima tertia, in Kal. Aug...

3. Cette année est encore donnée en exemple dans le **Monac.* 4563 (Beuron), s. XI, f^o 15^r, mais les **Vatic. Regin.* 1573, s. XI *in.*, f^o 62^v-63^r et 1263, s. XI/XII, f^o 96^v ont omis cette mention (qui doit figurer dans le coin inférieur de droite du tableau).

4. Les figures de *P. L.*, 90, 227-230, ont été empruntées aux extraits de l'*Hist. Nat.* de Pline répandus dans de nombreux mss. du haut moyen âge, et notamment le **Paris. B. N.*, n. a. 1615 (Fleury), f^o 159^r-164^r, Guillaume de Conches aurait reproduit ces illustrations d'Abbon, à en juger d'après l'éd. que la *P. L.*, 90, 1141-1160 donne de la *Philosophia* du maître chartrain. — Les figures *P. L.*, 90, 227, 1 = 1153, 2 et 255 = 1157, 1, accompagnent également le deuxième traité d'astronomie d'Abbon (b).

comme à peine passée¹. Une autre (*F*, 42^r fin.) renvoie à la table de la première partie, datée 982.

Ces explications complémentaires sont suivies, immédiatement et de la même main, de la préface² *Dionysius abbas genere Romanus paschales circulos mira brevitare composuit* (*F*, 45^r fin. — 45^v), qu'Abbon plaça en tête de son édition (*F*, 46^r-52^v) des cycles de Denys le Petit, que Bède avait continués jusqu'en 1063. Aimoin rapporte³ qu'Abbon compléta ces cycles jusqu'en 1595, lorsqu'il était déjà abbé de Fleury (988-1004). S'il en est ainsi, cette partie de *F* date de cette époque. L'éditeur put se contenter de placer les unes à côté des autres en trois colonnes, les années des trois grands cycles de 532 ans qui se répètent⁴; mais, dans la préface, il s'attaque à l'ère dionysienne, parce que, suivant les cycles pascals qu'elle accompagne, elle ne concorde point avec les deux grandes dates de l'histoire chrétienne, celles de la mort du Christ et de saint Benoît. De plus, Denys s'y est mal pris en continuant les cycles de Cyrille d'Alexandrie. Abbon montre, par exemple⁵, comment les deux computistes peuvent être mis d'accord.

V. *Les deux lettres relatives à l'ère dionysienne.* — A la fin de sa vie, Abbon revint encore sur cette question dans deux lettres datées de 1003 et 1004 et adressées à Géraud et Vital, ainsi qu'aux autres moines de Fleury. Nous avons rappelé déjà⁶ qu'elles ont été annexées postérieurement au commentaire d'Abbon sur le *Calculus* et à son comput, dans le **Berol.* 138, f° 56^r-60^r (*F*), exécuté vraisemblablement sur les ordres de l'abbé de Fleury. La première lettre débute ainsi: *Amatorum Christi amator, A <bbo> Floriacensium rector fratribus et filiis G <eraldo> et V <itali>*⁷. — *Saepe memini plus vobis voluisse prodesse quam potuisse...* Elle précise les vues de la préface *Dionysius...*, en refaisant le dernier cycle de Denys (mais pour 515-533, au lieu

1. *Anno Dominicae Incarnationis DCCCCLXXXII fuit decemnovenalis cyclus quatuordecimus...*, idcirco... in his paginis occurrit initium quadragesimae III Non Mart...

2. Dite aussi *cuiusdam studiosi*, d'après le titre de l'édition: *P. L.*, 90, 823-6 = *P. L.*, 139, 573-577, d'après l'éd. de Noviomagus (cf. *sup.* p. 150, n. 4). — Cette préface figure encore, avec les annexes et les cycles, dans **Montpellier* 48, s. XI, f° 10^r-v, 11^v-19^r, et seule, dans *Chartres* 75, s. XI, f° 123.

3. *P. L.*, 139, 404A 13.
4. *P. L.*, 90, 859-878.

5. Cf. *P. L.*, 90, 855-856 = *F*, f° 53^r.

6. Cf. *sup.* p. 150.

7. Sur cette identification, cf. L. AUVRAY, *l. sup.* p. 137, n. 1 *l.*, p. 49, n. 1; pour *F*, cf. le catalogue de V. ROSE *ad. loc.*

de 513-531) qui doit être placé le premier (mais pour 534-552, au lieu de 513-531). De la sorte, l'ère chrétienne est avancée de 21 ans. Cette lettre a été éditée dès 1849 par P. Varin¹ d'après une copie défectueuse, le *Carnut.* 75 (Chapitre), s. XI, f^o 124, mais avec de bonnes conjectures et sans les annexes comprenant le dernier et les deux premiers cycles refaits par Abbon et expliqués par un texte². Cette lettre figure également dans **Montpellier* 48, s. XI, f^o 19^{rb} et sa première moitié dans le **Vatic. Reg.* 1573, B (Ferrières), s. XI *in.*, f^o 41^r (incomplet de la fin). Elle renvoie³ à propos du *caput saeculi* (l'origine du monde) à un autre opusculé d'Abbon, avec lequel je ne sais identifier aucune de ses œuvres qui me sont connues⁴.

Enfin, l'abbé de Fleury mit sa théorie au point dans une deuxième lettre, l'année suivante qui fut celle de sa mort (13 nov. 1004). Cependant, Aimoin rapporte⁵ que son maître était encore en train de dicter des règles de comput, lorsqu'éclata la sédition de La Réole, au cours de laquelle il trouva la mort⁶.

1. *Bulletin des Comités historiques des monuments écrits de l'histoire de Fr., Histoire, Sc et Lettres*, t. I, Paris, 1849, p. 117-127.

2. Ce sont ces annexes, auxquelles la lettre renvoie, éd. VARIN, p. 126, 10 : *subiecta cyclorum descriptio*. — *Ibid.* p. 120, 29, on trouve la date 1003.

3. *Ibid.*, p. 121, 6.

4. Ce texte n'est point la *Ratio qua Dominus passus sit invenitur. Prima dies saeculi creditur fuisse dominica* qui précède dans **Montpellier* 48, s. XI, f^o 11^r, car, d'après le *Casin. III*, ce texte, que j'ai trouvé dans beaucoup d'autres mss. de comput carolingiens, remonte pour le moins au IX^e s. Éd. *Bibliotheca Casinensis*, t. I, (1873), Floril., p. 69^a.

5. *P. L.*, 139, 410 D 4.

6. *L'epistola encyclica monachorum Floriac. de caede Abbonis abb.* a été éditée par LÉOP. DELISLE, *Rouleaux des Morts*, Paris, 1866, p. 35, d'après le **Paris. B. N.* 2858, II (*ab. de Ripoll* dans la Marche d'Espagne), s. XI, f^o 69^v, où elle figure parmi un choix d'épîtres du premier quart du XI^e siècle, fait à Ripoll, et comprenant notamment des lettres du moine Jean, ou adressées à lui (cf. R. BEER, *Sitzungsberichte Wien*, t. 155, 3 (1906) p. 70 ss., et 91-2 ; Dom D. DE BRUYNE, *Neues Archiv*, t. 47 (1928), p. 244-6), qui vint à Fleury (d'où il écrivit en 1022 une lettre à l'abbé Oliva de Ripoll, év. de Vich, cf. *Sitzungsber.*, l. l., p. 74, n^o 9) et, avec son compagnon, fit don à l'abbaye d'un riche évangélaire (*Neues Archiv*, t. 3 (1878), p. 368 : ANDRÉ DE FLEURY, *Vita Gauzlini* (a. 1041), I, 42 ; *Mirac. S. Benedicti*, IV, 7, éd. E. DE CERTAIN, Paris, 1858), qui servait encore au XIV^e siècle à la prestation de serment des nouveaux abbés (M. PROU et VIDIER, *Recueil des Chartes de l'ab. de S. Benoît*, Paris, 1900, p. LXXXII). Quoique Baluze ait fait usage de la première partie de ce ms. qu'on dit originaire de Ferrières, pour son éd. des lettres de Loup de Ferrières (cf. éd. L. LEVILLAIN, Paris, 1927, p. XIV), L. AUVRAY, qui croit ce ms. (ou mieux sa seconde partie), originaire de Fleury (*l. sup.* p. 137, n. 1 l., p. 39, n. 2 ; 41, n. 3), identifie néanmoins avec le *Vatic. Regin.* 1586 (Fleury), s. XI *in.*, f^o 1^v (cf. *sup.* l. l.), le ms. *ex veteri codice monast. Floriac.* d'après lequel Baluze éditait cette *epistola encyclica*, *Miscellanea*, t. I (1678), p. 411 [2^e éd., t. II, p. 114] = *P. L.*, 139, 417 ; MABILLON, *Acta SS. Ordinis S. Ben.*, t. VI, 1 (1701), p. 35. n. 13 [2^e éd., p. 32] ; *Recueil des Historiens de Fr.*, t. X, p. 442.

Cette deuxième lettre (F, f° 58^r-59^r, 60^r) débute: *Humilis Floriacensium rector Ab <bo> suis fratribus et filiis pusillis, maxime Ger<aldo> et Vit<ali>.* — *Vestra karitas, fratres karissimi, me compellit...* Elle est suivie de deux extraits du *De rat. temp.* de Bède et d'une table des concurrents pour les années 1045-1501 et 988-1026 de l'ère dionysienne ou 1066-1522 et 1009-1047 suivant la *Verior assertio* (d'Abbon). L'abbé de Fleury fait remarquer qu'une différence de 21 ans seulement¹ sépare les deux computations, tandis que les ères *ab origine mundi* diffèrent de 1247 ans suivant les Septante et l'*Hebraïca veritas*... Cette lettre encore inédite, figure en outre pour sa première partie dans le * *Bern.* 306 (Fleury ?), s. XI, f° 8^{r-v}, ajoutée d'une autre main² aux cycles pascals de 1-1595, et précédée de la table qui l'accompagne et qu'on trouve également dans * *Montpellier* 48, s. XI, f° 19^r, tandis que ce ms. ne donne, f° 20^v^b, que les premiers mots de la lettre. Les deux épîtres se suivent dans le * *Vatic. Regin.* 1281, I, s. XII, f° 1-8³.

Le P. Sirmond les a copiées dans le * *Paris. BN. n. acq. lat.* 469, f° 136, vraisemblablement d'après F, qui a appartenu au Collège de Clermont, à Paris, et Baluze les a transcrites (* *BN. Fonds Bal.* 129, f° 173^r-177^v) d'après un ms. de la Reine⁴, sans doute notre * *Regin.* 1281. Mabillon croyait⁵ qu'il les avait éditées. Quelles malchances n'ont point été celles des œuvres d'Abbon ?

A présent nous pouvons dire qu'on attribue à tort la plus ancienne critique de notre ère à l'*inclusus* de Mayence, Marianus

Je publierai l'épître (peu intéressante) d'Abbon (*sup.* p. 137. n. 1 *cit.*) dans mon édition de ses œuvres inédites.

1. VARIN, *l. sup.* p. 155, n. 1, *l.*, p. 116, dit à tort : 20 ans, et R. STEELE, *Opera haectenus inedita Rogeri Baconi*, fasc. VI : *Compotus fratris Rogeri*, Oxford, 1926, p. XVI, prétend 28 ans. Avec V. Rose, dans son catalogue des *Berol. lat.* ce sont les seuls auteurs, qui ont précisé la teneur de l'œuvre de comput d'Abbon. Le CARD. PITRA, *Notice s. divers cycles et computs ecclés.*, *Annales de Philosophie chrét.*, 5^e série, t. VI (1862), p. 134, croyait que le commentaire d'Abbon sur le *Calculus* de Victorius, dont il possédait un exemplaire — il ne l'aura pas regardé beaucoup — était une dernière tentative pour réintroduire en Gaule l'ancien cycle pascal du calculateur marseillais, supplanté depuis longtemps par celui de Denys. J'ai signalé *sup.* p. 137, la confusion (qui date depuis Bucherius et Oudin) entre le *Calculus* et le cycle de Victorius.

2. Je dois à l'obligeance de Dom A. Wilmart de posséder le texte de ce ms. qui, tout comme le * *Bern.* 250 pour le comput d'Abbon, fournit une première rédaction de cette lettre. Mais ici la différence ne porte que sur une phrase.

3. MONTFAUCON, *Bibl. bibl.*, p. 23 : *Regin.* 423 = A. *Petavii* 326.

4. N. BUBNOV, *Gerverti opera math.*, Berlin, 1899, p. LXIX *ad* f° 175, suppose à tort l'ancien *Regin.* 700 comme la source de * *Bal.* 129. Cf. *sup.* p. 126, n.

5. *Annales O. S. B.*, LII, 52, t. IV, p. 173 = P. L., 139, 386 D. L'*Histoire litt.*, t. VII, p. 170, a fort bien remarqué l'erreur.

Scottus qui, dans sa *Chronique* achevée en 1073 (avec une ajoutée en 1076), préconise pareillement de reporter *secundum evangelicam veritatem*, l'année de l'Incarnation, 22 ans plus tôt (de sorte qu'il date 554 au lieu de 532)¹. Son système est d'ailleurs en tout semblable à celui d'Abbon. Il fut divulgué en Angleterre par le lotharingien Robert, qui devint évêque de Hereford en 1079² et fut repris plus tard par Sigebert de Gembloux (1100/1106)³, Florent de Worcester (XII^e siècle), Gervais de Cantorbéry (fin XII^e siècle)⁴ et d'autres⁵. On retrouve cependant chez certains auteurs exactement la même modification que celle préconisée par Abbon (21 ans), p. ex. dans l'anonyme *Liber decennalis in modum dialogi compositus* de 1092⁶ et chez le moine Hélinand de Fontfroide⁷ (fin XII^e siècle). Une lettre d'Urbain II date l'année 1098 *secundum certiozem Evangelii veritatem* 1121⁸.

Trois quarts de siècle après Abbon, ces critiques de l'ère dionysienne étaient donc de mode. Seulement, vers 1088, Gerland, vint jeter le trouble dans ces convictions nouvelles, en établissant dans un comput bientôt très répandu — mais pas encore publié, — que bien au contraire Denys a placé la date de l'Incarnation⁹, sept ans trop tard, de sorte que l'année 532 de notre ère est reportée à 525¹⁰.

Tout comme on a ignoré l'œuvre de comput d'Abbon, on n'a

1. Cf. MANITIUS, *Gesch. d. lat. Lit. d. Mitt.* t. II (1923), p. 388 ss. et F. K. GINZEL, *Handbuch d. math. u. techn. Chronol.*, t. III (Leipzig, 1914), p. 183, qui ignorent l'ouvrage capital de B. MAC CARTHY, *The Codex Palatino-Vaticanus* 830, dans *Royal Irish Academy*, Todd Lecture Series, vol. III, Dublin, 1892, p. 7 ss. — Marianus a exposé sa théorie dans le *Prologue* et les premiers chapitres de sa chronique (cf. *MGH. SS.*, t. XV, 495), qui ont été omis dans les éd. ([JOH. PISTORIUS], *Rev. Germanic. SS.*, t. I, Francfort, 1613, p. 266 et dans la réédition de STRUVE, t. I, p. 448), mais aussi au chap. XII du II^e livre. — Cf. quelques données à l'a. 554 (532), *MGH.*, *SS.* V, p. 538-9.

2. CH. H. HASKINS, *Studies in the Hist. of mediev. Sc.*, Cambridge (Mass.), 1924 [2^e éd. 1927], p. 84 et 333.

3. MANITIUS, *l. l.*, p. 392-394.

4. *L'art de vérifier les dates*, éd. 1770, Diss. s. les dates, § 2, p. X^b — Je n'ai rien trouvé dans la *Chronique* de Gervais, éd. TWYSDEN, *Hist. anglic. SS.*, Londres, 1652, p. 1337 ss.

5. Cf. R. STEELE, *l. sup.* p. 156, n. 1, *l.*, p. XVII.

6. Il a été découvert par HASKINS, *l. l.*, p. 84, dans le ms. 1413 de la *Bibl. Angelica* à Rome.

7. *L'art de vérifier les dates*, *l. l.*, p. XI^a.

8. JAFFÉ, *Regesta Pontif. Rom.* 2^e éd., n° 5696 ; cf. *L'art...*, *l. l.*

9. HASKINS, *l. l.*, p. 85-6. Cf. STEELE, *l. l.*, p. XVIII. — Je distinguerai le computiste Gerland de son homonyme de Besançon dans un prochain ouvrage sur Boèce et l'évolution philosophique du haut moyen âge.

10. Cette datation est maintenant généralement acceptée. Cf. U. HOLZMEISTER, *Chronologia vitae Christi*, Rome, 1933, qui date la naissance de Jésus de l'année 7, 8 ou 9 avant notre ère.

point reconnu qu'un de ses contemporains et collègues, l'abbé de Lobbes, Hériger († 1007), avait défendu — comme Abbon, à la fin de sa vie¹ — une opinion semblable à celle de Gerland, mais également trois quarts de siècle avant celui, auquel on attribue le mérite de cette thèse. Hériger croit même que Cyrille d'Alexandrie et le concile de Nicée furent d'accord pour placer l'année de l'Incarnation huit ans plus tôt, de façon à ce qu'elle corresponde à la 9^e année du cycle de Denys², dont il rejette la chronologie — tout comme Abbon — au nom de la *Veritas Evangelii*.

J'ai retrouvé aussi dans le * *Paris. BN. 7297, I, s. X/XI, fo 54^v*, l'aperçu de cette question (ajouté s. XI *ex.* à la suite du *De ratione temp.* de Bède) que nous en fournit, d'après les opinions des computistes de l'époque de Gerland, maître Hézelon, chanoine de Liège, qui entra vers 1090 à l'abbaye de Cluny³.

Une autre question, celle de la durée de l'Avent (quatre ou cinq dimanches ?) qui s'était posée à Fleury et à Orléans en 993 et en raison de laquelle Abbon, en terminant son *Apologeticus*, demandait la convocation d'un concile⁴, a également occupé Hériger qui composa à ce sujet un *Dialogue* tenu avec Adelbold, le futur correspondant de Gerbert et évêque d'Utrecht⁵, qui, de séjour à Rome, renseigna l'abbé Bern de Reichenau sur les usages romains concernant l'Avent⁶.

Gerbert et Abbon. — Quoiqu'il publiât aussi et à la même époque que ces deux écolâtres, un ensemble de règles sur l'abaque qui venait d'être mis en vogue, Hériger, collaborateur de Notger de Liège, se dépensa surtout dans le domaine de l'histoire et de la théologie. Gerbert et Abbon restent les grand' maîtres des arts libéraux lors de la Renaissance capétienne-ottonienne, l'un représentant l'envol des écoles cathédrales, l'autre l'apogée des écoles abbatiales. Car, en réalité, le « siècle de fer » ne doit plus s'entendre du dernier quart du X^e siècle. Hucbald de Saint-Amand et Remi d'Auxerre († 908), avaient été appelés encore à l'école cathédrale de Paris pour y promouvoir les études.

1. *P. L.*, 139, 1134 A 14.

2. *Ibid.*, 1131 C 7.

3. Cf. S. BALAU, *Études critiques des Sources de l'Histoire du Pays de Liège au m. a.*, Bruxelles, 1902, p. 307 et MANITIUS, *Gesch. d. lat. Lit. d. Mitt.*, t. II (1923), p. 147.

4. Cf. *sup.* p. 143, n. 2.

5. Cf. MANITIUS, *Gesch. d. lat. Lit. d. Mitt.*, t. II (1923), p. 66 et 225-7. Cf. *inf.* p. 168, n. 2 et 4.

6. *P. L.*, 142, 1083 B (le traité de Bern, de 1027).

Cependant, Remi fut surtout un polygraphe, fécond plagiaire du savoir carolingien. Depuis, aucune œuvre scientifique ne nous a été conservée antérieurement aux productions de nos deux écolâtres. Ceux-ci s'attachèrent, non point comme leur contemporain puîné, Notker le Lippu de Saint-Gall, à vulgariser des théories déjà connues d'après des ouvrages en vogue dans des centres plus avancés¹, mais à interpréter avec plus ou moins d'originalité les matières nouvellement acquises d'après des œuvres récemment mises au jour et parfois découvertes par eux-mêmes. Aussi, les contemporains de Gerbert l'appelèrent « le restaurateur des études », « l'auteur le plus savant après Boèce ». Si l'on écarte de nos jours la pratique de la magie et l'initiation mathématique par les Arabes qu'on lui attribua dès le début du XI^e siècle, on se fait encore rarement une idée exacte de son œuvre scientifique, bien que ses compositions aient reçu des éditions critiques². On ne pourra la comparer à celle d'Abbon, qu'après la publication — j'espère la donner bientôt — de ces traités d'écolâtre, dont nous venons d'établir la tradition, l'authenticité et la chronologie. En attendant, contentons-nous d'un parallèle sommaire entre les deux initiateurs.

Arrivé à Reims, au plus tôt vers la fin de l'année 972, Gerbert se perfectionna dans l'étude de la logique auprès de l'archidiacre Gérannus, qu'il avait rencontré en Italie à la cour d'Otton I^{er}. Il avait été recommandé à l'empereur par le pape, en raison de ses connaissances en mathématiques qu'il avait acquises dans la Marche d'Espagne. Ce n'est qu'après un certain temps qu'il fut appelé à enseigner à l'école capitulaire et il se fit sans doute remarquer d'emblée par son exposé du *quadruvium*³. Or, lorsqu'il complétait ses études à Paris d'abord, puis à Reims, Abbon n'y trouva point l'étude de l'astronomie aussi développée, qu'il l'aurait désiré et il apprit par la suite d'un clerc orléanais la science musicale⁴, alors que Gerbert excellait dans ces deux branches. On a donc tort d'admettre qu'Abbon aurait été l'élève de Ger-

1. Cf. *sup.* p. 131.

2. N. BUBNOV, *Gerberti opera mathematica*, Berlin 1899 et les *Lettres* par J. HAVET, Paris, 1889. — Le bel ouvrage de F. PICAUVET, *Gerbert, un Pape philosophe*, Paris, 1897, est à préciser, notamment d'après Bubnov. MANITIUS, *l. l.*, t. II (1923) et THORNDIKE, *A history of magic a experimental Science*, London, 1922, t. I, sont des plus utiles. F. EICHENGRÜN, *Gerbert (Sylvester II) als Persönlichkeit*, Leipzig, 1929, est plein de fantaisie (cf. mon compte rendu *Rev. belge de Philol. et d'Hist.*, t. IX (1930), p. 1015). J. MILLAS VALLICROSA, *l. sup.* p. 146, n. 1, *l.*, essaie de tout rapporter à la Marche d'Espagne.

3. Cf. BUBNOV, *l. l.*, p. 377-8, n. 6-15.

4. AIMOIN. *Vita Abb.*, P. L., 139, 390 B C.

bert. Le moine de Fleury n'était plus très jeune, lorsqu'il alla parfaire ses études à Paris et à Reims, car il avait déjà enseigné durant quelques années la lecture et le chant. D'ailleurs, on fixe généralement trop tard (945/950) la date de naissance d'Abbon. Même s'il avait eu trente ans, quand il aurait étudié à Reims sous Gerbert (vers 975), il n'en aurait compté pas encore quarante-cinq, lorsqu'il fut élu abbé de Fleury (988). Il fut chargé déjà par l'abbé Richard (962-979) qui l'avait fait sans doute écolâtre, de répondre à la lettre des Lotharingiens, qui craignaient que la fin du monde n'advint, lorsque l'Annonciation (premier jour de l'an) tomberait un vendredi saint¹. En tout cas, il est peu vraisemblable que, s'il avait étudié encore à Reims en 973-974, il aurait publié déjà en 978 un traité d'astronomie et un comput, vraisemblablement après avoir donné son catalogue d'étoiles compilé d'après le troisième livre d'Hyginus².

Ce traité essaie de déterminer, en se basant sur les auteurs anciens, le cours des planètes, de la lune et du soleil dans le zodiaque. C'est peut-être à la suite de cette œuvre que le moine Constantin de Fleury, qui était de sang royal et auquel sont adressées toutes les compositions que nous avons conservées de Gerbert lorsqu'il était écolâtre à Reims (entre 973-982), obtint de lui un exposé de la façon, dont il fallait construire un hémisphère servant à observer le cours des astres³. Trois autres lettres de Gerbert au moine de Fleury lui fournirent une interprétation de deux passages du *De institutione musica* de Boèce — la musique était la spécialité de Constantin — et d'un texte du *De instit. arithmetica*. L'exégèse de ce dernier passage, — dont s'occupèrent également Notger de Liège et d'autres auteurs — semble rappeler la mention qu'Abbon lui accorda dans son commentaire très étendu sur le *Calculus*⁴. Cette œuvre qui s'attache à déterminer les propriétés des nombres, ne s'occupe que très subsidiairement du calcul sur l'abaque. D'ailleurs, il semble qu'Abbon ne l'ait point pratiqué beaucoup⁵. Aussi, c'est

1. ABB., *Apol.*, *ib.* 471-2 ; cf. 398 A.

2. Cf. *sup.* p. 146, 148-149 et 152.

3. BUBNOV, p. 6, n. 3. Le poème sur Constantin, composé par un moine de Saint-Rémi, pourrait laisser supposer que le moine de Fleury étudia sous Gerbert.

L'instrument en question était simplement percé de sept bouts de tube aux pôles et aux cinq cercles intermédiaires. Par la suite Gerbert améliora un peu sa construction. Il confectionna également des sphères célestes avec figuration des constellations. Cf. BUBNOV, *l. l.*, p. 27, n. 10 et 378, 24 ss.

4. Cf. ABB. *In Calc. Vict.*, *excerpta* éd. BUBNOV, p. 299, 19 : *Anicius... invictus* et GERB., *ib.*, p. 32, 14 : *Hic locus quem quidam invictum esse aestimant.*

5. Cf. BUBNOV, p. 203, n. 15.

de Gerbert que Constantin reçut, sur ses instances répétées, un exposé des règles qui président à ce genre de calcul¹.

Nous avons constaté qu'après avoir rédigé d'après Hyginus un catalogue d'étoiles, Abbon éditait en 978 son premier traité d'astronomie et, la même année, mettait à jour le traité d'Hélépéric, tout en composant les premières ébauches de son comput, qui était rédigé en 982, mais reçut encore quelques compléments par la suite². Ce comput est certainement l'œuvre la plus remarquable qu'Abbon entreprit comme écolâtre. Il comporte notamment le calendrier perpétuel, dont l'auteur était resté ignoré jusqu'ici³.

Tandis qu'il achevait cette œuvre et composait son commentaire sur le *Calculus*, aux digressions multiples, Abbon aborda ses exposés assez originaux des monographies de Boèce sur les syllogismes. Après son traité sur les syllogismes hypothétiques, il dédia à son élève Bernard, --- que l'abbé Richard (962-979) lui avait recommandé, mais qui séjournait encore à Fleury, lorsqu'il partit pour Ramsey⁴ (986) --- la première ébauche, développée par la suite, de son exposé sur les syllogismes catégoriques. Ces deux traités formèrent bientôt un ouvrage en deux livres⁵. Il est curieux de constater que ces œuvres de logique ne nous ont été conservées que dans des manuscrits provenant de Fleury, tandis que les traités d'astronomie ont été répandus surtout en Angleterre, où l'on ne trouve aucune copie du commentaire sur le *Calculus*, très tôt en faveur en Allemagne et en Belgique, tout

1. L'apostrophe plus affectueuse (*O dulce solamen meorum, Constantine, laborum*) des deux lettres éd. BUBNOV, p. 23, 9 et 6, 5, me fait supposer qu'elles sont postérieures à celles relatives à la construction de la sphère céleste (p. 25, 21 : *mi frater*) et aux consultations concernant les textes de Boèce. — Depuis son édition, Bubnov a abandonné sa thèse que la lettre, *ib.* p. 23-4, aurait comporté l'exposé des « axiomes » de l'abaque (cf. H. P. LATTIN, dans *Speculum*, t. VII, 1932, p. 438, n. 3). En effet, p. 24, 10 : *praedictae causa familiaritatis, si vita suppetit, evidentius explicabo*, laisse entendre que Gerbert promet à Constantin de lui expliquer l'abaque par la suite. (Ces derniers mots rappellent certainement ceux, par lesquels Boèce termine son premier commentaire sur l'*Isagoge*, p. 132, 1, éd. BRANDT : *si vita suppetit, capiam disciplinam*). Dès lors, cette lettre doit être placée avant celle qui fournit les règles de l'abaque. BUBNOV, p. 7, n. 7 (cf. p. 198, n.) suppose que dans celle-ci le *philosophus sine litteris* vise Abbon. Cependant, rien ne laisse entrevoir qu'un certain antagonisme aurait existé entre Abbon d'une part, Gerbert et Constantin d'autre part, antérieurement à la nomination de celui-ci comme abbé de Saint-Mesmin-de-Micy par Arnoul d'Orléans. Cf. néanmoins *sup.* p. 160, n. 4, et *inf.* p. 163, n. 5 et p. 164.

2. Cf. *sup.* p. 162-154.

3. Cf. TH. V. SICKEL, *Die Lunarbuchstaben in den Kalendarien d. Mitt., Sitzungsberichte Wien*, t. 38 (1861), p. 154.

4. Cf. *sup.* p. 136-137.

5. Cf. *sup.* p. 133-135.

comme des fragments du comput d'Abbon, dont les principaux manuscrits proviennent toutefois de Fleury ou des abbayes voisines, Saint-Mesmin de Micy et Ferrières, ainsi que de Saint-Germain-des-Prés.

De passage à Ravenne en 980 avec l'archevêque de Reims, Adalbéron, Gerbert avait été vainqueur de l'écolâtre Otric de Magdebourg dans la joute concernant la division des sciences qui s'était tenue en présence d'Otton II. En 983, celui-ci nomma Gerbert abbé de Bobbio. Durant son court séjour dans cette abbaye, Gerbert y découvrit des manuscrits des Agrimenseurs romains et de la *Géométrie* en cinq livres, qui comporte des extraits de la traduction boétienne d'Euclide. Ce n'est sans doute point Gerbert qui fit suivre à cette compilation, s. VIII-IX, des extraits des Agrimenseurs, concernant surtout la géométrie. En tout cas, dans le *Napolit. Borbon. V, A, 13, s. X²*, qui réunit ces ensembles de textes, une main un peu plus récente a inscrit *Inc. liber geometricae artis aeditus a domno Gerberto papa qui et Silvester secundus est nominatus*, en tête du *Podismus* et d'extraits d'Epaphroditus et de Vitruvius Rufus. En effet, ce sont les seuls textes qui ont été empruntés au plus célèbre codex des *Agrimensores*, l'*Arcerianus*, s. VI (qui était à Bobbio) et pourvus, avant 1004, sans doute par Gerbert, de corrections qui, dans les autres manuscrits de cet ensemble, sont déjà passées dans le texte¹. Or, la troisième partie de la *Géométrie* publiée par Pez et Olleris sous le nom de Gerbert, n'est, dans sa première moitié, qu'un remaniement de ces textes « édités » par lui, la suite provenant d'ajoutes successives. D'autre part, vers 1050, Francon de Liège attribue à Gerbert la valeur de la diagonale du carré telle qu'elle figure dans cette troisième partie, tandis qu'elle n'est point conservée dans les extraits des Agrimenseurs « édités » par Gerbert. Aussi, P. Tannery² a revendiqué pour lui ce remaniement, plutôt que la première partie qui lui est attribuée par quelques manuscrits et par l'éditeur Boubnov. Car l'historien français des mathématiques reconnaît dans celle-ci un travail original d'un esprit curieux et instruit, en même temps qu'un

1. C. THULIN, *Zur Ueberlieferungsgesch. d. Corpus Agrimensorum*, dans *Göteborgs Kungl. Vetenskaps... Handlingar*, XIV, 1, Göteborg, 1911, p. 4-7, 10. Cf. BUBNOV, *l. l.*, p. 397 ss., 554 ss.

2. Une correspondance d'écolâtres du XI^e s. dans *Notices et Extraits d. mss. de la B. N.*, t. 36, 2 (1901) = *Id.*, *Mémoires scient.*, t. V (1922), p. 251-255, cf. p. 301-2. — Cf. BUBNOV, p. 352, n. 84. La troisième partie de la *Géom.* dite de Gerbert est conservée séparément dans le *Barberin*, en avant de la lettre (dont seule elle a conservé le début) de Gerbert à Adelbold. Cf. BUBNOV, p. 487 ; — THULIN, *l. l.*, p. 22.

ouvrage d'enseignement méthodique qui combine les calculs métriques et les connaissances théoriques, mais il le juge postérieur à la correspondance géométrique échangée vers 1025 entre Ragimbold de Cologne et Radolf de Liège. Quoi qu'il en soit, la géométrie, — la science naissante qu'Abbon a le plus négligée, — devint la spécialité de Gerbert, qui la répandit dans les écoles lotharingiennes.

Il s'y appliqua sans doute durant ces cinq années (début 984-janv. 989), qu'ayant quitté Bobbio, il fut à Reims — tandis qu'Abbon séjournait en Angleterre (986-988) — le collaborateur de l'archevêque Adalbéron. Mêlé à la politique de ce prince, il entretenait aussi une correspondance littéraire des plus actives¹ en vue de se procurer par tous les moyens — même en confectionnant des sphères célestes², — les ouvrages, et surtout les œuvres littéraires, qui lui faisaient défaut. S'il compose un énorme tableau de la rhétorique, occupant vingt-six feuillets³, il ne cesse de s'intéresser aux productions scientifiques. Il demande à l'évêque Miro-Bonifilius de Girone et à l'abbé Géraud d'Aurillac, le *libellus de multiplicatione et divisione numerorum* — un traité sur l'abaque — du (juif ?) *Joseph Hispanus* et à Lupitus (archidiacre ?) de Barcelone sa traduction d'un *liber de astrologia*⁴.

En 986, le roi Lothaire nomma Oylbold abbé de Fleury⁵.

1. Cf. PICAUVET, *l. l.*, p. 86 ss. Cet auteur a le tort d'admettre que Gerbert aurait repris son enseignement. C'est par ironie que Gerbert se désigne comme un « abbé (réduit) aux études » (*scolaris abbas*) ; cf. BUBNOV, *l. l.*, p. 1, n. 1.

2. Cf. BUBNOV, *l. l.*, p. 137.

3. Ep. 92, éd. HAVET.

4. J. MILLAS VALLICROSA, *l. sup.* p. 146, n. 1, *cit.*, p. 271-302, a publié des traductions de traités arabes sur l'astrolabe, lesquelles furent découvertes par moi à la même époque et décrites suivant leur tradition manuscrite complète. Cf. mes *Astrolabes*, *sup.* p. 138, n. 6 *cit.* L'auteur attribue ces traductions à Lupitus (cf. H. P. LATTIN, *Lupitus Barchinonensis*, dans *Speculum*, t. VII [1932], p. 54-64), aussi bien que leurs remaniements (!) et notamment le *Liber de astrolabio*, que BUBNOV, *l. l.*, p. 114, revendique à tort pour Gerbert. Mais rien ne prouve que le *Liber de astrologia* demandé par Gerbert était un traité relatif à l'astrolabe. *Astrologia* signifie parfois *astronomie*, comme dans le premier traité d'astronomie d'Abbon, mais aucun ms. n'intitule ainsi un traité relatif à l'usage de l'astrolabe. Par contre, ce titre conviendrait parfaitement à la compilation d'astrologie contenue dans le **Paris*. 17868, s. X² et d'autres copies, et que j'étudierai prochainement en détail. Cf. *sup.* p. 146, n. 1.

5. Cf. E. SACKUR, *Die Cluniacenser*, t. I (Halle, 1892), p. 275-277. F. LOT, *l. l.*, p. 13, n. 5. Si Abbon avait eu le suffrage des moines, Aimoin n'aurait point manqué de signaler ce fait. D'après la lettre 92 de Gerbert, PARDIAC, *Hist. de S. Abbon*, Paris, 1872, p. 242, et d'autres encore, ont justement conclu à la retraite de Constantin à la suite de la nomination d'Oylbold. Dans la lettre 86, le secrétaire de l'archevêque de Reims donne rendez-vous à Constantin pour le 17 août, de 986, si la chronologie des Lettres de Gerbert, établie par J. HAVET, est exacte cf. *sup.* p. 136, n. 5.

Constantin, devenu écolâtre à côté d'Abbon, s'était trouvé du côté de l'opposition et Gerbert lui ménagea une retraite dans son monastère d'origine, à Aurillac, tandis qu'il se démenait pour faire déposer le nouvel abbé. Abbon aussi accepta volontiers, à la demande des archevêques Dunstan, de Cantorbéry, et Oswald, d'York, d'aller enseigner dans l'abbaye récemment fondée à Ramsey. Il y composa (986-988) ses *Quaestiones grammaticae*¹ qui prouvent que, depuis son commentaire sur le *Calculus* (dans lequel les digressions philosophiques ne sont pas rares) et surtout par ses traités de syllogistique, il passa des sciences du *quadrivium* aux études du *trivium*. Néanmoins, il donna encore à ces moines anglais un complément de son traité d'astronomie, une note sur les fractions² en marge de son commentaire sur le *Calculus*, et d'autres éclaircissements qui, dans nos manuscrits, furent annexés à cette œuvre de grammaire³. Interrompant ses travaux sur les arts libéraux⁴, il dédia à l'archevêque Dunstan la *Passio S. Eadmundi regis*, qu'il avait rédigée suivant les éléments que le prélat lui avait fournis. Il adressa également à Dunstan deux acrostiches des plus compliqués (semblables à celui qu'en 997 il enverra à Otton III)⁵. Dans l'un, il promet de composer le traité que l'archevêque avait

1. MANITIUS, *l. l.*, t. II, p. 806 *ad* p. 473, a signalé que ce traité a fait de larges emprunts à celui de Micon de Saint-Riquier. Sur cette œuvre, cf. mon étude *Dicuil et Micon de Saint-Riquier*, *Rev. belge de Philol. et d'Hist.* t. XIV (1935), p. 35 ss.

2. Dans le **Vindob.* 2269, s. XII, f° 140 (cf. *sup.* p. 140), le commentaire d'Abbon sur le *Calculus* est suivi d'un texte intitulé *Regulae eiusdem de minutiis* et sous le même titre d'un autre encore qu'on retrouve dans le *Vatic. lat.* 3166, s. XI, f° 13^r, à la suite d'extraits du commentaire d'Abbon, concernant le calcul sur l'abaque. En raison de quoi, BUBNOV, *l. l.*, p. 226, n. 1, a revendiqué ces compositions pour notre écolâtre. Celle qu'on retrouve dans les deux mss. et qui a été éditée par BUBNOV, *l. l.*, p. 227-244, a été insérée d'abord avec les traités de Gerbert et d'Hériger dans un *corpus* d'études sur l'abaque (cf. *ib.*, p. 294 6), qui d'après N. BUBNOW, *Arithm. Selbständigkeit d. europäischen Kultur*, Berlin, 1914, p. 18, auraient été réunies en Lotharingie, vers 995, pour servir de manuel au jeune empereur Otton III, l'émule de Gerbert. Cependant, je ferai remarquer que dans ce traité revendiqué pour Abbon, je ne reconnais aucune des caractéristiques stylistiques qui sont propres à notre écolâtre, et notamment pas le moindre *Siquidem*, dont il fait si abondamment usage dans toutes ses œuvres (cf. *sup.* p. 136, n. 2).

3. Cf. *sup.* p. 129.

4. *P. L.*, 139, 508 B : *posthabitis aliquantulum saecularium litterarum studiis quasi ad interiorum animae philosophiam me contuli...* Le style d'Abbon ne manque point de réminiscences boëtiennes, cf. p. ex. *ibid.* 508 C... *primitias mei laboris consecrans... rescando hinc superflua, supplendo hiantia*. BOETH. *De inst. arithm.*, éd. FRIEDLEIN, p. 5, 14 : *supervacua resces, hiantia suppleas... Ita laboris mei primitias doctissimo iudicio consecrabis.*

5. Cf. *inf.* p. 167, n. 3.

demandé d'abord au professeur de grec de sa ville ; dans l'autre, il fait ses adieux¹. Car, après deux années de séjour à Ramsey (986-988), il s'en retourna à Fleury sur les instances de l'abbé Oylbold², comblé de présents et ayant reçu la prêtrise des mains de l'archevêque Oswald, d'York. Il fut bientôt élu abbé par les moines et désigné par Hugues Capet (automne 988).

Après le décès d'Adalbéron, Gerbert connu durant neuf ans (989-998) une vie pleine de déboires, qui l'arrachèrent à ses études³. Quoiqu'il eût contribué largement à l'élection de Hugues

I. W. STUBBS, *Memorials of S. Dunstan* dans *Rerum Brit. SS. Rolls Ser.* t. 63, London, 1874, p. 412, a publié aussi un quatrain dédié à Dunstan. Ces compositions figurent dans le *Brit. Mus. Cotton. Nero E*, 14, f° 14, s. XI, et le premier acrostiche également en tête de l'*Oxon. S. John. Coll. XVII*, dérivant d'un ms. de Byrhtferth (cf. *sup.* p. 144). Deux autres mss. qui contiennent un certain nombre de lettres adressées à Dunstan ou à des contemporains, ont conservé une épître au successeur de l'archevêque par l'auteur, B., de la *Vita Dunstani* qu'on met souvent au compte de Byrhtferth, qui dans ce cas aurait étudié non seulement sous Abbon, mais aussi à Liège. L'abbé Wulfric de Cantorbéry (986-1006) adressa cette *Vita* à Abbon, qui promit de la mettre en vers. C'est sans doute dans cette intention que l'abbé de Fleury emporta le ms. (*Sangall.* 337) à La Réole lors de son voyage de réforme qui lui fut fatal (cf. STUBBS, *l. l.*, p. 409, cf. p. xxii).

Le ms. O. 8, s. XII¹, de la Bibliothèque Amplonienne, à Erfurt, présente, après un ensemble de traités de grammaire, f° 126^v-127, des *Metra notabilia Abbonis grammatici optimi*. Il convient de remarquer que ce fonds de mss. possède également des extraits des *Quaest. gramm.* (cf. *sup.* p. 128, n. 6) et la *Passio Aedmundi regis* (cf. *Mittelalt. Bibliothekskataloge*, t. II, éd. P. LEHMANN, Munich, 1928, p. 10. 27; 95. 25). Néanmoins je ne reconnais point la manière d'Abbon dans ces vers :

Publica spes nummus nunc rege potentior omni :

Extollit praesens, deicit aufugiens ;

Nummus nobilitas, nummus sapientia, nummus

Praetendens superat pauper ubique iacet.

5 *Omnis inops inglorius, etsi dignius ipsa.*

9...*Thebanus Crates amor hinc cum philosophandi...*

19...*Diogenes lecto positus cum membra quieti...*

28...*Graecus Aristippos grave cum serios (-us?) onus auri...*

45... *Quid loquar invidiam, furia quae saevior omni*

Spirat laetiferum viperia sanie...

ult. v... *Cum spina careas, hinc minor ipsa domas.*

L'*Hist. litt.*, t. VI, p. 176, et le catalogue de G. F. WARNER a. P. GILSON (1921), signalent à tort une œuvre d'Abbon dans le *Brit. Mus. Reg. 3 A VI*, s. XIII, f° 106^v ; il s'agit du l. III du *De bello Paris.* d'Abbon de Saint-Germain-des-Prés Cf. *Monumenta Germ. hist., Poet. lat.*, t. IV, p. 76. MANITIUS, *Neues Archiv*, t. 36 (1910), p. 650, estime que la même œuvre est visée dans les trois mentions d'un catalogue s. XIV de Peterborough (près de Ramsey) : *Versus Abbonis*, puisqu'elle est clairement désignée dans une autre mention de ce catalogue. — La forte proportion de mss. anglais de cette œuvre s'explique sans doute, parce qu'on aura confondu le poète du IX^e siècle et l'écolâtre de Ramsey.

2. Cf. *sup.* p. 137, n. 1,

3. Cf. F. Lot, *Hugues Capet*, pour l'agitation politique cette période.

Capet (987), il fut évincé en faveur d'un bâtard de Lothaire, Arnoul. Il poussa celui-ci à trahir le roi pour le prétendant carolingien, Charles de Lorraine ; mais dénué de tout, il fit retour, moins d'un an après, à Hugues et devint son secrétaire. Le siège de Reims lui échut enfin en récompense de ses services (juin 991). Seulement, la déposition d'Arnoul par les évêques de France inféodés au roi, provoqua un conflit des plus violents, dans lequel la papauté et Abbon l'emportèrent. Champion de la réforme monastique et de l'indépendance des moines vis-à-vis des évêques¹, Abbon fut par là même le défenseur de la papauté contre les menées gallicanes de ses adversaires. Au concile de Saint-Basle (près de Reims, juin 991), il contesta à ceux-ci le droit de juger Arnoul sans l'intervention du Pontife romain, comme au concile de Saint-Denis (993)² il défendit les droits des moines aux dîmes. Tandis que Gerbert rédigeait, en s'inspirant d'Hincmar, les actes des conciles gallicans qui devaient légaliser sa nomination, Abbon, par ses écrits adressés aux rois Hugues et Robert, — son *Apologeticus* (début 994) et ses *Canones*, — justifiait son action et établissait les droits et les devoirs réciproques des rois, des évêques et des moines. Cette dernière œuvre composée avec un sens juridique aiguisé, devance d'un siècle l'évolution du droit canonique, en indiquant qu'il convient de résoudre la variété et la discordance des solutions canoniques par leur interprétation historique³.

Au milieu de ses tourments⁴, Gerbert, qui avait toujours été très attaché aux Ottons, se tourna vers le fils de Théophano, déclaré majeur. Il assista à son couronnement à Rome (mai 996), devint son secrétaire (juin-août 996). De retour à Reims, au moment que mourait Hugues Capet (24 oct. 996), il se sentit menacé par la manœuvre du nouveau roi qui voulut donner satisfaction au pape dans l'affaire du siège de Reims, afin d'obtenir la dispense nécessaire à son mariage avec sa cousine. Gerbert se réfugia auprès d'Otton III (mai 997), reçut le domaine de Sasbach (au N.E. de Strasbourg). Il envoya à l'empereur vraisemblablement le splendide exemplaire du *De institutione arithmetica* de

1. Cf. A. FLICHE, *La Réforme grégorienne*, t. I (Louvain, 1924), p. 47-60.

2. Cf. ma datation, *sup.* p. 143, n. 2.

3. P. FOURNIER et G. LE BRAS, *Hist. d. Collections canoniques en Occident*, t. I, (Paris, 1931), p. 320-330.

4. Cf. LOT, *Hugues Capet*, p. 104 ss., 119, n. 3, 286-297 et surtout p. 296, n. 3-4. Néanmoins, la suite chronologique des rapports entre Gerbert et Otton durant l'année 997 est incertaine: Cf. P. E. SCHRAMM, *l. inf.* p. 167, n. 3, *cit.*

Boèce, qui avait été exécuté pour Charles le Chauve¹. Agé de 16 ans et avide de savoir, Otton appela à lui ce maître incomparable et malheureux archevêque, chancelier de France, « pour qu'il l'aidât se dépouiller de sa rusticité saxonne et l'initiât à la sagesse grecque et romaine ».

Entretiens, Abbon, chargé de mission par le roi auprès du pape (sept.-oct. 997), s'entendit avec ce cousin du jeune empereur, pour rétablir conditionnellement Arnoul sans que Gerbert fût condamné. Il pouvait écrire² : *quia utrumque ut amicum colo et colui, si qua in eis reprobatione digna comperi, quamvis eis displiceret, non tacui*. L'abbaye de Fleury reçut les privilèges les plus étendus, mais le roi Robert se vit intimé l'ordre d'abandonner sa cousine, son épouse. Enfin, Abbon adressa un acrostiche des plus compliqués à Otton III, pour l'engager à cesser la guerre contre les Slaves des bords de l'Elbe et venir au secours du Pontife chassé de Rome par le parti de Crescentius³. Déjà

1. Tous les auteurs sont d'accord maintenant pour reconnaître dans le *Bamberg. H. J. IV*, 12 une œuvre sortie du *scriptorium* de Tours vers le milieu du IX^e s. Cf. E. K. RAND, *A Survey of the Mss. of Tours*, Cambridge (Mass.), 1929, n. 71 ; W. KÖHLER, *Die Karolingische Miniaturen*, Berlin, 1931, p. 235 et 401. Même la dédicace (éd. par BUBNOV, *l. l.*, p. 148 et *Monumenta Germ. hist.*, P. L., t. IV, p. 1076), est rapportée à cette époque. Mais avec plusieurs autres mss. provenant de Reims, celui-ci est parvenu peut-être par Gerbert dans la bibliothèque d'Otton III, dont les restes sont conservés à Bamberg. Cf. H. FISCHER, dans *Zentralblatt f. Bibliothekswesen*, t. 24 (1907), p. 385-8.

2. P. L., 139, 420 C.

3. Cf. P. E. SCHRAMM, *Die Briefe Kaisers Otto III. u. Gerberts v. Reims aus d. Jahre 997*, *Archiv f. Urkundenforschung*, t. IX (1924), p. 114. L'acrostiche d'Abbon a été reproduit par Aimoin dans sa *Vita Abbonis*, c. 13, (cf. éd. MABILLON, *Acta SS. ord. S. Bened.*, t. VIII (1701), p. 49 ; P. L., 139, 519 (omis 404 A) = éd. FABRICIUS = éd. P. LEYSER, *Hist. poetarum... mediæ ævi*, Halle, 1721, qui l'a emprunté à la *Vita Abb.*, éd. JOH. A BOSCO (DUBOIS), *Floriac. vetus bibl.*, Lyon, 1605 = éd. MABILLON, *l. l.*

Dans le **Vatic. Regim.* 1864 (A. Petau 1314), contenant différentes pièces hagiographiques (cf. A. PONCELET, *Cat. cod. hagiogr. lat. Bibl. Vatic.*, Bruxelles, 1910, p. 408-411), l'*Illatio Benedicti patris*, composée vers 1005 (cf. A. PONCELET, *Analecta Bollandiana*, t. 27 [1908], p. 27) par Thierry de Fleury qui lui-même, au cours de ses voyages en Allemagne et en Italie avait été en relation avec Otto III (cf. *Vita s. Firmani*, éd. PONCELET, *Analecta Bollandiana*, t. 18 [1899], p. 25 ; MANITIUS, *Gesch.*, t. II, p. 451-2), est précédée f° 73^{r-v} (avec lequel commence un ms. autrefois séparé) de l'acrostiche d'Abbon, introduit par cette notice (de la même main s. XI/XII) : *Constat in floriacensi coenobio liberalium artium studium semper floruisse et, cum pluribus perspicuum sit documentis, uno maxime liquet exemplo, quod Abbo ipsius monasterii abba, inter cetera quae luculenti promulgarit facundia, Ottoni...* [Ici ce texte reproduit le début du chap. 13 d'Aimoin : [mais avec ces meilleures lectures : nulli sapientium illius temporis comparanda] jusque P. L., 139, 404 A 5... ordine] recitantur. Cuius series epistolae huiusmodi continetur ordine : Otto, valens Caesar, nostro tu cede cot(h)urno. Exemplar praecedentis epistolae. Suit l'acrostiche. C'est l'éd. P. L., qui l'a laissé tomber avec les mots rediguntur (l. recitantur) — continetur ordine. Ma collation des carmina faite

l'armée impériale s'ébranlait et au milieu de cette cour brillante, sur la route de l'Italie, Gerbert retrouva ses moyens (décembre 997). Dans un style qui veut être digne d'un empereur romain — latin et grec —, il consigne sa réponse à une question d'Otton, relative à un passage de l'*Isagoge* de Porphyre : *De rationali et ratione uti*¹. Quelques mois plus tard (avril 998), il était archévêque de Ravenne, position stratégique sur la route du Brenner à Rome. Malgré ses hautes visées, il reprit ses études. Ses élèves d'autrefois le relancèrent. L'écolâtre Adelbold (de Liège ?), auquel il avait communiqué son *corpus* de textes de géométrie, reçut des explications complémentaires². Grâce à Otton III, Gerbert ceignit la tiare (févr. 999). Élève et maître semblaient les maîtres du monde. Ils pouvaient s'adonner à leurs rêves : restaurer l'Empire romain, réformer l'Église, unir la culture antique à l'esprit chrétien³. Au milieu de ces préoccupations, Sylvestre II était sollicité encore par Adelbold au sujet du volume de la sphère. Il était resté « comme un ancien confrère écolâtre »⁴. Mais bientôt une révolte des Romains et des Saxons obligea l'Empereur et le Pape à quitter la capitale de l'Occident. Agé de 21 ans, Otton III mourut au pied du Soracte (janvier 1002) et Gerbert pu rentrer dans Rome, pour y survivre quelques mois (mai 1003).

A Saint-Benoît-sur-Loire, proclamée première abbaye de la Gaule, Abbon rédigeait son abrégé du *Liber pontificalis*⁵ et réformait les cycles dionysiens en proposant, dans deux lettres adressées à ses moines en 1003 et 1004, une chronologie nouvelle de l'ère chrétienne⁶. Une querelle entre gens de sa suite et ceux du monastère de La Réole, qu'il était allé réformer dans le Bordelais, mit accidentellement fin à ses jours (13 nov. 1004).

sur le **Regin.*, avec *P. L.*, 139, 519, donne les variantes suivantes : 4^e vers *capit*] *cupit*; 6^e *pacis*] *facis*; 7^e *iubar*] *solus*; 10^e *nescius et nunc*] *deseris istic*; 12^e *secu*] *situ*; 15^e *absit*] *abstitit*; 16^e *eum sollers*; 7^e de la fin : *invictus*.

Ce texte et cet acrostiche ne figurent pas dans d'autres mss. de l'*Illatio* (*Wirceburg. theol. F.* 26, s. XI [*Neues Archiv*, t. 19, 221], *Wolfenbütt. Helmstad.* 322, s. XV). — Ce **Vatic. Reg.* 1864 s'identifie avec le *Regin.* 1314, dont MONTFAUCON, *Bibl. bibl.*, p. 43, annonce : *Abbonis Floriac. epistola et carmina ad Ottonem imp.*

1. Cf. LOT, *l. l.*, p. 286 ss. — Dom G. MORIN, *Revue bénéd.*, 1908, p. 1 ss. a montré que le *De corpore et sanguine Domini*, édité sous le nom de Gerbert, revient vraisemblablement à Hériger de Lobbes.

2. BUBNOV, *l. l.*, p. 487, n° 14 et p. 43. Cf. *sup.* p. 158, n. 5 et 6.

3. LOT, *ll.*, p. 129.

4. BUBNOV, p. 302, 15 : *tantum virum quasi conscolasticum*. Cf. *ib.*, p. 485, n° 11 et *sup.* p. 158, n. 5 et 6.

5. Cf. *sup.*, p. 127, n. 4.

6. Cf. *sup.* p. 154 ss.

Une étude serrée — et très souhaitable — de l'œuvre scientifique de Gerbert, la publication des œuvres inédites d'Abbon, préciseront les mérites des deux grands initiateurs et le niveau scientifique de leur époque. Elles ne modifieront guère le caractère que nous reconnaissons à leur personnalité comme à leur œuvre. Gerbert, humaniste tout pénétré de l'esprit antique¹, politique habile, homme d'action idéaliste qui s'épuise à surpasser son siècle, dignitaire ecclésiastique sur lequel la formation monastique n'a point déteint, est suffisamment connu. Rappelons le brillant écolâtre d'une école capitulaire, qui s'attacha surtout à ces nouveautés mathématiques que furent le calcul sur l'abaque à l'aide des chiffres arabes² et les premiers éléments de la géométrie ; qui eut sans doute quelque connaissance de l'usage de l'astrolabe³ et appliqua son ingéniosité à la construction de sphères célestes, tout en faisant état de connaissances en logique et en rhétorique.

Avec moins de génie, plus de droiture et plus de justesse, Abbon occupa la position de premier plan, réalisa l'œuvre qui convenait à son Ordre. Son savoir scientifique, moins primesautier, cache, sous des dehors plus traditionnels, une originalité du meilleur aloi. Elle consiste à traiter avec méthode des questions d'astronomie, de mathématiques, de comput ou de logique qu'on avait peu ou point abordées à son époque.

Gand.

A. VAN DE VYVER.

1. P. E. SCHRAMM, *Kaiser, Rom u. Renovatio*, t. I (Leipzig, 1929), pp. 97-99, a très bien fait ressortir cette caractéristique de sa personnalité.

2. Cf. *sup.* p. 138.

3. Il n'y fait qu'une faible allusion. Le *Liber de astrolabio*, éd. BUBNOV, p. 114, n'est point de lui. Cf. mes *Astrolabes*, *sup.* p. 138, n. 6 *cit.*, p. 273-4 et n. 35.

UNE ÉNIGME LITURGIQUE.

LA POSTCOMMUNION DE NOËL A L'AURORE.

De toutes les formules du Missel romain, celle qui cause le plus de difficulté, d'après dom De Bruyne¹, serait la postcommunion de la seconde messe de Noël, dont le texte actuel est ainsi conçu :

Huius nos, Domine, sacramenti semper novitas natalis instauret,
cuius nativitas singularis humanam repulit vetustatem.

D'après notre érudit confrère, le texte de cette oraison est corrompu dans tous les manuscrits, et donc ne peut être corrigé que par conjecture. Mais, comme le montrait naguère dans une étude spéciale², très fouillée et pleine de charme, M. Léo Fayolle, directeur de l'Institut Poitevin à Poitiers, la première chose à faire en pareil cas était de se rendre exactement compte des différences qu'il y a entre le texte des sacramentaires grégoriens de l'époque carolingienne et celui des manuscrits antérieurs représentant la tradition dite gélasienne ; la seconde, d'éclairer par ceux-ci, tous plus anciens, le texte du grégorien. Alors seulement on sera en état de juger quelles leçons s'imposent de préférence, et s'il y a lieu de recourir finalement à la conjecture. C'est du bon sens tout pur, et la vraie voie à suivre pour trouver la solution de l'énigme.

Donc, M. Fayolle a interrogé cinq des témoins les plus anciens du sacramentaire gélasien : le Vatican de la Reine 316, le manuscrit de Rheinau-Zurich, celui de Saint-Gall, ceux d'Angoulême et de Gellone. Tous s'accordent à donner la teneur suivante :

Huius nos, Domine, sacramenti semper natalis instauret, cuius
nobilitas singularis humanam repulit vetustatem.

Ce texte diffère à la fois et du Missel romain actuel et des plus anciens sacramentaires grégoriens : 1^o en ce qu'il omet le mot *novitas* avant *natalis* ; 2^o en ce qu'il substitue *nobilitas* à *nativitas*.

Or, M. Fayolle est convaincu qu'il faut s'en tenir au gélasien, comme étant non seulement le texte primitif, mais le seul dont

1. *Revue Bénédictine*. XXXIV (1922), p. 166.

2. *La vraie forme et le sens de l'oraison* Huius nos, Domine, sacramenti (Extrait des *Mélanges Louis Arnould*). Poitiers 1935.

le sens soit pleinement satisfaisant à tous égards ; et, après avoir préalablement déterminé à l'aide d'abondants témoignages la signification et la raison d'être ici des expressions *sacramentum* et *nobilitas singularis*, il propose d'interpréter la formule de la façon suivante :

« Faites, Seigneur, que l'anniversaire (*natalis*) de ce mystère de votre naissance (*huius sacramenti*) soit pour nous une source de renouveau continu : cette naissance dont la noblesse sans pareille (*nobilitas singularis*) a écarté la vieillesse qui pesait sur notre humanité. »

Cette traduction, dont je me suis contenté de retoucher quelques détails de forme, a pour base essentielle le sens de « mystère » que revêt ici le mot *sacramentum*, en l'espèce le mystère de Noël. Puis, le substantif *novitas* étant éliminé, *natalis* n'est plus un simple adjectif, mais devient lui-même un substantif (*natalis*, sous-entendu *dies*) au nominatif, duquel dépend le génitif *huius... sacramenti*. Quant à l'expression *nobilitas singularis*, rétablie en place du *nativitas singularis* des recueils grégoriens, M. Fayolle l'explique fort bien, et en montre la légitimité, à l'aide notamment de citations de saint Léon le Grand.

Il est aisé de juger combien m'a paru satisfaisante cette interprétation, à la façon dont je viens d'en résumer le sens : tout y semble logique, fondé sur la tradition liturgique et patristique, enfin recevable à tout point de vue.

Et cependant, dès le premier moment, j'ai éprouvé comme d'instinct une double difficulté à souscrire pleinement à la solution défendue par M. Fayolle. Il ne m'en voudra pas, je l'espère, si j'ose l'exposer ici en toute sincérité, uniquement en vue de faire un peu plus de lumière sur cette vieille et intéressante formule romaine du V^e siècle¹.

Ma première difficulté résulte de l'impression causée inéluctablement par les premiers mots : *Huius nos Domine sacramenti*. Certes, je n'ai pas de peine à convenir que le terme *sacramentum*, dans la langue traditionnelle de l'Église, déborde de beaucoup l'emploi qu'on en fait actuellement de préférence pour désigner l'Eucharistie : c'est là une vérité à laquelle on ne saurait contredire sans témoigner ouvertement de son ignorance en la matière. Seulement, ce qui me frappe ici, c'est l'emploi fait des quatre mots *Huius nos, Domine, sacramenti* en tête d'une postcommunion,

1. Il est vrai que la messe de l'aurore, à Noël, a toute chance d'être quelque peu postérieure aux deux autres, ayant remplacé la messe primitive de sainte Anastasie ; cependant les formules qui la composent sont d'une facture qui dénote pour le moins le V^e /VI^e siècle.

c'est-à-dire d'une formule récitée immédiatement après la « perceptio sacramenti », et destinée d'ordinaire à servir d'action de grâces après la communion. Comment les fidèles, en entendant ces premiers mots, pouvaient-ils songer à y voir autre chose que le sacrement reçu tout à l'heure ? Qu'on jette un coup d'œil sur les autres postcommunions commençant par *huius* ou par *haec*, on n'en trouvera aucune où le mot *sacramentum* puisse comporter une autre signification : *Huius Domine perceptio sacramenti peccatorum...* *Huius nos Domine perceptio sacramenti mundet...* *Huius operatio nos Domine sacramenti...* *Haec nos quaesumus Domine perceptio sacramenti*, etc.¹.

Une autre objection que j'aurais à faire concerne le second membre. La préférence donnée au *nobilitas* du gélasien sur le *nativitas* du grégorien, je l'accepterais en principe : mais ce que je ne puis admettre, c'est l'élimination complète du substantif *novitas*. Qu'on le supprime dans le premier membre, c'est pleinement justifié, puisque aussi bien aucun témoin du gélasien ne l'y admet ; mais je ne saurais douter qu'il figurait dans la rédaction primitive de la finale, en opposition à *vetustatem*. Ce contraste des deux mots revient à satiété dans les formules des sacramentaires pour la Noël, et nous en avons maintenant encore au Missel romain un exemple bien connu dans l'oraison principale de la fête : *NOVA per carnem nativitas* opposé à *VETUSTA servitus*. Dom De Bruyne a donc deviné juste, en conjecturant que le mot *novitas* avait été anticipé indûment au premier membre par le réviseur grégorien, et que sa vraie place était dans le second, avant *singularis*. La substitution du mot *nativitas* constituait tout ensemble une addition et une modification voulue, intentionnelle : mais je suis persuadé qu'il n'en est pas de même du mot *nobilitas* du texte gélasien. Là, il provient originairement de la confusion habituelle du *v* et du *b*, c'est-à-dire qu'on aura commencé par écrire *nobitas* pour *novitas* ; puis, ceux qui n'était pas accoutumés à ce bétacisme auront supposé qu'une syllabe était tombée après *bi*, et c'est ainsi que très probablement déjà l'archétype de tous nos gélasiens aura porté *nobilitas*, au lieu du *novitas* primitif, parallèle à *vetustatem*².

Le second membre ainsi reconstitué, *cuius novitas singularis*

1. On trouvera ces formules, avec l'indication de la place qu'elles occupent dans les différents sacramentaires, dans le recueil si commode de H. A. WILSON, *Index to Roman sacramentaries*, Cambridge 1892.

2. Cette addition d'une syllabe de trop dans un mot est signalée par l'abbé Morel comme une des « méprises ordinaires aux copistes », dans ses précieux *Elémens de critique* (Paris 1766), p. 276 suiv.

nostram repulit vetustatem, il reste encore à liquider la situation du premier membre : et ici la chose paraîtra de prime abord un peu plus compliquée, quoique, au fond, elle le soit moins qu'elle le paraît. J'ai dit que ce début de postcommunion *Huius nos Domine sacramenti* impliquait naturellement, nécessairement même, une allusion à l'Eucharistie qu'on venait de recevoir : mais alors comment expliquer grammaticalement ces deux mots *sacramenti... natalis* ? Auquel des deux se rapporte le pronom *huius*, de même que le *cuius* qui lui correspond ? à *natalis*, ou à *sacramenti* ? Si l'on s'en tient à la leçon unanime des manuscrits, il faut de toute nécessité que ce soit à *sacramenti*, car *Huius* détermine évidemment un substantif au génitif ; et comme la phrase ne peut aller sans un nominatif qui soit sujet de *instauret*, il ne reste d'autre ressource que de considérer comme tel l'adjectif *natalis* employé ici substantivement.

C'est bien ce qu'a fait M. Fayolle : *natalis huius sacramenti* est pour lui, on l'a vu, l'équivalent de « l'anniversaire du mystère de la Nativité ». Mais, pour qui reconnaît à ce début de postcommunion sa signification eucharistique inévitable, il devient impossible de se retrouver. Car enfin la fête du 25 décembre n'est pas l'anniversaire de l'institution du Sacrement ; et c'est pourtant cela qu'il faudrait admettre, à cause de quoi Lietzmann a eu recours à son « hypothèse désespérée »¹, et à bon droit universellement rejetée, que notre postcommunion aurait figuré primitivement à la messe du Jeudi saint.

Je me permettrai de proposer une hypothèse beaucoup plus simple, et aussi plus acceptable. De même que nous avons constaté plus haut la méprise de copiste *nobitas*, *nobilitas*, pour *novitas*, nous nous trouvons ici en présence d'une bévue d'un autre genre : un génitif pour un nominatif, *sacramenti* pour *sacramentum*. Et la faute était on ne peut plus facile à commettre : le début *Huius nos Domine* semblait appeler immédiatement un génitif ; puis, on était familiarisé avec les autres formules de postcommunion déjà citées, commençant de cette même façon *Huius nos Domine... sacramenti*. Mais, qu'on rétablisse la finale *um*, au lieu du *i* résultant d'un phénomène d'attraction bien connu, alors tout devient clair, construction grammaticale et signification théologique. Ma conclusion serait donc, que le texte primitif de la formule était rédigé de la façon suivante :

Huius nos Domine sacramentum semper natalis instauret, cuius novitas singularis nostram repulit vetustatem.

1. FAYOLLE, *Mémoire cité*, p. 5.

On le voit, la construction est alors *huius natalis... cuius novitas*. Quoique le seul jusqu'ici, S. É. le cardinal Schuster n'était donc pas si mal inspiré, en parlant à ce propos du « sacrifice de Noël¹. » En recourant à la paraphrase, on pourrait expliquer plus largement *sacramentum natalis*, l'Eucharistie célébrée et reçue en l'honneur, à l'occasion, de la Nativité du Christ. L'expression n'a rien d'extraordinaire, on en trouve déjà l'équivalent dans l'évangile de Marc 6, 11 : *Herodes NATALIS SUI CAENAM fecit* ; de même, dans le répertoire liturgique de Rome, par exemple au sacramentaire gélasien, postcommunion de la messe de saint Xyste : *Repleti sumus Domine MUNERE SOLEMNITATIS OPTATAE*, ce qui revient au même : le sacrement reçu à l'occasion d'une solennité.

En finissant, je prierai le lecteur de ne pas trop s'effaroucher de cette nécessité où nous sommes de corriger et remettre sur pied ces vieilles formules des sacramentaires. Nous venons de relever deux bévues dans cette seule postcommunion de deux lignes. Quiconque est quelque peu familiarisé avec les plus anciens manuscrits liturgiques, transcrits généralement entre le VII^e et le IX^e siècle, c'est-à-dire durant la période la plus barbare du moyen âge, pourra témoigner qu'on n'a que très peu de formules qui soient complètement indemnes de ces déformations, soit inconscientes, soit intentionnelles. Un certain nombre ont trouvé place jusque dans le Missel actuel de l'Église romaine. Il serait à désirer que quelque habile homme en fît le relevé complet, en essayant de restituer la teneur primitive de chacune, comme je viens de le faire pour cette formule de Noël, regardée jusqu'ici comme la plus difficile de toutes à interpréter et reconstituer.

GERMAIN MORIN.

1. FAYOLLE, p. 4 suiv.

LES ÉPIGRAMMES LIÉES D'HUGUES PRIMAT ET D'HILDEBERT.

La plus brillante des mémorables découvertes de Wilhelm Meyer dans le domaine de la littérature médiévale a été, sans doute, celle d'un petit recueil des poésies de Primat, incorporé, on ne sait trop comment, à une vaste collection qui fut formée en France vers la fin du XII^e siècle (manuscrit Rawlinson G. 109 d'Oxford, Bodleian Library). L'étonnante figure de ce « mauvais sujet », doué d'un vrai génie, frère aîné de Villon et de Verlaine, y apparaît enfin en pleine lumière¹.

L'état des recueils poétiques du moyen âge, fort nombreux depuis la fin du XII^e siècle environ, est tel que beaucoup d'autres pièces du même genre doivent être encore entre nos mains, sans qu'il soit possible de les identifier, le plus souvent, par d'autres moyens que ceux de la critique interne. Il y a là un travail immense à poursuivre, qui consisterait surtout à dénombrer, classer et comparer. La patience, avec un peu de discernement, suffirait, semble-t-il, à le mener à bien, et le gain devrait être considérable. A cet égard, d'ailleurs, les exemples donnés récemment par K. Strecker et ses élèves sont un encouragement décisif.

Dans un volume du Musée Britannique que W. Meyer a consulté, mais ne paraît pas avoir eu le temps d'étudier complètement, — c'est à savoir le manuscrit *Vespasian B. XIII* du fonds Cotton, rédigé vers le début du XIII^e siècle, où l'érudit allemand a remarqué une partie de son n^o XVIII², — j'ai eu la surprise de

1. Cf. W. MEYER, *Die Oxforder Gedichte des Primas Magister Hugo von Orleans*, dans les *Nachrichten* de Göttingen (Phil.-Hist. Klasse), 1907, pp. 75-111, 113-173. On peut lire, dans le récent manuel de MANITIUS (t. III, pp. 973-978) un résumé, très suffisant, de tout ce qui se rapporte à Primat et à son œuvre, ainsi que des études antérieures à celles de W. Meyer.

2. *Ib.*, p. 102 (note à v. 64) ; l'Apocalypse de Golias précède immédiatement ; sur cette satire grossière, dont l'auteur reste inconnu, voir le travail de B. HAUREAU, *Notices et extraits de la Bibliothèque Nationale...*, XXIX, 2, pp. 278-291 (avec des remarques sur « l'évêque Golias », pp. 293-303), mais surtout l'édition annotée de K. STRECKER, *Die Apokalypse des Golias*, 1928). — Tout le recueil *Vespasian B. XIII*, qui est d'une seule main, sauf les dernières pages, me paraît être d'origine anglaise.

rencontrer la double épigramme « *De Goliardo et episcopo* »¹ restituée à ses véritables auteurs : Primat et « l'évêque du Mans ». Déjà, une citation de Neckam († 1217) avait mis en cause Hildebert², sans qu'on vît trop pourquoi. La mention de Primat rend aux textes leur pleine valeur ; nous les tenons enfin sous leur forme originale, au point initial de la tradition littéraire. Neckam dut avoir à sa disposition un recueil semblable à celui du fonds Cotton, mais dans lequel, apparemment, le terme burlesque « *Golias* », qui devait faire fortune, recouvrait déjà, tout comme dans le manuscrit Harley 978, la personnalité du poète. Il n'est pas interdit, du reste, de supposer que le futur abbé de Cirencester, qui a cité une autre fois nommément « *Hugo Primas* »³, choisit lui-même à dessein l'expression plaisante, sinon injurieuse, pour désigner son devancier ; il pouvait savoir, en tout cas, à qui ce titre s'appliquait.

Pour qu'on saisisse mieux le travail des copistes autour de ces mêmes textes, devenus célèbres, je rapporterai d'abord une rédaction, tout à la fois tronquée et interpolée, qui nous est fournie par le manuscrit n° 334 du fonds Arundel. Cette composition, sous la forme livrée, remonte, approximativement, à la fin du XIV^e siècle (*fol.* 2) : ⁴

1. Voir l'édition de Th. WRIGHT, d'après trois manuscrits du Musée Britannique, (Arundel 334, Cotton Cleopatra B. IX, Harley 978), parmi *The Latin Poems commonly attributed to Walter Mapes* (Camden Society, 1841, t. XVI, p. 86),

2. Voir l'analyse et les extraits des *Corrogaciones Promethei* de Neckam, d'après un manuscrit d'Évreux, présenté par Paul MEYER, dans les *Notices et extraits...*, XXXV, 2 (1897), p. 667. — Beaucoup d'autres exemplaires subsistent ; une liste a été dressée par M. Mario ESPOSITO, *English Historical Review*, XXX (1915), p. 663. — La citation de Neckam, dans son répertoire, s'accroche au mot *Ariopagus* (à propos de l'accent *págus*) : « ... unde GOLIAS ingerens se mense HILDEBERTI CENOMANENSIS ait : — Non inuitatus... — Respondit CENOMANENSIS : — Non ego curo... ».

3. Voir l'étude citée de Paul MEYER, *l. laud.* ; cette nouvelle citation se présente un peu après celle de la double épigramme, mais sans aucun lien avec elle. Il s'agit cette fois du mot *comedo*, *comedonis* : « Dicendum est... pro uorace, sicut pro lecatore *nebulo*, *nebulonis*. Vnde HUGO PRIMAS : — HUGO dat HUGONI : *Nebulo nebulas nebuloni* ». C'est là, vraisemblablement le premier vers d'une autre épigramme facétieuse à deux membres. P. Meyer a fait le premier remarquer qu'il fallait sans doute rétablir le texte, reproduit hâtivement par Neckam, suivant la teneur du manuscrit Digley 53 (*fol.* 15) : « PRIMAS SERLONI : — *Nebulo nebulas nebuloni* ».

4. Ce volume est certainement anglais, lui aussi. Les cinq premiers feuillets, après le feuillet de garde, sont remplis de petites pièces métriques (*fol.* 2-6, ou pages 1-9). Th. WRIGHT pour les besoins de son édition (*loc. laud.*), a brouillé les trois exemplaires indiqués ci-dessus.

¶ *Goliardus.*

- | | | |
|---|-------------------|---------------------------|
| 1 | Non inuitatus | uenio prandere paratus. |
| | Sic sum fatatus : | nunquam prandebo uocatus. |

¶ *Respondit episcopus.*

- | | | |
|---|---------------------|------------------------------|
| 3 | Te non inuito ; | set consimiles tibi uito. |
| | Me tamen inuito, | uesceris pane petito. |
| 5 | Ablue, terge, sede, | prande, bibe, terge, recede. |

¶ *Goliardus.*

- | | | |
|---|------------------------|-----------------------------|
| 6 | Si dederis uestes, | que possunt pellere pestes, |
| | Dii michi sunt testes, | erimus Pilades et Horestes. |

¶ *Episcopus*

- | | | |
|----|--------------------------|-------------------------------|
| 8 | Si, post hoc dictum, | nummos queras uel amictum, |
| | Non est delictum, | si quis tibi prebeat ictum. |
| 10 | Si tibi prebetur | leto vultu quod habetur, |
| | Dicas esse satis | quod confertur tibi gratis. |
| 12 | Si tibi collatum | nullatenus est tibi gratum, |
| | Quod tecum latum | fuerit, fac esse paratum. |
| 14 | Conde, tene quod habes ; | si monstres, tunc tua perdes. |

D'où provient la suite des vers 5-14 ?¹ Faut-il la considérer comme purement factice, ou bien quelques-uns de ses éléments mériteraient-ils encore d'être rattachés aux démêlés possibles d'Hildebert et de Primat ? Il est plus prudent, provisoirement, de laisser ces questions sans réponse. Nous aurions besoin de connaître mieux les variétés de cette tradition, avant de rien décider. Toutefois, l'apparence est plutôt qu'il y a surcharge et empâtement, le thème étant assez banal ; et, de fait, la plupart des hexamètres ajoutés sont médiocres.

Voici maintenant le double morceau que livre le premier manuscrit mentionné (*fol.* 126^v) ; c'est, hormis les titres et deux variantes à part, l'état du texte dont, vers le même temps, Neckam est garant, et le manuscrit Harley copié très probablement à Reading vers l'année 1265, concorde dans la même mesure.

1. A ces épigrammes goliardiques, sur la même page, est joint un distique, qui se présente nettement comme un extrait (cf. G. COHEN, *La Comédie latine en France au XII^e siècle*, I, 1931, p. 41 : v. 159-160) : « *Ieta in Amphitrione* », et maintient le lecteur dans le même genre de plaisanteries ; il est ainsi livré : « Me frigus, me longa fames, sitis aspera, sompni / Nocte breues, miseri perdomuere cibi » (en fait, le copiste a écrit à la fin un pur non-sens : *perdonneri tibi*). Puis (page 2), on a ces six vers, qui doivent être sans doute regroupés : « *Contra fratres et homines (?) religiosos*. — Da uinum docto laico de flumine cocto, / Da mel formosis, da limpham religiosis. // — *Cancello laicum (ms. laicus) prohibet scriptura sedere / Ne orbi presumat Christi secreta uidere. / Hic in cancello si quis sedet atque moratur / Ni legat aut cantet aut offerat : egredia-tur*. — Après quoi, un autre morceau, dûment référé : « *Alanus in Anticlaudianus* » : « Non fluat... » (cf. Th. WRIGHT, *The Anglo-Latin Satirical Poets*, II, 1872, p. 388 : Dist. VII, § 4).

PRIMAS CENOMANENSI EPISCOPO ¹

Non inuitatus,	uenio prandere paratus :
2 Nam, male ² fatatus,	numquam prandebo ³ , uocatus.

EPISCOPVS RESPONDET ⁴

Non ego curo uagos,	qui rura, mapalia, pagos ⁵
4 Perlustrant ⁶ : tales	nescit ⁷ mea mensa sodales.
Te non inuito ;	tibi consimiles ego uito.
6 Me tamen inuito,	pocieris pane petito.

Peu de chose, dira-t-on, que ces billets rimés. — Rien de plus, en effet, que deux propos rapides et spirituels : une réclamation bourrue, presque sans vergogne, pour être admis de droit à table, et la repartie hautaine, comme d'un maître qui jette au chien son os, tout en lui donnant un coup de pied. Les règles de l'épigramme sont observées, que Martial avait fixées par ses propres exemples : concision, clarté, brusquerie, piquant, avec un tour habile. De part et d'autre, le jeu des rimes aidant, la qualité est excellente.

Le recueil édité par W. Meyer comprend plusieurs pièces qui n'ont pas plus de substance ni d'étendue, et ne valent ni plus ni moins (nos XIII et XIX-XXII) ⁸. Tous ces tableautins réunis permettent de recomposer l'image du poète famélique et vagabond, la plus curieuse, peut-être, que nous offre le XII^e siècle, si riche en contrastes.

Primat recherchait la compagnie des évêques et entendait vivre

1. *Gol(ias)* seulement dans *Harley* 978 (H) ; aucun titre dans *Cleop* (C.).

2. *Sic sum* dans la citation de Neckam, comme dans H et C.

3. *prandere* C.

4. *Responsio* H ; rien dans C, qui groupe les six vers, dans cet ordre : 1-2, 5-6, 3-4, comme s'ils ne formaient qu'une seule pièce.

5. *magos* C.

6. *perlustrat* dans le manuscrit Vespasien, où, de plus, les vers 2 et 3, tout d'abord transposés, ont été remis chacun à sa place par le copiste au moyen de lettres.

7. *non uult*, suivant Neckam, ainsi que dans H et C.

8. Mieux vaut, pour convaincre le lecteur, reproduire simplement ces textes (éd. W. Meyer, p. 109 sq., 148). — XIII^a : « Me ditauit ita — uester bonus archileuita / Ditauit Boso — me munere tam precioso. » — XIII^b : « Ve michi mantello — quia sum donatus asello / vili, non bello — quia non homini, sed homello. » — XIX : « Egregius dedit hanc iuuenis clamidem sine pelle. / Non habuit pellem, sed habebat nobile uelle. » — XX^a : « Auxilio pellis — clades inimica puellis / Carnem non angit — nec auis me sordida tangit. » — XX^b : « Nec pulices ledunt — quia pelle utante recedunt, / Nec culices timeo — uelante caput conopeo. » — XXI : « A ducibus PRIMAS petiit duo dona duobus, / Vt duo dona probent quam sit uterque probus. » — XXII : « < D > els (?) ego : quinque tulit solidos mulier peregrina, / Et merito, quia grande tulit pondus resupina. »

à leur solde, quitte à les poursuivre de ses sarcasmes, quand ils cessaient de répondre à ses exigences. Le fameux poème sur le manteau sans doublure (n° II) fut répandu dans presque toute la chrétienté, au moins par bribes, sous cette apostrophe, qui dépeint l'auteur mieux encore que le destinataire : *Pontificum spuma, fex cleri, sordida struma...*¹ Je ne puis surtout omettre de rapprocher du double hexamètre léonin, ni même de citer entièrement un autre court morceau et de même forme (n° XI)², pareillement adressé à un prélat, dont le nom, par un reste de pudeur, n'est pas indiqué :

PRIMAS PONTIFICI : —	Bene quod bibis ³ , audio dici,
Et, fama teste,	probitas est magna penes te.
Conspicius ueste,	bene cenas, uiuis honeste.
Et bene si uiuis	et das bene de genitiuis,
Vt non egrotas,	bene conuenit ut bene potes.

Mais l'intérêt est principalement, dans le nouveau groupe, de voir Primat en relations avec Hildebert ; car il ne saurait être question d'un autre évêque du Mans, à supposer même que celui-ci, pour lors, ait été déjà promu au siège de Tours, où il acheva sa carrière en qualité de métropolitain (1125-1133) ; littérairement, je veux dire pour la postérité, notamment dans le monde des lettrés ou des copistes, Neckam en tête, Hildebert resta toujours « *Cenomanensis* ».

Hommes d'esprit l'un et l'autre, et de savoir-faire, Hildebert et Primat pouvaient se mesurer à armes égales ; sur ce terrain, ils étaient pairs et en avaient conscience, peut-on croire. Mais Hildebert, prélat poli et raffiné, plus âgé, en outre, que son audacieux client de presque quarante ans⁴, ne devait pas goûter fort les mœurs débraillées ni le parler sans-gêne. Sa réponse, un peu appuyée, mais, à part cela, magistralement façonnée, le fait bien sentir. Primat était, à ses yeux, un convive « indésirable » ; après s'être repu, selon son désir, de la croûte de pain, qu'on lui accorde de mauvaise grâce, il ne lui restait qu'à passer son chemin. La raison avouée se trouve être juste celle qui replace l'*homellus* « malchanceux » dans sa classe sociale, et que toute son œuvre connue nous faisait attendre : Primat n'est qu'un *vagus*, autrement

1. Ib., p. 115. Le manteau (ou la cape), paraît avoir joué un grand rôle dans l'existence du pauvre poète (voir les textes cités dans la note qui précède, et le n° XII).

2. Ib., p. 146.

3. Mot restitué par l'éditeur ; le manuscrit fait lire : « ... quod audio audio... »

4. Hildebert naquit en 1056 et devint évêque du Mans en 1096.

dit un clerc en marge des cadres¹, prêt à courir n'importe où, au gré de sa fantaisie, pour atteindre l'indispensable pitance.

Né vers 1093, Primat († v. 1160) se présente tour à tour, — suivant la lettre de ses poèmes et grâce à quelques autres renseignements épars², — à Orléans, sa ville natale, Paris, Sens, Reims, Amiens, Beauvais. Nous le rejoignons maintenant, selon la vraisemblance, au Mans, dès avant l'année 1125. De bonne heure, il aura donc commencé d'errer et de rimer, aussi de rêver et de souffrir³.

ANDRÉ WILMART.

1. Les « *Vagantes* » ont attiré beaucoup l'attention depuis une dizaine d'années; de là, maintenant, une tendance à leur attribuer une place et une influence exagérées dans la société du moyen âge ; pour un peu, l'on ne verrait plus partout, dans les villes, les universités, les bourgades et villages, et naturellement, sur tous les chemins de France et de Germanie, que songe-creux en mal de poésie (je ne parle ici ni des « trouvères » ni des « troubadours »). Autant dire que la bohème, plus ou moins crapuleuse, remplissait Paris vers la fin du XIX^e siècle, sous prétexte que Verlaine et son sosie Choulette sont parvenus à la gloire. D'autre part, il est bien vrai que ces chanteurs ambulants ne sont pas des personnages mythiques, témoin Primat ; nous ne réclamons que des faits, et leurs preuves. Au XII^e siècle, les « *Vagantes* » ne formaient peut-être pas une catégorie nombreuse ni bien distincte. Mais, pour le XIII^e, on peut citer quelques textes qui dépeignent la corporation ; voir les deux poèmes publiés par K. STRECKER : « Nos per mundi climata ferimur *vagantes* / Semper *vagi*, stabiles numquam sed instanter... » ; — « Tria sunt officia quibus laus honoris / Et totius gracia queritur fauoris... » (*Zeitschrift für deutsche Philologie*, LI, 1926, p. 117 sq., et lire les sages remarques de l'éditeur, ib., LII, 1927, p. 396). Là même, il semble qu'il y ait une bonne part de littérature ; Primat est autrement sincère.

2. Manitius a réuni commodément les principales références (*op. laud.*, p. 974),

3. C'est faire tort à Primat que d'admirer seulement ses épigrammes. Si on désire le connaître mieux, et apprendre à l'aimer, lui et son art, il faut lire la dernière pièce du recueil d'Oxford, qui fut peut-être aussi sa dernière composition (n° XXIII, p. 158-164) : « Diues eram et dilectus / Inter pares preelectus / Modo curuat me senectus... » (180 octosyllabes, rimant par séries). On a cette fois un pur chef-d'œuvre, qui se classe, oserions-nous dire, au premier rang dans toute la production littéraire de l'humanité. Les mots, maniés par un maître de la langue latine, n'y servent plus guère qu'à exprimer l'éternelle plainte de la détresse ; avec l'accompagnement monotone des rimes, l'effet est incomparable. — Voir les citations et le commentaire de F. J. E. RABY, *A History of secular Latin Poetry in the Middle Ages*, II, (1934), p. 173-175.

« VISIONS » INÉDITES DE SAINTE ÉLISABETH DE SCHOENAU.

Le manuscrit 9 de la Bisch. Ordinariatsbibliothek, à Augsbourg, a été décrit et analysé récemment par le Dr B. Kraft dans le catalogue qu'il a donné de ce fonds¹. Les fol. 85^r-102 du codex intéressent la légende de sainte Ursule et de ses compagnes. Ils reproduisent la « passio » bien connue *Regnante Domino*² suivie des révélations de sainte Élisabeth de Schoenau *De sacro exercitu virginum coloniensemium*³. Ce manuscrit a échappé jusqu'ici à l'attention de ceux qui se sont occupés soit des vierges colonaises soit de la moniale bénédictine. Il enrichit, cependant, d'une pièce inédite la production littéraire de la célèbre visionnaire de Schoenau.

On sait le rôle prépondérant qu'Élisabeth de Schoenau (1129-1164) a joué dans la formation et la diffusion de la légende des Onze Mille Vierges⁴, et comment, pour répondre aux demandes qui lui venaient de toute part, elle recourait à ses « visions ». Instruite par ce qu'elle croyait des révélations, elle projetait des lumières, qu'on jugeait merveilleuses, sur les points les plus obscurs d'une histoire de plus en plus compliquée. C'est à ces révélations que se rattache la lettre qui, dans le codex d'Augsbourg, suit immédiatement le *De sacro exercitu virginum coloniensemium*. (fol. 102^r-102^v). L'abbaye d'Odenheim, située près de Bruchsal, dans le diocèse de Spire et le pays de Bade, fondée par Hirsau, vers 1122, avait reçu le corps saint d'une des Onze Mille Vierges. L'abbé⁵ s'adressa à Élisabeth, à l'effet de connaître le

1. B. KRAFT, *Die Handschriften der Bisch. Ordinariatsbibliothek in Augsburg*, Augsburg, 1934, p. 23-26.

2. Éditée par J. KLINKENBERG, dans *Jahrbücher des Vereins von Altertumsfreunden im Rheinlande*, 93, 1892, p. 154-163. — Pour les autres éditions, voir *Bibliotheca hagiographica latina*, n^{os} 8428-8430.

3. Éditée par F. W. E. ROTH, *Die Visionen... der hl. Elisabeth*, Brünn 1884, et 1886, p. 123-135. — Voir *Bibl. hag. lat.*, n^{os} 8431-8432.

4. Sur ce rôle voir, surtout, W. LEVISON, *Das Werden der Ursula Legende. Sonderausgabe der Bonner Jahrbücher*, Cologne, 1928, p. 115 et suiv.

5. La lettre le désigne par l'initiale B. Sans doute s'agit-il de Burkart, qu'on rencontre comme abbé d'Odenheim en 1176. (S. A. WÜRDTEIN, *Monasticon Palatinum chartis et diplomatibus instructum, notitiis authenticis illustratum*, Mannheim, I, 1793, p. 100.) — Le même abbé d'Odenheim, B., est le destinataire d'un autre message d'Élisabeth de Schoenau, édité par F. W. E. ROTH., *o. c.*, p. 142-143.

nom et la famille de cette sainte martyre. La moniale l'éclaira à souhait : la vierge se nomme Vivencia, son père s'appelait Arrianus, sa mère Laetitia. Ces données sont accompagnées d'une courte biographie de la martyre. Suit le récit d'autres « visions », qui répondent, elles aussi, aux questions posées par l'abbé.

L'authenticité de la lettre semble établie. Le manuscrit tout à fait contemporain de la sainte la lui attribue formellement. On sait par ailleurs que la sainte correspondait avec l'abbé d'Odenheim¹. La pièce cadre parfaitement avec la manière des visions de la moniale, telle que nous la font connaître ses autres lettres. Ce sont, de plus, les mêmes formules : quand elle s'adresse à un abbé, par exemple, elle l'appelle « venerabilis » et lui offre ses « devotas orationes », comme ici ; ce sont les mêmes expressions telles que, *adiexit dicens*, etc. Le lecteur s'en convaincra facilement en parcourant les missives de la moniale, éditées par F. W. E. Roth, o. c., p. 139-153. Le message doit se placer entre 1156, date où commencent les visions relatives à sainte Ursule, et 1164.

La partie de la lettre écrite sur le fol. 102^v offre quelques difficultés de lecture ; des taches ont effacé plusieurs syllabes et presque des mots entiers. Un peu de patience a permis cependant d'en reconstituer le texte intégral.

Domino B. venerabili abbati de hothenheim soror Elisabeht deuotas orationes. In die pentecostensi feci secundum petitionem tuam et interrogavi angelum domini qui michi apparebat de nomine sancte uirginis cuius corpus habetis et de parentela eius. Et respondit michi dicens. Nomen uirginis de qua interrogas erat uiuencia et nomen patris eius arrianus mater uero eius leticia uocabatur et erant ambo iusti ante dominum. Qui cum per annos quadraginta simul fuissent in coniugio sine prole nouissime largiente domino hanc filiam accipere meruerunt. Quam² quia tenerrime diligebant nulli eam marito sociare uoluerunt sed orta fama de beata ursula et exercitu eius hanc secum ad illam adduxerunt eiusque societati eam coniunxerunt sicque accidit ut in numero sanctarum uirginum martyrium pateretur. Nolo autem uos ignorare quod cum hec ab angelo infra canonem misse percepissem non recte in memoria retinui nomen uirginis quod dictum michi fuerat si fratri meo post missam suscitanti super his dixi quoniam nomen eius fuisset conuiuia. Post hec autem in meridie michi quiescenti apparuit eadem uirgo et ualde me arguit quod non recte eam nominassem et ostendit michi uestimentum suum miri candoris et scriptum erat per circuitum eius literis aureis electa uiuencia nuncupor. Et interrogavi

1. Voir la note précédente.

2. Le ms. porte « Quum » corrigé ; je suppose qu'il vaut mieux lire « quam ».

eam dicens : Bona mea quare permissa sum sic errare in nomine tuo ut appellarem te conuiuiam ? Et dixit : quoniam adducta sum ad conuiuia celestium sacramentorum. Cumque interrogassem eam unde nata fuisset respondit Bebruannia [fol. 102v] nata sum. Interrogavi nihrilominus dominum meum de sanctis patronis uestris Bonosio et Abrunculo qualis meriti coram domino extitissent. Et ait : Sancti ab ineunte etate fuerunt ante dominum et multum fructum fecerunt in populo. Uerumtamen (?) declarata est sanctitas eorum a domino in uirtutibus multis quas operati sunt in curatione infirmorum et in resurrectione mortuorum. Et adiecit dicens : Scito quoniam locus in quo continentur reliquie eorum multum meritis eorum sanctificatus est.

Relevons quelques détails de ce petit morceau du milieu du XII^e siècle. A la liste des églises pourvues de reliques des Onze Mille Vierges avant la fin du moyen âge, on peut dorénavant ajouter l'abbatiale d'Odenheim¹. Ce point confirme encore la quasi monopolisation des reliques colonaises par l'ordre de S. Benoît, suivi, mais d'assez loin, par les Cisterciens et les Prémontrés. Une sainte de plus, appartenant au groupe, est désormais « identifiée ». Enfin, il apparaît, dans la seconde partie de la lettre, que les patrons d'Odenheim sur lesquels on n'était pas encore fixé, et qu'on croyait être les saints Apôtres Pierre et Paul, étaient, au XII^e siècle, conjointement au moins sinon exclusivement, les saints évêques de Trèves, Bonosius et Aprunculus. Ce qui explique comment ces saints furent les patrons de l'église collégiale de Bruchsal, où émigra, en 1507, la communauté d'Odenheim².

PH. SCHMITZ.

1. G. DE TERVARENT, *La légende de sainte Ursule dans la littérature et l'art du moyen âge*, I, Paris, 1931, p. 39-43 a donné une table et une carte de ces églises.

2. *Acta Sanctorum*, Avril III (1866), p. 30-31.

“ LETTRES FRANÇOISES „ AUX XIV^e ET XV^e SIÈCLES.

Ludwig Traube avait formé et classé un volumineux dossier relatif aux différents noms donnés, pendant le moyen âge et l'époque de la Renaissance, aux genres d'écriture utilisés alors. Mine précieuse assurément de renseignements puisés avec circonspection aux sources les plus à même de nous éclairer sur ce sujet. Par malheur, rien de tout cela n'a été publié, ni même été mis à profit, depuis la mort de l'illustre paléographe¹.

Une note de P. Lehmann toutefois signale, sous la rubrique : « *Schriftnamen; einem Verzeichnis der alten Kataloge, in denen solche [Schriftnamen] vorkommen*². » C'est, en effet, aux anciens catalogues de manuscrits, aux listes descriptives ou aux inventaires de mortuaire, qu'il convient de s'adresser pour en savoir plus long sur le mode d'appellation des genres d'écriture du moyen âge.

Dans cet ordre de connaissances, le bilan de notre savoir n'est pas fort élevé, pour ne pas dire plus ; l'imprécision des termes et la confusion des choses voisinent ici en bon accord que nul ne songe à troubler, semble-t-il. Wattenbach, en 1896, avait sans doute attiré l'attention sur ces modes³, sans pouvoir essayer même de fixer une doctrine ferme, faute de textes éloquents et d'exemples probants. Car, ce n'est pas tout d'apporter des documents, encore faut-il les interpréter correctement.

La clef de beaucoup de ces difficultés serait trouvée, pense t'on, si l'on pouvait confronter un manuscrit déterminé avec la description qu'en donne un catalogue médiéval ; nous nous rendrions compte ainsi *de visu*, si l'on peut dire, du langage des bibliothécaires.

C'est une constatation de ce genre que nous avons pu faire récemment avec deux manuscrits français.

Le premier d'entre eux est un codex français, le 159 des manus-

1. *Vorlesungen und Abhandlungen von Ludwig Traube herausgegeben von Franz Boll*. I Band. München. 1909.

2. *Ibidem.*, p. LXVI.

3. W. WATTENBACH. *Das Schriftwesen in Mittelalter*. 3 aufl. Leipzig, 1896, pp. 296-299.

crits français de la Bibliothèque Nationale de Paris, soit un ms. de la fin du XIV^e siècle¹ ; il a appartenu jadis à la bibliothèque du duc de Berry. Dans l'inventaire des mss. de ce prince, dressé en 1416, ce manuscrit est décrit comme suit :

« Une bible en françois, escripte en lettre françoise, très richement historiée². »

Cette « *lettre françoise* » comme on voit par la reproduction ci-contre (pl. A), est tout bonnement une sorte d'écriture gothique de manuscrit en pleine voie d'évolution vers l'écriture bâtarde ; les traits sont trappus, les abréviations se résument en une seule, celle de la barre horizontale sur les mots. Celui qui aurait à caractériser aujourd'hui ses traits graphiques ne pourrait mieux dire qu'en les désignant par une écriture de livre, en opposition avec l'écriture des chartes.

Le deuxième exemple de « *lettre françoise* » est fourni par le ms. n^o 5077 (33, H.) de la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris. Ce beau codex, écrit à la fin du XIV^e siècle³, a fait partie jadis de la librairie ou bibliothèque des ducs de Bourgogne, Philippe le Bon et Charles le Téméraire. C'est à ce titre qu'il est décrit comme suit dans l'Inventaire de la librairie des ducs de Bourgogne, dressé entre 1467 et 1487 et publié par J. Barrois en 1830.

« Ung autre riche livre couvert de satin figuré noir à douz dorez, » escript à deux coulompnes de lettre françoise intitulé... C'est le » livre des plus notables et mémorables histoires...⁴ »

L'écriture que nous avons devant nous (pl. B) est incontestablement la minuscule gothique courante, en usage à la fin du XIV^e siècle et au début du siècle suivant dans les compositions d'ordre diplomatique, telles que les chartes, les comptes ou les lettres administratives de toute sorte.

On se demande naturellement quelle idée a porté l'auteur du catalogue de mss. [1467-1487] à mentionner cette écriture comme spécialement « *lettre françoise* » ? Qu'y a-t-il de spécifique-*français* dans ses traits essentiels ? Nous l'ignorons et à son égard on peut se perdre en vaines conjectures. Notons néan-

1. L. DELISLE. *Inventaire des manuscrits français de la Bibliothèque Nationale* T. I, 1876, p. 5.

2. L. DELISLE. *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, t. III, 1881, p. 172.

3. Voir : H. MARTIN. *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal*. Paris, t. V, 1889, pp. 40-41. L'auteur n'identifie pas ce « *livre des plus notables et mémorables histoires* ».

4. J. BARROIS. *Bibliothèque protypographique, ou Librairies des fils du roi Jean, Charles V, Jean le Berri, Philippe le Bon et les siens*. Paris, 1830.

entus de nuit eussent aucune clarte. Vns
matins. ¶ Lors un oysel qui la darte ne
pueit souffrir et yssent en ailes tous du
nuit. Et cest une finuer es deslers de dy
ce qui sont gruelours et tablonneurs la ou
un pou de vent ceste et recourent tantot
les pas des alans. Siert. Et eueit hui
la clarte mile ou second chapitre ne pour
quant ne fut nuc faire le soleil sans ra
son. Car elle auoit icele clarte et nome
souffisant. Et y auentur uen luminoir
elle fois les laulres choses du monde si es
me le ciel et le firmament. aussi comme les
crouilles ne font ore. ¶ En ceste q'elle
une quant le soleil fut fait sen repaire
la maniere donc elle fut faite. aussi au
fut le soleil qui apparut sur n'ours. Et
le coulon qui apparut ou bayechue ihu
crist en lieu du saint esprit ou que elle est
tous iours auer le soleil en la compaignie.
Et ne pout nuc dire que le soleil et la
lune fussent fait sans plus pour donner dar
te et biaute. Mais auer ce pour ce quil fut
seut en signes entemps en iours et en ad.
Cest adire quil fussent en signes de semine
te et de tempeste. Ne si ne deuons une chose
ce que que les p'iens dient quil furent
fait en signes des auentures et des deuours
comment il en auendroient et quel signifi
cant les cims de nos vies. Si ne deuons
une chose des choses du ciel a ceulx qui font
craintes de nre par qui est es cieulx. Et si
ne deuons une chose que les temps come
auent a nre aeste p'uerement. Car il
commencent a estre p'uerement auer
le monde quant il fut fait. Mais parmis
est le soleil et la lune. Et sont n' temps
deuies en lan. Car quant le soleil desceur
a un signe con appelle cyprienne qui est
au kalendier apres n' decembre il fait
le solstice d'uer cest a dire le plus court i
et lan et la plus longue nuit. Et quant il
monte au signe con appelle cancer qui est
au kalendier apres n' iuing il fait le sol
stice d'este cest a dire le plus long iour de lan
et la plus court nuit. Et a fait aussi le so
leil n' equinoques en lan. Cest a dire que
les iours et les nuys sont d'une longueur.
Et est lune a n' mars. et laide a n' sep
tembre. Et en iour si est n' iours pour
temps n'ent certain a comme le iour du
iugement. Et aus si est n' selon l'usage
de l'auer c'glise. Qui est ce. Cc. et lxxi iours
et vii heures. les quelles. vii. heures sont

filz brutus et d'eu filz de sa femme fu
rent accusé devant lui q'nil auoient
en conseil de ramener le roy tarquin
a romme. Brutus et valerius mene
rent tant la chose que li rommencel
furent atant. lors les fist brutus
occire et par ce mousten il q'nil amou
miendo q'ce pere et amis au commu
que a ses enfans. ¶ Lors tarquin
qui sen estoit alé en la terre le roy
porsema de thostane pouvochassa tant
que en la fin leuaprist le roy porse
ma a aidier. Comment tarquin
uoit le roy porsema vindrent aost
porsema les rommains.

Lors porsema et tarquin
furent une g'roit semonce
et sen vindrent vers romme atant
grant gent et pristrent le mont de
sanioule. de la a presserent ilz mil
les rommains. Mais un chel rom
main. municius auoit nom emist
en grant hardement car il au da
ooper lateste porsema mais il fail
li car les cheneliere le roy sen perceu
rent si saillirent pour lui prendre.
¶ Tenant il les q'nil ne pout escha
per il sailli en un feu et y bruta sa
mam et dist. si tu mam pouvois
tu saiches a quel homme tu as fail
li demenes ce core pour ton loyer
car nous t'atit. auons ce me f'ores
me. ¶ Quant le roy entendit
il fu si esp'entex pouvois q'ne tant
de gent auoient sa mort. Ince q'nil
ne vult plus avresler ans recono
na en son pays mais tarquinus et
cens q'nil auoit amenez avecq'ns
lui demorerent. ¶ Tenant les rom
mains sement q'ne le roy porsema
sen estoit parties ilz yssirent a bataille
le contre tarquin. de celle bataille
orent les rommains la victoire. Et

moins que, par une coïncidence curieuse, l'écriture qui nous occupe (pl. **B**) est précisément celle qui, amplifiée dans ses formes, servira au XV^e siècle à tracer les beaux manuscrits des ducs de Bourgogne et désignés couramment alors et de nos jours sous le nom de « lettre de forme » ou « lettre de court ¹ ». La partie allongée de la lettre est bien significative et frappera tous les paléographes. Quand nous, Belges, habitués à parcourir des yeux les codices de cette époque, préparés en Belgique, en Hollande et le long du Rhin en caractères de forme germanique ², nous voulons désigner des traits graphiques nettement « français », c'est à un exemple comme celui fourni par le ms. de l'Arsenal (pl. **B**) que nous avons recours.

En poussant plus avant maintenant l'examen et en comparant le ms. Bibl. Nat. Paris f^o 159 et le ms. Arsenal 5077, on en arrive, sans forcer la note, à cette conclusion, aussi inattendue et désolante, que l'une et l'autre écritures de ces deux mss., dûment notées comme de « lettre française », ne se ressemblent en rien quant à leurs caractères graphiques.

Qu'est-ce à dire ?

Que deux scribes se servent au XV^e siècle d'un mot identique pour désigner deux choses différentes, voire opposées. Ceci, sans doute, n'est pas de nature à encourager les paléographes ; mais, dans leur domaine, comme dans bien d'autres, le scepticisme est souvent le commencement de la sagesse.

H. NELIS.

P. S. — Notre note était à l'impression quand nous avons pris connaissance de la première partie d'une étude du P. B. KRUITWAGEN : *De Münstersche schrijfmeester Herman Strepel (1447) en de schriftsoorten van de Broeders van het gemeene leven en de Windesheimers*, dans : *Het Boek*, t. XXII, 1934, pp. 209-230 et 2 planches intéressantes. On se rend compte des points qui rattachent cette étude à la nôtre ; le savant auteur s'efforcera prochainement de montrer la valeur des appellations et des classements des écritures dans les Pays-Bas et en Allemagne à la fin du moyen âge. H. N.

1. Voir : W. WATTENBACH. *Das Schriftwesen in Mittelalter*, 3^e Aufl. 1896, p. 297 et suiv.

Voir aussi reproduction de mss. bourguignons dans E. REUSSENS. *Éléments de paléographie*. 1899, p. 321 (année 1458) et P. JOS. VAN DEN GHEYN, *Album belge de paléographie*. Bruxelles, 1908, pl. XXVI (année 1448) et pl. XXVIII (de 1461).

2. Disons ici qu'au XV^e siècle les mss. élaborés dans nos contrées (du Brabant jusqu'au Rhin) sont écrits en écriture germanique ; les mss. du scriptorium des ducs de Bourgogne sont écrits en écriture française ou « écriture de court ». La Congrégation de Windesheim n'est pas étrangère à ces habitudes d'atelier ou d'école. Nous reviendrons prochainement sur ces questions.

COMPTES RENDUS.

BIBLIOGRAPHIE, SCIENCES AUXILIAIRES, ETC.

M. INGUANEZ. *Codicum Casinensium manuscriptorum catalogus*. Vol. II. Pars II (Cod. 301-400). — Mont-Cassin, 1934, 4^o, p. 123-266.

Dom Inguanez continue la publication de l'important catalogue des manuscrits conservés au Mont-Cassin. A chaque centaine de codices il consacre un fascicule. Les trois parties publiées ont reçu partout le meilleur accueil. Celle-ci a les mêmes qualités d'exactitude et de richesse d'information.

Parmi les raretés signalons deux exemplaires du *Praedestinatus* (322 et 348), l'*Expositio in Job* de Julien d'Eclanum (371) et le fragment du Canon de Muratori (349) édité par Dom Amelli.

D. DE BRUYNE.

BEN. KRAFT. *Die Handschriften der Bisch. Ordinariatsbibliothek in Augsburg*. — Augsburg, Haas et Grabherr, 1934, 4^o, 110 p., ill.

La bibliothèque de l'évêché d'Augsbourg contient un bon nombre de manuscrits anciens, peu connus et d'un accès assez difficile. Pour tous ces motifs il faut remercier M. Kraft, autrefois bibliothécaire de l'évêché d'Augsbourg et maintenant professeur à Bamberg, d'avoir entrepris ce catalogue détaillé et richement illustré de 37 planches.

Nous trouvons 197 manuscrits, dont quatre du IX^e siècle; la plupart viennent de l'abbaye Saint-Magne de Füssen, d'autres de l'abbaye Saint-Ulrich, de Benediktbeuern, d'Ottobeuren, de la cathédrale d'Augsbourg.

Au sujet du ms 6, il serait à noter que les arguments des Évangiles ont été édités avec grand soin par Corssen, *Texte u. Unters.* XV 1 en 1896. Dans le ms 8 (*Origenes super Cantica*), il y a à la fin du Commentaire une longue interpolation tirée du commentaire de Jérôme sur l'Ecclésiaste. Cette interpolation est caractéristique d'un groupe de cinq manuscrits énumérées par Baehrens, *Texte u. Unt.* XLII, 1, p. 138. Cela suffit pour classer le codex d'Augsbourg. Le ms 21 du XI^e siècle a comme titre *Ordo qualiter in romana ecclesia sacri ordines fiunt*. Il ne figure pas dans la liste des manuscrits consultés par M. Andrieu pour son édition des Ordines. Espérons que ce n'est pas encore trop tard. Le ms 9 contient fol. 102 une lettre d'Élisabeth de Schönauf, publiée dans ce fascicule de la Revue.

On voit que le catalogue mérite d'être examiné avec soin. Dans tous les domaines du savoir ecclésiastique on trouvera des manuscrits intéressants.

D. DE BRUYNE.

MARIA MEERTENS (Z^e Imelda). *De Godsvrucht in de Nederlanden naar handschriften van gebedenboeken der XV^e eeuw. Beschrijvende catalogus der handschriften*. — Anvers, Standaard Boekhandel, 1934, 8^o, xi-317 p. Fr. 75.00.

C'est une Sœur Ursuline de Wavre qui est l'auteur de cet austère volume. Il contient d'abord la description minutieuse de 52 livres d'heures manuscrits conservés au Musée Plantin, à l'abbaye d'Averbode, à la Bibliothèque Royale de Bruxelles et à celle de La Haye, à l'Université de Gand et à celle de Louvain, à l'abbaye de Parc. Ces manuscrits ont été choisis parce qu'ils ont servi

de base à une étude antérieure *De Godsvrucht in de Nederlanden*, 3 vol., 1930-2.

Si on compare la description du ms Mus. Plantin 182 faite par Denucé en 1927 et celle de St Meertens, on verra l'immense progrès.

A la fin il y a deux listes alphabétiques d'initia : d'abord celle des textes flamands non liturgiques, ensuite celle des textes latins. Tout cela est sobre et parfait. Une seule remarque : pourquoi imprime-t-on *xpristi* ?

D. DE BRUYNE.

THÉOLOGIE HISTORIQUE.

Des CLEMENS VON ALEXANDREIA ausgewählte Schriften aus dem Griechischen übersetzt. Mahnrede an die Heiden. Der Erzieher. Welcher Reiche wird gerettet werden. Ubersetzt von D. Dr. OTTO STAEHLIN. (Biblioth. d. Kircheng., 2k R., Bd. VIII). — Munich, J. Kösel et F. Pustet, 1934, 8°, t. I, 296 p. ; t. II, 378 p. RM. 5.40 le vol.

Le Dr Otto Stählin, le savant éditeur dans le *Corpus* de Berlin des œuvres de Clément d'Alexandrie, s'est chargé de publier la traduction allemande des écrits les plus accessibles du grand Alexandrin : l'*Exhortation aux païens* (le *Protreptique*), le *Pédagogue* et l'*Homélie* : *Quel riche pourra être sauvé* ?

Une vie consacrée presque entièrement à l'étude de Clément d'Alexandrie, lui a assuré une incomparable connaissance de son sujet. Aussi sa traduction a-t-elle une incontestable valeur scientifique. Une introduction générale de 67 pages détaille les rares données précises que nous possédons sur la vie du maître d'Origène et passe en revue ses écrits : les écrits conservés, les écrits perdus et ceux auxquels Clément lui-même renvoie. On nous donne de sobres mais suffisants renseignements sur les manuscrits, les éditions successives et les traductions de Clément. On examine la langue et le style, on détermine les sources du didascalé. Les pages les plus denses et les plus suggestives, tracées avec une admirable possession de la matière envisagée, établissent l'attitude de Clément vis-à-vis de la philosophie grecque et de la Gnose.

La traduction elle-même est admirable de fidélité et d'élégance. Le littéralisme et la paraphrase sont sévèrement bannis, la langue est pure et châtiée. Les modestes notes du bas des pages condensent des trésors d'érudition.

D. A.

J. RIVIÈRE. Le Dogme de la Rédemption chez saint Augustin. 3^e éd. — Paris, Gabalda, 1933, 12°, 422 p. Fr. 30.00.

Dans cet ouvrage, repris pour la troisième fois, M. Rivière conserve les conclusions d'ensemble des éditions précédentes, mais il a considérablement consolidé sa démonstration par l'analyse de nombreux textes nouveaux, et par une série d'appendices qui éclairent une série de questions connexes. A signaler aussi un remaniement plus important de la troisième partie de l'ouvrage, qui traite du rôle du démon dans l'ensemble du plan divin.

En se maintenant toujours dans l'étude détaillée des textes mêmes de saint Augustin, l'auteur poursuit le pseudo-H. Gallerand dans ses constructions artificielles et ses affirmations gratuites. Sa critique nuancée détruit de fond en comble la thèse du perfide pseudonyme. M. R. démontre nettement par une exégèse objective et rigoureuse que si saint Augustin accorde au démon, dans le plan divin de la Rédemption, une large place fondée sur un certain droit, il ne lui donne pas pour autant le rôle exclusif ou même prépondérant qu'H. Gallerand voudrait lui attribuer.

Dernière remarque : M. Rivière n'a pas cru devoir abandonner l'allure

polémique de son ouvrage. Il faut dire qu'il est en cela le meilleur juge, ayant suffisamment combattu lui-même pour la défense de la vérité catholique en ce domaine.

G. G.

J. RIVIÈRE. **Le dogme de la Rédemption après saint Augustin.** — Paris, Gabalda, 1930, 80, 303 p.

Postérieur à la première édition du précédent ouvrage, le présent livre a pour but de répondre à deux nouvelles études du soi-disant H. Gallerand, parues l'une et l'autre dans la *Revue de l'histoire des religions* en 1925. Ici, M. Rivière, avec la sûreté et la maîtrise qu'on lui connaît, et sur un plan analogue à celui de son premier volume, répond encore une fois à la thèse tendancieuse de son adversaire. Il démontre péremptoirement que, dans cette question de la place du démon dans notre Rédemption, les Pères latins postérieurs à saint Augustin, s'en tiennent aux conceptions du grand docteur, sauf à les nuancer quelque peu.

L'étude s'attache avant tout à saint Léon et à saint Grégoire, et les résultats de cette enquête sont fort semblables à ceux de la précédente.

Trois appendices répondent à d'autres attaques insidieuses sur quelques aspects particuliers de la question, savoir : le rôle de la divinité du Christ dans la Rédemption, et l'identification verbale et souvent même réelle des concepts de mot et de démon chez les Pères latins et grecs jusqu'à l'avènement de la scolastique.

Pour compléter cette œuvre remarquable de finesse et de sens historique, l'auteur établit la véritable identité du soi-disant H. Gallerand, et les pages qu'il y consacre sont un modèle achevé de critique.

G. G.

THÉOLOGIE DIDACTIQUE.

CL. MARC C. SS. R. **Institutiones morales alphonstianae.** Ed. 19 quam recognovit J. B. Raus. — Paris, Emm. Vitte, 1934, 80, vol. II, 906 p. Les deux volumes : 80 fr.

Nous avons annoncé l'an dernier (Rev. bén. 1934, p. 357) le 1^{er} volume de cette 19^{me} édition de la théologie morale des RR. PP. Marc et Gestermann, mise à jour par le R. P. Raus. Le second volume que nous annonçons ci-dessus, n'a guère besoin d'autre éloge que le précédent : le fond de l'ouvrage a sa réputation universellement établie, l'adaptation au Code de Droit, la mise au courant des questions actuelles sont l'œuvre d'un canoniste lui aussi suffisamment connu.

Le volume comprend le traité des sacrements et celui « de statibus particularibus » ; on devra y noter les instructions nouvelles du Saint-Siège concernant la Sainte Eucharistie, les dispenses du jeûne eucharistique, les indulgences, la confession, l'extrême-onction : la discipline du mariage avec les cas de conscience récents qu'elle a suscités est développée avec un soin et une précision remarquables.

Le P. Raus a publié déjà plus d'un ouvrage sur l'état religieux, on en trouvera ici les éléments essentiels : la question de la vocation à la fois passive et active nous semble heureusement résolue.

L'A. mesure toujours bien ses termes, bornons-nous à en donner un exemple : dans la 18^e éd. (1927) il avait écrit : « Tenetur, positus ponendis, religionem ingredi qui moraliter certus est de voluntate Dei eum ad religionem vocantis », dans la présente, nous lisons : « nec omnimodo liber a capessendo statu religioso ille est dicendus, qui moraliter certus fit de voluntate Dei, etc. » (n^o 2140).

R. PROOST.

PHILOSOPHIE.

A.-J. FESTUGIÈRE, O. P. **Socrate**. Préface du R. P. SERTILLANGES (Coll. « Les Grands Cœurs »). — Paris, Flammarion, (1934), 12^e, 188 p. Fr. 12.00.

Ce volume, écrit d'une plume alerte et vivante, évoque d'une manière neuve pour le lecteur français la silhouette de Socrate ; ce moraliste étrange mais supérieur, le maître de Platon, et que d'aucuns ont pu comparer au Christ lui-même. En Allemagne C. Ritter a donné un Socrate en 1931, A. E. Taylor en Angleterre dès 1932, il était juste de servir également le public français.

Le P. Festugière a publié récemment sous le titre « l'Idéal religieux des Grecs et l'Évangile » une étude considérable à laquelle le présent volume se rattache très étroitement. La collection dans laquelle paraît ce Socrate n'entre pas dans la discussion des problèmes littéraires et doctrinaux. Il y a lieu de féliciter l'A. sur la manière heureuse dont il rappelle en son premier chapitre le milieu social, politique, religieux et intellectuel d'Athènes au V^e siècle. Le résumé de la philosophie présocratique en particulier est un modèle de clarté et de concision. Le chapitre II sous le titre « Protée » apprécie les sources qui peuvent nous faire connaître le Socrate de l'histoire. Les dialogues de Platon suivant leur ordre chronologique sont évidemment le vrai moyen de comprendre Socrate. L'A. ferait œuvre intéressante en prouvant ou justifiant les points nouveaux de sa chronologie : Platon aurait composé des dialogues avant la mort de Socrate, il en aurait composé d'autres sitôt son maître mort et avant de quitter Athènes.

Les passages les plus beaux et les plus saisissants de ce livre sont ceux où le R. P. Festugière parle de l'admiration des jeunes gens pour Socrate, de l'ignorance socratique qui n'était pas ironie orgueilleuse et blessante mais sagesse humble, souci de vérité et d'apostolat, enfin le passage montrant comment même à l'heure de sa condamnation à mort il voyait l'identité de son bien individuel avec le bien commun de la cité.

Ce petit volume honore le talent du prêtre qui a si bien compris et présenté Socrate, il est un digne hommage à la mémoire du plus grand des moralistes anciens.

P. BULLENS.

THOMAS DE VIO CAJETANUS. **Scripta philosophica. Opuscula œconomico-socialia.** Ed. curavit P. P. ZAMMIT, O. P. — Romæ, Angelicum, 1934. 22 × 17. XII-189 p.

A l'occasion du 4^e centenaire de la mort de C., l'université *Angelicum*, comblant les vœux formés depuis longtemps par toutes les bibliothèques et maisons d'études catholiques, a entrepris une édition, à la fois critique et manuelle, des œuvres et opuscules du grand thomiste. Le présent volume, très bien établi par le P. Z., contient principalement : *De Eleemosynæ præcepto*, — *De Monte pietatis*, — *De Cambis*, — *De Usura*, traités qui datent d'avant la trentième année de C. Le 3^e est le plus achevé.

L'éditeur observe avec justesse que ces travaux de science économique et sociale, qui devancent de près de trois siècles l'œuvre d'Adam Smith, portent la marque de beaucoup d'initiative d'esprit, et renferment nombre d'idées intéressantes et toujours actuelles.

Une vétille : à l'*Index*, p. 189, l. 8, la date (1509) devrait figurer. M. F.

J. SOUILHÉ. **La philosophie chrétienne de Descartes à nos jours** (Biblioth. cath. des sciences relig.) 2 tom. : I. *De Descartes à Chateaubriand*. II. *Les temps modernes*. — Paris, Bloud et Gay, 1934, 12°, 154 et 156 p.

Une harmonie se révèle entre cet ouvrage et les pages où M. E. Gilson indiquait, vers la fin du 2^e volume de *L'Esprit de la ph. médiévale*, qu'il n'est point de philosophe moderne qui n'ait bénéficié de l'apport chrétien. L'enquête historique, qui porterait en elle-même la preuve de cette assertion, le R. P. S. l'a entreprise. On voit le titre que son travail aurait pu avoir. Quoi qu'il en soit de l'étiquette, regardons à la façon dont le programme a été rempli. Elle est tout à fait digne d'éloge.

Très variée, la matière s'étend du philosophe pénétré de christianisme, disons Malebranche, jusqu'à celui dont le christianisme, comme fait humain, a seulement contrainst la réflexion, disons M. Brunschvicg. Par méthode, l'historien de la ph. aborde ici les doctrines du point de vue, spécial, qu'il s'est donné. Succinctes, les notices sont très substantielles, pleines et précises ; le style est sobre, tout à l'idée, très vivant. A chaque chapitre une courte bibliographie est annexée.

Vingt articles seraient à citer comme atteignant très bien leur objet. — Quelques desiderata : 1^o L'origine extra-cartésienne du panthéisme de Spinoza ne pouvait-elle pas être plus fortement marquée ? 2^o La garantie que Malebranche va chercher à l'existence des corps, signalée ? 3^o Nous trompons-nous en croyant que, au début du XIX^e s., Kant était très peu connu en Italie, et seulement à travers de bien pauvres traducteurs ou interprètes (II, 26) ? 4^o Que les Écossais, Herbart et Emerson aient été omis, cela s'entend. Mais Lotze ne méritait-il pas une mention, à cause de sa théorie des valeurs et de son influence sur Ritsch ? — Corriger : I, 138, l. 27-30 ; 140, 29.

M. FESTUGIÈRE.

M. LALLEMAND. **Le Transfini, sa logique et sa métaphysique** (Bibl. franç. de philosophie). — Paris, Desclée de Brouwer, 1934, 20 × 13, 302 p. Fr. 25.00.

Le problème du transfini, où mathématiques et métaphysique se rejoignent, a mis en conflit des esprits tels que Cantor et Poincaré. Quoi qu'il en soit des positions que prendra personnellement M. L., sa connaissance exacte des doctrines thomistes intéressées, et la parfaite lucidité de son exposition et de son style recommandent son ouvrage à la réflexion des philosophes. Celui-ci s'ouvre par un résumé élémentaire, tout objectif, de la théorie des nombres transfinis, — se poursuit par une critique de l'interprétation cantorienne du transf., — s'achève par une réfutation (de concert, cette fois, avec les cantoriciens) de la doctrine finitiste (Renouvier, etc.). — A l'A., en tant que rapporteur du cantorisme (p. 33-117) on doit d'abord ce témoignage, peu banal, qu'il a réussi à rendre accessibles des matières réputées abstruses.

Du point de vue métaphysique, les conceptions suivantes : le *transf.* et l'*indéfini*, — le *transf. actuel* et le *transf. successif*, — la possibilité rationnelle du monde *ab æterno* et de la *transfinité des substances créées* sont proposées et commentées en des termes qui, à quelques prudentes réserves près, obtiendront le suffrage de la plupart des thomistes.

Et pour les thèses spécifiquement cantoriennes ? — Notre premier devoir est d'avouer que nous sommes obligé de faire confiance au rapporteur. Toutefois, documenté par lui, nous avons le regret de n'avoir pu nous laisser convaincre par ses objections à Cantor. A son principal grief (159 sq. et *passim*) nous répondrons que, à notre avis, l'acte de pensée qui pose le *transf. dénom-*

brable (l'ensemble des nombres entiers) est parfaitement valide, ne supposant ni postulat, ni même convention.

La nécessité de faire des conventions s'impose *dès qu'on veut dépasser ce seuil* du calcul du transf. ; et, avec elles, les difficultés pour la raison. Humblement nous confesserons que l'application, en quelque sorte mécanique et fermée à toute considération d'espèce, du critère de la *correspondance bi-univoque*, à la comparaison entre les ensembles nous paraît très pénible au bon sens. Mais aussitôt qu'on a posé là un grave point d'interrogation, on est effrayé des conséquences (cf. p. 37 sq.). Sans doute, moyennant des conventions à l'égard des suites *indéfinies* (nombres fractionnaires, irrationnels, etc.) un calcul du transf. peut être fondé ; mais ce n'est plus du tout le cantorisme. Nous nous excusons d'avoir osé dire de telles choses.

Est-ce seulement la métaphysique thomiste qui doit être consultée par qui spéculé sur le transf. ? Eh, la logique scolastique apporterait aussi à des dialectiques aventureuses le secours inappréciable de ses précisions et de ses règles : univocité et analogie, gamme des analogues, vigilance à ne pas laisser la déduction dévier de la ligne exactement permise par le chef d'analogie, etc. Les discussions qui remplissent les *Appendices* du volume donnent une opportunité particulière à ces remarques. Entre autres choses : la logique matérielle est offensée par un savant contradicteur de M. L. (257-259) : *multitude* et *ensemble* ne sont pas des genres (univoques), auxquels *fini* et *transfini* fourniraient des différences spécifiques.

P. 127, l. 11-21 : pourquoi se placer ainsi sur le terrain empirique ? — p. 140, 4-7, et 268, n. : au point de vue *rationnel*, le seul qui importe, les anges sont tout « numérotés » dans l'angéologie thomiste. — p. 233-234 : nous pensons qu'il faudrait répondre d'une manière assez différente à l'argument (erroné) de saint Bonaventure. — p. 236, n. : il est périlleux d'attribuer à Aristote l'idée de *création*. — Mettre au point : p. 54, 3 ; 104, 5 ; 108, 2 ; 140, 12-14. — p. 230, n. : P. 1, Q. 46, A. 2, ad 7 — 219, 2 : *inférer*.

M. FESTUGIÈRE.

A. ETCHEVERRY. *L'Idéalisme français contemporain*. — Paris, Alcan, 1934, 8°, 376 p. Fr. 35.00.

Nombreux sont les philosophes qui, depuis un demi-siècle, se sont orientés dans le sens d'un idéalisme radical. Limitant à la France son champ de vision, le R. P. E. se propose d'y étudier avec précision « l'idéalisme... contemporain et les résistances qu'il a rencontrées » (p. 12). En ces termes se trouve défini le caractère, en même temps que l'objet matériel de l'ouvrage : celui-ci est avant tout historique. L'A. prend qualité de « rapporteur » (189) : sa tâche sera d'exposer des doctrines, puis de recueillir diligemment et de classer avec méthode les dépositions des contradicteurs. — Reconnaissons que le programme ainsi tracé d'un dessin très ferme a été bien rempli. L'enquête, conduite à travers les livres, les périodiques, les bulletins des discussions, a été très complète, et les témoignages mûrement pesés ; l'abondance de la documentation n'alourdit d'ailleurs aucunement une pensée très maîtresse de sa matière, éprise de clarté, et qu'on sent formée aux méthodes traditionnelles. Le souci d'une parfaite objectivité, l'effort consciencieux à une compréhension exacte et à une traduction fidèle n'ont pas quitté le rapporteur. On ne peut demander plus de probité et de largeur d'esprit à un historien des idées. Est-ce à dire que celui-ci donne à ses convictions personnelles un constant alibi ? Ce ne serait ni possible, ni souhaitable. S'il salue la bienfaisance de la réaction que

l'essor de l'id. a exercée contre le positivisme et l'agnosticisme (193 sq.), il ne dissimule pas, dans ses courtes *Conclusions* (332-340), que ses vœux appellent une philosophie qui, sans rien abdiquer des prérogatives de la pensée, cherche dans une Pensée plus haute que l'humaine la réconciliation de la nature et de l'esprit.

Nous regrettons de ne pouvoir détailler et justifier la structure de l'ouvrage : Lachelier ou *L'avènement de l'id.* ; Hamelin et *L'id. dialectique* ; M. Brunschvicg et *La ph. de l'Esprit* ; puis, plus sommairement, MM. Weber, Le Roy, Parodi, Le Senne, etc. — Mais, un peu de tous les points de l'horizon de la pensée, a surgi une *Résistance à l'id.* conquérant. Deux objections principales : *multiplcité et contingence des consciences individuelles* ; *existence d'une réalité sans laquelle l'expérience et la science deviennent une énigme* (Meyerson, etc.). La mise en lumière du *réalisme latent* en tout id., et l'examen des griefs particuliers opposés par les critiques aux deux systèmes capitaux, celui d'Hamelin et celui de M. Brunschvicg, complètent le travail, aussi solide que bien ordonné, du P. E.

Consignons quelques-unes parmi les réflexions que la lecture en suggère. — Les pages où sont brièvement confrontés Ravaisson et Lachelier (20, 21) nous ont frappé par leur justesse ; elles pourraient servir à mettre au point le paragraphe où notre dernier historien officiel de la ph. a associé trop intimement les deux penseurs. — N'y aurait-il pas lieu d'accorder quelques lignes au mot *idée*, chez Descartes (6) ? de mieux éclaircir le sens de *réalisme* (206) ? de songer à Renouvier et Pillon, au sujet du sens de *phénomène* (299) ? à Descartes et à Spinoza, à propos du mot *vérité* (301, n.) ? — Des difficultés particulières que rencontre, en id., l'explication du fait de l'erreur il y a à peine une mention (235). La question a pourtant, croyons-nous, été soulevée. — Arrivons à ce qui concerne Renouvier. Si son nom apparaît à plusieurs reprises au cours de l'ouvrage, il est absent en plusieurs occasions où l'évocation des doctrines néo-criticistes eût été pertinente et même utile à l'intelligence des questions. Contentons-nous de deux articles, topiques : 1° Le tableau des catégories de R. est à base d'empirisme, donc dénué du dynamisme interne qui anime la synthèse hamelinienne. Pourtant rappelons l'insistance avec laquelle l'auteur de la *Nouvelle monadologie* établit le contraste entre le caractère suprêmement *abstrait* de la relation, première catégorie, catégorie des catégories, et le caractère suprêmement *concret* de la personne, catégorie dernière, catégorie vivante, assemblage de toutes les autres. Et puis, chez R., la relation n'est pas un simple *πρὸς τι*, c'est un principe « ligateur », *ligamen ligans*. On voit comment s'éclaire la genèse du système d'Hamelin. 2° Qui donc a répété inlassablement qu'il y a de la *liberté intervenant dans tout jugement* ? Cette fois, pensons surtout à M. Brunschvicg.

L'A. n'a pas épuisé la liste des savants qui eussent déposé en faveur du réalisme.

P. 266, l. 8 : *départ*. — 325-331, corriger le titre courant.

M. FESTUGIÈRE.

MARIO CASOTTI. *La Pedagogia di Raffaello Lambruschini*. — Milan, Università del Sacro Cuore, 1929, 8°, 264 p. L. 15.00.

MARIO CASOTTI. *Maestro e Scolaro*. — Milan, Univ. del S. Cuore, 1930, 8°, 317 p. L. 15.00.

Deux études concernant la Pédagogie, mais bien différentes de caractère. La simple comparaison des titres nous indique déjà que la 1^{re} contient une

monographie sur Lambruschini, tandis que Maestro e Scolaro se présente comme un ensemble de considérations générales sur l'éducation.

Lambruschini, personnalité marquante dans l'Italie du XIX^e s. fut surtout un initiateur génial dans le domaine de l'éducation populaire. Le prof. Casotti nous le montre parmi les penseurs de son époque, italiens ou étrangers, et nous trace dans leurs grandes lignes ces divers courants d'idées.

Maestro e Scolaro attirera davantage l'attention par l'intérêt très vaste du sujet traité : « Essai de philosophie de l'Éducation ». Plusieurs chapitres de cet ouvrage intéresseront les philosophes autant que les éducateurs. Le prof. C. s'est élevé en effet à des considérations qui rejoignent la critériologie et la métaphysique. Les problèmes de l'Unité et Multiplicité ; Sujet et Objet ; Éducation et Conscience ; Éducation et Autodidactes sont abordés dans leur généralité abstraite. Mais C. tout en maintenant ainsi les questions à un niveau supérieur sait les éclairer et les concrétiser par des exemples vivants qui peuvent introduire au cœur des problèmes les lecteurs même peu familiarisés avec les spéculations philosophiques. La pensée se développe avec une rigoureuse logique, mais les images et les comparaisons procurent une heureuse détente. La méditation de ce beau livre sera profitable à tous ses lecteurs. Le point de vue pédagogique trouve ici son élaboration la plus haute ; les objections matérialistes ou idéalistes sont excellemment réfutées à propos des problèmes de l'éducation : vrai modèle d'exposé philosophique de ces difficiles questions.

B. B.

LITURGIE

P. PERDRIZET. **Le calendrier parisien à la fin du moyen âge d'après le bréviaire et les livres d'heures.** (Publ. de la Fac. des lettres de l'Univ. de Strasbourg, 63). — Paris, Les Belles-Lettres, 1933, 8°, 314 p. Fr. 45.00.

Comme base de son étude M. P. a pris un livre d'heures écrit à Paris vers l'an 1440 et un bréviaire imprimé en 1544. Avec cette matière aride et ingrate il a fait un petit chef-d'œuvre d'érudition exempte de lourdeur et de pédanterie, mais solide et en même temps fine, souriante, où Panurge lui-même est parfois cité comme témoin.

Voici quelques menues corrections ou additions qu'on peut suggérer. Je ne crois pas que les canons aient fixé minuit pour la récitation des Matines et des Laudes (p. 12) ; Laudes se disaient à l'aurore et l'heure de Matines qui précédait immédiatement était fixée en conséquence. Gand n'a jamais fait partie du diocèse de Liège (p. 63). Je ne prétends nullement que S. Jean ait été vraiment jeté dans une chaudière d'huile bouillante, mais M. P. a tort de placer l'origine de cette légende au VI^e siècle (p. 134), car Tertullien *De praescr.* 36 dit : *Romam... ubi apostolus Johannes posteaquam in oleum igneum demersus nihil passus est, in insulam relegatur.* Où trouve-t-on que Jérôme mourut « dans sa 91^e année » (p. 230) ? P. 242 lisez *pium* au lieu de *pius*. On pourrait ajouter p. 149 que S. Médard est invoqué pour la guérison de l'incontinence d'urine.

Le livre est orné de 31 illustrations, malheureusement il est difficile de les trouver, ainsi la planche VIII donne les fig. 10, 29 et 31. D. DE BRUYNE.

ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE.

La vie spirituelle. Ascétique et mystique. Tables générales. Première série dressée par les moines bénédictins de Clervaux. Tomes I à XXXVI (octobre 1919-septembre 1933). — Juvisy (Seine-et-Oise), Editions du Cerf, 1934, 12^o, VIII-400 p.

Tables très complètes et conçues d'une manière très pratique. Toute la documentation, aussi bien la bibliographie que les articles et les suppléments, s'y trouve répartie en deux tables : l'une systématique, l'autre alphabétique (auteurs et sujets). Dans la première on a suivi généralement le plan de la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin. — Grâce à ce travail des bénédictins de Clervaux, nous possédons un instrument excellent qui permettra d'exploiter les richesses amassées dans les 36 volumes d'une revue où ont trouvé place presque tous les problèmes qui intéressent la vie spirituelle.

PH. S.

Dr. ARNOLD RADEMACHER. **Religion et vie**, trad. de l'allemand par A. MICHEL et DELAISSE. — Bruxelles, Éditions de la Cité chrétienne, 1934, 8^o, 304 p. Fr. 20.00.

La thèse de l'auteur, développée avec grand succès dans les milieux universitaires allemands est celle-ci : le grand mal de notre époque est d'ignorer le rapport exact entre la religion et la vie. Entre le catholicisme vécu d'une part, et la culture intellectuelle et le progrès matériel, de l'autre, c'est l'union qui doit exister avec l'harmonie des valeurs. Ainsi se préparera le « type du saint » propre aux temps avenir. — L'auteur est un vrai penseur, bien que, à notre avis, trop abstrait. Son catholicisme est véridique. Les dirigeants catholiques peuvent certes gagner à son contact.

I. R.

F. D. JORET, O. P. **Recueils**. (Coll. dominicaine, La Vie spirituelle). — Paris, Desclée De Brouwer, 1935, 12^o, 358 p. Fr. 15.00.

Ces pages de haute théologie thomiste sont une préparation intellectuelle — recueillement actif — disposant l'âme orante au recueillement plus profond et passif propre à l'amour en fruition de son objet divin.

Les trente-huit chapitres du livre enseignent avant tout le dogme de la divine présence et la dévotion à la Trinité ; ils s'enchaînent sans longueur, en discours plutôt serré, mais de style limpide.

Ils sont très adaptés à être médités en fixant l'attention sur les réalités surnaturelles à la fois les plus proches de l'âme et les plus aptes à la faire pénétrer dans le mystère divin d'où lui vient toute vie.

I. R.

HENRIETTE CÉLARIÉ. **Les Fioretti de S. François de Sales**. — Paris, Desclée De Brouwer, 1934, 8^o, 223 p. Fr. 10.00.

En dépouillant les lettres du saint, l'A. en détache délicatement des traits, des allusions, des mots charmants ; elle anime ainsi à nouveau, et avec un art infini, bien des moments de la vie de Monseigneur de Genève.

A l'évocation de l'aimable passé, elle a su entremêler la bienfaisante leçon morale. Les lettres du saint lui en fournissent une ample moisson : « Ces dangers que vous voyez de loin,... il vous semble que ce soient des armées, ce ne sont que des saules esbranchés. »

I. R.

PAUL DUDON, S. J. **S. Ignace de Loyola**. (Coll. Maîtres spirituels). — Paris, Editions, Spes, 1933, 12^o, 248 p. Fr. 12.00.

Cinquante lettres, choisies parmi les douze volumes de la correspondance du saint (*Monumenta ignatiana*, Madrid, 1903-11) sont présentées ici en ordre chronologique. L'auteur ne les a pas choisies pour éclairer l'histoire de S. Ignace, ou celle de la compagnie, mais pour recueillir, de la plume même du saint, « de très authentiques leçons de vie spirituelle ».

En ces cinquante documents apparaît la puissante et sainte physionomie morale de l'auteur des Exercices n'ayant intérêt qu'au royaume de Dieu, s'estimant le débiteur de tous, passionné de travail, à la fois modeste et résolu, ayant le sens du détail concret en même temps que celui des grands desseins.

La traduction dépouillée d'artifice serre de près le texte original tout en demeurant aisément lisible. Attendu le caractère fragmentaire de ces lettres, une table de matière idéologique aurait complété utilement le volume.

I. R.

FR. LAURENT DE LA RÉSURRECTION († 1691). **La pratique de la présence de Dieu.** Nouv. éd. avec préface et notes de LOUIS VAN DEN BOSSCHE. — Paris, Desclée De Brouwer, 1934, 16°, 227 p. Fr. 10.00.

La date de naissance de Nicolas Herman est inconnue. Il entra au Carmel en 1649 et mourut à Paris en 1691. Il appartient à cette foule anonyme de spirituels qui achève l'épanouissement du mouvement mystique en France à la fin du XVII^e siècle. L'opuscule que nous avons sous les yeux reproduit l'édition primitive de 1692. Celle-ci était l'œuvre de l'abbé de Beaufort, vicaire général de Paris. Elle comprend l'*Éloge* de l'humble convers carme par l'éditeur en question, puis les *Maximes* et les *Lettres*. On lui a ajouté les *Mœurs et les Entretiens*, notes rédigées par le même Beaufort où il consignait le souvenir de ses entretiens avec fr. Laurent. (ms Arsenal, A. 2362).

Sa doctrine s'apparente à la spiritualité carmélitaine, telle surtout que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus l'a fait connaître en la simplifiant. Elle consiste essentiellement en l'Amour ; mais c'est à la Foi que se réduit sa méthode. Celle-ci cependant n'est cultivée qu'en vue de l'Amour.

PH. S.

MARCEL LANGLOIS. **Fénelon.** Pages nouvelles pour servir à l'étude des origines du quétisme avant 1694. — Paris, Desclée De Brouwer, 8°, 324 p. Fr. 18.00.

Ce livre est le premier d'une collection nouvelle, la « Bibliothèque d'Histoire. Textes et Études ». M. Aug. Fliche, l'éminent historien, en a accepté la direction.

Le grand intérêt de ce volume provient des nombreux inédits de Fénelon. Ils étaient enfouis, en bonne part, dans les « petits cahiers secrets », où M^{me} de Maintenon les transcrivit elle-même, pour sa dévotion, et celle de ses fidèles. Souvent elle n'indiqua point les provenances. Seule une connaissance approfondie des intrigues du milieu dévot de Versailles, et un travail de critique pénétrant permit leur identification.

Des lettres et instructions de F. adressées aux dames de Saint-Cyr, et que l'on croyait perdues, réapparaissent aussi en ce volume. Elles furent conservées en des copies anonymes. De même un sermon sur les vœux de religion attribué par Deforis à Bossuet, une curieuse lettre anonyme adressée à Louis XIV, traitant des abus de son gouvernement. Les relations et la rupture de Fénelon avec M^{me} de M., ses influences à Saint-Cyr et sur la duchesse de Bourgogne ne peuvent plus être étudiées de près sans recours à ces pages. Au lecteur déjà informé, M. Langlois, avec haute compétence dans ses notes et introductions, en explique le sens et l'intérêt.

I. RYELANDT.

LÉONCE DE GRANDMAISON, S. J. *Écrits spirituels*. II. Retraites ; III. Dernières retraites et triduum. — Paris, Beauchesne, 1934, 1935, 12°, v-316 p. et v-317 p. Fr. 20.00 le vol.

Ces volumes seront spécialement utiles aux prêtres qui, devant Dieu et leur conscience, s'appliqueront seuls à faire une retraite de quelques jours. Ils trouveront ici des plans, de sobres développements, des notes et des lectures appropriées. La doctrine de l'éminent jésuite s'appuie sur les Exercices, mais avec liberté. Elle est nourrie d'Écriture sainte ; son élan est élevé, en même sens que pratique ; elle témoigne d'une longue expérience des besoins des âmes, et d'une foi vive en leur aptitude à dépasser la médiocrité.

I. R.

.HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

Tu es Petrus. Encyclopédie populaire sur la Papauté, publiée sous la direction de G. JACQUEMET. — Paris, Bloud et Gay, 1934, 8°, 1200 p. Fr. 60.00.

Vingt-quatre collaborateurs, dont plusieurs très avantageusement connus dans le domaine de l'histoire, ont composé cette encyclopédie sur la papauté. La richesse du contenu n'a pas nui à la clarté de la division et de l'exposé. En cinq parties on trouve toutes les questions se rapportant à la papauté : Institution et pouvoir ; droit canon et liturgie ; histoire ; la papauté et les puissances de ce monde ; la papauté et la vie du monde. Parmi les subdivisions, notons spécialement : le Pape et l'Épiscopat où sont étudiés à la fois la subordination de l'Épiscopat et les droits de l'Épiscopat ; la Papauté vue aujourd'hui par les églises séparées : les orthodoxes ; les protestants (on y relate les conversations de Malines). Dans la partie canonique, tout l'historique et la législation actuelle de l'élection du Souverain Pontife sont longuement traités. L'histoire de la papauté compte à elle seule deux cents pages. Elle se termine par une chronologie des Papes, due à l'abbé L. Cristiani. Relevons que C. a supprimé les papes Christophe, Léon VIII, Silvestre III, Grégoire VI. Il rejette également Anaclet (à identifier avec Clet), Félix II, Donus II, Alexandre V et Jean XXIII. Quant à Étienne II, il mourut quatre jours après son élection, n'ayant pas encore été consacré évêque ; on ne l'a généralement pas compté parmi les papes à son époque et au moyen âge. Les deux dernières parties, très actuelles, sont largement développées. Dans ses relations avec les puissances de ce monde M. Jarry étudie « Le Pape, souverain temporel » (droit et histoire) ; Mgr Vanneufville, l'organisation temporelle de la cité du Vatican ; Mgr Fontenelle, la vie du Pape ; le P. de la Brière, la papauté puissance politique. Quant à son influence sur la vie du monde, c'est surtout son activité contemporaine qui est exposée, (depuis Pie IX), sur la vie religieuse, l'action catholique, les missions, le travail intellectuel, la vie sociale internationale et politique. En appendices on trouvera les Actes du Magistère (début par la Didachè) ; un petit dictionnaire des objections contre la papauté et un index alphabétique des matières. Excellente encyclopédie qu'on ne peut recommander trop chaleureusement.

PH. S.

ERICH CASPAR. *Geschichte des Papsttums von den Anfängen bis zur Höhe der Weltherrschaft*. 2. Bd. Das Papsttum unter byzantinischer Herrschaft. — Tübingen, Mohr (P. Siebeck), 1933, 4°, xiv-826 p. RM. 39.

La matière que l'A. s'est proposé de traiter en ce second tome est difficile et délicate : la papauté au temps de la domination byzantine. Celle-ci com-

mence dès la fin du pontificat de S. Léon le Grand et s'ouvre par le schisme d'Acace. La grande et souveraine figure de Gélase domine ce premier conflit romano-byzantin. Un chapitre extrêmement intéressant raconte en détails la vie de la papauté sous Théodoric et l'heureuse fin du schisme. Le césaropapisme de Justinien et l'attitude embarrassée, contradictoire et humiliée de Vigile constituent un des moments de régression de l'idée papale. Mais bientôt S. Grégoire le Grand relève puissamment le prestige du Siège apostolique et l'auréole de sa sainteté. Le portrait du pape moine et du « pape modèle » est tracé par Caspar avec un soin minutieux et une compréhension pénétrée de sympathie et d'admiration. Notons ici que l'historien a consacré un chapitre entier fort suggestif à peindre le tournant des temps que constitue l'époque du pape S. Grégoire. La papauté byzantine est décrite ensuite dans ses rapports, si souvent mouvementés, avec les empereurs romains d'Orient et l'Église d'Empire. Cette histoire est conduite jusqu'au début de la querelle des images. Le chapitre final montre les incessants et fructueux efforts missionnaires de la papauté à l'égard du monde germanique, depuis la mort de S. Grégoire I^{er} jusqu'au milieu du VIII^e siècle.

Dans ce livre, l'accent d'impartialité, la rare objectivité du récit, l'absence d'une bonne part de préjugés confessionnels, constituent une atmosphère plutôt sereine où les faits, rien que les faits, dégagés de toute interprétation passionnée, viennent se dérouler en leur ordre et s'éclairer mutuellement.

Erich Caspar possède, à un degré remarquable, le sens de la complexité du réel. Ennemi de la simplification arbitraire des données historiques, il tâche de peindre le passé, tel que les documents nous le suggèrent. Habile à lire entre les lignes des textes officiels, l'historien fait preuve d'une pénétration psychologique qui souvent a chance de toucher le vrai motif caché. Toutefois il nous a semblé parfois que, négligeant un peu l'activité pastorale et le rôle dogmatique des papes, l'auteur rapetissait leurs actes et leurs démarches en leur prêtant uniquement ou principalement des mobiles intéressés ou purement politiques.

La matière historique est traitée avec une parfaite possession du sujet. De plus, l'exposé est rapide, vif, pittoresque et animé par de nombreuses et pertinentes citations qui contribuent à créer une atmosphère donnant l'impression du vécu.

Bref, si la *Geschichte des Papsttums* d'E. Caspar n'est pas et ne peut pas être encore une histoire définitive ni entièrement satisfaisante au point de vue catholique, elle n'en est pas moins un splendide et durable monument.

D. A.

Sister JAMES ALOYSIUS STEIN. *Encomium of saint Gregory bishop of Nyssa on his brother Saint Basil archbishop of Cappadocian Caesarea*. A Commentary, with a revised text, introduction, and translation. (The Catholic University of America. Patristic Studies, vol. XVII). — Washington, The Catholic University of America, 1928, 8°, xcvi-166 p. Dollar 3.

Cette dissertation doctorale est un travail sérieux mais, à notre avis, pas assez poussé. Cette étude est précédée par une bibliographie un peu disparate, où se remarquent des lacunes importantes. L'introduction contient, entre autres, une liste des œuvres de Grégoire de Nysse et une assez bonne analyse de *τὸ ἐγκώμιον εἰς τὸν Βασίλειον*. Le texte édité repose sur 6 manuscrits dont on ne nous dit pas la valeur ni la parenté. La conséquence est que le texte « révisé » n'est pas un texte critique. Puis l'auteur prouve l'authenticité de cet éloge et détermine approximativement sa date et son occasion.

L'excellente étude de L. Méridier « L'influence de la seconde sophistique sur l'œuvre de Grégoire de Nysse » (1906) permet à Sister J. A. Stein d'écrire quelques pages instructives sur le titre et la structure de l'éloge. L'étude de la syntaxe de ce discours est méritoire mais trop superficielle. Suivent ensuite des statistiques sur les éléments du vocabulaire. Le style si artificiel et si boursoufflé de cet éloge, est analysé assez minutieusement. Toutes les figures stylistiques possibles sont inventoriées, décelées chez Grégoire et mises en listes de statistique.

Le texte reposant sur six manuscrits probablement vénérables, est traduit en un bel anglais à périodes.

Enfin un commentaire d'une centaine de pages élucide les difficultés du texte : c'est un travail utile, sinon parfait.

Telle est d'ailleurs notre impression finale.

Une pareille étude, dans un domaine encore assez peu exploré, ne pouvait pas être définitive. Telle quelle, elle renferme de précieux renseignements et elle rendra service aux travailleurs. D. A.

LEMONNYER, O. P. *Sainte Catherine de Sienne* (1347-1389). (Collection Les Saints). — Paris, Gabalda, 1934, 16°, 224 p. Fr. 9.00.

La critique s'est attachée durant ces dernières années aux sources de la vie de sainte Catherine de Sienne. On ne s'en douterait pas en lisant le livre du P. L. Il semble pourtant qu'on devait tenir compte des ouvrages de M. Fawtier, soit pour en adopter les conclusions, soit pour les réfuter. L'auteur, ou mieux les auteurs (car le travail du P. L. a été retouché par un confrère anonyme) semblent n'avoir pas apporté tous leurs soins à la mise au point : La sainte serait morte (p. 220) le *lendemain* du dimanche de l'Ascension (lisez : dimanche précédant l'Ascension), mais plus loin (p. 222) on adopte la date traditionnelle du *dimanche* même, 29 avril 1380. Deux malencontreuses fautes d'impression (couverture et p. 3) reculent sa mort jusqu'en 1389.

Hâtons-nous d'ajouter que le livre est écrit de façon à rendre de plus en plus attachante la figure lumineuse de la sainte siennoise. G. DAYEZ.

HISTOIRE PROFANE.

A. HOFMEISTER. *Monumenta Germaniae historica*. Scriptorum tomi XXX. part. II, fasc. III. — Leipzig, Hiersemann, 1934, folio, p. 1329-1668,

Ce troisième fascicule, en terminant le volume XXX des Scriptorum, clôt la série des in-folios des MGH. Il contient des textes relatifs à l'Allemagne, la Bourgogne et l'Italie, du VIII^e au XII^e siècle. Nombreux sont ceux qui intéressent l'histoire bénédictine. Signalons-les : la *Translatio Sergii et Bacchi martyrum Weissenburgensis*, d'après le ms. Paris, BN. lat. 9740 ; la *Translatio sanctorum Geminorum Ellwangensis et Ratisbonensis* ; les *Miracula sancti Willibrordi Epternacensis* : réédition de six chapitres contenus dans le ms. Paris, BN. lat. 9740 provenant d'Echternach et dus probablement à Théofrid d'Echternach ; la *Translatio trium virginum coloniensiwm Walciodorensis*, d'après le ms. Namur Séminaire 6 (56), originaire de Waulsort (1525). Cette translation se fit vers 1113. Le récit en fut donné vers 1130 par le moine Robert de Waulsort, semble-t-il ; l'*Historia Walciodorensis monasterii prologus* qu'on se serait attendu à trouver au t. XIV des Scriptorum et qui y fait défaut. Tous ces textes ont été édités par M. W. Levison. Parmi les pièces publiées par M. A. Hofmeister nous rencontrons : la *Dedicatio altaris S. Crucis in ecclesia*

Prumiensi (1. nov. 1063). M. G. Smidt a donné une contribution particulièrement importante, les *Annales Casinenses ex Annalibus Montis Casini antiquis et continuatis excerpti inde ab a. 1000 (999) usque ad a. 1098* (p. 1385-1429).

Relevons encore de courts fragments des « Annales Patherbrunnenses », de la chronique de Sainte-Marie de Lausanne, et de celle de Ratisbonne ; quelques notes relatives à Dorfprozelten : les *miracula S. Apollinaris episcopi Valentiniensis* ; la *Vita et Passio S. Brunonis ep. et mart. Querfordensis* ; un *Catalogus regum Longobardorum et imperatorum Aretinus auctore Gerardo primicerio*. M. A. Hofmeister nous donne une édition critique des *Instituta regalia et ministeria camerae regum Longobardorum et Honorantiae civitatis Papiae*. Cette pièce extrêmement intéressante, écrite entre 1024 et 1027, nous renseigne sur le droit et l'administration du fisc (douane ; règles des monnayeurs à Pavie et Milan ; Gildes, etc.) dans le « Regnum Italicum », au Xe siècle et plus tôt encore. Découverte en 1890, on l'appelait « *Honorancie civitatis Papie* ».

PH. SCHMITZ.

PIERRE CHAMPION. **Histoire de France. Origines. Moyen age. Renaissance.**

1. *La Galerie des Rois*. — Paris, Grasset, 1934, 8°. Fr. 25.00.

Il faut quelque audace et tout le talent de M. P. Ch., pour tenter et réussir une pareille galerie de portraits. A partir des Valois, tout l'essentiel est dit et souvent même tels petits détails qui aident à fixer une physionomie. C'est un tour d'adresse, par exemple, que de donner en quelque vingt pages une image assez complète et nuancée des malheurs et des troubles qui marquèrent le règne du pauvre Charles VI. La remarquable note bibliographique de la fin du livre est comme une brève histoire de la littérature historique française. Elle est souvent doublée d'un rappel de la source principale au cours du récit. On est un peu étonné de n'y pas voir figurer les ouvrages de M. Pirenne. « L'histoire de Belgique » nous paraît cependant fort importante pour éclairer, entre autres, les guerres civiles du début du XV^e siècle. Faut-il attribuer à cette lacune que l'A. n'ait pas mieux fait ressortir combien les duc de Bourgogne, vrais souverains, étaient différents des autres féodaux ? Signalons en terminant que Genappe, où séjourna le futur Louis XI, volontairement exilé, se trouve non dans le comté de Hainaut (p. 167) mais dans le duché de Brabant. Ces légères réserves ne nous empêchent pas d'attendre avec impatience les jugements si souvent neufs de M. Ch. sur les derniers souverains de la France.

G. DAYEZ.

CH. PETIT-DUTAILLIS. **La monarchie féodale en France et en Angleterre. Xe-XIII^e siècle.** (Coll. L'évolution de l'humanité). — Paris, La Renaissance du Livre, 1933, 12°, xvii-477 p. Fr. 40.00.

Le plan adopté dans ce livre nous fait sortir de nos habitudes. C'est un essai et une réussite à la fois. Le passage plusieurs fois renouvelé d'un pays à l'autre nous fait mieux saisir la nature de leurs institutions à tous deux en en facilitant la comparaison. Il ne faut cependant pas chercher dans cet ouvrage plus que le titre ne promet et c'est donc uniquement des monarchies et de leurs activités, au sens le plus large d'ailleurs, qu'il s'agit ici. On pourrait évidemment montrer les inconvénients de cet isolement un peu factice. Mais il semble être dû au plan de la collection plus qu'à M. P.-D. Les livres promis de MM. Alphenbery, Cohen et Bloch serviront donc de fond à cette scène où évoluent les rois et leurs entourages. Mais les événements sont bien conduits et la scène bien décrite, et je pense surtout à l'étude du gouvernement des Plantagenets

dans leurs domaines de France et à celle des institutions de la monarchie capétienne au XIII^e siècle. Bref, ce livre est un judicieux exposé de l'état des questions et sur bien des points il ouvre de nouvelles perspectives. L'orthographe traditionnelle de « Baudouin » a été constamment remplacée sans motif, semble-t-il, par « Baudoin ».

G. D.

A. DANSETTE. *Les affaires de Panama*. 2^e éd. — Paris, Perrin, 1934, 12^o, XII-301 p.

Le scandale « Stavisky » a ravivé chez plusieurs le désir de voir clair dans les dessous financiers des assemblées parlementaires. Pour ceux qui veulent se rendre compte de la manière dont naissent et se développent ces scandales, hélas, périodiques, M. D. a écrit sur un des plus célèbres, celui de Panama, un livre objectif, semble-t-il, précis et net en tout cas, ce qui n'est pas un petit mérite dans ces matières fort complexes. Les difficultés techniques, les compromissions politiques sont exposées brièvement mais clairement. Ce livre sera très utile à ceux qu'intéresse l'évolution de la troisième république.

G. D.

LIVRES REÇUS.

H. RIONDEL. *La mère Jacoulet, fondatrice de la Congrégation de la Sainte-Famille de Besançon et de celle d'Amiens, 1772-1836*. — Paris, Lethielleux, 1934, 12^o, 160 p. Fr. 10.

Mariée par obéissance, devenue veuve après quelques mois, M^{me} Jacoulet ouvrit à Besançon une école pour fillettes pauvres : cet établissement se transforma bientôt en école normale pour les institutrices de campagne et sera le berceau de la Congrégation de la Sainte-Famille, qui essaimera à Amiens, à Bourges, à Nevers... au prix de quelles fatigues et vertus héroïques.

ALPH. DAVID. « *Dilexit..., diliges* ». Toute la dévotion au Sacré-Cœur avec le bx de Montfort. — Paris, Beauchesne, 1934, 12^o, 416 p. Fr. 24.

Offre 30 cantiques, 30 méditations, 30 prières, 30 lectures sur le Sacré-Cœur, son amour, ses promesses, ses plaintes, son culte et la réparation.

J.-B. GOSSELIN. *La prière du Christ dans le cœur du chrétien. Élévations sur le Pater, l'Ave et le Gloria*. — Louvain, Museum Lessianum, 1934, 12^o, 200 p. Fr. 10.

Expose clairement et médite substantiellement chacune des paroles du Pater, de l'Ave et du Gloria Patri.

F. VAN DEN BOSCH. *Sur le forum et dans le bois sacré*. — Bruxelles, Collection Durendal, rue des Atrébates, 1934, 12^o, 206 p.

Galerie de portraits d'hommes politiques d'hier et surtout d'aujourd'hui ; le monde des artistes et de nos écrivains le plus connus ; l'une et l'autre présentées avec une perspicacité des plus fines.

C. JÉGLOT. *La jeune fille à l'École des Saints*. — Paris, Éditions Spes, 1934, 12^o, 304 p. Fr. 12.

M^{lle} J. est l'une des maîtresses les plus écoutées en matière d'éducation chrétienne. Elle a pensé qu'il n'y avait pas de meilleure école d'humanité, de volonté, de beauté, de vertus, que celle des saints. Son livre nous ouvre pour chaque mois de l'année, deux de ces écoles. Ainsi en janvier, nous entrons à l'école de sainte Agnès qui nous enseigne surtout le souci de la pudeur, et à l'école de S. François de Sales où nous apprenons le christianisme souriant.

FR. LOUIS DE SAINTE-THÉRÈSE. *Le Père Alphonse de la Mère des Douleurs, contemplatif et apôtre.* — Bruges, Desclée De Brouwer, 1934, 12°, 36 p.

Almanach des Vacances pour les jeunes. — Paris, Bonne Presse, 1934, 12°, 128 p. Fr. 1.25.

R. et L. LAMBRY. *Tous artistes.* — Paris, Bonne Presse, s. d., 4°, 114 p.

R. LAMBRY. *Comment peindre : le lavis, la gouache, l'encre de Chine.* — Ib., 4°, 141 p.

T. MIRBEL. *La Pentecôte de Philippe ou la confirmation expliquée.* — Ib., 1934, 8°, 76 p. Fr. 3.

Almanach de S. Thérèse de Lisieux, 1935. — Arras, Nouvelle Soc. An. du Pas-de-Calais, 4°, 88 p. Fr. 2.

Almanach de N.-D. de Lourdes, 1935. — Ib., 4°, 88 p. Fr. 2.

Bel et bon. *Almanach cath. des paroisses, 1935.* — Ib., 8, 80 p. Fr. 1.50.

GUILLEMANT. *Messe dialoguée à l'usage des enfants.* — Arras, ib., 16°, 32 p. Fr. 0.75.

Almanach du Pèlerin, 1935. — Paris, Bonne Presse, 4°, 128 p. Fr. 2.

Mon Almanach pour 1935. — Ib., 16°, 96 p. Fr. 0.75.

J.-B. BORD. *La prière liturgique. Collectes méditées (Propre du temps).* — Paris et Tournai, Desclée, 1934, 12°, 252 p. Fr. 6.25.

La collecte paraît, dans la prière de l'Église, d'une importance exceptionnelle, tant dans la messe que dans l'office. C'est à elle que doit surtout aller notre attention. Ces pages rappellent au lecteur non seulement la variété de ces oraisons mais leur extraordinaire richesse doctrinale. Elles aideront à pénétrer un pareil trésor. A cette fin, l'auteur marque la double division du texte (latin et français), il en souligne et explique les idées fondamentales. Ces considérations se terminent par deux résolutions et un bouquet spirituel.

La première communion des petits enfants. Conseils pratiques pour la préparation à la première communion. La messe des enfants. — Ib., 1934, 18°, 74 p. Fr. 2.50.

ALBERT GOOSSENS, S. J. *Ton grand Ami. Méditations pour les jeunes sur l'Évangile. II. Vie publique de Jésus.* 1^{re} année. — Ib., 1934, 16°, 134 p. Fr. 2.75.

ALBERT GOOSSENS. *Pour les jeunes. Directives. II. Formation de l'Intelligence.* — Ib., 1934, 16°, 206 p. Fr. 4.00.

Petit livre bourré d'excellents conseils. Qui les mettra en pratique possédera une méthode pratique de travail à riche rendement.

RENÉ DUBOSQ, P. S. S. *Les étapes de la vie chrétienne ou Présentation analytique du Sacramentaire catholique. 1. Le baptême. 2. La confirmation et la communion.* — Ib., 1934, 16°, xxxvi-242 p. et xviii-342 p. Fr. 11.25 (relié) ; 12.75 (broché), 16.75 (relié).

Ouvrage « très soigné, très complet » écrit le P. A. d'Alès dans sa préface au premier volume. De fait, les prêtres y trouveront une étude des sacrements de l'Église, très fouillée au point de vue historique et doctrinal, très pratique aussi au point de vue de leur administration. A recommander très chaudement.

S. FRANÇOIS DE SALES. *Introduction à la vie dévote. Pages choisies.* — Paris, Lethielleux, 1934, 18°, 248 p. Fr. 6.00.

Chanoine ALBOT. *Petit catéchisme et Manuel préparatoire à la Confession et à la Communion des petits enfants.* — Ib., 18°, 96 p. Fr. 1.50.

H. RIONDEL, S. J. *Pax vobis. Aux âmes inquiètes.* — Ib., 1934, 12°, 302 p.

De la paix intérieure : excellence ; nature, éléments, conditions, degrés et caractères ; ses rapports avec les vertus, les dons et les fruits du Saint-Esprit ; ses ennemis. Moyens d'acquérir et de conserver la paix. L'auteur a su trouver les arguments les plus bienfaisants, le ton le plus convaincant pour nous prouver que la paix est indispensable au progrès spirituel et que l'âme peut l'acquérir, avec la grâce de Dieu.

LOUIS SOUBIGOU. *Les épîtres de l'année liturgique étudiées en vue de la prédication.* — Ib., 1934, 8°, VIII-256 p. Fr. 18.00.

L'explication des épîtres offre au prédicateur plus de difficultés que celle des évangiles. On saura gré à l'auteur des plans de sermons qu'il présente ici et que le prêtre n'aura plus qu'à mettre en forme pour les adapter à son auditoire.

La bienheureuse Imelda, contée aux enfants. — Ib., 1934, 4°, 32 p., illustré. Fr. 5.00.

Pie X a nommé cette enfant, morte à l'âge de onze ans, la Patronne des enfants de la première communion et de la Persévérance.

CL.-G. HERRERO. *Mon ange de huit ans. Antoine Martinez (1920-1928).* — Ib., 1934, 8°, 84 p.

R.-P. DE RUGGIERO. *L'apprenti missionnaire. Chérubin Merolla (1910-1930).* — Ib., 1934, 8°, 256 p. Fr. 15.00.

Étude d'âme extrêmement intéressante ; analyse très fouillée grâce à une correspondance et à des témoignages nombreux. Chérubin Merolla, qui voulait être missionnaire, meurt à vingt ans, de phtisie pulmonaire, torturé en son âme par les tentations du doute et du désespoir, accablé par la mort de sa voisine de clinique, à laquelle l'unissait une brûlante affection. Dans cette âme se rencontrèrent et luttèrent les héroïsmes et les défaillances, les consolations et les tristesses, les espérances et les découragements. Dieu l'emportait toujours.

RENÉ SCHWOB. *Capitale de la Prière.* — Paris, Desclée De Brouwer, 1934, 8°, 225 p. Fr. 15.00.

On ne peut nier que Lourdes ne constitue un prodigieux mystère. Un jeune, converti récemment, essaie de nous l'expliquer. Lourdes, pour lui, est comme le symbole même de l'unité chrétienne, non assurément au même titre que Rome mais d'une façon absolument particulière, parce que paroisse de la chrétienté, sanctificatrice de la médiocrité (la sainteté des plus pauvres choses humaines y est mise en relief), et centre du Rosaire. Plus que les miracles des cures, c'est l'action de Lourdes sur les âmes qui est étudiée ici.

CLAUDE JUST. *Le Père des Prêcheurs ou la pitié des hommes.* — Ib., 12°, 152 p. Fr. 8.00.

Biographie de S. Dominique, sous la facture d'un drame, en quatre actes.

HENRI MARTIN. *Précis de pédagogie catéchistique.* — Ib., 12°, 160 p. Fr. 10.00.

Abrégé pratique du problème si complexe du catéchisme en fonction des lois générales de la pédagogie : la discipline au catéchisme, sa nécessité et son secret ; l'enseignement de la doctrine, adaptation ; la pratique au catéchisme : initiation à la prière, au sacrifice. Les catéchistes volontaires.

DOM DONATIEN DE BRUYNE

IN MEMORIAM

Le 5 août 1935, à Bruges, dom Donatien De Bruyne nous a été enlevé, en peu de jours, par une broncho-pneumonie compliquée d'un empoisonnement du sang. La Revue Bénédictine lui doit un souvenir tout particulièrement reconnaissant.

Dom De Bruyne naquit à Neuve-Église (Fl. Occ.) le 7 octobre 1871. Entré dans le clergé séculier, il reçut la prêtrise à Bruges en décembre 1895. Il fréquentait alors, depuis quelques mois déjà, les cours de l'Université de Louvain, où il conquist, en 1899, le grade de Docteur en Théologie. Son évêque lui confia le chaire d'Écriture Sainte, au Grand Séminaire, le 1^{er} février 1901. Deux ans plus tard, le jeune professeur entra à l'abbaye de Maredsous, où il émit les vœux monastiques, le 21 mars 1905.

Armé d'une solide formation critique, reçue de maîtres éminents et que des études, parues dans les Collationes Brugeses (1901-1903), avaient développée, il allait tout de suite compter parmi les maîtres. Déjà en 1907, Harnack affirmait que telle découverte de notre confrère « ferait époque » dans l'histoire du canon du Nouveau Testament. Cette même année, dom De Bruyne était nommé membre de la « Commission de la revision de la Vulgate ».

Ses études, ses hypothèses quelquefois hardies mais toujours fructueuses par les discussions qu'elles soulevaient, il les a confiées à de nombreux périodiques, notamment la Revue Biblique, les Analecta Bollandiana, The Journal

of Theological Studies, *la Zeitschrift für die Neu-Testamentliche Wissenschaft, etc.* La Revue Bénédictine dont il assumait la direction pendant quatre ans a reçu de lui quelque quatre-vingt-dix articles.

Sa compétence s'affirma, inégalée, dans l'histoire des anciennes versions latines de la Bible. Elle explora aussi le champ de la patrologie latine, surtout les écrits de saint Augustin et de saint Jérôme. Le contact quotidien des manuscrits fit de lui, non seulement un paléographe de première valeur, mais un bibliophile ardent, constamment à la recherche de ces grands et petits détails qui éclairent l'histoire des vieux livres et des bibliothèques médiévales : toujours à la chasse des fragmenta, ne pereant.

Travailler sans relâche ; mourir sans gloire. Il me semble que ces mots résument sa carrière scientifique, faite d'un labeur acharné et d'une modestie insouciant des honneurs humains. Sa disparition cause à la Revue Bénédictine une perte irréparable. Ce sentiment du vide qu'il laisse après lui nous fait apprécier encore davantage les services éminents qu'il a rendus. Nous prions Dieu qu'Il veuille bien l'en récompenser avec usure.

Ph. Schmitz.

MAXIMIEN ÉVÊQUE DE TRÈVES DANS UNE LETTRE D'AVIT DE VIENNE.

Il y a un quart de siècle, dans la notice consacrée par lui à saint Fibicius¹, le regretté bollandiste A. Poncelet déplorait avec raison le manque de données quelque peu précises, relativement à la chronologie des huit évêques qui figurent sur la liste épiscopale de Trèves, entre Jamlycus, contemporain du comte Arbogast (vers 472), et Aprunculus, dont la mort peut se fixer avec certitude en 525 ou peu après.

Tel est le cas, entre autres, du Maximianus marqué comme cinquième de ces huit, entre Modestus et Fibicius. L. Duchesne, dans ses *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, III, 37, s'abstient prudemment de lui assigner aucune date : celle d' « environ 498 » que Gams, à la suite du *Gallia christiana* XIII, 379, marque comme celle de sa mort, n'est évidemment qu'une simple conjecture, impossible à vérifier.

En travaillant ces jours-ci à préparer pour l'impression le peu qui nous reste de la correspondance de saint Césaire d'Arles, une possibilité a surgi à ma pensée, qui permettrait peut-être de jeter au moins une certaine lueur sur cette période si obscure de l'histoire de la grande métropole romaine des bords de la Moselle. Nous possédons, en effet, une fort belle lettre adressée par saint Avit de Vienne à son collègue d'Arles, pour lui recommander un vénérable évêque du nom de Maximianus, qui se rendait en cette dernière ville, dans l'espoir d'y trouver des médecins capables de l'aider à recouvrer la vue. La lettre n'est pas datée, il est vrai, mais elle se place sûrement entre la fin de l'an 502, commencement de l'épiscopat de Césaire, et le 5 février 518, jour de la mort de saint Avit, plutôt peu après la première de ces dates, à en juger par le ton de cordiale charité qui caractérise toute l'épître². Comme celle-ci est très courte, je la reproduirai ici en entier, afin de mettre le lecteur mieux à même de se

1. *Acta SS.* Novemb. III, 62.

2. Les relations entre les deux évêques durent devenir nécessairement moins cordiales, par suite de la rivalité des deux grandes métropoles, après la confirmation par la Saint-Siège de la primatie arlésienne.

prononcer sur la valeur de cette hypothèse, à savoir, s'il n'y aurait pas quelque motif de reconnaître, dans le pontife recommandé par Avit, le Maximianus de la liste épiscopale de Trèves. Le texte donné ci-dessous est exactement celui de l'édition de Peiper¹, à une légère exception près, où j'ai cru devoir donner la préférence à l'édition de Sirmond.

AVITUS EPISCOPUS CAESARIO EPISCOPO.

Licet ipsa se venerandi portitoris persona animis fraternae caritatis insinuet, sanctus tamen Maximianus antistes hanc peculiarius ad vos officii mei paginam petiit destinari ; per quam me potius ab illo, quam illum a me commendari debere manifestum est. Et quia iubere dignatus est necessitates suas sermone meo pandere, nihil dicendum de peregrinationis labore suscepi : quia quantalibet vel temporum longitudine vel itineris vastitate genitalis patriae linquat habitaculum, PEREGRINUS SACERDOS DICI NON POTEST, UBI CATHOLICA REPERIRI ECCLESIA POTEST. Quamquam nec illa vobis regionis suae subversio quasi incognita exaggerari debeat, cum pietatem vestram, quaerentem ubique misericordiae aditus, non lateat ubi est misericordiae locus, principalis tamen ei, quantum dignatur asserere, causa veniendi est, ut peritiorum medicum quocumque perquirat, qui imbecillitati corporeorum luminum cuiuscumque remedii arte succurrat. Quamquam religiosae mentis intuitus, contemplandis magis spiritalibus occupatus, nec nimium exterioris hominis caecitate perterritus, eo temperamento hanc, quantum comperi, curam requirat, ut amatoribus potius suis satisfacere in huius studii necessitate contendat ; simul et ne videatur per neglectae sanitatis culpam facultas in eo sacerdotalis officii reprehensibiliter minorata. Spem vero recipiendi obtutus, quantum arbitrator, et ab exemplo requirit : quod scilicet Tobiam nostrum caligantem quidem terrestribus, sed quae mundo erant invisibilia contuentem, attentum aeternae luci, et iam paene diei mortalis immemorem, latens in angelo medicina reduxerit per collyrium fellis ad dulcedinem sanitatis. Quocirca suscipite fratrem sinceritate solita, reverentia digna ; et si quid consolationis anxio debetur, impendite. Implebitur autem commune desiderium, si etiam qualiscumque infirmitati² medela provenierit. Quod certe si minus, saltem incorruptibilem vultum pietatis aeternae nulli obnoxius caecitati sacerdotalis conscientiae oculus recognoscat.

La lecture de cette lettre fera aisément comprendre les motifs qui m'ont suggéré l'identification proposée plus haut. Le premier est la correspondance des dates : même à priori, son rang sur la liste trévirienne invitait à fixer approximativement l'épiscopat de Maximien au début du VI^e siècle. Et, coïncidence non moins significative, l'index des *Fastes épiscopaux* de Duchesne ne comporte aucun évêque du nom de Maximien, en dehors de celui

1. *Mon Germ. hist.*, Auct. antiquiss. VI. 2, p. 45.

2. infirmitatis Peiper.

de Trèves. Deux autres détails contenus dans la lettre favorisent également la présomption d'identité. D'abord, l'évêque aveugle était venu de loin, mais pourtant pas de si loin qu'il n'eût entendu vanter l'habileté des médecins qui constituaient pour lors une des célébrités de la ville d'Arles : or, la distance qui séparait Trèves de Vienne, et surtout des bouches du Rhône, justifiait bien, pour l'époque, les expressions *peregrinationis labore... temporum longitudine vel itineris vastitate* ; et d'autre part Trèves n'était pas tellement éloigné, qu'on n'y pût avoir quelque connaissance des ressources que devaient offrir des villes importantes telles que Vienne et Arles. A Vienne, tout au moins, on n'ignorait sûrement pas que le nouveau métropolitain de la Provence était arrivé peu auparavant de Lérins à Arles, dans le but précisément d'y recouvrer la santé, avec l'aide des hommes d'art pratiquant dans cette ville.

Une autre particularité à noter est celle que révèlent les mots *quamquam nec illa vobis regionis suae subversio quasi incognita exaggerari debeat*. L'épiscopat de Maximien de Trèves, comme celui de ses prédécesseurs immédiats, coïncida avec la marche conquérante des Francs vers la Gaule occidentale, à laquelle ils devaient finalement imposer leur joug et donner leur nom. Comme le remarque A. Hauck, la communauté chrétienne de Trèves semble avoir eu moins à souffrir alors que celles de Cologne et des autres églises situées entre Cologne et Arras ; mais pourtant, ajoute-t-il, « que les villes se soient ressenties des maux inséparables de la conquête, point n'est besoin de le dire⁵ ». Nous en avons comme témoin irrécusable Salvien, notamment pour ce qui concerne précisément la région de la Meuse et de la Moselle : si les barbares ne s'attaquèrent pas partout systématiquement à la religion chrétienne, du moins ils pillèrent, ravagèrent le pays, réduisant à l'état d'esclavage toute une portion de la population romaine. Et les traces de cette invasion, inévitablement brutale, se faisaient sentir encore longtemps après, comme on le voit pour Verdun par ce que raconte Grégoire de Tours, livre III, ch. 34, de l'*Historia Francorum*.

Avit comme Césaire se sont rendus illustres l'un et l'autre par leur zèle épiscopal à procurer la délivrance des nombreux captifs faits par les envahisseurs barbares du début du VI^e siècle : mais il est particulièrement touchant de voir à l'œuvre leur sollicitude en faveur du pauvre évêque aveugle, venu des bords lointains de la Moselle, dans l'espoir d'obtenir une guérison si

1 *Kirchengesch. Deutschl.* (Leipzig, 1914), I, 108, note 2.

disérable pour l'accomplissement de ses devoirs de pasteur. Au pontife lettré de la cité viennoise, en particulier, il est juste d'adresser le tribut de notre reconnaissance pour cette admirable sentence, qui rend si bien la pensée intime de tous les cœurs vraiment catholiques, au cours de l'horrible tuerie mondiale à laquelle nous avons assisté quatre années durant : PEREGRINUS SACERDOS DICI NON POTEST, UBI CATHOLICA REPERIRI ECCLESIA POTEST.

GERMAIN MORIN.

L'ORATOIRE PRIMITIF DU MONT-CASSIN ET CE QU'IL EN RESTE AUJOURD'HUI.

Il a paru en 1908, au tome XXV de cette Revue, pp. 277-303 et 468-497, une étude assez étendue, *Pour la topographie ancienne du Mont-Cassin*, dans laquelle — chose qui ne m'arrive pas souvent — je ne trouve rien à changer ni à corriger, après plus d'un quart de siècle. Elle fit pourtant presque scandale, lors de sa publication, dans les milieux précisément qu'elle devait le plus intéresser. Je vois encore l'air consterné avec lequel mon vénérable confrère et compatriote, dom Anselme Caplet, me demanda, après en avoir pris connaissance : « Comment se peut-il que vous ayez écrit pareille chose ? » Les conclusions de mon travail n'étaient pourtant point de nature à causer grand dommage à la gloire de l'Archiabbaye. Qu'on en juge un peu : j'y montrais, entre autres, qu'on y possédait de nos jours encore, dans la *Torretta*, des restes faciles à identifier du monastère primitif de saint Benoît, en particulier du vénérable oratoire de Saint-Martin, qui fut proprement l'église principale du lieu jusqu'à l'époque carolingienne. D'où venait donc le vif déplaisir dont j'avais été la cause involontaire ? De ceci, simplement, qu'il fallait en ce cas abandonner le système de localisation reçu depuis le XVI^e siècle, et admis en substance lors des fameux travaux entrepris à l'occasion du centenaire de 1880 : la basilique découverte à notre époque dans la *Torretta* n'était pas, comme se l'était pour lors imaginé, « l'oratoire de l'abbé Otton », lequel n'a jamais existé qu'à l'état de projet, mais bien ce qui restait de l'église primitive du temps de saint Benoît, allongée par Pétronax au VIII^e siècle, église qu'on avait longtemps cherchée en vain, et pour cause, dans une des cours du grand monastère moderne. On voit, dès lors, quelle déplorable idée on a eue, à l'approche de 1880, de tailler là toute une suite de salles carrées, au lieu de conserver et remettre en état la vieille basilique telle qu'elle était au VIII^e siècle. D'autre part, conformément à une localisation datant de la fin du XVI^e siècle, mais en contradiction avec toute la tradition cassinienne antérieure, on continua, il y a un demi-siècle, à présenter à la dévotion des fidèles, comme étant la *cella* ou habitation ordinaire de saint Benoît, un appartement situé au-dessus de l'*androne* ou porte de la *Torretta*, et les artistes

beuroniens l'ornèrent, en conséquence, d'une façon sobre, monumentale et vraiment impressionnante : je montrai, d'accord avec les témoignages faisant le plus autorité, que ce prétendu *Santuario* n'était en réalité qu'une portion des travaux exécutés par l'abbé Didier, au XI^e siècle, au-dessus de la porte du monastère, avancée par lui d'environ trente coudées en dehors de la porte primitive, celle qui fut retrouvée et identifiée en 1880. La cellule qu'habita le saint fondateur, son emplacement du moins, doit se trouver actuellement encore quelque part parmi les constructions anciennes de la *Torretta*, mais c'est à tort qu'on a désigné comme telle une portion de l'édifice postérieure de cinq siècles.

Je comprends qu'un attachement exagéré à l'opinion reçue, joint à certaine blessure sensible de l'amour-propre, ait fait mettre mon Mémoire en interdit dans le sud de l'Italie : mais ce que je n'aurais jamais cru, c'est que l'apathie, le manque universel d'intérêt, au sein même de l'Ordre Bénédictin comme de la part des archéologues en général, le condamnerait à demeurer lettre morte et comme non avvenu durant tant d'années. Le seul homme peut-être qui ait fait exception est notre érudit confrère, dom André Wilmart : il m'écrivait de Montecassino, quelques années plus tard, qu'il avait tenu à profiter de son séjour pour contrôler et vérifier, mètre en main, chacun des détails qui avaient fait l'objet de mon étude. A part cela, silence complet dans tous les milieux qui auraient pu se prononcer pour ou contre.

Comme je faisais part un jour de mon étonnement au secrétaire de l'Académie d'archéologie chrétienne de Rome, et m'excusais là-dessus de me mettre davantage en frais de communications à cette institution d'ailleurs si estimable, il me fut répondu, au bout de deux ans, que l'on me verrait avec plaisir reprendre à neuf ma dissertation d'antan, de laquelle, avouait-on, il n'avait pas été tenu suffisamment compte. Il y a, en mon pays natal, un dicton populaire assez expressif en pareil cas : « On ne dit pas deux fois la messe pour les sourds ! » Donc, je ne recommencerais pas ici ce qui a été fait, et bien fait : mais je me permettrai de profiter d'une publication sur le même sujet, qui m'est tombée récemment sous les yeux, pour maintenir mes positions et formuler quelques observations.

Lors du *Convegno storico* tenu au Mont-Cassin à la fin de mai 1930, un ingénieur du nom d'Arturo Alinari fit une communication sur ce sujet : *Il primitivo monastero di Montecassino* ; le texte en a été publié dans le *Bullettino dell' Istituto storico-*

italiano e Archivio Muratoriano, n° 47 (1932), pp. 51-80. Comme de juste, j'ai cru de mon devoir d'en prendre connaissance, bien décidé à tenir compte de tout ce que j'y trouverais de fondé à l'encontre de mes conclusions de 1908. Malheureusement, force m'est d'avouer que la lecture de ce nouveau mémoire m'a causé une entière déception. Langage poli, académique par endroits, mais diffus à l'ancienne manière italienne, et dissimulant mal une réelle pauvreté de fond. Sur certaines questions, l'auteur est d'accord avec moi et dom Giuseppe Quandel : par exemple, la situation de la Tour romaine ayant servi d'habitation à saint Benoît, l'origine bien postérieure de la Porte actuelle et des constructions élevées au-dessus par l'abbé Didier. Mais, pour ce qui a rapport à l'oratoire primitif de Saint-Martin, il affirme tout uniment qu'« il n'en existe plus aujourd'hui la moindre trace », et ressasse la vieille hypothèse de Gattola, que cet édifice a dû se trouver dans le premier *cortile*, mais à un niveau considérablement inférieur. Il n'apporte d'ailleurs aucune preuve nouvelle et positive en faveur de cette théorie, contredite d'avance au XVI^e siècle par le témoignage de dom Onorato Medici relativement à la tradition jusque-là constante du Mont-Cassin ; encore moins se met-il en peine de réfuter les arguments multiples et de toute nature, exposés au long, avec plans à l'appui, dans mon étude topographique : simplement, il « a dû » en être ainsi, et cela suffit.

Mais alors, me permettrai-je de demander, que faire de cette basilique ancienne, retrouvée sûrement, il y a un demi-siècle, sans qu'on s'en soit bien rendu compte, parmi les constructions de la *Torretta*, et que j'ai démontré ne pouvoir correspondre qu'à l'oratoire de Saint-Martin, prolongé et complété à l'époque de Pétronax ?

La réponse de M. Alinari est celle à laquelle je m'attendais le moins, supposé qu'il eût lu quelque peu attentivement mon travail : la basilique dont la *Torretta* renferme les restes très visibles ne serait autre, d'après lui, que l'antique église Saint-Étienne, dont l'existence est attestée dès le VIII^e siècle par les plus anciens calendriers du monastère, et que l'on trouve mentionnée pour la dernière fois dans le Processional manuscrit 659, de la seconde moitié du XV^e siècle. La raison pour laquelle M. Alinari a pensé à elle, est évidemment celle-ci : elle était, comme Saint-Martin, située dans le voisinage de la *porta maior*. Oui, mais comme le prouvent clairement tant les Chroniques que les documents liturgiques de Montecassino, il y avait cette diffé-

rence essentielle : tandis que Saint-Martin fut toujours compris « *intra monasterii ambitum* », l'église Saint-Étienne était « *iuxta portam monasterii de foris sita* » ; si bien que, le lundi des Rogations, après avoir célébré la messe de la station dans cette dernière église, située en dehors de l'enceinte de l'abbaye, les moines, en rentrant, accomplissaient à la *porta maior* le rite de l'imposition des croix de cire bénite, usage que j'ai moi-même vu pratiquer jusqu'à nos jours.

Précisant davantage, et me fondant constamment sur les documents locaux, j'ai fait voir que l'oratoire dédié à saint Étienne a dû s'élever vis-à-vis de la façade méridionale du monastère, « sur le petit plateau qui s'avance en carré vers le sud, depuis la troisième salle des Archives jusque devant la nouvelle porterie inaugurée à l'occasion du centenaire de 1880 », à peu près à l'endroit marqué E sur mon plan I. Qu'on veuille bien me pardonner de me répéter ainsi : je ne le fais que forcé et à contre-cœur.

C'est justement parce qu'elle ne pouvait être identifiée, ni avec Saint-Étienne, ni avec aucun autre des sanctuaires connus du Mont-Cassin, que la nécessité s'impose, selon moi, de reconnaître dans la basilique intérieure de la *Torretta* l'oratoire primitif et souverainement vénérable de Saint-Martin. C'est à quoi M. Alinari se refuse, pour ce curieux motif que les dimensions du temple d'Apollon transformé en oratoire, même après le prolongement dû à Pétronax, ne correspondaient pas encore à celles du Saint-Martin reconstruit par l'abbé Didier, lequel avait, assure-t-il, 19 mètres de long. J'avoue que je ne vois pas très bien la force de l'argument. En tout cas, d'après les chiffres suppléés après coup (par Pierre Diacre ?) dans la chronique de Léon d'Ostie, dom Quandel, lui aussi d'abord ingénieur de son métier, estime que la longueur du Saint-Martin de Didier était d'environ 18 m. 50, précisément la longueur de l'oratoire retrouvé, d'après les plans dressés par Quandel lui-même. Si l'on ajoute à cela que, de l'aveu même de M. Alinari, le presbyterium et l'abside de la basilique de la *Torretta* dénotent le VIII^e siècle, c'est-à-dire l'époque à laquelle Pétronax prolongea l'oratoire primitif et y ajouta une abside, je confesse que je n'y entends rien, ou il faut de toute nécessité reconnaître que c'est bien l'église Saint-Martin dont on a les restes devant soi.

Je ne mets nullement en doute les aptitudes de M. Alinari comme ingénieur, j'ai même trouvé un certain charme à lire sa communication, quoique déjà un peu vieux style : mais ces qualités, si brillantes qu'elles soient, ne suffisent pas pour traiter

des questions comme celle-ci, il faut de plus une connaissance exacte et approfondie des sources. Si le conférencier de 1930 avait pris la peine d'acquérir cette connaissance, si même il s'était contenté de peser sérieusement les arguments exposés dans cette Revue, il y a bientôt trente ans, il se serait gardé d'affirmer aussi résolument qu'il n'existe plus aujourd'hui aucune trace du temple d'Apollon, ni de l'oratoire de Saint-Martin où pria et expira saint Benoît !

GERMAIN MORIN.

EINE DREIFACHE GESTALT DER EPISTOLA DE SACRIFICIO AZIMI ET FERMENTATI DES HL. ANSELM VON CANTERBURY.

Die *Epistola de sacrificio azimi et fermentati*¹ ist uns in doppeltem Zusammenhang handschriftlich überliefert worden; einmal unter den systematischen Werken², zum anderen im Rahmen der Briefsammlungen³. An beiden Orten ist sie sinn- gemäss vertreten. Zu den systematischen Schriften gehört sie durch ihren lehrhaften Inhalt. Hier steht sie gleichberechtigt neben der *Epistola de incarnatione verbi*. Unter den Briefen aber hat sie ihren Platz, weil sie als wirklicher Brief entstanden ist. Sie ist die Antwort auf einen Brief und verdankt nur diesem Anlasse ihre Entstehung. Sie hatte ursprünglich nur den Zweck, auf die Anfragen des Bischofs Walram von Naumburg († 1111) Antwort zu geben. Per accidens ist aber daraus eine Abhandlung von Allgemeininteresse geworden. Es bedurfte nur noch eines Titels, und aus dem Briefe wurde ein theologisches Opusculum.

So wie die Schrift uns heute vorliegt, verdient sie den Titel, den ihr der Autor gegeben hat, weil die Streitfrage zwischen Lateinern und Griechen, ob gesäuertes oder ungesäuertes Brot bei der Feier des hl. Opfers verwendet werden soll, den grössten Teil des Briefes ausfüllt. Es standen aber drei Fragen zur Diskussion. Die erste Frage über den Ausgang des Hl. Geistes konnte Anselm mit einem kurzen Hinweis auf seine Schrift *De processione spiritus sancti*, die er dem Bischofe bereits zugeschickt hatte, erledigen. Die dritte, über die verschiedene Behandlung der Verwandtschaftsehe bei den Lateinern und Griechen, bedurfte keiner langen Ausführung. Einen bedeutend grösseren Raum nimmt die Beantwortung der zweiten Frage ein. Durch glückliche Hss.-Funde sind wir aber in der Lage, den Nachweis zu erbringen, dass der hl. Anselm auch ihr ursprünglich nur

1. So heisst der authentische Titel.

2. Cf. *P. L.* 158, 541 ss.

3. In den Ausgaben = *Ep.* III, 134.

wenige Zeilen zgedacht hatte und ihr erst nachträglich eine zweimalige Erweiterung zukommen liess. So sind nicht weniger als drei Rezensionen dieses einen Briefes auf uns gekommen.

Die erste Fassung (= A) hat sich in dem Cod. 244 des *Hunterian Museum* in Glasgow aus dem XII. Jh. (ff. 111) erhalten. Die *Ep. de sacrif. az. et ferm.* schliesst sich hier den Werken *Cur deus homo*, *Ep. de incarn. verbi* und *De processione spiritus sancti* auf f. 63^r an. Sie hat keinen Titel und weist neben einer Reihe von unbedeutenden Besonderheiten vor allem eine stark verkürzte Form der an zweiter Stelle behandelten Frage auf.

Ich hätte jedoch nicht gewagt, darin eine frühere Abfassungsförm, für die der hl. Anselm verantwortlich wäre, zu sehen, wenn mir nicht eine andere Hs., die zwei weitere Rezensionen enthält, die Gewissheit gebracht hätte. Wir wollen daher zunächst auf diese eingehen. Es ist der Cod. 484 (Katal. Nr. 805) der Stadtbibliothek von Arras¹. Diese äusserlich unscheinbare Hs., die 63 Blätter von 18:13 cm mit 20 und 21 Zeilen zählt, enthält f. 1-9 die *Ep. de sacrif. az. et ferm.* ohne Titel; f. 10-60 den *Libellus* (!) *de processione spiritus sancti*; die drei letzten Blätter sind unbeschrieben. Im Katalog, der unsern Brief nicht berücksichtigt, wird die Hs. mit Anfang des XIII. Jh. datiert. Indes genügte mir ein Blick auf die herrliche Schrift, um sie als die des Mönches von Christ-Church in Canterbury zu erkennen, der noch zu Lebzeiten des hl. Anselm so manchen uns erhaltenen Codex geschrieben hat. Es ist untrüglich derselbe, dem wir in seinem Hauptteil den Cod. *Bodley* 271, die grossartige authentische Sammlung aller Werke des hl. Anselm aus Canterbury, verdanken, dessen Abfassung ich aus Gründen, die im einzelnen aufzuzeigen ich noch schuldig bin, dem Jahre 1105 zugeschrieben habe.

Was in inhaltlicher Hinsicht an der Hs. von Arras zuerst auffällt, ist das Beisammensein gerade der beiden Schriften, die der Bischof von Naumburg kurz nacheinander erhielt, nur in umgekehrter Reihenfolge, und das Fehlen der andern beiden Schreiben, die mit der *Ep. de sacrif. az. et ferm.* überliefert zu werden pflegen, des Schreibens Walrams und die Antwort Anselms, die den Titel *Ep. de sacramentis ecclesiae* führt.

Die *Ep. de sacrif. az. et ferm.* ist auf der 1. Lage, f. 1-9, untergebracht. Das Pergament dieser Lage ist gegenüber dem der

1. Durch freundlichstes Entgegenkommen aller beteiligten Stellen ist mir die Hs. zu genauerm Studium zugestellt worden, wofür ich auch an diesem Orte meinen verbindlichsten Dank ausspreche.

andern Lagen feiner, bis auf f. 8, das als überzähliges in die Lage eingeschoben worden ist. Der Falz dazu findet sich zwischen f. 1 und 2.

Der Brief schloss ursprünglich mit der letzten Zeile von f. 6^r ab. Hier endigt der Brieftext : ... *absque dubio rationabiliter repudiandum indicatur*. Die Zeile ist nicht voll ausgeschrieben. Das R (Maiuskel) von *indicatur* ist etwas in die Länge gezogen. Alles Kennzeichen des Textabschlusses. Was auf f. 6^v-9^v folgt, ist erst nachträglich vom selben Schreiber hinzugefügt worden. Ein Zeichen O ordnet diesen ganzen Nachtrag auf f. 5^r ein, wo wir nach den Worten... *et ne videatur baptizare baptismo iohannis qui baptizavit in aqua* dasselbe Zeichen finden ; dazu die Bemerkung am inneren Rande : *Quae hic desunt, require in secundo folio ad hoc signum O*. Um für das Zeichen Platz zu machen, ist das Wort *aqua*, das die Zeile begann, ausradiert und an den äusseren Rand der vorhergehenden Zeile gesetzt worden. Die folgenden zwei Sätze : *Sive itaque in figura... si illi bene. Aut ergo tanta ratione... saltem non reprehendant azimitas* sind durchgestrichen. Daran schliesst sich nach einem Trennungszeichen der letzte Teil des Briefes an: *In tertia quae-
stione... repudiandum indicatur*.

Der ursprüngliche Text in dieser Hs. (= B) enthielt demnach folgende Teile des endgültigen Textes (= C) :

- I. den Beginn bis... *qui baptizavit in aqua*. (= P. L. 158, 545 A) ;
- II. den Satz : *Sive itaque in figura... si illi bene*. (= l. c. 545 B) ;
- III. den Satz, der die Behandlung der zweiten Frage beschliesst :
Aut ergo tanta ratione... saltem non reprehendant azimitas.
(= l. c. 547 B) ;
- IV. den Schluss des Briefes mit der Beantwortung der dritten Frage.

Aus diesem Texte wurde der endgültige auf folgende Weise hergestellt. Die beiden Sätze n. II und III wurden durchgestrichen. An ihre Stelle wurde der Anhang gesetzt, der mit dem in B fehlenden Stücke beginnt : *Si ergo irreprehensibiliter...*, bis zum Schlusse des c. VI. Dabei musste ein Blatt eingefügt und teilweise über die Randleiste hinausgeschrieben werden, da der Platz auf der Lage sonst nicht ausgereicht hätte. Auch der letzte Teil (c. VII) ist zuerst nochmals kopiert worden, wenigstens soweit auf f. 9^v noch Raum blieb. Diese Zeilen sind jedoch wieder abgeschabt worden und mit dem Zeichen .B. ist auf den Text auf f. 5^v verwiesen worden.

Das ist der Tatbestand. Es gibt wohl nach allem keine andere

Erklärung dafür, als dass der hl. Anselm selber für die beiden Fassungen verantwortlich ist. Die zweite ist eine nachträgliche Weiterführung der ersten. Ein Versehen des Kopisten kann solche Aenderungen nicht veranlasst haben¹. Der Schreiber hat vielmehr nacheinander zwei verschiedene Vorlagen gehabt. Nach der zweiten Vorlage hat er die erste Fassung umgearbeitet. Dass die Vorlagen aus erster Hand kamen, dafür bürgt der Charakter unserer Hs. Sie ist eine mit dem Originalbrief gleichzeitig entstandene Kopie, die Anselm für sich anfertigen und mit seinem Handexemplar der Schrift *De processione spiritus sancti* zusammenbinden liess. Dass unsere Hs. im Besitz und Gebrauch des Heiligen blieb, beweist der Buchvermerk am Kopfe von fol. 1, der von einer Hand des XII. Jh. in der ganzen Zeilenbreite angebracht wurde: *lib̄ anselmi cantuariens archiep̄i*. Daneben steht am Rande, von derselben Hand, der neue Eigentümer des Buches: *lib̄ s̄ mar̄ ateb̄* (= *atrebatensis*): die Kathedrale von Arras. Auch andere Indizien lassen erkennen, dass dieser Codex dem hl. Anselm zur Verfügung gestanden hat. So namentlich die Veränderungen, die in der Schrift *De process. spir.* s. auf Schritt und Tritt angebracht wurden. Der verbesserte Text gibt den endgültigen, wie wir ihn kennen, in seltener Treue wieder². Eine Anzahl von Veränderungen nun sind unzweifelhaft Korrekturen, die nicht allein auf das Konto des Schreibers zu setzen sind. Es sind sachliche Aenderungen, die der Verfasser selber am ersten Text durch den Schreiber hat anbringen lassen. So stellt der erste Text eine frühere Rezension des Werkes dar, die im einzelnen festzustellen, soweit das überhaupt noch gelingen mag, hier nicht unsere Aufgabe ist. So ist dieses Buch eine kostbare Reliquie, die uns ein gütiges Geschick erhalten hat.

Wie kommt das Handexemplar des hl. Anselm an die Kathedrale von Arras? Jedenfalls über den Bischof Lambert von Arras († 1115), dessen Freundschaft mit Anselm aus den erhaltenen Briefen bekannt ist³. Ich denke mir, dass man nach Anselms Tode dem Bischof Lambert den Codex als Andenken überlassen hat. Von da ging er an die Kathedralbibliothek über. In Arras wohl erst wurde die Tatsache im Buche selber vermerkt, dass es Anselm gehörte. Denn der nebenanstehende Vermerk, der den neuen Eigentümer kennzeichnet, ist von derselben Hand

1. Namentlich kommt ein Homoeoteuton nicht in Frage.

2. Nur der schon oben gerühmte Cod. *Bodley* 271 kann damit konkurrieren.

3. Anselm nennt ihn in *Ep.* IV, 118 und 119 *amicus*.

geschrieben¹. Jedenfalls ist zu einem Zweifel an der Richtigkeit dieser Angabe kein Grund vorhanden².

*
* *

Im Lichte der beiden Rezensionen des Briefes, die uns die Hs. aus Arras bietet, wird uns seine Gestalt in der Glasgower Hs. sofort klar : es ist eine noch frühere Rezension ; die erste, kürzeste Fassung, die dann eine zweimalige Erweiterung erfahren hat. Es wird, um das zu zeigen, genügen, ihr Verhältnis zu der zweiten Form, der ersten Erweiterung, darzulegen. Der hauptsächlichste Unterschied besteht darin, dass in *A* die Behandlung der zweiten Frage bedeutend eher schliesst als in *B*. *A* und *B* gehen zusammen bis... *nullus nisi insipiens haec agentem iudaizare iudicabit* (l. c. 543 B). Jetzt fehlt in *A* das Folgende bis : *qui baptizavit in aqua*. Der erste Teil des folgenden Satzes von *B* : *Sive itaque... ostendere* fehlt in *A*, da er hier keinen Sinn hätte. Die Verbindung mit dem Vorhergehenden ist einfach durch *Quare* hergestellt. Von Bedeutung ist das Fehlen des Satzes : *Non enim differunt... nequaquam substantialiter differunt* in *A* (l. c. 542 D — 543 B). In *B* stand ursprünglich nur da : *Non enim differunt azimus et fermentatus substantialiter*. Das Uebrige ist am unteren Rande eingefügt. Es ist kein Zweifel, dass der Autor hier zweimal ergänzt hat. An diesem Satze spiegelt sich in typischer Weise die dreifache Abfassungsform des ganzen Briefes wieder. Andere kleinere Auslassungen, Wortveränderungen und Umstellungen sind aus der angefügten Konkordanz der Texte zu ersehen. Während zwischen *B* und *C* im einzelnen kaum Variationen vorkommen, ist das zwischen *A* und *B* häufiger der Fall ; namentlich gilt das vom letzten Abschnitt. *B* ist demnach vom Autor schon gut durchkorrigiert worden.

Vom Inhalt her gesehen, bieten die drei Textformen keine Schwierigkeit, sie als drei verschiedene Abfassungsstufen aufzufassen. Jede Form ist ein geschlossenes Ganzes. *A* schliesst nicht nur lückenlos, sondern ist am straffsten gebaut. Ein Beispiel soll das zeigen. Anselm hat argumentiert, dass besser

1. Wenigstens gilt das von den Worten *lib.* und *atēb.*, während die Worte *s mar*, die auch hellere Tinte aufweisen, von einer anderen Hand sein dürften. Spuren einer Rasur sind jedoch nicht zu erkennen.

2. Von einem anderen alten Codex in Arras — es ist offensichtlich Cod. 455. (*Katal.* Nr. 1021 ; jetzt leider stark verstümmelt) — der aus S. Vedast stammt, nimmt RULE (*St. Anselm* (1883), II, 167 s.), an, dass er mit Anselm von Bec nach Canterbury kam, am Beginn der ersten Verbannung aber von ihm in Arras verkauft wurde, um Geld zu erhalten. Eine etwas kühne Hypothese.

(*melius*) mit ungesäuertem als mit gesäuertem Brote geopfert werde (c. II) und dass dies auch sorgfältiger (*diligentius*) geschehen könne (c. III, Anfang). Daran schliesst sich sehr gut der Satz in A : *Quare aut soli nos bene agimus, illi non bene, aut nos melius et diligentius, si illi bene*. In B und noch mehr in C ist dieser Satz durch die Einschreibungen weit von seinem Platz gerissen worden. Jetzt war auch, durch die erste Erweiterung, die Einführung nötig : *Sive itaque in figura sacrificemus...*

*
* *

Welche Rezension ist dem Bischof Walram zugestellt worden? Ich glaube wohl sicher die endgültige. Anselm redet in der zweiten Erweiterung den Bischof an : *sicut in vestra legi epistola*. Das wäre im Falle, dass das nicht mehr zum wirklichen Brief gehörte, eine literarische Fiktion, die von Anselm als solche wohl gekennzeichnet worden wäre. Auch in den Briefsammlungen, wo die Schrift ohne Titel und als eigentlicher Brief geführt wird, ist nur der endgültige Text vertreten.

Wie erklären sich überhaupt die drei Abfassungsformen? Wir kennen natürlich nicht die einzelnen Umstände bei der Konzipierung und Beförderung des Briefes. Soviel ist aber sicher, dass der hl. Anselm auf den Brief Walrams nicht umgehend geantwortet, sondern zuerst das Werk *De process. sp. s.* als erste Antwort übersandt hat, sicherlich mit dem Boten, der den Brief Walrams überbracht hat. So kann es längere Zeit gewährt haben, bis sich eine Gelegenheit zur Beförderung des anselmischen Schreibens gefunden hat. Das erste Konzept fasste sich kurz. Es lag wohl eine Zeit lang zur Absendung bereit. Inzwischen wurden schon Abschriften davon gemacht. So lässt sich die Kopie erklären, die sich in der Glasgower Hs. erhalten hat. Dass die erste Erweiterung wieder als endgültig gedacht war, zeigt die Hs. aus Arras. Anselm fand dann nochmals Zeit und Musse, das Thema weiter auszubauen, namentlich noch auf die beiden von Walram entgegengehaltenen Schriftstellen einzugehen. Diese Fassung blieb dann endgültig und hat den Adressaten erreicht.

Die dreifache Rezension der *Ep. de sacrif. azimi et ferm.* stellt ein weiteres Beispiel für Anselms Arbeitsweise dar¹. Sie wird im einzelnen an der Konkordanz der Texte, die nun folgen soll, leicht ersichtlich. Den endgültigen Text (C) habe ich nach

1. Sie stimmt mit der, die wir aus der zweifachen Rezension der *Ep. de incarnatione verbi* kennen, ganz überein.

einigen der besten Hass., namentlich nach Cod. *Bailey* 271. hergestellt. Der Cod. *Amas* 484 weicht nur an den im Apparat angegeben zwei Stellen von diesem Texte ab.

FR. SAL. SCHMITT.

*
*
*

A

Anselmus servus ecclesiae Cantuariensis Waleramno¹ Nuenburgensi episcopo.

Scienti breviter loquor. Si certus essem prudentiam vestram non favere successori Iulii Caesaris et Neronis et Iuliani apostatae contra successorem et vicarium Petri apostoli: libentissime vos ut amicissimum et reverendum episcopum salutarem. Quoniam ad defensionem veritatis, quam contra Graecos quaeritis, secundum posse nulli deesse debemus: opusculum vobis misi, quod de spiritus sancti processione contra illos edidi. De sacrificio vero, in quo idem Graeci nobiscum non sentiunt, multis rationabilibus catholicis videtur quia, quod agunt, non est contra fidem Christianam. Nam et azimum et fermentatum sacrificans panem sacrificat. Et cum legitur de domino, quando corpus suum de pane fecit, quia accepit panem et benedixit: non additur « azimum » vel « fermentatum ». Certum tamen est, quia azimum benedixit; forsitan non, quia res, quae fiebat, hoc exigebat, sed quoniam caena, in qua hoc factum est, hoc exhibebat. Et cum alibi se et carnem suam panem vocavit, quia, sicut *homo isto pane vivit* temporaliter, ita illo vivit in aeternum, non ait « azimum » vel « fermentatum », quia uterque pariter panis est.

B C

Anselmus servus ecclesiae Cantuariensis Waleramno Nuenburgensi episcopo.

Scienti breviter loquor. Si certus essem prudentiam vestram non favere successori Iulii Caesaris et Neronis et Iuliani apostatae contra successorem et vicarium Petri apostoli: libentissime vos ut amicissimum et reverendum episcopum salutarem. Quoniam *autem* ad defensionem veritatis, quam contra Graecos, *qui ad vos venerunt*, quaeritis, secundum posse nulli deesse debemus: opusculum vobis misi, quod de spiritus sancti processione contra illos edidi. De sacrificio vero, in quo idem Graeci nobiscum non sentiunt, multis rationabilibus catholicis videtur quia, quod agunt, non est contra fidem Christianam. Nam et azimum et fermentatum sacrificans panem sacrificat. Et cum legitur de domino, quando corpus suum de pane fecit, quia accepit panem et benedixit: non additur « azimum » vel « fermentatum ». Certum tamen est, quia azimum benedixit; forsitan non, quia res, quae fiebat, hoc exigebat, sed quoniam caena, in qua hoc factum est, hoc exhibebat. Et cum alibi se et carnem suam panem vocavit, quia, sicut *isto pane vivit homo* temporaliter, ita illo vivit in aeternum, non ait « azimum » vel « fermentatum », quia uterque pariter panis est. *Non enim dij-*

1. Walamno *ms.*

A

Propter hoc ergo solum videtur se et carnem suam panem vocasse et de pane corpus suum fecisse, quia, sicut iste panis

dat vitam transitoriam, ita corpus eius aeternam; non quia *est azimus vel fermentatus*, quamvis in lege, ubi fere omnia in figura fiebant, praeceptum sit azimum in Pasca panem comedere, ut ostenderetur, quia Christus, quem exspectabant, sincerus et mundus futurus esset, et nos

similiter esse moneremur, ab omni fermento malitiae et nequitiae. Iam vero, postquam de veteri figura ad novam veritatem venimus, et azimam Christi carnem comeditimus: non est nobis necessaria illa vetus figura in pane, de quo carnem ipsam conficimus. Apertissimum tamen est, quia melius sacrificatur de azimo quam de fermentato; cum¹ quia valde aptius et purius et diligentius fit, tum quia dominus hoc fecit. Unde illud non est tacendum, quia, cum Graeci anathematizant azimitas — sic enim nos vocant —, anathematizant Christum. Si autem dicunt, quia iudaizamus, dicant *Christum similiter* iudaizasse. Et si audent asserere Christum propter iudaismum, ut praeceptum de azimo datum servaret, de azimo

B C

ferunt azimus et fermentatus substantialiter,

C addit:

ut quidam putant; sicut homo novus ante peccatum et inveteratus fermento peccati nequaquam substantialiter differunt.

B C

Propter hoc ergo solum videtur se et carnem suam panem vocasse et de pane corpus suum fecisse, quia, sicut iste panis *azimus sive fermentatus* dat vitam transitoriam, ita corpus eius aeternam; non quia *fermentatus est vel azimus*, quamvis in lege, ubi fere omnia in figura fiebant, praeceptum sit azimum in Pasca panem comedere, ut ostenderetur, quia Christus, quem exspectabant, sincerus et mundus futurus esset, et nos, *qui manducaturi eramus corpus eius*, similiter esse moneremur, ab omni fermento malitiae et nequitiae. Iam vero, postquam de veteri figura ad novam veritatem venimus, et azimam Christi carnem comeditimus: non est nobis necessaria illa vetus figura in pane, de quo carnem ipsam conficimus. Apertissimum tamen est, quia melius sacrificatur de azimo quam de fermentato; cum quia valde aptius et purius et diligentius fit, tum quia dominus hoc fecit. Unde illud non est tacendum, quia, cum Graeci anathematizant azimitas — sic enim nos vocant —, anathematizant Christum. Si autem dicunt, quia iudaizamus, dicant *similiter Christum* iudaizasse. Et si audent asserere Christum propter iudaismum, ut praeceptum de azimo datum servaret, de azimo

1. cum] tum *ms.*

A

corpus suum fecisse, absurdissime errant, cum illum tam sinceram novitatem infecisse fermento vetustatis existimant. Patet igitur, quia cum usus est azimo ad illud opus, non hoc fecit, ut praeceptum de azimo servaret, sed ut fermentarios, quos praevidebat, reprobans azimitas approbare, aut certe ut si etiam fermentarii approbarentur, azimitas quoque approbare. Quod autem *nos aiunt* iudaizare, non est verum; quia non sacrificamus de azimo, ut legem veterem servemus, sed ut hoc diligentius fiat et dominum, qui hoc non iudaizando fecit, imitemur. Cum enim facimus aliquid, quod Iudaei, ut iudaismum servarent, faciebant, non iudaizamus, si non propter iudaismum, sed propter aliam causam hoc agimus. Si enim in diebus Pascae azimum panem aliquis comedit — sive quia non habet alium, sive quia magis illo delectatur quam fermentato —; aut si quis propter infirmitatem praeputium circumcidere cogitur; aut si bovi suo quis tritुरanti, ne esuriat, os non obturat: nullus nisi insipiens haec agentem iudaizare iudicabit.

Quare

aut soli nos bene agimus, illi non bene, aut nos melius et diligentius, si illi bene.

B C

corpus suum fecisse, absurdissime errant, cum illum tam sinceram novitatem infecisse fermento vetustatis existimant. Patet igitur, quia cum usus est azimo ad illud opus, non hoc fecit, ut praeceptum de azimo servaret, sed *aut* ut fermentarios, quos praevidebat, reprobans azimitas approbare, aut certe ut si etiam fermentarii approbarentur, azimitas quoque approbare. Quod autem *aiunt nos* iudaizare, non est verum; quia non sacrificamus de azimo, ut legem veterem servemus, sed ut hoc diligentius fiat et dominum, qui hoc non iudaizando fecit, imitemur. Cum enim facimus aliquid, quod Iudaei, ut iudaismum servarent, faciebant, non iudaizamus, si non propter iudaismum, sed propter aliam causam hoc agimus. Si enim in diebus Pascae azimum panem aliquis comedit — sive quia non habet alium, sive quia magis illo delectatur quam fermentato —; aut si quis propter infirmitatem praeputium circumcidere cogitur; aut si bovi suo quis tritुरanti, ne esuriat, os non obturat: nullus nisi insipiens haec agentem iudaizare iudicabit. *Cum ergo nos... qui baptizavit in aqua* (= P. L. 158, 543 C — 545 A).

C addit;

Si ergo irreprehensibiliter... in azimis sinceritatis et veritatis. (= l. c. 545 A — 545 B).

B C

Sive itaque in figura sacrificemus azimum panem sive sine omni figura: nullatenus nos Graeci reprehensibiles valent ostendere; sed aut soli nos bene agimus, illi non bene, aut nos melius et diligentius, si illi bene.

A

Aut ergo tanta ratione partem suam fermentarii defendant, quanta suam roborant azimitae: aut¹ expurgent vetus fermentum et fiant azimitae. Si autem nec illud valent nec istud volunt, saltem non reprehendant azimitas.

In tertia quaestione, sicut intellico, mandastis, quia *detestantur Graeci* nostra conubia, ubi cognati cognatis de alia cognatione copulantur. Quod cur faciant, nullam video auctoritatem aut rationem. Nam si hoc in suis *prohibent fieri* conubiis, aut non² extendunt cognationes usque ad septimam generationem sicut nos, aut impossibile videtur servari, quod praecipunt. Sunt enim saepe in una cognatione plus quam centum viri et mulieres egentes coniugio. Totidem igitur cognationes *alias* invenire necesse est, de quibus singulis singuli eligantur viri et mulieres, quibus illi de una cognatione *singulis singuli* copulentur. Aut ergo detestabilia sunt eorum conubia, si intra septem generationes sunt, nec debent *detestari* nostra, quando cognati *copulantur* cognatis de alia cognatione,

aut impossibile est *servari, ut dixi*, quod praecipunt, ut scilicet tot cognationes exquirantur ad unius cognationis conubia, quot sunt in illa viri et mulieres petentes coniugia. Quod autem sine omni auctoritate et ratione fit contra rationem, absque dubio repudiandum est.

B C

C addit:

Nempe satis ostendunt... de fermentato laudem. (= l. c. 545 B—547 B).

B C

Aut ergo tanta ratione partem suam fermentarii defendant, quanta suam roborant azimitae: aut *reiciant suum fermentum* et fiant azimitae; aut si nec illud valent nec istud volunt, saltem non reprehendant azimitas.

In tertia quaestione, sicut intellico, mandastis, quia *Graeci detestantur* nostra conubia, ubi cognati cognatis de alia cognatione copulantur. Quod cur faciant, nullam video auctoritatem aut rationem. Nam si hoc in suis *fieri prohibent*¹ conubiis, aut non extendunt cognationes usque ad septimam generationem sicut nos, aut impossibile videtur servari, quod praecipunt. Sunt enim saepe in una cognatione plus quam centum viri et mulieres egentes coniugio. Totidem igitur cognationes invenire necesse est, de quibus singulis singuli eligantur viri et mulieres, quibus illi de una cognatione *singulis singulis* copulentur. Aut itaque detestabilia sunt *indubitanter* eorum² conubia, si intra septem generationes sunt, nec debent *reprehendere* nostra, quando cognati *coniunguntur* cognatis de alia cognatione, *quod nulla prohibet auctoritas vel ratio*; aut impossibile est, *ut dixi, servari*, quod praecipunt, ut scilicet tot cognationes exquirantur ad unius cognationis conubia, quot sunt in illa viri et mulieres petentes coniugia. Quod autem sine omni auctoritate et ratione fit contra rationem, absque dubio *rationabiliter* repudiandum *ludicatur*.

¹ aut] ut ms.

² non om. ms.

¹ prohibent fieri (cum A) B.

² eorum] illorum B.

NOTICE SUR UN MANUSCRIT CONTENANT LE PETIT CONTEMPTUS MUNDI.

Romain Pittet décrit dans sa thèse de doctorat¹, qui vient de paraître, parmi d'autres manuscrits un « *legendarium* » de l'ancienne abbaye d'Hauterive², actuellement ms. L5 de la bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg en Suisse. Il fait observer qu'il s'intercale dans les vies des saints qui s'y trouvent une partie hétérogène : un *liber de contemptu mundi*. Déjà Bertoni³ avait été surpris de trouver cette pièce. Lui aussi la trouve étrangère dans ce milieu, mais il n'en dit rien d'autre sinon qu'elle n'a rien à faire avec un poème attribué à saint Anselme et portant le même titre. Les travaux de B. Hauréau⁴, beaucoup plus instructifs en la matière, sont en effet cités par Bertoni, mais il utilise peu leurs résultats. Naturellement il n'avait pas encore sous les yeux l'édition la plus commode de ce petit ouvrage, souvent copié, tant de fois imprimé et attribué à des auteurs tellement différents, l'édition faite par Edward Schröder⁵. Celui-ci part d'un *Contemptus mundi* en idiome du Bas-Rhin, conservé, semble-t-il, dans un seul manuscrit⁶. Dans ce manuscrit il est précédé d'un Cato⁷ et d'un Facetus⁸ et suivi de Freidanks *Bescheidenheit*⁹ et d'un Lucidarius¹⁰. Schröder con-

1. *L'abbaye d'Hauterive au moyen-âge*. Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg. Tome XIII, Fribourg, 1934.

2. *Loc. cit.*, p. 113.

3. GIULIO BERTONI, *Notice sur la bibliothèque d'Hauterive aux XII^e et XIII^e siècles*. (*Revue des bibliothèques*, 1908, p. 217-228.)

4. B. HAURÉAU, *Sur les poèmes latins attribués à saint Bernard* (*Journal des savants*, 1882, p. 106-113 ; 166-179 ; 280-294 ; 400-415 et *Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la bibliothèque nationale*, II, 1891, p. 190 et IV, 1892, p. 313).

5. *Ein niederrheinischer « Contemptus mundi » und seine Quelle*. (*Nachrichten von der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*. Phil.-hist. Klasse aus dem Jahre 1910. Berlin 1910. S. 335-374.)

6. Ms. philos. in 8° N° 5 de la Ständische Landesbibliothek à Kassel, du milieu ou du commencement du XIV^e siècle. 77b-115b. *Loc. cit.*, p. 335 sq.

7. F. 142^a : Catho was eyn vromer man. — Dese kuorte wort doch wail besinne duo vints da tzeweyeldige meynunge ynne.

8. F. 42^a-77b : Wilch iuonc man ringen wilt na eren. — Bis duo wys so lis hie vroelych blomen die dich machen zuchten ryck.

9. F. 115b-139b : Ich bin genant bescheydenheyt — De hait sych seluer gar bedrogen vnd zimmert up den raynbogen.

10. F. 140a-222b.

state, que dans plusieurs manuscrits de la Hof- und Staatsbibliothek à Munich un *Contemptus mundi* en latin se trouve avec des voisins tout semblables de Cato en latin et Facetus¹.

Ce n'est pas le cas du *Contemptus mundi* dans le ms. L5 de la bibliothèque universitaire de Fribourg en Suisse. Ce codex de l'an 1300 environ se compose de la manière suivante : 9IV + II + 3IV + VII — I + VI + V + III — I + 2V + III + IV. On peut encore reconnaître soit entièrement soit partiellement les chiffres romains désignant les différents cahiers aux bords inférieurs des dernières pages de ceux-ci. C'est-à-dire : f. 8^v : I ; f. 16^v : II ; f. 32^v : III ; f. 40^v : V ; f. 48^v : VI ; f. 56^v : VII ; f. 72^v : IX ; f. 76^v : X ; f. 84^v : XI ; f. 100^v : XIII ; f. 113^v : XIII ; f. 125^v : XV. A la fin du neuvième cahier se trouvent, en outre, les caractères *gdi* et conformément le f. 73^r commence par les mots : *cum diocletiano*. De la même manière la dernière page de l'onzième cahier fournit les mots par lesquels commence f. 85^r : *et cum audisset quod acci*. Ce n'est pas par hasard que le dernier quartier du volume ne livre pas de désignation des cahiers. Car le livre terminait d'abord ses vies de saints par la *vita sancte elisabeth* f. 131^r. Puis on ajouta à celle-ci comme supplément le *Contemptus mundi*, dont il s'agit ici. Mais celui-ci aussi n'alla que jusque f. 133^v et ne couvrait même qu'une partie de cette page. On écrivit quelques vers sur l'espace libre, vers qui n'ont aucun rapport ni avec le *Contemptus mundi* ni entr'eux. Que ces vers mettaient fin au volume, c'est prouvé par les mots mis à la marge inférieure de f. 133^v : *Explicit liber sancte marie*². Ce ne fut que plus tard que l'on commença sur f. 134^r la *Vita sancte Marthe hospite xpi*. Par conséquent le *Contemptus mundi* n'est pas un entrefilet comme le veulent Pittet et Bertoni mais plutôt un appendice, quoiqu'il se trouve actuellement au milieu du volume. Intéressant pour la manière dont le codex est composé est le fait suivant : Sur f. 140^v se trouvent à côté d'une « probatio pennae » : *Reverendo patri* les caractères *uo emga* écrits de la main du copiste du texte. On devrait alors attendre qu'il ait continué sur f. 141^r par les paroles : *vero emengardis*. Mais au lieu de cela cette page commence par : *Incipit prologus in vita beati Roberti primi molismi abbatis. Et etiam cistercii*³.

1. *Loc. cit.*, p. 337 ; les sept mss de cette bibliothèque, dans lesquels se trouve notre texte, sont cités par Schröder, p. 343 s. ; cf. HAURÉAU, *Sur les poèmes, etc.*, p. 109 sq. ; voir aussi SCHRÖDER, *loc. cit.*, p. 343, n. 2 et surtout MAX MANITIUS : *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters III*, 1931, p. 783.

2. scil. in Altaripa.

3. Corr. de « cisterciensis ».

Cet Incipit se trouvait déjà sur la partie inférieure de f. 140^r. Sur f. 140^v commençait encore la *vita beati roberti molismensis* et allait jusqu'aux mots : *Pater igitur eius theodoricus ; mater*. Mais la phrase n'est pas, comme je viens de le dire, continuée sur la première page du cahier suivant. Celui-ci est plutôt un tout en soi. Déjà dans son extérieur : son parchemin est beaucoup plus mince et soigneusement préparé que celui de tout le reste du codex, qui est assez épais. Et si ce cahier se distingue déjà de ses voisins d'une manière frappante par son parchemin, on peut en dire autant de son écriture, qui est beaucoup plus nette et qui offre beaucoup de jolies initiales, contrairement aux autres parties du livre, privées ou presque de toute ornementation. Son texte ne s'étend, avec une *Narratio domni cononis abbatis morismundi* sur une vision de Robert de Molesmes, que jusqu'au milieu de la seconde colonne de f. 150^r. Le reste de la feuille resta blanc. La quatorzième et dernière pièce de tout le volume aurait dû être, selon la table se trouvant sur la feuille de garde, un *Enchiridium Alani de conquestione naturae*. Cependant on ne l'y trouve pas, mais à sa place : *Bone memorie Fratris Guillermi de Perauz Forma faciende et recipiende Confessionis*. Tel est l'Incipit sur f. 165^v inf. De la dernière feuille, 174, il n'est resté que le quart supérieur.

Les nombreuses questions, que suggère le *Contemptus mundi*, restent sans réponses dans le ms. L5 de Fribourg, jusqu'à présent peu connu. Il se tait surtout sur la question de l'auteur, question à laquelle on a répondu par une quantité de solutions qui n'en sont pas. Car notre texte, comme les autres¹, est anonyme et ne permet pas d'abandonner la sage réserve de B. Hauréau². Il n'y a également rien de nouveau à dire sur les différentes formes de vers qui ont été employées dans le poème³. Et quant aux relations de l'auteur au destinataire, le ms. L5 ne nous éclaire pas non plus. Il nous faut renoncer à rien ajouter à ce que nous savons ou croyons savoir parce que le texte du ms. L5 ne donne pas de vers supplémentaires comme d'autres manuscrits⁴. Mais sous un autre rapport L5 enrichit un tout petit peu

1. V. HAURÉAU, *Poèmes*, p. 109.

2. *Loc. cit.*, p. 113 : « Il vaut mieux toutefois, telle est notre conclusion, ne rien supposer. »

3. Cf. WILHELM MEYER, *Radewins Gedicht über Theophilus*. (*Sitzungsberichte der philos.-philol. und hist. Classe der k. b. Akademie der Wissenschaften zu München*. Bd. III. Jg. 1873, S. 49 sq, p. 90 ; SCHRÖDER, *loc. cit.*, p. 338 sq ; HAURÉAU, *Poèmes*, p. 109.

4. P. ex. ms. 15155 de la Bibl. Nat. ; cf. HAURÉAU, *Notices*, p. 313 : il y a dans ce texte des additions plus ou moins considérables. Ainsi notre copiste

nos connaissances : il réhabilite l'auteur de la version du Bas-Rhin. Du contraste entre *galle* et *gunst* dans les vers 199-200 Schröder a conjecturé que, dans le modèle copié par le Bas-Rhénan, devait se trouver une paire de mots à allitération, au lieu du vieux contraste rimé : *fel-mel*, c'est-à-dire les mots : *fel-favus*, de sorte que le copiste bas-rhénan aurait confondu *favus* et *favor*. Pour soutenir cette hypothèse Schröder ajoute dans une note¹ : On peut compter avec des fautes de ce genre chez notre auteur. Celui-ci a tout près de ce vers (v. 196), *fenyn der selen* pour le *virus amarum* de son modèle v. 84. Il lisait simplement *animarum*. Schröder tente alors de restituer le texte latin tel qu'il aurait existé dans le modèle du traducteur bas-rhénan². Et il a réussi à établir un bon texte par une application éclectique des pièces, manuscrites ou imprimées, qui lui étaient accessibles. Mais il n'a pas pu reconstruire le modèle de son manuscrit bas-rhénan. Car le traducteur bas-rhénan n'est pas responsable de l'erreur *animarum* pour *amarum* ; cet *animarum* se trouvait déjà dans son modèle. Ce qui est prouvé par la forme employée dans le ms. L5 à Fribourg. Sans doute cet accord dans une seule variante ne pourrait pas suffire pour prétendre que le traducteur du Bas-Rhin aurait eu à sa disposition un modèle correspondant et semblable à notre ms. L5. La faute *amarum-animarum* aurait pu avoir été faite indépendamment d'une recension latine par le scribe du ms. de Kassel. Mais l'existence d'un modèle correspondant avec ms. L5 devient beaucoup plus vraisemblable par d'autres analogies avec ce texte latin et par des divergences avec le texte de Schröder. En effet, une comparaison avec la version bas-rhénane offre quelques difficultés à cause de la manière relâchée de la traduction. Mais il y a quelques concordances qui sont significatives. D'autre part, il est également significatif qu'un correcteur a fait, peu de temps après le travail de notre copiste, un très grand nombre de corrections, qui s'accordent pour la plupart avec le texte compilé par Schröder et qui, en conséquence, condamnent le texte analogue au modèle de la version bas-rhénane. Que l'on observe la forme *mittit* au v. 1, la troisième personne au v. 27 au lieu de la seconde, traduite par : *Wes vreuwit sijch nuu der lijchem dijn* ; puis le singulier *gaudebit* et *flebit* au lieu du pluriel au

n'a pas trouvé sans doute assez injurieux le passage qui... concerne les femmes ; il y a joint en conséquence trente-cinq vers contre elles, qu'il a pris les uns ici, les autres là. »

1. P. 337, n. 1.

2. P. 345.

v. 29 traduit par beschriet et intfeyt au v. 91 ; le mot morsum au lieu de mortem au v. 178 traduit au v. 365 par bisz contrairement à la remarque de Schröder (p. 345, l. 3 d'en bas). Enfin, qu'on remarque que le vers 115, manquant dans le ms. L5, ne paraît peut-être pas, et les vers 159-160 et 349, qui y font défaut ne se rencontrent évidemment pas dans la version bas-rhénane.

HANS FOERSTER.

Nous donnons ici les variantes entre le texte reconstruit par Schröder et celui du ms. L5 de Fribourg avec les corrections de ce dernier ; elles pourront être utiles à une future édition critique.

TEXTE	CORRECTEUR	SCHRÖDER
1. mittit		1. mandat
2. multa	2. plura	2. plura
2. ea	2. hec	2. mea
4. serves		4. servas
6. in hac	6. sic	6. sic
7. utinam	7. ut tibi	7. ut tibi
13. diligit	13. diligit	13. diligit
15. Estimet	15. Estimat	15. Estimat
16. sibi		16. jam
18. sceno		18. ceno
23. res		23. rei
24. magnoque		24. multoque
24. queruntur	24. petuntur	24. petuntur
26. nullam per sortem	26. p.n.s.	26. p.n.s.
27. Cur caro letatur, que vermibus esca paratur		27. C. c. letaris, quia v. e. pararis
28. lugendi	28. luendi	28. luendi
29. gaudebit-flebit		29. gaudebunt-flebunt
31. jamjam		30. jam modo
31. Defectus in marg. biffé.	31. augmenta	31. tormenta
33. cito		33. caro
34 et 35. changés		
35. nimis ac gemebun- dum	35. nimis et moribundum	34. et pariter moribun- dum
36. quodcumque	36. quod carne	36. quod carne
37. ac	37. et	37. et
41. tremit	41. premit	41. tremit
45. delicias	45. divicias	45. divitias

TEXTE	CORRECTEUR	SCHRÖDER
47. Attrahimur-terimur		47. Atterimur-trahimur
50. lux umbra	50. velut u.	50. velut u.
51. sicque	51. Sic	51. Sic
52. dum		52. cum
53. unquam		53. numquam
54. loquar		54. loquor
61. bene scit	61. novit	61. noscit
62. mundum et pretio- sum	62. mundus-et pr.	62. mundus-aut specios- um
63. decorem	63. colorem	63. colorem
65. prestat	65. spirat	65. spirat
69. cur nunc		69. ego nunc
70. habet		70. ferat
73. Fercula mensarum		73. Gloria m.
74. claresque	74. ciphique	74. scyphique
76. spetiosus	76. spatiosus	76. spaciosus
78. Gloria		78. Gratia
79. relinquuntur-inveni- untur	79. relinquentur - inveni- entur	79. relinquentur-invieni- entur
80. sapiens quis		80. quis prudens
81 et 82. changés		
81. atque profanis	81. et male sanis	82. et m.s.
83. Causa luet	83. C. gravis	83. C. gr.
84. non est nisi virus animarum	84. nihil est nisi v. ama- rum	84. non e. n. v. amarum
86. decor		86. decus
91. subdant		91. subdent
92. his	92. hiis	
94. carmine	94. ordine	94. ordine
100. super illusos et su- per	100. sic i. et semper	100. sic. i. et semper
101. mittit		101. torquet
102. impietatem	102. anxietatem	102. anxietatem
103. amare	103. flamma	103. flamma
107. Cujus		107. Eius
108. suarum		108. sacrarum
110. domo	110. dona	110. dona
113. Hec sanctorum	113. H. est s.	113. Hic est servorum
114. qui	114. que	114. que
115. deest		
117. qui		117. quod
118. Plurima donantur		118. Plura tamen dantur
119. divine fons bonita- tis		119. f. d. pietatis
120. Qui pro labore brevi confert bona		120. Proque l. b. bona confert
121. queque	121. multa	121. multa
123. illi		123. mali
124. cernere		124. dicere

TEXTE	CORRECTEUR	SCHRÖDER
125. sed nec		125. necnon
127. terreque		127. vanumque
129. perdit		129. perdens
134. exterritus	134. extinctus	134. extinctus
137. Hec non finiri, sed semper videntur oriri	137. Nescit finiri, sem- perque videtur o.	137. Nescit finiri, sem- perque videtur oriri
138. rixando, gemit hec		138. vexando, gemitus
139. labores		139. dolores
141. seva		141. torva
145. hoc	145. hec	145. hoc
146. Ut		146. Et
147. semper	147. semperque	147. semperque
149. Semper exercentur- miserentur	149. Sic e.	149. Non exsternantur- miserantur
150. qui talibus		150. quam fortiter
152. Quid tunc thesauri, quid acervi pro- derunt auri	152. Q. t. th., quid acer- vus proderit auri	152. Q. nunc th., quid acervus proderit auri
153. mittentur in exte- riores		153. mittuntur ad infe- riores
159-160 desunt	in margine : Quam male securus, qui protinus est ruiturus. Nec bene letatur cui pena do- lorque paratur	159. Stat m. s. q. p. e. r.
162. incestus	162. incertas	162. incertas
164. Hee faciunt	164. Vel sic : Nec saciant etc.	164. Et faciunt
168. cito tradunt		168. traduntur
171. serves, vel	171. servet, vel	171. servet, si
175. tribuendo	175. distribuendo	175. distribuendo
176. hoc-quia		176. est-quod
178. morsum		178. mortem
179. mortale	179. procumbere	179. procumbere
180. Silicet e mundo	180. Sic est de m.	180. Sic est in m.
183. Hoc	183. Hic	183. Hic
186. vincit		186. vincat
190. curat		190. gliscit
193. Que bona quis tra- ctat, cum	193. Q. b. q. captat, cum	193. Cum b. q. tractat, tunc
194. Sed		194. Si
196. preciosus		196. speciosus
199. eternos sumit		199. ad summos tendit
200. locuplex fieri		200. fieri locuplex
203. Hic multum tolerat, quia gaudia sperat	203. Hec ideo tolerat, quia celi gaudia sperat	203. Hoc i. t., q. c. g. sp.
204 et 205. changés		

TEXTE	CORRECTEUR	SCHRÖDER
207. pecunia, nulla potentia		207. potentia, nulla pecunia
211. et		211. hec
215. hec		215. hoc
216. passio-carmen	216. passio-crimen	216. lesio-crimen
219. laborem		219. dolorem
221. Ista per merorem, perdidit veri regis amorem	221. Ista mereri, perdere v. r. a.	221. Illa mereri, perdere v. r. a.
227. Semine		227. Omnia
231. homines, quos		231. hominem, quem
234. are	234. arce	234. arce
235. Sed non discedens a magestate		235. Nunquam descendens a maiestate
242. nostros		242. multos
246. solvens ita		246. persolvit
248. exhonora vit		248. exoneravit
250. pia		250. sua
254. Tu ben novisti		254. Jam satis audisti
255. renovavit		255. reparavit
256. hec credis, nec ab	256. et credis, nec ab	256. hoc credas, nec ab hac
258. lacune remplie par :	258. vivens si non bene credit	258. male vivens non bene credit
260. que		260. quia
262. que norma		262. quod dogma
263. tenentibus		263. retinentibus
266. Hinc		266. Hanc
269. sic semper	269. sit semper	269. semper sit
272. jungeris-tu-sequeris		272. jungaris - nunc - sequaris
276. vivent		276. vivunt
281. referent-triumphum		281. referunt-tropheum
282. Que		282. Quod
288. dampna		288. damna
289. tocies		289. quoties
290. adversa		290. nocitura
292. districtio		292. destructio
294. quos vel	294. vel quos	294. v. q.
295. felix		295. nobilis
296. que bona parata	296. bonaque et parat	296. que sunt bona parata
300. tribuuntur		300. venient nova
303. deest		
305. genimua pellit	305. gerimina pellit	305. germina vellit
306. deest		
307. depellit	307. repellit	307. repellit
309. bonum	309. donum	309. donum
313. Cum		313. Qui

TEXTE	CORRECTEUR	SCHRÖDER
314. illos levat		314. l.i.
318. vero		318. vere
319. ubi		319. ibi
320. Christi		320. Domini
322. Et datur eternum decus		322. Nam decus eternum datur
323. paradisum	323. paradisus	323. paradisi
325. qui		325. cum
326. legens		326. libens
327. Non-quod	327. efface quod	327. Nec
329. illa		329. ista
331. Sed	331. Si	331. Ni
334. De regno celi non credit		334. Ad regnum celi non tradit
339. Jugiter		339 Semper et
340. nec habens qui quam vanitatis	340. n. h. q. novitatis	340. quod nil habet uti- litis
341. caro		341. corpus
342. Sed cum		342. Et dum
349. deest		
350. valde		350. multum
351. delectet		351. delectat
357. Sic		357. Hunc
361. Robur et etatem, tribuat quoque prosperitatem		361. Roboret etatem, tri- buatque tibi pro- bitatem.
365. suorum		365. piorum
366. sine		366. hinc
368. moresque		368. monitusque
369. credendo		369. vivendo
372. letificatum	372. beatificatum	372. beatificatur
373. vivit. Amen		373. regnat

LE GRAND POÈME BONAVENTURIEN SUR LES SEPT PAROLES DU CHRIST EN CROIX.

Depuis la fin du moyen âge, le nom du Docteur Séraphique († 1274) est attaché à un poème rythmique d'environ cent-soixante lignes, qui a pour thème les paroles prononcées par le Christ sur le Calvaire, telles que les quatre évangiles nous les ont rapportées conjointement. *Incipit opus sancti Bonaventure ualde deuotum de septem verbis domini nostri Ihesu Christi in cruce* : ainsi l'ouvrage est-il indiqué dans le recueil de Strasbourg qui porte la date de 1495 et, se trouvant au principe de la tradition, n'a pas cessé, jusqu'à maintenant, d'en fixer l'image, même matériellement¹ ; car la grande édition de Quaracchi, censée définitive, présente un texte assez peu différent quant au détail, et pareillement disposé².

Chacune des sept paroles donne lieu, tout d'abord, à une salutation expresse de Jésus, victime volontaire, qui permette le rappel des circonstances. Elle-même est alors produite, comme une sorte de conclusion, mais habituellement en sus du mètre, son propre tour s'y prêtant mal, hormis le bref « *Sitio* ». Par là se trouve-t-elle mise en relief, tout en faisant coupure, et les éditions, tant celle de Strasbourg que celle de Quaracchi, sont

1. *Tractatus quamplurimi sancti Bonaventure de volumine secunde partis*, fol. 278^v-279 : ainsi, d'après la souscription finale de ce second volume (in-folio). Le premier, qui est semblable, s'ouvre sur ce titre : *Incipit prima pars paruorum opusculorum beati Bonaventure doctoris seraphici*. De là, le nom donné couramment à cette magnifique collection de 1495 : *Opuscula*. — Une seconde édition, imprimée à Venise en 1504 est identique (t. II, fol. 185-185^v) ; je ne l'ai pas encore vu citée (un exemplaire est conservé dans la Bibliothèque Vaticane).

2. *Doctoris seraphici S. Bonauenturae S. R. E. episcopi cardinalis Opera omnia*, t. VIII (1898), p. 674-676, dans l'*Appendix plurium opusculorum quae sunt dubia*, pp. 581 sqq., et sous la rubrique : *Opusculum VII. Rhythmica*, pp. 667-678 (dernier « opuscule » de cette série). En dépit du nom donné à cette série, les éditeurs, réserves faites, entendent bien défendre l'authenticité, à tout le moins comme probable. Outre la première note relative au texte (ib., p. 674, n. 3), j'indique tout de suite les « *Praenotanda* », concernant les cinq poèmes rythmiques discutables (p. 667, n. 1), les « *Prolegomena* » du même volume (pp. xciv et cvi), et la « *Dissertatio* » sur l'ensemble des écrits (t. X, 1902, p. 20). Tout en restant un peu vague et globale, l'opinion des savants éditeurs ressort assez bien de ces diverses remarques, qui tendent à justifier le bien-fondé de la tradition, valable aussi longtemps que des faits nouveaux ne l'aurent pas contredite.

justifiées de désigner cette première partie, à chaque fois : *Primum Verbum*, *Secundum Verbum*, etc. Le poème reprend ensuite sa marche, comme précédemment, sous la forme d'une prière directe et un peu moins longue, qui fait réplique à propos de chaque thème ; d'où un nouveau titre marqué par les éditeurs : *Oratio*. Seule, la septième parole fournit, pour terminer avec quelque emphase, un développement plus abondant sur la mort expiatrice du Christ. Les précédents morceaux s'étendant chacun sur un peu plus de vingt lignes (citation comptée), celui-ci en comprend trente environ ; et l'on obtient ainsi le total donné. Il est assez vraisemblable que, dans cet ensemble, plusieurs vers postiches aient été intercalés successivement ; mais le dessin général reste clair et ferme, traduisant l'intention certaine de l'auteur.

La distribution des paroles sacrées est faite suivant l'ordre que le moyen âge avait déjà fixé et qui a dès lors prévalu, ressortant en effet, assez naturellement, de l'examen des récits évangéliques, celui-là même, du reste, que l'exégèse la plus attentive a cru devoir retenir, à un détail près ¹. On verra néanmoins que des anomalies notables n'ont pas laissé de s'introduire au milieu du commun accord, et précisément dans la nouvelle édition que nous avons à proposer. Les grandes synopses narratives de Pierre Comestor ² et de Zacharie le Chrysopolitain (Besançon) ³ présentent donc, sans toutefois marquer des chiffres ni, par conséquent, établir proprement une série, cette succession justifiée : d'abord, les deux premières paroles livrées par S. Luc (XXIII, 34^a et 43) : DIMITTE, concernant les bourreaux ; HODIE, à l'adresse du bon larron ; puis, la première parole connue par S. Jean (XIX, 26-27), réunissant la Vierge et le Disciple : MULIER ; au centre du développement, pour ainsi dire,

1. Je me réfère à la *Sinopsi Evangelica* du P. M.-J. LAGRANGE (Barcelona, 1927), p. 163 sq. Les dernières paroles sont distinguées de cette façon : *Prima uox Christi, ueniam pro Iudaeis implorantis* (n° 291) ; *Secunda uox Christi, matrem discipulo committentis* (n° 293) ; *Tertia uox Christi, Paradisum latroni poenitenti promittentis* (n° 295) ; *Quarta uox Christi, a patre derelicti* (n° 296) ; *Quinta uox Christi sitientis* (n° 297) ; *Sexta uox Christi : Consummatum est* (n° 298) ; *Septima uox Christi, spiritum suum patri commendantis* (n° 299). Par rapport à la tradition commune, la seule différence porte donc sur l'interversion du premier texte de S. Jean et du second de S. Luc ; en d'autres termes, le Christ s'adresse ici à la Vierge, avant de s'adresser au larron. Dans son commentaire général, *L'Évangile de Jésus-Christ* (Paris, 1928, pp. 566-572), le P. LAGRANGE s'attache à la même distribution. Dès le moyen âge, d'ailleurs, l'échange susdit entre la seconde et la troisième parole se laisse constater ; voir ci-après.

2. *Historia Scholastica* (P. L., cxcviii, 1629 sq.).

3. *Unum ex quatuor* (P. L., clxxxvi, 576 sq.).

le cri de la dérélliction, propre à S. Marc et à S. Matthieu ensemble (XV, 34 ; XXVII, 46) : ELI ; enfin, les paroles suprêmes attestées par S. Jean (XIX, 28 et 30^a) : SITIO, CONSUMMATUM EST, et par S. Luc (XXIII, 46^a) : COMMENDO. Au XII^e siècle, telle était la suite reconnue des scènes de la Crucifixion, entre la sixième et la neuvième heure ; à plus forte raison, au XV^e siècle¹. Or il est très remarquable, eu égard aux lacunes et aux hésitations des plus célèbres commentaires², qu'on la rencontre

1. Voir, notamment le *Monotessaron* de Gerson (cap. 147 et 148) : *Opera omnia*, III (1706, col. 196 sq.) et l'*Expositio in Passionem Domini* du même écrivain, *ib.*, col. 1190-1199, où la synopse est de nouveau incluse. On peut rapprocher l'*Histoire de la Passion de Jésus-Christ* par Olivier Maillard (éd. G. PEIGNOT, Paris, 1835, pp. 55-61).

2. Un coup d'œil donné à cette copieuse littérature cause de la surprise. Nulle part, que je sache, ni dans les ouvrages originaux des Pères, ni dans les compilations de leurs successeurs, à l'époque carolingienne, ou les premiers essais personnels, d'un Pascase Radbert, par exemple, et d'un Rupert, la synthèse parfaitement simple qu'offrent les synopses n'est réalisée ni même envisagée. Chacun s'en tient au texte de l'évangile particulier qu'il a pris pour tâche d'expliquer. Il est nécessaire de remonter jusqu'à l'époque de saint Ambroise et de saint Augustin pour constater un effort dans ce sens, si l'occasion n'est pas défavorable. On ne peut attendre de saint Jérôme, commentant S. Matthieu en toute hâte, qu'il déborde les frontières de son sujet. L'évêque de Milan, qui semble pressé, lui aussi, d'achever une belle rédaction cadencée de ses homélies sur S. Luc, négligera même de relever la première parole ; en revanche, aux deux autres qui lui étaient fournies par l'évangéliste (*Expositionis in Lucam l. X* : § 121 et § 126), il joint le texte commun aux deux synoptiques (§§ 127 et 129) et le premier de S. Jean (§ 131), mais sans insister sur leurs relations. L'étonnant est en effet que le cadre restreint des dernières heures de la Passion n'ait pas engagé les commentateurs dans une description complète et serrée. Saint Augustin fait comme les autres dans ses *Tractatus* sur S. Jean ; mais le dessein même qui lui dicte son *De Consensu euangelistarum*, et comporte une espèce de synopse, le force d'aborder directement la question des particularités et divergences. Dans cette intéressante et courageuse discussion, parfois difficile, il n'a pas à mentionner non plus la première parole ; il se contente de relever la seconde (c'est-à-dire *Hodie* : l. III, 16. 53), et n'indique la troisième (*Mulier*) qu'après coup (*ib.*, 21. 58). Aucun de ces textes ne causait le moindre heurt. Il n'en allait pas de même des autres, qui ont l'air de se précipiter presque ensemble, à tout le moins les trois qui proviennent chacun d'une source distincte (*Heli*, *Consummatum est*, *Commendo*). Le Docteur montre en deux courts chapitres (*ib.*, 17. 54 — 18. 55) comment il n'est pas malaisé de les faire s'accorder. Il ne cache pas toutefois l'embarras où le met la rivalité apparente des deux derniers ; et c'est à ce propos, après avoir donné discrètement la juste solution, qu'il formule le plus fécond des principes, en matière d'exégèse évangélique : « Sed quous ordine quilibet arbitretur dici potuisse, hoc magno opere cauendum est, ne cui uideatur quisquam euangelistarum alteri repugnare, si uel tacuit quod alius dixit aut dixit quod alius tacuit » (*P. L.*, xxxiv, 1192 ; cf. l'édition critique de WEHRICH, 1904, p. 343). Mais en attendant, pour ce qui est des paroles proférées sur le Calvaire, l'on aperçoit bien que l'idée n'était pas d'en composer une série, seulement de rapprocher quelques-unes ou de montrer qu'elles ne se contraiaient pas. Après ces premières ébauches, il restait donc beaucoup à faire, surtout s'il s'agissait d'arriver à un compte invariable et déterminé. Je ne vois pas que l'on ait obtenu ce résultat autrement que par le moyen des

déjà, sans aucun déplacement, dans l'Harmonie de Victor de Capoue ¹, laquelle remonte au VI^e siècle. Ce n'est pas le lieu d'approfondir ces questions scripturaires ; mais il importait de faire constater la solidité de la position médiévale. Les sept paroles, avant même d'être l'objet d'une attention et d'une dévotion particulières, dont il reste à montrer l'origine, constituaient une sorte de règle accréditée. Notre opusculé, dans son double état, n'est que l'un des témoins de sa validité. On l'acceptait sans discussion, mais on pouvait la violer par mégarde ou caprice.

Le poème appartient au genre rythmique, dont l'alternance des accents et l'observation de la rime sont les seuls principes reconnus : pâle figure de l'ancien mètre, mais tracée sans grand effort. Les lignes, constituées par la juxtaposition de deux octosyllabes dits iambiques (accent au baissé), vont régulièrement deux à deux, de manière à composer matériellement une petite strophe ², et riment par hémistiches. Ce jeu voulu des rimes mérite quelque attention. Car, si l'auteur a choisi cette forme expressive du rythme, plutôt que la prose libre et banale, c'est surtout, sans doute, afin de capter plus sûrement, par le moyen des consonances semblables, l'esprit de ses lecteurs. Notons donc, pour n'y plus revenir, que les rimes s'agencent, au cours de la double ligne ou strophe : soit, le plus souvent, selon le schème normal *abab* (rimes croisées) ; soit, assez fréquemment et même en séries ³, selon le schème *aaaa* (rimes uniformes) ; soit enfin, exceptionnellement, selon les schèmes irréguliers *aabb* et *abba* (rimes interverties). Toute cette poésie, en effet, qui (répétons-le) consiste surtout dans la forme, en vue de produire une impression auditive, est assez lâche et d'une facture facile, voire un

synopses, et je n'ai réussi, comme on le verra mieux plus loin, à trouver avant le XII^e siècle aucun témoignage net en faveur du septénaire traditionnel. Car il n'est pas moins curieux d'observer que le nombre sept, si tentant, et dans lequel on a su faire entrer dès l'antiquité tant de séries diverses, n'ait été appliqué que si tardivement au groupe des dernières paroles du Sauveur, facile pourtant à circonscrire.

1. Cf. *P. L.*, LXVIII, 351 sq.

2. Dreves adopte cette disposition dans les deux éditions qu'on lui doit (voir ci-après). Le procédé est défendable. Il fait mieux ressortir l'origine ou la nature iambique du morceau, et montre ainsi comment l'on a réellement sous les yeux un décalque de l'antique strophe « ambrosienne », répandue dans toute l'Église par l'hymnaire monastique. Mais, en revanche, l'agencement des rimes perd beaucoup, selon moi, de sa clarté ou de sa force. Je préfère donc, pour mon compte, traiter, chaque élément iambique (ou tétrapodie) comme un hémistiche proprement dit.

3. On aura, en pareil cas, de vraies chaînes : *aaaaaaaa* (deux strophes rimant uniformément). Cette insistance dans la monotonie a son effet indéniable.

peu vulgaire. Les règles ne comptaient guère, aussitôt qu'elles causaient le moindre embarras. Leur rôle était de se tenir au service du sentiment religieux qui les employait à ses fins. Aussi le mérite et la valeur durable d'un tel ouvrage ne sont-ils pas pour nous désormais, tout comme pour l'auteur responsable, dans sa tenue littéraire, mais dans la qualité de son inspiration. C'est l'amour unique du Christ souffrant et mourant que celui-là ressentait et que l'ardeur de sa foi voulait communiquer. La passion du Christ devait exciter la compassion du chrétien, et l'emploi du thème des sept paroles, dans le cadre et par les procédés d'un rythme, n'avait pas d'autre raison d'être ou, si l'on veut, d'excuse. Ajoutons que cette prière mesurée et rimée était faite, selon toute apparence, pour être récitée privément, pour l'édification de l'âme, peut-être même apprise par cœur ; mais on la conçoit mal, lue en public, à haute voix, ou bien encore chantée.

Le texte imprimé en 1495 parmi les « opuscles » de saint Bonaventure — celui-ci avait été « canonisé » en 1482 — prit place, comme de droit, dans la première édition complète des « œuvres », qui parut à Rome à la fin du XVI^e siècle, entreprise à la demande de l'ancien Mineur Sixte-Quint, terminée au temps de Clément VIII. Il se présente vers la fin de l'avant-dernier tome ou sixième, sous cette rubrique : *Sancti Bonaventurae eximii Ecclesiae doctoris opusculum de septem verbis Domini in Cruce*¹. Son authenticité est par là même tenue pour incontestée et incontestable ; c'est la possession pure et simple, au titre d'une tradition séculaire, que les éditions successives des « œuvres » (Mayence 1609 et Lyon 1668) font valoir pareillement. Entre temps, l'historien Luc Wadding s'étendit longuement, dans sa bibliographie franciscaine, sur les ouvrages du plus illustre écrivain de l'Ordre ; mais, au sujet du rythme, il ne put que constater le silence de tous les érudits et chroniqueurs jusqu'en plein XVI^e siècle, un seul excepté, Marianus Florentinus († 1528) ; le *Fasciculus Chronicorum* de celui-ci, qui s'arrête à l'année 1486, mentionnait : *Meditationes de septem verbis Domini*, à la

1. *Sancti Bonaventurae ex ordine Minorum S. R. E. episcopi card. Albanen. eximii Ecclesiae doctoris Operum tomus sextus, complectens primam et secundam partem Opusculuorum* : Ex Typographia Vaticana (1596), p. 448 sq. Voir, pour le reste, le tableau de cette édition « romaine » ou « sixtine » dans le programme du P. FIDELIS A FANNA, *Ratio novae collectionis operum omnium sive editorum sive anecdotorum in lucem edendae* (Turin, 1874), p. 32 ; tableau reproduit en tête de l'édition de Quaracchi, op. laud., t. I (1882), p. xvi. Dans cette liste générale le poème porte le n° 38. Wadding a donné, d'autre part, une description de chaque volume (voir ci-après).

suite des *Meditationes vitae Christi*, beaucoup mieux connues¹. Il est clair, du reste, que l'autorité de l'édition Vaticane, pour Wadding, l'emporte sur toutes les difficultés possibles. L'opposition ne se déclara qu'au siècle suivant, d'abord dans le répertoire d'Oudin (1722)², puis dans l'édition de Venise (1751)³. De part et d'autre, le préjugé est notoire, et l'on ne prend la peine de donner aucune raison qui puisse convaincre, ni même être rétorquée ; presque toutes les compositions poétiques, attribuables en même temps à saint Bonaventure, sont écartées par une fin de non-recevoir et pour un motif général d'indignité, celle-ci sans doute étant placée dans la forme littéraire. Les nouveaux historiens de l'Ordre, Bonelli⁴ et Sbaraglia, ne tardèrent pas à réagir vivement, tout en proposant des corrections de détail qui donneraient une meilleure allure au texte. Sbaraglia, surtout, est très affirmatif⁵, et son opinion a prévalu jusqu'à l'époque moderne⁶.

Mais l'on comprit enfin que le devoir d'examiner les manuscrits⁷ était non moins urgent qu'inévitable, si l'on voulait faire

1. *Scriptores Ordinis Minorum* (Romae, 1650), p. 65 ; dans l'édition commune, à laquelle est joint le *Supplementum* de Sbaraglia (1806), p. 45^a. La réédition de 1906 est toute semblable à cette dernière. Outre Marianus, Wadding avait consulté et nommé : « Henricus Gandavensis », Jacobus Oddo Perusinus, Barthélemy de Pise et son continuateur (Jeremias Bucchius), Gulielmus Eysengrinus, Trithème.

2. *Commentarius de scriptoribus ecclesiasticis*, III, 409.

3. Je n'ai pu l'atteindre directement. Voir le texte cité par E. JALLONGHI, *I Ritmi Latini di S. Bonaventura*, p. 164, avec cette référence : [*Opera cum*] *Diatriba*, p. 134.

4. *Prodromus ad opera omnia S. Bonaventurae* (1767), 662 sq. En réalité, Bonelli dépend des recherches entreprises par Sbaraglia († 1763) ; mais l'ouvrage de celui-ci ne fut publié qu'en 1806, avec la réédition de Wadding. D'autre part, Bonelli a donné une nouvelle édition du poème, qui peut encore rendre service en raison de ses notes, dans le *Sancti Bonaventurae... Operum Omnium... Supplementum*, t. III (Trente, 1774), pp. 1163-1167, avec ce titre : *Meditationes carmine scriptae in septem Verba, quae in Cruce Christus Dominus protulit*.

5. *Supplementum et castigatio ad Scriptores trium Ordinum S. Francisci*, p. 149 (n° 20) : « estque Opusculum Bonaventurae dignum, eiusque phrasis minime sordida ac inepta, sed verbis ac sensibus propriis expressa. »

6. Témoin l'édition de PELTIER pour Vivès (Paris, 1864), t. XIV, 175.

7. Les derniers éditeurs franciscains parlent de manuscrits employés ou laissés par Sbaraglia. Il est vraisemblable en effet qu'il en ait cherchés et consultés ; mais ils ne sont pas indiqués d'une façon assez précise, et l'on est tenté de croire qu'il s'agit seulement là de copies ou rédactions factices ou récentes dont la valeur reste inappréciable. En un endroit (t. VIII, p. cvi), on mentionne de fait un manuscrit de Florence, qui n'est pas autrement connu ; en un autre (ib., p. 674), c'est d'un manuscrit d'Assise qu'il est question, mais sans autre référence. Sbaraglia lui-même ne se recommande expressément d'aucun exemplaire manuscrit, pas plus que Bonelli, et la manière dont il corrige le texte a toute l'apparence du procédé conjectural : « (error) facile tamen dilui potest hoc modo. »

droit à la vérité. Toute la belle entreprise de Quaracchi procède de cette pensée fort simple. L'on ne saurait trop louer l'esprit qui anima les nouveaux éditeurs et leur permit d'aboutir, ni se féliciter assez des résultats d'ensemble qui furent la récompense de leur zèle. Il n'est pas interdit, pourtant, d'estimer que certaines parties, jugées peut-être moins importantes, ne reçurent pas toute l'attention qu'elles méritaient. Le poème sur les sept paroles appartient, nous semble-t-il, à cette catégorie quelque peu négligée. Trois manuscrits seulement sont désignés, et l'on avoue n'avoir collationné que le premier, lequel remonte au début du XVI^e siècle¹. C'était assez, en rigueur de cause, pour contrôler et redresser, çà et là, la lettre des éditions antérieures, mais non pas à beaucoup près, évidemment, pour donner une juste idée de la diffusion du poème. Voilà de quoi, en effet, l'on désirait être informé aussi complètement que possible, tout autant que des modalités de l'attribution, et beaucoup plus, à vrai dire, que des minimes conflits de variantes. Cette édition de 1898 ne nous intéresserait guère, en définitive, si le sentiment des éditeurs ne s'y exprimait avec un art délicat touchant la nature du patronage traditionnel. Force était bien de constater successivement : que les manuscrits ne se présentent pas nombreux, même réserve faite de ceux qu'une recherche plus tenace pourrait aligner ; que les trois signalés ne permettent pas de remonter plus haut que la fin du XV^e siècle (ce qui maintient strictement dans le plan de l'édition de Strasbourg), et, par suite, qu'aucun texte ne nous vient des temps proches de l'auteur supposé ; que le nom du Docteur Séraphique manque même dans l'un des trois ; enfin, que nul témoignage littéraire ni historique n'est à portée qui puisse garantir sûrement l'authenticité. D'autre part, la tradition, même faible et tardive, restait un fait certain et gardait sa propre valeur. La conclusion sera donc d'accorder à l'opuscule le bénéfice du doute, en le distinguant des *Spuria* ou apocryphes décidément condamnés, et de respecter, dans cette mesure, l'opinion reçue : *Deficientibus antiquioribus testimoniis, hymnus adnumerandus est dubiis opusculis*². Ce qu'il faut entendre suivant la note donnée, en dernier verdict, aux cinq poèmes « douteux », qui se présentent à peu près de la même façon : *plus minusve certa vel probabilia esse videntur*³.

1. *Op. laud.*, t. VIII (1898), p. cvi, et cf. p. 674 sq.

2. *Ib.*, p. cvi.

3. T. X (1902), p. 20. Je dois faire remarquer que le *Philomena*, c'est-à-dire le second des quatre poèmes « douteux » (celui des sept paroles se présente troi-

Quoique, à la suite de cet examen réfléchi autour d'un héritage de famille, le nom de saint Bonaventure l'emporte finalement ou, si l'on préfère, provisoirement, sur la foi des manuscrits livrés, la prudence de l'attitude prise par les éditeurs de Quaracchi ne laisse pas d'étonner le lecteur désintéressé, ni même de lui paraître excessive. Car, après tout, le cas n'est pas invraisemblable d'un ouvrage du XIII^e siècle, même fort goûté, dont nous n'aurions que peu de témoins, et relativement récents. Au surplus, il est avéré que Bonaventure a composé des poèmes rythmiques, à propos de la Passion et de la Croix précisément ¹, et facile d'observer que les huit hymnes de l'*Officium de passione Domini*, par exemple, ne diffèrent pas sensiblement, pour la forme et le ton, des autres rythmes réputés « douteux ». Ne serait-ce pas que, par scrupule, l'on ait craint, si l'on se fût comporté autrement, d'en imposer à l'opinion du dehors, et d'avoir l'air de céder trop à l'esprit de caste ² ? Il est remarquable en effet que des critiques plus détachés se sont montrés moins exigeants.

Dreves, l'organisateur et pourvoyeur infatigable de l'immense série des *Analecta Hymnica*, avait produit dès 1893, sans s'apercevoir de son identité, un texte du poème sur les sept paroles, qui lui était parvenu anonyme en deux manuscrits d'origine germanique ou flamande ³. Mieux instruit, il s'occupa de rechercher de nouveaux exemplaires, et ne tarda point à pouvoir établir à son tour, en 1907, une édition proprement documentée,

sième) est bien certainement l'œuvre du franciscain John Pecham († 1292), archevêque de Cantorbéry, en 1279.

1. Principalement, le poème qui complète son *Lignum vitae*, et commence ainsi : *O crux frutex salvificus / Vivo fonte rigatus* (ib., VIII, p. 86 sq.) ; et les hymnes incluses dans l'office de la Passion (ib., pp. 152-157).

2. Une autre raison, qui n'est pas inconciliable avec celle-ci, est donnée par les éditeurs eux-mêmes, de l'évidente circonspection dont ils firent preuve en traitant de tous les poèmes « douteux ». Cet aveu délibéré est digne de mémoire (le mot distingué par l'italique est tel dans l'original : « De singulis his carminibus certum iudicium ferre eo minus audemus, quia his novissimis annis circa poemata, praesertim religiosa, medii aevi gravissimae disquisitiones institutae ac fere innumera hucusque ignota ex pulvere bibliothecarum eruta et in multis magnisque voluminibus publicata sunt continuoque publicantur ; insuper arduae de auctoribus quaestiones, multiplicatis novis documentis, melius quam antea solvuntur. Viris magis expertis in his studiis sententiam definitivam cedentes, opinamur... » (t. VIII, p. 667 : *Praenotanda*). En d'autres termes, les éditeurs, qui visent sans le moindre doute la collection des *Analecta Hymnica*, entendent prendre leurs précautions à l'égard de « trouvailles » qui pourraient, quelque jour et tout à coup, ruiner des assertions trop nettes et confiantes. En quoi, pour le cas du poème des sept paroles et pour celui du *Philomena*, cette méfiance et ce pressentiment étaient justes.

3. *Pia Dictamina*, t. XV des *Analecta*, pp. 40-44 (n° 20).

grâce au concours de six témoins ¹. Dans la liste, ne manquent pas de reparaitre les trois recueils cités par les éditeurs franciscains. L'apport n'en est pas moins considérable. Si l'on ajoute les deux manuscrits anonymes, et celui que j'ai eu la chance de rencontrer, c'est donc neuf manuscrits qu'on peut rapprocher désormais, non seulement pour bâtir le texte, mais, ce qui importe davantage, pour imaginer le crédit dont a joui l'opuscule au terme du moyen âge. Ces subsides divers seront présentés tout à l'heure en bon ordre, et classés. Pour le moment, ce qui mérite d'être souligné, c'est que Dreves, dont l'expérience était vaste, sinon parfaitement nuancée, en la matière, n'a pas hésité à reconnaître, en fin de compte et sauf une légère réserve de principe, que notre poème pouvait être revendiqué pour saint Bonaventure sans difficulté, la principale raison étant qu'il ne se distinguait pas, quant à la forme extérieure et au mode d'expression, des autres compositions indiscutables ou mieux attestées ².

Pour le Dr Ernesto Jallonghi, qui consacra plus tard une longue monographie, un peu diffuse, méritoire d'ailleurs, à toute l'œuvre poétique du Docteur franciscain ³, et introduisit dans ce cadre élargi une nouvelle édition du rythme suivant la lettre du manuscrit de Salzbourg ⁴, toutes objections, voire tout « soupçon » relatif à l'authenticité, finissent par s'évanouir après une étude comparative et minutieuse ⁵. A l'en croire, il suffirait de négliger les contingences de la transmission et de s'appliquer à l'examen direct du texte, tout en ayant l'œil ouvert sur les autres ouvrages de Bonaventure. La méthode est, assurément, recevable, et peut se révéler féconde. N'est-ce pas se

1. *Hymnographi Latini* (Zweite Folge), t. L de la même série, pp. 577-582 ; les autres compositions rythmiques qu'il est permis de laisser au compte de s. Bonaventure sont reproduites en même temps, et documentées avec le même soin.

2. « Dieser Hymnus wird Bonaventura nur in jüngeren Handschriften zugeschrieben... Wir kennen aber scheinbar auch keine älteren Handschriften. In der äusseren Make der sieben Lieder (les sept parties du poème) ist nichts, was die Autorschaft Bonaventuras ausschliesse... Inhaltlich liegt nichts zutage, was gegen Bonaventura spräche, ja es ist sogar eine grosse Ähnlichkeit zwischen diesem Werke und dem *Lignum Vitae* nicht zu verkennen. So wird man sich dem Urteile des neuesten Herausgeber der Werke Bonaventuras anschliessen müssen... » (16., p. 582).

3. *I Ritmi Latini di S. Bonaventura* (Roma, 1915), in-8° de 254 p.

4. *Ib.*, pp. 225-229. L'éditeur nous informe (p. 165 n. 2), qu'il a eu recours à l'original.

5. *Ib.*, pp. 164-170 : section consacrée spécialement au *De septem Verbis*, en dépendance de la rubrique générale : *Ritmi Autentici*, qui en dit long déjà (p. 133).

flatter, pourtant, outre mesure que d'avoir une confiance quasi aveugle en la force de l'esprit d'observation, quand il n'a pour objet immédiat qu'une matière amorphe et sans cesse fuyante, du point de vue littéraire? Aussi en vient-on presque fatalement à ne s'attacher plus qu'aux sentiments qui gisent par derrière. Mais alors on retrouvera probablement, et l'on définira assez bien l'état d'âme franciscain, et particulièrement l'amour du Christ souffrant, avec le cortège des émotions qui sont capables de le traduire sincèrement. L'autorité précise du Docteur Séraphique, seule en cause, ne sera pas mieux établie pour tout cela, ni garantie. C'est plutôt l'Ordre entier qui devient responsable, en définitive; car quel vrai Franciscain et fidèle à sa vocation n'aurait pu émettre de tels accents ¹, sans être le moins du monde poète, ni non plus comparable, pour le talent ou le savoir ou la sainteté, à Bonaventure? Nous pourrions, aussi bien, contester les résultats surprenants auxquels le Dr Jallonghi est arrivé de proche en proche par l'application de ce périlleux système. Il l'a conduit en effet à réunir aux cinq poèmes « douteux » de Quaracchi, devenus « authentiques » sans restriction, quatre autres rythmes qui ne seraient pas moins authentiques, mais que personne n'avait plus la prétention de défendre depuis les inventaires de Sbaraglia ou de Bonelli.

Il n'est sans doute pas indifférent de déterminer de quelque façon le milieu spirituel d'un ouvrage littéraire, d'un poème surtout. Mais la force probante des conclusions obtenues de cette manière ne sera jamais complète; et il est trop clair qu'elle doit rester subordonnée à l'examen préalable de la tradition matérielle. Accordons que saint Bonaventure aurait pu, ou même qu'il a pu composer le poème sur les sept paroles. Mais l'a-t-il composé? Question de fait, que les manuscrits donnent parfois

1. Je me borne à citer cette remarque du Dr. JALLONGHI, qui tient une place principale dans son étude: « In ognuna delle ampie strofe spira una tenerezza infinita. Solo un'anima tutt' assorta nell' atroce visione del Calvario poteva scrivere con un senso di pietà così vivo. Negli accenti amorosi, nell' esclamazioni continue, negli slanci di fervore e nelle parole singhiozzanti è sempre lo stesso cuore di chi invocava anche lui da Gesù, come il Padre di Assisi, le stimmate di dolore sulle sue carni ardenti. Gli spasimi di Lui gli davano allo spirito una dolcezza ineffabile, e però ogni verso qui gronda lagrime e un alto tono elegiaco domina da capo a fondo tutto il ritmo » (*op. laud.*, p. 166). La description peut être exacte, quoique, à dire le vrai, j'incline à la trouver exagérée. Mais l'argument, comme tel, ne prouve pas grand'chose. L'auteur a beau ajouter, aussitôt après: « Il suo pianto sconcolato è quello delle meditazioni sul Cristo morente nella *vitis mystica* ». Ceci encore peut être juste. Mais il ne sera pas moins juste de rapprocher les nombreux écrits de l'école franciscaine que la compassion au Christ crucifié a pu inspirer, et qui ne sont pas moins vibrants.

le moyen de trancher en un sens ou en l'autre, mais bien rarement, à moins de chances exceptionnelles et d'un labeur extrême, les procédés ordinaires de la critique interne.

Sans insister davantage sur les suffrages accordés ici ou là, pour des raisons analogues de sentiment, à l'autorité du Docteur¹, revenons donc aux humbles témoins du texte, pour les considérer un peu mieux. L'enquête qui fut menée simultanément à Quaracchi et à Munich fournit cette suite alphabétique.

1. BERLIN. *Theol. qu.* 29: provenant de Lenin (Cîteaux); saec. XVI (an. 1518). Fol. 76-84 : *De verbis domini septem in cruce...* (à la suite du « *Laudismus sancti Bonaventurae de sancta cruce* »²).

2. GAND. N° 212 (37) : provenant de Waerschoot (Cîteaux)³; saec. XV-XVI. Fol. ? : même titre que le précédent, apparemment, en tout cas anonyme⁴.

3. MUNICH. *Clm.* 9084: provenant des Frères-Mineurs de Munich; saec. XV-XVI. Fol. 91^v-93^v : *De septem verbis Domini in cruce*⁵.

4. PARIS. Bibl. Mazarine n° 996: provenant des Frères-Mineurs de Troyes⁶; saec. XVI (an. 1516). Fol. 119-121 : *Incipit opus seraphici*

1. On pourrait relever celui de P. FERET, qui a rompu une lance en faveur de Bonaventure poète, dans sa « Revue littéraire » des plus illustres professeurs dont Paris put s'enorgueillir (*La Faculté de théologie de Paris...*, II, 1895, p. 284 sq.). On a même songé à tirer parti de la brève notice du *Repertorium Hymnologicum* de CHEVALIER (n° 9676), sous prétexte que le seul nom de Bonaventure y est indiqué).

2. L'admirable catalogue de V. ROSE donne la description complète sous le n. 849 des « Codices Electorales » : *Verzeichnis der Lateinischen Handschriften (zu Berlin)*, II, 2 (1903), p. 982 sq. Dreves s'est servi de cet exemplaire, en même temps que celui de Gand, pour son édition des *Analecta Hymnica*, XV, p. 40 sq. : trois variantes seulement sont signalées, mais aucune dans le manuscrit de Gand. Le texte imprimé serait donc le même, sauf ces minimes différences, dans les deux recueils.

3. Prieuré situé à trois lieues de Gand, réuni à l'Ordre en 1444, sous le vocable de « *Curia Beatae Mariae* » (Vrouwenhove). Plusieurs manuscrits venus de là sont conservés à Gand, avec cet *ex-libris* : « *Liber monasterii ordinis Cisterciensis in Warscoten* » (cf. Jules de SAINT-GENOIS, *Catalogue méthodique et raisonné des manuscrits de la bibliothèque de la Ville et de l'Université de Gand*, 1849-52, p. 48).

4. Voir DREVES, *op. laud.*, p. 44. Le susdit catalogue le présente sous le n° 520 (p. 368), comme un « recueil de prières en latin, partie en prose, partie en vers rimés » (90 pp., « écriture du XVI^e siècle »). Il indique en outre que ce volume « appartenait à Daniel Rycx, fils de Pierre, de Blankenberghe, qui entra dans le couvent de Waerschoot en 1498, et célébra sa première messe à Blankenberghe en 1505 ».

5. Signalé par les éditeurs de Quaracchi, qui datent : XV^e s.; collationné par Dreves (*Analecta Hymnica*, L, p. 581 sq.), qui date plus largement : XV. Le recueil est décrit brièvement dans le *Catalogus* établi par K. HALM et W. MEYER, IV, 1 (1874), p. 81 : n° 384 des Mineurs de Munich; cette notice l'inscrit : XV-XVI, et le présente comme un petit Bréviaire ou Diurnal. Au f. 91 est signalé le *Cursus B. Mariae virginis*.

6. A tout le moins porte-t-il cette note, signée : « *Ad usum fratris Johannis Nicolay... ordinis Minorum, de conventu Trecensi, custodie Campanie* ».

doctoris sancti Bonaventure valde devotum de septem verbis Domini nostri Iesu Christi in cruce. Primum verbum...; semblablement à la fin : *Explicit opus sancti Bonaventure valde devotum etc.*¹

5. PARIS. Bibl. Mazarine n° 3897: provenant des Célestins de Paris; saec. XV. Fol. 73: G., *patriarche Antiocheni, de VII verbis ultimis in passione Domini*².

6. PARIS. Bibl. Nationale Lat. 458: provenant de la librairie de Charles, duc d'Orléans († 1465)³, au château de Blois; saec. XV. Fol. 65: aucun titre⁴.

7. SAINT-PAUL de Carinthie (Lavanthal). Coté 25. I. 18: provenant de Saint-Blaise (dans la Forêt Noire); saec. XVI (an. 1516)⁵. Fol. ? : *Incipit opus sancti Bonaventurae valde devotum de septem verbis Domini nostri Iesu Christi*⁶.

8. SAINT-PIERRE de Salzbourg. Coté b I 20: provenant du monastère; saec. XV ex. Fol. 216^v-223 : *Incipit opus sancti Bonaventure valde devotum de septem verbis Domini nostri Iesu Christi*

1. C'est l'exemplaire que les éditeurs de Quaracchi ont collationné, afin de contrôler l'édition Vaticane et celle de Bonelli; ils reconnaissent eux-mêmes qu'il apporte peu de variantes. Dreves le signale de nouveau (*op. laud.*, p. 581), sans noter aucune variante, de telle sorte qu'il semble avoir suivi exactement sa teneur. Le *Catalogue Général* (t. I, 1885, p. 495 sq.), donne une description détaillée du recueil, dans lequel le nom de Bonaventure domine, auprès de celui de saint Bernard.

2. DREVES, qui a collationné le texte et rapporté beaucoup de variantes (*op. laud.*, p. 581 sq.), prétend que le titre donné a été inscrit par une main postérieure; l'expression est inexacte; si la main est différente de celle qui a copié le texte, encore reste-t-elle contemporaine. Le recueil des Célestins est peu considérable (98 feuillets); le morceau de résistance consiste dans le *Philomena* (fol. 31^v-58), anonyme dans ce contexte.

3. Et non pas de Louis d'Orléans, comme l'a écrit Dreves. Ce volume porte les armes de Charles (cf. Delisle, *Cabinet des manuscrits*, I, 1868, p. 110, n. 10, et cf. p. 115). Il serait intéressant de savoir s'il a été copié avant la captivité du duc (1415-1440); mais j'en doute fort. Sur la foi de Labbe, j'ai cru pouvoir le rattacher à la Chartreuse de Paris (Vauvert), (cf. *Auteurs Spirituels*, p. 224 n. 2); cela pourrait bien être une erreur. Labbe aura confondu Vauvert et Gronendal, rien de moins!—des méditations qui se réclament « *Johannis Stonchoriem de Viridivalle* » faisant partie du recueil. Celui-ci est, tel quel, des plus importants; il représente une petite bibliothèque de spiritualité. On trouvera une liste de ses articles dans l'ancien Catalogue du fonds royal (III, 1744, p. 37).

4. Le texte a été collationné par DREVES (*op. laud.*, p. 581 sq.); il est incomplet de la fin (à partir de VII, 16², dans l'édition ci-après). Pour le reste, il marche sans cesse avec le second manuscrit de la Mazarine (n° 5 de la liste), et par là même il rejoint le nouveau texte que je proposerai.

5. Le recueil est ainsi défini par DREVES (*ib.*, p. 581): « Orat. ms. Cleophae de Baden »; cette indication confirme la provenance. C'est l'un des manuscrits qui auront été rassemblés par Martin Gerbert à Saint-Blaise, et transportés de là en Carinthie. La personne en question était moniale cistercienne à Gnadenthal (cf. *Analecta Hymnica*, LII, 1909, p. 185).

6. Le texte a été collationné par DREVES (*ib.*, p. 581 sq.). Ses variantes font voir tout de suite qu'il est étroitement lié avec le manuscrit de Salzbourg. Des deux, le meilleur est encore celui de Salzbourg; comme, néanmoins, il ne paraît pas être lui-même le modèle, cette paire doit procéder du même archétype.

in cruce. Primum verbum... De même, à la fin : *Explicit opus de septem uerbis Domini sancti Bonaventure*¹.

Sans tenir compte des copies incertaines d'Assise ou de Florence, et avant d'invoquer le témoignage, précis à souhait, d'un dernier exemplaire qui n'a pas encore été signalé, on doit s'arrêter, pour un moment, à quelques remarques. Les recherches des éditeurs de Quaracchi pouvaient nous laisser un doute sur la vigueur de la tradition médiévale ; celles de Dreves, persévérantes et beaucoup plus étendues, pour aboutir au bref dossier qui vient d'être inventorié, montrent décidément que le poème sur les sept paroles n'a connu le succès qu'assez tard, c'est-à-dire vers la fin du XV^e siècle, et un succès tout relatif. Ce sont là des faits dont la signification ne saurait échapper, si l'on y prend garde. En cet ordre de choses, essentiellement variable et dominé par les circonstances, la tâche est délicate, sans doute, de tracer des règles. Cependant, il ne semble pas exagéré de dire, en général, et sous la réserve d'un examen plus attentif, qu'un écrit quelconque, venu du moyen âge, ne peut passer pour avoir été vraiment populaire, à moins d'être représenté dans les dépôts modernes par une cinquantaine de textes au moins, parmi lesquels un certain nombre devront être de bonne date. Or, dans le cas qui nous occupe, il est patent que l'on en reste exactement, avec le peu de manuscrits recouvrés, au stade marqué par l'édition de Strasbourg. Mais, en outre, il y a lieu de se demander, très sérieusement, si l'inscription de Bonaventure parmi les saints de l'Église catholique, quelques années auparavant, n'est pas responsable de ce tardif crédit. Car nos exemplaires 4. 7. 8. font ressortir le nouveau titre de l'auteur proposé : *sancti Bonaventure*. Il y a plus encore ; la teneur de la référence est la même, sans différence perceptible dans ces trois manuscrits et dans l'édition de 1495. De ce côté, il n'y a donc pas trois voix, ni quatre, mais une seule, et c'est une voix dont la date d'émission, pour ainsi dire, est nette : postérieure à la canonisation. D'autre part, trois autres exemplaires, n^{os} 1. 2. 3, apparaissent également liés ; et quoique composés dans le même temps que les précédents, ou plus tard encore, ils s'en tiennent à l'anonymat. Ce silence touchant l'auteur, à cette date, semblerait donc indiquer qu'ils dérivent d'un courant de tradition, non seulement antérieur à la canonisation, mais suivant lequel il n'était pas question

1. Ce manuscrit a été signalé par les éditeurs de Quaracchi. DREVES (*ib.*), qui le date simplement XV^e s., a produit ses variantes. Voir la note précédente au sujet de sa parenté avec le manuscrit de saint Paul.

d'attribuer l'ouvrage au Docteur Séraphique. En outre, le contexte du n° 1 laisse entrevoir comment le voisinage d'autres prières, déclarées bonaventuriennes à tort ou à raison, a pu donner à un lecteur franciscain, ou simplement dévot, l'idée de revendiquer pour saint Bonaventure le poème demeuré jusqu'alors anonyme pour quelque raison que ce soit. Le même anonymat en effet est notable dans le manuscrit 6, qui pourrait être le plus ancien de tout le groupe. Or celui-ci forme une paire avec le manuscrit 5, dans lequel un reste d'inscription, malaisé à entendre au premier abord, a survécu.

Dreves a relevé, sans toutefois s'y arrêter, la singularité de ce bout de titre étrange, comme s'opposant au patronage dès lors officiel. Il est vrai qu'il l'a pris pour une addition ou retouche, qui restait, du fait même, en dehors de la tradition authentique. Il est vrai aussi que la désignation elliptique et trop sommaire : *G. patriarche Antiocheni*, n'est pas de celles qu'on puisse transcrire en clair avec beaucoup de confiance. Un recueil, assez intéressant, d'ouvrages spirituels, conservé parmi les manuscrits de la Reine au Vatican, sous le n° 261, donne fort heureusement le mot de l'énigme. Ce n'est encore qu'un manuscrit du XV^e siècle, copié au plus tôt vers 1450, plus probablement un peu plus tard, peut-être dans une Chartreuse du midi de la France, passé au XVII^e siècle dans le cabinet d'Alexandre Petau. Il contient, en particulier et tout en premier lieu, le célèbre ouvrage du Prêcheur Jean de Dambach (*de Tambaco*), en quinze livres, *De consolatione theologiae*¹, mais sous le nom de « maître Jean Gerson », puis, deux fois², le non moins célèbre *Epilogus* ou *De quadruplici exercitio* de Pierre d'Ailly. C'est à la suite de la seconde copie de cet *Epilogus* qu'on trouve, en tête du poème sur les sept paroles (ff. 156^v-158^v), une notice, qui fait titre, non moins révélatrice qu'inattendue :

Hos versus composuit venerabilis dominus frater. G. Eden. qui fuit [gera] generalis ordinis minorum Patriarcha Antiochenus. et Episcopus Cathaniensis.

1. Plus exactement, la rédaction brève du type que P. Albert AUER, O. S. B., dans sa récente et admirable étude, a désigné par les mots « *Tres regulae* », ce même type que Thomas à Kempis a connu et repris dans l'*Imitation* (*Johannes von Dambach und die Trostbücher vom 11. bis zum 16. Jahrhundert*, Münster, 1928, pp. 205-220). Cette *Consolatio*, voilà précisément un ouvrage dont on peut dire que le crédit et le succès ont été immenses au cours des XIV^e et XV^e siècles, à tel point que les manuscrits, répartis en six familles au moins, ne se laissent même pas compter, et qu'on en retrouvera sans doute beaucoup d'autres comme celui que je signale maintenant.

2. La première fois, à la suite de l'ouvrage de Jean de Dambach, sous le nom de saint Anselme.

Cette rubrique offre, en dépit de quelque malfaçon, trop de données convergentes pour qu'il soit malaisé de reconnaître à travers les lignes le personnage ainsi mis en cause ; c'est à savoir *Geraldus Odonis*, ou *Gerardus Oddonis* ou encore *Othonis*¹, autrement dit Guiral Ot, une figure familière depuis un certain temps aux médiévistes².

Ce Guiral, natif de Camboulit dans l'ancien Quercy, vers le déclin du XIII^e siècle, prit rang parmi les Frères-Mineurs du couvent de Figeac, ville voisine de Camboulit, assez tôt pour être mentionné à Toulouse, en 1315, avec la qualité de « bachelier ». Maître en théologie de l'Université de Paris, frère Guiral sut vite faire son chemin, grâce sans doute, tout d'abord, à l'appui du provincial d'Aquitaine, Bertrand de la Tour, cardinal en 1320, qui était également de Camboulit († 1332-33)³ ; mais il fut aussi distingué par un autre cadurcien plus puissant, Jacques Duèze, le pape Jean XXII (1316-1334), qui s'employa toujours beaucoup en faveur de ses compatriotes. Ministre général de l'Ordre le 10 juin 1329, légat pontifical en divers lieux (Sicile, Angleterre, Bosnie) et pour diverses affaires difficiles, Guiral fut enfin nommé patriarche d'Antioche, le 27 novembre 1342, par Clément VI, en même temps qu'il recevait la charge du diocèse de Catane, en Sicile. C'est en cette ville qu'il mourut au cours de la grande peste (1348)⁴.

Les écrits de Guiral, qui sont nombreux⁵, et dont les principaux concernent la discipline scolastique, témoignent qu'il appartenait à l'élite intellectuelle de son Ordre⁶. Les seuls qui

1. *Othonis* est la forme constamment employée dans les bulles apostoliques, paraît-il (cf. *Analecta Franciscana*, III, 1897, p. 488 n. 3).

2. Voir la notice du regretté Ch.-V. LANGLOIS, très bien faite et qui met au point tous les travaux antérieurs, dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXXVI (1927), pp. 203-225 ; c'est à ce travail que je me réfère principalement.

3. Voir la notice, *ib.*, pp. 190-203, écrite par le même historien.

4. Cf. L. WADDING, *Annales Minorum*, VIII (1932), p. 25. LANGLOIS (*ib.*, p. 212) donne la date de 1349, sans préciser ; mais les listes d'Eubel indiquent déjà son successeur le 30 mai 1348.

5. Liste établie par WADDING-SBARAGLIA ; voir le *Supplementum* de ce dernier, éd. romaine de 1908, I, p. 324 ; reprise par LANGLOIS, notice citée, p. 213 sq.

6. Noter surtout ce qu'en dit Barthélemy de Pise, dans son *De conformitate*, composé en 1385-1390 : « Frater Gerardus Oddonis, in omni facultate sufficiens magister, in theologia fuit maximus » (éd. de Quaracchi : *Analecta Franciscana*, IV, 1906, p. 339, c. 13), et encore : « scientia et verbo famosissimus » (*ib.*, p. 538). Il n'est pas inutile de rappeler que son gouvernement suscita de divers côtés, et au sein même de l'Ordre, une vive opposition. Dès son élection, un des partisans de son prédécesseur (Michel de Césène), le qualifiait : « *Sacre theologie doctor indoctus* » (cité par LANGLOIS d'après les sources, *ib.*, p. 206 n. 4). Sur les phases de cette querelle de famille, surtout autour des nouvelles constitutions dites de Benoît XII, publiées en 1336, voir la même notice, pp. 206-211. Au

nous intéressent directement sont, d'une part, l'*Officium de stigmatibus sancti Francisci*, rédigé peut-être dès 1337, suivant la tradition de l'Ordre¹, proclamé en tout cas comme son œuvre propre², et imposé à toutes les provinces, dans le chapitre d'Assise (4 juin 1340) ; d'autre part, le *Cathecismus scolarium nouellorum* encore inédit³, dédié au duc de Calabre, André de Hongrie, le futur roi de Naples (1343-1345), et dûment daté d'Assise le 25 novembre 1338⁴.

L'un et l'autre ouvrage, composés en vers, ne dénotent pas plus que le poème sur les sept paroles un vrai génie littéraire. Le ministre général, aussi bien, n'avait guère de loisirs ni, très probablement, de goût pour les soucis de la forme. Scolastique,

chapitre général, qui se tint à Cahors au mois de juin 1337, ce même chapitre où il semble avoir présenté l'office des Stigmates, Guiral faillit bien n'être pas réélu. WADDING résume ainsi la situation à ce moment : « Ex Ministris et Patribus fuerunt multi, quibus displicebat Gerardi regimen et vita ; erat enim in supellectili et rebus domesticis splendidus nimis, ultra quam decebat pauperem Minoritam, in victu delicatus, in corrigendis Fratribus benignus, et indulgentioris naturae, qua ratione disciplinae fervor elanguit » (*Annales Minorum*, t. VII, 1932, p. 241).

1. *Ib.*, p. 241. Wadding est ferme au sujet de cette date et des circonstances (voir plus haut) ; ce qui l'embarrasse au contraire, c'est que ses prédécesseurs et d'autres historiens rapportaient l'institution de la fête à l'année 1304, et qu'il s'était déjà rangé lui-même à cette opinion (cf. t. VI, p. 44). Pour les affirmations précises concernant l'établissement de la fête en 1337 (d'où son attribution au pape Benoît XII, parce que celui-ci approuva les nouvelles constitutions que Guiral promulgua au chapitre de Cahors), voir les références indiquées dans l'*Archivum Franciscanum historicum*, VI (1913), p. 255 n. 5.

2. On a pour garant des droits de Guiral Barthélemy de Pise : « Stigmatum officium ipse digessit » (cf. *Analecta Franciscana*, IV, p. 339). Ces termes pourraient paraître incertains. Mais le même déclare encore : « officium de stigmatibus beati Francisci fecit » (*ib.*, p. 538, l. 11), et les actes du chapitre d'Assise ne sont pas moins clairs : « ... officium quod edidit reverendus pater generalis de stigmatibus sacris » (cf. *Archivum Franciscanum historicum*, VI, p. 255 : n° 10). L'office fut donc bien composé quelque peu avant 1340, et par suite il a pu être proposé à l'assemblée de Cahors en 1337.

3. Les bibliographes franciscains ignorent cet ouvrage. Il est conservé dans un manuscrit de Chartres, n° 341 (fol. 1^v-21), copié au XIV^e siècle et provenant du Chapitre de Notre-Dame. LANGLOIS (pp. 219-222) en a donné quelques extraits. Mais il ajoute (p. 222) : « Espérons que ce Manuel jusqu'à présent inconnu, et où il n'y a rien d'intéressant, ne trouvera jamais d'éditeur. » Propos singulier de la part d'un historien de profession, et qui prouve combien certaines têtes restent étroites, en dépit de tous les progrès d'une culture qu'elles croient avoir emmagasinées ! Nous comptons que ce vœu sauvage sera démenti.

4. La souscription, rapprochée de la dédicace, qui marque le jour (fête de sainte Catherine, f. 1^v), nous instruit pleinement et met hors de doute l'authenticité : « Explicit Cathecismus editus a reverendo in Christo patre fratre Gerardo Oddonis generali ministro Ordinis fratrum Minorum, Sacre Theologie doctore, completus per ipsum in sacro loco conventus Assisii anno Domini millesimo CCCXXXVIII^o » (cf. *Catalogue général des Départements*, XI, 1890, p. 163).

il le reste, lors même qu'il n'enseigne plus du haut d'une chaire ; son éducation et son époque permettent de comprendre pareille habitude. Néanmoins, le « Catéchisme » développe ses préceptes et conseils selon les mètres réguliers de la culture classique¹ : suite de vers héroïques ou de distiques élégiaques. Licences à part, l'intention était assez méritoire et pourrait donner à Guiral le droit de faire figure parmi les adeptes attardés des lettres anciennes en la première moitié du XIV^e siècle². Il n'est pas aussi facile de présenter l'office destiné à commémorer d'une façon particulière, indépendamment de la solennité du 4 octobre, instituée au siècle précédent, les mystérieux souvenirs du Mont-Alverne (17 septembre). Le texte lui-même est peu connu en dehors des milieux franciscains ; il a d'ailleurs subi quelques retouches et reçu plusieurs compléments, les uns et les autres inévitables, au cours des âges³ ; mais, surtout, l'on ne peut renvoyer le lecteur à aucune édition d'ensemble, pour les propres fins de l'étude⁴. Je prie donc qu'on veuille excuser les détails

1. Sauf, toutefois, l'emploi habituel (non pas constant) de la malheureuse rime « léonine », qui demeure l'une des plus fâcheuses inventions du moyen âge.

2. Noter ce distique qui fait partie du prologue : « Clara patet forma metrico dictamine texta / Vt pueros sensus instruat atque modus ».

3. Le changement le plus grave consiste dans l'oraison. Les principaux bréviaires des XIV^e et XV^e siècles que j'ai consultés donnent celle-ci : « Deus qui mira *crucis* misteria in beato Francisco confessore tuo multiformiter demonstrasti, da nobis quesumus deuotionis sue semper exempla sectari et assidua eiusdem sancte *crucis* meditatione muniri ». Tout l'office, en effet, a pour fin évidente de célébrer la Croix en la personne du serviteur de Dieu. Dans un bréviaire du XV^e siècle (fonds Rossiano du Vatican, n° 86, 2^e partie, fol. 183^v), j'ai remarqué la formule qui commence par les mots « Omn. semp. deus qui frigescente mundo... » ; c'est celle qui a prévalu (sous la forme : « Domine Iesu Christe qui frigescente...) non seulement dans la liturgie romaine, une fois la fête des Stigmates pour ainsi dire catholicisée, mais même dans l'usage « Romano-Seraphicum », fixé par Pie VI (1785). Cet usage moderne comporte aussi des capitules et répons brefs pour les « Petites heures ».

4. On trouvera divers renseignements bibliographiques dans le *Repertorium Hymnologicum*, sous les n°s 3990, 3992, 3993 et 4001, à propos des hymnes et même des antiennes propres. J'indique tout de suite, en outre, les textes épars dans les *Analecta Hymnica* : t. IV (1889), p. 140 (n° 254), l'hymne des Vêpres *Crucis Christi mons Aluernae* ; t. XXVI (1897), p. 45 sq. (n° 13), les antiennes des Laudes, qui forment série, la première étant *Crucis uox hunc adloquitur*, et l'antienne propre pour le cantique des secondes Vêpres : *Crucis apparet hostia* (en outre l'antienne du premier « Magnificat », mais qui est, comme on le verra, une reprise ; quant à l'antienne donnée p. 46 : *Plaudite turba paupercula / Ad patrem clama pauperem*, c'est une surcharge, semblable à diverses autres qu'on rencontre çà et là) ; t. LII (1909), p. 184 sq. (n° 199), l'hymne des Nocturnes *Crucis arma fulgentia*. Les éditeurs ont signalé, en passant, nombre de manuscrits ; mais les variantes ne sont pas relevées. J'ai consulté, pour ma propre instruction, les bréviaires suivants : *Vat. Lat. 4752* (II), f. 517 (XIV^e s.) ; 4759, f. 522^v (XV^e s.) ; 5814, f. 479 (XIV^e s.) ; 7692, f. 230 (XV^e s.), et le *Rossianus*

d'allure un peu technique qu'il me faut indiquer pour ne pas faire tort au sujet.

Selon les renseignements les plus sûrs, Julien de Spire († v. 1239), avait achevé son fameux office rimé et noté, pour la grande fête du 4 octobre ¹, avant l'automne de l'année 1235 ². L'ouvrage de Guiral se présente évidemment comme une sorte d'appendice, par rapport à cette vaste architecture. A cet égard, aucune illusion n'est possible. Les deux offices ne sont pas exactement comparables ; mais le second s'appuie modestement sur le premier. Toutefois, de même que le Teutonique avait cru bon d'insérer dans le cadre de sa propre composition plusieurs morceaux qui célébraient déjà saint François, dus à des personnages de marque ³, — bien plus, semble-t-il, produits le jour même de la canonisation (16 juillet 1228), — Guiral, suivant cet exemple, a pareillement recueilli une vénérable antienne que les frères du Mont-Alverne avaient coutume de chanter chaque soir à la fin des Vêpres, au témoignage de Salimbene ⁴ ; c'est celle qui

susdit. Pour le reste, les témoins sont presque innombrables ; on en a relevé une trentaine en France.

1. On le désigne par les premiers mots de la première antienne : *Franciscus uir catholicus*. DREVES en a proposé un texte, sans les hymnes ni les leçons et autres éléments liturgiques, d'après une demi-douzaine de manuscrits provenant des bibliothèques d'Autriche (cf. *Analecta Hymnica*, t. V, 1889, pp. 175-179 : n° 61). Cette édition devrait être contrôlée et complétée. Du point de vue de la rythmique, il faudrait une étude spéciale. Les mélodies ont été publiées pareillement par J. E. WEISS : *Die Choräle Julian's von Speier zu den Reimoffizien des Franziscus und Antoniusfestes* (Munich, 1901), pp. 1-xx (noter que l'antienne *Caelorum candor*, ib., p. XXI, qui fut reprise par Guiral, n'en fait pas partie ; d'où l'erreur de HOLDER-EGGER, dans sa nouvelle édition de la Chronique de Salimbene, 1905-1913, p. 556, n. 6). F. VAN ORTROY a dressé une table de concordance entre les antiennes et répons et les parties correspondantes de la légende en prose, composée au préalable par le même Julien en remployant la première vie de Thomas de Celano (cf. *Analecta Bollandiana*, XIX, 1900, p. 339 sq. ; en outre, XXI, 1902, p. 152 sq.).

2. Voir *ib.*, XIX, p. 338.

3. Sur ces pièces fameuses et le texte important qui les rappelle, ainsi que leurs répondants, voir *ib.*, p. 328 sq. L'on a un témoignage, en partie concordant, de Salimbene (p. 383, l. 20 sq., voir ci-après) au sujet de Grégoire IX.

4. *Cronica fratris Salimbene de Adam ordinis Minorum*, ed. laud., p. 556, l. 24 sq. : « Consideravi autem quod, quando fratres illi faciunt commemorationem de beato Francisco, semper in matutinis dicunt antiphonam illam : *Omartyr desiderio*, et in vespis : *Celorum candor*, pro eo quod in istis duabus antiphonis fit mentio de apparitione Seraphyca, et semper in principio illarum duarum antiphonarum fratres genua flectunt. » Ce souvenir est quasi daté ; Salimbene le rattache expressément à la visite qu'il fit au Mont-Alverne (custodie d'Arezzo), en revenant d'Assise, pour se rendre de nouveau à Faenza : « Cum autem essem in loco Alverne... » (*ib.*, l. 16). Tout ceci marque l'année 1265 (cf. p. xvi, l. 6 sq.). Il y a lieu de remarquer que l'usage, à cette date, était strictement local. Mais pourquoi VAN ORTROY (*op. laud.*, p. 329) et WEISS (*op. laud.*,

commence par les mots *Celorum candor*, et dont l'auteur est identifié par le même texte qui indique les morceaux antérieurs à l'office du Teutonique, à savoir le cardinal Rainier de Viterbe ¹. Ainsi tombe la principale difficulté qui pourrait être opposée à l'attribution de l'office des Stigmates à Guiral ². Guiral n'a pas prétendu faire un office complet, encore moins original, mais partiel et traditionnel, qui trouve aussi sa juste place, grâce à des textes appropriés, trois jours après la fête de l'Exaltation de la Croix. Voici donc en quoi il consiste exactement, pour la partie nouvelle, selon l'ordre des éléments qui le distinguent :

1^o l'hymne des Vêpres : *Crucis Christi mons Alverne* ³, composée de sept strophes, chacune de trois vers ou lignes, selon le grand type trochaïque et rythmique (ancien tétramètre transformé) avec une rime interne (soit *ababab*) ;

p. 23) rapportent-ils l'emploi de l'antienne *Celorum* aux Complies ? Il ne peut s'agir que d'une « mémoire » des Vêpres, selon la coutume romaine, de même que l'autre était faite aux Laudes ; et Guiral, en attribuant l'une au *Magnificat* des premières Vêpres, l'autre au *Benedictus*, n'a pas changé leur destination. On comprend, d'ailleurs, que celui-là, dans un office propre, consacré aux événements de l'Alverne, ait repris ce que la tradition de son Ordre lui offrait à cet égard. Il paraît même, finalement et tout simplement, que la pratique suivie dans le couvent de l'Alverne, tant aux Laudes qu'aux Vêpres, a donné naissance à la fête particulière du 17 septembre.

1. Plus exactement : *dominus Reynherius de Viterbio memorate Ecclesie cardinalis* (Vat. Lat. 4354, f. 112 : suite de la note qui commence par ces mots : « *Nota quod dominus Bonaventura... sancte ecclesie cardinalis...* » ; sur ce manuscrit, cf. surtout P. SABATIER, *Speculum perfectionis*, Paris, 1898, p. CLXXVI-CLXXXVI). Le personnage mentionné ne peut être que le cistercien « Rainerius Capoccius », promu par Innocent III en 1216 au titre de la diaconie de Sainte-Marie in Cosmedin ; on rencontre sa signature sur les actes officiels depuis le 13 avril 1216 jusqu'au 26 avril 1244. Il serait mort seulement en 1280 (avant le 22 juin), exerçant alors les fonctions de vicaire de Rome. Mais je tends à croire que l'appellation « *Viterbiensis* », « *de Viterbio* », indique plutôt son origine et lui sert de nom distinctif. En tout cas, la succession au siège de Viterbe, en ce début du XIII^e siècle, est fort confuse. Cf. EUBEL, *Hierarchia Catholica*, ed. 1913, pp. 4 (n^o 27), 51, 532, n. 3 ; POTTHAST, *Regesta*, I, pp. 466, 679, 939, 1285.

2. Cette objection a été faite, au moins sous une forme discrète, par SBARAGLIA, *Supplementum* (éd. 1908), p. 324. Le même bibliographe fait observer, en même temps, que l'antienne pour le *Benedictus* (c'est-à-dire celle qui commence par les mots *O martyr desiderio*, voir ci-dessus) est antérieure aussi à l'office propre ; sans doute, puisqu'elle était reprise telle quelle, avec la plupart des autres pièces, de l'office du 4 octobre. Autant signaler la formule de « l'invitatoire », et le reste.

3. Les bréviaires le font lire aux premières Vêpres, à la suite du capitule *Fratres michi absit gloriari nisi in cruce*, emprunté à la solennité du 4 octobre. A la strophe 5^e, second vers, il faut lire, non pas comme a fait Dreves (voir ci-dessus) : *sanctorum imperatorem*, mais *seclorum imp.* (on trouve même la variante *conditorem*) ; ce que le nouveau bréviaire de l'Ordre a changé ainsi : *lumen patris et splendorem* ; à la 6^e, premier vers : *vicinis uidentibus* (qui fait allitération), au lieu de *uic. cernentibus*.

2^o les antiennes pour les Vêpres et les Laudes, s'enchaînant à partir de la première : *Crucis uox hunc adloquitur* ¹, de manière à former une série rythmique en cinq strophes, de deux longs vers iambiques chacune, avec des rimes interverties (soit *abba*) ;

3^o l'oraison, qui exprime l'objet et la leçon de la fête : *Deus qui mira crucis misteria* ² ;

4^o l'hymne des Nocturnes ³ : *Crucis arma fulgentia* ⁴, composée, comme la première, de sept strophes, mais, à part cela, exactement semblable à la série des antiennes propres, et commençant, pareillement, chacune par le mot *Crucis* ;

5^o le huitième ou dernier répons, le seul qui soit propre à l'office : *Michi absit gloriari*, et dont toute l'intention, en effet, était de mentionner les « stigmates », sous l'autorité de saint Paul ⁵ ;

6^o l'antienne finale, pour le cantique des secondes Vêpres : *Crucis apparet hostia* ⁶, qui vaut encore une petite hymne iambique de deux strophes (soit au total *abbaabba*).

L'apport est donc peu considérable ⁷, en regard de l'ancien

1. Les bréviaires les donnent pour les Laudes. Dans la seconde, ils font lire presque tous *In modum crucis* (au lieu de l'inversion *cr. mod.*) ; et tous, dans la quatrième : *Fronti... Que uaria...* (sur ces points, la faute est propre à Dreves).

2. Voir le texte reproduit ci-dessus, et noter que la suite des clauses est correcte à l'égard des règles du « cursus » : *multiformiter demonstrasti, exempli sectari, meditatione muniri*.

3. Les bréviaires, régulièrement, donnent auparavant le texte de l'invitoire : *Regi que fecit opera / Christo confiteantur // Cuius in sancto vulnera / Francisco renouantur*. Mais c'est celui que Julien de Spire avait imaginé pour le 4 octobre ; son style rythmique est, en effet, celui qui distingue presque toutes les pièces de cet office.

4. Dans la strophe 6^e, Dreves édite ainsi le dernier demi-vers : *Et signatur indicis* ; l'usage moderne est conforme. Les manuscrits, toutefois, sont en discordance à propos de ce texte. Parmi ceux que j'ai consultés, l'un omet l'hymne entièrement (*Vat. 4759*) ; un autre confirme la leçon reçue (*Vat. 5814*) ; les autres diffèrent : *signatum insignis* (ce qui fait un vers faux : *Vat. 4752*), et *signatur insignis* (*Ross. 86* : c'est là aussi, très probablement, la rédaction que le copiste de 4752, très souvent en faute, avait sous les yeux), *insignitur indicis* (*Vat. 7692*). Avant de rien décider, il faudrait poursuivre l'examen des anciens bréviaires.

5. Voici le texte complet : *Michi absit gloriari nisi in cruce domini Iesu Christi, per quem michi mundus crucifixus est et ego mundo. — Ego enim stigmata domini Iesu in corpore meo porto. — Per quem. — Gloria. — Per quem*. C'est donc là un répons scripturaire, qui ne fait que reprendre, pour le compléter, le texte du Capitule traditionnel.

6. Au troisième vers, l'usage moderne est correct : *Que Francisci...*, contre Dreves (*Qua*).

7. Je ne dis rien du « verset » reçu : *Signasti Domine seruum tuum [Franciscum]. — Signis redemptionis nostre*. Il est possible qu'il soit authentique, les bréviaires l'offrent déjà, avec des variantes toutefois, et aussi changé en « répons ». Cependant le plus ancien de ceux que j'ai consultés garde le verset propre à la fête

office. Mais de notre point de vue, en regard du poème sur les sept douleurs, cette analyse sommaire dispense d'autres détails ; car elle permet d'entrevoir assez bien le train de pensée qui a pu conduire Guiral à traiter par des moyens analogues un thème qui, somme toute, était voisin.

En tout cas, l'on a sous les yeux, désormais, tout son bagage poétique qu'il soit possible de garantir. Il donne la mesure, sinon de l'excellence de ses talents, du moins de la pureté de ses intentions et du cercle de ses habitudes. Le *Catéchisme* porte une date précise : 1338. Les hymnes de l'office des Stigmates pourraient être quelque peu antérieures, c'est-à-dire de l'an 1337. Guiral approchait du terme de son généralat, poursuivant sa voie au milieu des attaques les plus pénibles, mais soutenu par l'autorité Apostolique. L'on ne saurait prétendre, faute d'une indication certaine, que le grand poème soit exactement du même temps. Toutefois cette opinion a quelque chance d'être juste. Guiral, en ces années-là, pouvait se sentir en veine de poésie, le fait restant que ses deux autres ouvrages du même ordre sont à peu près contemporains. Quoi qu'il en soit, le poème bonaventurien, restitué à son véritable auteur, s'encadre maintenant dans la première moitié du XIV^e siècle, ou plutôt, pour prendre des termes très larges qui n'excluent ni la jeunesse de Guiral ni la fin de sa carrière, entre 1315 et 1348 ; mais il semble préférable encore de proposer comme date approximative la durée même du généralat : 1329-1342.

Le manuscrit romain qui livre le nom de Guiral en tête de l'opuscule, grâce à une note d'éditeur, donne l'occasion de produire un nouveau texte. Cet exemplaire est déparé, malheureusement, par des fautes ou négligences de toute espèce, et l'on doit être sans cesse sur ses gardes pour en tirer un bon parti. Outre son titre, deux particularités notables le distinguent. Il est pourvu, et lui seul, d'une strophe finale ou complémentaire, en six lignes, qui exprime les intentions de l'auteur, mais dont la lettre, encore, est des plus défectueuses. En outre, il présente une disposition générale des parties, qui lui est propre ainsi qu'à deux manuscrits parisiens (n^{os} 5 et 6), lesquels, du fait même,

du 4 octobre : *Ora pro nobis beate Franciscæ...* Assez vite, en outre, des répons ont dû s'introduire çà et là. J'ai trouvé celui-ci, attribué à la première leçon dans le *Rossianus* : « Monte situs Aluernarum / orans signum cernit clarum / crucis Christi quod amarum / ingerit suspirium. // De supernis tunc celorum / Seraph unus angelorum / crucifixus tam decorum / perficit officium. // V. Signat sanctum uis amoris / mente carne intus foris / quinque plagis ad honoris / erigit fastigium. // De supernis » (fol. 183^v).

se révèlent également en dépendance de la tradition primitive. Suivant cette rédaction en effet, la seconde parole du Christ est : « *Sitio* », au lieu que cet appel demeure à la place qu'on lui assignait communément, et où le maintiennent les autres exemplaires de notre opusculé, de même que toutes les anciennes éditions, c'est-à-dire à la cinquième place, dans le déroulement du septénaire. Pareil changement affecte donc en définitive quatre morceaux et modifie, dans la même mesure, l'aspect de l'ensemble, selon cette figure qui fera mieux saisir la réalité de la discordance :

[<i>Novus ordo.</i>]	II	III	IV	V
	SITIO	HODIE	MVLIER	ELI
[<i>Vulgatus ordo.</i>]	II	III	IV	V
	HODIE	MVLIER	ELI	SITIO

La singularité de la première distribution suffit, incontestablement, à démontrer que celle-ci est originale ; car il va de soi qu'aucun copiste, en face de l'ordre établi, n'aurait eu la perversité de le troubler de son plein gré, l'inadvertance en l'occasion restant hors de cause. C'est donc Guiral qui l'aura choisi lui-même, sciemment ou par simple caprice, et qu'il faut en tenir responsable. Si, d'ailleurs, l'on désire se convaincre d'avantage de l'authenticité de la nouvelle série, il n'est que de prendre garde à l'existence des deux manuscrits parisiens qui permettent le contrôle. Ces exemplaires, qui ne dépendent pas de notre *Reginensis*, attestent en même temps que lui la persistance de la rédaction primitive. Inversement, il est aisé de comprendre pourquoi et comment la disposition insolite a été redressée, peut-être de bonne heure, dans un archétype quelconque qui fit souche aussitôt, afin que les habitudes courantes fussent de nouveau satisfaites ¹.

*
* *

1. Dans l'édition, je me suis contenté de relever, d'une part, les variantes du *Reginensis* (**R**), d'autre part, sans égard aux détails textuels les principales différences du groupe commun (**Cet.**, notamment les manuscrits **3. 4. 7. 8**, collationnés par Dreves). Il m'a semblé inutile de rappeler les leçons des congénères (manuscrits **5 et 6**) ; mais j'en ai tenu compte d'un bout à l'autre de la rédaction. Au total, je ne saurais prétendre à produire un texte définitif ; j'ai seulement tâché de rejoindre la vraie tradition.

I :

	Ihesu salutis hostia,	salutis sacrificium,
	Ihesu salutis gracia,	salutis beneficium :
	Tu pro humano genere,	ut captiuum redimeres,
	Tu pro humano scelere,	ut culpas nostras tolleres,
5	Non recusasti uerbera,	non flagella, non uincula,
	Non liuores, non uulnera,	non latronum patibula.
	Sed dum te crux susciperet	et hostis in te fremeret,
	Dum malleus percuteret	et clauis carnem scinderet,
	Dum dolor sensum angeret	et sacer sanguis flueret,
10	Dum passio te premeret	angustiaque cresceret,
	Patrem rogasti precibus,	ut tamquam ignorantibus
	Tuis ignoscat hostibus	ac te crucifigentibus,

Dicens: PATER DIMICTE ILLIS QVIA NESCIVNT QVOD FACIVNT.

	O mitis paciencia,	o manifesta mititas,
15	O immensa clemencia,	o immensa benignitas.
	Que, ut ouis mitissima,	non promissis querimoniam,
	Que, ut mater carissima,	iam excusas iniuriam,
	Vt anima dulcissima,	tenes beniuolentiam,
	Vt uoluntas piissima,	prebes misericordiam :
20	Ad te decurrunt lacrimae,	te pulsant desideria,
	Confidenter dicencia :	dimicte, nobis domine.

II

	Ihesu dulcis memoria,	sitibunda dilectio,
	Ihesu dulcis fiducia,	letabunda refectio,
	Dum extensus existeres	super aram patibuli,
	Dum immolatus ageres	redemptionem populi
5	Dum lamentum ostenderet	super te uultus seculi
	Dum te mundus aspicere	nudum instar spectaculi,
	Dum hostes de te luderent	et noti tui fugerent,
	Dum clauis membra tenderent	et nerui se contraherent,
	Dum uulnera tumescerent	et humores defluerent,
10	Dum carnes contremiscerent	et uirtutes arescerent,
	Sitim sumpsisti feruidam,	sitim amore languidam,
	Sitim uirtutum cupidam,	nostrae salutis auidam,

De inscriptione cf. superius.

1. 2. *Cet. add.* Iesu tuta fiducia Iesu tutum refugium. 3. *Cet. add.* Tu pro humano foedere ut exsulem reduceres. 4. *Cet. add.* Tu pro diuino munere ut nos deo coniungeres. 5-6. *Cet. alium ordinem tradunt* : Non rec. uincula non fl. non uerbera // Non latr. patibula n. liu. non uulnera. 7² in te] uite sic R 8² clauis *Cet.* (an rectius ?) 9¹ sensum dolor *Cet.* 9¹ augeret R 13 dimicte] ignosce *Cet.* 15² benignitas] bonitas R 16¹ 17¹ Qui *Cet.* 19 *Cet. add.* Ad te uadit spes animae ad te clamant suspiria. 20² te] ad *praem.* R 21² dimicte] ignosce *Cet.*

II. (*Quam stropham ceteri, praeter duos Parisienses, in quinto loco ponunt.*)
2² refectio R 6 nudum asp. mundus *Cet.* ; nudum] mundum R 7¹
hostis R 9² defluerent R 10² ac crescerent R 11¹ sensisti *Cet.*
(an recte ?)

- | | | |
|----|----------------------------|----------------------------|
| | Benigne dicens : « SICIO : | hominum fidem cupio |
| | Salutemque desidero, | pro qua me pati offero. » |
| 15 | O sitis saluberrima, | exoptans amicitias, |
| | O sitis cordis ultima, | frangens concupiscencias, |
| | Presta ut ad te siciam | et ista siti ardeam |
| | Prauemque sitim fugiam, | donec ad fontem transeam |
| | Potumque uite capiam, | quo felix semper maneam |
| 20 | Et felix in te gaudeam, | sanctam ingressus patriam. |

III

- | | | |
|----|----------------------------|----------------------------|
| | Ihesu largitor uenie, | Ihesu solamen tristium, |
| | Ihesu laus penitencie, | Ihesu spes penitentium, |
| | Dum penderes innoxius, | crucifixus et anxius, |
| | Inter latrones medius, | horum in pena socius, |
| 5 | Dum te unus argueret | et stulte reprehenderet, |
| | Dum insultans insurgeret | et blasphemando diceret : |
| | « Si tu es dei filius, | salua temet ipsum et nos. |
| | « Esto tibi propicius, | tu qui saluasti alios », |
| | Dum alter hunc corripere | et se malum concederet, |
| 10 | Dum ad te se conuerteret | et supplex tibi diceret : |
| | « Memento mei domine, | dum ad tuum perueneris |
| | « Regnum plenum dulcedine, | dum te regem ostenderis », |
| | Ad te per penitentiam | corda trahens per gratiam, |
| | Non solum hanc memoriam | concessisti, sed gloriam, |

- 15 *Dicens: AMEN DICO TIBI HODIE MECVM ERIS IN PARADISO.*

- | | | |
|----|--------------------------|------------------------|
| | O prompta dei caritas, | prompta misericordia, |
| | O prompta liberalitas, | prompta munificentia, |
| | Ad te currit deuocio, | ad te redit memoria, |
| | Ad te languet affectio | et ad te penitencia. |
| 20 | [Coram te fit confessio, | tibi patent precordia] |
| | Tu solus es mundicia, | tu solus sine crimine. |
| | In tua paciencia, | memento nostri domine. |

IV

- | | |
|----------------------------|--------------------------|
| Ihesu lux et rex glorie, | fili dei et hominis, |
| Ihesu flox pudicie, | fili Marie uirginis, |
| Dum hec uirgo sanctissima, | tota perfusa fletibus, |
| Tua mater carissima, | tota fructa singlutibus, |

16¹ intima *Cet.* (an recte ?) 17² isti *R* 20¹ et deum meum uideam *Cet.*

III. 9¹ *Cet.* hic add. et hunc stultum ostenderet 9² et] Dum *Cet.*; qui deinde add. (conced.) et te iustum assereret 12² dum] ad add. *R* 13¹ ad te per] tu amans *Cet.* 16²-17¹ om. *R* 17² prompte *R* 20 *Versus* hic reuera superest; attamen alterum add. *Cet.* Ideo cum fiducia tibi precamur domine. 21¹ Qui es sine malitia *Cet.* 21² tu solus] et solus *Cet.*

IV. 3-4 *R* male distribuit 4:3; 4^a singlutibus *R.* At *Cet.* add. post 3¹: tota plena doloribus // Genitrix amantissima tot confecta meroribus; deinde tradunt 4¹ et hic ponunt 3^a, tum: Nutrix diligentissima.

- 5 Iuxta crucem existeret et te pendentem cerneret,
 Dum tormenta conspiceret et pre luctu deficeret,
 Tu uidens matrem flebilem, pressam amaritudine,
 Matrem tam uenerabilem, dignam beatitudine,
 Videns quoque discipulum amatum et amabilem,
 10 Fidelem dei famulum, Iohannem uita nobilem,
 Alloquens ambos dulciter pie uocis oraculo,
 Commendasti benigniter matrem tristi discipulo,

Dicens matri: MULIER ECCE FILIVS TVVS ;

deinde discipulo: ECCE MATER TVA.

- 15 O qualis permutatio, o quanta inequalitas,
 O qualis consolacio, o que matris acerbitas,
 Dum custos matri traditur, pro rege simplex famulus,
 Dum per matrem suscipitur pro deo uir pauperculus.
 Sic tue, Ihesu, gracie me commendo humiliter,
 20 Tueque prouidencie me committo perenniter,
 Vt, exorante uirgine pro nobis te suppliciter,
 A peccatorum turbine simus securi iugiter.

V

- Ihesu patris ingenti uirtus et sapientia,
 Ihesu cuiusque conditi tenor et consistencia,
 Tu uirtute mirabili stellam infans induxeras,
 Tu uirtute consimili panes multiplicaueras,
 5 Morbos omnes sanaueras, defunctos suscitaueras,
 Opera mira feceras, totum orbem formaueras.
 Tu uirtute terribili demonia eieceras,
 Tu uirtute consimili tuos hostes prostraueras.
 Sed affixus patibulo patri factus obediens,
 10 Iussu patris, ut uinculo, uinctus manens et paciens,
 Qui uult quod hanc angustiam, ut infirmus, sustineas,
 Nec diuinam potenciam, te liberans, exerceas,
 Quapropter tuo sensui condolens naturaliter,
 Clamorem confers plactui, dicens lamentabiliter :
 15 DEVS MEVS DEVS MEVS VT QUID DERELIQVISTI ME.
 O innocens cor humile, penas deplorans criminum,
 O lamentum mirabile, salutem agens hominum,
 Ad te me fert compassio, te pro me pati sencio,

5¹ assisteret *Cet.* (an recte ?) 6² defici. R 7¹ tu] dum R 8¹
 tuam R 12² christi R 16² que matris] quam magna *Cet.* 17²
 pro magistro discipulus *Cet.* 18 *Cet. hic add.* Dum matri custos traditur
 (= *denuo* 17¹) pro rege simplex famulus (= 17²). 21¹ exorando R.

V. 1¹ O *praem.* R 2¹ eiusque R 3² produxeras *Cet.* 5² et def-
 functos s. R 6² form.] sanaueras R 13² h. tuos *Cet.* 9¹ sed]
 et R 10¹ ut] in *Cet.* 11¹ hanc *om.* R 12¹ te *om.* R 12² ex.
 cerceras R 13² condoles R 14¹ conferens R 15 *Cet. praem-*
 heli heli lama sabactani hoc est. 16-17 *Cet. distribuunt* 17-16 ; 16¹ cor] o R
 18¹ me fert] ferme R

- Ante te me proicio,
20 Nam iste luctus utilis
Qui michi premiabilis

tecumque luctum facio.
est michi pro solatio,
sit in eterno gaudio.

VI

- Ihesu nostra redemptio,
Ihesu nostra deuotio,
Dum per crucis misterium
Redemptoris officium,
5 Sustinendo supplicium,
Consummans sacrificium
Consummans pacis prelium
Consummans transitorium
Consummans opificium
10 Dum horam mortis cerneris,
Dum omnia perficeres,

Ihesu uirtus credencium,
Ihesu redemptor omnium,
diligenter perageres
ut hominem redimeres.
ut inde nos eriperes,
tue carnis et sanguinis,
salutaris certaminis,
cursum huius ymaginis,
redemptionis hominis,
dum finem iam contingeres,
ut in summa concluderes,

Dixisti: CONSUMMATVM EST.

- Nam Ihesus crucifixus est
Nam sanguis eius fusus est
15 Dyabolus deuictus est
Cyrographum deletum est
O bonitas, bone Ihesu,
O ueritas, uere Ihesu,
O caritas, care Ihesu,
20 O sanctitas, sancte Ihesu,
Consumma nobis gratiam
Consumma conscienciam

et agnus immolatus est,
et precium solum est.
et bellum consummatum est ;
et homo iam redemptus est.
qui es nostra iusticia,
qui es nostra sciencia,
qui es nostra redemptio,
nostra sanctificatio,
et consumma iusticiam,
et consumma leticiam.

VII

- Ihesu uia rectissima,
Ihesu porta tutissima,
Ihesu salubris ueritas,
Ihesu uite felicitas,
5 Dum in extremis ageres,
Dum hanc uitam desereres,
Volens uiam indicare
Volens cunctos instruere
Volens illum ostendere
10 In quo debent confidere
Sanctum dedisti spiritum

Ihesu salutis ostium,
Ihesu protector omnium,
et lux mentem illuminans,
dulcor in corde iubilans,
ut animam deponeres,
ut ad limbum descenderes,
per quam debemus pergere,
qui facti sunt de puluere,
qui potest nos defendere,
qui mortem debent capere,
tuo patri sanctissimo,

19² que om. R 21¹ pre amabilis R

VI. 1² I. redemptor omnium (= 2²) Cet. 2¹ deu.] dilectio Cet. 2² red.
omn.] salus credentium. Cet. (cf. 1²) 3² perageras R 7 Totum hunc
uersum om. R 9¹ opific. R 10¹ mort. hor. Cet. 10¹ cern.] hic
add. Cet. dum hac uita deficeres 17² 18¹ R om. 19¹ cara R 20²
iustificatio Cet. 21-22 consuma R (constanter)

VII. 1² host. R 3² lux et R 7¹ indiscere R ostendere Cet. 9
Quem uersum om. R 10² cum deb. mort. R 11¹ sanctum ded.] tuum
sacratum R 11² tu sic R

Commendasti per gemitum

sermone deuotissimo,

Dicens: PATER IN MANVS TVAS COMMENDO SPIRITVM MEVM.

- Et, inclinato capite,
 15 Tu emisisti spiritum
 Vt cuncta fletum facerent
 Vt petre se dirumperent
 Vt terre motus fieret,
 Vt luna retrocederet
 20 Vt orbis ingemisceret
 « Ego lugens deficio
 O mors, mors lacrimabilis
 O mors, mors lamentabilis
 O mors, mors admirabilis
 25 O mors, mors amicabile
 O mors sacra, mors nobilis
 O mors pia, mors utilis
 Presta ut hec memoria
 Et stimulet precordia
 30 Vt menti lumen influat
 Vt nos a culpis exuat

fixus in crucis stipite,
 et orbi tale fremitum
 et elementa tremerent,
 et sepulcra se panderent,
 uelum templi se scinderet,
 solque contenebresceret,
 et natura flens diceret :
 uel deo inest passio. »
 super quam flent innoxia,
 super quam plorant omnia,
 qua suscitantur mortui,
 qua sublimantur cernui,
 per quam donantur munera,
 per quam delentur scelera,
 nos teneat continue,
 et cor pungat assidue,
 et in agendis instruat,
 et uite donum tribuat.

AMEN

* *

- Hi conscripti uersiculi,
 Que crucifixus protulit,
 3 Hos dum deuote dixeris,
 Deuoto dulces homini
 5 In ara crucis hostia
 Ac pro te passi gloria

collecti sunt fasciculi :
 dum se pro nobis obtulit.
 dum et te fixo fixeris,
 de septem uerbis Domini,
 addet salutis gratiam,
 condet facti memoriam.

* *

Ce travail serait trop incomplet, si l'on ne tentait, par manière de conclusion, d'indiquer, au moyen de quelques témoignages littéraires, les progrès de ce qu'il est permis d'appeler la dévotion aux sept paroles. Entendons bien qu'il ne s'agit point là, proprement, d'un exercice de piété, mais plutôt d'un aspect, ou d'un développement particulier de la dévotion envers la Passion de Jésus. Les cinq Plaies, la sainte Face et les différentes formes de la Compassion de Notre-Dame pourraient servir de

12 *Versum om. R* 15² et orbi] dat orbis R 15² *Hic add. Cet. Quod*
 quisque per circuitum tuum percepit obitum 16² et] 17¹ petre] saxa
Cet. 17¹ dirump. *Cet.* 18¹ ut] ac R

Epilogus tantum in R seruatur. 1¹ hii R 3¹ hec R 3² et
suppleui 5¹ hostiam R 5² addens R 6¹ gloriam R 6²
 condens R facti] fac R.

points de comparaison, et l'on aperçoit aussitôt le versant du moyen âge, que parcourent ces nouvelles effusions de la piété chrétienne ; mais les dates nous éclaireront mieux, et fixeront des étapes.

Avant de passer à l'examen des faits, qu'il suffise de rappeler le principe premier de toute cette floraison soudaine, et pourtant naturelle, celui grâce auquel la religion médiévale reste étroitement liée aux âges antérieurs, à savoir le culte de la Croix. De celui-ci, la manifestation la plus complète apparaît, si je ne me trompe, au XI^e siècle, ses prémisses étant sans doute posées depuis longtemps. D'assez nombreuses prières en effet, depuis le IX^e siècle, montrent comment, en dehors de la liturgie, l'on commença de méditer sur les souffrances du Sauveur¹. Quant à la liturgie, plus tôt encore, elle avait satisfait aux mêmes besoins par la cérémonie solennelle de l'adoration de la Croix *in die Parasceves* ; mais c'est de même au XI^e siècle environ, en certains pays du moins, qu'elle s'enrichit des manifestations, plus dramatiques encore, de la déposition de la Croix et de l'Hostie, destinées à faire ressortir davantage le triomphe pascal², et il est remarquable, précisément, que ces scènes, réglées par l'Église elle-même, aient dispensé d'imaginer des représentations théâtrales sous la forme de « mystères »³.

C'est donc sur cette toile de fond, traditionnelle, que se détachent les nouveaux épisodes. Il n'y a aucune difficulté de reconnaître que la plupart sont dus à l'efficacité du mouvement franciscain, et ceci est particulièrement vrai, comme le poème de Guiral pouvait le faire pressentir, de la dévotion aux sept paroles. Là encore, pourtant, les Frères-Mineurs se sont contentés de redonner vigueur à une vertu essentiellement chrétienne, et fort enracinée déjà ; en outre, ils ont trouvé de toutes parts d'ardents collaborateurs. Cette histoire, qui se confond avec celle du plein moyen âge, je ne prétends pas même à l'esquisser ; un volume, peut-être, n'y suffirait pas. Et pour ce qui

1. Voir dans les *Ephemerides Liturgicae*, 1932, pp. 22-46 : *Prières médiévales pour l'adoration de la Croix*.

2. Cette cérémonie semble être déjà bien établie dans les monastères français au X^e siècle ; cf. *Revue Bénédictine*, XXXIV (1922), p. 162 (n^o 24, qui représente la seconde partie du rit). De là, elle dut se répandre en nombre d'églises. On trouve la forme la plus complète dans le règlement d'Ethelwold pour les monastères anglais (*P. L.*, cxxxvii, 492 sq.). Les coutumiers monastiques du continent indiquent déjà l'essentiel. K. YOUNG a réuni à ce sujet une large documentation : *The Drama of the Medieval Church*, I (1933), pp. 112-148, 552-561.

3. Cf. *ib.*, p. 492 sq. L'auteur constate que la Passion a fourni très peu de chose, comparativement, au « drame médiéval », et rien avant le XIII^e siècle.

est du thème précis des sept paroles, les détails que j'ai eu l'occasion de réunir peu à peu semblent être assurément un médiocre butin ; mais je crois qu'ils n'ont jamais encore été relevés.

Le terme final de cette petite enquête est marqué par l'ouvrage de S. Bellarmin († 1621), intitulé : *De septem verbis a Christo in cruce prolatis*, et publié à Rome en 1618¹. L'éminent auteur avait une vaste connaissance de la littérature ecclésiastique ; son commentaire néanmoins, dédié aux Bénédictins du Mont-Olivet, ne mentionne aucun nom, ne fût-ce qu'en passant, comme si le sujet n'avait jamais été traité ; et ce silence est assez instructif. Chez les Pères en effet, je n'ai rien remarqué non plus, pour mon compte, qui mérite d'être retenu, hormis les allusions de saint Ambroise et de saint Augustin, notées plus haut². Il est plus étonnant, le septénaire étant matériellement acquis, que les écrivains les plus représentatifs du XII^e siècle, saint Bernard, Honorius, Hugues de Saint-Victor, n'aient pas davantage touché à ce thème, ni aucun sermonnaire du même temps, à ma connaissance³. L'idée, cependant, devait être dans

1. J'ai consulté l'édition de Cologne (1626) ; il y en eut un très grand nombre, surtout au XVII^e siècle, ainsi que des traductions ; cf. SOMMERVOGEL, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, I (1890), 1240 sq., (n^o 38). Bellarmin suit l'ordre habituel : *Dimitte, Hodie, Mulier, Eli, Sitio, Consummatum est, Commendo*.

2. On peut faire le contrôle en parcourant la série des sermons de saint Léon *De passione Domini*, la plus riche qui nous soit parvenue. Le recueil en comprend dix-neuf (P. L., LIV, 353 sqq. : n^{os} 52-70) ; ils semblent avoir été prêchés, pour la plupart, le dimanche des Rameaux ou le mercredi-saint, afin de clore les synaxes du Carême ; le pontife ne s'y écarte guère du thème général de la rédemption. Le Vendredi-saint, on avait autre chose à faire que prêcher ; la tâche principale était de procéder aux derniers préparatifs du baptême. C'est pourquoi, de même, nous possédons fort peu de sermons patristiques sur la Croix. Dans l'homélaire de Paul Diacre, les deux sermons *in Parasceue* sont fournis par saint Léon (les 8^e et 19^e de la série, ou 59^e et 70^e du recueil). L'homélaire d'Alain, au contraire, propose deux pièces d'origine grecque : en premier lieu, l'une des deux célèbres homélies de saint Chrysostome « *de cruce et latrone* », comprises l'une et l'autre dans la grande collection des 38 homélies (cf. *The Journal of theological Studies*, XIX, 1918, p. 313 sq.) ; ensuite, l'anonyme *de Cruce*, qui commence par ces mots : *Convenientes ad statum ecclesiae* (publié dans la *Bibliotheca Casinensis, Florilegium*, I, p. 165 sq.). Le viel homélaire romain d'Agimundus réunit de *VI feria passionis dominicae*, outre les trois pièces grecques *de Cruce* de la collection des 38 homélies (voir l'art. cité : n^{os} 11-13), cinq apocryphes « augustinien », publiés par MAI (*Nova patrum Bibliotheca*, I, p. 60 sq. : n^{os} 28-32), dont trois, certainement, sont chrysostomiens ou réputés tels, c'est-à-dire traduits du grec. Il semblerait donc que, chez les Grecs, le thème de la Croix ait attiré davantage l'attention des prédicateurs, et, en tout cas, qu'on prêchait dans les églises de ces régions le Vendredi-Saint. Je dois me borner à ces indications sommaires.

3. L'abstention des auteurs spirituels est peut-être plus remarquable encore. Jean de Fécamp, dans ses fameuses Méditations, pleines d'épanchements, n'a retenu que la parole *Mulier* (ch. 41 : P. L., XL, 941) ; de même saint Anselme (cf.

l'air, dès cette époque ; car c'est bien alors que l'on rencontre le premier témoignage qui puisse être appelé littéraire ; et c'est d'un homme étroitement lié avec Cîteaux qu'il nous vient¹. Je l'inscris donc en tête de liste, et me borne à un simple constat, outre les références aux manuscrits, dont ne saurait se passer l'érudition moderne ; puis, pour présenter ces brèves notes sous la forme la plus claire, je poursuivrai de même l'enchaînement, tout en m'efforçant de garder l'ordre chronologique, dans la mesure où il ne contrarie pas les besoins de la méthode, c'est-à-dire, présentement, de manière à ne pas cacher la portée du courant franciscain et à laisser apercevoir la carte de la chrétienté médiévale. On verra bien, de toute façon, comment, du XII^e au XVI^e siècle, la dévotion aux sept paroles est devenue proprement catholique, et que les usages auxquels elle donne encore lieu, dans l'après-midi du Vendredi-saint, rejoignent une tradition solide.

1. Ernaud, moine à Marmoutier, abbé de Bonneval en 1138 († ap. 1156), fait donc, en quelque sorte figure de précurseur, avec un assez long opuscule², brillamment écrit comme ses autres ouvrages : *Tractatus Ernaldi Boneuallis abbatis de ultimis uerbis Domini in cruce*. Tel est-il annoncé dans l'un des plus anciens manuscrits, celui du fonds Laud d'Oxford. L'ordre même des paroles prouve qu'on est encore à la période d'essai : *Deus (Eli)*, *Hodie*, *Mulier*, *Sitio*, *Ignosce (Dimitte)*, *Consummatus est*, *Commendo* ; en regard de la série normale, il faut donc inscrire trois différences, qui affectent la suite des cinq premiers textes (*Dimitte*, *Hodie*, *Mulier*, *Eli*, *Sitio*). En outre, Ernaud a réuni les deux derniers, si bien que nombre de manuscrits intitulent le traité : *De sex uerbis*. Les copistes étaient alors si peu habitués au septénaire que l'on trouve, chez les Cisterciens mêmes au XII^e siècle, plusieurs manuscrits qui proposent ce titre : *De quinque uerbis*. Pour le reste, la tradition matérielle du traité est très dense dès le XII^e siècle ; j'en puis citer dix-sept exemplaires. Au XV^e, il était encore copié par un Chartreux de Shene,

Auteurs Spirituels, p. 506). Aelred, qui, pour l'édification de sa sœur « incluse », décrit les scènes de la Passion, fait seulement écho, en outre, à *Ignosce* (ch. 62-63 : (P. L., xxxii, 1470). Aussi tard que la première moitié du XIII^e siècle, un autre pieux cistercien anglais, Étienne de Salley, montre la même réserve.

1. A la suite de Visch et de Tissier, j'ai compté naguère Ernaud parmi les Cisterciens (cf. *Auteurs Spirituels*, p. 608). Il paraît bien que c'est une erreur, Bonneval n'ayant jamais été une abbaye de l'Ordre ; Ernaud, cependant, tout en restant moine de l'ancienne observance, a subi l'influence de saint Bernard presque autant que Guillaume de Saint-Thierry.

2. Texte dans P. L., clxxxix, 1677-1726 ; d'après la *Maxima* de Lyon.

près Londres ; mais, là, on voulait l'attribuer à saint Augustin ¹. Plus tard, on le joignit aux œuvres de saint Cyprien ².

2. Avec saint Bonaventure (1221-1274), nous rencontrons le témoignage le plus éclatant de la famille franciscaine, appliquée par son fondateur aux mystères de la passion du Sauveur. Que le Docteur Séraphique ait lui-même imaginé de mettre en valeur le thème des sept paroles, ou qu'il l'ait reçu de son milieu, peu importe ; cependant, la seconde hypothèse, à défaut de preuves explicites, offre plus de vraisemblance. Mais ce n'est pas, comme on pourrait l'attendre dans l'*Officium de passione Domini*, consacré pourtant aux heures terribles du Vendredi-saint ³, que Bonaventure a développé le septénaire ; c'est dans la *Vitis Mystica* ou *Tractatus de passione Domini* ⁴, dont la forme brève paraît être désormais d'une authenticité inattaquable ⁵. Les sept paroles sont en effet le feuillage même de la vigne admirable, qui est le Christ crucifié par amour : *Septem sunt uerba, quae quasi septem folia semper uirentia uitis nostra, cum in cruce eleuata fuit, emisit...* ⁶. Toute la partie centrale de l'opuscule (chap. VII-XIII) est constituée par un développement métho-

1. Voici les manuscrits dont j'ai pris note : CHARTRES 121 (Saint-Père), XI-XII : *De septem uerbis D. in cruce* (la fin manque). — MONT-CASSIN 186, XIII, sans titre, mais à la suite du *De operibus sex dierum*, attribué ici à saint Bernard (la fin manque). — OXFORD, Bodleian L., Bodley 197 (d'un monastère cistercien d'Angleterre, très probablement), XII : *Liber Ernaldi abb. de sex uerbis...* à la suite des ouvrages d'Aelred ; plus loin le « *De operibus sex dierum* » est intitulé : *Tractatus domini Ernaldi abb. Boneuallis apud Carnotum qui postea monachus fuit Clareuallensis ubi obiit*. — OXFORD, Laud. Misc. 481, XII (voir ci-dessus). — OXFORD, Magdalen College 93, copié en 1438 par John Dygoun à Shene ; une main contemporaine intitule : *Augustinus de septem uerbis...* — PARIS, B. Mazarine 236, XIV (écriture flamande paraît-il) : *De septem uerbis* (à la suite, le *De laudibus B. M.*). — PARIS, B. Nationale, Lat. 1925 (Foucarmont), XIII (*De sex uerbis*) ; 2896, XIII ex. ; 3564 (*De septem u.*) ; 10871, XIII ; 11579, XII (*De quinque u.*) ; 14512 (Saint-Victor), XII. — POITIERS 75 (Merci-Dieu), XII (*De sex u.*). — ROUEN 525 (ancien Bigot), XII (*De sex u.*) ; 545 (Jumièges), XIII (*De sex u.*). — TROYES 644 (Clairvaux), XII (*De quinque u.*) ; 1388 (Clairvaux), XII (*De sex u.*). Il y a trace d'un manuscrit de Pontigny, avec la mention *De quinque uerbis*.

2. On a des éditions d'Anvers 1532, Auxerre 1609, Oxford 1682 ; la *Maxima* n'offre donc qu'une réimpression.

3. Dans l'édition de Quaracchi, t. VIII, pp. 152-158.

4. Il semble que la vraie tradition ne soit pas très riche ; les textes interpolés, sous le nom de saint Bernard ont dû lui faire tort. En tout cas, le titre paraît avoir été : *Planctus Bonauenture de passione domini* (cf. *ib.*, p. LXIV sq.).

5. On trouvera la rédaction interpolée dans l'édition des œuvres de saint Bernard (*P. L.*, CLXXXIV, 655 sq., pour la partie relative aux sept paroles).

6. Dans l'édition de Quaracchi, t. VIII, p. 172 ; les sept chapitres remplissent les pp. 172-179. — Tout aussitôt, reprenant une image patristique, laquelle pourtant n'avait pas été appliquée aux sept paroles, Bonaventure compare celles-ci aux sept ordres de la cithare ; et le double symbolisme de la vigne et de la cithare sera poursuivi jusqu'au terme du septénaire.

dique, qui présente les textes de l'Évangile selon l'ordre reçu (*Ignosce, Hodie, Mulier* etc.), et dont l'influence fut sans doute définitive dans l'Ordre.

3. Mais il existe un autre écrit, beaucoup plus populaire, où se reflète mieux encore l'esprit de saint François, sous la forme qui touchait davantage le commun des chrétiens : les *Meditationes Vitae Christi*, partout répandues depuis le milieu du XIV^e siècle environ, et qui ne tardèrent pas à se recommander, elles aussi, du nom de saint Bonaventure ¹. La méditation pour le Vendredi-saint à la neuvième heure est assez brève ² ; mais elle n'a pas d'autre sujet que les sept paroles, énumérées dans cet ordre : *Ignosce, Mulier, Hodie* etc. Le deuxième et le troisième texte sont donc intervertis dans ce contexte ; et cette anomalie était destinée à reparaître d'autres fois, moins frappante, au demeurant, que celles dont Guiral et surtout Ernaud sont responsables. Or l'on est, à peu près, d'accord maintenant, quoi qu'il en soit des droits de *Giovanni de Caulibus* ³, pour dater du commencement du XIV^e siècle (avant 1330) la forme définitive des Méditations ; et l'on admet de même que la langue originale de l'auteur était l'italien employé alors en Toscane. Mais les dernières recherches, conduites avec un très grand soin, donnent un résultat imprévu : saint Bonaventure lui-même aurait composé, peut-être à Paris entre 1242 et 1273, la partie des Méditations relative aux scènes de la Passion ⁴, de telle sorte que ces chapitres furent comme le noyau de l'ouvrage composé au siècle suivant par un autre Franciscain. Dès lors, pour ce qui nous concerne, le Docteur

1. Le précieux travail du P. Columban FISCHER décrit cent treize manuscrits latins, et cent quatre en langue vulgaire (italiens, anglais, français) ; cf. *Die Meditationes Vitae Christi. Ihre handschriftliche Ueberlieferung und die Verfasserfrage* (dans l'*Archivum Franciscanum historicum*, XXV, 1932, pp. 13-35, 175-205). Mais il nous faudrait maintenant une bonne édition, sans quoi toute l'enquête, si diligente paraisse-t-elle, restera un peu incertaine.

2. Dans l'édition romaine, dite Sixtine (cf. ci-dessus), t. VI (1596), p. 406 : ch. LXXIX, qui commence ainsi : « Dominus autem in cruce pendens, usque ad exitum spiritus sui non fuit otiosus, sed faciebat et docebat utilia pro nobis. Vnde dixit septem uerba, quae scripta reperiuntur in Euangelio. Primum fuit in ipso crucifixionis actu... ». Tout le passage se retrouve bien dans la partie correspondante des *Meditationes de passione*, qui semble devoir être revendiquée pour Bonaventure (cf. FISCHER, ib., p. 472, qui compare avec l'*Officium de passione*, oubliant la *Vitis mystica*).

3. Cf. *Auteurs Spirituels*, p. 509, n. 2. Mon impression personnelle est que l'étude du P. Fischer ne renverse pas complètement les arguments qu'on a fait valoir en faveur de ce répandant.

4. C'est le côté vraiment neuf de la dissertation du P. FISCHER (ib., p. 250 sq., 470 sq.) ; pour les conclusions générales, cf. p. 482 sq.

Séraphique ne fit pas difficulté de varier la série des premières paroles.

4. Le plus puissant prédicateur que produisit l'Ordre fut probablement saint Bernardin de Sienne, dont la carrière coïncide presque avec la première moitié du XV^e siècle (1402-1444) ; et certainement, jamais homme d'Église ne composa, avant ni après, des sermons plus complexes. Nous en avons trois pour le Vendredi-saint, au cours desquels les sept paroles interviennent avec plus ou moins d'insistance. Dans celui de la première série, le développement auquel elles donnent lieu ne remplit pas moins de vingt-cinq grandes colonnes¹. A cet égard, elles remportèrent sous cette forme leur plus étourdissant succès ; car les commentaires détaillés de Ludolphe, si abondants pourtant, n'atteignent point pareille ampleur. La manière de traiter le sujet n'est pas moins originale ; la subtilité des distinctions y accomplit des tours d'adresse vraiment incomparables. Au total, les paroles prononcées sur le Calvaire expriment les diverses formes de l'amour : ... *tunc protulit septem sacratissima et ardentissima uerba, quasi septem inflammatos et inflammantes amores* » ; puis le caractère particulier de chacune d'elles est indiqué : *Primus enim inflammans amor fuit mirae remissionis, secundus mirae deuotionis, tertius mirae confoederationis, quartus mirae derelictionis, quintus mirae attractionis, sextus mirae consummationis, septimus mirae reductionis*² ; c'est le programme de tout ce qui suit. Le sermon de la deuxième série³ est beaucoup plus sobre, matériellement ; mais les quatre colonnes qu'il consacre aux sept textes⁴ représentent, de fait, un canevas plus compliqué, chaque parole étant douée d'une quadruple beauté⁵. Ce discours offre,

1. S. Bernardini Senensis ordinis Seraphici minorum opera omnia (opera et labore R. P. Ioannis DE LA HAYE), Paris, 1635, t. I-II : *Quadragesimale de religione christiana* (Sermo LI de passione Domini, pp. 305-354) ; le morceau sur les sept paroles forme l'article premier de la seconde partie : pp. 328-340.

2. *Ib.*, p. 328 B-C.

3. *Quadragesimale de euangelio eterno* : Sermo LVI de sacratissima passione et mysteriis crucis Christi, pp. 872-912.

4. *Ib.*, p. 902-904 : article troisième de la troisième partie.

5. « Quatuor enim admiranda protulit Iesus in quolibet uerbo suo. Primum fuit admirandus amor, secundum fuit admirandus dolor, tertium fuit admirandus uigor, quartum fuit admirandus dulcor, siue gaudium. Et possunt quatuor pulchritudines septem uerborum Christi denominari » (*ib.*, p. 902 c). Tout le développement a pour objet de décrire le septième « fruit » de la Passion, laquelle en produit douze, et ce fruit particulier est précisément *pulchritudo stupendorum uerborum Christi*. À propos du premier aspect de la beauté, c'est-à-dire l'amour, on retrouve (sauf l'intervention des premières paroles) les distinctions énoncées dans le premier sermon : *amor mirae remissionis, amor mirae confoederationis,...* *mirae donationis, mirae expositionis, mirae attractionis, mirae consummationis,*

en outre, une particularité notable ; tandis que les deux autres retiennent l'ordre habituel des textes, nous constatons dans celui-ci l'intervention signalée dans les *Meditationes Vitae Christi*, à savoir : *Dimitte*¹, *Mulier*, *Hodie*. Quant au troisième sermon², incomplètement rédigé, il reprend visiblement le symbolisme du *Lignum Vitae* de saint Bonaventure, tout en le combinant avec l'imagerie de la *Vitis mystica*. L'arbre salulaire a donc douze feuilles, chacune étant « géminée » ; ce qui fait vingt-quatre formes de l'amour. La première portion de la neuvième feuille est définie : *amor alte clamans* ; de là, un dernier développement qui occupe plus de trois colonnes³ : ... *Vt possis hoc folium amoris bene contemplari, nota quod Christus clamauit septem clamores*, et ces sept clameurs sont aussi sept flammes⁴.

5. Olivier Maillard († 1502) est, au contraire, le type même du Frère-Mineur qui savait rester proche de la foule. Je le mentionne surtout, parce que son nom peut servir à marquer la limite du moyen âge, celle aussi de la plus grande influence de l'Ordre, avant les renouvellements nécessaires. Un sermon en français, tout entier relatif à la Passion, cite directement les *Méditations* sur l'évangile attribuées dès lors à saint Bonaventure ; les sept paroles y sont cependant reprises selon l'ordre normal et sans compte exprès⁵ ; mais la suite des textes était tellement connue à cette époque qu'on pouvait se passer de rappeler leur progression. Ce fait est précisément confirmé par les brèves indications qui terminent cette partie du discours : « la sixiesme parolle... », « la septiesme... »⁶.

6. Ludolphe de Saxe est le premier auteur qu'il faille invoquer après les Franciscains, et le plus considérable. Tout d'abord Dominicain, puis, en 1340, Chartreux à Coblenz, Mayence, Strasbourg († 1377), Ludolphe composa vers le milieu du XIV^e siècle (avant 1368) sa volumineuse *Vita Iesu Christi* à l'usage des contemplatifs ; il n'est pas exagéré de dire que c'est l'un des

mirae reductionis ; mais les trois autres aspects (*dolor, uigor, dulcor*) obligent d'aligner autant de nouvelles séries.

1. Dans le troisième sermon, on lit : *Ignosce*, au lieu de *Dimitte*. La tradition du poème de Guiral fait constater la même hésitation.

2. *Op. laud.*, t. III : *Quadragesimale nuncupatum Seraphim* (*Sermo XLV de amore dolente*), pp. 401-412.

3. *Ib.*, p. 410 E-412 A : fin de la troisième et dernière partie.

4. « Prima flamma fuit parcens. Secunda flamma fuit contemplans. Tertia flamma fuit transformans. Quarta flamma fuit declarans. Quinta amor sitiens. Sexta amor deficiens. Septima flamma amor deficiens » (*ib.*, p. 410 E).

5. *Histoire de la Passion de Jésus-Christ, composée en 1490...*, éd. G. PEIGNOT, Paris, (1835), p. 55-61 ; la première édition (1828) ne diffère en rien.

6. *Ib.*, p. 60 sq.

plus beaux et savants ouvrages qui nous viennent du moyen âge. On a fait observer que Ludolphe connaissait les *Méditations* bonaventuriennes, et qu'il en dépend ; sans doute, mais son récit est tout autre chose ; presque toute la littérature patristique s'y trouve incorporée. Pour la sixième et la neuvième heure du Vendredi-saint, il propose donc à la piété chrétienne la méditation des sept paroles¹ : *Vide Magistrum tuum qualiter stat in alto et praedicat... Vbi septem uerba sacratissima quae dixit in cruce positus breuiter tibi nota, et ea frequenter cum deuotione pertracta...* Ce qu'il fait lui-même en commentant chaque texte suivant l'ordre établi², au moyen des témoignages les plus variés des Pères grecs et latins, depuis saint Athanase et saint Cyrille jusqu'à saint Bernard et Hugues de Saint-Victor, en passant par Bède. Pour le reste, il n'insiste pas sur le compte ; mais il note, en commençant, que « certains distinguent huit paroles », en divisant la troisième, adressée à la Vierge et à saint Jean (les deux *Ecce*)³.

7. Le XIV^e siècle nous fournit un autre opuscule de pure piété, qui a obtenu un vif succès, si l'on en juge par le nombre des exemplaires conservés un peu partout ; on doit même se demander si Ludolphe ne s'en est pas servi, pour une part⁴. Il a été imprimé sous le nom de Bède⁵ ; mais sa vraie tradition, semble-t-il, le place sous le patronage de saint Bernard. *Contemplatio*

1. Dans l'édition Palmé, 1865, pp. 661-670 : ch. LXIII et LXIV de la seconde partie : *De sexta in passione Domini, De nona...* (pp. 650 sqq.) ; la dernière parole est réservée à l'heure de none.

2. C'est-à-dire autrement qu'il n'est fait dans les *Meditationes Vitae Christi*.

3. De cette façon, ajoute-t-il, on obtient quatre groupes successifs de deux paroles, visant les pécheurs, les bons, le monde, le Christ lui-même. — Ludolphe emploie indistinctement, pour le premier texte *Dimitte* et *Ignosce*.

4. Témoin cette phrase qui introduit la méditation des sept paroles : « Videbis etiam magistrum tuum qualiter stat in alto et praedicat ibi septem uerba in cruce pendens quae breuiter tibi notifico, et ea devote pertracta » (*P. L.*, xciv, 566 C, l. 16 sq.) ; il suffit de rapprocher la phrase correspondante de la *Vita Iesu Christi* pour saisir la relation. L'apparence est que Ludolphe est l'emprunteur ; car le ton de l'opuscule est net d'un bout à l'autre, tandis que Ludolphe mêle la science avec la piété. Mais l'édition vulgate de l'opuscule est mauvaise ; il serait utile de la refaire.

5. D'où le texte passé dans *P. L.*, xciv, 561-568 : *De meditatione passionis Christi per septem diei horas libellus* (d'après l'édition de Cologne, t. VIII, 1688, 955). La confusion a été causée, vraisemblablement, par la lettre initiale, désignant l'auteur : B. ; de là aussi quelques témoignages en faveur de Bonaventure. Il est vrai que saint Augustin a été mis en cause également. Mais l'on sait assez désormais qu'en cette fin de moyen âge les noms n'ont presque plus de valeur ; tous les auteurs réputés entrent en scène et se partagent l'honneur du même ouvrage, sans que, le plus souvent, la rubrique admise ait retenu le moindre vestige du titre véritable.

ou *contemplationes b. Bernardi de passione Domini* ; telle est la forme sommaire du titre. Il semble bien en effet que l'auteur ait été Cistercien¹. J'ai relevé plus de trente-cinq copies et plusieurs versions². L'idée de cet « exercice » — car c'en est un au propre chef — est la même qui a inspiré l'*Officium de passione* de saint Bonaventure ; mais celui qui l'a mis en œuvre a voulu rester franchement dans le domaine de la dévotion, sans empiéter sur celui de la liturgie solennelle, une fois dressé le cadre des « heures ». A partir de « complies » jusqu'aux « vêpres » du lendemain, chaque heure diurne est donc sanctifiée par une « méditation », qui est tout en même temps une « contemplation », sur les souffrances correspondantes du Sauveur. Comme chez Ludolphe, l'heure de sexte se passe à commémorer les six premières paroles, la dernière étant réservée à none³.

8. Gerson, docteur de l'Université de Paris en 1394, domine en France tous ses contemporains, pour le savoir et la piété

1. « *Contemplationes fratris B. de ordine Cisterciensi* » ; ainsi lit-on en tête d'un manuscrit qui remonte au XIV^e siècle (Paris, B. N. 10586, f. 86).

2. Je dois me borner à l'énumération : AVIGNON 216 (Célestins), XV (Bonaventure). — BAMBERG B. VI. 11 (Banz), XV (Bernard) ; Ed. VIII 7 (Jésuites), XIV (Bernard). — BERLIN *Theol. fol.* 39, XIV (Bernard) ; *Theol. qu.* 47 (Franciscains de Brandebourg), XV (Bernard). — BRUXELLES 2620-34 (recueil franciscain), XV (anon.). — CAMBRAI 206 (Guillelmites), XV (Bernard) ; 593 (Sépulcre), XV (Bernard). — CAMBRIDGE Trinity Coll. 1401 (recueil cartusien), XV (Bernard). — FLORENCE Laur. Pl. XVI. 1, XV (Bernard). — Grenoble 406 (Chartreux), XV (Bernard). — Le Mans 197 (La Couture), XV (Bernard). — Lilienfeld 35, « XIII » (Bernard). — Lyon 651, XV (Bernard). — MUNICH 4402 (S. Ulrich d'Augsbourg), XV (Bernard) ; 5534 (Diessen), XIV (Bernard) ; 15185 (Rebdorf), XV (anon.) ; 16226 (S. Nicolas de Passau), XV (anon.). — OSSEGG 8, XIV (Bernard). — OXFORD Laud Misc. 493 (recueil cartusien), « XIII ex. » (Bernard). — PARIS B. Mazarine 858 (Célestins), XV (Bernard) ; — B. Nationale 2499, XV (Bernard) ; 10856, XIV (voir ci-dessus) ; 18204 (Jacobins), XV-XVI (Bernard) ; Acq. Lat. 333 (Cluny), XV (Augustin) ; — B. Sainte-Geneviève 1363 (Célestins), XIV-XV (Bernard). — ROME Vatican, Ottob. 165, XV (Bernard) ; Palat. 252, XV (Bernard) ; 308, XV (Bernard) ; 399, XIV (Bernard) ; Vat. Lat. 4257, XV (Augustin). — VENISE, Marciana Ascet. 8, XIV (anon.) ; Patr. 74, XV (Bernard) ; 75, XIV (Bernard). — WIEN 3726 (Mondsee), XV (anon.) ; 4533, an. 1428 (Bernard). — ZWETTL 323, XIV et XV (Bernard). Il y a trace d'un manuscrit des Camaldules de Venise, sous le nom de s. Bernard (rapporté par Mitarelli au XV^e s.). — Dès 1491, l'ouvrage fut compris dans un recueil des opuscules bernardins, imprimé à Modène. — Il existe une version allemande du XV^e siècle, sous le nom de s. Bernard ; GÖTTINGEN *Theol.* 123 ; HEIDELBERG, Palat. Germ. 411 ; et plusieurs en italien : FLORENCE, Laur. Gadd. 134, XV (« Lo libro di Messer san Bernardo... ») ; ROME Vatican, Barb. 3648, XV (« Questa è opera de pensare e contemplare... la quale ordino S. Bernardo a persone deuote... ») ; Ross. 29, XIV (même titre que le manuscrit de Florence). Un texte différent a été imprimé à S. Cexaro, près Modène, en 1499 (« ... un utile meditatione a contemplare la passione... composta per lo deuotissimo sancto Bernardo »), et modernisé par Filippo de Romanis (Rome, 1834).

3. Cf. P. L., xciv, 566 D sq.

(† 1429). Nous avons de lui, en latin et en langue vulgaire, un long sermon affectif sur la Passion : *In passionem dominicam expositio*, agrémenté de prières. Comme Olivier Maillard, le prédicateur suppose bien connue la série habituelle ; il dit en passant, tout en reprenant un à un les événements du Calvaire¹ : *Ad secundum hoc uerbum (Hodie)...* ; *Quintum uerbum hoc (Sito)...* ; *in sexto hoc uerbo...* ; *Septimum uerbum hoc...*².

9. Un ermite de Saint-Augustin, Richard de Cortone, qui dut vivre là, en pleine Toscane, au déclin du XIV^e siècle³, pour le reste inconnu⁴, a composé, en 1378, à l'intention des bénédictines de la cité⁵, un charmant « *Giardinetto de divotione* », où sont reprises, par simple coïncidence probablement, les allégories qui enchantèrent Bonaventure et Bernardin. Au centre du jardin, qui est l'âme elle-même, l'arbre de la Croix se trouve planté, et les feuilles de l'arbre sont « le sette singulare parole che dixo Christo in sulla Croce » ; de là, autant de développements sur les textes reçus : « le parole entese per le folglie de l'arboro de la Croce »⁶, mais un déplacement notable étant admis, relatif aux quatrième et cinquième paroles⁷.

10. L'Italie nous propose un peu plus tard un autre témoin, en la personne de Mariano da Volterra, Chartreux à Florence au début du XV^e siècle. Ce Mariano reçut en 1422, à la demande même de saint Bernardin, la mission de fonder la chartreuse de Venise, Saint-André du Lido, dont il devint ainsi le premier prieur⁸. Il est connu, en particulier, comme l'auteur d'un poème destiné à faire pièce au recueil obscène de Beccadelli (l'*Herma-*

1. *Opera omnia*, III (1706), fol. 1153-1203. Voir ci-dessus au sujet du *Mono-tessaron*.

2. *Ib.*, 1191 D, 1198 A, 1198 C, 1198 D.

3. Les Augustins étaient établis à Cortone certainement depuis 1387, peut-être même dès avant 1350 (cf. N. CRUSENIUS, *Epitome historica... Addita-menta*, I, 1890, p. 361). Le seul exemplaire conservé, à Florence, Bibl. Riccardiana, n. 1484, remonte, semble-t-il, au début du XV^e (copié par un autre ermite, frate Andrea da Cortona). Mais la souscription latine, reproduite à la fin et qui fournit la date : *Explicit Viridarius devotionis...* doit faire supposer que l'original était écrit en latin ; la version toscane serait donc d'André de Cortone.

4. Cf. G. MANCINI, *Contributo des Cortonesi alla coltura italiana*, 1922, p. 24.

5. Dites « Santuccie », du nom de la fondatrice, Santuccia Terrabotti de Gubbio (1270).

6. *Il Giardinetto di divozione di frate Ricciardo da Cortona*, éd. par G. L. PAS-SERINI (Florence, 1912), p. 104.

7. *Ib.*, p. 104-117 : *Padre mio persona...*, *Oggi sarai...*, *Femina ecco...*, *Io ho sette...*, *Signor mio...*, *Consumato è...*, *Padri ne le mani tue...* Chaque « feuille » est qualifiée *medicinale*.

8. Cf. LE VASSEUR, *Ephemerides Ordinis Cartusiensis*, II (1890), p. 267 ; LE COUTEULX, *Annales Ordinis Cartusiensis*, VII (1890), p. 485.

phroditus publié en 1425)¹. Mais toute l'élégante collection de ses *Carmina sacra*, encore inédits, est conservée à Florence²; on a signalé, entre autres, les *Carmina de Verbis a Christo in cruce prolatis*³.

11. Un émule du chartreux Mariano vivait juste alors (vers 1426), aveugle et sourd, dans la lointaine Angleterre, John Awdelay, chanoine régulier à Haghmon (Shropshire). Ses infirmités ne l'empêchèrent pas de composer tout un recueil de poèmes dévots dans le dialecte de la province⁴. L'une de ces pièces, intitulée : *De septem uerbis Ihesu Christi pendentis in cruce*, commence : *O Ihesu Crist hongyng on cros / VII wordis thou saydest with myld voys*⁵, et comprend dix-neuf strophes de six lignes⁶.

12. La « *devotio moderna* » est représentée dans notre enquête par Thomas Hemerken lui-même († 1471). Dans ses abondantes méditations sur la passion du Christ, les sept paroles sont l'occasion de chapitres particuliers, suivant la chaîne des incidents qui remplirent les journées du Jeudi et du Vendredi⁷. Dans ce cadre, l'avant-dernière est seule notée expressément : « ... *digne sextum uerbum in cruce fuit : Consummatum est* »⁸, parce que l'auteur a dessein de faire ressortir le symbolisme du sixième jour. Mais, après la méditation de la dernière, un développement complet est introduit : « *Memento etiam septem uerborum Iesu quae in cruce pro tua informatione dixit...* », avec un compte précis, qui est normal⁹. Thomas a Kempis, au terme du moyen âge,

1. Cf. TIRABOSCHI, *Storia della Letteratura italiana*, III (1833), p. 125.

2. Laurenziana, *Gadd.* 147, XV^e s. (136 fol).

3. Dans le *Marcianus Lat. cl. XII, Cod. CXX*, 99; cf. L. v. PASTOR, *Storia dei Papi*, I, 1910, p. 26, n. 1, qui se porte garant de la cote; l'état présent des catalogues ne permet pas le contrôle.

4. Conservé dans le manuscrit Douce 302 d'Oxford (Bodleian L.). Cf. CARLETON BROWN, *A Register of Middle English religious and didactic Verse*, I (1916), p. 113-118, où l'on a une liste complète des différents morceaux. Un choix a été publié par J. O. HALLIWEL-PHILLIPS, *The Poems of John Audelay* (1844, Percy Soc., vol. XIV). — Voir *Addenda*.

5. Cf. *ib.*, pp. 62-66.

6. Un autre poème, resté anonyme et point encore publié, a été composé en Angleterre vers le commencement du XVI^e siècle : « *Ane deuot orisoun to be said in the honour of the sevin wordis that our Saluour spak apoun the croce* » (dans le manuscrit Arundel 285 du British Museum, fol. 163 : *O Lord God o Ihesu Crist / O sueit Saluour I the salewt...* : en dix strophes); cf. C. BROWN, *op. laud.*, p. 261, et t. II, p. 266, n° 1531.

7. *Orationes et meditationes de Vita Christi* : tractatus prioris pars altera, cap. XX, XXIII, XXV, XXVII-XXX (*Thomae Hemerken a Kempis Opera omnia*, ed. M. I. POHL, t. V, 1902, pp. 125 sq., 140 sq., 150 sq., 167-188).

8. *Ib.*, p. 177 l. 28 sq.

9. *Ib.*, pp. 188-189.

s'en tient donc exactement à la pratique recommandée par Ludolphe et le pseudo-Bernard.

13. Presque toute la chrétienté médiévale ayant déposé en faveur du septénaire ¹, il reste à faire cas de deux prières directes, fort populaires, les seules, aussi bien, qui survécurent dans les recueils de piété : les deux ensemble, dans l'*Antidotarius animae* de Nicolas Salicetus, publié tout d'abord à Strasbourg en 1489 ², la seconde dans le *Paradisus animae Christianae* de J. M. Horstius, qui fait lien avec l'époque moderne (Cologne, 1630) ³. — La première, assez courte, peut être rapportée à la seconde moitié du XIV^e siècle ⁴ : *Domine Iesu Christe (fili dei uiui) ⁵ qui septem uerba <die> ultimo uitae tuae in cruce pendens dixisti...* ⁶. Les textes évangéliques sont récités ⁷ ; l'intention spéciale paraît être de demander pardon des fautes qui ressortissent aux sept péchés « mortels ». Dès l'origine, cette formule se présente sous le patronage de Bède : référence qui ne relève, très probablement, que de la fantaisie ⁸. On la trouve, avec cette attribution, dans

1. Les sermons publiés d'Eckhart ne donnent rien, ni (ce qui surprend davantage) l'*Horologium* de Suso. L'école germanique a donc pour principal représentant Ludolphe ; mais il ne faut pas oublier que les Méditations bonaventuriennes et la « contemplation » du ps. Bernard furent lues outre Rhin.

2. Dans l'édition de Venise 1499, fol. 55^v et fol. 57^v sq. — Au sujet de Salicetus, Bernois d'origine (Wydenbosch), abbé de Baumgarten, près Andlau (Alsace), en 1482, décédé en 1493 ou 1494, cf. L. PFLEGER, *Studien und Mitteilungen aus dem Ben. Orden*, XXII (1901), pp. 588-597, et de nouveau, *Archiv für elsassische Kirchengeschichte*, IX (1934), pp. 107-112. Salicetus était docteur en médecine de Berne ; d'où le titre donné à son ouvrage (ce qu'explique, d'ailleurs, la préface). On compte seize éditions de 1489 à 1500, quatorze de 1501 à 1554 ; une édition française fut imprimée à Douai en 1580. Il serait très utile de rechercher les sources de cet important recueil.

3. Pp. 424-430. Horstius paraît ici dépendre tout droit de Salicetus.

4. Le plus ancien manuscrit daté est un recueil franciscain de l'année 1380 (Paris, B. N. 757, fol. 429^v) ; cf. V. LEROQUAIS, *Les livres d'heures manuscrits de la Bibl. Nationale*, I (1927), p. 1 sq. (n° 1). Mais l'on a d'autres manuscrits du XIV^e siècle ; je puis citer le *Vatic. Lat. 914*, fol. 112.

5. Ces mots manquent souvent dans les exemplaires manuscrits.

6. Cf. *P. L.*, xciv, 561 sq. On peut contrôler le texte, facilement, au moyen de l'*Antidotarius*, des *Horae Eboracenses* (ed. WORDSWORTH, 1920, p. 141), de la réimpression de LEROQUAIS (*op. laud.*, II, p. 342), d'après le manuscrit B. N. 1175, f. 129, XV^e s.

7. *P. L.*, *ib.*, donne une suite : *Ignosce, Mulier, Hodie* etc. ; c'est un trompe l'œil ; les autres éditions, de même que les manuscrits, ont l'ordre habituel.

8. Il y a peut-être une chance, pourtant, qu'elle ait été promulguée et indulgenciée en Avignon par le pape Benoît XII (1334-1342), en même temps qu'une autre prière au Christ en l'honneur des plaies : *Precor te piissime* (ou *amantissime*) *domine I. Chr. propter illam eximiam caritatem...*, laquelle est jointe parfois dans les manuscrits. Celle-ci est en effet rapportée expressément à Benoît XII par deux livres parisiens du XV^e siècle (B. N. 1175 et 1358). Ce pape avignonnais avait été abbé de Fontfroide (Cîteaux) en 1311.

un grand nombre de livres d'heures manuscrits¹ ; et c'est sûrement de ce contexte qu'on l'a tirée, pour la joindre aux œuvres de Bède et l'apparier ainsi à la « Contemplation » bernardine². A partir du XV^e siècle, elle a été réimprimée très souvent en cette qualité³.

14. L'autre prière donne lieu à un intéressant problème qu'il est impossible de discuter maintenant par le menu. On appelle ce texte les « Quinze oraisons de sainte Brigitte ». Sa fortune a été grande, d'une part à Rome, composant à lui seul un petit livret, d'autre part et surtout en Angleterre, jusqu'aux réformes radicales de Cranmer, sous ce titre caractéristique : « *The fifteen Oos⁴ of Saynt Brygitte* ». Des deux côtés, la tradition est antécédente aux livres d'heures ; c'est, du reste, en Angleterre seulement que le groupe a fini par prendre place dans cette catégorie d'ouvrages⁵, à tel point qu'on ne l'a pas encore signalé en des Heures françaises ni même romaines. La rédaction normale est introduite par une très longue rubrique⁶, qui promet au fidèle récitant toutes sortes d'étonnantes et très indiscretes faveurs⁷,

1. Une vingtaine et plus dans le fonds latin de la Bibliothèque Nationale (cf. LEROQUAIS, *op. laud.*, n^{os} 1, 40, 46, 48, 55 (texte français), 64, 65, 73, 110, 112, 118, 133, 150, 156, 158, 164, 189, 192, 209, 216, 221, 224, 284, 299. J'ai noté la même prière sous un titre anglais dans le manuscrit de Lambeth 432, XV (f. 84), en outre, dans les manuscrits de Berlin *Görres* 182, f. 94 (St-Maximin de Trèves), et Manchester, Rylands n^o 20 (f. 178). Un relevé complet serait infini et fastidieux.

2. D'où P. L., xciv, 561 sq. L'invocation des noms de Jésus et de Marie, qui précède immédiatement (*ib.*, 561, l. 2-4), mais n'a rien à faire avec notre formule, suffirait à démontrer la provenance. La vraie forme de cette invocation est donnée dans un livre d'heures parisien de la seconde moitié du XIV^e siècle, sous une rubrique qui mérite d'être retenue : « Le pape Boniface à la prière du roy de France donna à touz ceulx qui diront dévotement ceste oroison XX ans de vroy pardon : *Sit dulce nomen...* » (cf. LEROQUAIS, *op. laud.*, I, p. 322.)

3. Voir, par exemple, pour les *Prymers* anglais, E. HOSKINS, *Horae beatae Mariae Virginis or Primers* (1901), p. 123, 161, 201, 355, et Chr. WORDSWORTH, *op. laud.*, p. 140, n. 5 (au sujet des Heures de Sarum et d'York). Fait assez curieux : le nom de Bède est omis presque toujours dans ces recueils.

4. Voir *ib.*, p. 76. On trouve aussi les formes : *O's* (cf. W. P. CUMMING, *The Revelations of Saint Birgitta*, Londres, 1929, p. xxxvii et n. 1), et *Ooes* (cf. HOSKINS, *op. laud.*, p. 116).

5. Voir *ib.*, n^{os} 2, 4, 29, 95, et cf. pp. 111, 116, 165, 171, 196, 211, 223 ; et les références données par l'éditeur des *Horae Eboracenses*, pp. 76-80.

6. Supprimée, sans doute intentionnellement, par HORSTIUS, qui produit ce seul titre innocent : *Orationes S. Brigittae de Passione Christi longe deuotissimae (Paradisus)*, ed. 1630, p. 424). Il me paraît quasi certain que Horstius doit son texte à Salicetus, lequel a bien la rubrique (voir ci-après).

7. Quinze personnes défunttes, dans la parenté du récitant, seront délivrées du purgatoire ; quinze personnes vivantes, pareillement, seront gardées dans le bien ; le récitant lui-même verra le Seigneur durant les quinze jours qui précéderont sa mort ; son âme sera conduite au ciel par le Seigneur et la Vierge

mais pose pour condition principale l'addition d'un *Pater* et d'un *Ave* après chaque morceau ¹. Quinze prières d'une étendue variable, également amorcées par l'exclamatif *O*, sont donc proposées, en relation avec les souffrances de la Passion. La première commence un peu plus solennellement : *O domine Iesu Christe eterna dulcedo te amantium, iubilus excedens omne gaudium et omne desiderium...* ². La troisième, puis la cinquième et les deux suivantes, la neuvième et, enfin, les treizième et quatorzième tirent leur principal motif des sept paroles, suivant l'ordre proposé par Ricciardo da Cortona : *Ignosce, Hodie, Mulier, Sitio, Deus meus (Eli)...* ³. La sainte mise en cause est incontestablement Brigitte de Suède († 1373), venue à Rome pour s'y établir, au début de son veuvage, dès 1346. Dans l'*Antidotarius* de Salicetus, la rubrique initiale nous fait lire ceci : *Sequuntur nunc quindecim orationes de passione domini reuelate sancte Brigide regine Suetie deuotissime mulieri, cum esset Rome reclusa apud Sanctum Paulum*. D'autre part, le livret romain, un peu antérieur (v. 1478) ⁴, aussitôt après le feuillet liminaire qui représente « *S. Brigida — Roma* », à genoux devant un grand crucifix, offre

Marie ; trente années passées dans le péché mortel seront pardonnées, et tous les péchés commis depuis l'enfance seront effacés ; à chaque fois, il y aura quarante jours d'indulgence. Tout cela, aussi bien, par révélation du Christ en personne. Le bon Salicetus s'est vu contraint d'abréger un peu ces trop nombreuses « prérogatives » *quas enarrare longum esset* (éd. de Venise 1499, fol. 57^v) ; mais les nombreuses éditions romaines (voir ci-dessous) reproduisent cette liste fantastique, d'accord avec le recueil de Salisbury qui me semble livrer la formule originale. On peut donc excuser les zélateurs anglicans de s'être scandalisés devant tant de naïveté (cf. HOSKINS, *op. laud.*, p. 196 ; CUMMINS, *op. laud.*, p. xxxvii, n. 2).

1. Par là même, on obtient un exercice qui s'apparente à celui que le R. P. PAUL GROSJEAN a fait récemment connaître et documenté si richement : *A Continental Saint and a mediaeval Irish devotional Practice* (dans *Zeitschrift für Celtische Philologie*, XIX, 1931 et 1932, pp. 65-79, 177-188).

2. Les autres se suivent ainsi, plus simplement : *O Iesu mundi fabricator, O Iesu celestis medice, O Iesu uera libertas angelorum, O Iesu speculum claritatis eterne*, jusqu'à la dernière : *O Iesu uitis uera et fecunda* (cf. LEROQUAIS, *op. laud.*, II, p. 98). Dans les *Horae Eboracenses*, l'ordre des premiers textes est certainement troublé, de cette façon : 1. 3. 4. 2. 5 ; car tous les autres témoins sont d'accord, y compris l'important manuscrit d'York copié vers 1420.

3. Les *Horae Eboracenses* présentent ici une nouvelle anomalie : *Ignosce, Mulier, Hodie, Sitio, Deus meus...* ; tous les autres témoins sont encore contraires.

4. Voir la liste définitive et complète des éditions dans le *Gesamtkatalog der Wiegendrucke*, IV (1930), col. 215-223 : n^{os} 4362-4388 ; au total, vingt et une éditions latines de 1475 (1478) à 1500, et cinq éditions en allemand de 1490 à 1495 (n^{os} 4384 sq.). J'ai pu consulter le n^o 4368 (Rome, Plank v. 1498), dont un exemplaire se trouve dans le fonds Rossiano de la Bibl. Vaticane (*Stamp. Ross.* 997). Le titre, à peu près constant, du livret est reproduit ci-après.

ces lignes significatives : *Hec sunt quindecim collecte siue orationes illius preclarissime virginis beate Birgitte, quas ante imaginem domini nostri Jesu Christi crucifixi in dies deuotissime dicebat... Sequitur responsio quam habuit sancta Birgitta ab imagine crucifixi dum oraret in ecclesia sancti Pauli...* ; suivent, à peu près comme dans l'*Antidotarius*, les incroyables promesses faites au récitant, c'est-à-dire à Brigitte elle-même, par le Christ en croix. En dépit de données si explicites, qui ne laissent pas d'impressionner au premier abord ¹, nous osons déclarer que l'authenticité n'est pas acceptable. Il faut noter, en premier lieu, qu'entre ces éditions à grand succès et la mort de sainte Brigitte plus d'un siècle s'est écoulé, et que la fondatrice de l'Ordre du Saint-Sauveur a reçu les honneurs liturgiques les plus solennels dès l'année 1391 ; une légende a donc eu tout le temps de s'implanter, et le terrain y était parfaitement préparé. Nous avons, précisément, tout au long du livre de ses *Révélations*, et encore à côté d'elles, formant appendice, des prières incontestées, qui doivent être lues en regard des « quinze oraisons » ². Or celles-là sont d'un tout autre ton, celui d'une voyante. Mais, en même temps, les souvenirs de la Passion y tiennent la plus grande place, avec des détails circonstanciés et concrets ; dans les *Révélations*, par exemple, Notre-Dame vient elle-même décrire à Brigitte la crucifixion et les sentiments avec lesquels elle y avait assisté ³. On aperçoit

1. W. P. CUMMINS, par exemple (*op. laud.*, p. xxxvii) semble ne pas mettre en doute les titres de la tradition.

2. *Revelationes S. Brigittae* (Rome, 1606), en huit livres, remplis par les entretiens de la sainte avec le Christ ou avec la Vierge Marie, ainsi que par ses visions. A la suite (pp. 795-802), on a réuni quatre prières proprement dites, adressées deux à la Vierge (I et IV), deux à N. Seigneur (II et III) ; ces morceaux sont bien du même style que les *Révélations*. La seconde a pour principal objet la Passion ; on y lit entre autres choses : « Quando corpus tuum benignum suis totis uiribus exinaniuit in cruce, oculi tui benigni caligabant, speciosa facies tua ex diminutione sanguinis tota operiebatur pallore, lingua tua benedicta estuabat et siccabatur. Et ex amarissimo poculo madebat os tuum. Crines et barba sanguine replebantur de uulneribus tui sanctissimi capitis... » (p. 798). A part les acclamations qui ponctuent le discours (*Benedictus sis tu domine mi...*, *Honor sit tibi mi domine...*, *Gloria sit tibi domine mi*), ce n'est qu'une longue description. Les quinze prières sont notablement plus sobres, et tirent, à chaque fois, une leçon.

3. Livre I, chap. 10 (*ib.*, pp. 16-19) : « ... Tunc oculi eius apparuerunt semimortui, maxillae eius submersae, et uultus lugubris, os eius apertum, et lingua sanguinolenta, uenter dorso inhaerens consumpto humore quasi non haberet uiscera. Omne corpus pallidum, et languidum ex fluxu et effusione sanguinis. Manus et pedes eius rigidissime extenti erant et iuxta formam crucis cruci attracti et conformati. Barba et crines ex toto respersi sanguine. Itaque cum filius meus sic laceratus et liuidus staret, solum cor recens erat... » (p. 18). C'est bien la même vision que celle de la prière n° II de l'appendice. Au cours de ces développements

dès lors comment, d'assez bonne heure sans doute, les membres de l'Ordre ont pu avoir l'idée d'attribuer à leur fondatrice la série des quinze *O*, et cela, selon la plus grande vraisemblance, en Angleterre, où le monastère de Syon avait été richement doté, à Isleworth près Londres, dès 1415, par suite des relations de la maison de Lancastre avec celle de Suède¹. A part les livres imprimés en effet, je ne vois à citer que des Heures d'York écrites vers 1420, où l'on trouve déjà le titre : *XV orationes sancte Brigitte*², et il est sûr, quant au reste, que la tradition des livres d'heures est purement anglaise ; c'est donc bien d'Angleterre que le groupe de textes, pourvu d'un nom, aura fait retour à Rome durant le XV^e siècle, pour reprendre de là son essor. Mais nous avons la bonne fortune de pouvoir expliquer mieux toute l'aventure. Un recueil de prières rédigé selon l'usage de Salisbury vers la fin du XIV^e siècle, nous a été conservé, où l'on reconnaît, sans aucun doute possible, la forme originale de la rubrique³. Or il n'est question, cette fois que d'une « recluse » (*femina quedam solitaria et reclusa*) ; révélation faite, celle-ci informa l'ermite qui habitait auprès d'elle (*quidam solitarius in eodem nemore morabatur*) ; l'ermite, à son tour, intruisit l'abbesse du monastère voisin, l'abbesse enfin ses moniales⁴. Cette histoire correspond trop parfaitement aux conditions des recluseries

ments saisissants, Notre-Dame fait une allusion indirecte à la parole qui la remettait à la garde de saint Jean (p. 182), et cite même les deux textes *Pater quare me dereliquisti* (mais avec ce commentaire : « Quasi diceret : Nullus est qui misereatur mei nisi tu pater »), et *O pater in manus tuas...* Un morceau de ce genre, sous les yeux d'un fils dévot, pouvait suffire à déterminer l'attribution du groupe des quinze prières. On le trouve en effet transcrit à part, en anglais, dans le manuscrit 432 de Lambeth : « Wordys of the Blessed virgyne our lady seint Marye to Seint Burgitt of the incarnation and passion of our lord Ihesu Crist » (cf. CUMMINS, *op. laud.*, p. xix). — Voir encore livre II, chap. 21 (p. 146 sq.), où la Vierge décrit de même la descente de croix ; elle voit les trois échelles et retrace tous les gestes et mouvements de la scène.

1. Cf. M. BATESON, *Catalogue of the Library of Syon monastery Isleworth*, (1898), p. x sq. En 1406 Philippa, fille du roi Henri IV alla en Suède épouser le roi Éric ; la fondation d'Isleworth finit par en résulter, juste aussi célèbre, en ce temps-là que celle de Shene, voisine, en faveur des Chartreux. — Noter que notre John Awdelay, le chanoine d'Haghmon, a composé peu après 1426 une longue « *Salutacio sanctae Birigitae* » en vers (voir le texte édité par CUMMINS, *op. laud.*, pp. xxxi-xxxvii).

2. Manuscrit 16 G. 5 du Chapitre d'York, cf. Chr. WORDSWORTH, *Horae Eboracenses*, p. LVIII sq., 76.

3. Paris, Bibl. Nat. Lat. 13285, fol. 126 sq. (cf. LEROQUAIS, *op. laud.*, II, p. 97 sq., qui reproduit in extenso tout le passage qui importe).

4. Suivent d'autres détails, très précis, relatifs à l'efficacité de la prière, selon l'expérience du même solitaire, qui servait apparemment de chapelain tant auprès des moniales qu'auprès de la recluse.

d'Angleterre au XIV^e siècle pour avoir été inventée, ou décalquée de l'histoire même de sainte Brigitte. En définitive, c'est donc à la singularité de la dévotion anglaise qui florissait en ces temps-là, qu'il convient de faire honneur des étranges quinze prières, et le manuscrit d'York cité semble indiquer que la recluse qui les composa vivait dans cette même région, où les ermites et reclus furent toujours plus nombreux.

15. Il est malaisé de mesurer la part de l'hymnologie concernant le thème des sept paroles ; je ne m'y risquerai pas. Les répertoires ne permettent d'identifier sûrement qu'une seule pièce, assez savante, formée dûment de sept strophes, chacune commençant par l'invocation : *Aue Iesu*¹. Nous en avons pour unique témoin Horstius². D'où celui-ci l'a-t-il extraite, on l'ignore jusqu'à présent, si je ne me trompe. Elle peut donc fort bien n'être pas antérieure au XVI^e siècle. Rien toutefois, dans sa facture, n'empêcherait qu'elle remontât au XV^e, voire même au XIV^e siècle³.

ANDRÉ WILMART, O. S. B.

1. *Aue Iesu qui mactaris... Aue Iesu qui latroni...* Les strophes sont de six vers : 8. 8. 7. 8. 8. 7, rimant en *aabccb*. A la fin de chaque strophe, on disait, suivant le texte imprimé : *Aue Maria*.

2. *Paradisus animae* (éd. 1630), p. 418 sq. : « De septem verbis a Christo in Cruce prolatis ».

3. ADDENDA. Le recueil complet des poèmes d'Awdelay (ci-dessus n° 11) a été publié en 1931 d'une manière satisfaisante, au moins quant au texte, par E. K. WHITING (Londres, Early English Text Soc., n° 184). Il comprend cinquante-cinq morceaux ; les dix-huit premiers remontent bien à 1426, et le septième de la série est le nôtre (*The Poems of John Audelay*, pp. 56-63). Comme le ps. Bède (n° 13), Awdelay oppose les sept paroles, selon leur suite normale, aux sept péchés mortels. A la fin, il s'engage à dire sept *Pater*, puis sept *Ave* en l'honneur de N. Dame. L'auteur est, du reste, en plein courant de dévotion et reproduit des formules déjà célèbres : la prière *Anima Christi* (n° 7), l'hymne *Gaude felix Anna* (n° 26), la prière à la Sainte Face (n° 27). La « salutation de sainte Brigitte » porte le n° 23 ; mais on ne peut garantir qu'elle corresponde aux quinze O. — Dans les *Stimmen aus Maria Laach*, LXXVII (1909) p. 182, le P. St. BEISSEL, admet sans discussion l'authenticité des prières de sainte Brigitte, mais il n'hésite pas à les classer parmi « heute anstössig erscheinenden Andachtsübungen ».

NOTES.

UNE FORMULE DE CONFIRMATION EMPLOYÉE PAR LA CHANCELLERIE APOSTOLIQUE AU XII^e SIÈCLE.

Dans un manuscrit de la bibliothèque de Troyes (n^o 1924), copié vers le début du XIII^e siècle et qui provient du fonds Bouhier, on trouve, au milieu de la correspondance d'Hildeberty (fol. 178)¹, une courte lettre étrangère au registre, adressée par le pape Adrien IV (1154-1159) à Guy III, abbé de Montiéramey (1137-1163)². Pareilles rencontres ne sont pas rares et ne doivent pas surprendre. Les recueils épistolaires étaient surtout formés et copiés pour fournir des modèles ; les lettres d'Hildeberty, en particulier, eurent beaucoup de lecteurs et le méritaient (plus que celles du vieux Sidoine, notamment). Cet exemplaire interpolé représente donc, semble-t-il, un archétype identique, composé et complété à Montiéramey, un demi-siècle plus tôt.

La lettre d'Adrien n'est ni plus ni moins intéressante, par elle-même, que nombre d'actes dont l'énumération remplit les *Regesta pontificum Romanorum* de Jaffé, et grâce auxquels, en tout cas, l'on peut imaginer l'activité de la chancellerie apostolique au cours du moyen âge ; car il faut bien admettre que nous ne connaissons directement qu'une partie infime de l'immense travail auquel s'employèrent les notaires de la curie. On va voir, d'ailleurs, que la forme de ce même morceau donne lieu à d'assez instructifs rapprochements et permet de supposer, juste à propos, qu'une foule de textes analogues ont disparu.

Le pape intervient pour mettre le sceau de « l'autorité apostolique » à une décision prise, sur sa demande, par l'archevêque de Sens

1. De fait, l'interpolation est un peu plus complexe ; la série des lettres d'Hildeberty, — la même série que de nombreux manuscrits attestent, — est coupée, dans ce contexte, par trois morceaux adventices (fol. 177^v-178) : 1^o un bref comlementaire de l'Oraison dominicale (« Pater sancte hoc est deus pater diligens nos a paterna affectione. Qui in celis est hoc est qui est in sanctis. — Sed libera nos a <malo> amen hoc est fac nos liberos ab omni malo amen ») ; — 2^o la première lettre du registre de saint Bernard (*P. L.*, CLXXXII, 809) ; — 3^o la lettre pontificale. Un peu plus loin (fol. 180^v-181^v), interrompant de nouveau la suite des mêmes lettres on lit un autre texte adventice, qui est fort connu, à part la phrase servant ici à l'introduire, mais dont je ne saurais nommer le véritable auteur : « Multorum animo questio nascitur unde dictum sit a primeo conditore : Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram. *Tanta itaque dignitas humane conditionis...* » (cf. *P. L.*, XL 1213 sq. ; ib., 1047, § 2-3 ; C, 565-568 ; CLXI, 967-969 B) ; on le remarque souvent dans les collections des sermons de saint Augustin ; c'est là qu'Yves de Chartres a dû le prendre pour lui faire une place dans son *Décret*. — Dans le manuscrit de Troyes, le registre d'Hildeberty remplit les feuillets 130^v-203^v ; il est précédé du registre d'Yves (228 lettres) ; le tout est l'ouvrage d'un seul copiste.

2. *Gallia Christiana*, XII (1770), 554 sq. (§ 18).

(Hugues de Toucy, 1142-1168)¹, dans une affaire locale qui opposait l'abbé de Montieramey et celui de « Châtillon ». Il ne s'agissait, pour le fond, que de la dime d'une vigne, qui n'est même pas désignée dans notre copie. L'abbaye de Châtillon mise en cause paraît être celle des Augustins au diocèse de Langres, dite Châtillon-sur-Seine ; l'abbé était alors, sans doute, Nicolas I (c. 1145-1158) ; sinon, le successeur de celui-ci, Waldericus (c. 1158-1160 ?)². Le pontife romain confirme donc l'arrêt de son mandataire, favorable, après examen, aux prétentions de Montieramey, et munit, par là même, le chef de cette maison d'un document juridique qui garantissait ses droits et lui donnait le moyen de les faire respecter. Bref, cet acte se laisse définir une ratification d'arbitrage dans un cas de litige, ou, plus brièvement, *confirmatio compositionis*. Il suffirait à montrer, si nous n'en avions déjà mille preuves, quel rôle, en plein XII^e siècle, le pape joue au centre de la catholicité, puisqu'il ne dédaigne pas d'intervenir en des affaires qui paraissent insignifiantes à l'historien, et que les intéressés, de leur côté, n'hésitent pas à solliciter sa décision, qu'ils tiennent pour finale. Mais il fait voir aussi que, de Rome, l'on mettait volontiers en mouvement des intermédiaires qualifiés et capables de se renseigner sur place, de manière à ne pas compromettre l'autorité suprême, qui se bornera, normalement, à contresigner leur sentence.

Adrianus episcopus seruus seruorum dei dilecto filio Guidon(i) Arema-
rensi abbati salutem, et apostolicam benedictionem.

(1.) Sicutequum est et officio religioso conueniens que in controuersiam
deducuntur rationabili fine decidere, ita quidem ordo exigit rationis,
5 que sunt decisa firmare, et ne in obliuionem temporis processu deueniant
fidei committere littere litterarum.

(2.) Cum autem controuersiam que inter te et dilectum filium nostrum
abbatem de Castellione super decima cuiusdam uineae uertebatur, uene-
rabili fratri nostro Senon(ensi) archiepiscopo commissemus ipse utraque
10 parte ante p(re)sentiam suam euocata, et rationibus utriusque partis
auditis et cognitis decimam ipsam tibi et monasterio tuo adiudicauit.

(3.) Vnde quoniam eandem sententiam nostro precii <est> munimine
roborari, nos eam auctoritate apostolica confirmamus, et p(re)sentis scripti
patrocinio comunimus. Nulli ergo omnino hominum liceat hanc pagi-
15 nam nostre confirmationis infringere, uel aliquatenus ei contraire.

(4.) Siquis autem³ hoc attemptare p(re)sumpserit, indignationem omni-
potentis dei et beatorum Petri et Pauli apostolorum eius se nouerit in-
cursum.

Si l'on se reporte maintenant aux *Regesta*, on voit que le même exorde : *Sicut aequum est*, sert à distinguer quatorze lettres qui sont des « confirmations » semblables⁴.

1. Ibid., 47 sq. (§ 62).

2. Ibid., IV (1728), 772 (§ 3 et 4).

3. an(te) *re uera Cod.*

4. Voir les numéros suivants de JAFFÉ-WATTENBACH, II (1888) : 9770, 9870, 9910, 9911, 9992, 10034, 10043, 10059, 10162, 10173, 10189, 10399, 10803, 11774. Je dois faire observer que les numéros 9910 et 9911 ainsi que les numéros 10043 et 10059 paraissent n'être que des doublets du même acte ; il n'y aurait donc que douze rédactions attestées.

La première remonte au pontificat d'Anastase IV, datée du Latran le 8 décembre 1153 ; les deux dernières appartiennent à celui d'Alexandre III, datées, respectivement, de Tours le 25 décembre 1162, et de Veroli le 24 avril 1170. Dans l'intervalle, s'échelonnent : trois autres actes d'Anastase IV, expédiés du Latran les 21 avril et 30 mai 1154 ; huit d'Adrien IV, qui ont pour références successives : Saint-Pierre, les 5 février, 20 avril, 29 avril 1155 ; Sutri, le 17 mai de la même année ; Bénévent, les 20 mars, 22 avril, 9 juin 1156 ; le Latran, 15 avril 1158.

A s'en tenir à cette liste, tout serait très simple. La même formule de confirmation aurait été employée de 1153 à 1170, sous trois pontificats qui se font suite, mais davantage sous celui d'Adrien IV. Les mêmes notaires, à la rigueur, ou la même génération de notaires, auraient pu y recourir instantanément, toutes les fois que les circonstances en justifiaient l'application. Mais il convient, ainsi que je l'ai déjà indiqué, de faire la part de l'inconnu, qui peut être fort grande. Rien n'empêche de penser, non seulement que ce texte a servi dans beaucoup d'autres cas, mais que le modèle était antérieur à l'année 1153 et que son usage n'a pas eu pour limite l'année 1170.

D'autre part, si l'on passe à l'examen du détail qui reste à notre portée, on est amené à constater que, sur les quatorze lettres qui paraissent se correspondre et répéter celle du manuscrit de Troyes, nous ne disposons, en réalité, que de quatre rédactions complètes et comparables ¹, à savoir celles que j'appellerai ci-dessous : **A** (21 avril 1154), **B** (17 mai 1155), **C** (22 avril 1156), **D** (15 avril 1158). Les autres, comme tant de pièces que Jaffé a utilement classées, attendent encore leurs éditeurs ; elles ne sont connues, provisoirement, outre les premiers mots, que par un sommaire, communiqué à l'auteur des *Regestes* ou recueilli par lui en divers catalogues ². Ceci restreint donc considérablement le champ d'observation. On serait même tenté, par scepticisme, de ne plus vouloir rien conclure, si, de fait, les quatre rédactions qui se trouvent être accessibles ne coïncidaient à peu près, dans la mesure qu'il était permis de prévoir, entre elles et avec celle de Troyes. Dès lors, il est bien licite de parler d'une formule typique, et tout porte à croire que les rédactions inédites n'en sont, de même, que des variantes.

Mais il ne faudrait pas se méprendre au sujet de ce terme : formule. Il ne s'agit point, dans la circonstance, d'une sorte de cliché commode, établi une fois pour toutes, afin d'être reproduit indéfiniment et paresseusement. La lecture des textes convainc de leurs particularités non moins que de leur parenté.

1. Ce sont les nos 9870 (texte dans *P. L.*, CLXXXVIII, 1058, d'après Ughelli), 10059 (édition des *Historiae Patriae Monumenta*), 10173 (édition de GUIGUE, *Cartulaire Lyonnais*), 10399 (texte communiqué aux auteurs des *Regesta*, mais par U. CHEVALIER, mais que celui-ci a publié lui-même avec les autres pièces du Cartulaire de Saint-Ruf ; cf. *Bulletin... d'Archéologie... de la Drôme*, oct. 1891, n° 99, pp. 43-45). Voir les *Regesta* pour les références précises des lettres *B* et *C*.

2. Par exemple, les nos 9910, 9911, 10189, 11774 ne sont connus que par les références succinctes de PFLUGK-HARTUNG, dans son *Iter italicum*. Quant au n° 10803, il est bien passé dans *P. L.*, CC. 188-190, mais sans la teneur du positif.

Tout d'abord, chaque pièce comporte une partie qui lui est entièrement propre, parfois très développée, ailleurs sommaire (tel le § 2 de Troyes)¹; à savoir, la partie centrale et vraiment principale, où l'objet du litige et la sentence de l'arbitre sont exposés ou communiqués. Selon la théorie commune du *dictamen*, cette portion de la lettre était dénommée « *narratio* »². Dans l'espèce, elle coïncidait absolument avec le rapport de l'autorité déléguée ou antérieure. Selon les cas, il a donc dû arriver que les notaires pontificaux, en présence d'un procès-verbal minutieux, important et jugé recevable, se sont contentés de l'insérer, sans y rien changer, dans le cadre de leur formule; ou bien que, l'affaire étant simple (comme celle qui concernait Montiéramey), il suffisait d'en publier un résumé, mais toujours, sans doute, suivant les termes du mandataire ou du prédécesseur. Cette partie constitue, ainsi, une différence constante dans les actes qui composent la catégorie définie, et que nous avons le moyen de rapprocher.

Reste le dispositif qui servait de cadre à l'affaire proprement dite, et dont le but était de déclarer expressément l'approbation de l'autorité suprême. Or, ici, nous avons la surprise de constater que les notaires romains, loin de s'asservir à la lettre d'un texte pour ainsi dire figé, font preuve de souplesse dans ce maniement de la formule. C'est ce qu'on verra mieux, en jetant un coup d'œil sur les parties qui se correspondent dans les quatre lettres publiées, par rapport à la teneur du texte imprimé ci-dessus. Hors les premiers mots de l'exorde, d'une part, qui servaient probablement à désigner, à première vue, la nature de l'acte (*Sicut aequum est et officio religioso conveniens*), et, d'autre part, l'anathème final, qui ne varie jamais (§ 4: *Si quis autem...*), estimé sans doute indispensable et irréfutable, nous nous trouvons en face de cinq textes parallèles, qui sont bien autant de répliques de la même formule, mais ne se recouvrent jamais exactement. La preuve en est qu'il serait impossible d'établir une édition régulière, comme on fait aisément, presque toujours, au moyen de cinq manuscrits divergents, qui livrent néanmoins la même matière verbale. On se trouve obligé de juxtaposer les recensions, si l'on veut faire ressortir leur parenté, sans porter atteinte à la physionomie de chacune. Tout se passe, en définitive, comme si les notaires avaient, non pas, sous les yeux, une rédaction uniforme, que leur tâche eût été de copier telle, mais, dans la mémoire, un texte appris, qui, le sens étant sauvegardé et la teneur générale admise, autorisait certaines libertés dans l'expression.

Afin de mieux montrer le procédé dans sa réalité, je reproduis ci-après les parties corrélatives des quatre lettres, en indiquant par le caractère italique ce que chacune d'elles offre de commun avec

1. De même, l'acte du *Cartulaire Lyonnais* (C) ne présente qu'un résumé; les trois autres, au contraire, produisent des rapports très détaillés, établis nécessairement par le mandataire ou par une autorité antérieure (cf. le texte de A, dans P. L.); on pourrait donc les considérer, strictement, comme des actes distincts, valant pour les chancelleries dont ils émanent.

2. Voir les références des *Analecta Reginensia* (*Studi et Testi*, LIX, 1933), p. 374¹.

le texte de Troyes. Ceci permet de distinguer en même temps les divergences ; mais, si on prend la peine d'examiner chaque morceau, on verra qu'ils se relient parfois, deux à deux, par des divergences qui les opposent ensemble à la teneur de la rédaction choisie pour norme. Nous avons donc, en résumé, devant nous, des répliques de la même formule, mais diverses, et plus ou moins diverses.

Les parties qui se correspondent de cette façon sont : d'une part, l'exorde (§ 1), qui pose en principe la nécessité juridique d'une confirmation expresse et capable de faire foi ; d'autre part, la conclusion, y compris la « *communicio* » traditionnelle (§ 3) ¹, la première ayant pour fin de faire ratifier par « l'autorité apostolique » la sentence précédemment justifiée, tandis que la « *communicio* » revêt cette confirmation d'une garantie explicite, selon l'usage. L'anathème parachève, invariablement ; au contraire, la conclusion est rattachée diversement, suivant les cas, au rapport du § 2.

J'aime à croire que désormais, grâce aux exemples qui suivent, l'on aura une meilleure idée de cette formule, tout à la fois typique et mobile ; peut-être vaudrait-il la peine de rechercher d'autres textes du même genre.

PRINCIPIVM (§ 1)

- A** *Sicut aequum est et officio religioso conueniens natus inter uiros controuersias rationabili fine decidere, ita quidem uigor aequitatis ex postulat quae rationabiliter decisa fuerint fidei committere litterarum ac, ne in posterum aliquorum refragatione turbentur, auctoritate apostolica roborare.*
- B** *Sicut equum est et officio religioso conueniens ut emergentes in ecclesia dei contentiones concordia uel iudicio terminentur, ita quidem uigor exigit equitatis ut, cum terminate fuerint firmentur et ad posterorum memoriam quae gesta sunt in scripti seriem redigantur.*
- C** *Sicut equum est et officio religioso conueniens ut super ligantium controuersiis que recta fuerint iudicentur, ita quidem equitatis uigor et ordo exigit rationis ut cum fuerint iudicata firmentur et ad posterorum memoriam scripture serie muniantur.*
- D** *Sicut equum est et officio religioso conueniens ut orte inter uiros ecclesiasticos controuersie concordia uel iudicio terminentur, ita quidem ordo exigit rationis ut cum fuerint terminate firmentur et ad posterorum memoriam scriptura fidei committantur.*

CONCLUSIO (§ 3-4)

- A** Ne igitur, super his quae inter uos iudicio sedis apostolicae decisa sunt, recidiuo denuo litigio fatigemini et inde alterutra partium alteram in expensas et labores adducat, unde iudiciario ordine perpetuum silentium utrique parti constat impositum, auctoritate apostolica interdicimus ut nullus omnino hominum contra praefati antecessoris nostri sententiam uenire praesumat aut huic nostrae confirmationis et constitutionis paginae ausu temerario.

Si quis autem hoc...

1. Voir de même, ib., p. 368 ².

- B** ...in aliis autem que uertebantur hinc inde *sententiam* prefati fratris nostri suspendimus et ea in tempus aliud reseruauimus terminanda. *Nulli ergo omnino hominum liceat hanc paginam nostre diffinitionis et confirmationis infringere, uel ei ausu temerario contraire.*
Si quis autem hoc...
- C** ...nos eam (*sententiam*) *auctoritate apostolica confirmamus et iuxta tenorem scripti* ab eodem episcopo compositi affectionis nostre pagina *communimus. Nulli ergo omnino hominum liceat hanc paginam nostre confirmationis infringere uel eidem sententie ausu temerario contraire.*
Si quis autem hoc...
- D** Hac ergo transactione ad noticiam apostolatus nostri prolata et petente utraque parte robur ei *nostre confirmationis* adiungi, nos de consilio et uoluntate fratrum nostrorum eandem transactionem *auctoritate nostra duximus confirmandam et eam scripti nostri pagina curauimus communire. Nulli ergo hominum liceat hanc paginam nostre confirmationis infringere uel ei aliquatenus contraire.*
Si quis autem hoc...

ANDRÉ WILMART.

COMPTES RENDUS.

ÉCRITURE SAINTE.

P. VANUTELLI. *Libri synoptici V. T.* Tome II. — Rome, Institut Biblique Pontifical, 1934, 8°, p. 337 à 701.

M. Vanutelli a mené à bonne fin la concordance qu'il avait entreprise du Livre des Rois et des Chroniques. Ce ne fut pas sans peine, ni sans quelques traverses, et ce ne fut pas non plus sans d'utiles concours qu'il s'est plu à évoquer à la dernière page de l'œuvre. Félicitons-le d'avoir réussi un travail qui peut être si utile.

On trouvera groupés en colonnes d'une typographie excellente les textes hébreu et grec de Reg. et Chron. accompagnés de la vulgate et de Flavius Josèphe. Le texte grec est pourvu d'un appareil critique copieux, et on s'est aidé pour les Chroniques du volume récemment paru de l'édition de Cambridge.

En outre les passages parallèles d'Isaïe, de Jérémie, d'Esdras grec ou hébreu, sont mis en regard des épisodes de Sennachérib, de la Pâque célébrée par Josias, de l'édit de Cyrus etc. Ce groupement de documents, ordinairement dispersés sera d'un réel secours.

H. D.

Novum Testamentum graece, Evangelium sec. Marcum cum apparatu critico novo plenissimo... ed. S. C. Legg. — Oxford, Clarendon Press, (Humphrey Milford), 1935, 4°, Sh. 21.

Novum Testamentum graece et latine apparatu critico instructum ed A. Merk. — Rome, Institut biblique, 1933, 16, 36*, 2×854 p. relié, L. 18.

Il y a quelques années on annonçait que plusieurs savants anglais préparaient une édition du N. T. grec qui donnerait d'une façon objective et exacte les variantes de tous les manuscrits importants. Voici le premier volume de cette édition.

Le texte est celui de Westcott-Hort ; il est très bon, mais on ne vise nullement à donner le meilleur texte possible, on aurait pu imprimer le texte de Nestle, qui est également bon, ou bien le *textus receptus*, qui est très mauvais.

L'important ici, c'est l'apparat : 28 mss onciaux, beaucoup de fragments, le papyrus Chester-Beatty. Le consensus des mss EFGHKMSUVYΩ est désigné par le sigle **h** ; il est caractéristique que le sigle employé n'est pas celui de von Soden. Parmi les minuscules sont cités toujours la famille 1 et la famille 13, ainsi que 11 autres. Les citations des Pères ont fait l'objet d'un soin spécial.

Par son format et sa disposition ce volume ressemble au N. T. latin édité par Wordsworth. Cependant celui-ci contient les anciens prologues et sommaires qui manquent dans celui-là, et je regrette cette lacune. L'édition marque les sections et les canons d'Eusèbe qui manquaient dans Westcott-Hort. Très bien, mais d'où viennent-ils ? La préface est muette sur ce point. Je pense qu'ils sont empruntés à quelque livre imprimé et sans valeur, ils sont indiqués aussi avec négligence. Ainsi on ne sait à quel passage se rapporte 101/10, à 9, 44 ou 45 ; 102/2 à 9, 49 ou 50. Le vieil Erasme et E. Nestle avaient déjà montré comment il fallait faire : mettre un astérisque dans le texte, p. ex. devant 9, 50. Mais, dira-t-on, Legg veut mettre 101/10 au verset 44. Soit ; il devait,

en ce cas, dira-ton, imprimer 101 non à la marge du texte mais dans l'apparat, exactement comme il fait pour 15, 28. Vraiment le nouvel éditeur ne soupçonne pas que ces chiffres ont quelque importance. La voici, en peu de mots : les manuscrits les plus anciens ACD (d'autres encore, sans doute) ont 101 au verset 48 ; c'est donc là qu'Eusèbe à mis le chiffre. Cela seul est une preuve éclatante qu'Eusèbe ne connaissait pas les versets 44 et 46. D'autre part 15, 28 est marqué 216/8, donc Eusèbe avait ce verset. Comment peut-on dire ici : Eusebe canon incertum¹ ?

Parmi les manuscrits de l'ancien texte latin, *K* est le plus important. Après l'édition de 1886, on découvrit en 1900 une variante importante : Mss 15, 34 maledixisti, et plusieurs autres en 1904. Ici on ne connaît que l'édition de 1886, on est en retard de 35 ans ! En effet la grande édition anglaise de 1935 ignore Mc 35, 34 maledixisti *K* = ωνειδισας, qui est déjà noté dans les éditions manuelles de Nestle et de Vogels, mais manque aussi dans Merk. Turner et Burkitt ont vu que 8, 28 devait être lu probablement *dixerunt illi dicentes*, l'édition nouvelle dit λεγοντες *om K* οτι omnes *K*. Le *Journal of theological studies* serait-il inconnu en Angleterre ? 8,32 και... ελαλει haec verba ad fin. v. 31 iungit sy^a (resurget et... loquetur). Ceci est presque bien, il faut ajouter cependant que *K* a la même variante (resurgere et... loqui), sans doute cet infinitif représente mieux l'original grec de sy et *K*. Merk est moins prudent : λαλησει sy (K), je dirais : λαλειν *K* (sy). Mc 13, 2 on donne, avec raison, une citation de Cyprien, mais d'après le texte de Hartel : non... dissoluatur. Et : Post triduum etc. Cela n'a vraiment pas le bon sens et je m'étonne que Souter laisse passer pareil texte. Hartel y voyait, à tort, une citation de Mt 24, 2 et Mc 14, 58. Il faut dissoluatur et post etc.

L'édition de Merk est destinée aux étudiants. Pour le texte latin elle donne des variantes intéressantes, ainsi pour Mc-Jean les variantes d'un manuscrit du VI^e siècle, non collationné par Wordsworth. Pour le grec, le texte adopté ressemble beaucoup à celui de Vogels. Prenons p. ex. la liste des « Western non-interpolations » donnée par Burkitt Ev. da-Meph. II p. 229. Les nos 21-25 sont omis par Nestle, acceptés par Vogels et Merk ; les nos 2, 5, 8, 16, 19, 27 sont entre crochets (donc douteux) dans Nestle, acceptés simplement par Vogels et Merk. Merk est un peu plus conservateur que Vogels : ainsi Mt 18, 11 *om* Nestle, Vogels contre Merk, Jean 7,⁵³-8,11 *om* Nestle, entre crochets Vogels, simplement Merk.

L'apparat est copieux, beaucoup plus ample que celui de Vogels. Mais il est compliqué : ainsi B-235 signifie tous les mss des groupes H Ια Ιηα Ια Ιρα Ιβα Ιο Ιπ Ισ ; Mt 5, 47 lisent το αυτο 892, 700 s 28, 21, 1-124 1424 348^r 1012 273 (660s al.) ! Je doute que des élèves s'intéressent jamais à ces chiffres. Enfin la disposition matérielle de l'apparat manque de clarté. Quelle différence avec l'édition anglaise qui donne cependant beaucoup plus de variantes !

Quelques détails : p. 13, l. 3 au lieu de 1^o, lisez 16 ; p. 32 *m* devrait être dans la liste des scriptores et est du V^e siècle, le ms Romain est du IX^e s. sans doute, mais à ce compte Lucifer est aussi du IX^e siècle. Parfois on lit comme variante ce qui est le texte, p. ex. Mc 1, 27 *om* προς 2, 1 εν οικω. Une traduction libre est parfois considérée comme une variante : Mc 8, 2 λαλησει (voir plus haut), J 4, 25 δωσει. Rom 12, 13 au lieu de necessariis lisez memoriis, Marcion omet

1. Trois articles de Nestle. Die Eusebianische Evangelien-Synopse, dans Neue Kirchl. Zeitsche 1908 méritent encore aujourd'hui une lecture attentive.

les chap. 15 et 16. Dans saint Paul les citations d'Augustin devraient être contrôlées, j'ai montré dans les *Miscell. Agost. t. II* et ailleurs combien les éditions laissent à désirer. Je devrais en dire autant de l'édition de Pélagé donnée par Souter.

Malgré tout, le nombre des fautes d'impression n'est pas grand, le prix est minime. Pour alléger l'apparat grec, on pourrait rejeter les témoins latins dans l'apparat latin ; on éviterait ainsi des répétitions ou des contradictions, p. ex. J 1, 4 p. lat : est a b c e f ff² q, p. gr : εστιν a b c f ff². D. DE BRUYNE.

E. B. ALLO. *Saint Paul. Première Épître aux Corinthiens.* — Paris, Gabalda, 1935, 8°, xii-516 p. Fr. 100.00.

Le but du P. Lagrange en fondant ses *Études bibliques* était de donner au public studieux une somme aussi totale que possible de renseignements autorisés sur chacun des livres de l'Écriture. Le danger d'un tel programme c'est que la compilation l'emporte sur le triage des matériaux et la masse sur l'ordonnance.

Avec le P. Allo, rien de pareil à redouter. *Mens agit at molem.* Il n'est pas homme à négliger le moindre détail philologique ou archéologique, et tout fait farine à son moulin, mais c'est un moulin qui broie et triture congrûment la matière, pour la livrer parfaitement assimilable.

Ce commentaire est aussi complet que possible, et dix-huit excursus ajoutent encore aux notes courantes au bas des pages ; à qui veut savoir ce qui s'est dit de notable, d'ingénieux, voire d'erronné sur cette épître, la tâche est aisée grâce à cet appareil encyclopédique, seulement il trouvera derrière l'érudit un auteur et un maître habitué à penser sur son texte et à exposer sa pensée de manière didactique, en la défendant au besoin.

C'est ce qui fait le prix de ce livre. Tous les menus détails y sont exploités en vue de la présentation d'ensemble de l'Épître. Ce que l'auteur poursuit à travers ces broussailles, c'est la pensée profonde de l'Apôtre, le témoignage que son écrit apporte à la vie de l'Église primitive, la foi et la charité des fidèles. L'historien clairvoyant et soucieux de ne laisser échapper aucun trait capable d'éclairer son texte se double d'un théologien en quête des trésors de la Révélation. De cet ensemble harmonieux sort une œuvre sérieuse et grave, mais sans lourdeur, érudite sans embarras, touffue, mais claire et nette. Le commentateur a bien compris l'âme de son auteur.

C'est dire si ce livre sera utile aux professeurs d'Écriture sainte et à leurs étudiants. Je pense qu'à l'usage il révélera mieux encore ses qualités et on peut se réjouir qu'il contienne par surcroît la promesse formelle d'un commentaire sur la deuxième aux Corinthiens.

H. D.

THÉOLOGIE HISTORIQUE.

DR. KARL STAAB. *Pauluskommentare aus der griechischen Kirche* aus Katenen-handschriften gesammelt und herausgegeben. (Neutestamentliche Abhandlungen herausgegeben von Prof. Dr. M. Meinertz, XV.) — Munster en W., Aschendorff, 1933, 8°, XLVIII-674 p. RM. 31,85.

On savait que les manuscrits des Chaînes patristiques devaient recéler des lambeaux encore inconnus d'écrivains ecclésiastiques mais on reculait devant l'effort énorme requis pour les exhumer. C'est le singulier mérite du Dr. Karl Staab d'avoir tenté une entreprise hérissée de difficultés. Un labeur acharné et persévérant dans le domaine des Chaînes pauliniennes lui a permis de débrouiller quelques grands types : uaticanus, monacensis, parisinus, type de Nicéas,

type du pseudo-Oecuménios, commentaire de Théophylactos. Dès 1926, K. Staab a consigné les résultats détaillés de ses recherches dans un copieux ouvrage : *Die Pauluskatenen nach den handschriftlichen Quellen untersucht.* (Scripta Instituti biblici), indispensable introduction à l'édition que nous avons sous les yeux.

L'édition des textes exégétiques pauliniens tirés des Chaînes n'a pas déçu notre attente ; nous sommes comblés. K. Staab ramène à la lumière du jour et à la vie de l'esprit onze illustres commentateurs grecs de Paul : Didyme d'Alexandrie, Eusèbe d'Émèse, Acace de Césarée, Apollinaire de Laodicée, Diodore de Tarse, Théodore de Mopsueste, Sévérin de Gabala, Gennadios de Constantinople, Oecuménios de Trikka, Photios de Constantinople, Aréthas de Césarée.

Dans l'introduction mise en tête de l'édition, l'auteur détermine le contenu de l'édition et motive les exclusions. Il analyse en outre cinq manuscrits d'Athènes, quatorze manuscrits anglais et trois manuscrits allemands qui n'avaient pas été décrits dans le volume d'introduction générale (1926). Il nous explique ensuite pourquoi, si l'on observe certaines conditions dictées par une rigoureuse critique, on peut se confier, en bonne partie, aux manuscrits les plus anciens et les plus soignés. Il serait trop long d'énumérer toutes les précautions reconnues indispensables. Quoi qu'il en soit, un des problèmes les plus délicats de l'herméneutique reçoit ici une solution dont devront tenir compte les futurs éditeurs de Chaînes. Enfin dans la dernière section de l'introduction, K. Staab passe en revue chacun des écrivains partiellement ressuscités grâce à ses soins. Il indique les manuscrits qui ont servi à l'édition, note les particularités de ceux-ci et caractérise la manière exégétique des divers commentateurs. Ici encore chacun pourra butiner à loisir. Les notices les plus neuves concernent Apollinaire de Laodicée, Diodore de Tarse, Théodore de Mopsueste, Sévérin de Gabala, Oecuménios de Trikka et le patriarche Photios. Il est incontestable que même si la critique n'admet pas toutes les déductions de notre éditeur, l'histoire de la littérature grecque chrétienne devra sur de nombreux points modifier ou nuancer des jugements trop peu fondés.

Quant à l'édition elle-même, elle est un modèle de clarté et de sobre élégance. Sa technique est empruntée à celle du *Corpus* de Berlin. L'apparat n'a pas été encombré par les innombrables fautes de lecture et de typographie de Mai et de Cramer. Ces derniers utilisaient d'ailleurs des manuscrits médiocres.

Le butin est abondant et de prix. Le Commentaire de Photios en particulier (car il s'agit bien d'un commentaire intégral — 182 pages de l'édition) est un monument littéraire non négligeable. La profondeur de la pensée, l'exactitude philologique, l'intensité du sens religieux se revêtent d'une parure littéraire d'un charme tout attique.

Cette édition, qui témoigne de tant de persévérance, de tant de finesse critique, révèle partout la possession d'un vaste et difficile sujet. Elle rendra d'appréciables services aux théologiens, aux exégètes, aux philologues, aux historiens. Ce livre est un maître ouvrage. En toute vérité, le courageux et intelligent éditeur peut s'approprier le vers d'Horace : *Exegi monumentum aere perennius.*

D. A.

DR. OTTO STAEHLIN. **Clemens Alexandrinus, Register**, herausgegeben im Auftrage der Kirchenväter-Commission der preussischen Akademie der Wissenschaften von D. Dr. Otto Stählin. Vierter Band. Erster Teil. Citatenregister, Testimonienregister, Initienregister für die Fragmente,

Eigennamenregister. (Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte, 391). — Leipzig, Hinrichs, 1934, 8°, 196 p.

Le premier fascicule du tome quatrième destiné aux tables et promis dès 1909 vient enfin de paraître. Il contient quatre tables complètes et dressées avec une minutieuse attention. La première table renferme les citations. Les citations de l'Ancien Testament embrassent tous les livres du canon alexandrin, c'est-à-dire les protocanoniques, et les deuterocononiques. Les œuvres de Clément offrent des citations des trois livres d'Esdras, de la Sagesse de Salomon, de l'Ecclésiastique (citée 73 fois), d'Esther, de Judith, de Tobie, de Baruch, des histoires de Suzanne, de Bel et du dragon, du second livre des Maccabées (1,10 et 2,23) qui n'est pas cité comme γραφή. L'étude historique de la formation du canon de l'Ancien Testament tirera profit de cette table. Le plus délicat est de déterminer la valeur du lemme introductif de la citation. Parfois Clément utilise des passages de livres aujourd'hui considérés comme canoniques, sans marquer qu'il les regarde comme écriture sainte, comme expression de révélation divine.

La même remarque s'applique aux citations du Nouveau Testament (deuxième section de la table des citations). Bien qu'ayant une mentalité encore profondément imprégnée de l'idéologie de l'Ancien Testament, Clément accorde cependant ses préférences au Nouveau qui est cité dans la proportion de 1½ à 1 à l'égard de l'Ancien (pages 11 à 26 — pages 1-10). Tous les écrits du Nouveau Testament sont représentés, sauf — et c'est bien naturel — le billet à Philémon.

La troisième section de la table des citations est des plus instructives. Elle est consacrée aux écrivains ecclésiastiques et aux hérétiques. L'historien de la littérature grecque chrétienne primitive trouvera encore à glaner en parcourant ces pages qui nous font connaître les noms d'écrivains et des fragments d'œuvres dont la plupart sont perdues pour nous. Voici ces noms : l'évangile des Égyptiens, les Agrapha et les Apocrypha, la Δεξιλή, l'Assomption de Moïse, l'épître de Barnabé, Basilide, la prophétie de Cham, la lettre aux Corinthiens de Clément de Rome, l'apocalypse d'Élie, Épiphanie, l'évangile des Hébreux, l'apocalypse d'Hénoch, Héracléon, le Pasteur d'Hermas, Hermogène, l'évangile de Jacques, les lettres d'Ignace le Martyr, les actes de Jean, Irénée, Isidore, Justin le Martyr, Carpocrate, Cassien, Marcion, les traditions de Matthias, Nicolas, les oracles sibyllins, Pantène, Parchor, les actes de Paul, l'apocalypse de Pierre, le Kérygme de Pierre, Polycarpe, le Presbytre maître de Clément, l'apocalypse de Sophonias, Tatien, Théodote et Valentin.

La quatrième et dernière section de la table des citations est la plus fournie et non la moins curieuse. C'est ici l'immense domaine de la littérature grecque antique qui se découvre à nos yeux émerveillés et attristés, émerveillés par l'abondance de l'érudition profane de notre didascale, attristés à la pensée que la plupart des livres cités n'ont pas survécu, sinon parfois à l'état fragmentaire, au naufrage où s'engouffra la majeure partie de la production littéraire de l'esprit hellénique. Dans les écrits qui nous sont conservés de lui, Clément fait état de 366 écrivains, sans compter les morceaux qu'aucun indice n'a permis d'identifier. Il est permis de croire que l'Alexandrin n'avait pas lu tous les ouvrages qu'il cite. Il est certain qu'il se servait de florilèges et d'anthologies, alors fort à la mode. Toutefois il est des écrivains qu'il cite si fréquemment et si copieusement qu'on ne peut lui supposer une connaissance médiante. Parmi ceux-ci, citons Aristote, Chrysippe, Démocrite, Empédocle, Epicure, Euripide, Héraclite le philosophe, Hérodote, Hésiode, Homère, les comiques

dont il nous a transmis de nombreux fragments, Ménandre, Musonios, Orphée, Philon le Juif, Pindare, Platon le philosophe, Plutarque, Pythagore et les Pythagoriciens, enfin Sophocle. Que l'on se représente l'érudition et la patience qu'exigent de semblables recherches d'identification.

La deuxième table, celle des témoignages, montre la persistance de l'influence et de l'érudition de Clément, se reflétant jusque dans les florilèges et les chaînes de l'époque byzantine.

La troisième table relève, par ordre alphabétique, les *incipit* des extraits qui nous sont parvenus de Clément et des fragments inauthentiques à lui attribués.

Enfin la quatrième table tient registre des innombrables noms propres parsemés dans les écrits clémentins. 126 pages de texte imprimé en petits caractères groupent tous les renseignements autour des noms propres. C'est une manière d'encyclopédie d'histoire littéraire hébraïque et hellénique dans le goût du III^e siècle.

En terminant, je ferai remarquer que Stählin qui a traduit pour la *Bibliothek der Kirchenväter* (Band VIII, 1934), les écrits les plus accessibles de Clément, a fait précéder son excellente traduction d'une importante introduction générale touchant la vie et les écrits du maître d'Origène. Les notes contiennent assez fréquemment des améliorations, des corrections nouvelles ou des identifications d'écrivains ne figurant pas encore aux tomes déjà publiés du *Corpus*. Espérons toutefois que Stählin ne nous fera plus longtemps attendre et qu'il publiera sans tarder les deux autres fascicules de tables, ainsi que les *addenda* et les *corrigenda* d'une édition qui passe à juste titre pour un modèle. D. A.

ROBERT PIERCE CASEY. *The excerpta ex Theodoto of Clement of Alexandria*, edited with translation, introduction and notes. (Studies and Documents edited by Kirsopp Lake and Silva Lake, I.) — Londres, Christophers, 4^o, 10 + 164 p. Sh. 17/6.

De la copieuse et exubérante littérature gnostique, quelques épaves à peine ont pu échapper au naufrage. Les exposés polémiques des hérésiologues manquent de sérénité. Les documents émanant directement des maîtres gnostiques ou de didascales reproduisant leur tradition, présentent donc une valeur hors pair pour qui tente de reconstituer historiquement l'enseignement et la vie de ces sectes.

Parmi les écrits originaux, qui nous sont parvenus malheureusement en si petit nombre, il faut mettre en bonne place les extraits du valentinien Théodote. Clément d'Alexandrie transcrivit des extraits du livre de Théodote sur un cahier de notes qui, d'après R. P. Casey, contenait probablement « le huitième livre des Stromates », 1-33 et certainement les « Extraits de Théodote » ainsi que les « *Eclogae propheticæ* » de contenu exégétique et apparentées aux Hypotyposes.

Les « Extraits de Théodote » consistent en citations d'œuvres valentiniennes, interrompues par des réfutations, des remarques critiques de Clément ou de la spéculation théologique.

On comprendra dès lors l'intérêt du travail de R. P. Casey. Si Stählin nous a déjà donné un bon texte des Extraits, il restait encore à le traduire — ce qui n'est pas une mince affaire, — à le commenter, à l'illustrer, à le situer, à l'expliquer. Ce programme a été exécuté avec maîtrise.

Dans une introduction de 38 pages, R. P. Casey discute la question de l'authenticité des *Excerpta* et des *Eclogae propheticæ* et celle de leur appar-

tenance au « livre huitième des Stromates ». Ils s'efforce ensuite de discriminer les sources des *Excerpta* : extraits de Théodote, un bloc de sections valentiniennes (Exc. 42-65 auxquels il faut ajouter Exc. 6-7), les réfutations et les observations personnelles de Clément. Suit un remarquable exposé du système de Théodote dont la clarté et la précision nous permettent de nous former une idée plus ou moins nette d'une construction théologique où l'imagination créatrice joue un rôle non secondaire. On remarquera l'importance que Théodote accorde à la sotériologie christologique et au réalisme sacramentel. La théologie des chapitres 42-65 est examinée à part et brièvement résumée. Les sections clémentines présentent, on s'en doute bien, un intérêt particulier. Elles contiennent des critiques de doctrines gnostiques et des vues personnelles en matière de spéculation théologique et d'exégèse. On surprend sur le vif le prodigieux talent d'adaptation de l'Alexandrin, qui parvient à intégrer à sa doctrine concepts, voire même idées gnostiques en leur donnant un léger coup de pouce. L'angéologie de Clément — si curieuse — est étudiée en détail. Enfin R. P. Casey exprime quelques considérations plus générales portant sur la nature et la signification du valentinianisme.

Il y a là quelques pages denses où des idées originales et profondes coudoient d'autres plus audacieuses et discutables.

Au lieu de reproduire le texte de Stählin, l'auteur a préféré imprimer sans y rien changer celui du manuscrit de Florence (Laur. v, 3, saec. xi).

Un triple apparat y est joint : un apparat scripturaire, un deuxième contenant les corrections adoptées et un troisième les corrections rejetées. La traduction anglaise vise à la clarté sans dissimuler d'ailleurs les aspérités de l'original.

Le Commentaire (pp. 95 à 160) constitue avec quelques pages de l'introduction l'apport le plus utile et le plus nouveau. Les notes du premier apparat critique de Stählin ont été utilisées et forment la base même de l'explication. La Bible, les apocryphes, les hérésiologues, les philosophes grecs, Philon, Origène sont abondamment et intelligemment cités. Bousset, Schmidt, Reitzenstein, Harnack, Dieterich, Brook et d'autres appuient de leur autorité telle ou telle vue exposée dans le Commentaire. Abondance de textes parallèles cités intégralement, abondance de références qui dénotent une vaste lecture, enfin explication ou du moins tentative loyale d'explication des nombreuses difficultés du texte, tels sont les principaux mérites de ce commentaire.

Résultat d'un immense effort et d'une pensée pénétrante, ce travail est de bon augure et nous laisse présager une brillante série d'études dans la nouvelle collection qu'il ouvre si doctement.

D. A.

Dr. KARL HOLL. **Epiphanius (Ancoratus und Panarion)** herausgegeben im Auftrage der Kirchenväter-Commission der preussischen Akademie der Wissenschaften. Dritter Band, Zweite Hälfte. Panarion, Haer. 74-80. De Fide. (Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte, 37). — Leipzig, J. C. Hinrichs, 1933, 4^o, 273-526 + XII p.

Holl ne put achever l'œuvre de sa vie, l'édition d'Épiphane. Il avait eu le temps toutefois d'établir le texte et l'apparat critique du troisième volume et de rédiger le commentaire jusqu'à l'hérésie 66^e (les Manichéens). La mort l'arracha à son travail le 23 mai 1926. L'édition exigeait que son achèvement fût confié à des mains expertes. Le choix de l'Académie prussienne des Sciences se porta sur Hans Lietzmann, l'ami et le collaborateur de Holl. Cette désignation était des plus heureuses.

Le deuxième fascicule du troisième tome de l'édition complète comprend les hérésies 74 à 80 : les semi-ariens, les pneumatomaques, Aérius, les anoméens et en particulier Aétios, Apollinaire, les antiodicomariamites, les collyridiennes, enfin les messaliens.

L'œuvre capitale de l'évêque de Salamine, si bien intentionné mais si crédule, si étroit, si dépourvu de sens critique, présente encore de nos jours un intérêt considérable. Celui-ci réside dans le nombre et la qualité des documents originaux qui y sont insérés (par exemple, plus de la moitié du présent fascicule). En général, Épiphanes transcrit fidèlement. Nous devons lui en être reconnaissants.

H. Lietzmann a écrit des notes explicatives, brèves et substantielles. Grâce à lui, le *Panarion* est complètement édité. On ose espérer que les tables générales ne tarderont pas à paraître.

Épiphanes se montre enfin ici sous son vrai jour d'écrivain. Les éditions antérieures, celles d'Oporinus (1544), de Pétau (1622) réimprimée par Migne P. G. t. 41-43 (1858), de F. Oehler (1859-1861) et de W. Dindorf (1859-1862) nous présentaient un Épiphanes atticisé et parlant une langue supportable. L'impitoyable critique de Holl a rendu au fougueux défenseur de l'orthodoxie son balbutiement barbare et son mépris des subtilités du bien dire.

Cette édition d'Épiphanes est l'une des plus parfaites de la collection berlinoise : l'exactitude philologique ne le cède en rien à l'ampleur et à la netteté de l'information historique.

D. A.

Io. B. WOLF, O. S. B. *Commentationes in S. Cyrilli Alexandrini de Spiritu Sancto doctrinam.* — Wurtzbourg, R. Mayr, 1934, 8°, 90 p.

Le R. P. Jean Baptiste Wolf vient d'écrire, pour son doctorat en théologie à l'université de Saint-Anselme à Rome, une dissertation courte mais substantielle. L'étude scientifique de pneumatologie de Cyrille d'Alexandrie aurait exigé plus de recherches et plus de temps qu'il ne pouvait y consacrer. C'est pourquoi l'auteur s'est sagement borné à traiter, en trois dissertations, quelques questions préliminaires d'un haut intérêt. Il a d'abord nettement dégagé l'importance qu'on doit reconnaître au patriarche alexandrin en matière trinitaire et particulièrement en pneumatologie. A ce propos, l'auteur énumère les œuvres trinitaires de ce théologien, en assigne le but, en marque le caractère. La preuve donnée pour revendiquer l'authenticité cyrillienne de la série d'arguments ajoutés au septième dialogue du *περὶ ἀγίας τε καὶ ὁμοουσίας τριάδος* ne nous a nullement convaincu.

Une deuxième étude s'efforce de déterminer, d'après les critères externes, les sources de la pneumatologie de Cyrille, qui sont : la connaissance personnelle qu'il a eue de la doctrine pneumatomaque et la lecture des ouvrages des hérétiques et des Pères (Athanase, Didyme, les Cappadociens). Ne devrait-on pas ajouter la lecture des livres de philosophie hellénique ? Le théologien de haut vol qu'est le patriarche alexandrin était pénétré de pensée platonicienne. Aristote, les Stoïciens, les Néo-Platoniciens ont aussi largement modelé son esprit.

Enfin l'auteur détermine avec précision, d'après les écrits mêmes de Cyrille, la physionomie variée et subtile de la doctrine pneumatomaque. Nous touchons ici à la partie la plus neuve et la plus fouillée du travail.

Limpidité, concision, large information, méthode historique, approfondissement de la terminologie et fine analyse des concepts litigieux, tels sont les prin-

cipaux mérites d'une dissertation qui sera, nous osons le croire, le prélude d'une étude de la pneumatologie du dernier grand théologien d'Alexandrie.

D. A.

Ioannis a S. Thoma Cursus theologici Tom. II opera monachorum quorundam solesmensium editus. — Paris, Tournai, Desclée et Cie, 1934 ; 4^o, VIII-646 p.

Le premier volume de cette magnifique publication a paru en 1931 (Cf. Rev. bén., 1932, p. 179), voici à présent le second, qui pour l'exactitude critique ni pour l'exécution typographique ne le cède en rien au précédent, si même il ne lui est supérieur. Il contient le commentaire des questions VIII à XVIII de la 1^e partie de la somme, on y trouve donc les doctrines si caractéristiques de l'école thomiste concernant l'éternité, la vision béatifique, l'objet de la science divine, la connaissance des futurs contingents et la science moyenne, toutes questions d'actualité au XVII^e siècle, et dans lesquelles Jean de S. Thomas, inspiré de Cajétan, et mettant à profit les controverses « de Auxiliis » donne la pleine mesure de l'argumentation, forte et claire, qui fait le mérite de ses ouvrages. A titre d'information, ajoutons que la matière du volume correspond à celle du tome II de l'édition Vivès (1883) avec ces différences que les questions « de ideis » et « de veritate » (III vol. de Vivès) sont à juste titre reportées à ce second volume (p. 534-583) ; tandis qu'au contraire le traité « de opere sex dierum » (Vivès, t. II, p. 685-797) en est exclu pour être rattaché plus tard au t. IV de Solesmes.

Les normes suivies, au point de vue de la critique textuelle sont celles du vol. I : on a pu reprocher aux éditeurs solesmiens de retoucher trop souvent le texte de J. de S. Th. quand il s'y rencontre des lacunes, des erreurs de rédaction ou d'orthographe, ce qui n'est pas rare : J. de S. Th. ne soignait sans doute pas fort la correction des épreuves d'imprimerie, et les éditeurs subséquents de Lyon et de Cologne (1633 et 1711), quoique assez soigneux, sont loin d'avoir vérifié, comme l'a fait l'éd. de Solesmes, chacun des mots, des termes, des tours de phrase, des citations de l'édition originale. S'il s'agissait d'un texte biblique, auquel on ne peut enlever un iota, ou même d'un texte d'Aristote dont la portée exacte peut dépendre de quelque particule, le procédé de la critique moderne qui exige la reconstitution mot à mot de l'original primitif serait de saison, mais ici, nous semble-t-il, le point de vue est différent, il s'agit avant tout d'apprendre à connaître la doctrine de J. de S. Th. Sa pensée et la marche de son argumentation ne sont presque jamais ambiguës ; on n'altère donc pas son œuvre, en corrigeant dans le texte même ce qui est défectueux, tout en marquant en note la leçon des éditions anciennes. Il est bien inutile, p. ex. d'imprimer, p. 540 « figura statuæ est forma capri » ce qui est ridicule, d'autant plus que c'est une citation de saint Thomas : « figura statuæ est forma cupri » et ainsi d'en d'autres cas. Dans la suite des volumes du *Cursus*, il s'en trouvera sans doute où les anciennes éditions seront plus souvent en défaut que dans les premiers, plus étudiés, plus importants, et où les éditeurs actuels ne devront pas hésiter à préférer leur interprétation à celle des anciens. Faisons des vœux, pour qu'ils puissent soutenir cette acribie extraordinaire qui les distingue à présent et conduire à bonne fin leur grande entreprise R. PROOST.

THÉOLOGIE DIDACTIQUE.

L. LERCHER, S. J. Institutiones theologiae dogmaticae. Vol. IV : De Virtutibus. De Sacramentis in genere. De singulis Sacramentis. De novissimis. — Innsbrück, Rauch, 1935, 8^o, 763 p. — MK. 10.

Ce quatrième volume termine la seconde édition des œuvres du P. Lercher. Nous avons signalé, quand ont paru les trois premiers tomes, le genre et les mérites de ce manuel. Dans la partie sacramentaire notamment l'auteur rappelle fréquemment des textes patristiques et conciliaires. Pour bon nombre de détails il renvoie par des références précises à des articles de revue ou à des études particulières les étudiants qui désireraient une plus ample information.

J. H.

FR. CONNELL, C. SS. R. **De Sacramentis Ecclesiae. Tractatus dogmatici.** Vol. I : De Sacramentis in communi. De baptismo. De confirmatione. De SS. Eucharistia. — Bruges, Beyaert, 1933, 8°, xvi-287-16* p.

Le R. P. Connell a voulu que ses élèves aient en mains un ouvrage simple, bien informé, et « catholique ». Dans ce but il a laissé de côté non seulement les questions oiseuses mais encore les opinions désuètes ou trop subtiles qui arrêtent et encombrant les étudiants. Il s'est enquis avec soin des nombreuses études historiques parues récemment dans le domaine sacramentaire, et il s'est efforcé d'expliquer avec sobriété le développement de la doctrine. Enfin, il a préféré exposer les dogmes de l'Église plutôt que de s'attarder démesurément à défendre tel ou tel point de vue d'école ; la théologie des églises orientales obtient la place qu'elle mérite et que ne lui accordent pas toujours les auteurs scolastiques.

Dans son aspect extérieur l'ouvrage est plaisant aux yeux, et n'offre pas cette apparence de labyrinthe que l'abus des subdivisions entraîne parfois.

J. H.

A. GARDEIL, O. P. **Le Donné Révélé et la Théologie.** — Juvisy, les Éditions du Cerf, 1934, 12°, xxxv-372 p. Fr. 20.00.

Ces « conférences-études » du P. Gardeil gardent une étonnante valeur d'actualité. Ces grands sujets : le Donné Révélé, le Dogme catholique et son évolution, l'élaboration théologique y sont traités avec lucidité et profondeur. Cette 2^e édition ménagera une ample diffusion à ce magistral ouvrage.

On sait que la thèse centrale du P. G. est celle de l'homogénéité des conclusions théologiques et du donné révélé. « Pour faire un théologien il faut d'abord un croyant ». Les propositions rationnelles introduites dans les déductions théologiques sont baignées dans la lumière divine de la foi. Quant aux systèmes théologiques ils jouent un rôle comparable aux hypothèses dans les sciences physiques.

La présentation typographique est très agréable sinon toujours correcte (notamment p. 193, 7^e l. faut-il lire loi ou foi ?).

C'est le P. Chenu qui a préfacé cette 2^e édition.

B. B.

H. D. NOBLE, O. P. **Le Discernement de la Conscience.** (Coll. La vie morale d'après S. Thomas d'Aquin.) — Paris, Lethielleux, 1934, 12°, 418 p.

Analyse pénétrante des éléments de la décision et de la conduite morale des hommes. Sur les convictions morales, sur le discernement moral, une foule de notations psychologiques et théologiques. La 3^e partie : « les états divers de la conscience au point de vue du discernement » est comme une psychologie individuelle de la conduite humaine.

On retrouve dans cet ouvrage les belles qualités d'observation, de science théologique et de méthode qui caractérisaient les précédentes études du P. Noble déjà parues dans cette même collection.

B. B.

ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE.

Johannis Lemovicensis abbatis de Zirc (1208-1218) opera omnia, auctore Constantino Horváth. — Veszprém, Egyházmegyei Könyvnyomda, 1932, 3 vol., 8°, xxiv-102*-197 ; 15*-578 ; 19*-298 p.

L'abbaye de Zirc, en Hongrie, fut fondée par Clairvaux en 1182. C. Horváth esquisse son histoire des origines à nos jours (p. viii-xxviii). Jean de Limoges y fut abbé de 1208 à 1218. A peu près inconnu jusqu'aujourd'hui, le voilà qui surgit tout à coup de l'ombre, auteur d'un bon nombre de traités moraux, ascétiques et autres. Il était prieur de Clairvaux quand il fut envoyé à Boccam (Zirc). Après 1218, il entra en France. C'est tout ce qu'on sait de sa vie.

Son œuvre littéraire comprend une *Expositio super psalmum Beati immaculati* (578 pages) ; un *tractatus de silentio religionis* ; une *Elucidatio religionis* (de l'utilité de la vie religieuse) ; de *mysterio iniquitatis* ; de *Visitacione* ; de *Electione* ; le *Morale somnium Pharaonis*, le seul de ses ouvrages qui ait déjà été édité, en 1690, puis par Fabricius dans son *Codex pseudepigraphus V. T.* Ce dernier texte diffère assez considérablement de celui du ms 553 de Troyes, comme on peut s'en rendre compte grâce aux colonnes des pages 72⁴-80³ où C. Horváth a consigné les variantes des deux textes. Jean de Limoges a laissé encore quelques poèmes religieux et 5 lettres adressées à Thomas de Antemato c'est-à-dire à Thomas de Langres (publiées par H. dans *Cistercienser Chronik*, 1931, p. 157-161). Enfin, il a écrit un *libellus de dictamine et dictatorio syllogismorum* (sur l'art de la composition). Précurseur de la Renaissance, Jean en appelle surtout aux classiques contre les méthodes des scolastiques. C'est le plus intéressant et le plus personnel de ses travaux.

D. Horváth a publié tous ces traités d'après les seuls manuscrits conservés à Troyes, et provenant de Clairvaux. Il y a cependant d'autres manuscrits, dont il aurait peut-être fallu tenir compte. Un simple coup d'œil sur les deux volumes parus du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques de Belgique* révèle à Namur, deux manuscrits du *Somnium Pharaonis* ; à Bruges, un ms du même traité et un autre du *libellus de dictamine*, du XIII^e siècle. On en rencontre aussi à la Vaticane, et à Utrecht.

PH. SCHMITZ.

M. M. DAVY. **Les dominicaines**. (Coll. « Les grands ordres monastiques ». — Paris, Grasset, 1934, 8°, 268 p. Fr. 15.00

Tableau très vivant de la vie des dominicaines. Un diptyque lui donne accès ; il représente saint Dominique la père-fondateur et sainte Catherine de Sienne, la sœur aînée ; il précise la vocation et le mystique dominicaines. Exposé qui nous a paru excellent, marqué au coin d'une connaissance très sûre des voies spirituelles. Ainsi introduits il nous sera facile de saisir le lien qui unit les diverses variétés des dominicaines, variétés si nombreuses que l'on se demande si un certain groupement ne pourrait pas s'opérer au plus grand bien des congrégations et de leurs œuvres. L'auteur n'a pu parler de chacune de ces congrégations ; elle les a classées en quelques grandes catégories : les dominicaines contemplatives, cloîtrées, qui remontent à saint Dominique (1207) ; les dominicaines enseignantes qui comptent une demi-douzaine de congrégations ; les gardes-malades réparties en plusieurs congrégations ; les dominicaines vouées à des œuvres sociales telles que les hospitalières, les dominicaines dites de Béthanie (s'occupent des filles repenties), celles qui tiennent des maisons de préservation ou même de repos, les 4.000 Sœurs de charité dominicaines de la Présentation. Un chapitre est consacré aux tertiaires dominicaines.

Les pages 213-263 très neuves, traitent des initiatives écloses ces dernières années. Parmi celles-ci, l'une des plus intéressantes ne serait-elle pas celle des dominicaines de Saint-Jacques ? Elles se recrutent parmi les étudiantes ou les professeurs et se destinent à l'apostolat doctrinal par l'étude, les travaux d'érudition et l'enseignement dans les collèges et lycées.

Une petite remarque. La page 197 pourrait faire croire que le Tiers ordre séculier constitue un Ordre dans le sens canonique du terme. Il n'en est rien (voir Code de droit canonique, can. 488).

PH. SCHMITZ.

PHILOSOPHIE.

J. WEBERT. *Saint Thomas d'Aquin, Le génie de l'ordre.* (Les maîtres de la pensée relig.). orné de 8 héliograv. d'après L. Roisin. — Paris, Denoël et Steele, 1934, 8°, 278 p.

Saisir l'« essentiel » de l'esprit de Thomas d'Aq., découvrir et la source principale à laquelle puise et « le terme idéal vers lequel s'achemine » la pensée du saint docteur, dépeindre les habitudes intellectuelles et les méthodes de celui-ci, montrer dans l'amour de la simplicité, de la clarté et surtout de l'ordre, la marque de son génie ; puis se demander « en toute sincérité » si celui qui a été la lumière du XIII^e siècle ne peut pas, dégagé de certaines contingences et compromissions, être un maître pour le nôtre, un inspirateur pour notre pensée et notre vie : tel est le dessein de l'A. (p. 7, 8).

Le premier tiers du volume caractérise la prééminence que, en T. d'A., le théologien a gardée sur le philosophe, et rappelle la vision du monde, qu'ont tracée les *Sommes* : ordre grandiose auquel harmonieusement et hiérarchiquement collaborent la métaphysique des causes et la Révélation. — Viennent ensuite les chap. où sont étudiés « les procédés intellectuels à l'aide desquels (le docteur angélique) construit ses architectures idéales ». On considérera en lui : *L'Intuitif* qui, s'il n'ignore pas l'analyse, est pourtant comme obsédé du besoin de synthèse, et, s'il est désireux « de connaître le réel en sa diversité », l'est bien plus encore de rendre ce réel « transparent à l'intelligence », dans la lumière des principes (108) ; — *L'Architecte*, intrépide systématisateur des œuvres des autres, incomparable organisateur de leur pensée comme de la sienne propre ; — *L'Interprète* qui, ayant pris contact avec la réalité surtout à travers les livres, scrute avec sagacité les documents, mais en amant de l'idée, non en curieux de l'histoire ; — *Les Rythmes* qui, balançant méthodiquement son esprit d'un aspect des questions à l'aspect opposé et complémentaire, assurent à ses solutions l'équilibre et l'omnilatéralité. — Toujours le génie de l'ordre et de la mesure : génie qui plane un peu haut, il est vrai, dans la sérénité de l'impersonnel et de l'universel.

Il n'est aucun de ces chap. dans lequel le P. W. ne fasse preuve d'une rare liberté d'esprit. Son admiration pour le doct. angél. ne lui enlève point son sens critique, ni son franc langage. Jamais de poncif : un moderne qui parle à son temps, et dont la lecture, des plus instructive pour qui aborde T. d'A., est très profitable à la réflexion de qui l'a pratiqué. Avec cela, une abondance d'observations justes, de la vie, et une expression souvent heureuse, nuancée, délicate.

Ces qualités se retrouvent dans les deux derniers chap. : *Le phil. et le théolog. devant la pensée moderne* ; — *T. d'A. devant l'âme moderne*. Avouons pourtant que, le § sur *Le théolog.* mis à part, cette fin du livre nous a un peu déçu. L'idéal thomiste de la vie humaine y est assurément présenté sous un jour qui le rend sympathique même à l'incroyant. Et, avec une loyauté courageuse

qui désarme d'avance le contradicteur, sont reconnus les manques ou les défauts d'optique du thomisme (expérience humaine ; art ; femme). N'importe : les deux titres promettaient bien autre chose... Ils promettaient tant, il est vrai, que, à y réfléchir, on s'effraye de l'ampleur et des difficultés du programme entrevu.

Quelques remarques, entre beaucoup : Un lecteur inexpert percevra-t-il que, sous le même mot *intuition* (101 et *passim*), la pensée va et vient du propre à l'analogique ? — Comment se flatter de faire entendre à un profane, en passant (179-182), les résonnances profondes qu'a, en thomisme, le terme *abstraction* ? — Surtout aux esprits qui partent des philosophes modernes il eût été utile de fournir ça et là des contacts, souvent *a contrario*, avec leurs auteurs familiers. — Ne pourrait-on accorder à T. d'A. le don de l'observation psychologique (118) ? — L'expression « principe de continuité » (114) prête à confusion (Leibniz). — Nous souhaiterions une précision : 60, 5 et 6 (le *é* de Plotin) ; 60, 14 ; 71, 17. — 163, 13 et 164, 4, empirisme *réaliste* (songeons à Berkeley etc.). — 114, 5, *qu'est*.
M. FESTUGIÈRE.

P. MOUY. *Le Développement de la Physique cartésienne, 1646-1712* (Bibl. d'hist. de la philos.). — Paris, Vrin, 1934, gr. 8°, x-343 p. Fr. 40.00.

L'histoire de la physique cartésienne, depuis Descartes jusqu'à la mort de Malebranche est généralement mal connue. M. Mouy étudiera successivement : les physiciens cartés. qui, durant cette période, ont manifesté un esprit d'école ; puis leurs deux grands contemporains qui, pour libre que fût leur génie, sont pourtant restés dans la mouvance de D., Huygens et Malebranche ; avec eux, les illustres contradicteurs du cartésianisme, Leibniz et Newton. — 1646, 1712 : l'A. justifie aisément le choix de ces dates limites : peu après la seconde, le déclin de la phys. cartés. commence. Mais, demande-t-il, la doctrine n'est-elle pas destinée à renaître ?

L'ouvrage est aussi remarquable par l'exposition scientifique et l'érudition que par la critique philosophique ; et l'histoire des idées s'y anime au contact de celle des hommes. — Soit d'abord l'inventaire de l'*héritage scientifique* recueilli par les premiers disciples. Matériaux considérables. Mais sur eux pèse une épistémologie dont on ne sait que trop les caractères : « Le dogmatisme de D. est essentiellement aprioriste (:)... il se projette dans le plan expérimental en raison de l'accord établi par Dieu... entre nos (idées... et) le monde réel... » (p. 44). A proportion de cette conception de la science, celle de l'hypothèse scientifique : dogmatique et aprioriste. Et le rôle de l'expérience sera tout subalterne. On est loin de Pascal (43, 44) !

A ses « continuateurs » D. a assigné une tâche singulièrement réduite : ils compléteront ses propres expériences ; mais « sur les *suppositions*... de base..., rien à innover : elles sont établies à jamais, étant déduites de la métaphysique » (70). Hélas ! même parmi ceux qui constituent proprement la postérité de D. savant, il n'en est aucun, capable de penser par soi, qui n'ait pris conscience de l'erreur de principe, commise par le maître. Qu'on suive, dans le livre de M. M., les efforts de Regius, de Rohault, de Régis (les trois plus marquants) pour corriger la méthode, en même temps que pour amender et étendre les enseignements hérités. La science inductive se libère ; la conception probabiliste de l'hypothèse se parfait. Malheureusement le cartésianisme physique ne dépasse guère le stade du « modèle mécanique » (118, 138) ; il lui manque « le contrôle sévère » de la mathématique abstraite (144). Ce contrôle, Huygens va le créer.

Nullement disciple ; libre ami de pensée. Indifférent à la métaphysique ; acceptant les thèmes cosmologiques qui se prêteront au calcul. Telle, la « matière subtile », qui devient la « matière éthérée » des ondulations. — Toutefois, ô disgrâce, l'initiateur génial d'une véritable physique math. cartésienne n'a pas à sa disposition les ressources du calcul infinitésimal (200). L'incomparable instrument, Leibniz et Newton se le donnent ; et le second, surtout, en fait le plus magnifique emploi. — Renonçant à donner une idée de la plénitude des pages que M. M. consacre aux deux grands anticartésiens, nous noterons qu'incidemment il présente sur l'auteur du système de l'attraction une remarque philosophique judicieuse : chez celui-ci le symbolisme math. se conjugue au réalisme empirique (244). Nous ajouterions : au point de vue des universaux, un nominalisme intellectualiste au nominalisme sensualiste.

Un dernier chap., écrit vraiment *con amore*, traite de « la physique de Malebranche ». Lente, mais toujours en travail, la pensée du pieux oratorien creuse tous les problèmes ; toujours originale, elle enfante, au moins dans un cas, la solution scientifique qui s'imposera (couleurs et « fréquence »). « Le malebranchisme, en physique, est un cartésianisme amendé et étendu, une théorie des tourbillons généralisée » (291). Les attaches de M. avec D. sont autrement profondes que ne l'étaient celles de Huygens : c'est qu'elles se racinent dans la métaphysique. Et pourtant, par la grâce de l'occasionalisme, un terrain d'entente est ménagé entre l'« idée claire » et l'a-posteriori expérimental.

Et M. M. conclut : « Véritable et profond critique de la physique cartés...., plus cartés. que D. lui-même » (330), Malebranche a laissé une physique math., riche en possibilités. Jetant un regard sur la physique contemporaine, il prononce : au cœur de celle-ci « la pensée profonde du cartésianisme est restée vivante » (328). — Quoi qu'il en soit des analogies sur lesquelles l'A. appuie cette dernière opinion et de l'interprétation qu'il essaye de l'« étendue intelligible » malebranchiste, il est un ordre d'idées où on ne le suivra guère : en effet c'est à tout l'ensemble de la philos. de l'oratorien que va sa sympathie (257 ; 266, 267 ; 316-318). — Mais la substance du livre n'est pas là : historien, savant, philosophe, M. M. a fait une œuvre dont on se plaît à saluer la richesse, la valeur, l'intérêt exceptionnel.

Deux appoints à la documentation : 1^o Penseur peu original, à coup sûr, mais ayant beaucoup malebranchisé, même en physique, Dom François Lamy méritait un paragraphe : il existe de lui des inédits. 2^o P. Bayle pouvait être opportunément évoqué en plusieurs occasions : cf. le livre de Delvolvé. — Une note d'allusion à la terminologie classique eût agréé au lecteur, à propos des pp. 243, 244, 247 (accélération, force accélératrice). — Quelques vétilles : 44, n. 2, p. 64 ; 98, 24, *Monsieur* ; 100, 22 *Mihiel* ; 172, 2 ; 249, 36, pas *su* ; 249, 43, *tout* ; 256-257, double sens de *Principes* ; 266, 32-33, *l'idée toute seule* de l'étendue servira ; à la table, *J. Sauveur* manque. M. FESTUGIÈRE.

R. GARRIGOU-LAGRANGE. **Le sens du mystère et le clair-obscur intellectuel. Nature et surnaturel.** — Paris, Desclée De Brouwer, 1934, 20 × 13, 343 p., Fr. 20.00.

Le professeur de l'*Angelico*, auquel nous devons tant d'œuvres magistrales, n'aborde pas ici une matière nouvelle, mais il fait retour vers ses études antérieures de métaphysicien et de théologien, afin d'en regarder cette fois l'objet du biais que définit très heureusement le titre du présent livre : « le sens du mystère et le clair-obscur intellectuel ». Il touchera donc à de nombreuses questions, ouvrira de profondes perspectives, esquissera à grands traits la

solution de maints graves problèmes de métaphysique et surtout de théologie surnaturelle. Dans ses pages Aristote parlera assez souvent, saint Thomas et sa tradition la plus pure seront fidèlement suivis ; à la philosophie moderne les allusions ne manqueront pas, mais ne pourront être que sévères.

Il est hautement instructif d'analyser comparativement ce qu'il y a de clair et ce qui reste d'obscur dans les doctrines traditionnelles, relatives à la gnoséologie en général, à la connaissance naturelle et surnaturelle de Dieu, aux questions de la grâce et du salut. — L'A. insiste (p. 134 sq.) sur la nature des *deux obscurités* et des *deux clartés* qui s'offrent à l'âme humaine. L'obscurité d'en bas provient de la matière physique, de l'erreur et du péché ; l'obscurité d'en haut naît pour l'intelligence créée de l'excès infini des splendeurs de Dieu. « Entre ces deux obscurités si différentes il y a une lumière intellectuelle, parfois très belle » (137), qui baigne tantôt la raison nue, tantôt la foi. Mais, pour mieux nous attacher à la *vraie clarté*, sachons nous défier de la *fausse* : celle-ci cherche à se faire valoir dans les objections que le mécanisme, le phénoménisme, l'empirisme opposent à toute transcendance ; celle-là tombe, en définitive, des mêmes sources que l'obscurité d'en haut, mais c'est cette part du rayonnement de la vérité qui n'éblouit et n'aveugle pas notre esprit, parce que, atténuée, filtrée par les intermédiaires créés, elle s'est précisément mise à la portée de notre faiblesse.

On voudrait pouvoir détailler le contenu des douze chapitres du volume : les quatre premiers étudient *Le sens du mystère* dans la sagesse métaphysique et la sagesse surnaturelle ; les huit derniers traitent du *Mystère des rapports de la nature et du surnaturel*. — Il apparaît que dans le génie de saint Thomas les exigences de la raison se sont parfaitement conciliées avec le sens du mystère.

Le livre, si fortement pensé, du P. G.-L. sera d'une lecture fructueuse pour le théologien, formatrice pour l'étudiant. Une forme moins scolastique et moins scolaire lui eût permis d'étendre sa bienfaisance à un public beaucoup plus large. — P. 48, l. 12-13, passage à rajuster ; 135 n. et 323, *lis*. La figure tracée du sage (35-36) se situe très haut au-dessus de la nature. M. FESTUGIÈRE.

R. JOLIVET. **Dieu soleil des esprits. La doctrine augustinienne de l'illumination** (Bibl. augustinienne). — Paris, Desclée De Brouwer, 1934, 13×20, xviii-220 p., Fr. 12.00.

« La doctrine... de l'illumination (nous place)... en plein centre de l'augustinisme... On (pourrait) dire qu'elle n'est... qu'une vaste preuve de l'existence de Dieu, fondée sur l'analyse de l'acte de connaître et de tout ce qu'il comporte de conséquences métaphysiques » (p. xvii). Cet important sujet, que M. J. avait traité en 1930 dans la *Rev. de philosophie*, il le reprend en sachant mettre à profit de nombreux travaux parus entretemps.

La I^{re} Partie étudie *le Fait de l'illumination* : l'existence de la *certitude* et de la *vérité*, et le souverain rôle du *Maître intérieur*, selon Augustin. Dieu est le soleil nécessaire des yeux de l'esprit. — Dans la II^e Partie est abordé le problème principal, celui qui a suscité tant d'interprétations divergentes de la pensée augustinienne : *le mode de l'illumination*. Reconnaisant les lacunes, les imprécisions et un certain flottement qui se signalent dans la noétique d'Aug., et s'efforçant d'entendre celle-ci en dehors de toute préoccupation d'école, M. J. montre qu'on n'y trouve véritablement ni l'abstraction au sens aristotélicien, ni l'innéisme (mis à part le nativisme dans les premiers écrits, et l'emploi persistant, souvent indu, des termes *mémoire* et *réminiscence*), ni l'ontologisme. Au reste il est essentiel d'établir que, pour Aug.,

le vrai problème de la connaissance concerne non pas la formation du concept (comme chez saint Thomas), mais celle du jugement certain (148). C'est là que doit intervenir l'*illumination spéciale*, émanée de Dieu, et en laquelle la partie supérieure de notre âme, à savoir l'esprit (*mens, acies mentis*), connaît la vérité (*judicium veritatis, lux judicans, regulae etc.*) (161, 167).

Prudent et discret en ses affirmations, plein d'égards pour les opinions adverses, écrit d'une plume aisée et élégante, le livre de M. J. ne rencontrera que sympathie. Nul ne se plaindra de trouver à beaucoup de ses pages un rez de chaussée de textes judicieusement tirés du docteur d'Hippone.

M. FESTUGIÈRE.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

Orientalia Christiana periodica. Commentarii de re orientali aetatis christianae sacra et profana editi cura et opere Pontificii Instituti orientalium studiorum. Vol. I, N. I-II, 1935. — Rome, Pont. Inst. orient. studiorum, 1935, 8°, 304 p.

L'Institut pontifical des études orientales publie à partir de cette année une nouvelle revue trimestrielle appelée *Orientalia Christiana periodica*, d'environ 500 pages par an. Elle contiendra des articles et des recensions sur l'Orient chrétien pris dans toute son ampleur. A côté de cette revue, les *Orientalia Christiana analecta* continueront, à partir de 1935, la tradition documentaire inaugurée par les *Orientalia Christiana*. Cette collection éditera des textes orientaux ou des études théologiques, historiques ou philologiques plus approfondies ; elle paraîtra plusieurs fois l'an mais non à date fixe et constituera un volume d'environ 1000 pages par an.

Le premier volume des *Periodica* offre une telle richesse d'idées et une telle exactitude scientifique, qu'il nous est impossible en quelques lignes de donner une idée de l'abondance et de la qualité du contenu.

Après avoir donné une notice sur les manuscrits, O. H. E. Burmester édite le texte arabe des 32 premiers canons de Gabriel Ibn Turaik, 70^e patriarche d'Alexandrie. Une traduction anglaise rend d'indispensables services.

Le P. Jean Simon S. J. présente une monographie courte mais très documentée sur l'histoire du monastère copte de Samuel de Kalamon.

Le P. Th. Spacil analyse ensuite avec lucidité et compréhension l'ouvrage si curieux du P. Serge Bulgakov intitulé : *l'Agneau de Dieu. Au sujet de la Dei-Humanité. Première partie*. Paris 1933. Dans cette spéculation dogmatique de grand style, le professeur à l'Académie théologique russe de Paris développe une théorie nouvelle de l'union hypostatique. Nous recommandons aux théologiens la lecture des trente pages dans lesquelles le théologien romain synthétise la pensée profonde, subtile, déconcertante et, au surplus, antitraditionnelle du philosophe religieux russe. Une réfutation en règle, peut-être un peu massive, fait suite à un exposé vraiment captivant et éveillé d'idées.

Bornons-nous à une liste sommaire : une lettre inédite de Vladimir Soloviev, une étude du P. I. Ortiz de Urbina sur la mariologie des Pères syriaques (en italien), une conférence du P. Ir. Hausherr S. J. sur les grands courants de la spiritualité byzantine, — première esquisse si intelligente qui s'épanouira, nous l'espérons, en un volume sur ce sujet, — une étude (en italien) du P. G. Hofmann sur l'apostolat des jésuites dans l'Orient grec (1583-1773), un chapitre passionnant d'histoire religieuse et politique de Byzance, dû à la plume experte du P. Bern. Leib S. J. : *les idées et les faits à Byzance au XI^e siècle*

(d'après l'*Alexiade* d'Anne Comnène), une étude (en allemand) sur le droit d'asile dans l'empire byzantin par le P. E. Herman S. J., enfin deux articles sur des inscriptions et des villes cappadociennes signés par l'un des plus éminents épigraphistes contemporains, le P. de Jerphanion S. J. D. A.

H. IDRIS BELL et T.-C. SKEAT. **Fragments of an Unknown Gospel and Other Early Christian Papyri.** — Londres, British Museum, 1935, 4^o, 63 p., 5 pl. Sh. 4.

L'été dernier le British Museum achetait des fragments de quatre manuscrits en papyrus. Le premier de ces manuscrits était remarquable par son antiquité (pas plus tard que le milieu du II^e siècle), mais son contenu le rendait surtout précieux : c'est un évangile inconnu.

Indiquons aussitôt ses relations avec les quatre évangiles canoniques. Il raconte des faits connus par les Synoptiques (p. ex. la guérison d'un lépreux, cf. Mt. 8, 2-4), mais l'exposé est tellement différent que le nouvel évangile n'a très probablement pas connu les Synoptiques. D'autre part il est certainement apparenté avec Jean. Il n'y a que trois solutions possibles : x dépend de Jean, ou Jean dépend de x, ou x et Jean dépendent d'une source commune. Et, chose invraisemblable, qu'on a presque peur d'écrire — ce n'est pas la première de ces trois solutions qui est la plus probable.

Il faut espérer qu'on trouvera quelques nouveaux feuillets de cet évangile, qui permettront de résoudre le problème. En tout cas ces quelques fragments de Londres sont une des découvertes les plus sensationnelles qu'on ait faites. Les papyrus de Chester Beatty pâlissent à côté de ces pauvres trois feuillets.

On trouve deux feuillets d'un manuscrit qui est peut-être un commentaire sur les Évangiles. L'écriture est du commencement du III^e siècle ; le texte n'est donc pas d'Origène.

Puis un feuillet de 2 Paralipomènes du III^e siècle.

Enfin un feuillet liturgique du IV^e ou V^e siècle, qui ne ressemble à aucune liturgie connue.

Il faut remercier les conservateurs des manuscrits du British Museum d'avoir communiqué si rapidement au public les trésors dont ils ont la garde. On peut prévoir que cet évangile nouveau sera étudié et discuté partout.

D. DE BRUYNE.

H.-J. BARSDLEY. **Reconstructions of Early Christian Documents. I.** — Londres, Soc. Prom. Christ. Knowledge, 1935, 8^o, 454 p. Sh. 15.

Il est difficile d'ouvrir ce livre bizarre sans tomber sur toute une série de sigles extraordinaires. Il faut sans cesse consulter les pages 11-18 où ces hiéroglyphes sont expliqués. Mais j'y cherche vainement X, LLK, pLK, G Mark, JMK, LJasZ. On n'imagine pas le supplice du pauvre lecteur qui veut comprendre.

Je remercie l'auteur qui dit p. 443 : l'argument Marcus... colobodactylus doit être étudié dans la *Rev. bén.* 1928. Mais nous ne sommes nullement d'accord sur l'âge de ce document, ni sur son interprétation. D'ailleurs l'argument du troisième Évangile *Est quidem Lucas* est du même temps et plus important encore parce qu'il donne plus de détails. L'auteur n'en souffle mot.

Ailleurs il sait beaucoup de choses neuves et intéressantes : « S. John was over ninety and presumably in broken health. There were no spectacles in those days, and it is improbable that he could see to read, and not improbable that he was also very deaf » (p. 400)... Aussi l'éditeur responsable du quatrième

Évangile fut Gaius de Pergame... Les papiers de Jean étaient dans un grand désordre. Heureusement M. Bardsley est là !

D. DE BRUYNE.

C. DE CLERCQ. **Les Églises unies d'Orient.** (Bibliothèque catholique des sciences religieuses). — Paris, Bloud et Gay, 1934, 12°, 160 p.

Un excellent volume de cette très bonne collection. Il permettra aux catholiques latins de connaître leurs frères d'Orient et de les aimer comme ils le méritent. L'auteur a consacré un premier chapitre très utile à ces notions générales qu'il faudrait que tout latin sût. Chapitre par chapitre il passe alors en revue chacune des Églises unies. Beaucoup de clarté et de méthode dans ces exposés.

E. B.

TH. QUONIAM. **Erasmus** (Coll. « Temps et visages »). — Paris, Desclée De Brouwer, 1935, 8°, 266 p. Fr. 15.00.

Ce livre est tout en nuances ainsi qu'il convient quand il s'agit d'Érasme. Ce n'est pas une biographie, mais l'histoire d'une âme d'esthète, extrêmement subtile et pourtant très simple, raffinée et pleine d'horreur pour toute violence. M. Quoniam a le mérite d'avoir très finement saisi le « point de vue » du philosophe. Érasme concevait au fond le christianisme comme une sagesse, très belle, très humaine et très équilibrée. Le formalisme barbare des théologiens, non moins que les abus scandaleux de la hiérarchie ecclésiastique heurtaient son bon goût : aussi vit-il sans déplaisir les premières attaques de Luther. Mais l'allure de plus en plus brutale du moine d'Erfurt le dégoûta bientôt, et « de deux maux il choisit le moindre : la réaction lui sembla préférable à l'anarchie. » Tout en restant officiellement soumis aux Papes, l'incorrigible indépendant ne put jamais se résoudre à prendre nettement parti et à condamner en bloc une doctrine où il apercevait une part de vérité. Au milieu de l'échauffement général des esprits, chacun le trouva trop tiède, et tout le monde l'abandonna.

Malgré quelques réserves, l'auteur est enthousiaste de son héros : c'est un humaniste qui juge le Prince des humanistes. Voilà peut-être trop d'admiration, car on ne peut oublier qu'Érasme était aussi moine et prêtre : il ne parut jamais se douter que ce double état exige une dose toute spéciale de foi surnaturelle et de renoncement. Qu'on relise pour s'en convaincre la lettre apparemment si pleine de bon sens qu'il écrivit à son prieur pour lui expliquer les raisons majeures qui le retenaient loin du cloître. Quel esprit vraiment religieux pourrait être dupe d'un pareil langage ?

Érasme sans doute avait l'excuse d'une vocation forcée, mais n'est-il pas dommage que ce chef-d'œuvre d'âme humaine ne se soit pas laissé pénétrer davantage par l'énergie divine ?

J. H.

R. P. SIMÉON VAILHÉ. **Vie du P. Emmanuel d'Alzon**, fondateur des Augustins de l'Assomption. T. II (1851-1880). — Paris, Bonne Presse, 8°, 792 p., 2 portraits. Fr. 20.00.

Ce nouveau volume attendu pendant 7 ans retrace l'histoire des dernières années du P. d'Alzon. Vie extraordinaire par la multiplicité des œuvres que ce cœur inépuisable de zèle et de charité a entreprises. Le chap. 26 est particulièrement intéressant ; il résume la tâche principale de ce grand apôtre : la formation spirituelle de la Congrégation de l'Assomption. C'est là qu'on retrouve le religieux avide de sainteté et de cette vie intérieure, qu'il a voulue pour ses fils, abondante et ferme.

E. B.

Dr WALTER FRERE. **Recollections of Malines.** — London, The centenary press, 1935, 12°, 119 p. Sh. 3/6.

Les « conversations » tenues à l'archevêché de Malines de 1921 à 1927 sous la présidence du cardinal Mercier (et plus tard du Card. Van Roey) entre théologiens catholiques et anglicans, continuent à retenir l'attention de ces derniers, qui aiment à y voir un présage heureux pour l'avenir, une étape vers la constitution d'un « front commun » des églises chrétiennes. Ce sont là les termes (p. 62) dont se sert le Dr W. Frere dans le livre qu'il vient de publier, et dans lequel il se plaît à rappeler l'objet et la marche de ces conversations, les échanges de vue qui y ont eu lieu, et en outre le ton de sympathie et de confiance mutuelle qui n'ont cessé de les animer. Ce sont des souvenirs personnels, l'A. en effet est de ceux qui y ont occupé une place prépondérante. Un jour, c'était aux Rogations de l'année 1925, au déjeuner, Mgr Batiffol, qui savait entremêler la note gaie aux graves discours de ses collègues, annonce que le matin même, deux évêques anglicans ont suivi la procession dans les rues de Malines. Ah ! dit le Cardinal, voilà qui fait bien augurer pour l'union des églises ! Mais, continue Mgr Batiffol, ils ont quitté la procession avant la prière pour le Pape ! On en rit de concert. En rapportant l'épisode, dont il était l'un des personnages, le Dr W. F. précise un peu, et fait remarquer qu'ils avaient quitté la procession, lui et le Dr Gore, aux invocations des Vierges martyres. Mgr Batiffol avait donc ajouté un grain de malice à l'histoire, néanmoins le symbolisme de son anecdote ne manque pas de justesse : sur certaines questions un accord semblait possible entre Rome et Cantorbéry, sur d'autres, relatives aux rites et à la discipline, il n'y avait pas de contradiction essentielle ; mais après cela, restaient les principes premiers de la réforme du XVI^e siècle, sur lesquels les autorités suprêmes de l'église anglicane n'auraient jamais admis de transaction, si même les anglicans de droite, les anglo-catholiques, eussent été prêts à céder quelque chose. Le cardinal Mercier, dit le Dr W. F. n'a jamais vraiment compris la position anglicane (p. 50), mais le cœur, chez lui emportait la raison, et l'eût disposé à de larges concessions. Nous ne dirions pas, pour notre part, que le Cardinal a ignoré la vraie situation des anglicans, mais bien qu'il s'attendait à un rapprochement plus effectif : dans les discussions il insistait volontiers sur les questions où l'entente serait facile, et par sa modération il voulait raffermir la bonne volonté des dissidents afin de les amener aux actes de renoncement décisifs, mais difficiles sans doute, qui eussent pu constituer un terrain de conciliation acceptable.

Le Dr W. F. termine son livre par une série d'appendices, documents très intéressants qui aident à faire comprendre plusieurs points restés obscurs dans les discussions de Malines.

R. PROOST.

NOELE MAURICE-DENIS et ROBERT BOULET. **Romée ou le Pèlerin Moderne à Rome.** — Paris, Desclée De Brouwer, 1935, 12°, xxii et 952 p., relié toile Fr. 40.00.

Ce nouveau guide s'occupe exclusivement de la Rome chrétienne. Par une heureuse distribution des matières on est arrivé à conserver un ordre chronologique relatif tout en parcourant successivement les divers quartiers de Rome : Banlieue antique, les tombeaux et catacombes ; les grandes basiliques urbaines ; souvenirs médiévaux ; les grands saints modernes. Le plan de l'ouvrage met ainsi en relief la continuité historique de la Rome des papes. Ce guide est vraiment complet : étude détaillée des monuments, rappels biographiques, discussion des éléments légendaires, tout est présenté sobrement, clairement,

dans un esprit de haute probité. Un intense sentiment religieux anime ces pages pour le plus grand bien du pèlerin qui s'aidera de « Romée » pour prendre contact avec tant de choses vénérables. Un épilogue de G. Goyau exalte le caractère « missionnaire » de l'Église si remarquablement évoqué par le Musée ethnographique du Latran.

Ce guide s'adresse « au pèlerin moderne ». Ses belles qualités déjà mentionnées justifient ce titre. C'est un guide « à la page » qui plaira infiniment à tout chrétien cultivé, curieux des choses de l'art, ami de la vérité, dégagé des mesquineries et de la routine, soucieux de vivre plus intensément sa vie religieuse et de la retremper aux meilleures sources. Au point de vue pratique ce guide est parfaitement maniable, muni de plans, de photographies et d'une dizaine de tables (notamment liste des Papes, des Saints et personnages vénérés à Rome, des artistes cités etc.). Compagnon de voyage très précieux, « Romée » sera aussi très estimé de ceux qui connaissent déjà Rome — rappel très évocateur et enrichissement de leurs souvenirs.

B. BECKER.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

JOS. CALMETTE. **Le monde féodal** (« Clio », Introduction aux études historiques, 4). — Paris, Presses universitaires de France, 1934, 12°, LII-490 p. Fr. 30.00.

M. Charléty, dans son avant-propos, prévient l'objection que provoque tout naturellement la parution de « manuels d'histoire destinés à l'enseignement supérieur » : Il ne s'agit pas de dispenser les étudiants de recourir personnellement aux textes, tout au contraire, il s'agit de leur en faciliter l'accès et la compréhension.

Chaque chapitre qui résume rapidement les données universellement admises, est suivi de notes qui forment la partie essentielle de l'ouvrage. Ces notes comprennent invariablement les sources, la bibliographie et enfin un aperçu sur l'état actuel des questions, qui indique au lecteur les points controversés les plus étudiés pour le moment.

Nous n'avons qu'à féliciter l'auteur pour ce très gros travail utile non seulement aux étudiants, mais à tous les hommes d'étude. On ne peut évidemment demander à ce genre de travail d'être complet ; une lacune cependant étonne un peu : La controverse ouverte par les travaux de M. Pirenne sur les invasions musulmanes et les origines du moyen âge devrait, semble-t-il, être signalée au premier plan, car si la thèse reste discutable, elle peut être néanmoins étonnamment féconde.

Les bibliographies vieillissent vite : nous croyons utile de signaler au lecteur, pour mettre à jour celle de la page 250 sur le monachisme, les récents articles de Dom Schmitz consacrés à saint Benoît et à l'ordre bénédictin dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*.

G. DAYEZ.

JULES MICHELET, **Tableau de la France**. Texte établi et présenté par Lucien Refort. (Les Textes Français, coll. Budé.) — Paris, Les Belles Lettres, 1934, 8°, xxx-117 p.

Cette réédition du « tableau de la France » de Michelet étonnera peut-être certains. Qu'ils se rassurent : c'est moins aux historiens et aux géographes que ce livre est destiné, qu'aux littérateurs et aux historiens de la littérature. Dans ce « tableau » plus encore peut-être que dans la partie narrative de son « Histoire de France », Michelet s'est montré un grand romantique.

Le soin mis à l'établissement du texte et l'intelligente introduction de M. Refort rendent, à coup sûr, cette édition définitive.

G. D.

NOUVELLE LISTE DE *MEMBRA DISIECTA*

(suite).

Plusieurs personnes qui s'intéressent aux manuscrits ou qui s'adonnent à l'édition de textes ont exprimé le vœu que cette deuxième liste commencée dans la *Revue bénédictine*, t. 43 (1931) pp. 5-8 et 101-105 soit continuée. Je rappelle que la première liste de 92 numéros a paru dans cette même *Revue* en 1924, 1925 et 1927.

16 Paris B. N. 17177. ff. 5-12 + Vatic. lat. 340, feuilles de garde.

Dans les *Codices latini antiquiores* I, 1934, n. 4, le Dr Lowe décrit deux feuillets conjugués et mutilés, en écriture anglo-saxonne du VIII^e-IX^e siècle contenant un fragment du commentaire de Théodore de Mopsueste sur la deuxième lettre à Timothée. A peine avais-je vu la planche qui accompagne cette notice, que je me rappelai d'autres feuillets de la même écriture et contenant aussi des fragments de Théodore de Mopsueste sur les lettres pauliniennes, que j'avais trouvés à Paris et auxquels j'avais consacré une courte notice dans la *Revue bénédictine* 33 (1921), p. 52. Je n'ai pas identifié le texte des ff. 9 et 12 qui sont très mutilés, mais les six autres doivent se suivre dans cet ordre 11, 10, 5, 6, 7, 8 ; de plus les feuillets 5 et 6 sont conjugués, mais ils ne se suivaient pas immédiatement : entre 5 et 6 il y avait deux feuillets. Ce sont précisément ces deux feuillets mutilés qui se trouvent au Vatican ; ils n'ont plus que 32 longues lignes, tandis que les feuillets intacts de Paris ont 39 longues lignes.

J'ai montré autrefois que les fragments de Paris en écriture anglo-saxonne nous donnent un texte sensiblement meilleur que les manuscrits de Swete. On est donc heureux de trouver deux nouveaux feuillets de ce très bon manuscrit.

17 La Haye 71 E 40 + 71 E 41 + 72 E 9 + 71 E 43.

Provenant de l'abbaye de Saint-Hubert un manuscrit important était entré, dès 1733, dans la bibliothèque du Baron Crassier à Liège et son propriétaire le décrivait ainsi :

Codex membran. 500 vel circiter annorum (donc environ du XII^e s.) in quo sequentia : Pastorale S. Gregorii, explicatio orationis dominicae, versus Hildeberti Cenomanensis episcopi de officio missae, explicatio canonis missae, expositio Apocalypsis, super Cantica canticorum etc., Gesta pontificum Tungrensium etc. per Anselmum presbyterum et Vita D. Theoderici abbatis S. Huberti.

Cette description fut communiquée à Montfaucon et imprimée par lui dans sa *Bibliotheca bibliothecarum* I (1739), p. 66. Elle fut réimprimée dans le catalogue de vente des livres du Baron en 1754 sous le n. 3545. Dans l'exemplaire Ul. Capitaine de ce catalogue une annotation manuscrite dit que le volume fut adjugé à l'échevin Dheur pour 10 florins. Peu de temps après, en 1774, nous retrouvons le manuscrit chez le bibliophile G. J. Gérard, mais dans quel état ! Il est littéralement écartelé, car il y a des amis qui sont des bourreaux. Gérard mourut en 1814 et sa bibliothèque, assez riche en manuscrits belges¹, fut achetée par le roi de Hollande Guillaume I^{er}. Ainsi le manuscrit de Crassier divisé en quatre, entra à la Bibliothèque royale de La Haye. Fatalement on avait oublié que ces débris formaient primitivement un volume. Nous verrons les conséquences de cet oubli.

Voici la description des quatre manuscrits de La Haye.

- 71. E 40 (429) 77 feuillets, XII^e siècle
Gregorius papa Liber pastoralis
- 71. E 41 (441) 77 feuillets XII^e siècle
Commentarius in Pater noster
Fragmentum de oratione pro defunctis
Hildebertus, versus de officio missae
De angelis et hominibus
Explicatio canonis missae
Expositio Apocalypsis
- 72. E 9 — 72 feuillets XII^e siècle
Gesta 52 pontificum Tungrensium, Traiectensium, Leodiensium
- 71. E 43 (797) 47 feuillets XII-XIII^e siècle
Vita Theoderici abbatis S. Huberti in Arduenna
Super Cantica canticorum
Anselmi Cantuariensis homelia IX = Migne 158, 644².

J'avais trouvé les trois manuscrits 71 E 40, 41 et 43 dans le catalogue, t. I, publié en 1922 et je supposais que le quatrième n'était pas loin, d'autant plus que Bethmann l'avait signalé dans l'*Archiv* 8 (1843), p. 569 et que Koepke l'avait utilisé pour

1. D'après Bethmann *Archiv* 8, p. 29 il y avait 491 manuscrit dans la collection Gérard, mais « parmi ceux qui sont à la Bibliothèque, aucun n'intéresse nos études ». On verra qu'il se trompait étrangement.

2. Le catalogue dit : Fragment d'un commentaire sur S. Luc.

son édition des *Gesta episcoporum Leodiensium* dans MGH, SS VII (1846), p. 158. Sur ma demande on me répondit que le quatrième manuscrit était toujours là. S'il ne figure pas au tome I du catalogue, c'est probablement par oubli.

Ce catalogue dit que les manuscrits 71 E 40 et 41 ont appartenu d'abord à l'abbaye de Saint-Hubert et plus tard au Baron Crassier. Nous pouvons ajouter que 72 E 9 et 71 E 43 ont la même provenance et que les quatre livres n'en formaient qu'un seul.

Maintenant on pourra corriger S. Balau *Les sources de l'histoire de Liège* 1903, p. 132 : le manuscrit t. 308 (il s'appelle aujourd'hui 71 E 43) vient de Saint-Hubert et n'est autre que le volume utilisé par Martène et Durand *Veterum scriptorum amplissima collectio* IV (1729) 837 et suiv.

Ce qu'il faut surtout regretter, c'est que Wattenbach n'ait pas connu le manuscrit 71 E 43. Il a édité la *Vita Theoderici abbatis* dans les MGH, SS 12 (1856), pp. 36-57 sans avoir trouvé un seul manuscrit : *nos igitur quum codicum ope destituti simus...* Cependant l'*Archiv* 8, p. 569 avait signalé le manuscrit de La Haye : 1293, mbr. s. XIII *Vita Theoderici abb. S. Huberti*.

La question principale est résolue. Il reste une petite obscurité : l'ordre dans lequel Montfaucon énumère les différentes parties ne correspond pas exactement avec l'ordre des manuscrits actuels. Y a-t-il eu quelque distraction chez Crassier ou chez Montfaucon ? Ou bien Gérard, non content de diviser le manuscrit, a-t-il encore déplacé quelques parties ? Une comparaison minutieuse des quatre manuscrits pourrait seule faire la lumière.

18 Louvain G 82 + G 83.

Ces deux manuscrits étaient primitivement réunis en un seul, comme on peut voir par une ancienne foliotation I-CXXX dans G 82 et CXXXI-CCLI dans G 83. Ils étaient encore réunis à l'époque de Bouxhon qui leur donna la cote E 41 et restèrent réunis jusqu'en 1788 où ils figurent dans le catalogue de vente sous le n. 295. Le démembrement a été fait chez le Prince de Fürstenberg. Par conséquent les reliures de ces deux volumes ont été faites en Allemagne pour Fürstenberg.

D. DE BRUYNE.

19 Paris, B. N. Lat. 12238, f. 129 + 12021 ff. 140-141.

These fragments come from an eighth-century manuscript of the *Breviarium Alarici* written in Corbie half-uncial, and preserve

part of the table of *tituli*¹ and parts of the third book (titt. i. 3-v, 1)². The fragment in MS. 12238 now serves as fly-leaf to a tenth-century manuscript of patristic writings³. The débris in MS. 12021 — a codex containing a tenth-century copy of a Commentary on Matthew and a ninth-century copy of the *Canones Hibernenses*⁴ — are merely four small fragments of two consecutive folios mounted out of order in paper leaves at the end of the volume.

The leaf in MS. 12238, containing part of the table of *tituli*, is a nearly complete folio cut down at one side and at the bottom. The calculated number of lines to a page appears to be 27 : the *tituli* were written in two columns, the rest of the codex in long lines. The written space was 240 mm. long by 150-185 mm. broad (the wider measurement is of the *tituli*). The fragments in MS. 12021 f. 140 are two long narrow strips showing at least some trace of all 27 lines and mounted in the correct relation to each other. Of the two fragments mounted on f. 141 the longer one shows the top margin and 12-13 lines of writing, with one side margin. The smaller one belongs a little to one side of it, showing, after a lacuna, a further portion of lines 7-12 and 8-13 on the two sides respectively ; the verso as at present bound is the recto of the text. This portion of the text precedes that of f. 140 and, allowing for the missing lines, joins on to it directly.

E. A. LOWE.

R. J. DEAN.

Oxford.

20 DURHAM, CATHEDRAL LIBRARY A. II. 10 fly-leaves
+ C. III.13 fly-leaves + C. III. 20.

On page 21 of his catalogue of Durham manuscripts, Rud⁵ mentions six folios of Matthew and Mark « ante mille annos exarati », evidently used as three front and three back fly-leaves to a 13th-century MS. (A. II. 22) of Alexander of Hales's *Tractatus super Evangelia*. These leaves are now bound as

1. Th. Mommsen-P. M. Meyer, *Theodosiani libri XVI*, I, pp. 25-26, II, pp. 1-2, 69-71, Berlin, 1905.

2. op. cit. I, pp. 127-132.

3. L. Delisle, *Inventaire des manuscrits de Saint-Germain-des-Prés*, p. 42, Paris 1868 (extrait de la Bibliothèque de l'École des chartes, 6^e série, t. I, III et IV)

4. Delisle, loc. cit. p. 33.

5. T. Rud, *Codicum manuscriptorum ecclesiae cathedralis Dunelmensis catalogus classicus*, Durham, 1825.

four front and two back fly-leaves in MS. A. II. 10, a 13th-century *Psalterium Glossatum*, and numbered 2-5, 338, 339. Although f. 1 is not mentioned by Rud, it would seem to have been for a considerable period with these leaves, as it shows offset of f. 2; otherwise it is blank. The leaves are written in Anglo-Saxon majuscule of the eighth century, and measure at present 385×250 mm. There are two columns to the page, with the number of lines in each column varying between 45 and 51.

MS. C. III, 13 has at the end four fly-leaves, not mentioned by Rud¹. They are numbered 192-195, and contain fragments of Matthew in the same script as the fly-leaves of MS. A. II. 10 and with the same number of columns to the page. Having been cut at the top and bottom, the leaves now measure 315×212 mm. and have only 42 lines, not all intact. The lacunae in the text show that the columns originally had about 50 lines each. The MS. to which these leaves are attached was probably written at Durham in the fourteenth century and contains *Tabulae* to a number of later medieval writers, a kind of work which seems to have been popular at Durham (see descriptions of MSS. B. III. 27, 28, 29, 31 in Rud's catalogue, cited above).

Two other leaves in the same script and format, and now measuring 357×250 mm., which also once served as fly-leaves or perhaps as a cover, contain parts of Mark. They are now bound by themselves and bear the press-mark C. III. 20 (not in Rud). These leaves have each lost about four lines at the top to the binder's shears, with the result that only 43 and 44 lines remain.

The proper order of these leaves is as follows :

- C. III. 13 ff. 192-193 : Matt. XIV. 32-XVIII. 29 ; lacuna of
3 folios ;
———— ff. 194-195 : Matt. XXII. 15-XXV. 26 ; lacuna of
4 folios ;
A. II. 10 ff. 3, 2, 338 : Matt. XXVII. 35-XXVIII. 20, Mar. I.
I-IV. 22 ;
C. III. 20 f. 1 : Mar. IV. 24-VI. 6 ; lacuna of 4 folios ;
———— f. 2 : Mar. VIII. 39-X. 17 ;
A. II. 10 ff. 339, 5, 4 : Mar. X. 17-XIV. 55.

The similarity in script and format can scarcely be gainsaid ;

1. *ibid.*, p. 285.

and the fact that MS. A. II. 10 contains the end of Matt. as well as the beginning and much of Mar. leaves little room for doubt of their relation. The leaves of MS. C. III. 20, on the other hand, besides showing the same similarity of script and format, actually join on to ff. 338 and 339 respectively of MS. A. II. 10. If the original MS. contained only the four Gospels it must have had some 65 folios, if the whole New Testament some 284, without prefatory matter or canon-tables.

E. A. LOWE.

R. J. DEAN.

Oxford.

21 London, B. M. Add. MS. 11878 + Paris, B. N. N. A. Lat. 2388 (ff. 1-2) + London, B. M. Add. 41567 I + Paris, B. N. N. A. Lat. 2243 (ff. 1-2) + Cheltenham, Phillippus 36184.

The eighth-century manuscript of Gregorius, *Moralia in Iob*, written in the "Luxeuil" type of minuscule has had notices in this review in which Dom De Bruyne and Dr Lowe dealt with four *membra disiecta*¹. A fifth fragment of the same manuscript has now been identified. Phillippus MS. 36184 at Cheltenham contains a further portion of Book XXIV. Six folios survive here with insignificant fragments of the conjugates of ff. 3-6 (the triangular fragment of what would be f. 7 preserves enough of the text to show that it is continuous with f. 6^b); f. 2 seems to have the final leaf of the preceding quire; between it and the present f. 1 is a gap in the text amounting to approximately 11 folios. The present page measures 233 × 140 mm. and the written space 175 × ca. 95 mm. There are 17 and 18 long lines to a page. A considerable portion of the inner margins and corresponding edges of the text have perished. The text preserved is as follows:

F. 1^a Ne² superbi ac tumidi... f. 1^b... ab scriptore huius historiae uersus = Migne, *P. L.* LXXVI. 308 lines 7-38 (Book XXIV, § 37).

F. 2^a [consti]tuit alium super terram... f. 6^b... eum qui iustus

1. Vol. XXXIX, p. 186 No. 76, p. 194 no. 92; vol. XLII, p. 7, No. 7. The leaf in M. de Ricci's collection has since been given to the British Museum, where it is numbered Add. MS. 41567 I.

2. Although not beginning a sentence «Ne» has a capital N in this MS. which has probably been taken over from the earlier MS. the scribe was copying. This peculiarity was discussed by Dr. E. A. Lowe in *The Classical Quarterly*, XXII (1928), pp. 56 f.

est condemnasset = Migne, *P. L.* LXXVI. 314 line 14 — 317 line 14 (Book XXIV, §§ 46-51).

The *membra disiecta* of this MS. are arranged above according to the sequence of the text they contain. In the event of further *membra* coming to light it may be useful to record here the gaps in the sequence. The first three items follow each other without a break. British Museum Add. MS. 11878 opens with the beginning of Book XXIII Part V ; Add. MS. 41567 I (one leaf) ends in § 31 of Book of XXIV with the word « circumfremetibus » (Migne, *P. L.* LXXVI. 304 C). Nouv. acq. lat. 2243 f. 1^a begins « tantum modo considerant... » in § 32 (ibid. col. 305 C), which indicates a loss of two folios. The two leaves of this fragment are the centre bifolium of a quire ; f. 2^b ends « ...adsumit quae enim [ad mutabilitatem] » in § 34 (ibid. col. 306 D)¹. Between this and the Cheltenham leaves two more folios of text are lost. Reconstruction of the quires is unsatisfactory because of the possibility that the scribe left other pages blank as in Brit. Mus. Add. 11878 f. 78^b, where the ink showed through the thin parchment.

RUTH J. DEAN.
Oxford.

1. I am indebted to M^{lle} M. Dulong for these details of Nouv. acq. lat. 2243.

TEXTE COMPLÉTÉ ET AMENDÉ DU « PSALMUS CONTRA PARTEM DONATI » DE SAINT AUGUSTIN.

Le texte imprimé du Psaume abécédaire laisse beaucoup à désirer. Il a de graves lacunes. Nulle trace de ce prologue ou *proœmium causae* que s. Augustin affirme avoir composé ¹ et qu'il n'est pas possible de confondre avec le refrain ². De plus, deux strophes sont incomplètes : alors que les autres comportent chacune douze versets, on en compte seulement onze à la strophe C et dix à la strophe Q. Enfin une lecture attentive révèle quantité de fautes, dont quelques-unes sont particulièrement fâcheuses, parce qu'elles bouleversent la structure du vers, qui doit être de seize syllabes ³ avec césure à la huitième.

Les éditeurs n'ont pourtant pas épargné leur peine. Mais ils n'avaient à leur disposition que de rares manuscrits. Déjà au moyen-âge on aurait été embarrassé d'en trouver : parmi les catalogues rédigés à cette époque, un seul, que nous sachions, mentionne le Psaume abécédaire ⁴. Les inventaires modernes n'en font connaître que dix exemplaires, dont cinq sont du XV^e siècle.

Aussi est-ce merveille que le « Psalmus contra partem Donati » ait déjà trouvé place dans l'édition princeps des Œuvres de s. Au-

1. *Retractationes*, I, I, c. xviii.

2. Les éditeurs louvanistes et A. ENGELBRECHT (*Zeitschr. f. d. Oesterr. Gymn.* 59, 1908, p. 582) suggèrent de voir une seule et même chose dans le refrain et le prologue. S. Augustin les distingue pourtant aussi nettement que possible : *Hypopsalma... quod responderetur et proœmium causae quod... cantaretur non sunt in ordine litterarum*. Le refrain est repris par le peuple. Le prologue (tout comme les strophes abécédaires) est chanté devant le peuple.

3. Moyennant, parfois, élision, syncope ou synizèse.

4. Schaffhouse, monastère de Saint-Jean et de Tous-les-Saints, catalogue dressé sous l'abbé Sigefrid (1083-1096) : « Cantilena Augustini par alphabetum » (G. BECKER, *Catal. biblioth. antiqui*, p. 155, n. 46). Le catalogue de la chartreuse de Salvatorberg (XV^e siècle) est simplement, à l'endroit où on lit « Psalmus contra partem Donati », une page d'histoire littéraire faite à l'aide des Rétractations, de Possidius et de Gennade (P. LEHMANN, *Mittelalterl. Bibliothekskatal. Deutschl. u. der Schweiz*, II Mainz-Erfurt, p. 535). Il en va de même du catalogue de Pom-puse (anno 1093. MERCATI, *Studi e documenti di storia di diretto*, XVII, 1896, p. 149) où l'emprunt est fait aux Rétractations. Il faut se garder de croire que ces deux bibliothèques possédaient réellement les ouvrages qu'énumèrent tels passages reproduits de sources littéraires.

gustin, parue à Bâle chez Amerbach en 1506. On ignore quels manuscrits l'auteur, A. Dodo, avait pu consulter ¹. Érasme (1528-1529) se contenta de reproduire ce premier texte. Les docteurs de Louvain firent au contraire œuvre personnelle ² : H. Gravius ³, à qui fut confiée l'édition des écrits antidonatistes, avait sous la main deux manuscrits du Psaume, provenant de Cambron ⁴ et d'Eindhoven ⁵. Son texte, accompagné de notes qui gardent encore leur utilité, l'emporte de beaucoup sur celui d'Amerbach-Érasme. C'est celui que les Mauristes, dépourvus de nouveaux manuscrits, adoptèrent pour leur propre édition ⁶.

La poésie populaire du moyen-âge suscita dès le commencement du XIX^e siècle un intérêt qui devait aller toujours croissant. Le Psaume abécédaire en bénéficia ⁷. On se plut à reconnaître en lui un lointain prototype du rythme et de la rime, conviction qui aviva encore le regret de ne posséder qu'un texte défiguré et qui incita les érudits à y remédier du moins par des conjectures.

1. Augustin Dodo, originaire des Pays-Bas, chanoine de Saint-Léonard de Bâle, parcourut aux frais d'Amerbach de nombreuses bibliothèques d'Italie, de France et d'Allemagne. (C. SCHOENEMANN, *Bibliotheca histor.-litter. Patrum latin.*, II, 1794, p. 86).

2. Leur édition parut à Anvers chez Plantin en 1577. Elle fut souvent reproduite, notamment à Paris en 1635. Le Psaume figure au tome VII.

3. Henri Gravius ou Van Grave, né à Louvain en 1536, mort à Rome en 1591. En plus du t. VII des œuvres de saint Augustin, il prépara un volume de notes qui parut en 1578, et qui fut adjoint au t. VII dans les éditions ultérieures : *Annotationes s. Augustini... in tomum septimum quibus castigationum ratio varietasque lectionum indicatur, res memoratu dignae observantur, obscuriora difficilioraque loca explicantur et illustrantur*. Il parle souvent dans ce livre de ses *Rerum donasticarum commentarii*, ouvrage qui ne fut jamais publié, ni même, peut-être, achevé. La Bibliothèque de l'Université de Louvain en possédait jadis une ébauche autographe. Cfr J. F. FOPPENS, *Bibliotheca belgica*, I, pp. 447-448 et *Biographie nationale de Belgique*, V, col. 127-131. — En ce qui concerne le Psaume, voici les références à l'édition de Paris de 1635, la seule que j'ai sous la main : texte, pp. 3-5 ; annot. col. 5-8.

4. Abbaye cistercienne près de Mons.

5. Monastère de la Congrégation de Windesheim à Woensel près de Eindhoven (Hollande, Brabant sept.). Cfr J. G. R. ACQUOY, *Het klooster te Windesheim en zijn invloed*, III, Utrecht, 1880, pp. 80-82.

6. Tome IX, Paris 1688, pp. 2-7. Les bénédictins n'indiquent en fait de manuscrits que ceux de Cambron et d'Eindhoven, déjà utilisés par les docteurs de Louvain. Je doute qu'ils en aient pris directement connaissance. Les rares modifications qu'ils ont apportées au texte de Gravius reposent sur d'anciennes éditions, que je ne suis pas en mesure d'identifier.

7. DU MÉRIL, *Poésies populaires latines antérieures au XII^e siècle*, Paris, 1843, pp. 120 et suiv. C. DAUX, *Le chant abécédaire de s. Augustin contre les donatistes*, Arras 1905. W. MEYER, *Anfang und Ursprung der lateinischen und griechischen rhythmischen Dichtung* (Bayer. Akad. München, Abh., Kl. I, Bd xvii Abt. 2), pp. 284 sqq.

Ceux qui attendaient du *Corpus* de Vienne le Psaume dans son intégrité furent déçus. Des six manuscrits que le dépouillement des catalogues permit de découvrir, aucun n'est complet : M. Petschenig y retrouva les mêmes lacunes que ses devanciers déploraient déjà. Ils sont toutefois moins médiocres que les exemplaires utilisés par Dodo et Gravius. Grâce à ces nouveaux matériaux, l'édition de Vienne acquit une supériorité notable sur les précédentes, et elle put servir de base à de solides études philologiques et littéraires ¹.

Il restait cependant à citer le principal témoin, le manuscrit de Leyde *Vossianus lat.* 8^o 69.

Comme il contient en premier lieu le « De script. eccles. » de s. Jérôme continué par Gennade, le P. Feder S. I. l'a partiellement décrit dans son livre « Studien zum Schriftstellerkatalog des heiligen Hieronymus » ². C'est un volume petit format (18 × 13 cm.) de 123 f. où, en réalité, sont associés deux manuscrits. Seul le premier qui va jusqu'au f. 81 nous intéresse directement ³ :

f. 1-43^v. S. Jérôme : *De scriptoribus ecclesiasticis*.

43^v-68 Gennade : *De script. eccl.*

68-74^v Psaume abécédaire de s. Augustin.

74^v-80^v Opuscule sur la Trinité que j'ai l'intention de publier prochainement.

81-81^v Petit poème : *Totius mundi machinae* ⁴.

Une inscription placée dans la marge supérieure des ff. 43^v-44 indiquait jadis la provenance. Il n'en subsiste plus que le mot LIBER écrit à l'encre verte ; le reste a été raturé. L'appartenance du ms. au fonds *Vossianus* rend vraisemblable une origine française ou anglaise. Le P. Feder, de son côté, a observé que le texte

1. Notamment A. ENGELBRECHT, *Der hl. Augustinus als Volksdichter*, dans *Zeitschr. f. d. oesterr. Gymn.*, 59, 1908, pp. 580 et suiv., F. ERMINI, *Il « Psalmus contra partem Donati »* dans *Miscell. Agost.*, t. II, Rome 1931, pp. 341-352 et H. VROOM, *Le psaume abécédaire de saint Augustin et la poésie latine rythmique*, Nimègue, 1933.

2. Fribourg-in-Br. 1927, p. 30. *Archiv* (7, 1839, p. 138) et *Neues Arch.*, (4, 1879, p. 115) avaient déjà signalé le ms., mais sans insister.

3. Le second se compose de plusieurs cahiers écrits à diverses époques : f. 82-88 XII^e-XIII^e s. *Provinciale romanum* : dans les marges et fol. 89-89 en cursive du XIII^e s. opuscule *ad praelatos* dont le début est presque effacé ; fol. 90-122 XV^e s. *Gaufridi Poetria nova* (GEOFFROI DE VINSauf, éd. E. TARAL, *Les arts poétiques du XII^e et XIII^e s.*, pp. 197-212) ; fol. 123-123^v, XIII^e-XIV^e s., fragment de poème.

4. Edité par MONNIER, *De Gothescalci et Joh. Scoti controversia*, Paris, 1853, p. 103.

du Jérôme-Gennade se rattache à la tradition italienne de cet ouvrage¹. On peut exclure, pensons-nous, une provenance germanique.

L'âge du nouveau manuscrit le met hors de pair : il appartient à la première moitié du IX^e siècle. Mieux encore : il restitue et le prologue et les versets manquants des strophes C et Q. Mais son utilité ne se borne pas là. Il permet aussi de rétablir de nombreux endroits que l'on tenait pour irrémédiablement corrompus et de déceler des altérations insoupçonnées. Lui-même, il est vrai, ne laisse pas d'avoir des fautes, mais cet inconvénient est sans conséquence, la bonne leçon se trouvant conservée par ailleurs.

Tous les manuscrits utilisés jusqu'ici omettent, nous l'avons dit, le prologue et trois versets, toujours les mêmes. Ils forment ainsi un groupe homogène qu'il faut distinguer nettement du *Vossianus*.

L'ensemble des manuscrits se partage donc en deux branches principales. Comme elles n'ont presque pas de fautes communes il est à penser que la tradition a bifurqué à une époque ancienne. Un sort divers les attendait : l'une — celle qui aboutit au *Vossianus* — ne se ramifia guère mais elle ne subit pas de mutilations ; de l'autre sortirent, on va le voir, plusieurs familles, mais au prix de graves altérations.

Nous qualifierons de germanique cette seconde branche, en raison de l'origine des manuscrits qui la représentent, à savoir :

1. COLOGNE, *Chap.* 77, XII^e s. fol. 54^v². C'est le ms. le plus ancien du groupe et le moins corrompu. Aucun des autres ne s'y rattache franchement.

2. UTRECHT, *Univ.* 62, XV^e s., fol. 223 anciennement à la Chartreuse.

3. UTRECHT, *Univ.* 67, XV^e s., fol. 62, autrefois propriété des Chanoines Réguliers³.

4. COPENHAGUE, *Bibl. Roy. Thott.* 99. 4^o, XV^e s. fol. 160, provient des Pays-Bas⁴.

On remarque une étroite parenté entre les mss Utrecht 67 et Copenhague : en l'un et l'autre le psaume a même teneur

1. *Op. cit.*, pp. 31-32 et 72.

2. JAFFÉ-WATTENBACH, *Ecclesiae Metropol. Coloniensis codices manuscr.*, Berlin, 1874, p. 25.

3. *Catalogus cod. manuscr. Bibl. Univ. Rheno-Trajectinae*, I, Utrecht, 1887, pp. 17 et 19.

4. E. JÖRGENSEN, *Catal. cod. lat. medii-Aevi Biblioth. regiae Hafniensis*, Copenhague, 1926, p. 21.

et est accompagné de ces ouvrages de s. Augustin : 1. *Retractationes*, 2. *Contra academicos*, 3. *De beata vita*, 4. *De ordine rerum*, 5. *De quantitate animae*, 6. *De immortalitate animae*, 7. *Soliloquia*. Trois de ces traités figurent aussi dans Utrecht 62, mais disposés autrement (6. 5. 3). Les manuscrits Utrecht-Copenh. constituent donc, au sein du groupe opposé à *Voss.*, une deuxième famille.

5. LILIENFELD¹ *Cisterzienserstift* 72, XII-XIII^e s., f. 134^v.

6. KLOSTERNEUBURG², 223, XII^e s., f. 142^v.

Ces deux manuscrits semblent avoir été copiés sur un même modèle, ce qui n'a rien d'étonnant, les abbayes de Klosterneuburg et de Lilienfeld étant situées dans une même région. Le Psaume fait suite aux sept livres *De baptismo*.

7. STUTTGART, *Theol. Fol.* 207, XII^e s., f. 48^v. Provient de Zwiefalten³.

8. FULDA, *A. a.* 23, XII s., f. 51.

Manuscrits jumeaux. Ils ont quantité d'omissions, d'additions et d'interversions communes. Dans le ms. de Stuttgart, peut-être aussi dans celui de Fulda⁴, le psaume se trouve encadré par d'autres écrits de s. Augustin : *De pastoribus*, *De ovibus*, *De unico baptismo*, *Adversus donatistas abecedarium*, *Epistolae ad Romanos inchoata expositio*, Ep. 37 ad Simplicianum, *De diversis quaest. ad Simplic.*, *De octo Dulcitii quaestionibus*, Ep. 93 ad Vincentium, Ep. 141 ad donatistas, Ep. 153 ad Macedonium, Ep. 149 ad Paulinum, Ep. 189 ad Bonifacium, Ep. 87 ad Emeritum, Ep. 105 ad donatistas. Cet ensemble se retrouve, toujours avec le Psaume, dans un ms. du Chapitre de Prague (A. lxxiii. 2) du XV^e siècle⁵ et partiellement dans le manuscrit de Schaffhouse, mentionné par le catalogue de 1083-1096⁶.

Il y a une affinité certaine entre les groupes Stuttgart-Fulda et Lilienfeld-Klosterneuburg. Les liens sont moins étroits, mais

1. *Die Handschr.-Verzeichn. der Cisterzienser-Stifte* I (Xenia Bernardina II, 1), Vienne 1891, p. 506.

2. H. PFEIFFER-B. CERNIK, *Catalogus codicum MSS. qui in bibliotheca Canonorum Regul. s. Aug. Clastroneoburgi asservantur*, I, Vienne, 1922, pp. 196-198.

3. K. LOEFFLER, *Die Handschriften des Klosters Zwiefalten*, Linz, 1931, pp. 30-31.

4. Je n'ai pu en trouver de description.

5. AD. PATERA - ANT. PODLAHA [Catal. cod. MSS. Capituli metropol. Pragensis], Prague 1910, n. 122, pp. 74-75. Le psaume se trouve f. 48. Dans un second ms., coté B. LXXIII, 2, du XV^e s., le psaume (f. 145^a) n'est précédé que du « *De unico baptismo* ».

6. Cfr. *supra* p. 312. n. 4. Ce manuscrit semble perdu. M. G. KELLER, directeur, a bien voulu me certifier que la Bibliothèque de Schaffhouse (Ministerial Bibl.) ne le possède pas.

encore sensibles, entre ces familles et celle d'Utrecht-Copenhague. Toutes trois s'accordent à donner au Psaume un titre de ce type : *Sermo seu psalmus... in cantilena psalmistae abecedarium*.

9. A part ceux de Cambron et d'Eindhoven, d'ailleurs introuvables¹, nous ignorons de quels manuscrits se sont servis les anciens éditeurs. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ils se rattachent à la tradition germanique, mais comme famille distincte.

SIGLES DES MANUSCRITS ET DES ÉDITIONS.

- V* = Leyde Vossianus lat. 8^o, 69. IX^e s.
- C* = Cologne Chap. métr. 77. XII^e s.
- U* = Utrecht Univ. 62 XV^e s.
- R* = Utrecht Univ. 67 XV^e s.
- B* = Copenhague Bibl. roy. Thott 99.4^o XV^e s.
- L* = Lilienfeld 72 XII^e-XIII^e s.
- K* = Klosterneuburg 223 XII^e s.
- S* = Stuttgart Theol. fol. 207 XII^e s.
- F* = Fulda A. a. 23 XII^e s.
- a* = Amerbach-Érasme.
- λ* = édition des Louvanistes.
- λ** = leçons des Mss. de Cambron et d'Eindhoven non admises par les Louvanistes.
- μ* = Mauristes.
- ν* = Petschenig.
- codd.* = tous les manuscrits.
- edd.* = toutes les éditions.

A l'exception de *V. B. K*, les manuscrits énumérés ci-dessus ont été utilisés par M. Petschenig d'après les collations que lui ont procurées W. Schmitz (*C*), I. Stadlmann (*LF*), C. Mras (*UR*) H. Plenkers (*S*). Je m'en suis remis pour ces mss. à son appareil critique. M. le Chanoine D^r B. Cernik, bibliothécaire de l'abbaye de Klosterneuburg, a eu la grande obligeance de collationner *K* à mon intention. J'ai examiné personnellement *V* et *B*. On pouvait sans inconvénient négliger les manuscrits du Chapitre de Prague A lxxiii, 2 et B lxxiii, 2, appartenants tous deux à une famille que nous connaissons suffisamment par *SF*.

1. Je ne trouve même pas mentionné celui de Cambron dans le catalogue de SANDERUS, *Bibliotheca Belgica manuscripta* I, Lille, 1641, pp. 345 et suiv. Il ne fait pas non plus partie des manuscrits qui ont trouvé refuge à Gand, à Bruxelles, à Bruges (grd. sém.) à Cambridge (Univ.) à Manchester (John Rylands L.) à Paris (Mazarine). Aucune trace non plus du ms. d'Eindhoven à la Bibl. royale de Bruxelles.

PSALMUS CONTRA PARTEM DONATI

Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

- Foeda res est causam audire et personas accipere.
 Omnes iniusti non possunt regnum dei possidere.
 Uestem alienam conscindas nemo potest tolerare :
 5 quanto magis pacem Christi qui conscindit dignus est morte.
 Et quis est ista qui fecit quaeramus hoc sine errore.

Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

- Abundantia peccatorum solet fratres conturbare.
 Propter hoc dominus noster uoluit nos praemonere
 10 comparans regnum caelorum reticulo misso in mare.
 Congregauit multos pisces omne genus hinc et inde,
 quos cum traxissent ad litus, tunc coeperunt separare :
 bonos in uasa miserunt, reliquos malos in mare.
 Quisquis nouit euangelium, recognoscat cum timore.
 15 Uidet reticulum ecclesiam, uidet hoc saeculum mare ;
 genus autem mixtum piscis iustus est cum peccatore ;
 saeculi finis est litus : tunc est tempus separare ;
 qui modo retia ruperunt, multum dilexerunt mare ;
 uasa sunt sedes sanctorum, quo non possunt peruenire.

Ambigitur de titulo, cum non concinant Retractationes (Psalmus contra partem Donati), Indiculum Possidii (Psalmus abecedarius) et traditio certe antiqua codicum (abecedarium). Priorum editorum more, titulum e Retractationibus depromptum praescripsi. Incipit abecedarium beati Augustini de donatistis V, abecedarium Augustini (!) contra donatistas C, Incipit sermo seu psalmus Aurelii Augustini in cantilena psalmistae contra donatistas abcdarium URB, Incipit sermo eiusdem sancti Augustini in cantilena psalmistae aduersus donatistas abecedarium L, Incipit sermo s. Aug. in cantilena psalmistae aduersus donatistas abecedarium S, Incipit cantilena sancti Aug. de psalmo contra donatistas F, Cantilena Augustini per alphabetum codex monasterii Scafusiani, saeculo xii^o antiquior, nunc deperditus.

1 Omnes] Uos V 2-6 En « proœmium causae » de quo agit Augustinus
Retract. I, 20, hucusque incognitum, et solo codice Vossiano traditum. 2 Feda
cod. causa cod. 4 alienas *cod.* conscindas *cod.* potest
 lerare *cod.* 5 mortem *cod.* 7 om. V 8 habundantia B 11
 congregauit] *cod. α; congreganti pro libitu maluerunt λ μ υ* 12 littus
 α λ μ seperunt B ceparare U 13 uasa] uase B 14 nouit]
cod. λ μ υ; recolit α λ* 17 finis saec. SF littus α μ 18 qui
 modo] *cod. α υ; quando λ μ* recia VB mare dilex. LKSF 19
 possunt] *add. mali α (non autem λ* etsi autumant Maurini).*

11 Cfr Matth. XIII, 47-48.

15 Cfr Matth. XIII, 49-50.

20 Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

Bonus auditor fortasse quaerit qui ruperint rete.

Homines multum superbi, qui iustos se dicunt esse.

Sic fecerunt conscissuram et altare contra altare.

Diabolo se tradiderunt, cum pugnant de traditione

25 et crimen quod commiserunt in alios uolunt transferre.

Ipsi tradiderunt libros et nos audent accusare,

ut peius committant scelus quam quod commiserunt ante.

Qui possent causam librorum excusare de timore,

quo Petrus Christum negauit, dum terreretur de morte,

30 modo quo pacto excusabunt factum altare contra altare ?

Et pace Christi conscissa ut spem ponant in homine,

Quod persecutio non fecit, ipsi fecerunt in pace.

Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

Custos noster, deus magne, tu nos potes liberare

35 a pseudoprophetis istis, qui nos quaerunt deuorare.

Maledictum cor lupinum contegunt ouina pelle.

Nomen iusti ouina pellis, schisma est in lupino corde.

Qui non nouerunt scripturas, hos solent circumuenire ;

audiunt enim « traditores » et nesciunt quid gestum est ante.

40 Quibus si dicam : « probate », non habent quid respondere.

Suis se dicunt credidisse : dico ego mentitos esse ;

quia et nos credimus nostris, qui uos dicunt tradidisse.

Uis nosse qui dicant uerum ? Qui manserunt in radice.

Uis nosse qui dicant falsum ? Qui non sunt in unitate.

20 om. V; gaudetis... iudicate om. UR; de... iud. om. C; modo... iud. om. LK
 21 ruperint] CRBLV; ruperit SF; rumperunt V; ruperunt U α λ μ
 rethe B 22 multum] om. SF se iustos V 23 conscissuram] V;
 scissuram codices ceteri et edd.; et scissuram coni. Petschenig post Lovan. 24
 dyabolo B 25 et om K commiserunt V uolunt] uolue-
 runt V 27 quam quod comm. ante] V, cfr infra v. 175: peiores... quam
 quos...; quam comm. et ante codices (praeter V) et edd. 28 qui] CURBL
 SFV; quia V; quod α λ μ; cum sugg. Lovan. possent] possint V de
 timore] cum praemittit K 29 quo] V; quod α λ μ; quia ULSFV; qui CRB
 terreretur] VUμ. v; terretur CRBLSFα λ 31 concissa α ut spem
 ponant in homine] V; spem ponunt in homine cod. ceteri omnes α λ μ; s. reponunt
 i. h. coni. Petschenig; spem in h. posuisse coni. Engelbrecht; spem suam ponunt
 i. h. coni. Vroom. 32 persecutio] codd. λ*μ. v; persecutor α λ 33 om.
 V; qui... iud. om. C; de pace... iud. om. BK; modo... iud. om. F 34 custos
 V; iustus K magnae V potes nos SF 35 om. V pseu-
 dosproph. C querunt nos SF deuorare om. B 36 maledictum
 om. B lipinum ex lapinum L 37 om. μ schysma V, scisma ceteri
 cod. 38 non] om. α λ* (editores tamen suspicati sunt deesse negationem) μ
 nouerunt] norunt SF 39 enim] hoc L hos K traditores] scrip-
 tores V quid] quod LKSFλ μ 40 quid] quod VURB 41 se
 om. V ego] ergo S; enim LK 42 credimus] VUBLKSF; credi-
 dimus CR u uos] V; eos cod. ceteri et edd. 43 V solus 44 qui¹]
 quid S dicant] dicunt L1^{am}.

29 Cfr Matth xxvi, 70, 72, 74 etc.

35 Cfr Matth vii, 15.

45 Olim iam causa finita est. Quid uos non statis in pace ?

Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

Dixerunt maiores nostri et libros fecerunt inde
qui tunc causam cognouerunt quod recens possent probare.
Erant quidam traditores librorum de sancta lege
50 episcopi de Numidia et non quilibet de plebe.
Cum Carthaginem uenissent episcopum ordinare,
inuenerunt ordinatum Caecilianum in sua sede.
Irati sunt quia non ipsi potuerunt ordinare.
Erant Botrus et Caelestius hostes Caeciliano ualde,
55 impii, fures, superbi, de quibus longum est referre.
Iunxerunt se simul omnes crimen in illum conflare :
dicunt ordinatorem eius sanctos libros tradidisse.
Sic pacis retia ruperunt et errant modo per mare.

Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

60 Ecce quam bonum et iocundum fratres in unum habitare !
Audite vocem prophetae ut sitis in unitate.
Crimen nobis quis probauit antiquum de traditione ?
Quis obiecit in iudicio ? Qui sederunt iudicare ?
Quibus testibus conuicit qui hoc ausus est firmare ?
65 Sed hoc libenter finxerunt, quod se nouerant fecisse,
Quia fama iam loquebatur de librorum traditione.
Sed qui fecerant latebant in illa perturbatione.
Inde alios infamarunt ut seipsos possent celare.
Per illos ceteri errarunt principes ex ipsa parte,
70 quia non credere collegis putauerunt sibi turpe.
Iam, fratres, finiaturs error, et simus in unitate.

Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

45 Causa iam *V* quid] *V*; quod *cod. ceteri et edd.* 46 *om. V*;
de...iud. *om. CBLF*; pace... iud. *om. K* 47 inde fec. *SF* inde]
iudei *U* 48 cognovere *L* quod] *codd. α λ μ*; quo *scripsit Petsch.* pos-
set *L* 50 nomidia *B* et] nec *LKSF*; *om. URB* 51 cartaginem
VKSF 52 ita *V*; caec. iam ord. in sua s. *cod. ceteri et edd.* sede] *add.*
dei *V* 53 non ipsi] *V*; ipsi non *cod. ceteri et edd.* ordinare non po-
tuerunt *SF* 54 erant et alii ini (?) ceciliano iniusti ualde *V* eram *S*
Potrus *L* Petrus *K* ceciliani *KSF* 56 omnes simul *L* 58
paucis *K* retiam *V* recia *B* rumperunt *Lim.* erant *V* 59
om. V; de pace... iud. *om. CLF*; pace... iud. *om. BK* 60 et] *add.* quam
ULSF λ μ iucundum *λ* 62 uobis *VK* 63 sederant *V* 64
conuincit *K* qui... firmare] *V*; quis ausus est affirmare *cod. ceteri et*
edd. 65 nouerunt *λ μ* finxisse *prius scrips. B* 66 famam *V* lo-
quebantur *V* 67 fecerunt *V* perditione *α λ μ* 68 infamauerunt
V α λ μ ut] *add.* per *Lim.* 69 errauerunt *V α λ μ* 70 non
om. K sibi *om. α* 71 finiaturs] *V, coni. λ μ υ*; finitur *codd. (praeter V),*
α simus] sumus *SF* 72 *om. VLK*; de... iud. *om. CBF*

Fecerunt quod uoluerunt tunc in illa caecitate.

Non iudices consederunt tot sacerdotes de more

- 75 quo solent in magnis causis congregati iudicare,
non accusator et reus steterunt in quaestione,
non testis, non documentum, quo possent crimen probare,
sed furor dolus tumultus, qui regnant in falsitate.
Aut proferte nobis gesta, quae in concilio solent esse.

- 80 Videamus quae res coegit fieri altare contra altare.
Si malus erat sacerdos, deponendus erat ante,
si non poterat deponi, tolerandus intra rete,
sicut modo toleratis tam multos malos aperte,
qui tot fertis pro furore, ferretis unum pro pace.

- 85 Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

Gaudium magnum esset nobis si tunc nolletis errare;
sed si tunc non uisum est uerum, uel nunc experti uidete.
Multos nunc habetis prauos qui uobis displicent ualde,
nec tamen hos separatis a uestra communione.

- 90 Non dico de illis peccatis, quae potestis et negare:
fustes, ignes, mortes dico, quae committunt uestri in luce,
et tamen suffertis illos uel errore uel timore.
Quantum erat, ferrent unum patres uestri pro unitate
si tantus erat tumultus, ut non possent degradare.
95 Adde quod innocens erat et nil poterant probare,
Sed ne crimen quaereretur, ubi se uidebant esse,
finxerunt se nimis iustos, cum totum uellent turbare.

Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

Honores uanos qui quaerit non uult cum Christo regnare,

- 100 sicut princeps huius mali, de cuius uocantur parte.

Nam Donatus tunc uolebat Africam totam obtinere;

tunc iudices transmarinos petiit ab imperatore.

Sed haec tam iusta petitio non erat de caritate.

Hoc ipsa ueritas clamat, quam uolo modo referre.

73 tunc] unc V sed al. man. t praem. in marg. 74 tot] V; non cod. cet. et
edd. 75 quo] VS u; quod cod. ceteri α λ μ 76 accusator V ques-
tione V 77 testis] codd. u; testes α λ μ 79 aut proferte] V; profe-
rantur cod. ceteri, edd. consilio Uα 80 res] add. se Lim. co-
git U 81 erat] om. LK 82 deponi n. p. SF tolerandus add. erat
SF 83 tolleratis B 84 qui tot] V; et (e L) qui cod. ceter. et edd. fure
L feretis CB 85 om. V; de... iud. om. BLKF; modo... iud. om. C 86
uobis UR 87 nunc uel SF nunc om. K experti] exper-
tum α ex parte λ 88 multos] add. enim V habetas F prauos
om. V 89 nec] neo Lim. 91 mores C dico] add. esse V 92
illo C 93 erat] add. ut V patris V 94 possent] possit V de-
gradari L 95 adde] addo α λ μ nil] λ μ u; ni(c)hil codd. α 96
nec V quaeretur L 97 turbare] Vo (cons. Du Meril); perturbare ceteri
cod. α λ μ 98 om. VK; gaudetis... iud. om. L; de... iud. om. CBF 100
principes VB (interque postea corr.) LK 101 tunc] cum Kα λ μ; Aphri-
cam α Affricam BK optinere ULKF 102 transmannos Lim. pe-
ciit B 103 tamen F iusta] iniusta α λ μ 104 modo uolo LKF

- 105 Nam consensit imperator, misit qui sederent Romae
sacerdotes qui tunc possent Caecilianum cum illo audire.
Dicta causa, nil probatum est : ausus est et appellare
et post collegarum sedem audiri ab imperatore.
Hinc petitio illa probatur non esse de caritate.
110 Deinde ubique uictus coepit christianos rebaptizare.

Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

- Iustitiam sequi si uultis, totam causam cogitate.
Quod postea fecit Donatus, factum quare non est ante ?
Dissentiebant sacerdotes in tota africana parte :
115 sacerdotes transmarini possent inde iudicare.
Quid cucurristis ad schisma et altare contra altare,
ut quod postea iudicatum est, iam non possetis audire
et a iudicibus uestris cogereimini appellare,
dum uobis erroris regnum quoquo modo confirmare ?
120 Et nunc et uos totum nostis, sed fingitis uos nescire,
et cum uos ueritas urget, patres dicitis errasse,
quasi uos aliquis uetet iam recedere ab errore.
Sed superbia uos ligauit in cathedra pestilentiae.

Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

- 125 Karitatem Christi qui habet, pacem non potest odisse.
Vel uos iam populi audite et nobiscum concordate,
qui non tenetis cathedram, pro qua pugnetis iniuste.
Si modo episcopi uestri ex una aliqua regione
haberent inter se litem, quos uelletis iudicare
130 nisi alterarum regionum qui non essent de ipsa lite ?
Sed cum discussissent causam, pronuntiarent pro una parte,

106 Caeciliano V. 107 causa] addunt est *codd. praeter V et edd.* nil
λ μ υ ; ni(c)hil *codd* α pronatum V 108 sedi V audiri] audire
α λ μ 109 hinc] hic *RBL* α λ μ ; hec U illa] *add.* non U *sed post.*
del. 110 ubique *om.* *LKSF* 111 *om.* V ; de... iud. *om.* *CLF* ; modo...
iud. *BK* 112 sequi] sequimini V... si] qui *SF*... cogitate] obti-
nere V 113 Donatus *om.* α λ μ quare factum λ μ 114 dissencie
bant B aphricana α africana *BK* 116 cucurristis] *coni.* *Petsch.* ; curritis
codd. α λ μ ; recurritis uel Ut quid curritis *proponunt Lovanienses* schisma]
scisma *CURBLKF* 117 quid K 118 congerimini C 119 modo]
modum V 120 nostris] *VU coni.* *Vroom* ; noscitis *CRBL* α υ ; nescitis
F im λ μ sed] et λ μ 121 urget] arguet V dicitis patres *SF* er-
rasse] errare V 122 uetet iam] V (*t¹ sup. lin. scr.*) *edd.* ; ut etiam *CURB* ;
etiam cogeret *SF* ; ut etiam cogeret *LK* 123 pestilencia B 124 *om.*
VLK ; de... iud. *om.* *CBF* 125 Karitatem] caritatem *BSF* ; char. α λ non
potest p. K 126 iam uos V concordate] recordate α λ 127 qui]
om. *Lim.* teneti *Lim.* cathedram *in marg.* U qua] quam V pug-
netis] pugnat] U 128 regione] religione B 129 lite V quos]
quam α 130 regionem V quae U 131 discussam *SF* causam]
om. F pronuntiarent] nuntiarent *SF* ; pronunc. B α λ

numquam communicaretis qui illis nollent consentire.
Quare ergo communicastis istis qui hoc fecerunt ante ?
Nam et ipsi non consenserunt transmarinorum sententiae
135 qui pro nobis iudicarunt ; nam nobis iunguntur hodie.
Si iudex Christus hoc dicat, quid habetis respondere ?

Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

Lumen cordis si est in uobis, uerum potestis uidere.
Sunt preces Donati et acta, quibus quod dictum est probate.
140 Quae si credere non uultis, nos huc aliqua proferte.
Quibus si et nos non credamus, erit rixa sine fine.
Amplectamur ergo pacem. Quid ad nos quod gestum est ante ?
Obicitis traditionem : respondemus uos fecisse.
Clamatis uos de Machario et nos de circellione.
145 Illud nostrum iam transactum : uestri non cessant usque hodie.
Habet paleas area nostra : uos hoc solum uultis esse.
Vos enim non uultis pacem. Illi minantur de fuste
et utinam minarentur et non tunderent cotidie.
Hos si expellunt isti uestri, non habent per quos regnare.

150 Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

Modum si excessit Macharius conscriptum in christiana lege,
uel legem regis ferebat cum pugnaret pro unitate.
Non dico istum nil peccasse, sed uestros peiores esse.
Quis enim praecepit illis per Africam sic saeuire ?
155 Non Christus, non imperator haec probatur permisisse,
Fustes et ignes privatos et insaniam sine lege.
Quia scriptum est : RECONDE GLADIUM, scelus non putant in fuste,

132 nunquam α λ 133 communicastis] *VCUR* u; communicatis *LKSF*;
consensistis $\lambda\mu$ istis] illis *SF* 134 et ipsi non *om.* *SF* conserunt
Lim 135 iudicauerunt *V* nobis] uobis *V* 137 *om.* *V*; de... iud
om. *CBCLKF* 138 in *om.* *K* uerum *om.* *Lim.* poteritis *K*, ex
potis *L* 139 praeces *V* 140 quae] qui *V* huc] ac *V* 141 cre-
damus] *V*; credimus *codices ceteri*, *edd.*; credemus *coni.* *Meyer* 142 pa-
cem] Christi *add. codd (V exc.)* α 143 ouicistis *V* obiicistis α λ tra-
dicionem *B* uos] nos *B* fecisse] fecistis *V* 144 Machario] *VCLK*
SF; Macario *URB edd.* 145 circellione] *scripsi*, cercicellione *V*; circum-
cellione *cod. ceteri edd.* iam *om.* *Lim.* transactum] *add.* est *V* 146
habet] habeat *S* α λ μ uos] nos *B* nostra] uestra *F* α λ μ 148
tunderent] tonderent *F*; tundunt *LK*; puderet α cotidie tund. *U (dein*
ia manu restitutum) cottidie *LK* quotidie α λ regnare] *add.* possunt α 149
isti, uestri α λ μ . 150 *om.* *VK*; de... iud. *om.* *CBF* 151 excessit] ex-
cesserit *U* Macharius] *VCKLSF*; Macarius *URB edd.* 152 uel]
ut *K* ferebat] *V*; referebat *cod. ceteri*, *edd.* cum] *V*; ut *cod. ceteri*,
edd. 153 nil] *RB* u; nic(h)il, *cod. ceteri*, α λ μ non] nam α ues-
tro *S* peiores uestros *V* esse *om.* *U*, in *marg.* *add.* *R i m.* 154
praecepit] praecipit *U* aphricam α affricam *BK* saeuire] se-
ruire *V* 155 probatur hoc λ μ permisisse *F* permisit *L i. m.* pro-
misit *B* 156 insania α et¹ *om.* *B* legem *V*

- non ut homo moriatur, sed ut conquassetur ualde
et postea moriatur inde, iam cruciatus in languore.
160 Sed tamen si miserentur, occidunt et uno fuste.
Fustes Israheles uocant quod deus dixit cum honore,
ut plus uastent ipsum nomen quam corpus quod caedunt inde.

Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

- Nolite nobis iam, fratres, tempus Macharii imputare.
165 Si crudeles erant illi, et nobis displicent ualde;
si autem falsa de illis dicunt, deus potest iudicare.
Nos amemus pacem Christi, gaudeamus in unitate.
Si qui sunt mali in ecclesia, nil nobis possunt nocere.
Si non possunt nobiscum esse, excludantur salua pace.
170 Si non poterunt excludi, excludantur uel de corde.
Dixit Ezechiel sanctus quosdam consignatos esse,
qui gemunt peccata fratrum et non se separant inde.
Sic nos propter malos fratres non separemur a matre,
quod tunc impii fecerunt extra leuantes altare,
175 ut peiores nunc habent quam quos se fingunt fugisse.

Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

- Omnis qui scripturas legit, nouit quod uolo aperire.
Iohannes Baptista dixit tunc ad Iudaeos aperte,
quod illos tamquam aream suam posset Christus uentilare.
180 Misit in messem operarios discipulos praedicare,
per quos area collecta est et uentilata de cruce.
Tunc iusti tamquam frumentum ecclesias implerunt caste
uendentes quae possidebant et mundo dicentes uale.
Illi tamquam semen erant, quod toto dispersum est orbe,
185 ut alia surgeret messis, quae uentilanda est in fine.

158 homo] *add.* non *V* 158-159 sed ut... inde *in margine* *im.* *U.* 159
moriatur, inde α λ in] *V*, *om.* *ceteri* 160 si] sic *V* 161 israhelis
-*URB* deus dixit] *v*; dixerunt *cod.* *ceteri*, *edd.* 162 ut] et α ce-
dunt *V* 163 *om.* *VRBLK*; qui... iud. *om.* *C*; de... iud. *om.* *F* 164 Ma-
charii] *CLSF*; Macarii *URB*; Macari *V* 165 illi erant *L* 166 autem]
enim *S* 167 prius amamus *U* pacem] potestatem α λ * 168 si]
sed *K* sunt] *om.* *C* mali sunt α λ μ nil] ni(c)hil *codd.* (*V excepto*)
 α ; non *V* 169 uobiscum] uobiscum λ 170 *in margine* *i m.* *V* po-
terunt] potuerunt *V* excludantur uel de corde] tollerentur salua
pace *V* 172 fractum *V*, *i m.* *dein corr.* se separant] separantur *V* 173
separemur *V* 175 quos] quod *CURBL* *i m.* α fugisse] fuisse *VCURBL*
i m. α (λ fugisse *coni.*) 176 *om.* *VLK*; de... iud. *om.* *CBF* 177 legit]
nouit *V* 178 iohannes α λ 179 illos] hos *V* fortasse recte ar-
cam *L* area sua *V* Christus posset α λ μ 180 misit *L i m.* messe
V 182 tanquam *K* ecclesias ex ecclesiam *L* implerunt] *coni.* *Du*
Ménil F v; impleuerunt *codd.* α λ μ 183 possidebant] possederunt *SF* 184
tanquam α λ dispersum toto *U* (*dein i m.* *restit.*) 185. fine]
fide *B* 186 haec] et *V* zizaniam *V* hereses *V*

161 Gen. xxxii, 28.

171 Cfr Ezech. i^x, 4.

179 Cfr Matth. iii,

12. 180 Cfr Matth. ix, 38.

184 Cfr Matth. xiii, 24-30, 37-43.

Haec crescit inter zizania, quia sunt haereses ubique;
huius palea sunt iniusti, qui non sunt in unitate,
ex quibus si erat Macharius, nos quid uis rebaptizare?

Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

- 190 Pone in corde areas duas, possis quod dico uidere.
Certe et prior habebat sanctos, sicut ostendunt scripturae.
Nam et septem milia uirorum deus se dixit reliquisse,
et sacerdotes et reges multi iusti sunt in lege.
Ibi habes tantos prophetas, habes multos et de plebe.
195 Dic mihi: quis tunc iustorum separauit sibi altare?
Multa scelera admittebat iniquus populus ille,
idolis sacrificatum est, tot occisi sunt prophetae,
et nemo tamen iustorum recessit ab unitate.
Iusti iniustos sufferebant uenturo uentilatore,
200 uno templo miscebantur, sed mixti non erant corde,
dicebant in illos tanta et unum habebant altare.

Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

- Quid uobis ad haec uidetur? Secunda messis ecclesiae,
quae per totum orbem crescit, plura debet sustinere.
205 Habet iam domini exemplum et in Iuda traditore.
Hunc inter bonos ferebat, hunc misit et praedicare.
Malus seruus praedicabat, sed Christus erat in fide,
quia qui iudici credebant non curabant de praecone.
Quando dedit sanctam cenam, nec tunc illum exclusit inde.
210 Et posset per illum tradi, etiam si inde exisset ante.
Sed nobis exemplum datum est malos fratres tolerare,
ut quando excludi non possunt, solo separemur corde.

187 paleas V 188 si] sic URB Macharius] VCLKSF; Macarius URB
edd. 189 om. VLK; gaudetis... iud. om. B; de... iud. om. CF 190
possis] praem. ut codd. praeter V, et edd. dico] add. in corde codd. (V exc.)
α λ* 191 prior] scilicet area seu messis (cfr v. 203: secunda messis
ecclesiae) V solus; priores cod. cet. edd. habebat] scripsi; habebant codd.
edd. sicut in marg. R 1 m. 192 septe V; VII K millia
λ μ reliquisse] relinquisse V 193 multi] multo URBL 195
separauit] separabit V (non uero μ quod falso asserit Petsch.); separauerit
URB 196 ammitebat V (t² inter lin. scr.) erat V sed n add. 1 m. 197
tot] om. α 200 muti K corde] praem. in LKSF 201 dicebant]
praem. qui V 202 om. VLK; qui... iud. om. C; gaudetis... iud. om. F;
pace... iud. om. B 203 uobis om. SF 204 orbem totum V 205
iam] V, scripsit Petschenig; etiam codd. praeter V; enim α λ μ domini S 206
ferebat L m. 1 208 credebant. curabant] -bat LKSF quia] B prius
eciam scr. 209 quando] praem. et SF sanctam] sacram SF cae-
nam VCS 210 et] ut F inde] om. λ μ 211 tollere B 212
quando] codd. α λ μ; cum coni. Du Méril et Petsch. excludi non possunt]
n. p. excl. codd. (V exc.), et edd. separemur] separentur α λ (λ* separemur) μ

192 Cfr III Reg. XIX, 18. Rom. XI, 4.
Cfr Matth. XXVI, 25.

205 Cfr Matth. X, 4. 209

Sed palea quasi aristarum, <sunt> quidam superbi ualde
quos antequam uentilentur, tempestas rapit de messe.

215 Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

Rogò, respondete nobis, quid uultis rebaptizare?
Lapsos sacerdotes uestros pellitis a communione
et nemo tamen post illos ausus est rebaptizare
et quoscumque baptizarunt uobis communicant hodie.

220 Quid ab eis acceperunt, si non habebant quid dare?

Legite quomodo adulteri puniantur in sancta lege;
non enim dicere possunt, quia peccarunt a timore.
Si sancti soli baptizant, post istos rebaptizate.

225 Quid calumpniamini nobis qui sumus in unitate,
qui nondum eramus uel nati in illa persecutione?
Et scriptum est peccata patrum ad filios non pertinere,
sed nemo dat fructum bonum si praecisus est de uite.

Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

Scitis catholica quid sit et quid sit praecisum a uite.

230 Si qui sunt inter uos cauti, ueniant, uiuant in radice;
antequam nimis arescant, iam liberentur ab igne.
Ideo non rebaptizamus, quod unum signum est in fide,
non quia uos sanctos uidemus, sed solam formam tenere,
quia ipsam formam habet sarmentum, quod praecisum est de uite.

235 Sed quid illi prodest forma, si non uiuit de radice?

Venite fratres, si uultis, ut inseramini in uite.
Dolor est cum uos uidemus praecisos ita iacere.

Numerate sacerdotes uel ab ipsa Petri sede
et in ordine illo patrum quis cui successit uidete:

240 ipsa est petra quam non uincunt superbae inferorum portae.

Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

213-214 *V solus* arestarum *cod.* sunt] *coni. suppleui. Cfr. v. 168:*
sunt mali *et infra v. 230:* sunt cauti 215 *om. VLK;* qui... iud. *om. C;*
gaudetis... iud. *om. F;* de pace... iud. *om. B* 216 respondite *V* 219 et]
om. U; *del. R* quoscumque α baptizarunt] -verunt *V* 220 eis]
iis $\lambda \mu$ acceperint *B* quid] quod *VKS* dare] darent *LKSF* 221
adulteri] adulter *V* puniantur] -niatur *V* 222 non enim] nonne *V* pos-
sunt] potest *V* quia] qua *V;* quod $\alpha \lambda \mu$ peccauerunt] pecca-
uit *V* 223 baptizant *L* istos] illos *U;* sanctos *V* rebapti-
zare *VL* 224 calumpniamini *B* qui] *VLm;* quia *cod. ceteri, edd.*
sum V 225 uel] *V solus* persecucione *B* 226 et] *solus V* filios]
iustos *V* non *om. SF* 227 de] ab *SF* 228 *om. VLK;* gaudetis...
iud. *om. C;* de... iud. *om. BF* 229 quid¹] quod *K* quid sit²] *om. V* 232
rebaptizamus]-mur *V* 233 uos] nos *B* 234 sarmentum] sacramentum
Lm, U quod] *praem. et V* de uite *p. e. LKSF* 235 illi] illis *V* uiuit]
uiuant *V* 237 dolor est] dolorem *V* 239 cui quis *LKSF* ui-
dere *L* 241 *om. VLK;* gaudetis... iud. *om. F;* de... iud. *om. CB*

221 Cfr. Lev. xx, 10. Deuter. xxii, 22. 225 Cfr. Deuter. xxiv, 16. 227 Cfr. Ioh. xv, 4. 240 Cfr. Matth. xvi, 18.

Talis si quis ad te ueniat plenius catholica fide,
quales illos sanctos uiros omnes solemus audire
et tibi dicat : « O frater, quid me uis rebaptizare ?

- 245 « Quid sit ante factum nescio, nunc autem sum in Christi fide.
« Si me maculat quod nescio, tu qualis sis nunc ostende :
« uultus tuos ecce attendo, ignoro quid sit in corde.
« Si me maculat quod nescio, tu me maculas fortasse,
« et si te credo esse sanctum, quibus comunicas uide.
250 « Si maculat quod nescimus, iam non potes sanctus esse,
« quem maculant tot peccata, quae committunt uestri occulte.
« Si autem quod nescis non curas, nec ego quod factum est ante. »
Et tamen christianum talem audes tu rebaptizare.

Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

- 255 Vae qui pro cathedris uestris sic contenditis iniuste.
Clamatis uos solos sanctos, aliud dicitis in corde,
quia uidetis et uos multos malos abundare ubique.
Numquid dicere potestis : « Mixti sumus intra rete » ?
Respondetur enim uobis iam uos illud dirupisse.
260 Neque dicere potestis paleas uos sustinere ;
iterum enim respondemus : hoc fecissetis et ante.
Non enim peiores erant illo Iuda traditore,
cum quo apostoli acceperunt primum sacramentum cenae,
cum tanti sceleris reum inter se iam scirent esse ;
265 nec tamen hos inquinabant sordes in alieno corde.
Et tamen christianos fratres audetis rebaptizare.

Omnes qui gaudetis de pace, modo uerum iudicate.

Audite fratres quod dico, et mihi irasci nolite,
quia non sunt falsa quae auditis, potestis considerare.

- 270 Quid si ipsa mater ecclesia uos alloquatur cum pace
et dicat : « O filii mei, quid queremini de matre ?

242 ad te ueniat] adueniat α 243 illos sanctos uiros] VC edd. ; sanctos u.
i. SF ; sanct. i. uiros URBLK 244 et] add. si codd (praeter V) edd. fra-
ter] o praem. V solus, cfr. infra v. 271 frater dicat LKSF 245 in fide
christi F 246 tu ostende qualis sis SF nunc] om. LKSF 247 ad-
tendo V 248 me] om. V. quod] quos V tu] add. ipse V 249
te] in margine V i m. ; om. URBα λ μ 251 in marg. i m. R quem]
quae V 253 tu] V solus, addiderat Petsch. ; con. audetis Louan. 254
om. VLK ; gaudetis... iud. om. F ; de... iud. om. CB 255 uestris in marg.
R i m. iniustae V 256 clamare V solo V 257 multos uid.
et uos m. SF habundare VB 258 nunquid α λ muti K re-
the B 259 dirupisse] VLSFα λ ; dirupisse CURB μ v 261 enim]
om. α fecissetis] fecistis B λ 262 illo] om. SF traditore] prodii-
tore U 263 caenae VCF 264 iam] om. V 265 nec] haec L 266
et] om. V 267 om. VLK ; gaudetis... iud. om. F ; de... iud. om. CB 268
quod] quae V 269 potestis] add. et codd (V exc.) edd. 270 mater]
nunc α λ μ

- « Quare me deseruistis, iam uolo a uobis audire.
 « Accusatis fratres uestros et ego laceror ualde.
 « Quando me premebant gentes, multa tuli cum dolore.
 275 « Multi me deseruerunt, sed fecerunt in timore;
 « uos uero nullus coegit sic contra me rebellare.
 « Dicitis mecum uos esse, sed falsum uidetis esse.
 « Ego catholica dicor et uos de Donati parte.
 « Iussit me apostolus Paulus pro regibus mundi orare;
 280 « uos inuidetis quod reges iam sunt in christiana fide.
 « Si filii estis, quid doletis, quia audita sunt praeceps meae?
 « Quando enim dona miserunt noluitis acceptare
 « et obliuiscitis prophetas, qui illud praedixerunt ante,
 « quod gentium reges magni missuri essent dona ecclesiae.
 285 « Quae dona cum respuistis, ostendistis uos non esse
 « et Macharium coegistis suum dolorem uindicare.
 « Sed ego quid uobis feci, mater uestra in toto orbe?
 « Expello malos quos possum, quos non possum cogor ferre.
 « Fero illos, donec sanentur, aut separentur in fine.
 290 « Vos me quare dimisistis et crucior de uestra morte?
 « Si multum malos odistis, quales habetis uidete.
 « Si et uos toleratis malos, quare non in unitate,
 « ubi nemo rebaptizat nec altare est contra altare?
 « Malos tantos toleratis, sed nulla bona mercede,
 295 « quia quod debetis pro Christo, pro Donato uultis ferre.
 Cantauimus uobis, fratres, pacem si uultis audire.
 Uenturus est iudex noster: nos damus, exigit ille.

Il est fort douteux que les versets de la strophe **R** se suivent tous dans l'ordre primitif.

Commençons par la première partie: vv. 216-223. Les donatistes considèrent le baptême catholique comme invalide sous prétexte qu'il est administré par des apostats. Cependant eux-

273 laceror] lacerer *V*; laceor *F* 1 *m.* *L* 1 *m.* 274 praemebant *V* 275
 sed] *om.* *K* 276 nullus coegit] nullum c. bellum *V* reuellare *V* 279
 Paulus] *V* solus; suppleuerat Engelbrecht. 281 doletis] *V* solus; inuidetis
 [cod. cet. edd. sunt *om.* *SF* praeceps *V* 282 dona *om.* *F* miserunt]
 remiserunt *URBLKSF* 284 quod] et α magna *L* 285 ostenditis
L 1 *m.* 286 Macharium] *VCLKSF*; Mac. *URB* uindicare dolorem
SF 287 feci nobis *SF* uestra mater *B* α λ μ uestra *om.* *SF* 288
 quos non possum *om.* *V* propter homœotel. et cogor *SF* 289 illis *V*
 separetur *V* 290 demisistis *C* contior *V* 291 uidete] uide-
 tis *K* 292 malos toler. *SF* tolleratis *B* 293 est] *om.* *CURBLK* α λ μ 294
 tantum *C* tolleratis *B* 296 cantauimus] cantamus α λ μ 297 nos
om. *V* exigit ille] exigit illi *V* ille] *add.* Explicit abecedarium sancti
 Augustini *V*; Explicit abecedarium Augustini. Amen *C*. Explicit sermo Au-
 gustini in cantilena psalmistae contra donatistas abcdarium *URB*; Amen *K*

mêmes s'abstiennent de rebaptiser ceux de leurs propres fidèles qui ont reçu le sacrement de certains ministres tellement indignes, qu'il a fallu les exclure de la secte.

De cette inconséquence de conduite, s. Augustin tire un argument *ad hominem* : « Quoi donc vos clercs tombés ont-ils bien pu donner à vos fidèles en les baptisant, si, conformément à votre doctrine, le sacrement ne vaut que par la sainteté de celui qui le confère ? Vous prétendez qu'il n'y a de baptême valide qu'administré par un saint. En toute logique vous devriez rebaptiser à nouveau vos susdits partisans. Or vous ne le faites pas, mais avec une évidente partialité vous réservez à nous seuls, catholiques, l'application de principes que vous tenez néanmoins pour absolus » :

Rogo, respondete nobis, quid uultis rebaptizare ?
Lapsos sacerdotes vestros pellitis a communione
et nemo tamen post illos ausus est rebaptizare
et quoscumque baptizarunt vobis communicant hodie.

220 Quid ab eis acceperunt si non habebant quid dare ?
Legite quomodo adulteri puniantur in sancta lege :
non enim dicere possunt quia peccarunt a timore.
Si soli sancti baptizant post istos rebaptizate.

Dans cette argumentation aussi complète que serrée, que viennent faire les vv. 221-222 (en italique) avec leur allusion à la peine de mort que la Loi divine réserve aux adultères ? Rien d'autre que couper le fil du raisonnement. Sans doute les donatistes pourraient être assimilés aux adultères en ce qu'ils ont manqué de fidélité à l'Église catholique pour s'attacher à une secte schismatique. Mais cette comparaison ne rime à rien, si on la leur applique à propos de la réitération du baptême. Or c'est de ce point particulier qu'il est question maintenant.

La vraie place de ces deux versets se trouve quelques lignes plus loin.

A partir du v. 224, s. Augustin est passé subitement du baptême à la « tradition » des Livres Saints.

Les donatistes reprochaient aux catholiques d'avoir livré les Écritures aux magistrats païens, sous la grande persécution. S. Augustin riposte que ces accusations, en réalité calomnieuses, ne peuvent sans injustice retomber sur ses contemporains, puisqu'il s'agirait de faits posés par d'autres en un temps déjà fort éloigné.

Quid calumniamini nobis qui sumus in unitate,
225 qui nondum eramus vel nati in illa persecutione ?

Nous avons ensuite, dans le texte actuel, une référence à l'Écriture :

226 *et scriptum est peccata patrum ad filios non pertinere.*

Or, on s'en souvient, nos versets laissés tantôt en suspens renvoient eux aussi à la Bible, également pour une question de culpabilité. Rapprochons-les donc de celui-là. Le point de suture est déjà tout indiqué par cette conjonction *et*, qui sollicite un membre de phrase auquel la suite puisse se rattacher.

Legite quomodo adulteri puniantur in sancta lege :
non enim dicere possunt quia peccarunt a timore,
et scriptum est peccata patrum ad filios non pertinere.

Ce qu'on peut commenter comme suit. L'Écriture n'impute pas aux fils les péchés de leurs pères, mais elle punit de mort les adultères. Aussi bien, ceux-ci n'ont-ils aucune excuse, pas même celle de la crainte. La « tradition » des Saints-Livres, au contraire, est excusable par la terreur qu'inspirait la persécution¹. A supposer donc qu'il se soit trouvé des « traditeurs » parmi les catholiques, il serait inique de leur en tenir indéfiniment rigueur, comme font les donatistes, alors que la Loi divine ne punit sans pitié que les fautes — l'adultère par exemple — commises à l'abri de toute contrainte extérieure.

Nous aurions de la sorte deux appels à l'Écriture parfaitement cohérents et appropriés à la situation que vise s. Augustin. Les donatistes incriminent les catholiques; S. Augustin établit par l'Écriture à quelles conditions il y a culpabilité réelle et entière, imputable en toute vérité et justice : la faute doit être personnelle et commise librement. Or les catholiques du temps de s. Augustin n'ont pas, personnellement, livré les Bibles. Si d'aventure quelqu'un de leurs ancêtres s'est rendu coupable de ce crime au temps lointain de la persécution, on peut encore invoquer pour lui l'excuse de la crainte. Par conséquent les donatistes font fi non seulement de l'histoire, qui proclame l'innocence des catholiques, mais aussi de la doctrine scripturaire, qui soustrait à la vindicte quiconque n'est personnellement ni pleinement coupable.

Rejetés après le v. 225, les vv. 221-222 s'agglutinent donc parfaitement à leur nouveau contexte.

D. C. LAMBOT.

1. Cfr vv. 22-23. *Possent causam librorum excusare de timore quo Petrus Christum negavit dum terretur de morte*; v. 275 : *Multi me (Ecclesiam) deseruerunt sed fecerunt in timore.*

DAS PROSLOGION DES HL. ANSELM.

Die neuere Diskussion über das Proslogion des hl. Anselm befasst sich eingehend mit der Frage, von welchem Standpunkt aus Anselm zu verstehen ist. E. Gilson, der kürzlich in einer bemerkenswerten und temperamentvoll gehaltenen Studie zum Problem Stellung genommen hat ¹, lehnt es ab, im Proslogion Philosophie, Theologie oder Mystik zu sehen; eine eindeutige positive Antwort auf die Frage, was das Proslogion enthält, gibt er jedoch nicht. Er begnügt sich mit einem Hinweis auf die Verwandtschaft der geistigen Einstellung Anselms im Proslogion mit der « christlichen Gnosis » eines Clemens von Alexandrien. Das Proslogion selbst enthält aber genügend Hinweise, die über seine Natur Aufschluss geben können. Da sie Gilson offenbar entgangen sind, sei gestattet, sie hier kurz zu besprechen.

Auffällig ist am Proslogion seine enge Verwandtschaft mit den Meditationes und Orationes des hl. Anselm. Ganz abgesehen von den « Gebetseinlagen », die sich in Anselms anderen Werken nicht finden ², weist schon die Ueberschrift des ersten Kapitels: *excitatio mentis ad contemplandum deum* auf die Orationen, die Anselm ad *excitandam* legentis *mentem* ad Dei amorem vel timorem (Prol. Or. ML 158, 709A) verfasste. Wie im Proslogion (Kap. 24: *excita* nunc, anima mea, et erige totum intellectum tuum), so kehrt die aufmunternde Anrede an die Seele auch in den Gebeten wieder: *Excita* mentem tuam, intende in necessitatem tuam (Or. 71, ML 158, 999A); *excita* mentem tuam, memento resuscitationis tuae (Med. XI, ML 158, 763A) ³. Die Gebete sind, wie der hl. Anselm betont, nicht legendae in *tumultu* (Prol. Or.); zu Beginn des Proslogion heisst es: absconde te modicum a *tumultuosis* cogitationibus tuis. Auch die Anrede *homuncio*, die Anselm im Proslogion benützt (Kap. 1: Eia nunc, *homuncio*. vgl. Kap. 25: cur ergo per multa vagaris, *homuncio*),

1. Sens et nature de l'argument de saint Anselme. Archives d'hist. doctrinale et litt. du moyen-âge IX (1934) 5-51.

2. Wir haben bereits früher auf sie hingewiesen und versucht, mit Hilfe der verschiedenen Gebetsanreden die Abstufungen in der Beweisführung Anselms festzustellen; Zur Theologie Anselms im Proslogion, Catholica II (1933) 16 ff.

3. Vgl. Or. 71, 1001B: sancte Martine, concute spiritum meum, *excita* cor meum...

erinnert an den Stil seiner Gebete : aerumnosus *homuncio* (Or. 62 ML 158, 969A), miser et demens *homuncio*... infelix *homuncio* (ebda 970AB) ¹. Die Aufforderung des Proslogion: *intra* in cubiculum mentis tuae, *exclud*e omnia praeter deum et quae te iuvent ad quaerendum eum et clauso ostio quaere eum ² klingt in den Orationen an: *intrabo* intra meipsum, *excludam* omnia praeter illum et meipsum, et effundam animam meam et quae intra me sunt ante ipsum (Or. 71, ML 158, 999AB ³. Noch viele Ausdrücke des Proslogion können ausser diesen wenigen der ersten Zeilen des Einleitungskapitels als zum Vokabular der Gebete Anselms gehörend nachgewiesen werden. Noch auffälliger ist aber der Parallelismus ganzer Gruppen. In der Erkenntnis seiner Schwäche klagt Anselm im Proslogion (Kap. 1 ed. Schmitt, p. 10) : Sed heu me miserum... quaesivi bona, et ecce turbatio ! Tendebam in deum, et offendi in meipsum. Requiem quaerebam in secreto meo et tribulationem et dolorem inveni in intimis meis. Volebam ridere a gaudio mentis meae, et cogor rugire a gemitu cordis mei. Sperabatur laetitia, et ecce, unde densentur suspiria ! Aehnlich Or. 65 : Sed heu !... Sperabam me per fidem spem obtinere, et ecce video nec fidem me tenere. Putabam me in hac fide esse obvolutum, et cognosco ab illa me exutum. Confidebam me in illa latitare, et sentio me ab illa exulare (ML 158, 978B). Eine starke Aehnlichkeit mit den Gebetsschlüssen zeigt auch das letzte Kapitel des Proslogion :

Prosl. Kap. 26 (Schm. 25).

Meditetur interim inde mens mea, loquatur inde lingua mea. Amet illud cor meum, sermocinetur os meum. Esuriat illud anima mea, sitiatur caro mea, desideret tota substantia mea, donec intrem in gaudium domini mei, qui est trinus et unus deus benedictus in saecula. Amen.

Or. 52 (ML 158 959B)

Veneretur igitur vos, sicut digni estis, mens mea, amet vos, sicut aequum est, cor meum; diligat vos, sicut sibi expedit, anima mea; serviat vobis, sicut debet, caro mea, et in hoc consummetur vita mea, ut in aeternum psallat tota substantia mea: Benedictus dominus in aeternum, fiat, fiat.

Or. 20, die den gleichen Schlusstil aufweist ⁴, ist ausserdem

1. Vgl. Or. 65, 976D; Or. 71: peccator *homuncule* 999A u. s. w.

2. Hier liegt wohl eine Anlehnung an Mt 6,6 vor: tu autem cum oraveris, intra in cubiculum tuum, et clauso ostio ora patrem tuum in abscondito. Schmitt vermerkt das Zitat in seiner Ausgabe nicht.

3. Med. XI spricht vom cubiculum amoris tui (769 A), Or. 68 von der cella mentis (989A).

4. Sint mihi, domine, interim lacrimae meae panes die ac nocte, donec dicatur mihi: ecce deus tuus; donec audiam: anima, ecce sponsus tuus. Pasce interim me singultibus meis, pota me interim fletibus meis, refocilla me doloribus meis.

noch wichtig, weil sie inhaltlich mit dem Proslgion verwandt ist. Im Proslgion verlangt Anselm das Angesicht Gottes, Or. 20 das Antlitz Christi zu schauen. Beidemale zitiert er Ps. 26, 8: Quaesivi vultum tuum, vultum tuum, domine, requiram (Schm. 9, und ML 158, 905A). Am Schluss des Gebetes tröstet er sich wie Kap. 26 des Proslgion mit der Erfüllung seines Verlangens in der ewigen Herrlichkeit, deren Beglückungen er in beiden Werken mit den gleichen Schriftworten schildert (Schm. 25 und ML 158, 905B).

Neben diesen mehr formalen die « Gebetseinlagen » des Proslgion betreffenden Gleichheiten lassen sich aber auch andere feststellen, die die Lehre selbst betreffen. Auch sie weisen das Proslgion wieder zur Gruppe der Gebete. Im Proslgion und in den Gebeten tritt nämlich die Lehre von den Seelensinnen stark hervor, die den übrigen Werken Anselms so gut wie unbekannt ist. Besonders bemerkenswert ist hier Kap. 17 des Proslgion: Adhuc latēs, domine, animam meam in luce et beatitudine tua, et idcirco versatur illa adhuc in tenebris et miseria sua. *Circumspicit* enim, et non videt pulchritudinem tuam. *Ausculat*, et non audit harmoniam tuam. *Olfacit*, et non percipit odorem tuum. *Gustat*, et non cognoscit saporem tuum. *Palpat*, et non sentit lenitatem tuam. Habes enim haec, domine deus, in te tuo ineffabili modo, qui ea dedisti rebus a te creatis suo sensibili modo; sed obriguerunt, sed obstupuerunt, sed obstructi sunt sensus animae meae vetusto languore peccati (Schm. 19) ¹. Kap. 25, wo von der vollen Gottesvereinigung und ihrer Seligkeit im Himmel die Rede ist, wird sie u. a. als Erfüllung des Verlangens der Seelensinne dargestellt: die Augen erfreuen sich am Glanz der Verherrlichten, die Ohren am Gesang der Engel u. s. w. ². Jedes Verlangen der Seele wird seine Erfüllung

Veniet interea fortasse Redemptor meus, quia bonus est; nec tardabit, quia pius est: ipsi gloria in saecula saeculorum. Amen (ML 158, 905 BC).

1. Hier liegt wohl eine Anlehnung an Augustins Confessiones X, 6, 8 vor: Quid autem amo, cum te amo? Non speciem corporis nec decus temporis, non candorem lucis ecce istis amicis oculis, non dulces melodias cantilenarum omnimodarum, non florum et unguentorum et aromatum suaveolentiam, non manna et mella, non membra acceptabilia carnis amplexibus: non haec amo, cum amo Deum meum. Et tamen amo quandam lucem et quandam vocem et quandam odorem et quandam cibum et quandam amplexum, cum amo Deum meum, lucem, vocem, odorem, cibum, amplexum interioris hominis mei, ubi fulget animae meae, quod non capit locus, et ubi sonat, quod non rapit tempus, et ubi olet, quod non spargit flatu, et ubi sapit, quod non minuit edacitas, et ubi haeret, quod non divellit satietas. Hoc est quod amo, cum Deum meum amo.

2. Auch an anderen Stellen, besonders Kap. I finden sich Anklänge an einzelne Seelensinne.

finden. Die Gottvereinigung, die das Proslogion sucht, beschreibt Anselm also nach Art der Vereinigung des menschlichen Leibes mit den körperlichen Dingen. Ähnlich klingen die Aussagen in den Meditationen und Orationen. Einige Beispiele.

In der Oratio ad S. Stephanum (Or. 69. ML 158, 995CD) lässt Anselm das Gebet des hl. Stephanus auf seine Seelensinne wirken: *Mandendo* magis ac magis dulcescit; *sugendo* plus et plus suavisimus sapor eius affluit. Plus *videndo*, plus fulgescit; omni modo tractatum, semper ad delectationem crescit. Formam gerit fidei, soliditatem habet patientiae. Simpliciter puritate nitet, benignitatis colore lucet. Charitatem sapit, pietatem olet, tactu reddit mansuetudinem, sono repraesentat misericordiam¹. Auch der Gedanke, dass die Seelensinne durch die Sünde unempfindlich geworden sind², kehrt in den Orationen wieder: (peccata mea)... si obruitis ei (animae) spem exauditionis vestra mole, vel cur obstruitis illi vocem orationis vestri pudore?... cur sensum eius vestro redditis torpore non sentientem? (Or. 50, ML 158, 949A)³. Es muss auffallen, dass sich die Lehre von den Seelensinnen in den übrigen Werken Anselms in dieser Auswertung nicht findet. In den Briefen klingt sie gelegentlich an, wenn Anselm die Tugenden seiner Freunde rühmt: cuius bonus odor iam per multos huius patriae suaviter diffusus⁴; in De Grammatico c. 8 heisst es: quasi palpamus veritatem⁵, aber schon das « quasi » deutet an, dass es sich hier um eine rein bildliche Ausdrucksweise handelt; eine Parallelstelle zu den erwähnten Texten aus Proslogion und zu den Gebeten wird man in den übrigen Werken nicht finden.

Diese eigenartige Berührung von Orationen und Proslogion ist in einer beiden gemeinsamen Grundtendenz zu suchen. In den Meditationen und Gebeten tritt immer wieder das Verlangen nach einem « Erleben » der göttlichen Dinge hervor⁶. Unmittel-

1. Vgl. Med. 2 ML 158, 724A, Or. 52, ML 158, 955 C, Med. XI, ML 158, 763A (*mande* cogitando, *suge* intelligendo, *gluti* amando et gaudendo) Or. 71 ML 158, 1002A, Or. 65, ML 158, 982C. An diesen Stellen ist von einzelnen Seelensinnen die Rede.

2. Sed obstupuerunt, sed obstructi sunt sensus animae meae vetusto languore peccati.

3. Für die Geschichte der Lehre von den Seelensinnen vgl. Rahner, Le début d'une doctrine des cinq sens spirituels chez Origène Rev. d'Ascet. et de Mystique XIII (1932) 113-145, und La doctrine des sens spirituels au moyen-âge, ibid. 1933, 263-299. Im letzteren Artikel wird der hl. Anselm nicht berücksichtigt.

4. Ep. I, 3, ML 158, 1067 D.

5. ML 158, 567B.

6. Die Berechtigung des Ausdrucks « Erleben » erhellt aus den weiter unten anzugebenden Stellen.

bare Vereinigung mit dem allgegenwärtigen Gott ist aber auch das eigentliche Anliegen des Proslogion (vgl. Kap. 1)¹. Und gerade, wenn das innige Verhältnis zum Göttlichen ausgedrückt werden soll, greift Anselm auf die Lehre von den Seelensinnen zurück.

Die Verwandtschaft des Proslogion mit den Orationen ermöglicht zunächst einmal eine nähere Bestimmung der Art der Gottesvereinigung, die Anselm im Proslogion sucht. Wir hatten früher von einer « Gotteserfahrung » geredet². Gilson protestiert heftig gegen diesen Begriff, weil er sich bei Anselm nicht finde. « Jamais, à ma connaissance, il (S. Anselme) n'a désigné la contemplation de Dieu, telle que la décrit le Proslogion, comme une expérience de Dieu » (p. 35). Es ist richtig, dass sich die Ausdrücke *experiri* und *experientia* im Proslogion nicht finden. Aber Anselm redet von *percipere* und besonders häufig von *sentire*. *Sentire* kommt auch in den Gebeten vor; es hat verschiedene Bedeutungen³, oft kann es aber nur mit « fühlen » wiedergegeben werden. So redet z. B. Anselm Or. 65 seine Sünden an: Et ut miserius sit, quidquid mihi misere facitis, hoc insuper ad cumulandam miseriam additis, ut cum vere res ita sit, sic mihi sit quasi non ita sit. Sic enim esse veritas ostendit, et tamen *affectus non sentit*. Sic ratio docet, et cor non dolet. Sic video quia est, et, heu! nequeo liquefieri totus in lacrymas, quia sic est (ML 158, 976C). Die Parallelen: non sentit, non dolet, nequeo liquefieri zeigen, dass es sich um ein erfahrungsmässiges Erfassen handelt. Aehnlich Med. XI, wo sich die Parallele *gustare-sentire* findet: Fac, precor, Domine, me *gustare per amorem*, quod gusto per cognitionem; *sentiam per affectum* quod sentio per intellectum. (ML 158, 769A)⁴. Weil Anselm sich noch nicht erhört fühlt, nimmt er sein Gebet wieder auf: Quia igitur nondum *sentio* me exauditum, urgentibus angustiis, a principio repetam narrationem meam et multiplicabo orationem meam (Or. 64 ML 158, 974A. vgl. Or. 34 ML 158, 927B). Dass es sich beim *sentire* um mehr als ein einfaches Erkennen handelt, wird noch besonders durch den Gegensatz *intelligere* — *sentire* oder *scire* — *sentire* deutlich: *intelligebam* per naturae

1. Am deutlichsten offenbart sich das Gemeinsame bei einem Vergleich mit der bereits erwähnten Or. 20 (Verlangen nach Christus).

2. Catholica p. 8ff.

3. Im Proslogion auch ganz allgemein gebraucht in Kap. 6: non inconvenienter dicitur aliquomodo sentire, quidquid aliquomodo cognoscit. Schm. p. 13.

4. Vgl. Or. 65 ML 158, 980A: *sentiam affectu*, quod mundus gaudet per vos esse pro palatum.

rationalitatem, non *sentiebam* per mortis insensibilitatem (Or. 65 ML 158, 979B) ; vide, vide me, quia vides me. Olim *scio*, iam nunc *sentiam* quia vides me. *Scio, sentiam* (Or. 68, ML 158, 991C). Man kann demnach mit Recht behaupten, dass Anselm im Proslogion wirklich eine Gotteserfahrung meint, wenn er trotz der gewonnenen Erkenntnisse über Gottes Wesen klagt : cur non te *sentit*, domine deus, anima mea, si invenit te (Kap. 14) oder : intra me et circa me es, et non te *sentio* (Kap. 16).

Anselm kennt auch *experiri, experientia* und *experimentum*. Or. 63 z. B. betet er : *experiar* quod audio, *sentiam* quod credo (ML 158, 972A). Gegen die Dialektiker sagt er in der Epistola de incarnatione Verbi : qui non crediderit, non *experietur* ; et qui expertus non fuerit, non cognoscet. Quantum enim rei auditum superat *experientia*, tantum vincit audientis cognitionem *experientis* scientia (1. ed. Schmitt p. 9. vgl. die erste Rezension der Schrift ebda p. 30)¹. Warum Anselm *experiri* und *experientia* nicht wie *sentire* auf die Gotteserfahrung anwendet, ist an sich nebensächlich, aber begreiflich, da ihm in der Lehre von den Seelensinnen andere Ausdrücke zur Verfügung standen ; jedenfalls darf man nicht mit Gilson daraus, dass Anselm die Terminologie Bernards von Clairvaux nicht benützt, schliessen, er rede nicht von Gotteserfahrung².

Wir können nach dem Gesagten die Werke des hl. Anselm (abgesehen von den Briefen, die eine eigene Gattung darstellen) in zwei Gruppen scheiden : die lehrhaften Traktate, wie De Veritate, Monologion, Cur Deus homo, De incarnatione Verbi u. s. w. streben nach Art einer rein wissenschaftlichen Abhandlung nach Einsicht in das Glaubensgut ; die anderen : Orationes, Meditationes und das Proslogion wenden sich in betender Anrede an Gott, die Heiligen, die Seele, bisweilen auch an die eigenen Sünden, suchen vielfach zur « Erfahrung » des Uebernatürlichen vorzudringen und enthalten daher auch vorzüglich die Lehre von den Seelensinnen. Das Proslogion gehört also seinem ganzen Charakter nach in die Reihe der Orationen und Meditationen des hl. Anselm. Es nimmt unter diesen aber doch wieder eine gewisse Sonderstellung ein, insofern es trotz Form und Anliegen der Gebete sich zugleich über das Sein und die Eigenschaften Gottes Rechenschaft gibt.³¹

Es wäre für die Deutung des Proslogion von grossem Vorteil,

1. Vgl. noch Or. 63, ML 158, 971B. Or. 68, ML 158, 990 B, D.

2. a. a. O. p. 35.

wenn wir genau wüssten, aus welcher Gedankenwelt diese eigenartige Schrift erwachsen ist, welche Vorbilder auf ihre Gestaltung eingewirkt haben. Hier kann nur sorgfältige philologisch vergleichende Methode weiterhelfen.

Dass der hl. Augustin insbesondere mit seiner Schrift de Trinitate nachhaltig auf Anselm eingewirkt hat, ist bekannt. Eingehende Vergleiche mit Augustins Werken werden gewiss noch manches Dunkel in Anselms Proslogion aufhellen können ¹. Aber aus Augustinus allein wird man doch nicht alle Probleme des Proslogion lösen; auch andere « catholici Patres ² » haben auf Anselm eingewirkt. Wen dürfen wir darunter verstehen? Die überragende Bedeutung, die Gregor dem Grossen für das Geistesleben des Mittelalters zukommt, ist zu bekannt, als dass man bei der Beantwortung unserer Frage nicht auch an ihn denken müsste. Zudem spricht Anselm nicht gerade selten von ihm in seinen Briefen, die auch beweisen, dass Anselm die *Moralia* des hl. Gregor besass ³. Da in den *Moralia* des hl. Gregor Fragen des beschaulichen Lebens ausführlich behandelt werden, andererseits das Proslogion *sub persona conantis erigere mentem suam ad contemplandum deum* verfasst ist, darf man wohl einen Vergleich wagen ⁴.

Anselm ist kein Kompilator. Eine wörtliche Uebernahme ganzer Abschnitte der *Moralia* Gregors ist bei ihm nicht zu erwarten ⁵. Es kann sich also nur darum handeln, aus Einzelbeobachtungen festzustellen, ob Anselm, ähnlich wie dies in seinem Verhältnis zu Augustin der Fall ist, vom Gedankengut und von der Sprache Gregors in sich aufgenommen hat, um es selbständig zu gestalten und zu verwerten. Bei dieser Untersuchung muss noch eine andere Ueberlegung zur Vorsicht mahnen: gerade in der Lehre von der Beschauung ist die Terminologie der christlichen Schriftsteller wie kaum auf einem anderen Gebiet

1. Vgl. Vere esse im Proslogion des hl. Anselm. Scholastik IX (1934) 400-409.

2. Monologion, praef.

3. Ep. I, 56 ML 158, 1127C; III, 12, 13, IV, 122 ML 159, 36A, 38B, 267A vgl. Revue bénédictine 1931 S. 46f.

4. Zum folgenden Vergleich durfte ich die Sammlung meines Mitbruders P. Anselm Günthör benutzen.

5. Anders liegen die Dinge in den Anselm fälschlich zugeschriebenen Homilien. Hom. 4 (ML 158, 614B): Hinc est quod sponsa dicit: Ego dormio et cor meum vigilat. Ac si dicat: Dum exteriores sensus ab huius vitae sollicitudinibus sopio, vacante mente vivacius interna cognosco. Der Satz ist mitsamt dem Zitat wörtlich aus Mor. XXIII, 20 ML 76, 274B übernommen. vgl. 609A Caligo namque — 609B claritate videatur = Mor. XVII, 27 ML 76, 29B; 614AB = Mor. V, 31 ML 75, 709 CD. Ueber den Verfasser der Homilien vgl. Wilmart, Arch. d'hist. doct. et litt. du moyen-âge II (1927) p. 5-29.

zum Gemeingut geworden, sodass es schon einer sehr auffallenden Uebereinstimmung auch in Einzelheiten bedarf, bevor man eine Abhängigkeit zwischen zwei Schriftstellern aufstellen darf.

Anselm schrieb sein Proslogion « sub persona *conantis erigere mentem suam ad contemplandum deum* ». Dass er sich darunter etwas ganz Konkretes vorstellte, ergibt sich aus der abweichenden Formulierung für das Monologion: in persona alicuius tacite secum ratiocinando, quae nesciat, *investigantis* (Prosl. prooem. Im Prolog zum Monologion sagt er: sub persona secum sola cogitatione *disputantis* et *investigantis*). *Investigare* ist ein dialektischer Ausdruck und als solcher von Anselm auch stets verwertet¹. Für das Proslogion kommt er nicht in Anwendung; Anselm stellt ihm bewusst zum Unterschied vom Monologion: *erigere mentem ad contemplandum deum* entgegen². *Erigere* (mentem) ist aber ein Fachausdruck Anselms, den auch seine Gebete häufig aufweisen:

Vult, domine, vult ad Deum et ad te anima mea *erigere* faciem suam et plumbeo pondere *curvata* gravatur Or. 71 ML 158, 1001B; *incurvatus* pondere criminum, alios exigor *erigere* (Or. 75, 1014B);

erige iacentem Or. 72, 1007A;

incurvatum ad aspectum tuum *erexisti* Med. XI, 768A.

In gleichen Verbindungen, speziell mit der contemplatio findet sich *erigere mentem* bei Gregor:

Mentes namque fidelium ad contemplanda superna *se erigunt*. Praef. in Mor. 7. ML 75, 526A. vgl. Mor. XXIII, 1 ML 76, 252BC.

Prius igitur *mens* ab appetitu gloriae temporalis, ... tergendae est, et tunc *ad aciem contemplationis erigenda* Mor. VII, 37 ML 75, 763B;

S. Spiritus gratia terrenae *menti* infunditur, ut ad intellectum sui conditoris *erigatur* Mor IX. 53. ML 75, 902A³.

In *erigere mentem* klingt bei Anselm noch etwas anderes an, insofern es im Gegensatz und als Ueberwindung des durch die Sünde verschuldeten Nieder gebeugtseins gilt. Schon die oben zitierten Stellen aus den Orationen enthalten den Gegensatz *incurvatus-erectus*. Er besteht auch im Proslogion: *Incurvatus non possum nisi deorsum aspicere; erige me, ut possim sursum*

1. Vgl. Cur Deus homo II, 7 (Schm. p. 42): *investigandum* nunc est. Ibid. II, 10; II, 17 (Schm. p. 46, 60). De Conc. Virg. 1. ML 158, 433A u. s. f.

2. Vgl. Kap. 24: anima mea, ... *erige* totum intellectum tuum Schm. p. 22.

3. Nequaquam enim ad veritatis lucem ... mentis oculos *erigunt*. Mor. I, 25 ML 75, 543A.

intendere Kap. 1 Schm. p. 10. Die gleichen Gedanken kehren in denselben Formulierungen nun auch bei dem hl. Gregor wieder :

Omnis enim qui temporaliter extollitur eo ipso quo extollitur *inclinatur*, quia cum se exterius *erigit*, intus cadit... Cave ne... ab interna intentione *curveris* Mor. XXVI, 40. ML 76, 392B.

Mens... quae intentione forti *erecta* in deum fuerat, obortis cogitationibus transfixa *curvatur*. Mor. IX, 19. ML 75, 875D.

Sicut autem ignis amoris *mentem erigit*, ita... ardor malitiae ad inferiora semper *incurvat*. Ez I, 2 ML 76, 800D¹.

Anselm vergleicht im Proslogion seine Unfähigkeit zum se erigere und zur contemplatio mit dem glücklichen Stand Adams in wirksamen Gegenüberstellungen : quid *perdidit* et quid *invenit*... unde sumus *expulsi*, quo sumus *impulsi* ! unde praecipitati, quo obruti ! a patria in *exsilium*, a *visione dei* in *caecitatem* nostram (Schm. p. 9-10). Ähnlich drückt sich der hl. Gregor aus :

Si vere saperet, *expulsus* de internis gaudiis, de ea in quam cecidit, *exsilii sui caecitate* lugeret... quanto plus homo coeperit scire quid *perdidit*, tanto plus lugere incipit corruptionis suae sententiam quam *invenit*. Considerat namque unde quo lapsus est. ...contemplatus quippe interna gaudia *visionis Dei*... pensavit ubi esset, et quo deesset... Mor. XVIII, 41 ML 76, 75B-D. Noch auffallender wird die Parallele zu Gregor durch ein Schriftzitat, das Anselm in seine Klage über die Folgen des Sündenfalles als Bitte um die « Sättigung » der Beschauung unmittelbar vor dem gregorianischen Satz : *incurvatus sum*... erige me, ut possim sursum intendere einfügt. Es handelt sich um Job 3, 24 : Et si, antequam comedam suspiro, da vel post suspiria, quod comedam. Die Verwendung des Zitats im Zusammenhang des 1. Kapitels entspricht genau der Erklärung, die Gregor von diesem Vers gibt : Die Beschauung ist ein comedere, das suspirare die Klage über unseren unseligen Sündenzustand. Zwischen beiden besteht ein innerer Zusammenhang, weil nur der zur Beschauung gelangen kann, der den Freuden dieser Welt die Trauer um die Gottferne vorzieht :

Antequam comedam suspiro. Comedere namque est animae, supernae lucis contemplationibus pasci. Suspirat ergo antequam

1. *erigere* steht auch im Gegensatz zu *iacere* und *labi* : (mens) coacta *erigitur*, libens *iacet*, ab infimis vix levatur, et tamen elevata protinus *labitur*. Mor. IV, 34 ML 75, 675A. vgl. Mor. IX, 58 ML 75, 908AB. In der 31. Evangelienhomilie bringt Gregor gelegentlich der Heilung der gebeugten Frau seine ganze diesbezügliche Lehre ; dort erscheint auch das *curvatus esse* im Gegensatz zum status rectitudinis ML 76, 1228C-1232A.

comedat, quia prius gemitibus tribulationis afficitur, et postmodum contemplationis refectione satiatur. Nisi enim suspiret, non comedit; quia qui se in hoc *exsilio* per desideriorum caelestium lamenta non humiliat, aeternae *patriae* gaudia non degustat. Mor. V. 8 ML 75, 686 BC. Die gleiche Deutung des Schriftverses führt uns auch zu einer auffallenden sachlichen Uebereinstimmung zwischen dem hl. Gregor und Anselm. Bei Gregor geht dem Vers: *antequam comedam, suspiro* eine Beschreibung voraus, wie der Mensch zur Beschauung gelangt. Gegen Schluss von Kap. 7 redet Gregor von der Verblendung des Menschengeschlechtes durch die Erbsünde (*nobis in hoc exilium deiectis, lucem suae visionis abstulit, sese nostris oculis quasi in tenebrarum latibulo abscondit. Quas nimirum caecitatis nostrae tenebras...*¹⁾). Die Erkenntnis dieses Zustandes ruft Trauer hervor (*caecitatis nostrae tenebras cum studiose conspiciamus, mentem ad lamenta provocamus. ibid.*) Der Trauer folgt ein heftiges Verlangen nach der Schau und ein ernster Versuch um sie, der zumeist mit Erfolg gekrönt wird. Diesen ganzen Prozess findet Gregor kurz zusammengefasst in den Worten Jobs: *antequam comedam, suspiro*²⁾. Was Gregor hier ausführt, findet sich sachlich genau in Kap. I des Proslogion wieder: Anselm beschreibt (in gregorianischen Ausdrücken vgl. oben) die Folgen der Erbsünde und den durch sie verschuldeten Verlust der Gottesschau: er bricht in Klage über diesen Zustand aus; heftiges Verlangen nach der verlorenen Schau erfüllt ihn, an dessen Erfüllung er doch nicht verzweifelt: *et si, antequam comedam, suspiro, da vel post suspiria, quod comedam.*

Das *erigere mentem ad contemplandum deum* hat also für Anselm wie für Gregor einen sehr konkreten und übereinstimmenden Sinn. Wenn Anselm sein Proslogion sub persona conantis erigere... schreibt, stellt er damit ein aus den Moralia Gregors bekanntes Programm auf, das seine mit Gregor vertrauten mittelalterlichen Leser ebenso verstanden, wie das dialektische (aus Gregor übrigens nicht nachweisbare) Programm des Monologion: *tacite secum ratiocinando investigare*. Im Proslogion handelt es sich also

1. ML 75, 686A; Anselm sagt: *observavit lucem et obduxit nos tenebris... a patria in exilium, a visione dei in caecitatem nostram* Kap. I Schm. p. 10.

2. Cumque tenebras, quibus circumdatur, respicit, splendoris intimi ardenti se desiderio affligit; omnique intentionis adnitu semetipsam concutit, et supernam lucem, quam condita deseruit, repulsa quaerit. Unde fit plerumque, ut in ipsis piis fletibus illa interni gaudii claritas erumpat; et mens, quae in torpore prius caeca jacuerat, ad inspectionem fulgoris intimi suspiriis vegetata convalescat. Unde bene sequitur: *Antequam comedam, suspiro.*

nicht um eine rein wissenschaftliche Untersuchung (*investigatio*), sondern um einen aus unserer konkreten von der Erbschuld bestimmten Situation heraus unternommenen Versuch, die verlorene Gottesschau (*contemplatio* im Sinne Gregors) wiederzugewinnen.

Ist das Programm des Proslogion gregorianisch zu verstehen, dann darf man wohl erwarten, dass sich der Einfluss Gregors auch sonst, besonders im ersten Kapitel (*excitatio mentis ad contemplandum deum*) zeigt. Dazu ist eine genaue Analyse des Kapitels unumgänglich notwendig, von der wir hier nur einen kleinen Bruchteil vorlegen können. Auch Gilson erkennt die Notwendigkeit einer solchen Analyse an und betont mit Recht, dass wir es Kap. I mit einem Gebet zu tun haben¹. Auf diese Feststellung darf sich eine Analyse aber nicht beschränken.

Eia nunc, homuncio, fuge paululum occupationes tuas, absconde te modicum a tumultuosis cogitationibus tuis. Abice nunc onerosas curas, et postpone laboriosas distentiones tuas. Vaca aliquantulum deo, et requiesce aliquantulum in eo. Intra in cubiculum mentis tuae, exclude omnia praeter deum et quae te iuvent ad quaerendum eum, et clauso ostio quaere eum. Dic nunc, totum cor meum, dic nunc deo: Quaero vultum tuum, vultum tuum, domine, requiro (Schm. p. 9).

In diesen Worten tritt ein doppeltes Gegensatzpaar hervor. Der Unruhe der Tätigkeit, Gedanken und Sorgen steht die Ruhe in Gott, der Veräusserlichung das Eingezogensein gegenüber. Die Beschäftigungen (*occupationes*), lärmende Gedanken (*tumultuosae cogitationes*), lastende Sorgen (*onerosae curae*), mühevollen Zerstreuungen (*laboriosae distentiones*) behindern die Ruhe in Gott (*vacare deo, requiescere in eo*), sie ziehen den Menschen aus sich heraus, er muss sich wieder vor ihnen in sich selbst zurückziehen, im Kämmerlein seines Herzens verbergen, die Tür schliessen, um mit Gott allein sein zu können. Dass sich diese beiden Gegensätze in Gregors *Moralia* finden, bedarf keines Nachweises; wer immer von Beschauung reden will, muss auf sie zurückkommen. Aber wie die Gegensätze im einzelnen dargestellt sind, ist zu beachten; hier bietet sich die Möglichkeit eines Vergleiches. Es ist nicht bedeutend, wenn auch Gregor

1. Pour ma part, je ne passe jamais à l' <argument> du chapitre II sans avoir analysé cette prière dans le plus grand détail, et je ne dissimule jamais — comment le pourrais-je ? — que c'est une prière. p. 33.

die *occupationes* unter die Hindernisse der *contemplatio* zählt¹; darin kann man einen *locus communis* sehen.

Eine weniger häufige Vorstellung ist aber das *abscondere se a tumultuosis cogitationibus*. Von *tumultus* spricht Gregor in den verschiedensten Verknüpfungen: *desideriorum carnalium tumultus* (Mor. IV, 34 ML 75, 674D), *curarum saecularium tumultus* (Mor. XXVII, 46 ML 76, 445A). Besonders gern redet er aber von *tumultus cogitationum*. Gregor stellt die *quies*, die dem Menschen vor dem Sündenfall zukam, dem jetzigen *tumultus* gegenüber (Mor. IV, 28 ML 75, 664D-665B), und bezeichnet als Frucht der Erlösung Christi die Befreiung vom *tumultus*: *idcirco dignata est pro impiis ipsa Lux occumbere, ne impii in tenebrarum suarum tumultu remanerent* (Mor. IV, 33 ML 75, 673BC). Mor. XXX, 16 redet Gregor von den lärmenden Gedanken als Hindernis der Beschauung: *silentium contemplationis*, quia in hac vita non potest esse perfectum, factum dimidia hora dicitur. Nolenti quippe animo dum *cogitationum tumultuosi* se strepitus ingerunt, etiam sublimibus intendentem, rursum ad respicienda terrena cordis oculum violenter trahunt. ML 76, 553C. Eine eigene Färbung hat das *se abscondere a tumultu* beim hl. Gregor; das Verbergen geschieht in der *contemplatio*, die einem Grabe gleich die der Welt abgestorbene Seele aufnimmt:

Sicut enim sepulcrum locus est, quo absconditur corpus, ita divina contemplatio quoddam sepulcrum mentis est, quo absconditur anima. Quasi enim huic adhuc mundo vivimus, cum mente in eum foras vagamur; sed mortui in sepulcro abscondimur, cum mortificati exterius, in secreto internae contemplationis celamur. Sancti igitur viri ab importunitate desideriorum temporalium, a tumultu inutilium curarum, a clamore perstreptentium perturbationum, semetipsos sacri verbi gladio mortificare non desinunt atque intus ante Dei faciem in sinu mentis abscondunt... Qui ergo mortem quaerit, gaudet dum sepulcrum invenit, quia qui mortificare se appetit, valde ad inventam requiem contemplationis hilarescit; ut exstinctus mundo lateat, et a cunctis exteriorum rerum perturbationibus intra sinum se intimi amoris abscondat Mor. V, 6 ML 75, 684BC². Ein Vergleich mit der

1. Z. B. Mor. VI, 37 ML 75, 761D saepe enim qui contemplari Deum quieti poterant, *occupationibus pressi* ceciderunt. Mor. XXVII, 13 ML 76, 414 A: aeternae lucis quanta sit claritas nesciunt, qui transitoriis *occupationibus obcaecantur*.

2. Vgl. Mor. VI, 37 ML 75, 760 B-C; etwas später heisst es: Potest etiam per sepulcrum non solum in hac vita nostra contemplatio, sed requies aeternae et intimae retributionis intelligi. 765A.

Lehre Gregors ergibt also für die Mahnung des Proslogion, sich vor den geräuschvollen Gedanken zu verbergen, einen sehr guten und passenden Sinn.

Auch die nächste Wendung Anselms ist durchaus gregorianisch. *Abice nunc onerosas curas et postpone laboriosas distentiones tuas... et requiesce aliquantulum in eo.* Eine ähnliche Wendung bringt Anselm Ep. III, 12: *si omnia facienda sunt cum consilio; cuius magis consilio, quam eius, qui admirabilis, consiliarius Deus fortis, dicitur*¹... *Ipse est, qui invitat laborantes et oneratos amore et curis saecularibus, ut ad se veniant et requiescant.* ML 159, 35C-36A. Die Parallele ist wichtig, weil Anselm hier Mt 11, 28f (qui laboratis, et onerati estis... et invenietis requiem) im Zusammenhang mit den curae verwendet. Das lässt vermuten, dass ihm das gleiche Zitat im Proslogion vorschwebte, das dieselben Ausdrücke enthält. Nun ist gerade dieses Zitat bei Gregor ziemlich häufig, wenn er die ruhelosen irdischen Sorgen und die Stille der Beschauung einander gegenüberstellt². Gregor spricht von den Sorgen als einem *pondus* (*curarum saecularium pondere praegravati* Mor. XXXI, 8 ML 76, 578B), das die Einwirkung der göttlichen Gnade hemmt (*dum quibusdam supervacuis curis premimur, obducta confusione caligamus* Mor. XXX, 1 ML 76, 524C). Die Heiligen werfen diese Sorgen von sich, um sich der Ruhe der Beschauung hingeben zu können: *sancti viri... terrenarum rerum curas abiciunt*, et... *velut in strato cordis apud se securi requiescunt*... *Effossi ergo securi dormiunt, quia dum sua intima vigilanter penetrant, a laboriosis se huius mundi oneribus sub quietis otio occultant.* Mor. X, 20 ML 75, 942AB. Auch für die «lastenden Sorgen» fehlt also die gedankliche und sprachliche Uebereinstimmung mit Gregor nicht.

In der Mahnung Anselms: *vaca aliquantulum deo et requiesce aliquantulum in eo* liegt wohl ein Anklang an Psalm 45, 11: *vacate et videte, quoniam ego sum deus.* Gerade in Verbindung mit diesem Vers redet Gregor viel vom Beschauen als einem *vacare Deo* und zwar genau wie Anselm zusammen mit dem *quiescere*: *nisi quibusdam mentibus contemplativa vita potius quam activa congrueret, nequaquam per Psalmistam dominus diceret: Vacate et videte...* Mor. VI. 37 ML 75, 762C. Ab huius mundi *inquieta* concupiscentia se (mens) penitus subtrahit, ac terrenarum actionum strepitum deserit, et per *quietis* studium virtutibus

1. Vgl. Prosl. Kap. 26 (Schm. p. 25): *Peto, domine, quod consulis per admirabilem consiliarium nostrum.*

2. Z. B. Mor. IV, 33; XX, 15; XXX, 15; ML 75, 673B; 76, 160C; 76, 552AB.

intenta, vigilans dormit. Neque enim ad *contemplanda* interna perducitur, nisi ab his quae exterius implicant studiose subtrahatur... Hinc per prophetam dominus admonens dicit : Vacate... Mor. V, 31 ML 75, 709D-710A.

Der ganze Zusammenhang des anselmischen Gedankenganges von *tumultus*, *quies*, *contemplatio* kehrt in folgendem Text Gregors wieder :

Hoc mare *tumultuosum*, videlicet *cogitationibus* fluctuans cor nostrum nube vestitur, quia ne internam *quietem* pure conspiciat, inquietudinis suae confusione tenebratur. Hoc mare caligine quasi pannis infantiae obvolvitur, quia a *contemplandis* sublimibus adhuc teneris sensibus suae infirmitatis ligatur. Mor. XXVIII, 20 ML 76, 475B¹. Aehnlich in den Ezechielhomilien : In qua videlicet *contemplatione* iam *quietis* internae gustus contingitur... Cum ergo *quies contemplativae vitae* agitur in mente, silentium fit in coelo, quia terrenorum actuum strepitus quiescit a cogitatione, ut ad secretum intimum aurem animus apponat. Lib. II hom. 2 ML 76, 956D-957A.

Die folgende mit Mt. 6,6 verknüpfte Mahnung Anselms: *intra in cubiculum mentis tuae* klingt auch stark an Gregor an. Auch er fasst das Innere des Menschen als *cubiculum* oder *cubile*, *habitationem*, *tabernaculum*, *domus* u. s. w. Er verwendet auch Mt. 6, 6 wie Anselm :

Vera quippe postulatio non in oris est vocibus, sed in cogitationibus cordis... Intus ergo in desiderio est clamor secretus, qui ad humanas aures non pervenit, et tamen auditum conditoris replet... Hinc in Evangelio dominus dicit: Intra in cubiculum tuum, et clauso ostio tuo, ora Patrem tuum in abscondito, et Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi. Clauso quippe ostio petit in cubiculo, qui, tacente ore, in conspectu supernae pietatis fundit affectum mentis. Mor. XXII, 17 ML 76, 238CD.

Ostia quippe ventris sunt desideria concupiscentiae, de quibus per prophetam dicitur: Intra in cubacula tua, claude ostia tua. Cubacula quippe ingredimur, cum secreta nostrae mentis intramus. Ostia autem claudimus, cum desideria illicita coercemus². Mor. IV, 26 ML 75, 660CD.

1. Anselm sagt von seinen Orationen : non sunt legendae in *tumultu*, sed in *quiete* ML 158, 709A.

2. Zitiert ist Is. 26, 20 : Vade populus meus, *intra in cubacula tua, claude ostia tua* super te, *abscondere modicum* ad momentum. Vielleicht liegt in Anselms : *absconde te modicum* a tumultuosis cogitationibus ein Anklang an ihn vor. Zum Vergleich mit Anselm wäre noch heranzuziehen : Mor. XXIII, 20 und XVIII,

Die letzte von Anselm zitierte Psalmstelle: *quaero vultum tuum, vultum tuum, domine, requiro* (Ps. 26, 8) ¹ gehört zu einer Gruppe von Schriftstellen, die im ersten Kapitel zitiert werden und vom Angesicht Gottes reden: *quid faciet servus tuus anxius amore tui et longe proiectus a facie tua?* (Ps. 50, 13) ². Nicht viel später folgen noch andere Zitate: *Usquequo, domine, oblivisceris nos, usquequo avertis faciem tuam a nobis?* (Ps. 12, 1.) *Quando respicies et exaudies nos? Quando illuminabis oculos nostros et ostendes nobis faciem tuam?* Aus den letzten Worten kann man Ps. 79, 4 heraushören: *ostende faciem tuam, et salvi erimus.*

Was nun Gregor betrifft, so ist bei ihm zunächst einmal das Verlangen nach der Beschauung oft als Verlangen nach der *facies* oder dem *vultus domini* beschrieben: *Sic quippe (sancti viri) mortificari appetunt, ut iam perfecte, si liceat, conditoris sui faciem contemplantur.* Mor. V, 4 ML 75, 682D. *Fit tamen miro omnipotentis Dei moderamine ut cum in hoc mundo mens iusti adversitatibus plus laborat, auctoris sui contemplandam faciem amplius sitiatur.* Mor. XVI, 26, ML 75, 1137A.

Bezüglich der Verwendung der Schriftzitate ist folgendes zu beachten: Ps. 26, 8 müsste nach der Vulgata heissen: *tibi dixit cor meum, exquisivit te facies mea: faciem tuam domine requiram*; der Vers wird von Gregor in der gleichen abweichenden Form zitiert, wie er sich bei Anselm findet: Ep. 5 Reg. I Mon. Germ. Epist. I. p. 5. Das Fernsein von Gottes Angesicht drückt Gregor mit den gleichen Worten aus wie Anselm: *In amaritudine animae sunt omnes electi... quia longe huc a facie conditoris proiecti, adhuc in aeternae patriae gaudiis non sunt.* Mor. V, 3 ML 75, 681A. Dabei zitiert Gregor oft Ps. 30, 23 z. B. Mor. XVIII, 41: *Considerat namque unde quo lapsus est... quod bene psalmista considerans ait: Ego dixi in pavore meo, proiectus sum a vultu oculorum tuorum. Contemplatus quippe interna gaudia visionis Dei... pensavit ubi esset, et quo deesset ingemuit; projectumque se a vultu oculorum Dei doluit.* ML 76, 75CD. Vgl. Hom. Ezech. I, 5: *Ego dixi in ecstasi mea, proiectus sum a vultu oculorum tuorum. Nisi enim in mentis excessu sublevatus dulcedinem*

43. ML 76, 273A-275B; 78B. 79D. Hier liessen sich allerdings auch verschiedene Parallelen bei Augustin aufzählen.

1. Vgl. Kap. 18 Schm. p. 20.

2. Hier handelt es sich höchstens um ein indirektes Zitat; Ps. 50, 13 lautet: *Ne proicias me a facie tua.* Man kann mit gleichem Recht an Ps. 30, 23 denken: *proiectus sum a facie oculorum tuorum.* Diese Beobachtung ist wichtig für den Vergleich mit Gregor.

suavitatis aeternae cognovisset, in hoc adhuc mundo retentus non discerneret, quam *longe proiectus* jaceret ML 76, 826C.

Diese Ausführungen dürften gezeigt haben, dass zwischen dem Proslogion und der Lehre Gregors des Grossen, besonders in seinen Moralia eine weitgehende sachliche und terminologische Uebereinstimmung bezüglich der Auffassung von der contemplatio, der Vorbereitung zu ihr und der Hindernisse, die zu überwinden sind, besteht. Man darf daher wohl eine direkte Beeinflussung des Proslogion durch die Moralia behaupten und zwar speziell was die Eigenart des Proslogion zum Unterschied vom Monologion betrifft: *sub persona conantis erigere mentem suam ad contemplandum deum*¹. Damit ist natürlich keineswegs behauptet, Gregor sei die einzige Quelle für das Proslogion. Besonders betreffs seiner spekulativen Teile über Gottes Sein und Wesen ist der Einfluss Augustins ausschlaggebend. Einzelne Begriffe der anselmischen Kontemplationslehre, die hier mit Gregor verglichen wurden, sind auch aus Augustin zu belegen. Trotzdem muss man an einem direkten Einfluss der Moralia festhalten, weil die gedankliche und terminologische Uebereinstimmung mit Gregor diejenige mit Augustin weit übersteigt².

Ist das Proslogion in dieser Beziehung von Gregor abhängig, dann muss natürlich auch die contemplatio selbst, von der das Proslogion redet, gregorianisch gedeutet werden. Gilson glaubt sie noch nicht deuten zu können, denn « saint Anselme ne nous a laissé, que je sache, aucune autre indication sur ce qu'il entend par contemplation, que celles que nous pouvons induire de son Proslogion³ ». Ganz abgesehen davon, dass Anselm auch anderswo sich klar über die contemplatio äussert, gibt uns also Gregor den Schlüssel zum Verständnis dieses Begriffes. Was Gregor im einzelnen unter contemplatio versteht, kann hier unmöglich erörtert werden. Jedenfalls gehört seine Contemplationslehre in die mystische Theologie⁴, und darum auch das von ihr beeinflusste Proslogion des hl. Anselm, selbst wenn es nicht direkt mit dem Itinerarium mentis des hl. Bonaventura verglichen werden kann, oder wenn sich die bekanntlich umstrit-

1. Die Uebersetzung dieses Satzes durch Gilson: l'effort de quelqu'un pour élever sa pensée à la contemplation de Dieu... (p. 41) lässt dieses Unterschiedliche nicht erkennen.

2. Weitere Uebereinstimmungen mit Gregor sowie eine Scheidung dessen, was im Proslogion gregorianisch und was augustinisch ist, hoffe ich bald in einer ausführlicheren Studie über das Proslogion vorlegen zu können.

3. P. 35.

4. Butler, Western Mysticism² London 1927, p. 91 ff.

tenen modernen Definitionen von Mystik, wie sie etwa das Dict. de Théologie catholique bietet, nicht direkt auf Anselms Proslogion anwenden lassen ¹.

ANSELM STOLZ.

1. Diese Masstäbe glaubt Gilson u. a. zur Beurteilung des mystischen Charakters des Proslogion anlegen zu müssen (p. 33). Wird das Proslogion als mystische Schrift betrachtet, so folgt daraus natürlich keineswegs, dass Kap. 2-4 als « *expérience mystique* » der Existenz Gottes zu fassen sind (p. 37, Anm.). Durch solche Missverständnisse musste Gilson sich das Verständnis Anselms von vornherein verschliessen.

LE CISTERCIEN RALPH DE COGGESHALL ET L'AUTEUR DES *DISTINCTIONES MONASTICAE* UTILISÉES PAR DOM PITRA.

Dom Pitra, dans son *Spicilegium Solesmense*, t. II et III, a été probablement le premier à tirer de l'oubli l'auteur, jusqu'alors « non connu, dit-il, quoique fort digne de l'être¹ », d'un recueil de *Distinctiones monasticae et morales* rencontré par lui dans un seul manuscrit, le 3475 (P. 1252) de la Mazarine. Le peu qu'en disait en 1855 l'érudit bénédictin suffirait déjà à prouver l'intérêt qu'il y aurait à connaître le nom et l'histoire de ce personnage, qui cite, comme s'il les connaissait par cœur, non seulement la plupart des classiques latins, mais aussi de ses contemporains, et fournit en outre, avec autant de verve que de précision, une foule de détails curieux sur les hommes et les choses du milieu où il a vécu : si bien que l'on s'étonne, qu'on s'impatiente presque, de devoir reléguer parmi les anonymes un écrivain qui a tout connu autour de lui, et n'a rien cherché à cacher de ce qui pouvait trahir son identité, cela seul excepté qu'il a négligé de nous révéler expressément son nom.

Plus récemment, dans une communication faite à l'Académie de Bavière le 6 mai 1922, M. le Dr Paul Lehmann a attiré de nouveau l'attention du public sur l'auteur des *Distinctiones*, dont l'extraordinaire richesse, en fait de citations littéraires, l'a, dit-il, « occupé à maintes reprises, et le captive encore à l'heure actuelle² ». En connaisseur admirable, le professeur de Munich s'attache particulièrement à relever les emprunts faits aux poètes des XII^e et XIII^e siècles : les *Carmina Burana*, Hugues Primat, Walter Map, Philippe de Grève, Hildebert du Mans, Gautier de Chatillon, Pierre de Riga, Étienne Langton, Matthieu de Vendôme, un certain Serlon, Laurent de Durham,

1. « Ignoti mihi hactenus, sed qui a multis noscatur dignissimi » (t. II, Prolegom., p. xxvi).

2. *Sitzungsberichte d. Bayer. Akademie d. Wissenschaften, Philos.-philolog. und histor. Klasse, Jahrg. 1922*, 2. *Abhandlung* : Mittellateinische Verse in *Distinctiones monasticae et morales* vom Anfang des 13. Jahrh.

Robert le Blanc, Alexandre Neckam, et grand nombre d'autres, parmi lesquels beaucoup d'anonymes. Dix ans plus tard, Dr Lehmann sut tirer un excellent parti de ses recherches en ce genre, dans le troisième volume de la *Geschichte der lat. Literatur des MA* de Manitius (1931), auquel, on le sait, il a collaboré dans une large mesure¹.

A mon tour, quoique sans prétention aucune à une compétence spéciale en la matière, je me suis senti depuis longtemps attiré et comme fasciné par ce mystérieux anonyme, et, à plus d'une occasion, je n'ai pu résister à la tentation de chercher à dissiper le voile qui a jusqu'ici empêché de résoudre le problème de son identité. Si aujourd'hui, après bien des années, j'ose formuler mon impression personnelle, qu'on n'aille pas s'imaginer que je prétende avoir trouvé la clef de l'énigme : je me suis dit seulement qu'il y aurait toujours certaine utilité à suggérer une hypothèse, celle-ci, même si on la rejette pour le moment, pouvant, avec le temps, contribuer à orienter les chercheurs vers la solution définitive, comme il m'a été donné si souvent de le constater au cours de mes expériences.

La première chose à faire, en pareille occurrence, est tout naturellement de résumer les points acquis, déjà suggérés par Pitra et Lehmann, et dont conviendra sans difficulté quiconque aura pris la peine d'examiner les textes sur lesquels reposent leurs conclusions.

Par exemple, il est sûr que l'auteur des *Distinctiones* est d'origine anglaise, quoiqu'il semble bien avoir séjourné aussi en France, et fréquenté les écoles de Paris. Il est de même hors de doute qu'il appartenait à l'Ordre de Cîteaux, encore qu'on n'ait pas réussi à présent à dire quel était le nom de son monastère. Quant à l'époque à laquelle il a écrit, elle va du déclin du XII^e siècle aux premières années du XIII^e. Les deux derniers points de repère sont ceux-ci : l'Anonyme cite le *Graecismus* d'Éberhard de Béthune, écrit en 1212 ; d'autre part, l'un des personnages les plus récents, dont il parle comme encore vivant, est l'archevêque Étienne Langton, mort en 1228. D'où le Dr Lehmann conclut que la composition des *Distinctiones* peut se placer aux environs de 1225, mais pas beaucoup plus bas que cette date².

Sans autre préambule, je ferai savoir le nom du personnage qui me paraît réaliser au mieux ces données du problème : c'est

1. Voir l'index, p. 1102, au mot « *Distinctiones monasticae* ».

2. Mémoire cit, p. 27.

RALPH (*Radulphus*) DE COGGESHALL¹, auteur d'un *Chronicon Anglicanum* bien connu et, s'il faut en croire Martène, de plusieurs autres ouvrages, tels que le *De expugnatione terrae sanctae per Saladinum*², un *Libellus de motibus anglicanis sub Iohanne rege*, ainsi que de divers opuscules qui ne nous sont pas parvenus. Il fut d'abord, dit-on, chanoine régulier à Barnwell, dans le comté de Cambridge; c'est alors, sinon auparavant, qu'il prit part en 1187 à la lutte malheureuse des croisés contre Saladin, et que, assiégé avec ceux-ci dans la Ville Sainte, il reçut au visage une blessure dont il gardait encore la trace au moment où il écrivait sa relation. Entré ensuite comme moine à l'abbaye cistercienne de Coggeshall, dans le comté d'Essex, il en fut élu sixième abbé, en 1207; puis, après un abbatiat de onze ans et deux mois, à raison de ses fréquentes infirmités, il se démit spontanément de sa charge en 1218, contre le gré de sa communauté. Il consacra dès lors ses loisirs à rédiger, ou plutôt continuer³ le *Chronicon Anglicanum*, à partir de la prise de la sainte Croix par les Sarrasins (1187) jusqu'à l'année onzième du règne de Henri III (1227). Les écrivains anglais, et Potthast également, mettent sa mort vers 1228; ils sont unanimes à vanter ses vertus religieuses, aussi bien que sa rare érudition, son application à la lecture, son ardeur à mettre par écrit tout ce qu'il estimait pouvoir contribuer à instruire et édifier ses contemporains.

Pour quels motifs ai-je jeté mon dévolu sur ce personnage, plutôt que sur tout autre du même temps, du même pays, de la même profession? C'est que tout ce que nous savons de lui correspond on ne peut mieux à l'idée que l'auteur des *Distinctiones monasticae* nous donne de lui-même.

1. Pour la littérature relative à ce personnage, voir U. CHEVALIER, *Topo-bibliogr.* col. 4024; A. POTTHAST, *Wegweiser*³, 949.

2. Potthast et d'autres se sont montrés sceptiques par rapport à cette dernière attribution: mais ils ont subi en cela l'influence du jugement porté par l'éditeur anglais du *Chronicon*, Joseph Stevenson (London 1875), dans sa préface, p. xviii. Pour ma part, j'ai l'impression que les raisons alléguées par celui-ci sont loin d'être probantes, et que son jugement critique ne saurait être comparé, encore moins préféré, à celui du grand bénédictin français. Sa supériorité ne consiste guère qu'en ce qu'il publie en entier, en disposant de plus nombreux et meilleurs manuscrits, les ouvrages dont son prédécesseur s'était borné à donner des extraits.

3. Édit. STEVENSON, p. 163: « hanc chronicam a captione sanctae crucis... descripsit. » En réalité, le *Chronicon* débute à l'année de la conquête de l'Angleterre (1066); mais, à partir de 1187, il revêt une tournure beaucoup plus personnelle, et comporte de plus amples développements. Cette constatation parle certainement en faveur de l'identité du continuateur de la Chronique avec l'auteur du *Libellus de expugnatione Terrae Sanctae*. Je laisse néanmoins la question à examiner plus à fond par les historiens compétents.

Au point de vue chronologique déjà, la coïncidence est frappante. Le Dr Lehmann, on l'a vu, place la composition des *Distinctiones* après 1212, mais avant la mort de l'archevêque Langton, arrivée en 1228. Or, c'est précisément en 1227 que prend fin le *Chronicon Anglicanum* de Ralph, d'où l'on a généralement conclu qu'il avait dû mourir vers 1228.

Il en est de même si l'on envisage le milieu géographique. L'abbaye de Coggeshall, dont Ralph fut moine d'abord, puis abbé, était située dans le comté d'Essex ; les relations habituelles de l'auteur des *Distinctiones* paraissent avoir été avec les centres religieux de la partie orientale de la Grande-Bretagne : Cantorbéry, St. Albans, Bury St. Edmunds, Ely, Peterborough, Lincoln.

Mais, comme je le disais, l'Anonyme a dû passer un certain temps de sa vie en France, notamment à Paris, peut-être aussi dans la région d'Angers, pour lors si étroitement rattachée à l'Angleterre. Par exemple, il s'exprime au sujet de Pierre le Chantre en des termes qui donnent à croire qu'il a été lui-même à l'école de cet illustre maître¹ ; il parle aussi, comme d'un homme à l'esprit très perçant, de maître Adam du Petit-Pont, chanoine de Notre-Dame, mort en 1181 évêque de St. Asaph. Il connaît une inscription gravée sur la crosse de l'évêque de Paris².

Pareillement, Ralph de Coggeshall est mentionné dans Manitius-Lehmann, page 161, comme une des sources historiques les plus importantes au sujet de Pierre le Chantre, et la façon chaleureuse et émue dont il s'exprime à son sujet convient tout à fait à l'attachement reconnaissant du disciple pour le meilleur des maîtres. De même, les accents que lui inspire le chef-d'œuvre d'architecture qu'est Notre-Dame de Paris légitiment la supposition qu'il a eu l'occasion d'admirer de ses yeux ce « praeclarum atque eximium opus », dû à l'initiative de Maurice de Sully³.

Outre cette coïncidence de temps et de lieux, il y a, au point de vue personnel et littéraire, certains points de ressemblance incontestables entre Ralph et l'auteur des DM. Enclins, l'un comme l'autre, aux interprétations mystiques, ils aiment à signaler le symbolisme des choses, à entremêler leurs productions

1. PITRA, préface, p. xxvi : « Parisiis studuisse, Petrumque Cantorem sibi magistrum vindicare videtur. »

2. Autant de détails qu'on peut voir relevés tour à tour par Pitra comme par Lehmann.

3. STEVENSON, p. 79.

de réminiscences liturgiques, de prières ferventes et de pieuses aspirations : ce qui ne les empêche pas de laisser entrevoir le fond jovial, spirituel, parfois même satirique (*procax*, dit D. Pitra), de leur tempérament. Leurs citations, notamment celles en vers, sont souvent, de part et d'autre, introduites de la même façon, par un simple *Unde quidam*.

Ce sont là des traits plutôt généraux : mais voici toute une série de détails qui paraîtront peut-être plus significatifs.

D'abord, nos deux personnages font preuve, non seulement de critique en littérature¹, mais aussi de curiosité et d'enthousiasme artistique. On vient de voir quelle admiration le moine de Coggeshall professe pour Notre-Dame de Paris. De son côté, l'auteur des DM fournit à propos d'objets d'art maints renseignements intéressants. C'est ainsi qu'il examine les vers gravés sur les crosses des évêques de Paris et de Lincoln, approuvant ceux-là, trouvant ceux-ci *minus sufficientes*². Il décrit ailleurs longuement une lampe de son temps³, ou bien s'attarde à signaler les deux sortes d'anneaux qu'aurait inventés Prométhée⁴. Il nous apprend aussi ce qui était sculpté sur le sceau privé du roi d'Angleterre Henri II : sur le jaspe, un char traîné par un serpent ; sur la partie métallique, deux vers léonins donnant l'explication du choix de ce symbole⁵. Ralph, de son côté, a quelque chose à nous raconter sur le sceau de Richard Cœur de Lion, et comment, vers la fin de son règne, ce prince en fit faire un nouveau, dont il se servit pour extorquer toujours plus d'argent à ses sujets⁶. Mais tandis que le moine de Coggeshall détaille au long, comme il convenait à son rôle de chroniqueur, ce qui se rapporte au règne et à la fin tragique du souverain, l'auteur des DM ne touche qu'incidemment à ce sujet, se contentant de rapporter les vers facétieux suggérés à Walter Map par le nom de la forteresse (Chaluz) devant laquelle le monarque

1. Je signalerai en ce genre le trait malicieux (DM. II, 211) à l'adresse d'un Babion « *lingua bovis* » : peut-être le même singulier orateur dont j'ai médité à mon tour dans la *Rev. Bénéd.*, X (1893), p. 28-36? Ralph de Coggeshall, lui, trouve rédigée « *tam eleganti quam veraci stilo* » la traduction latine d'une chronique française qu'a fait faire le prieur de Sainte-Trinité de Londres (STEVENSON, p. 257).

2. PITRA, II, 387.

3. *IBID.* 182. Comparer la description minutieuse que donne Ralph (STEVENSON p. 86 suiv.) de la châsse de saint Edmond, lors de la vérification des reliques de celui-ci par l'abbé et les moines de Bury en 1198.

4. PITRA, III, 162.

5. *IBID.*, 233.

6. STEVENSON, p. 93.

fut frappé à mort¹ : pourtant, le peu qu'il en dit suffit à prouver à quel point les deux cisterciens gardaient rancune à Richard des déprédations commises sous son nom jusque parmi les objets sacrés conservés dans les églises.

Encore quelques points de rencontre. A son article *De Babylone*, l'anonyme des DM n'hésite pas à dire que ce nom s'applique bien à Rome, ce dont il donne diverses raisons ; entre autres, le passage bien connu de la I^{re} Épître de Pierre V, 23. Joachim de Flore professait la même opinion, ainsi que Ralph nous l'apprend, et il la soutenait devant l'abbé de Perseigne quelque peu scandalisé, se fondant précisément sur le même passage de la Bible : « Salutat vos ecclesia quae est in Babylone electa². »

De la distinction *Vinum*, Pitra reproduit en note, non sans une visible anxiété de conscience, les vers de certain moine à propos d'un abbé de son ordre, connu pour avoir caressé un peu trop la bouteille, et qu'on se vit forcé d'enterrer dans une vigne voisine du monastère, parce qu'étant mort en temps d'interdit, il n'avait pu recevoir la sépulture dans le parvis béni du cloître³. Le D^r Lehmann, à ce propos, conjecture en toute raison qu'il s'agit de l'interdit jeté sur l'Angleterre par Innocent III en 1208 ; interdit auquel ont trait également ces paroles du *Chronicon Anglicanum*⁴ : « Anno MCCVIII tota Anglia et Wallia sub interdicto generali ponuntur », et qui ne fut levé qu'en 1214, après un intervalle de six ans et trois mois.

Il est un autre cas que Lehmann n'a point cherché à identifier : c'est celui du prélat dont les DM parlent en ces termes, sous la rubrique *De pede* :

Qualis fuerit quondam quidam episcopus, qui in uno eodemque tempore legatus fuit Angliae et iustitarius, sed utramque potestatem perdidit valde velociter cum longa confusione. De illo episcopo quidam versus composuit tales :

Anglia, terrarum quondam laetissima, luge,
Pressa caput pedibus praesulis absque pede⁵.

Pour savoir de quel personnage il s'agit ici, il n'y a qu'à ouvrir la Chronique de Ralph à l'année 1189. Nous lisons là que Richard Cœur de lion, après son couronnement, nomma à divers évêchés. Il conféra entre autres celui d'Ely à Guillaume de Longchamp

1. PITRA, II, 446.

2. PITRA, III, 457 ; STEVENSON, p. 69.

3. PITRA, III, 486.

4. STEVENSON, p. 163.

5. PITRA, II, 265 et III, 468.

« qui et cancellarius domini regis effectus est, cuius etiam industriae regnum Angliae et negotia regni commissa sunt, rege Ricardo Hierosolymam proficiscente ». Un peu plus loin, à la date du 14 septembre 1191, il est dit que, pour s'être porté à un excès de pouvoir à l'égard de l'archevêque d'York, l'évêque chancelier se vit enlever l'administration du royaume, et contraint de quitter l'Angleterre : or, que cette charge de gouverner le royaume en l'absence du roi et celle de *iustitarius* fussent identiques, c'est ce qu'on peut voir dans la nouvelle édition de Du Cange à ce dernier mot. Nous retrouvons ce même Guillaume de Longchamp dans le *Chronicon Anglicanum* à l'année 1196 : député à Rome pour y plaider les intérêts du roi Richard contre l'archevêque de Rouen, il mourut à Poitiers dès le commencement du voyage, et les termes dans lesquels le chroniqueur mentionne le fait montrent que ses sentiments envers le prélat défunt étaient pleinement ceux de l'auteur des DM :

Contra quem W. Elyensis ecclesiae episcopus et domini regis cancellarius Romam proficiscent, in ipsa statim progressionem infirmitate correptus, Pictavis mortuus est, Domino arborem infructuosam succedente, ne diutius vana et inutilia ac officio suo omnino incongrua perpetrando terram occuparet ¹.

Il m'a paru opportun de signaler à l'attention des savants cette série de motifs qui m'inclinent depuis quelque temps à identifier avec Ralph de Coggeshall l'auteur des *Distinctiones monasticae et morales*. Mais surtout — car la question d'auteur n'a ici, dans l'espèce, qu'une importance secondaire — je voudrais que ces modestes pages eussent comme effet d'accroître l'intérêt du public lettré pour cette somme du symbolisme chrétien, au titre peu attrayant, je l'avoue, mais qui n'en constitue pas moins une mine de renseignements aussi précieux que peu utilisés, notamment au point de vue liturgique. Pour n'en citer qu'un exemple, le Dr Lehmann, dans sa communication à l'Académie de Bavière, rappelait entre autres que l'anonyme attribue formellement à son illustre contemporain, l'archevêque Langton, la séquence de la Pentecôte *Veni sancte Spiritus*², cette perle

1. STEVENSON, p. 70; cf. p. 28 et 30. Il est un autre *regis iustitarius* mentionné dans la Chronique de Ralph : Hubert Walter, archevêque de Cantorbéry; mais de ce dernier Ralph n'a que du bien à dire, et c'est par une erreur manifeste que Pitra (III, 468, note 8) lui applique le second passage des DM à l'adresse de Guillaume de Longchamp.

2. PITRA, III, 130 : « placet t. in testimonium adducere quod in laude Spiritus sancti vir vita et doctrina venerabilis, magister Stephanus de Langetuun, gratia Dei Cantuariensis archiepiscopus, ait in quadam egregia sequentia, quam de Spiritu sancto composuit, ita : *Consolator optime, dulcis hospes animae* » etc.

sans pareille entre toutes les compositions de ce genre. Depuis au moins un demi siècle que j'ai pris note de cette affirmation, la tentation ne m'est pas venue un seul instant de mettre en doute son exactitude : pourtant quel crédit a-t-elle rencontré jusqu'ici parmi les historiens de la liturgie romaine? Il faut dire aussi que les *Distinctiones* ne sont connues jusqu'ici que parce que s'est borné à en communiquer Dom Pitra, des extraits sans suite, la plupart du temps mutilés, éparpillés arbitrairement à tous les coins des volumes II et III de son *Spicilegium Solesmense*. On continue à publier, même à cette période de crise économique, nombre de volumes dont l'humanité souffrante pourrait assurément se passer : mais je tiens que celui-là ne ferait point besogne inutile, qui nous donnerait une édition bien faite, copieusement pourvue de notes historiques et philologiques, de l'œuvre du moine cistercien conservée dans le manuscrit 3475 de la Mazarine. Qui sait si l'Angleterre au moins ne se fera pas quelque jour un honneur de réaliser cette tâche qui lui revient de droit?

GERMAIN MORIN.

ÉDITIONS ET RÉÉDITIONS D'OUVRAGES PATRISTIQUES.

Il n'est guère de travail qui offre plus d'intérêt que l'étude des éditions successives d'un même ouvrage : nous y trouvons en même temps des indications sur la psychologie de l'auteur, sur ses méthodes de travail, sur le développement de ses idées personnelles, et des renseignements sur ses lecteurs, sur l'accueil qu'ils ont fait à son livre, sur les améliorations qu'ils y ont souhaitées. Il faut parfois savoir lire entre les lignes pour faire toutes ces découvertes : la besogne n'en est que plus passionnante pour le chercheur.

Lorsqu'il s'agit d'ouvrages modernes, dont chaque édition porte sa date, le classement des textes est facile en général. On n'a pas grand'peine à savoir quand a paru la première édition d'un livre et quelle est la dernière de celles qui ont été revues par l'auteur lui-même. Il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit des ouvrages anciens. A moins d'être expressément renseignés par une préface, nous sommes le plus souvent obligés de deviner, par l'examen des variantes, l'existence d'éditions diverses d'un même écrit ; et nous avons encore à nous demander si ces éditions ont été préparées par l'auteur ou si elles lui sont postérieures et, dans ce dernier cas, à quels mobiles a obéi l'éditeur ou le copiste, en modifiant le texte qu'il avait sous les yeux.

Tous ces problèmes se posent à propos des écrits patristiques aussi bien que des livres profanes. Il semble intéressant d'indiquer, à l'aide de quelques exemples, les différents cas qui peuvent être soulevés et les moyens que nous avons à notre disposition pour les résoudre.

*
* *

De temps à autre, il arrive que l'écrivain nous parle lui-même des différentes éditions qu'il a fait paraître d'un ouvrage. Nous savons ainsi que Tertullien a publié plusieurs de ses livres en

grec et en latin : le *De baptismo*¹, le *De spectaculis*², le *De Virginitibus velandis*³. Le fait est important à relever, car très rares sont, dans l'antiquité chrétienne, les auteurs qui se sont montrés capables d'écrire des traités, avec autant de facilité, en deux langues différentes⁴. Il n'est pas très surprenant qu'au temps même où, à Rome, des hommes comme Caïus et saint Hippolyte écrivaient en grec tous leurs ouvrages, Tertullien, à Carthage, se soit également servi de cette langue : d'autres témoignages, en particulier celui de la *Passio Perpetuae et Felicitatis*, nous montrent qu'au début du III^e siècle, le grec était encore d'usage courant dans la communauté carthaginoise⁵ ; mais il est curieux que, décidé à écrire habituellement en latin et y révélant un talent de premier ordre, Tertullien ait trouvé bon de faire aussi

1. TERTULLIEN, *De baptismo*, 15 ; édit. D'ALÈS, Rome, 1933, p. 19 : « Sed circa haereticos sane quid custodiendum sit, digne quis retractet. Ad nos enim edictum est. Haeretici autem nullum habent consortium nostrae disciplinae, quos extraneos utique testatur ipsa ademptio communicationis. Non debeo in illis ignoscere quod mihi est praeceptum, quia non idem Deus est nobis et illis, nec unus Christus, id est idem, ideoque nec baptismus unus, quia non idem ; quem cum rite non habeant, sine dubio non habent, nec capit numerari quod non habetur ; ita nec possunt accipere, quia non habent. Sed de isto plenius iam nobis in graeco digestum est. » On peut conclure de ce texte que l'ouvrage grec sur le baptême a été composé avant le traité latin et qu'il développait davantage ce qui concerne le baptême des hérétiques.

2. TERTULLIEN, *De corona militis*, 6 ; P. L. II, 84 : « Sic itaque et circa voluptates spectaculorum infamata conditio est ab eis, qui, natura quidem Dei omnia sentiunt, ex quibus spectacula instruuntur ; scientia autem deficiunt illud quoque intellegere omnia esse a diabolo mutata. Sed et huic materiae propter suaviludios nostros graeco quoque stilo satisfacimus. » Le *De spectaculis* peut être un des plus anciens écrits de Tertullien. Le fait que le texte grec est mentionné dans le *De corona militis*, qui date de 211-212, nous autorise-t-il à penser que ce texte a paru après l'édition latine ? Il serait imprudent de rien affirmer.

3. TERTULLIEN, *De virgin. veland.*, 1 ; P. L., II, 888 : « Proprium iam negotium passus meae opinionis, latine quoque ostendam virgines nostras velari oportere, ex quo transitum aetatis suae fecerint : hoc exigere veritatem, cui nemo praescribere potest. » Le mot quoque semble bien indiquer que l'ouvrage a déjà paru en grec, avant d'être publié en latin.

4. Il est possible que saint Athanase ait écrit en copte quelques ouvrages. Cf. TH. LEFORT, *Saint Athanase écrivain copte*, dans *Le Muséon*, t. XLVI, 1933, p. 1-33 ; Id., *Saint Athanase, Sur la virginité*, *Ibid.*, t. XLII, 1929, p. 197-275 ; A. VAN LANTSCHOOT, *Lettre de saint Athanase au sujet de l'amour et de la tempérance*, *Ibid.*, 1927, t. XL, p. 265-292. Le cas n'est sans doute pas unique ; mais il est loin d'être fréquent.

5. Assez nombreux sont les mots grecs qui figurent dans le récit des martyrs. Nous avons également un texte grec de la *Passio* et l'on s'est demandé parfois s'il était une traduction du latin ou s'il était une recension indépendante. L'hypothèse de la traduction reste de beaucoup la plus probable. Cf. P. DE LABRIOLLE, *La crise montaniste*, Paris, 1913, p. 339-353 ; H. DELEHAYE, *Les passions des martyrs et les genres littéraires*, Bruxelles, 1921, p. 63-67. Il est très vraisemblable que Tertullien est l'auteur du prologue et de l'épilogue de la *Passion* de sainte Perpétue et de ses compagnons.

paraître en grec quelques-uns de ses livres¹. Nous ne possédons d'ailleurs plus rien des éditions grecques des traités signalés tout à l'heure : nous devons nous contenter d'en rappeler l'existence².

Nous connaissons, avec un peu plus de précision, l'existence de trois éditions successives de l'*Adversus Marcionem*³. Tertullien avait commencé par écrire assez rapidement, semble-t-il, une première réfutation de Marcion : l'ouvrage devait être assez bref, puisque l'auteur le traite lui-même d'opuscule. Quelque temps après, l'ouvrage fut repris sur de nouvelles bases, avec des développements plus considérables, mais avant que Tertullien eût eu le loisir d'en faire une dernière révision et de confier son manuscrit aux copistes, un chrétien, qui devait d'ailleurs apostasier sur les entrefaites, trouva le moyen d'en dérober un exemplaire qu'il publia avec toutes sortes de fautes. Dès lors, Tertullien se vit obligé de mettre à nouveau le travail sur le métier : il poussa plus avant qu'il ne l'avait fait jusqu'alors son examen de la doctrine de Marcion ; il divisa en deux livres ce qui, dans les éditions précédentes, formait le seul livre I⁴ ;

1. Nous ne possédons plus un ouvrage de Tertullien sur l'extase, dont saint Jérôme parle à plusieurs reprises, par exemple *De vir. illustr.*, 40 et 53, et qui comprenait six livres, auxquels s'en ajoutait un septième, expressément dirigé contre Apollonius. Saint Jérôme cite en grec le titre de ce traité ; et l'on a conclu que Tertullien l'avait écrit en grec. Cette conclusion est peut-être hasardée.

2. Rappelons cependant que Didyme d'Alexandrie consacre tout un chapitre du *De Trinitate*, II, 14 ; P. G., xxxix, 692-718 à exposer la doctrine catholique du baptême et il le fait en des termes qui rappellent singulièrement ceux de Tertullien. Comme il est peu probable que Didyme ait su assez de latin pour être capable de traduire le texte du rhéteur africain, on est amené à conclure qu'il a utilisé l'édition grecque, et que, dans son ensemble, celle-ci ne constituait pas un ouvrage sensiblement différent de l'édition latine. Cf. Th. SCHERMANN, *Lateinische Parallelen zu Didymus*, dans la *Römische Quartalschrift*, t. XII, 1902, p. 232-242 ; G. BARDY, *Didyme l'Aveugle*, Paris, 1910, p. 234-235.

3. TERTULLIEN, *Advers. Marcion.*, I, 1 ; édit. KROYMANN, Vienne, 1906, p. 290 : « Si quid retro gestum est nobis adversus Marcionem, iam hinc viderit. Novam rem adgredimur ex vetere. Primum opusculum quasi properatum pleniore postea compositione rescideram. Hanc quoque nondum exemplariis suffectam, fraude tunc fratris, dehinc apostatae, amisi, qui forte descriperat quaedam mendosissime et exhibuit frequentiae. Emendationis necessitas facta est innovationis. Eius occasio aliquid adicere persuasit. Ita stilus iste nunc de secundo tertius et de tertio iam hinc primus hunc opusculi sui exitum necessario praefatur, ne quem varietas eius in disperso reperta confundat. »

4. TERTULLIEN, *Advers. Marcion.*, II, 1 ; édit. KROYMANN, p. 333 : « Occasio reformandi opusculi huius hoc quoque contulit nobis, uti duobus diis adversus Marcionem retractandis suum cuique titulum et volumen distingueremus pro materiae divisione. » Au début du livre III, I, p. 377, Tertullien nous avertit que le problème du Christ se trouve traité à la même place dans les deux dernières éditions : « Secundum vestigia pristini operis, quod amissum reformare perseveramus iam hinc ordo de Christo. »

il fit une longue étude de l'Évangile et de l'*Apostolicum* de Marcion, dont il montra sans peine le caractère arbitraire¹. Cette édition définitive que nous avons conservée, nous apparaît comme une œuvre de tout premier ordre, autant par son étendue que par la valeur des arguments qu'elle met en œuvre. Il n'est pas impossible d'ailleurs que les manuscrits nous aient transmis ici ou là quelques phrases ou quelques formules empruntées à la seconde édition : telle est du moins l'opinion de Kroymann qui a soigneusement relevé ces passages².

D'Origène, nous connaissons au moins un ouvrage dont l'auteur a publié lui-même deux éditions. Après avoir composé les Hexaples, où il mettait rangés l'un à côté de l'autre en six colonnes le texte hébreu de l'Ancien Testament et sa transcription en lettres grecques, puis les versions des Septante, d'Aquila, de Symmaque et de Théodotion, nous savons qu'il mit à part les éditions d'Aquila, de Symmaque et de Théodotion, avec celle des Septante, dans une Tétraple³. Encore est-il à peine possible, en pareil cas, de parler d'éditions, car nous ne savons pas si les Hexaples furent jamais publiés en entier et s'il y en eut, par le monde, d'autres exemplaires que le manuscrit original, déposé par Origène à la bibliothèque de Césarée⁴. Du moins Origène a-t-il préparé personnellement un texte abrégé, à l'usage de ceux que contentaient les traductions grecques de la Bible, et cela nous suffit pour l'instant.

Saint Athanase nous renseigne moins sur la publication que sur la composition de ses ouvrages. Quelques indications peuvent cependant être relevées ici. L'*Apologie à Constance* par exemple est un beau morceau de rhétorique que le grand évêque se proposait de présenter lui-même à l'Empereur⁵. L'ouvrage était terminé et déjà l'auteur se dirigeait vers la ville impériale lorsqu'il apprit la recrudescence de la persécution : il renonça alors à son dessein et, retourné au désert, il ajouta au livre primitif

1. Cf. A. VON HARNACK, *Marcion, Das Evangelium des fremden Gottes*, 2^{me} édit., Leipzig, 1924, p. 35-73 ; 40*-255*. Cette étude n'avait pas de place dans les premières éditions de l'ouvrage.

2. Cf. AL. KROYMANN, *Q. Sept. Flor. Tertulliani opera*, pars III, Vienne, 1906, p. xxxiii sq. ; A. BILL, *Zur Erklärung und Textkritik des 1. Buches Tertullians Adversus Marcionem*, Leipzig, 1911.

3. EUSÈBE, *Histor. ecclesiast.*, VI, 16, 4. On sait que, pour les psaumes, Origène avait trouvé deux autres versions grecques qui furent jointes aux premières.

4. H. B. SWETE, *An introduction to the old Testament in greek*, 2^e édit., Cambridge, 1902, p. 74-75. Cf. JÉRÔME, *In Epist. ad Tit.*, III, 9.

5. ATHANASE, *Apol. ad Constant.*, 27 ; P. G., xxv, 629 A.

les neuf derniers chapitres, qui rappellent les derniers événements et justifient sa nouvelle attitude : il ne paraît pas que l'écrit ait jamais paru sous sa première forme. Il est vraisemblable au contraire qu'il y a eu deux éditions du *De synodis*. L'ensemble du livre remonte en effet à la fin de l'année 359 : Athanase s'est hâté de l'écrire, pour essayer de gagner les esprits des évêques attachés au parti de Basile d'Ancyre. Les chapitres 30-31 sont une addition postérieure, puisqu'ils reproduisent les formules de 360-361 ; et le chapitre 55 ajoute encore quelques textes : « Après avoir écrit sur les synodes, déclare saint Athanase, j'ai appris que l'impie Constance avait écrit aux évêques demeurés à Rimini ; et j'ai pris soin d'obtenir la copie de ses lettres par le moyen de véritables frères, afin de vous l'envoyer, de même que la réponse des évêques afin que vous connaissiez les ruses impies de l'Empereur et l'inébranlable fidélité des évêques dans la vérité¹. » On peut croire que l'ouvrage a commencé par circuler sans ces additions.

Avec saint Optat de Milève, nous nous retrouvons sur un terrain très solide, car nous savons à n'en pas douter que, sous sa forme première le *De schismate Donatistarum*, écrit à la fin de 366 ou au début de 367, ne comportait que six livres : l'auteur lui-même donne le plan de son ouvrage², et saint Jérôme, dans le *De viris illustribus* en parle comme d'un écrit en six livres³. Mais devant les nouvelles provocations des donatistes, saint Optat décida de préparer une nouvelle édition de l'ouvrage et de le compléter par un septième livre⁴. Il semble d'ailleurs que le pieux évêque de Milève n'eut pas le temps de réaliser complètement son projet ; le septième livre, tel que nous le possédons laisse l'impression d'un travail inachevé ; il est probable que

1. ATHANASE, *De synod.*, 55, P. G., XXVI, 789 C. D.

2. OPTAT, *De schism. Donatist.*, I, 7 ; édit. ZIWSA, Vienne, 1883, p. 9 : « Mihi videtur primo loco traditorum et scismaticorum indicandas esse civitates, personas et nomina, ut quae a te de his dicta sunt, veros auctores et certos reos suos agnoscant. Deinde mihi dicendum est quae vel ubi sit una ecclesia, quae est, quia praeter unam altera non est. Tertio a nobis militem non esse petatum et ad nos non pertinere quod ab operariis unitatis dicitur esse commissum. Quarto loco, quis sit peccator, cuius sacrificium repudiat Deus, vel cuius oleum fugiendum sit. Quinto de baptismo. Sexto de inconsideratis praesumptibus et erroribus vestris.

3. JÉRÔME, *De vir. illustr.*, 110.

4. OPTAT, *De schism. Donatist.*, VII, 1, édit. ZIWSA, p. 158 : « ... Iam responsorum dictorumque nostrorum finis esse debuerat ; sed quoniam post invidiae silvam securibus veritatis abscissam video adhuc vestras vel vestrorum provocaciones pullulare, quas vos audio dicere ad unam communionem non oportuisse quaeri, cum filios traditorum nos esse constiterit, ad ea pauca respondeam. »

la réédition de *De schismate Donatistarum* fut assurée, après la mort d'Optat, par un de ses clercs, qui introduisit dans le texte original un certain nombre d'interpolations¹.

Quelques ouvrages de saint Jérôme ont aussi été publiés en deux éditions successives par leur auteur. Faut-il ranger dans le nombre le commentaire d'Abdias? Ce n'est pas très sûr : aux environs de 377, Jérôme avait composé, alors qu'il séjournait à Antioche, un petit travail sur ce prophète qu'il expliquait par l'allégorie : « J'espérais, écrit-il beaucoup plus tard, que mon écrit resterait caché dans les cassettes. J'avais voué au feu cette première témérité de mon petit talent quand, subitement, d'Italie m'en est apporté un exemplaire par un jeune homme, de l'âge que j'avais lorsque je composais cet écrit dont il était enthousiaste. Je l'avoue, j'admire qu'un mauvais écrivain trouvât toujours lecteur à son niveau² ». Ce premier commentaire est perdu, si bien que nous ignorons dans quelle mesure l'auteur a pu l'utiliser pour composer, très rapidement, le commentaire qui nous reste : celui-ci, rédigé vers 394, applique de préférence la méthode historique et s'inspire des traditions hébraïques³. Il n'est pourtant pas invraisemblable que saint Jérôme y ait repris son travail primitif. De même, nous pouvons signaler ici, comme des éditions corrigées les deux révisions successives du psautier d'après la version des Septante. La première révision, faite à Rome, avait été assez rapide et ne comportait pas de grands changements⁴ ; la seconde, accomplie à Bethléem, d'après le manuscrit des Hexaples conservé à la bibliothèque de Césarée, est peut-être une traduction toute nouvelle faite sur le texte grec⁵ ; elle n'en utilise pas moins l'ancienne version latine⁶.

1. P. MONCEAUX, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. V, Paris, 1920, p. 248 sqq. ; O. BARDENHEWER, *Geschichte des altkirchlichen Literatur*, Fribourg, 1912, t. III, p. 492-494.

2. JÉRÔME, *In Abdiam comment.*, Praefat. ; P. L., XXV, 1097-1100.

3. ID., *ibid.*

4. JÉRÔME, *Epist.* 106 *ad Sunniam et Fretelam*, 12 : « Et nos emendantes olim psalterium, ubicumque sensus idem est, veterum interpretum consuetudinem mutare noluimus, ne nimia novitate lectoris studium teneremus. »

5. JÉRÔME, *Epist.* 106, 2. Avec le psautier, Jérôme a également traduit sur les Septante les livres de Job, des Paralipomènes, des Proverbes, de l'Ecclésiaste et le Cantique. Il y a peu de chances pour qu'il ait poussé plus avant son travail.

6. On donne le nom de psautier gallican à la recension du psautier faite d'après les Hexaples. Sous le titre de psautier romain, on désigne le psautier dont l'Eglise romaine s'est longtemps servi dans sa liturgie, avant l'adoption du psautier gallican et l'on voit dans ce traité l'œuvre de saint Jérôme, c'est-

L'histoire des écrits de saint Augustin nous fournirait sans doute bien des renseignements importants, si nous pouvions la suivre dans ses détails. Nous devons ici nous contenter de quelques indications. Il existe deux éditions du *De grammatica*, dont l'une est plus développée que l'autre : dans les *Rétractations*, saint Augustin explique seulement qu'il ne possédait plus le manuscrit de cet ouvrage¹, mais il ne nous dit pas s'il en avait lui-même préparé une édition revue. Le *De Genesi ad litteram liber imperfectus* était voué à la destruction, écrit son auteur, parce qu'il pouvait être remplacé par les douze livres du *De Genesi ad litteram* ; mais comme il se trouvait déjà répandu dans le public, saint Augustin s'est contenté de le revoir, afin d'en faire connaître au moins un texte correct². Au manichéen Adimante, le grand docteur a adressé des réponses destinées à réfuter toutes ses objections ; quelques-unes de ces réponses font double emploi, parce qu'un premier texte ayant disparu, il a fallu résoudre à nouveau la difficulté et que la première réponse a été ensuite retrouvée³.

Le *De Trinitate* a été commencé vers 399 : avant que l'auteur eût achevé le douzième livre, des amis indiscrets lui arrachent en quelque sorte son manuscrit, et le publient tel quel, contre son gré. Augustin se décide alors à achever son ouvrage, à revoir les livres déjà divulgués, et il donne lui-même des quinze livres l'édition définitive⁴. Un fait analogue se produit pour le *De doctrina christiana* : l'évêque d'Hippone avait commencé cet ouvrage en 397 et il en avait écrit les deux premiers livres en entier ainsi qu'une partie du troisième : il publia aussitôt ce texte⁵, et, pendant de longues années il laissa dormir son ouvrage. En 426 seulement, il put le reprendre et l'achever⁶. On a essayé de restituer la première édition du *De doctrina*, étant regardé comme probable que saint Augustin l'a remaniée de fond en

à-dire sa revision accomplie à Rome. Il est probable que ce soi-disant psautier romain n'est qu'un texte ancien, nullement revu par Jérôme, et il est possible qu'on trouve des traces du travail de saint Jérôme dans les *Commentarioli*. Cf. D. DE BRUYNE, *Le problème du psautier romain*, dans *Rev. Bénéd.*, t. XLII, 1930, p. 101-126, avec les réserves faites par B. CAPELLE, dans le *Bulletin d'anc. litt. lat. chrét.*, t. II, n° 218, p. [58]-[59] ; J. M. LAGRANGE, *De quelques opinions sur l'ancien psautier latin*, dans *Rev. Biblique*, t. XLI, 1932, p. 161-186.

1. AUGUSTIN, *Retractat.*, I, 6 ; P. L., XXXII, 591.

2. AUGUSTIN, *Retractat.*, I, 18 ; P. L., XXXII, 613.

3. AUGUSTIN, *Retractat.*, I, 22 ; P. L., XXXII, 619.

4. AUGUSTIN, *Retractat.*, II, 15 ; P. L., XXXII, 635-636.

5. AUGUSTIN, *Contra Faustum*, 22, 91, cite déjà le *De doctrina christiana* comme un ouvrage publié, que tout le monde peut lire.

6. AUGUSTIN, *Retractat.*, II, 4 ; P. L., XXXII, 631.

comble pour l'édition définitive : l'hypothèse est fragile et l'entreprise s'est avérée assez chimérique¹.

Les trois livres *Contra litteras Petiliani* ont une histoire assez complexe. Lorsqu'il commença à rédiger son travail, Augustin n'avait entre les mains qu'un morceau de la lettre à Pétilien : il se hâta de la réfuter ; et ce fut le premier livre de l'ouvrage. Lorsqu'il eut la lettre entière en sa possession, il en donna une réfutation plus complète et plus méthodique dans le second livre. Mais avant que celui-ci fût achevé, Pétilien put prendre connaissance du premier livre et y répondre, ce qui suppose une édition, au moins subreptice, de ce premier livre. Le troisième livre d'Augustin réplique à la réponse de Pétilien : il fut édité officiellement avec les deux autres².

Le *De civitate Dei*, qui compte vingt-deux livres, a occupé saint Augustin de 413 à 426. Avant la fin de 414, les trois premiers livres étaient achevés : ils parurent immédiatement. Les livres suivants furent rédigés et publiés à des intervalles variables ; quant aux livres 19-22, ils ne furent écrits et édités qu'en 426. Tel quel, l'ouvrage forme un ensemble considérable et la longue notice des *Rétractations* le met dans un particulier relief³. Il ne semble pas d'ailleurs que les diverses parties en aient jamais été revues et corrigées, et nous ne savons pas si saint Augustin en a donné une édition d'ensemble ou s'il s'est contenté de publier les différents livres au fur et à mesure qu'il les écrivait.

Il faut ajouter que les *Rétractations*, composées vers 427, fournissent, pour l'ensemble des ouvrages antérieurs de saint Augustin, tous les matériaux nécessaires à ce que nous appellerions aujourd'hui l'édition définitive. Comme il ne lui était pas possible de retirer de la circulation tous les manuscrits de ses très

1. Cf. D. DE BRUYNE, *L'Itala de saint Augustin*, dans *Revue Bénédictine*, 1913, p. 301 sq. ; F. CAVALLERA, *Saint Augustin et le texte biblique : l'Itala*, dans *Bulletin de littérature ecclésiastique*, 1915-16, p. 420 sq.

2. AUGUSTIN, *Retractat.*, II, 25 ; P. L. XXXII, 640-641.

3. AUGUSTIN, *Retractat.*, II, 43 ; P. L. XXXII, 647-648. La *Cité de Dieu* est dédiée à Flavius Marcellinus, qui avait demandé en termes pressants à saint Augustin une réfutation nouvelle du paganisme ; mais ce personnage mourut en septembre 413. Les livres I-III, achevés en 414, parurent sans tarder : le vicaire d'Afrique Macédonius ne connaissait qu'eux lorsqu'il écrivit à l'évêque d'Hippone son admiration, *Epist.* 154, 1-2. Dans une lettre à Évode, écrite à la fin de 415, l'auteur déclare qu'il a ajouté les livres IV-V aux trois premiers ; *Epist.* 169, 1. Vers 416, Orose parle des dix premiers livres déjà publiés et du onzième auquel travaille l'auteur, *Histor. libri, Praefat.* Dans le *Contra adversar. Leg. et prophet.*, I, 14, 18 ; P. L. XLII, 613, édité au début de 420, Augustin cite le livre XIV comme ayant alors paru. Nous sommes ainsi renseignés sur les développements successifs de l'ouvrage et sur la manière dont en furent publiés les divers livres.

nombreux travaux et que chacun d'eux lui paraissait cependant exiger une mise au point, l'évêque d'Hippone écrivit les *Rétractations* précisément afin de faire connaître à ses lecteurs ce qu'ils devraient corriger, ajuster, supprimer, dans les exemplaires qu'ils possédaient¹. Nous avons, dans cet écrit, avec un examen de conscience d'une rare franchise, une mise au point des plus intéressantes pour l'histoire littéraire².

Le dernier exemple que nous ayons à citer d'une réédition attestée par l'écrivain lui-même est celui de l'historien Socrate. Lui aussi, Socrate nous donne un bel exemple de loyauté et de sincérité. Il nous explique en effet, au début du second livre de son *Histoire ecclésiastique* qu'il avait déjà rédigé deux livres de cet ouvrage, en s'inspirant à peu près exclusivement des renseignements fournis par Rufin, tandis que, pour les livres suivants, du troisième au septième, il avait eu recours non plus seulement à l'historien latin, mais à d'autres écrivains et surtout à des recueils de documents originaux. Après avoir achevé son travail, il lut les œuvres de saint Athanase, et il se rendit compte des graves erreurs qu'il avait commises en racontant l'histoire de l'arianisme d'après le seul Rufin. Il prit donc la résolution de recommencer à dicter, en les transformant complètement, les deux premiers livres de l'*Histoire ecclésiastique*. Parmi les additions de l'édition nouvelle, Socrate signale le texte de la *Depositio* d'Arius, plusieurs lettres impériales, les professions de foi formulées par les divers conciles du IV^e siècle³. Il semble d'ailleurs que la révision de Socrate s'est étendue à l'ouvrage tout entier, car nous possédons une double recension du chapitre II du sixième livre⁴.

D'une manière générale, on peut dire que nous ne connaissons qu'un assez petit nombre de cas, dans lesquels les écrivains eux-mêmes font confiance des éditions successives de leurs ouvrages. Lorsqu'il en est ainsi, nous apprenons qu'ils ont été quelquefois obligés par les circonstances de reprendre leur travail : leur manuscrit a disparu, soit qu'il ait été dérobé, soit qu'il

1. AUGUSTIN, *Epist.* 224, 2 : « Retractabam opuscula mea, et si quid in eis me offenderet vel alios offendere posset, partim reprehendendo, partim defendendo, quod legi deberet et posset operabar.

2. Cf. J. DE GHELLINCK, *Les Rétractations de saint Augustin, examen de conscience de l'écrivain*, dans *Nouvelle Revue théologique*, juin 1930.

3. SOCRATE, H. E., II, 1, P. G. LXVII, 184-185.

4. SPYR. P. LAMBROS, *Eine neue Fassung des elften Kapitels des 6. Buches von Sokrates' Kirchengeschichte*, dans *Byzant. Zeitschr.*, t. IV, 1895, p. 481-486 ; F. GEPPERT, *Die Quellen des Kirchenhistorikers Sokrates Scholastikus*, Leipzig, 1898, p. 5 sq.

ait été simplement perdu. C'est un cas de force majeure, et ils en ont profité pour améliorer leur œuvre. Mais il arrive aussi que la nouvelle édition soit voulue pour elle-même, afin de corriger et de compléter ce qui avait été écrit d'abord : elle devient ainsi un témoignage de probité.

*
* *

Lorsque nous ne pouvons pas nous appuyer sur l'aveu formel et explicite des écrivains, nous sommes obligés de faire confiance aux manuscrits, et de nous appuyer sur les variantes qu'ils présentent, pour essayer de savoir s'il y a eu plusieurs éditions d'un même livre et si ces éditions ont bien été voulues et préparées par l'auteur. On comprend sans peine la complexité du problème et le caractère souvent incertain des conclusions auxquelles on aboutit.

D'excellents exemples nous sont fournis par les œuvres de Tertullien, et spécialement par l'*Apologétique*. Les deux livres *Ad nationes* ont été écrits peu de temps avant l'*Apologétique* ; ils en fournissent déjà les arguments essentiels, si bien qu'ils en apparaissent comme une première ébauche. Avant de frapper un grand coup et de rédiger l'ouvrage définitif, Tertullien a voulu, semble-t-il, essayer ses forces, rassembler ses preuves, grouper les éléments de sa démonstration. Il a ensuite repris son travail sur des bases nouvelles, mais il n'a pas craint de reproduire dans l'*Apologétique* des formules, voire des phrases entières qu'il emprunte au premier traité, si bien que l'examen attentif du livre aux nations peut fournir quelques indications utiles pour l'établissement du texte de l'*Apologétique*¹. Jusqu'ici, il n'y a pas encore nouvelle édition, mais seulement utilisation d'un ouvrage pour la rédaction d'un autre. Ne peut-on pas aller plus loin et penser que Tertullien lui-même a publié deux éditions successives de l'*Apologétique* ? Ce qui nous oblige à soulever le problème, c'est, on le sait, l'existence d'une double tradition textuelle représentée d'une part par un manuscrit de Fulda, aujourd'hui disparu, mais dont les leçons particulières nous sont connues ; de l'autre par l'ensemble des manuscrits de la Vulgate. En 1718, S. Havercamp avait déjà émis l'hypothèse que Tertullien avait dû publier deux éditions différentes de l'*Apologétique*.

1. G. VON HARTEL, *Patristische Studien*, II, dans les *Sitzungsberichte d. Akad. d. Wissensch. zu Wien ; philol. hist. Kl.*, Vienne, 1890, p. 21-84 ; M. BALSAMO, *Paralleli non ancora osservati fra l'Ad nationes e l'Apologeticum di Tertulliano*, dans *Didaskaleion*, t. IX, 1930, p. 29-34.

Cette opinion a été reprise en 1914 par H. Schrörs¹ et plus récemment par G. Thörnell² : d'après ce dernier, le manuscrit de Fulda contenait une rédaction provisoire ; son texte en effet se rapproche plus souvent de l'*Ad nationes* que celui de la Vulgate ; ce qu'on explique en disant que l'auteur a repris et corrigé ses premières formules, afin de leur donner plus de vigueur et de précision. Thörnell ajoute que, surtout dans la seconde partie du livre, le *Fuldensis* donne une série d'expressions dures ou négligées, auxquelles l'écrivain devait encore donner le coup de lime avant la publication définitive. C'est dans le premier jet de l'inspiration enfin qu'avaient été insérés, au chapitre XIX et au chapitre XLVIII des développements destinés à disparaître du texte revu et corrigé.

L'hypothèse est ingénieuse, et les arguments qui l'appuient ne sont pas sans valeur. Pourtant, nombreux sont encore les critiques qui n'admettent pas l'existence d'une édition nouvelle de l'*Apologétique* et qui expliquent la différence des deux recensions par de simples accidents de transcription. Le dernier éditeur de l'*Apologétique*, J. Martin, s'efforce de prouver que le *Fuldensis* et les manuscrits de la Vulgate présentent en commun de nombreuses fautes, et que celles-ci attestent l'existence d'un archétype unique. Les développements qu'introduit le *Fuldensis* aux chapitres XIX et XLVIII seraient étrangers au texte original : le second pourrait être un extrait du traité perdu *De paradiso*, tandis que le premier ne serait qu'une imitation maladroite du chapitre XLVII, 3, faite on ne sait quand par un copiste³.

Cet exemple est caractéristique : il l'est même d'autant plus que les philologues ne s'entendent pas encore sur la valeur respective des deux traditions. Tandis que les uns, avec C. Callewaert⁴ et J. P. Waltzing⁵ donnent la préférence au *Fuldensis*, J. Martin

1. H. SCHRÖRS, *Zur Textgeschichte und Erklärung von Tertullians Apologeticum* (Texte und Untersuchungen, XL, 4), Leipzig, 1914.

2. G. THÖRNELL, *Studia Tertulliana*, IV : *De Tertulliani Apologetico bis edito*, Uppsala, 1926.

3. J. MARTIN, *Quinti Septimii Florentis Tertulliani Apologeticum* (Florilegium patristicum, VI), Bonn, 1933, p. 7-16.

4. C. CALLEWAERT, *Le codex Fuldensis, le meilleur manuscrit de l'Apologétique de Tertullien*, dans *Revue d'histoire et de littérature religieuse*, t. VII, 1902, p. 322-353.

5. J. P. WALTZING, *Étude sur le codex Fuldensis de l'Apologétique de Tertullien*, Liège et Paris, 1914-1917. Dans la préface à la dernière édition qu'il a donnée de l'*Apologétique* (Paris, 1929), J. P. Waltzing écrit encore : « Tertullien n'a donné qu'une seule édition de l'*Apologétique*... Le travail de révision a été beaucoup moins fatal à F(*uldensis*) qu'à P(*arisinus*). C'est F qui nous a conservé le texte le plus pur, et c'est sur F que doit être fondée une édition de l'*Apologétique* ; mais il faut se servir de F lui-même avec précaution. »

n'hésite pas à déclarer que ce manuscrit, tant vanté est de qualité inférieure, bien qu'il ait pu conserver ici ou là la véritable leçon¹. Ici, nous aboutissons donc à un *non liquet*, et il est vraisemblable que nous n'aurons jamais entre les mains le moyen d'apporter une solution définitive au problème².

Parmi les œuvres de saint Cyprien, c'est surtout autour du *De unitate catholicae ecclesiae* et de la double recension du chapitre IV que se concentre l'attention des historiens et des philologues³. Aujourd'hui encore, quelques critiques admettent que ce chapitre a été interpolé, à une époque d'ailleurs ancienne, pour mieux faire ressortir la primauté de Pierre et l'autorité du siège romain : telle est en particulier la position prise par H. Koch⁴. Mais beaucoup d'autres, à la suite de Dom Chapman⁵ estiment que la variante ne contient aucun terme ni aucune idée qui ne soient proprement cyprianiques, de telle sorte qu'ils sont inclinés à croire que saint Cyprien lui-même a publié deux éditions du *De unitate*, identiques en tout, sauf pour la rédaction de ce chapitre IV et la substitution de *hic* à *illic* (ou *ille*) au chapitre XIX. Reste à savoir pourquoi l'évêque de Carthage a cru devoir introduire des changements dans son traité.

Il est assuré que le *De unitate* a été écrit en 251 et que saint Cyprien en a lu d'abord le texte au concile de Carthage, afin de s'opposer au schisme de Félicissimus⁶. Puis ce traité a été expédié à Rome avec d'autres documents : beaucoup admettent qu'il a été révisé à cette occasion, afin d'atteindre directement le schisme de Novatien, dont on venait d'apprendre en Afrique

1. J. MARTIN, *op. cit.*, p. 13.

2. D'autres ouvrages de Tertullien soulèvent la même question. C'est ainsi que, prenant en considération la nature de certaines variantes fournies par l'édition de Mesnart et le manuscrit de Troyes, P. Borleffs ne se refuse pas absolument à admettre l'existence d'une double édition originale du *De baptismo*. Cf. *Bulletin d'anc. littér. chrétienne lat.*, t. II, p. [118]. On s'est aussi demandé si les derniers chapitres de l'*Adversus Iudaeos* étaient authentiques et s'ils n'avaient pas été ajoutés par Tertullien à une nouvelle édition des premiers chapitres. Cf. AKERMAN, *Ueber die Echtheit der letzten Hälfte von Tertullian. Adversus Iudaeos*, Lund, 1918.

3. Le problème d'une double édition se pose également au sujet des *Testimonia ad Quirinum*. Selon Turner, le codex veronensis reproduirait une édition africaine des *Testimonia* remontant à la fin du III^e siècle. Telle était déjà l'opinion de Dom Capelle. Mais saint Cyprien lui-même a-t-il donné deux éditions de cet ouvrage? On peut se le demander.

4. H. KOCH, *Cathedra Petri. Neue Untersuchungen über die Anfänge der Primatslehre*, 1930, p. 114-147.

5. D. CHAPMAN, *Les interpolations dans le traité de saint Cyprien sur l'unité de l'Église*, dans *Revue Bénédictine*, t. XIX, 1902, p. 246 sqq., 357 sqq.; XX, 1903, p. 26 sqq.

6. Cf. CYPRIEN, *Epist.* 54, 3-4.

le scandaleux éclat et les premiers développements. Sous sa première forme, l'ouvrage de saint Cyprien n'avait de valeur qu'à Carthage ; en mettant en relief la primauté de Pierre, Cyprien fournissait du même coup des arguments aux catholiques d'outre-mer et affermissait l'autorité du pape Corneille ; d'où la nouvelle formule du chapitre IV¹.

Récemment le P. van den Eynde a formulé une autre hypothèse : il estime que la rédaction la plus explicite en faveur de la primauté romaine est primitive et date de l'an 251 ; l'autre rédaction, plus réservée, a été rédigée en 255 par saint Cyprien au moment où la controverse baptismale vint refroidir ses relations avec Rome et contrarier quelque peu son adhésion à l'autorité de Rome². Nous n'avons pas ici à prendre parti. L'explication de van den Eynde est assurément séduisante, mais elle soulève de vraies difficultés³. Qu'il nous suffise de constater une fois encore combien l'on a de peine à découvrir, derrière les variantes des manuscrits, l'existence, les caractères, la date, de deux éditions supposées d'un même écrit.

Nous pourrions citer beaucoup d'autres exemples. L'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe « a été sur le chantier pendant quatorze ans, peut-être pendant vingt ans. Au cours de cette longue élaboration, Eusèbe n'a pas été sans modifier ses plans, sans retoucher ce qu'il avait écrit. Ces années sont les années décisives de l'histoire ancienne du christianisme. Les événements imposaient à l'historien de nouveaux cadres et de nouveaux jugements. Nos manuscrits sont les témoins de ces changements. Un coup d'œil superficiel montre qu'ils ne représentent pas tous le même état de l'ouvrage. Les uns ont le recueil de documents du X^e livre, les autres ne l'ont pas ; les uns ont les *Martyrs de Palestine*, les autres ne l'ont pas. La rédaction, telle que nous la lisons, contient des retouches évidentes, des contradictions, des additions⁴. » Les critiques se demandent d'ailleurs s'il y a lieu de parler d'éditions successives, ou simplement d'états successifs de l'ouvrage. Il y a là une question de mots. Puisque certains manuscrits témoignent d'une première rédaction, tandis que

1. B. POSCHMANN, *Ecclesia principalis. Ein kritischer Beitrag zur Frage des Primats bei Cyprian*, Breslau, 1933, p. 69-82.

2. D. VAN DEN EYNDE, *La double édition du De unitate de saint Cyprien*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXIX, 1933, p. 5-24.

3. J. LEBRETON, *La double édition du De unitate de saint Cyprien*, dans *Recherches de Science religieuse*, t. XXIV, 1934, p. 456-467.

4. E. GRAPIN, *Eusèbe, Histoire ecclésiastique*, Paris, 1913, t. III, p. xxv. L'auteur de cette introduction à l'*Histoire ecclésiastique* est P. Lejay, bien qu'il ne l'ait pas signée.

d'autres portent les traces de divers remaniements, c'est que la première rédaction elle-même a été copiée, répandue dans le public, éditée par conséquent, bien qu'Eusèbe se fût réservé le droit de la revoir et de la compléter. Les sept premiers livres semblent avoir été rédigés avant la grande persécution, tout au moins dans leur ensemble et sauf corrections. L'ouvrage interrompu a dû être repris après l'édit de 311 : Eusèbe ne cessa pas de le revoir, de le compléter, de le corriger jusqu'à la mort de Licinius, et même, s'il faut se fier à la version syriaque, jusqu'après la mort de Crispus¹.

Des *Martyrs de Palestine*, nous connaissons deux recensions, l'une brève et l'autre longue. La recension brève figurait originellement à la suite du livre VIII de l'*Histoire ecclésiastique*, ce qui s'explique si, à ce moment, l'*Histoire ecclésiastique* ne comptait que huit livres. Il a fallu déplacer *Les Martyrs* et les reporter après le livre X, lorsque l'*Histoire* a été elle-même complétée. Quant à la recension longue, nous ne la possédons entièrement qu'en syriaque, mais les recueils hagiographiques nous en transmettent d'importants fragments grecs. La question, actuellement insoluble, est celle des rapports entre ces deux recensions, également authentiques semble-t-il. Eusèbe a-t-il développé le résumé qu'il avait inséré dans son *Histoire*? N'a-t-il pas plutôt abrégé, à l'usage des lecteurs de l'*Histoire*, le long récit qu'il avait commencé par publier séparément?

Lactance a certainement composé les *Institutions divines* avant 311². On ne saurait avoir d'hésitation sur ce point. Cependant, nous trouvons dans les manuscrits de cet ouvrage deux dédicaces à Constantin qui sont, de toute évidence, postérieures à l'édit de Milan³. On a nié parfois leur authenticité, mais sans raison décisive, et l'on ne voit pas qui, autre que Lactance, aurait eu intérêt à les introduire dans les *Institutions*. La date en reste d'ailleurs incertaine. Batiffol estime que les dédicaces ont chance d'être du temps où Constantin vient de battre Maxence, c'est-à-dire de l'hiver 312-313⁴. Piganiol date la première de 322-324; il pense que la seconde se placerait entre la défaite de Licinius

1. On verra une discussion détaillée des témoignages dans E. SCHWARTZ, *Eusebius' Kirchengeschichte*, Leipzig, 1909, t. III, p. XLVII-LXI et dans E. GRAPIN, *op. cit.*, t. III, p. XXIV-LXVIII.

2. Cf. A. HALMEL, *Die palästinensischen Märtyrer des Eusebius von Cäsarea in ihrer zweifachen Form*, Essen, 1898.

3. P. MONCEAUX, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, Paris, 1905, t. III, p. 303.

4. LACTANCE, *Divinae Instit.*, I, 1 et VII, 26.

4. P. BATIFFOL, *La paix constantinienne et le catholicisme*, Paris, 1913, p. 228.

et son exécution¹. En toute hypothèse, l'existence de ces morceaux semble nous autoriser à conclure que Lactance a publié deux éditions des *Institutions*, l'une immédiatement après leur rédaction, l'autre quelques années plus tard, et qu'il a dédié cette dernière à Constantin triomphant².

Il est assez probable que nous ne connaissons jamais le nom de l'auteur mystérieux que l'on désigne sous le vocable d'Ambrosiaster. Qu'il nous suffise de rappeler qu'on lui attribue à bon droit la composition d'un commentaire sur les Épîtres de saint Paul et de questions sur l'Ancien et le Nouveau Testament³. Or les manuscrits semblent indiquer l'existence de deux éditions des commentaires sur l'Épître aux Romains et sur les deux Épîtres aux Corinthiens : selon Souter, l'édition la plus longue serait aussi la plus récente, et les additions, bien loin d'être des interpolations postérieures, se présenteraient comme des corrections issues de l'auteur lui-même⁴.

Quant aux Questions, nous en possédons trois recensions : l'une comprend — ou plutôt comprenait, car la dernière question a aujourd'hui disparu — 151 questions, dont 56 se rapportaient à l'Ancien Testament et 95 au Nouveau ; une seconde recension donne le texte de 127 questions qui portent dans les manuscrits une numérotation continue. Enfin, la troisième compte 115 questions, 38 sur l'Ancien Testament, 56 sur le Nouveau et 21 qui constituent une sorte de supplément. Toutes les questions de la troisième recension figurent dans une des deux premières ; par contre, chacune de celles-ci possède des questions qui lui sont propres. La question est de savoir si l'auteur lui-même a publié trois éditions de son ouvrage. On admet généralement, à la suite des recherches de Souter, que la troisième recension est l'œuvre d'un théologien du haut moyen

1. A. FIGANIOL, *Dates constantiniennes*, dans *Revue de littér. et de philosophie relig.*, t. XII, 1932, p. 360-372.

2. L'existence de deux dédicaces complique assurément le problème : on se demande pourquoi Lactance aurait à deux reprises offert son ouvrage à l'empereur Constantin.

3. A. SOUTER, *A study of Ambrosiaster*, Cambridge, 1905. Dom MORIN a eu plusieurs fois l'occasion d'étudier le problème de l'Ambrosiaster. Sa dernière contribution à ce problème est intitulée *La critique dans une impasse. A propos de l'Ambrosiaster*, dans *Revue Bénédictine*, 1928, t. XL, p. 251-255.

4. A. SOUTER, *op. cit.*, p. 185-189. Plus récemment, A. SOUTER, *The earliest latin commentaries on the Epistles of St. Paul*, Oxford, 1927, pense pouvoir démontrer que l'Ambrosiaster a même publié trois éditions du commentaire de saint Paul : la première omettait Gal., Éphés. Philip. ; la seconde ajoutait ces trois lettres et revisait Rom., 1 et 2 Cor., la troisième revisait de nouveau Rom. Aucune de ces éditions ne nous est parvenue intacte.

âge (VIII^e-XII^e siècle) qui s'est contenté de compiler un ancien écrit, tandis que les deux premières sont deux éditions proprement dites, dont l'auteur a revu et corrigé avec soin celle qu'il regardait comme définitive, à savoir celle des 127 questions¹.

De tous les genres littéraires, il en est peu qui offrent des tentations aussi violentes aux interpolateurs que les *Quaestiones*, exégétiques ou autres. Rien de plus facile en effet que de retrancher quelques questions au texte original ; rien de plus simple non plus que d'en ajouter quelques autres. Qui pourra vérifier la fraude ? La liste des problèmes intéressants n'est jamais close et les auteurs ne sont plus là pour protester contre l'ingérence des copistes. De fait, les manuscrits des *Quaestiones* sont des plus riches en variantes de toutes sortes, et les critiques ont fort affaire lorsqu'il s'agit pour eux de retrouver le texte original, et plus encore de rapporter à l'auteur primitif deux ou plusieurs éditions, qui seraient également authentiques, de son œuvre.

Le premier livre des *Instructions* de saint Eucher de Lyon par exemple est intitulé *Questions difficiles de l'Ancien et du Nouveau Testament*. Le plus ancien manuscrit de l'ouvrage, un *Sessorianus* du VI^e siècle, ne renferme que 63 questions, tandis que les autres en contiennent jusqu'à 204². Wotke tient le texte court pour une première édition de l'ouvrage ; il pourrait tout aussi bien en être un extrait, fait par un scribe pressé³. Les *Quaestiones et responsiones ad orthodoxos* du pseudo-Justin nous sont également parvenues en deux états différents : un manuscrit de Paris contient 146 questions et leurs réponses, et un manuscrit de Constantinople en donne 161 ; l'ordre des questions est d'ailleurs différent dans les deux manuscrits : il semble plus logique et plus cohérent dans celui de Constantinople qui a ainsi des chances de représenter la recension primitive. Ici encore, la question reste posée de savoir si l'écrivain a préparé lui-même deux éditions de son ouvrage⁴. Les *Quaestiones ad Antiochum ducem* du pseudo-Athanase, les *Quaestiones* d'Anastase le Sinaïte soulèvent des problèmes analogues⁵, mais d'un intérêt moindre,

1. A. SOUTER, *Pseudo-Augustini quaestiones veteris et novi testamenti CXXVII*, Vienne et Leipzig, 1908, p. VII sq.

2. Un manuscrit, qui date au plus tard du VIII^e siècle, donne même un extrait du texte long, où les questions sont rangées par ordre alphabétique. Cet arrangement ne peut être que l'œuvre d'un copiste.

3. K. WOTKE, *Eucherii Lugdunensis opera*, Vienne, 1894, p. XIII.

4. A. HARNACK, *Diodor von Tarsus, vier pseudo-justinische Schriften als Eigentum Diodoros (Texte und Untersuchungen, XXI, 4)*, Leipzig, 1901.

5. Cf. G. BARDY, *La littérature patristique des Questions et responsiones sur l'Écriture Sainte*, Extrait de la *Revue biblique*, 1932-1933, p. 112 sq.

car nous avons ici affaire à des recueils entièrement artificiels, qui sont faits de pièces et de morceaux empruntés et qui, par leur nature même, étaient destinés à s'accroître au cours des âges, selon la fantaisie des copistes. A peine peut-on parler d'édition originale en face de pareils recueils, où la part de l'auteur se trouve déjà réduite au minimum¹.

*
* *

On doit, semble-t-il, étudier à part les livres qui ont été l'objet d'une traduction, que cette traduction nous soit seule accessible ou que nous puissions encore la comparer au texte original. Avant de déclarer que le traducteur a eu sous les yeux un texte différent de celui que nous possédons, il est prudent de se souvenir des libertés très grandes auxquelles se croyaient autorisés les traducteurs de l'antiquité². L'hypothèse d'une double édition est sans doute facile ; on peut lui reprocher de l'être trop.

A propos de plusieurs écrits d'Origène, on a été amené à formuler cette supposition. Suivant Cassiodore, il y avait quarante-cinq homélies d'Origène sur Jérémie³ qui avaient été composées en langue grecque : nous en possédons encore vingt dans l'original et quatorze dans la traduction latine de saint Jérôme ; douze de ces dernières ont leur correspondant dans le grec, et deux

1. Nous pouvons encore citer quelques exemples : au dire de Photius, *Biblioth. cod. 13*, il existait deux éditions, assez peu différentes l'une de l'autre de l'ἐλεγχος καὶ ἀπολογία d'Eusèbe de Césarée : l'ouvrage est perdu. Le *De lapsu virginis* que Burn attribue à Nicetas de Remesiana existe en deux recensions différentes : sont-ce deux éditions au sens propre ? Cf. A. E. BURN, *Niceta of Remesiana*, Cambridge, 1905, p. 112-131. Le texte du livre II du *De Trinitate* de saint Hilaire de Poitiers n'est pas le même dans le papyrus de Vienne et dans les autres manuscrits : Hilaire lui-même est-il l'auteur de la révision des manuscrits plus tardifs ? Cf. SEDLMAYER, *Das II^e Buch von Hilarius De Trinitate im Wiener Papyrus*, Vienne, 1896. Sévérien de Gabala a peut-être donné deux recensions de son commentaire sur saint Paul. Cf. K. STAAB, *Pauluskommentare aus der griechischen Kirche*, Munster, 1933, p. xxxiii-xxxiv. Du Moine d'Évagre le Pontique, nous avons deux recensions différentes du texte grec, P. G., XL, 1219-1252 s. Cf. O. ZÖCKLER, *Evagrius Ponticus, Seine Stellung in der altchristlichen Literatur und Dogmengeschichte*, Munich, 1893, p. 25. Théodoret a donné deux éditions successives de l'*Eranistes* ; la seconde seule, revue et augmentée, nous a été conservée ; le florilège qui suit le second dialogue a été lui-même complété, sans doute après le concile de Chalcédoine. Cf. L. SALTET, *Les sources de l'Eranistes de Théodoret*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. VI, 1905, p. 289-303 ; 513-536 ; 741-754. Cette liste n'a rien d'exhaustif.

2. Cf. JÉRÔME, *Epist. 57 De optimo genere interpretandi*.

3. CASSIODORE, *De instit. divin. lit.*, 3 ; P. L. LXX, 1114 : « Jeremiam vero, qui civitatis suae ruinas quadruplici flevit alphabeto, quadraginta quinque homiliis attico sermone Origenes exposuit. Ex quibus quatuordecim translatae inveni vobisque dereliqui. »

n'existent plus qu'en latin. Ces homélies grecques ne nous ont d'ailleurs été transmises que par un seul manuscrit qui est aujourd'hui à l'Escorial. H. Lietzmann s'est demandé si saint Jérôme n'avait pas eu sous les yeux une recension grecque différente de celle que nous connaissons et s'il n'existait pas, de son temps, deux éditions de ces homélies¹. Le commentaire sur l'Évangile de saint Matthieu ne nous est pas parvenu en entier : les premiers tomes en particulier semblent irrémédiablement perdus ; toutefois nous connaissons le texte grec des tomes X-XVII et la traduction latine du commentaire relatif à Matth. 16, 13-27, 63. C'est dire que, pour une partie du moins de leur contenu, les deux textes se recouvrent. Harnack² et Zahn³ ont émis l'hypothèse d'une double édition du commentaire par Origène, et Klostermann a repris avec faveur cette hypothèse, comme permettant d'expliquer la présence dans le latin de développements qui ne figurent pas dans le grec⁴.

La même supposition a été faite encore à propos des homélies sur l'Évangile de saint Luc. Rufin semble affirmer que la traduction, donnée par saint Jérôme de ces homélies, a été faite avec beaucoup de soin et de littéralité⁵. Or saint Jérôme n'a traduit que trente-neuf homélies, ce qui permet de supposer que son manuscrit n'en contenait pas davantage ; et la version paraît souvent très abrégée par rapport à ce que nous connaissons du texte original. On s'expliquerait facilement ces particularités s'il a existé deux éditions successives des homélies⁶. Il est vrai que, dans bien des cas, nous ne savons pas si les fragments grecs proviennent réellement des homélies ou s'ils sont extraits du commentaire : cette incertitude rend difficile la vérification de l'hypothèse.

1. H. LIETZMANN, dans la *Deutsche Literaturzeitung*, 1902, p. 68 sq. E. KLOSTERMANN, *Die Ueberlieferung der Jeremiahomilien des Origenes (Texte und Untersuchungen, XVI, 3)*, Leipzig, 1897, ne croit pas à l'existence d'une double recension. W. BAEHRENS, *Origenes Werke*, Leipzig, 1920, t. VIII, p. XLVII sq. pense que saint Jérôme a commencé par traduire douze homélies qu'il avait trouvées dans un manuscrit assez analogue par son contenu à notre *Scorialensis* ; puis qu'il trouva dans un autre manuscrit les deux autres homélies et les traduisit à part.

2. A. HARNACK, *Geschichte der altchristlichen Literatur*, Leipzig, 1904, t. II, p. 35, n. 5 ; p. 41, n. 1.

3. TH. ZAHN, *Das Evangelium des Matthäus*, 3^e édit., p. 33.

4. E. KLOSTERMANN und E. BENZ, *Zur Ueberlieferung der Matthäuserklärung des Origenes (Texte und Untersuchungen, XLVII, 2)*, p. 79-108.

5. RUFIN, *Apologia in Hieron.*, II, 27 ; P. L., XXI, 606 ; cf. M. RAUER, *Origenes Werke*, t. IX, Leipzig, 1930, p. XVI-XVIII.

6. M. RAUER, *Form und Ueberlieferung der Lukashomilien des Origenes (Texte und Untersuchungen, XLVII, 3)* ; Leipzig, 1932, p. 32-40.

La traduction par saint Jérôme des homélies sur le Cantique des Cantiques soulève un autre problème. Cette traduction est précédée d'une préface au pape Damase, dans laquelle Jérôme déclare qu'il ne présente au lecteur latin que les homélies d'Origène et non le Commentaire¹. Or, Rufin, dans la préface qu'il donne à sa traduction du *De principiis*, prétend avoir lu tout autre chose : il affirme que saint Jérôme a promis de traduire le commentaire². Cette contradiction est assez étonnante, et il est difficile d'accuser Rufin de sottise ou de mauvaise foi. On peut dès lors se demander si saint Jérôme n'a pas remanié sa préface à Damase dans une édition nouvelle de sa traduction³.

Nous possédons du dialogue d'Adamantius *De recta in Deum fide* le texte grec et une version latine faite par Rufin. L'ouvrage semble dater des environs de l'année 300 et a dû être écrit plutôt un peu avant qu'un peu après cette date. Toutefois, il a été corrigé et remanié en quelques endroits après la paix de l'Église, afin de mettre au point les remarques qu'il contenait au sujet de la persécution : cette révision peut dater de 330-337⁴. Rufin a eu sous les yeux le texte primitif qu'il a fidèlement traduit sur ce point. Toutefois la traduction est souvent assez large pour qu'on ait pu se demander si Rufin n'avait pas suivi un texte beaucoup plus différent du nôtre qu'il ne le semblait au premier abord⁵. Cette conjecture est d'ailleurs inutile. Ce que nous savons des méthodes de traduction de Rufin témoigne de la liberté qu'il ne craignait pas de prendre avec l'original.

De la règle de saint Pachôme, nous ne connaissons l'original copte que par des fragments assez peu étendus⁶. La traduction grecque ne nous est également parvenue que très mutilée. Par contre nous possédons deux recensions de la version latine faite par saint Jérôme pour répondre au désir des moines de Canope qui ne savaient ni le copte ni le grec. On a pu, pendant longtemps, se demander quels étaient les rapports de ces deux recen-

1. JÉRÔME, *Praefat. ad hom. Orig. in Cant.*, édit. BAEHRENS, Leipzig, 1925, p. 26.

2. RUFIN, *Praefat. ad De princip. Orig.* ; édit. KETSCHAU, Leipzig, 1912, p. 4.

3. W. BAEHRENS, *Origenes Werke*, t. VIII, Leipzig, 1925, p. XIX-XX.

4. W. H. VAN DE SANDE-BAKHUYSEN, *Der Dialog des Adamantius*, Leipzig, 1901, p. XVIII-XIX ; cf. TH. ZAHN dans *Zeitschr. f. Kirchengesch.*, t. IX, 1888, p. 206-207.

5. W. H. VAN DE SANDE-BAKHUYSEN, *op. cit.*, p. XLI sq.

6. Ces fragments ont été retrouvés en 1919 par M. Lefort ; cf. *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, Paris, 1919, p. 341-348. Ils ont été édités dans *Le Muséon*, t. XL, 1927, p. 31-64.

sions, et la première édition imprimée, qui donnait le texte de la recension brève, a exercé sur le choix des critiques une influence néfaste. On sait maintenant, grâce à la comparaison de la version latine avec les fragments coptes et grecs, que la recension longue seule est conforme à l'original, mais il est difficile de fixer la date de la recension brève : on peut en dire seulement qu'elle est une adaptation du texte hiéronymien faite en vue de la vie monastique dans la péninsule italique¹. Le problème d'une double édition originale ne se pose plus pour nous : pendant longtemps, sa solution est demeurée incertaine.

D'autres exemples pourraient être cités : ceux qui précèdent suffisent, semble-t-il à montrer la prudence avec laquelle on doit formuler l'hypothèse d'une double édition, lorsque la traduction est faite simplement d'une manière jugée un peu libre selon les habitudes d'aujourd'hui.

*
* *

Un dernier cas nous reste à examiner, celui des éditions nouvelles faites après la mort de l'auteur. A notre point de vue, il y a là un mépris complet des règles de la propriété littéraire. L'antiquité ne jugeait pas de la sorte. Il suffisait qu'un livre fût bon et capable de rendre service pour que le premier venu se crût autorisé à le recopier, avec des changements fort importants parfois. En certaines circonstances d'ailleurs, des motifs doctrinaux entraient en jeu : on n'hésitait pas, afin de se couvrir du patronage d'une autorité orthodoxe, à démarquer les livres d'un auteur en renom et à y introduire savamment des interpolations hérétiques. Ici surtout, nous devons nous contenter de quelques exemples : peut-on donner le nom de réédition, au sens strict, à un travail auquel le premier auteur n'a pris aucune part ? et le nombre des cas où les copistes ont été amenés à intervenir n'est-il pas trop grand pour qu'il puisse même venir à l'idée de les énumérer ?

Cependant, la littérature patristique fournit des cas fort remarquables de ces éditions successives. Nous avons cité tout à l'heure la règle de saint Pachôme, parce qu'elle nous est connue par une traduction. Nous aurions pu aussi bien la mentionner ici. Primitivement cette règle était destinée à des moines égyptiens, et c'est pour des moines d'Égypte que saint Jérôme l'a traduite. Le texte latin, répandu en Occident, a paru rempli

I. A. BOON, *Pachomiana latina*, Louvain, 1932, p. XL.

de préceptes utiles et bon à adapter à des monastères occidentaux : la recension brève répond à ces exigences nouvelles ; elle semble faite pour des couvents italiens et, selon les vraisemblances, elle est antérieure à la règle de saint Benoît¹.

Il a toujours été particulièrement tentant de reviser les chroniques et de les compléter pour les mettre à jour. Nous avons déjà rappelé que saint Jérôme avait de la sorte revu et corrigé la *Chronique* d'Eusèbe : il ne s'est pas contenté de ce travail ; il a encore continué la dite chronique de 325 à 378. Le *Liber genealogus* a été composé vers la fin du IV^e siècle en Afrique ou en Italie : il peut être l'œuvre de G. Iulius Hilarianus : une première recension africaine et donatiste en fut rédigée vers 406 avec un nouveau titre ; puis on signale d'autres recensions donatistes en 427, 438, 455, 463 ; ce sont donc cinq éditions successives de cet ouvrage, qui virent le jour en moins d'un siècle, après la rédaction originale². La chronique de Prosper d'Aquitaine est, pour sa première partie, jusqu'à 378, un résumé consciencieux de la chronique de saint Jérôme ; elle constitue ensuite un travail original : sa première rédaction la conduit jusqu'à 433 ; selon Mommsen, celle-ci fut suivie de quatre revisions en 443, 445, 451 et 455, qui furent d'ailleurs préparées et publiées par l'auteur lui-même³. La chronique de Marcellinus Comes, dans sa première édition, va de 379 à 518 ; une seconde édition la continue jusqu'à 534, et une troisième jusqu'à 548 ; cette troisième édition tout au moins n'est pas l'œuvre de Marcellinus lui-même⁴. La chronique de Marius d'Avenches, qui se présente comme une suite de la chronique de Prosper va de 455 à 581,

1. D'autres règles ont été l'objet de semblables adaptations. Saint Augustin a composé un règlement pour ses religieuses d'Hippone ; c'est la lettre 211 : au V^e siècle, un inconnu a transformé cette lettre à l'usage des moines. Telle est du moins l'opinion généralement reçue. Le R. P. MERLIN, *Saint Augustin et la vie monastique*, Albi, 1933, s'est efforcé de prouver que la règle aux moines est l'œuvre authentique de saint Augustin, d'où est dérivée la règle aux religieuses. La *Regula secunda* de saint Augustin est en réalité l'œuvre d'un anonyme du V^e siècle : elle a été utilisée par saint Benoît pour la composition de sa règle ; cf. C. LAMBOT, *Un code monastique précurseur de la règle bénédictine*, dans *Mélanges publiés... à l'occasion du XIV^e centenaire de la fondation du Mont-Cassin*, Maredsous, 1929, p. 51 sq. Saint Valbert de Luxeuil a rapproché les règles de saint Colomban et de saint Benoît pour rendre plus facile la pratique de la vie monastique à ses disciples. On pourrait multiplier les exemples.

2. P. MONCEAUX, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. VI, Paris, 1922, p. 249 sq.

3. Cf. O. BARDENHEWER, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, t. IV, Fribourg, 1924, p. 537. Il y a eu au moins trois éditions de la Chronique du vivant de Prosper, en 433, 445 et 455.

4. Id., *ibid.*, t. V, Fribourg, 1932, p. 268.

mais la première rédaction comprenait uniquement les années 455-567, et c'est seulement dans une seconde édition que furent ajoutées les années 567-581¹. La chronique de Jean de Bictar est la continuation de celle de l'Africain Victor de Tunnuna : elle ne couvre que la période 567-590 ; plus tard on lui a ajouté quelques compléments².

L'ouvrage de Filastrius de Brescia sur les Hérésies fut composé, semble-t-il, entre 383 et 391 : Marx précise même cette date et fixe à 383-384 la publication du livre³. Cependant nous lisons une première fois, à propos de certains hérétiques selon lesquels il fallait attendre la fin du monde pour l'an 365 après la venue du Christ : « Nous savons qu'il y a déjà plus de quatre cents ans que le Christ est venu⁴ » ; et plus loin, à propos d'autres hérétiques : « Depuis la naissance du Seigneur jusqu'à présent, il y a environ quatre cent trente ans⁵. » Ne peut-on pas conclure de là que, vers 430, il y a eu une nouvelle édition du *De haeresibus* ? Il semble d'ailleurs assuré qu'en 428, saint Augustin employait encore la première édition⁶.

Parmi les cas les plus curieux, il faut citer ceux de certains commentaires bibliques. Victorin de Pettau est, nous le savons par saint Jérôme, l'auteur d'un commentaire sur l'Apocalypse. Or ce commentaire nous est parvenu sous quatre formes différentes. « Un manuscrit de la bibliothèque vaticane, signalé par Angelo Mai, offre la rédaction primitive de Victorin, laquelle est fortement empreinte de millénarisme. Une seconde rédaction est due à saint Jérôme. Sur la prière d'un certain Anatolius, Jérôme consentit à reviser le commentaire de Victorin. Il s'en explique dans un prologue où, pour éluder les critiques de ses « aboyeurs », il se garde d'exagérer la portée de ce remaniement qu'il borne à quelques additions, suppressions et corrections. En fait, la comparaison de sa rédaction avec celle de Victorin fait apparaître des nouveautés d'une certaine importance. Jérôme a amélioré le style de Victorin ; il a substitué en de nombreux passages une version latine nouvelle de l'Écriture à celle dont s'était servi Victorin ; ses amendements portent aussi sur le

1. ID., *ibid.*, t. V, p. 378.

2. ID., *ibid.*, t. V, p. 397.

3. F. MARX, *Filastrius Brixianensis Liber de haeresibus*, Vienne, 1898, p. XIII.

4. FILASTRIUS, *Haeres.*, 106 ; édit. MARX, p. 65.

5. FILASTRIUS, *Haeres.*, 112, 2 ; *ibid.*, p. 77.

6. Peut-être pourrait-on se contenter de dire, avec Zahn, que Filastrius était un mauvais chronologiste : Ne place-t-il pas Tatien, disciple de saint Justin, dans les temps qui suivent la persécution de Dèce, *Haeres.*, 48.

fond des choses, spécialement pour les passages chiliastiques, qu'il a biffés presque tous ; en revanche, il a nourri et accru l'exposé de Victorin de diverses paraphrases supplémentaires, dont quelques-unes sont empruntées à Tyconius. Dans une recension ultérieure, dont l'auteur n'est pas connu, le texte de l'Apocalypse se mêle plus largement à la rédaction hiéronymienne, qui subit aussi d'autres retouches assez peu intelligentes. Enfin, une dernière recension a amalgamé les trois précédentes, en y introduisant quelques additions et, sous prétexte de plus de méthode, de nombreuses transpositions¹. »

Le commentaire des épîtres de saint Paul que Pélage a publié vers 410 a subi des retouches analogues. Nous en possédons en effet trois recensions : l'une d'elles est le texte original, tel qu'il est sorti des mains de Pélage ; elle donne l'exégèse des treize lettres pauliniennes, c'est-à-dire qu'elle ne s'occupe pas de l'épître aux Hébreux ; on la rencontre dans deux manuscrits, l'un de Reichenau, l'autre de Balliol. Vers 530, une main inconnue modifia le texte primitif en y introduisant des additions empruntées à différentes sources et en y faisant aussi quelques coupures : c'est ce que nous appelons le pseudo-Jérôme, parce que cette révision nous est parvenue sous le nom du solitaire de Bethléem². Enfin, aux environs de 530, Cassiodore et ses disciples ont corrigé le commentaire du pseudo-Jérôme en en faisant disparaître toutes les traces d'hérésie et en y insérant quelques passages d'origine augustinienne : c'est le pseudo-Primasius. A Cassiodore appartient la révision de l'Épître aux Romains ; ses disciples ont revu le commentaire des autres épîtres ; mais nous ignorons pourquoi ce travail a été mis sous le nom de Primasius d'Hadrumète³.

Il est vrai que Primasius a à son actif d'autres exploits. Vers 385, le donatiste Tyconius avait composé un commentaire de l'Apocalypse que mentionne saint Augustin, dans le *De doctrina christiana*. Lorsque Primasius voulut à son tour commenter

1. P. DE LABRIOLLE, *Histoire de la littérature latine chrétienne*, Paris, 1920, p. 296-297. On peut, sans peine, étudier ces recensions diverses dans l'édition de HAUSSLEITER, qui forme le tome XLIX du *Corpus* de Vienne.

2. On a supposé que le pseudo-Jérôme pouvait être un diacre du nom de Jean. Cf. G. MORIN, *Jean Diacre et le pseudo-Jérôme sur les épîtres de saint Paul*, dans *Revue Bénédictine*, t. XXVII, 1910, p. 113-117.

3. Cf. A. SOUTER, *Pelagius' expositions of thirteen epistles of St Paul* (*Texte and Studies*, IX), Cambridge, 1922-1926. C'est surtout aux travaux de Souter que nous devons la connaissance du texte de Pélage. Voir cependant les réserves faites par D. DE BRUYNE, dans *Bulletin d'ancienne littérature chrétienne latine*, t. I, p. [57]-[59] ; [242]-[244].

l'Apocalypse, il puisa à pleines mains dans l'œuvre de Tyconius. Il l'avoue d'ailleurs dans sa préface : « J'ai pris à Tyconius, un donatiste d'autrefois, certaines choses qui s'accordent avec la saine doctrine, la fleur de sa pensée. Mais, dans ce que je devais choisir chez lui, j'ai dû retrancher le surabondant, rogner le superflu, polir la rudesse du langage, ramener le tout sous la règle catholique¹. » Ses emprunts d'ailleurs s'étendent plus loin qu'il ne le dit : le commentaire de Primasius peut presque être regardé comme une édition catholique de celui de Tyconius². Au VIII^e siècle, Beatus de Liebana utilisa encore le commentaire du vieux donatiste ; mais, plus simple que Primasius, il se contenta de le copier, sans s'inquiéter même de ses tendances hérétiques ou de ses attaques contre les catholiques, sans retrancher les allusions significatives aux choses d'Afrique, aux donatistes, aux circoncellions : la plus grande partie du livre de Tyconius est ainsi conservée intacte dans l'ouvrage de Beatus³.

Dans les derniers exemples que nous avons cités, on voit des catholiques reprendre des ouvrages, rédigés primitivement par des hérétiques, ou du moins des auteurs suspects et leur donner une allure orthodoxe par les modifications qu'ils leur font subir. Le cas inverse se produit également. Il arrive assez souvent que des hérétiques utilisent pour leur propagande des ouvrages catholiques qu'ils remanient plus ou moins et dont ils apportent des éditions attentivement revues et corrigées. Nous avons attiré ailleurs l'attention sur ce point⁴. Contentons-nous de rappeler ici l'usage qu'ont fait les donatistes des lettres et des actes du martyre de saint Cyprien. Ils ont publié un recueil de ses lettres soigneusement choisies pour les besoins de leur cause ; ils ont donné une réédition de ses Actes où la formule *Deo laudes* remplace l'action de grâces catholique *Deo gratias*. De même, les donatistes ont utilisé pour leurs fins le *liber genealogus*, dont ils ont fait paraître plusieurs révisions augmentées. Les apollinaristes, de leur côté, ont employé les lettres de saint

1. PRIMANUS, *Comment. in Apocal.*, Praefat., P. L., LXVIII, 793.

2. P. MONCEAUX, *Histoire de l'Afrique chrétienne*, t. V, Paris, 1920, p. 198.

3. D. RAMSAY, *Le commentaire de l'Apocalypse par Beatus de Liebana*, dans *Revue d'histoire et de littérature religieuse*, t. VII, 1902, p. 419 sq. Le commentaire de Beatus a été réédité par H. A. SANDERS, *Beati in Apocalipsin libri duodecim*, Rome, 1930 ; mais cette édition a le grave inconvénient de ne pas indiquer les sources auxquelles puise l'auteur espagnol. Il n'est pas impossible que Beatus ait donné lui-même deux éditions de son commentaire ; cf. *Bulletin d'ancienne littérature chrétienne latine*, t. II, p. [92].

4. Cf. G. BARDY, *Faux et fraudes dans l'ancienne littérature chrétienne*, dans *Revue d'histoire ecclésiastiques*, 1936.

Ignace d'Antioche, après les avoir interpolées et après avoir ajouté aux sept lettres authentiques six lettres supposées ; ils ont également repris, dans les *Constitutions apostoliques*, la Doctrine des apôtres et la Didascalie pour leur donner une saveur hérétique. En bien d'autres circonstances, le fait s'est reproduit : on comprend sans peine comment il pouvait être plus facile et aussi plus profitable d'utiliser, avec les remaniements nécessaires, d'anciens livres qui faisaient autorité, que de rédiger des documents entièrement nouveaux. Si peu exigeant que l'on fût dans l'antiquité sur le respect des vraisemblances et le maintien de la couleur locale, la fabrication d'apocryphes n'était pas toujours une opération de tout repos : on le fit bien voir au VI^e siècle à ceux qui utilisaient les faux apollinaristes.

*
* * *

On a essayé de montrer, dans les pages qui précèdent, que l'antiquité chrétienne n'avait pas ignoré l'utilité des rééditions et que les écrivains avaient, peut-être plus souvent qu'on le croit d'ordinaire, procédé à des révisions plus ou moins complètes de leurs ouvrages. A vrai dire, nous ne sommes absolument certains de l'existence de ces révisions que lorsque les auteurs eux-mêmes nous en avertissent. Le témoignage des manuscrits, dont nous sommes obligés de nous contenter dans la plupart des cas, ne nous donne habituellement que des preuves insuffisantes. Souvent les copistes, ou même des lecteurs dont les remarques transcrites d'abord dans les marges ont parfois passé dans le texte, ne se sont pas gênés pour amender les ouvrages qu'ils transcrivaient ou qu'ils lisaient, pour modifier des dates ou des noms, pour ajouter ici ou là des détails, et certains genres se prêtaient facilement à de pareilles surcharges. Un livre de Questions, un florilège, une chaîne par exemple, ne sont jamais terminés ; ce sont des livres qui appartiennent au public. Il faut donc se garder d'affirmer trop rapidement, sur la foi des variantes, l'existence de deux ou plusieurs éditions préparées et publiées par l'auteur d'un ouvrage. Pourtant, cette défiance doit rester prudente : pourquoi les écrivains anciens n'auraient-ils pas fait le travail de correction que les modernes font si fréquemment sur leurs propres livres ?

L'utilité de recherches telles que celles que nous venons de tenter est en tout cas évidente : ne faut-il pas souhaiter qu'elles soient reprises et complétées par de plus habiles ?

Dijon.

G. BARDY.

COMPTES RENDUS.

BIBLIOGRAPHIE, SCIENCES AUXILIAIRES, ETC.

MARTIN DE LA TORRE et PEDRO LONGAS. *Catálogo de Códices latinos. Tomo I. Biblicos.* (Patronato de la Biblioteca nacional.) — Madrid, 1935, 8°, XVI-417 p., 124 ill. Pes. 50.

La *Biblioteca nacional* de Madrid va publier le catalogue de ses 5.000 manuscrits latins. C'est un heureux événement qu'on saluera partout avec reconnaissance. Le premier volume comprend les 203 mss bibliques divisés en 4 groupes : textes, gloses, commentaires (parmi lesquels sont rangés des œuvres des Pères : Jérôme, Augustin, Grégoire, Bède, etc.), traités (parmi lesquels l'Aurora de Pierre de Riga, l'exposition de Brunon d'Asti sur l'Apocalypse, qui aurait dû figurer dans le groupe précédent, des Concordances, etc.).

Le ms 1 est le célèbre *Toletanus*, qui provient en réalité de Séville. On sait que la date de cet important volume est discutée : la plupart des spécialistes l'attribuent au VIII^e siècle, D. Quentin et beaucoup d'espagnols acceptent la date 988 qui est indiquée dans le colophon. La *Revue bén.* 35 (1923) p. 267-271 a publié à ce sujet une note d'un paléographe très compétent. Il est regrettable que le nouveau catalogue donne la date 988, sans dire mot de la discussion. P. 8 les *canones* de Priscillius sont appelés *Eusebiani* (confusion avec les canons des évangiles !); à la même page, le prologue de Pélage *Primum queritur quare*, est attribué par ce ms et quelques autres à Jérôme, par l'auteur du catalogue à Raban Maur.

Les mss 4, 5, 6 et 7 sont attribués par S. Berger (*Hist. de la Vulg.*, p. 142 et 392) au XIII^e siècle, par le catalogue au XI^e. Le ms 3 contiendrait trois livres d'Esdras, donc aussi l'apocryphe. D'après mes notes il ne contient que les livres canoniques.

Le ms 24 est une Bible du type parisien, mais avec quelques particularités : après Néhémie elle donne les apocryphes dans l'ordre suivant : V, III, IV (avec la mutilation ordinaire), VI. Le livre d'Esther finit brusquement 11, 3 id est ueru prenotaumus ; incipit prologus in librum Tobiae. Ce qui manque d'Esther se trouve à la fin du ms. Pour la provenance du ms, il serait à noter que le calendrier (f 1) est franciscain, on y trouve au 15 février *Translatio sancti Anthonii de ordine fratrum minorum, et consecratio ecclesie sancti spiritus*.

Le ms 25, d'après mes notes, contient le 3^e livre d'Esdras.

Le ms 30 est le seul qui soit important parmi ces Bibles du XIII^e siècle. Nous avons là une copie d'un bon ms espagnol, apparenté au Cavensis. (Voir mon édition des Machabées, p. LVIII, n. 1 ; le *comma iohanneum* est celui du Cavensis.)

Le ms 34 contient la *Confessio Esdrae*. « Estilo italiano » dit le catalogue. Cette Bible vient sûrement de France, j'y ai lu une note f. 1 : *ex libris sancti Martialis ex dono d. de Pezelieux rectoris*.

Il serait à noter que les ms 46 et 19 proviennent de la même bibliothèque dont ils ont gardé la cote ancienne ; le 1^r a *caj.* 1, *ord.* 2, *num.* 14 ; le 2^d a *caj.* 1, *ord.* 3, *num.* 1.

Au sujet du ms 6 je remarque qu'il a la doxologie après le ch. 14 de Rom

dans un texte ancien : Ei autem qui potest nos conf. secundum eu. m. et pr. I. C. sec. reuelationem (sur grattage) sacramenti temp. seculorum in silentio habiti, manifestati autem modo p. scr. propheticas sec. pr. act. dei ad obauditionem fidei in omnes gentes manifestati soli sap. deo p. I. C. cui est gloria in s. s. Cf. *Rev. bén.* 1911, p. 134.

Ce qui fait l'originalité de ce catalogue, c'est le grand nombre de planches : 11 pl. coloriées, dont 4 tirées de mss de Beatus et 124 non coloriées. On peut vraiment dire qu'on trouve ici réunis un catalogue de mss et un album de paléographie. Nous faisons des vœux pour que cette œuvre importante progresse rapidement. Il n'est pas donné à tout le monde d'aller admirer les manuscrits sur place.

D. DE BRUYNE.

L. MATTEI-CERASOLI. **Codices Cavenses. I Codices membranacei.** — Cava, Abbaye, 1935, 4^o, viii-133 p. L. 40.

Les manuscrits de Cava ne sont pas nombreux, mais il y a quelques pièces de très grande valeur. Avant tout la célèbre Bible en écriture wisigothique du IX^e siècle. On ignore quand et comment elle est arrivée à Cava. Malheureusement on ignore aussi de quelle partie de l'Espagne elle vient. Je crois avoir démontré que pour les Proverbes elle donne le texte de l'édition de Peregrinus. Les notes écrites en marge de quelques livres mériteraient une étude et peut-être une édition. D. Leone décrit sobrement ce beau volume. Les capitula de I Reg. commencent ainsi, dit-il, *Hubi Horathan Nachor de labiis inmotis*. Les majuscules sont de l'éditeur, et les coupures aussi ! Il faut lire *Hubi horat Hanna chorde, labiis inmotis*. On oublie de dire quel psautier il y a f 102 ; Berger disait « gallican », il est mozarabe. Mon édition des Machabées donne les variantes de ce manuscrit.

A remarquer aussi le n. 2 « Etymologies d'Isidore » en bénéventaine du VIII^e siècle. Plusieurs mss viennent de la chartreuse de Saint-Laurent de Padula, un livre d'heures (ms 47) a un calendrier en français. Deux manuscrits (6 et 7) sont palimpsestes.

Outre un index très développé, il y a une liste des Initia. D. DE BRUYNE.

R. HELSSIG. **Katalog der Handschriften der Universitätsbibliothek zu Leipzig.**

IV. Die latein. und deutschen Hss. I. die theologischen Hss. Teil I., 3. Lieferung, S. 481-820. — Leipzig, S. Hirzel, 1935, 8^o.

Nous avons signalé dans la *R. bén.* 1928, p. 75 le début de cet important catalogue. Dans le 3^e fascicule qui complète le t. I des mss théologiques, nous remarquons au n. 344 le commentaire de R. Holkoth sur l'Ecclésiaste, qui ne se retrouve dans aucun autre ms ; au n. 351 le livre de Bacchiarius *De reparatione lapsi*, qui est rare ; au n. 355 un *dictionary artis praedicandi inc. Dilectis et diligendis*, dont H. Caplan, *Mediaeval artes praedicandi* 1934 p. 32 n'a pu découvrir aucun manuscrit. La bibliothèque est extraordinairement riche en écrits de S. Bernard ou attribués à cet auteur. Beaucoup de sermonnaires rares ou inconnus.

Il faut ajouter que M. Helssig s'est donné beaucoup de peine pour identifier les textes. Si l'ouvrage semble être inédit, il note l'existence d'autres manuscrits. Un catalogue de ce genre est très instructif. Je suis heureux de pouvoir apporter à ce grand travail une modeste contribution : le ms 347, n. 3 contient le ch. 4 de la règle bénédictine ; le *De cibo Emmanuelis* (ms 395 n. 7) est édité dans Migne 177, 477-481. L'écrit *De spirituali exercitio* (ms 346) attribué faussement à saint Bernard, dont Helssig ne connaît ni édition, ni manuscrit,

se trouve aussi à Hohenfurt 22. Le *De conflictu vitiorum et virtutum* (mss 390 n. 2 et 396 n. 7) est d'Ambroise Autpert.

D. DE BRUYNE.

ÉCRITURE SAINTES.

LUSSEAU et COLLOMB. **Manuel d'Études Bibliques.** Tome III. Les livres prophétiques. — Paris, Téqui, 1934, 8°, ix-569 p. Fr. 30.

L'objet d'un Manuel scolaire est d'être clair et sûr ; il doit satisfaire la curiosité légitime du disciple et le préserver du doute pernicieux. C'est pourquoi la doctrine du maître sera nette et cohérente, et si, par force, elle doit se montrer intransigeante, elle justifiera cette roideur d'esprit en redoublant de soins dans sa démonstration.

Les distingués auteurs du présent ouvrage n'ont cessé de viser ce but. *Safety first!* et ils s'en sont expliqués avec une insistance marquante dans la Revue Biblique de 1934. Cependant je n'ose affirmer qu'il me communique leur conviction d'avoir atteint leur objectif, il s'en faut ! Dans leur va-et-vient entre la Tradition et la Critique, ils me paraissent perdre en chemin peu ou prou de leur acquis. C'est que ces termes qu'ils manient à chaque page sont, dans leur esprit, équivoques, et renferment les choses les plus disparates. Ils mettent de tout sous la Critique et la Tradition et négligent de distinguer ce qui est méthode et préjugé philosophique, enseignement authentique du magistère et pieuse croyance. Il en résulte qu'ils emploient, sans y prendre garde, deux poids et deux mesures, vis-à-vis de leurs propres principes, et je ne pense pas que le lecteur, séminariste ou professeur, ait l'esprit en repos au milieu de cette confusion.

Justifions nos réserves : à propos de l'historicité du livre de Jonas, la dépense d'arguments est considérable en faveur d'une tradition qui ne fut quasi-unanime que parce qu'elle ignorait les difficultés que susciteraient un jour une connaissance mieux informée de l'histoire d'Orient, et, pour tout dire, historique ou non le livre de Jonas, *quid obest religioni* ? mais une fois admise la religion de nos auteurs pour la « tradition », on s'étonnera qu'impérieuse et décisive pour Jonas, elle cède pour le chapitre 9 de Daniel, où la quasi-unanimité des Pères est déboutée en faveur d'une opinion récente. C'est faire preuve assurément de liberté d'esprit, mais le contraste est poussé jusqu'à la contradiction, je ne dis pas dans l'esprit des auteurs, mais des auditeurs. Et je ne suis pas plus rassuré par l'explication sur Dan. 9 et 12, attribués au contemporain de Nabuchodonosor et de Balthazar, mais dont le texte original aurait été « grevé de nombreuses notes marginales, passées ensuite petit à petit dans le corps de l'ouvrage », car je voudrais qu'on me montrât le texte original « dégreuvé » de ses notes, et ce serait certes un beau travail de critique interne. Quant à l'argument qui veut que l'un des termes de la comparaison (entre Jonas et le Seigneur) étant historique, réel, objectif, l'autre doit en rigueur de raisonnement l'être également ; sa gratuité répond bien à l'indigence de notre époque de déflation et de dévaluation.

Je ne pense pas que cette compilation énorme soit le guide rêvé au pays de la conciliation entre Critique et Tradition.

H. D.

M. J. LAGRANGE, O. P. **Histoire ancienne du canon du Nouveau Testament.** (Études bibliques. Introduction à l'étude du N. T. 1^e partie.) — Paris, J. Gabalda, 1933, 8°, iv-188 p.

D'après la définition du Concile du Vatican, les livres du Nouveau Testament, non moins que ceux de l'Ancien, sont tenus par l'Église pour sacrés et cano-

niques parce que, moyennant l'inspiration du Saint-Esprit, ils ont Dieu pour auteur et parce qu'ils ont été transmis comme tels à cette même Église.

Le R. P. Lagrange s'est attaché à établir de quelle manière il en fut bien ainsi dès les origines. On ne peut se flatter, en effet, de retrouver chez les premiers chrétiens une conscience du pourquoi de la canonicité des livres du N. T. aussi nette qu'elle l'est devenue de nos jours. Il suffira d'y déceler au moins à l'état de germe spécifique la doctrine promulguée par le Concile du Vatican, pour que celle-ci apparaisse comme « une conclusion légitime des faits de l'histoire ».

Certainement, dès le I^{er} siècle, l'Église reconnut à certains livres une valeur normative, les sachant écrits par des apôtres ou du moins garantis par eux. Ils étaient à ses yeux d'autorité apostolique, autant dire d'autorité divine. C'est pourquoi elle en considérait la doctrine comme égale, ou plutôt supérieure, à celle des livres de l'Ancien Testament. Mais allait-elle déjà jusqu'à leur attribuer, en tant qu'écrits, une origine divine ? En d'autres termes, pensait-elle qu'ils eussent Dieu pour auteur, au même titre que la Loi et les Prophètes ? Le point délicat, pour l'historien, est de déterminer le degré d'explicitation que cette croyance possédait à l'origine. Le R. P. L. estime, à notre avis trop facilement peut-être, que ce degré fut assez élevé. Toujours est-il qu'à la veille du marcionisme on tire argument des livres apostoliques, à l'instar de ceux de l'Ancien Testament, et ce recours s'effectue de telle manière qu'il ne peut ne pas impliquer la foi en leur caractère inspiré, au sens propre du mot. Sous les attaques du marcionisme apparut l'intangibilité, individuelle et déjà collective, de ces écrits ; le montanisme, de son côté, fit mieux comprendre que l'inspiration d'un livre n'entraînait pour lui la canonicité que conjointement avec son origine apostolique.

La conscience que l'Église prit de plus en plus nettement de ce double principe de canonicité défendit efficacement le N. T. contre l'invasion d'écrits nouveaux ou dont les titres n'étaient pas avérés. Par contre elle n'empêcha point que des doutes ne s'élevassent sur les droits de tel ou tel livre ou épître, en possession pourtant de temps immémorial, à figurer dans le Canon. Il s'agit des livres qualifiés très improprement de deutero-canoniques : notamment le quatrième évangile, l'épître aux Hébreux, l'apocalypse. Ceux qui en contestèrent la canonicité furent surtout des théologiens, des érudits, des controversistes. Aussi, le R. P. L. se refuse-t-il à voir dans leurs négations ou leurs hésitations l'écho du sentiment professé à ce sujet par les Églises : selon lui, les doutes seraient nés de difficultés critiques, non d'une tradition incertaine. Il insiste sur cette distinction et s'il malmène Eusèbe, c'est que celui-ci, oubliant ses responsabilités de chef d'Église, aurait coloré de soi-disant tradition son radicalisme scientifique, et créé par là, à la légère, une équivoque dont la critique indépendante tire encore tout le parti possible.

Au cours de son étude, le R. P. L. ne perd pas de vue les théologiens d'hier et d'aujourd'hui. Il les met en garde contre une certaine manière à priori d'interpréter le dogme, qui risquerait d'être contredite par les faits. Il les rassure aussi en montrant que la doctrine se tient dans la perspective ouverte par l'histoire ancienne du canon néotestamentaire. Il est lui-même exégète et théologien. Sa manière de concilier les points de vue de disciplines où il excelle ne manquera pas d'être instructive.

D. C. L.

R. SCHUETZ. *Les Idées eschatologiques du livre de la Sagesse*. — Paris, Geuthner, 1935, 8°, 200 p. Fr. 25.

C'est une étude qu'on accueillera avec plaisir. Elle sort de cette école de bons travailleurs que forme la Faculté de Théologie catholique de Strasbourg où M. Dennefeld a eu le bonheur de produire des disciples qui honorent leur maître. Le sujet que traite M. Schuetz est plus neuf qu'on pourrait croire et il en a tiré le meilleur parti.

Sa bibliographie est sobre et judicieuse, ce qui est d'une bonne méthode. A quoi bon s'embarrasser d'auteurs qui n'apprennent rien. En revanche, il s'est attaché au texte et aux traductions, — la Vulgate singulièrement, — et il a retourné les versets qui furent l'objet de son étude pour en déterminer exactement le sens. Peut-être nous a-t-il initiés trop candidement au tran-tran de ses menues recherches ? mais c'est conscience de travailleur et non étalage d'écolier jaloux d'encombrer son éventaire d'un attirail sans valeur. La preuve que notre auteur sait choisir c'est qu'il élimine sévèrement tout ce qui ne va pas à son propos. Sa thèse ne présente pas de hors-d'œuvre. Il faut enfin souligner le mérite d'un exposé parfaitement clair, où le raisonnement est aisé à suivre dans un français qui n'est pas simplement correct mais coulant comme de source et c'est là une réussite de surcroît qui démontre la souplesse d'esprit de l'écrivain.

Les conclusions qu'il défend sont modérées et fuient l'aventure, mais je les crois parfaitement exactes. Il a raison contre les critiques qui cherchent noise à l'orthodoxie du Sage et lui prêtent toutes les erreurs philosophiques possibles. Il a bien établi le jeu des doctrines sur la liberté et la seconde mort, comme de celles sur l'immortalité fruit de la sagesse. C'est pour abonder dans son sens que je suggérerai quelques remarques. M. Schuetz croit que le livre de la Sagesse n'a jamais eu qu'un auteur, et combien il a raison ! mais il eut pu tirer un parti plus fort de cette vérité pour éclairer les problèmes qui l'occupent. Ce qui frappe à lire la Sagesse, c'est la constance des thèmes en toutes ses parties ; du juste anonyme au peuple d'Israel, juste lui aussi, la ressemblance est frappante, et l'histoire des Pères n'est que l'illustration du drame sans chronologie du début ; l'humiliation y est des deux côtés transitoire et salutaire, et un même triomphe y confond des ennemis inattentifs aux secrets desseins de Dieu, partant démunis de sagesse ; aussi la conclusion générale de l'ouvrage qui paraît décevoir M. Schuetz par son allure rétrécie, n'est-elle que l'application de circonstance au public du Sage de la morale de l'ensemble. Dès lors, je pense, qu'il ne faut pas se mettre trop en peine de fixer isolément le sens du terme ἀφορασαι ou d'autres semblables ; il y a un libre jeu d'à peu près voulu par l'auteur inspiré. Sa doctrine est nette et très poussée, et M. Schuetz en a bien indiqué la direction, mais, à dessein, pour piquer l'attention, il s'est cantonné parfois dans l'équivoque et a parlé de la mort, du règne éternel, de la Sagesse pourvoyeuse d'immortalité avec un certain flottement. C'est qu'il est tributaire de la tradition qui le précède, en même temps qu'il est progressiste, et ce conservatisme l'aide à contenir sa doctrine dans un cadre où elle peut se présenter sans scandale. La Sagesse dont il tente de faire la peinture est un curieux mélange de traits empruntés à 2 Reg. et à Prov. en même temps qu'à la science encyclique des temps hellénistiques, et le procédé de l'auteur tient souvent dans l'emploi de mots consacrés par l'usage mais pourvus d'un sens nouveau.

Quoi qu'il en soit, cette monographie rendra service par les informations qu'elle apporte et par la méthode qu'elle préconise.

H. D.

A. LODS. **Les Prophètes d'Israël et les débuts du Judaïsme.** — Paris, La renaissance du Livre, 1935, 8°, xix-432 p., 8 planches. Fr. 40.

La lecture de cette histoire sera profitable à qui connaît l'état de la question ; elle est allégée de la doctrine qui pesait sur l'exposé des origines d'Israel, et faisait tort à la réelle originalité de l'auteur. Le terrain cette fois, est déblayé ; les documents contemporains abondent ; les écrits de l'A. T. sont plus faciles à dater et prodiguent les confidences sur la psychologie de leurs auteurs, bref, le fait chasse l'hypothèse ou, tout au moins, la cantonne à sa place, sans lui permettre d'en plus sortir.

M. Lods a le don d'enregistrer le fait et de lire les textes ; il sait les étudier avec attention et sans les brusquer ; il s'entoure de toute la documentation désirable et rares sont les œuvres marquantes comme celles de J. Hehn, sur l'idée de Dieu chez les Babyloniens et dans l'A. T., de Durr, sur l'espérance messianique, de Noetscher, sur la croyance à la résurrection, qui manquent à l'appel. Chercheur diligent, il connaît l'art d'exposer, en les clarifiant, les questions les plus abstruses, et parce qu'il est modéré dans ses conclusions et qu'il a horreur de l'aventure, il sait donner à ses explications des faits le tour le plus vraisemblable.

On lui saura gré d'avoir aux p. 62-63 parlé avec un tact doublé de sympathie, de l'inspiration des prophètes ; ce qu'il dit des scribes, p. 83, est excellent, de même que ses réflexions sur le « monothéisme » des sages d'Égypte, — et, à ce propos, il faudra recourir désormais aux pages que le P. Suys leur a consacrées ; mais on regrettera le messianisme égyptien, et surtout, malgré les atténuations qu'il y apporte, l'application de la psychanalyse à Osée. Ce qu'il dit des psaumes n'est pas à la hauteur de son exposé des autres livres de l'A. T., et de la valeur religieuse de ces prières sublimes, et je regrette qu'il maintienne. p. 367-68, le vieux préjugé sur l'emploi raréfié du nom de Jahvé. J'ai été surpris, p. 398, qu'il parlât de la torâ des Prv. comme si elle était légale.

Ce sont là des détails et il faut en venir au fond de cette histoire. Elle est essentiellement religieuse et M. Lods ne le dissimule pas. Le titre même dénonce son propos et s'il touche à l'histoire profane d'Israel c'est pour dessiner les cadres de la sacrée. Ce qu'il a voulu raconter c'est le cheminement d'une idée, le monothéisme, à travers les siècles, et la fortune de cette idée avec ses vicissitudes, ses revers et ses annexions. Il l'a fait avec respect, en montrant qu'il avait conscience de parler d'un des trésors les plus précieux de l'humanité. Et pourtant, ce n'est pas le Discours sur l'Histoire universelle, ni l'exposé de la suite de la Religion. La perspective est très différente ; la vue fondamentale de M. Lods sur l'histoire religieuse de l'humanité en est responsable ; cette opposition qu'il veut avoir été tenace presque irréductible entre le jahvisme et le monothéisme, ces origines vulgaires de Jahvé, cette ascension paradoxale du dieu du Sinaï à la Divinité universelle, le séparent de Bossuet et de tous les croyants. Certes, il n'a pas esquivé le problème de la Révélation, car ce monothéisme, qu'on le date d'Amos ou d'Abraham, reste un phénomène spontané. M. Lods est trop bon historien pour avoir pu dissimuler ce fait. Son livre ne sera pas l'Histoire sainte des fidèles, mais, à qui sait, il rendra le service de montrer comment une religion du Dieu vivant s'impose. H. D.

F. NOETSCHER. **Das Buch Jeremias.** — Bonn, Hanstein, 1934, 8°, xiii-378 p. Mk. 12,30.

La collection de l'A. T. de Bonn est heureuse dans le choix de ses collaborateurs. M. Noetscher est avantageusement connu pour son bel ouvrage sur la

croissance à la résurrection dans l'A. T. synthèse dont nous n'avons pas l'équivalent en français et pour plusieurs études menues mais pénétrantes sur les Prophètes. On pouvait lui confier le soin d'éditer l'œuvre de Jérémie avec la certitude qu'il lui ferait honneur.

En fait ce commentaire est réussi. Il débute par la présentation de cette figure tragique du prophète patriote et défaitiste tout ensemble. M. Noetscher a tiré un heureux parti de la découverte qui en modifiant la date de la chute de Ninive a fourni une explication nouvelle des circonstances de la catastrophe de Megiddo. Époque de Jérémie, vie et œuvre du prophète forment un tableau remarquablement brossé. L'étude du texte suscite des remarques très justes sur ce que les LXX ont de composite et amènent quelques réserves, fort sobres d'ailleurs, sur l'authenticité de quelques passages.

La traduction semble heureuse, du moins à en juger du dehors et le commentaire est très soigné. Il est plus détaillé que celui de Condamin et c'est la raison pour laquelle il a son emploi même dans une bibliothèque française à côté de son aîné des Études Bibliques.

H. D.

G. POUGET et J. GUITTON. *Le Cantique des Cantiques*. — Paris, Gabalda, 1934, 12°, 187 p. Fr. 15.

Cet opuscule est le fruit paradoxal et savoureux de la collaboration d'un vieux prêtre aveugle et d'un jeune universitaire déjà connu par ses travaux sur Newman et S. Augustin. M. Guitton lui-même nous raconte comment ces deux esprits venus de cantons aussi éloignés que la philosophie et l'exégèse, et qu'une cinquantaine d'années séparait encore se sont retrouvés ensemble dans l'étude du Cantique. C'est le fruit de leurs conversations qu'on nous rapporte ici.

Le Cantique est un drame à trois personnages et un chœur. La thèse n'est pas neuve et elle a le mérite d'expliquer certaines obscurités du dialogue. La nouveauté c'est d'avoir dépisté que ce drame était une moralité à la gloire du mariage légitime et d'y avoir découvert le personnage d'une bergère fidèle à son époux au point de mépriser les avances de Salomon lui-même. Il est impossible de résumer sans trahison l'exposé de M. Guitton ; tout y tient dans l'art de gagner son lecteur par l'absence d'artifice. Tout s'enchaîne sous sa plume, et rien ne semble naturel que son hypothèse. On est séduit. Il a réponse à tout, d'une façon aisée et dépourvue de pédanterie. Cependant, avouons qu'on se ressaisit à la lecture du texte. La traduction est élégante et exacte tout ensemble, mais pour soutenir l'hypothèse fondamentale comme il a fallu l'étayer par des explications extrinsèques !

C'est néanmoins un livre à lire et qui apprendra énormément à tout le monde, et que peut souhaiter de plus un auteur ?

H. D.

La Sainte Bible. Tome IX. Les saints évangiles. S. Matthieu. S. Marc. — Paris, Letouzey et Ané, 1935, 8°, xviii-612 p. 5 cartes. Fr. 50.

L'entreprise mérite qu'on la loue, qui veut donner au clergé de France une Bible où le texte de la Vulgate voisine avec une traduction critique faite sur l'original, et qu'une glose sobre éclaire. C'est une œuvre de longue haleine à qui nous souhaitons pourtant de paraître assez rapidement pour mieux atteindre son objet. Il serait déplorable que la suite des volumes se traînât et privât le public d'une collection homogène.

Le premier volume contient les deux premiers évangiles que présentent le P. Buzy et M. Pirot. La disposition typographique est claire et commode :

le texte latin court au-dessus de la page, avec la traduction en dessous et non en regard. Les notes de critique textuelle sont isolées ; enfin la glose explicative est parquée en deux colonnes. La traduction a été faite selon le libre génie de chacun ; c'est ainsi que le P. Buzy fait donner du vous au Seigneur par ses interlocuteurs, tandis que chez M. Pirot ils le tutoient. C'est dire que le directeur M. Pirot ne veut pas exercer une dictature bien austère.

Cet échantillon de ce que la collection sera constitue une promesse précieuse. On peut dire que c'est une réussite. L'œuvre est originale encore que les deux auteurs aient puisé aux meilleures sources. C'est en parcourant de pareils ouvrages qu'on peut mesurer le progrès accompli depuis les temps de M. Fillion. La mise en valeur de S. Marc dont l'originalité est enfin reconnue en est l'indice. Nous avons retrouvé les quatre évangiles, en place de trois et d'un abrégiateur. Nous saluons avec joie ce renouveau chargé d'espérance. H. D.

A. STEINMANN. *Die Briefe an die Thessalonicher und Galater*. (4^e édition). — Bonn, Hanstein, 1935, 8°, viii-180 p. Mk.

Nous ne ferons que signaler cette nouvelle édition du commentaire des épîtres aux Thessaloniens et aux Galates. La maladie a forcé le Dr Tillmann à se faire seconder par le Dr Steinmann et ce volume est le fruit de leur collaboration, bien que chacune de ses parties soit attribuée dans le corps du volume au seul Dr Steinmann. Je n'ai pas les moyens de me rendre compte des divergences avec les éditions précédentes, mais l'introduction générale et sommaire aux épîtres, considérées comme genre littéraire, et les trois introductions spéciales, tout comme le commentaire, sont faits avec cette conscience dans l'information, et cette modération qui s'imposent. H. D.

ORIENTALIA.

J. BONSIIVEN. *Le Judaïsme palestinien au temps de J.-C.* Tome I. La théologie dogmatique. Tome II. La vie morale et religieuse. — Paris, Beauchesne, 1935, 8°, xxxviii-553 et 511 p. Fr. 70 le vol.

C'est un thème familier aux juifs contemporains de reprocher aux écrivains chrétiens qui traitent des origines chrétiennes ou de l'histoire de la Palestine, au temps de J.-C., leur ignorance de la pensée juive originale. Schuerer et Bousset se sont vus traiter comme des écoliers sur ce chapitre et le P. Lagrange seul a obtenu un *satisfecit* à l'occasion de son Messianisme chez les Juifs. M. F. G. Moore a repris ce grief dans son *Judaism* en l'assaisonnant d'ironie cruelle. Le livre du P. Bonsirven nous lave donc d'un opprobre en nous permettant de citer désormais l'un des nôtres parmi les familiers du Talmud.

Ce n'est là d'ailleurs que l'aspect formaliste de la chose, mais son résultat le plus tangible, et il est fort appréciable, c'est que nous possédons désormais une somme de la théologie juive puisée aux sources et rédigée en français. Le livre est fait de main d'ouvrier par un homme qui a exploré son sujet *con amore* et dont la sympathie à l'égard du judaïsme est sincère et s'exprime avec un accent vibrant. Si parfois il condamne, jamais il ne dénigre, et toujours il pèse les circonstances atténuantes. Les valeurs ensevelies aujourd'hui encore dans le judaïsme ne sont pas méconnues, et c'est un gros service qu'il rend au public catholique de les lui révéler.

Le livre a pris une forme didactique et c'était le moyen le meilleur de clarifier le sujet. On y retrouve la division en compartiments des traités de théologie : Dieu, ses noms, ses attributs ; les anges ; la révélation et la tora. Puis le *de novissimis*, et dans la partie morale : l'éthique fondamentale, les devoirs

religieux, les devoirs envers le prochain, et une dernière étude très soignée sur la perfection de l'individu. On le voit, le programme est intéressant, mais il est surtout bien exécuté. La méthode est simple et c'est la bonne : s'appuyer sur les textes, mais toute la difficulté gisait dans leur emploi, car il importait de les dater d'abord, et c'est chose scabreuse, puis de les bien entendre à la faveur d'un contexte qui s'étend de l'A. T. aux rabbins juifs du moyen âge, en passant par le N. T. les écrits contemporains et le Talmud. On peut attester que cette méthode critique a été fidèlement suivie, après avoir été soigneusement élaborée.

En proposant quelques observations de détail je ne ferai que rendre hommage au mérite de l'œuvre. Elle est bourrée de citations infiniment utiles, et je n'étonnerai pas les gens du métier en signalant qu'elles ne sont pas toutes exactes ; c'est la rançon des corrections d'épreuves, et la proportion reste minime. Je soulignerai encore au tome premier : p. 248-49. Il faut souscrire à l'équation trop facilement contestée de tora-loi plutôt qu'enseignement et ceci en dépit de l'étymologie ; M. Schaefer, dans son étude sur Esdras a relevé que tora était représenté par l'araméen dâtu, venu du persan dâton qui signifie loi, dans le c. 7 d'Esdras. Le P. Bonsirven réagit dans ce sens contre Moore, mais il pouvait faire remonter à Dt. 4, 6-7 plutôt qu'au Sir. la notion de tora-sagesse. — p. 310, la citation Eccl. 3, 11 doit être 16, 7. — p. 311, je ne crois pas que le mot *κόσμος* n'ait le sens de monde dans la Bible grecque qu'au second livre des Macc. Je pense à la Sagesse où il figure maintes fois, traduit en *saeculum* par la vulgate. — Au tome second, p. 71-72 à propos de l'équation tora-loi naturelle je m'attendais à voir citer 4 Macc., comme p. 74-75 Ben-Sirah avait le droit d'être cité comme casuiste ; cf. Sir. 23, 11. 27, 25. — p. 180, excusons-nous de relever un lapsus : sang pour lait ; — à propos de la peine de mort pour adultère, relevons qu'elle est déjà atténuée dans les Proverbes : Prv. 6, 35.

H. D.

FR. STUMMER. *Monumenta historiam et geographiam Terrae sanctae illustrantia*. Tome I. — Bonn, Hanstein, 1935, 8°, 95 p. Mk. 4.

Cet opuscule est le quarante et unième de l'excellente collection intitulée *Florilegium Patristicum* et il présente au public un choix des écrits de S. Jérôme. Ce sont : l'épître XLVI de Paule et Eustochium à Marcella, la CVIII^e ou l'éloge funèbre de Paule par Jérôme, son épître, la CXXIX^e à Dardanus, un fragment du commentaire sur Ezechiel, et des parties des lettres à Paulin de Nole et au diacre Sabinien, qui sont les LVIII^e et CXLVII^e.

C'est plaisir de relire ces pages toutes brûlantes de l'amour des Lieux-Saints dans cette édition ; le texte en a été revu avec acribie et M. Stummer l'a garni de notes qui apportent les corrections ou les approbations de la science contemporaine aux identifications géographiques et historiques des saints pèlerins. L'Orient est immuable par son prestige sur les voyageurs et par les querelles insondables dont il fournit le prétexte. Ces notes, fort discrètes et judicieuses le rappellent en *sotto voce* et donnent un regain d'actualité aux écrits de Jérôme.

Dans sa préface M. Stummer a pris la peine de justifier l'utilité de son entreprise et d'établir les titres scientifiques de son auteur. Il a raison : ce petit *corpus* des pèlerins d'outre-mer rendra service à qui ne dispose pas d'une bibliothèque imposante, et le témoignage des anciens garde sa valeur. C'est pourquoi nous espérons fermement voir paraître bientôt la suite de cette anthologie.

H. D.

R. H. KENNET. **Ancient Hebrew social Life and Custom as indicated in Law narrative and metaphor.** — Londres, Oxford University Press, Humphrey Milford, 1933, 8°, 114 p. Sh. 6.

Feu M. Kennet devait être un merveilleux professeur, vivant et direct dans son enseignement que relevait une pointe d'*humour*. Du moins, il apparaît ainsi dans ce livre et le témoignage que M. Burkitt lui rend dans la préface n'y contredit point. Le présent ouvrage reproduit trois conférences qu'il fit en 1931, sous les auspices des Schweich Lectures. Il a pour sujet les figures de styles que les Hébreux empruntaient à la vie quotidienne. C'est donc une collection sommaire des « antiquités bibliques » tirée du lexique. Ce recueil de métaphores a été classé méthodiquement et il abonde en remarques fines qui éclairent plus d'un texte. Cependant le recours exclusif aux sources littéraires, sans jamais les comparer avec les données de l'archéologie, voire des littératures contemporaines de la Bible, a restreint le champ d'observation de l'auteur et diminué l'utilité de son étude. La philologie non comparée est désormais insuffisante.

H. D.

THÉOLOGIE HISTORIQUE.

D. VAN DEN EYNDE, O. F. M. **Les normes de l'enseignement chrétien dans la littérature patristique des trois premiers siècles.** (Universitas cath. Lovan. Dissertationes ad gr. magistri ser. II, t. 25.) — Gembloux, Duculot ; Paris, Gabalda, 1933, gr. 8°, xxviii-360 p.

Entendons par normes de l'enseignement chrétien tout ce qui sert à l'Église pour fixer son dogme, sa morale, sa discipline et son culte. Le R. P. Van den Eynde a voulu en écrire l'histoire dans la pensée chrétienne primitive. Les prenant donc à leur apparition, il montre quelle valeur on y attachait, l'usage qu'on en fit, et la manière dont elles devinrent, peu à peu, objet de réflexion théologique.

Dans la première partie, l'A. étudie les Pères apostoliques et les premiers apologistes. Pour eux, la doctrine chrétienne est celle que les prophètes ont annoncée, que le Christ a révélée, que les apôtres ont prêchée. L'enseignement des prophètes se trouve dans l'Ancien Testament, celui du Christ et des apôtres dans l'enseignement traditionnel, oral ou écrit. Selon leur tournure d'esprit ou les nécessités du moment, les premiers écrivains s'attachent de préférence à telle ou telle de ces normes, mais ils sont d'accord pour s'en remettre finalement à la doctrine de l'Église reçue des apôtres et enseignée par leurs successeurs. Parmi ces derniers, ceux qui régissent les églises d'origine apostolique ont une autorité sans pareille. Sauf chez les apologistes, qui représentent déjà un courant intellectualiste, il ne s'agit encore, en ceci, que d'une pratique instinctive, et non pas d'une conviction raisonnée.

C'est seulement au cours des années 180-190 à 300 environ que furent élaborés de véritables systèmes théologiques. Pendant cette période — dont traite la deuxième partie du livre — l'objet de l'enseignement se différencie toujours davantage et on en hiérarchise les éléments avec plus de rigueur. Autour de la « règle de foi », qui désigne, non formellement un symbole, mais l'ensemble des vérités essentielles, gravitent les vérités d'ordre secondaire, les usages du culte et de la discipline, enfin la gnose ou théologie dont les prétentions et les méthodes varient selon les auteurs et les milieux. L'Écriture sainte s'est enrichie du Nouveau Testament qui possède une valeur en soi, égale à celle de l'Ancien. Toutefois cette parole de Dieu écrite reste subordonnée

tout entière à la tradition issue des apôtres. Cette tradition elle-même, norme ultime, fournit désormais matière à réflexion méthodique : on en définit les organes et on en justifie l'autorité. On tient qu'elle s'exprime dans l'enseignement universel des évêques, garanti par la succession apostolique et l'assistance de l'Esprit. De ces garanties la première est palpable : les anciennes listes épiscopales attestent comme fait historique que les évêques sont successeurs des apôtres. Dès le commencement du III^e siècle le texte scripturaire de Matth. 16, 18-19 (Tu es Petrus) est appelé à prouver en outre qu'ils se rattachent tous à l'apôtre Pierre, fondement de l'Église et son principe d'unité.

Un nom domine et éclaire cette époque capitale : Irénée, qui a le premier élaboré une théorie de la tradition, reprise, perfectionnée, développée en sens parfois divergents par Tertullien, Hippolyte, Clément d'A., Origène, s. Cyprien, les trois derniers suivant déjà des chemins battus.

Les normes de la foi se ramènent en définitive à l'autorité actuelle et vivante de l'Église. Voilà, avec mille nuances dans l'expression, la persuasion des écrivains chrétiens des trois premiers siècles. Pour arriver à cette conclusion, l'A. s'est laissé guider uniquement par les textes, abordés sans parti-pris, sans préjugé, avec la candeur que doit ambitionner tout savant digne de ce nom. La critique est sûre et pénétrante, les jugements circonspects et modérés. Chemin faisant, le R. P. a dû s'attacher à des problèmes devenus classiques dans l'histoire des dogmes : il n'en est pas qu'il ne résolve ou ne pose plus exactement que ses devanciers : telles, par exemple, la portée du fameux texte de s. Irénée sur la primauté de l'église romaine et la doctrine de s. Cyprien. Ce livre, bien pensé, solidement composé, clairement écrit, sera une révélation pour quiconque le lira de bonne foi.

D. C. L.

LEANDER DREWNIK. Die mariologische Deutung von Gen. 3, 15 in der Väterzeit. (Diss.) — Breslau, 1934, 8°, x-100 p. RM. 1,50.

Le Protévangile (Gen. 3, 15) est devenu, dans la théologie mariale contemporaine, un « locus classicus » en faveur de l'Immaculée Conception et de la Médiation universelle. Terrien, Bachelet, Bovers, Livius, Schüth, Bittremieux et d'autres voient dans le Protévangile un texte dogmatique, un texte vraiment fondamental pour toute l'économie de la Rédemption et regardé comme tel par toute la tradition et par tous les théologiens. Pour ces auteurs, il est incontestable que tous les Pères ou à peu près tous ont interprété le passage cité dans un sens messianique et marial.

Dom Léandre Drewniak qui, avec raison, n'accepte pas de telles vues, se propose de rechercher objectivement quelle signification mariologique les Pères ont accordée à un texte devenu si capital pour nos théologiens. Son travail se divise naturellement en deux parties. Dans la première, la plus développée, l'auteur recherche, d'après l'ordre chronologique, si oui ou non tel ou tel Père a interprété Gen. 3, 15 dans le sens messianique-marial ou dans un autre sens, le littéral par exemple. La version des Septante, les Targums, les Apocryphes juifs, voire Philon le Juif, le Nouveau Testament n'apportent naturellement aucun indice en faveur de l'interprétation christologique et mariologique. Seul est reconnu le sens littéral. Justin, Hippolyte, Clément d'Alexandrie, Origène, Tertullien, Novatien, ignorent l'interprétation christo-mariologique. Puis les Pères et les écrivains ecclésiastiques de l'Église orientale du IV^e et du V^e siècle ainsi que les Pères latins, de Lucifer de Cagliari à Isidore de Séville, sont l'un après l'autre interrogés sur le point en litige.

Les résultats de l'enquête historique sont consignés et méthodiquement

classés dans la seconde partie, la partie systématique. Non seulement les Pères et les écrivains ecclésiastiques du III^e siècle ignorent le sens christo-mariologique du Protévangile, mais il faut leur adjoindre pour l'Orient Basile, Grégoire de Nazianze, Jean Chrysostome et, pour l'Occident, Ambroise, Augustin, Jérôme et Grégoire. Irénée, Cyprien, Léon le Grand, Épiphané, Isidore de Péluse donnent certes une interprétation christologique et peut-être aussi une interprétation mariologique, en tout cas, obscure chez les deux premiers. Irénée, Cyprien, Léon le Grand, etc., voient dans le Protévangile une prédiction de la virginité de la Mère de celui qui terrassera le serpent. Seuls l'auteur de *l'epistula ad amicum aegrotum* (IV^e-V^e siècle) et Isidore de Séville découvrent, dans Gen. 3, 15 a, l'annonce de la perfection et de la sainteté de Marie. Enfin aucun Père n'a vu proprement en Marie celle qui terrasse le serpent.

Quelques pages instructives décrivent l'introduction et la fortune de la variante du texte latin de la Genèse : *ipsa*.

Cette excellente dissertation est conduite avec un sens historique averti, elle dénote une utilisation critique des textes et est écrite en une langue claire et nette.

D. A.

P. GENEVOIS, O. P. **Bible Mariale et Mariologie de St Albert le Grand.** — Saint-Maximin, 1935, 4^e, 200 p. Fr. 30.

Le P. Genevois publie cette « Bible Mariale » avec l'intention de présenter ainsi la doctrine mariologique de S. Albert le Grand sous une forme familière aux théologiens du moyen âge. Après une introduction donnant une vue d'ensemble sur la mariologie du docteur dominicain, viennent, livre par livre, tous les textes scripturaires commentés par S. Albert concernant la Sainte Vierge. La plupart des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament figurent dans cette longue énumération. Dès lors on comprendra que ce travail du P. G. est intéressant à plus d'un titre. Non seulement il donne une idée très précise de la Mariologie d'Albert le Grand, mais il apporte aux théologiens une foule d'indications scripturaires et aux fidèles de nombreux textes à méditer. Le génie touffu d'Albert se retrouve ici avec sa richesse et sa vigueur doctrinale. Cinq tables ont été ajoutées par le P. G. ; personne ne les jugera superflues pour un sujet aussi étendu.

B. B.

Somme Théologique de S. Thomas d'Aquin. La Vertu. Tome II. Trad. et notes par le R. P. BERNARD, O. P. Éditions Revue des Jeunes, Paris, Desclée et Cie, 1935, 16^e, 516 p. Fr. 13.

Le premier tome comprenait les questions 49 à 60 de la I^a II^{ae}. Nous trouvons ici les questions 61-67 (vertus cardinales et théologiques ; cause des vertus, etc.) et 68-70 sur les Dons et les Fruits du Saint-Esprit. Avec raison le P. Bernard a voulu accorder un plus grand développement à l'argument fondamental de S. Thomas concernant les vertus théologiques. Non seulement il lui consacre une note explicative mais encore tout un paragraphe dans les Notes Doctrinales. Comme le dit le P. B. ce parallèle entre l'équipement naturel de l'homme et les vertus surnaturelles ne saurait être trop approfondi. Le cadre de cette collection ne lui a permis cependant qu'une esquisse trop brève. Le point de vue spéculatif est également bien exposé au sujet des Dons ; on aurait souhaité un aperçu complémentaire sur la doctrine des Pères et des Conciles.

B. B.

S. Thomae de Aquino. Quaestio de Gratia Capitis. (Fasciculus XL. Florilegium Patristicum.) — Bonn, Edidit I. Backes. Hanstein, 1935, 8^o, 30 p. RM. 1,20.

Cette édition critique de la question VIII de la 3^e partie de la Somme Théologique est accompagnée de la publication de textes inédits de S. Albert le Grand (De unione Capitis et Corporis) et d'Ulrich de Strasbourg (ex Libro 5, Summa de Bono) concernant le même objet.

TH. DE VIO CAJETANI, O. P. In « **De Ente et Essentia** » D. Thomae Aquinatis **commentaria**, cura P. LAURENT, O. P. — Turin, Marietti, 1934, 8°, xvi et 260 p. Lire 12.

La présente édition est un hommage rendu au savant docteur dominicain à l'occasion de l'anniversaire quatre fois centenaire de sa mort. Les bibliothèques de séminaires qui ne possèdent pas encore ce précieux commentaire de Cajetan auront ainsi toute facilité pour l'acquérir. Le soin apporté à l'édition par le P. Laurent, le format très pratique du volume et les trois « indices » en rendront très aisée la consultation.

B. B.

THÉOLOGIE DIDACTIQUE.

DIEKAMP. **Theologiae Dogmaticae Manuale**. Vol. III. Pars II. De Gratia Christi. — Paris, Desclée et Cie, 1935, 8°, 204 p. fr. 17,50, rel. 31,50.

La distinction entre grâce habituelle et grâces actuelles est établie dès les premiers chapitres. L'auteur peut alors aborder toutes les questions traditionnelles sans plus revenir sur cette dualité. Ce Manuel présente de précieuses qualités didactiques : clarté, concision, notation précise de la valeur de foi ou de certitude théologique des affirmations. Il ne manque plus que le « De Ecclesia » (vol. III pars I) et cet excellent traité de « Dogmatique » sera au complet.

B. B.

P. LIPPERT, S. J. **L'Église du Christ**. — Lyon, Vitte, 1935, 8°, 300 p. Fr. 15.

Ce livre n'est pas à proprement parler un traité d'Apologétique et cependant il est très adapté au grand public cultivé et très capable d'attirer dans les chemins de la vraie Église des esprits ouverts et soucieux de rectitude morale.

Le P. Lippert estime que la dévotion à l'Église est devenue le caractère distinctif de l'esprit catholique dans les temps modernes. De fait, nombreux sont les ouvrages récents consacrés à l'Église. Celui du P. Lippert sera bien accueilli lui aussi car il est très riche de pensée. Il aborde le problème de l'Église de plusieurs points de vue : historique, juridique, moral, ascétique. C'est ainsi qu'il consacre la 1^{re} partie au « Fait de l'Église » (notre expérience de l'Église au cours des âges) ; la seconde est un exposé théorique de la « Constitution de l'Église » (organisation hiérarchique, ses origines divines et son évolution) ; tandis que la 3^e partie « La Foi à l'Église » étudie l'Église du Christ en ce qui en est comme l'âme : l'influence sanctificatrice du Dieu fait Homme. Il convient de signaler pour leurs beaux développements les ch. 2 et 3 de cette troisième Partie « La Présence du Christ dans l'Église » ; « Histoire intime de l'Église ».

L'élégante traduction de M. Régis Jolivet n'a pas complètement enlevé à l'ouvrage son caractère « condensé ». Mais l'application du lecteur sera abondamment récompensée.

B. B.

G. MICHIELS, O. M. C. **De delictis et poenis. Commentarius libri V Codicis juris canonici. Volumen primum. De delictis. Canones 2195-2213**. — Brasschaet, De Bièvre, 1934, xviii-358 p.

Le livre V du Code de droit canonique, et tout spécialement les deux parties can. 2195-2314, ont attiré l'attention des canonistes soit en raison de l'im-

portance de la matière soit à cause des difficultés inhérentes à cette matière. Le P. Michiels dans son ouvrage ne veut nous donner que le commentaire des deux premières parties du l. V de delictis et poenis, c.-à-d. nous exposer les principes du droit pénal ecclésiastique, partie la plus ardue du l. V, mais dont les notions sont absolument nécessaires pour juger exactement de l'application des peines in specie, c.-à-d. à partir du can. 2314, et aussi de celles qui sont éparses dans le Code. Là se borne le travail du P. Michiels, qui estime, non sans raison, que l'application des peines peut et même doit être examinée en même temps que les lois qui en punissent la violation.

Ce commentaire étudie les fondements historiques et juridiques des délits à la lumière des meilleures sources anciennes et modernes. Les notions de délit, de la responsabilité, de la complicité, de la tentative et de l'attentat sont traitées d'une façon détaillée, et ce qui est à louer, c'est la confrontation du texte du Code avec celui des Codes pénaux modernes et des doctrines dont ils reflètent les tendances. Ce qui nous a particulièrement plu, c'est de voir traité d'une façon si ample les causes et les formes de l'atténuation de la responsabilité. Peu de commentaires du l. V ont traité cette partie, si importante cependant, avec autant de détails. Sans doute l'autorité des moralistes et des canonistes comme tels n'a pas grande valeur en cette matière ; et néanmoins si ces notions étaient données soit dans les manuels soit dans les cours pratiques, on ne serait pas si souvent réduit à suivre l'avis du médecin, qui ne voit pas toujours les conséquences juridiques de ces maladies, qui comportent une certaine atténuation de la responsabilité. Les notions de médecine légale ne peuvent faire défaut dans un traité de delictis, même en matière ecclésiastique.

Le commentaire du P. Michiels, encore que l'on puisse critiquer certaines opinions émises, est d'une réelle valeur dans l'interprétation du Code : l'abondance des matières, l'exposition de l'évolution historique de la doctrine, l'utilisation des auteurs de renom soit en droit ecclésiastique soit en droit romain et civil, la logique rigoureuse de l'exposition et des discussions, lui assurent le succès, et nous ne pouvons que souhaiter de voir bientôt la publication du second volume.

P. BASTIEN.

ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE.

EFREM LEGGIO. *L'Ascetica di S. Basilio il Grande*, tradotta dal greco in italiano e ordinata per materia. (Biblioteca di ascetica e mistica.) — Turin, Società editrice internazionale, 1934, 8°, 515 p. L. 15.

L'hiéromoine basilien de Grottaferrata, le P. E. Leggio met à la portée du public italien une traduction des Règles monastiques, de quatre discours ascétiques et de quatre lettres de S. Basile évêque de Césarée. Les Règles sont traduites assez exactement mais non pas dans l'ordre traditionnel. Un groupement systématique a ramené les Règles à un ordre plus logique.

L'auteur a traduit toutes les notes et les dissertations que God. Hermant a insérées dans sa version des Ascétiques (1673).

D. A.

Marie de l'Incarnation. *Écrits Spirituels et Historiques*. Tome III, réédition par Dom ALBERT JAMET. — Paris, Desclée De Brouwer et Cie, 1935, 4°, 418 p., sur vergé alfa.

Les deux premiers tomes, parus en 1929 et 1930 contenaient la 1^{re} partie de l'œuvre de Dom Jamet, la publication des *Écrits Spirituels* de Marie de l'Incarnation. Avec ce 3^e tome commence la Correspondance. Marie de l'Incar-

nation a écrit sans doute plus de 10.000 lettres. Dom Claude Martin en avait publié 221 en 1681 sauvant ainsi à peu près tout ce qui nous reste. Cet ouvrage est maintenant presque introuvable n'ayant jamais encore été réédité. Dom Jamet ramène ainsi à la lumière ces belles et intéressantes lettres. Il y ajoute quelques lettres publiées en 1876. Ne possédant qu'une dizaine des originaux, le travail sur manuscrit lui a été le plus souvent impossible. A cette lacune, dom Jamet a remédié par une recherche très rigoureuse de tous les éléments historiques, événements ou personnages cités par la Mère. D'abondantes notes encadrent la correspondance : résumé des lettres échangées, présentation en raccourci du cadre historique, discussion des dates, hypothèses sur les « arrangements » des lettres par D. Claude. Quelques lettres provenant d'autres membres de la mission du Canada sont également publiées en petit texte. On trouvera dans ce 3^e tome la correspondance des années 1635 à 1644 (cent treize pièces) ; le reste (de 1645 à 1671) étant réservé pour le tome 4^e. L'intérêt majeur de cette correspondance est certes de nous faire saisir dans sa manifestation la plus spontanée la puissante vitalité surnaturelle de la Vénérable. C'est aussi un document de première valeur jetant une précieuse lumière sur les conditions de vie au Canada, sur la mentalité religieuse au XVII^e s., sur les débuts de l'activité missionnaire dans la Nouvelle France. La présentation de l'ouvrage est fort belle. Ce tome est enrichi d'une reproduction photographique ex integro d'une des seules lettres autographes que nous possédions de la Mère.

B. BECKER.

LITURGIE

E. VISMARA. **Le funzioni della Chiesa.** Manuale di sacre cerimonie con introduzione generale alla liturgia. Vol. I. — Turin, Società editrice internat., 1934, 8°, 422 p. L. 15.

Ce premier volume contient d'abord une Introduction assez détaillée à la liturgie. La matière est traitée de façon claire et vivante : ce n'est pas le ton indifférent d'un inventaire, mais un discours qui veut convaincre et enthousiasmer. Les directives touchant les questions d'art, de musique et de chant sont données avec justesse et bon goût. Les préliminaires qui suivent exposent de façon analytique les gestes communs à toutes les cérémonies : signes de croix, génuflexions, encensements, etc. En cérémoniaire averti, l'auteur sait qu'il est toujours utile d'indiquer non seulement ce qu'il faut faire, mais aussi les défauts à éviter.

La suite de l'ouvrage expliquera sans doute le rôle de chaque ministre, puis le développement d'ensemble des diverses cérémonies. J. H.

REV. W. H. FRERE. **Studies in early Roman Liturgy. II. The Roman Gospel-Lectionary.** (Alcuin Club Collections XXX.) — Oxford, University Press, 1934, gr. 8°, VIII-248 p. £ 11 sh.

L'excellent spécialiste qu'est le Très Rév. W. H. Frere, évêque de Truro, poursuit ses travaux d'approche sur l'ancienne liturgie romaine. Il nous a donné, voici quelques années, une étude des calendriers. Il aborde aujourd'hui un sujet connexe, et non moins compliqué, celui des lectures assignées au cours de l'année ecclésiastique pour la célébration de la messe. Il s'est borné cependant, pour cette fois, aux péripécies évangéliques, celles que nous font connaître les listes *ad hoc* ou capitulaires, les recueils d'extraits d'évangiles, les notes marginales du livre des évangiles. Les capitulaires étant la source principale c'est sur eux que portera au premier chef le présent travail.

A vrai dire, la tâche assumée par l'A. avait de quoi rebuter ses efforts. Les documents sont très nombreux, le plus souvent inédits, et donnent au premier abord l'impression d'un disparate achevé. Il fallait donc dresser l'inventaire, aussi complet que possible, des capitulaires, et surtout les classer. Le Rév. W. H. Frere a examiné, épluché même, environ 170 manuscrits, et il est parvenu à y mettre un ordre qui, loin d'être artificiel, repose sur l'évolution historique de ce genre de documents.

L'A. distingue au point de départ de sa classification deux types fondamentaux, qu'on trouvera intégralement publiés en tête du livre. Le type ancien, reflétant les usages du VII^e s., se distingue surtout par l'absence des jeudis de carême et de certaines fêtes de saints ; ce type a été vite périmé : il n'en subsiste plus qu'une douzaine de mss. L'autre série, « the Standard Gospel-Series » ou type usuel, est de loin, comme le titre l'indique assez, la plus répandue. Elle s'est constituée, en gros, au début du VIII^e s. et c'est vers la fin de ce siècle qu'elle se propagea d'abord en France, à la faveur des réformes liturgiques. De ces deux types l'A. établit une comparaison minutieuse, portant non seulement sur les différences mais encore sur certains traits communs particulièrement curieux, comme la distribution des dimanches après l'Épiphanie et après la Pentecôte.

Il existe plusieurs variétés du « Standard type » et la découverte qu'en a faite le Rev. Frere confère à son ouvrage une importance considérable : la variété « Martina », ainsi nommée parce qu'elle a comme marque distinctive, conjointement avec d'autres traits singuliers, la fête de sainte Martine au 1^{er} janvier ; les variétés « Vitus-15 » (s. Vitus au 15 juin) et « Vitus-4 » (au 4 juin). Chacune de ces variétés se ramifie à son tour, ce qui fait dans l'ensemble un enchevêtrement extrême. Ces développements finissent toutefois par désagréger la série traditionnelle, notamment en dissociant le sanctoral du temporal.

Le travail du Rev. W. H. Frere étant tout analytique je n'ai pu qu'esquisser les grandes lignes de sa classification. Mais on s'est déjà rendu compte qu'elle est faite avec soin et objectivité. Bien que l'A. se soit abstenu d'en tirer des conclusions pour l'histoire de la liturgie — il le fera sans doute plus tard, dès maintenant la masse énorme des capitulaires et autres séries est devenue chose intelligible, et l'on saura à quoi s'en tenir lorsqu'on rencontrera un nouveau document de cette espèce. C'est ainsi par exemple que les *capitula* du ms. 12 de Douai (1^{re} moitié du IX^e s.) qui a échappé à l'auteur, appartiennent au type Vitus-4, toutefois avec certaines particularités qui en rendrait utile un examen approfondi.

C. L.

Monumenta eucharistica et liturgica vetustissima. Collegit notis et prolegomenis instruxit J. QUASTEN. (Floril. Patrist. VII, 1 et II.) — Bonn, P. Hanstein, 1935, 8°, xii-67 p. et 68-111 p. RM. 2,80 et 1,80.

M. Quasten ne s'est pas cru obligé de donner, après tant d'autres, une nouvelle édition des textes chrétiens de l'antiquité relatifs à l'eucharistie et à la liturgie. Ces documents sont loin d'être ignorés et les innombrables travaux dont ils furent l'objet, nous en fournissent une idée assez exacte.

Il n'était pas toutefois superflu de les colliger dans un recueil commode, clair et bien au fait des plus récentes recherches. C'était rendre service aux théologiens, aux philologues et aux historiens, sans parler des liturgistes, que de condenser en des prolégomènes lucides l'état actuel des problèmes, de fournir une abondante bibliographie des travaux contemporains, enfin

de marquer dans des notes aussi copieuses qu'érudites les textes parallèles les plus notables, les références scripturaires et patristiques et certaines élucidations réclamées par l'obscurité ou l'importance du passage. M. Quasten a rempli ce programme avec plein succès. Les bibliographies sont très soignées, les notes riches de faits et d'une excellente objectivité. Inutile de dire que les textes imprimés ont été empruntés à l'édition la plus récente ou à la meilleure.

Le présent fascicule contient des péricopes néo-testamentaires, d'après Vogels² (1922), les chapitres 7. 9. 10. 14 de la *Διδαχὴ*, les chapitres 61. 65-67 de la première Apologie de Justin le Martyr, les épitaphes d'Albercios et de Pectorios, l'*ἀποστολικὴ παράδοσις* d'Hippolyte de Rome aux chapitres 68-71 et 73-74, le passage de la Didascalie qui traite de la synaxe chrétienne (II. 57), le papyrus de Dér-Balyzeh, les fragments du papyrus contenant l'anaphore de saint Marc d'après l'édition de M. Andrieu et de P. Collomp (1928), les prières de la liturgie eucharistique extraites de l'Euchologe de Sérapion. La *pars secunda* de ce fascicule contient les catéchèses mystagogiques attribuées à Cyrille de Jérusalem. Trois autres *partes* sont en préparation.

Tous ces documents vénérables par leur antiquité et par le témoignage qu'ils portent, sont devenus ainsi accessibles à toutes les bourses et à tous les milieux. Pour la facilité du lecteur, le texte grec est accompagné d'une version latine que je n'ai pas vue en faute. L'impression typographique est claire et agréable. Cette intelligente compilation sera la bienvenue. D. A.

ABBÉ V. LEROQUAIS. **Les Bréviaires manuscrits des Bibliothèques publiques de France.** — Paris, 1934 ; 5 vol. de texte (CXXXIII-352, 479, 479, 487, 348 p. 4^o) et un album de 140 planches.

M. l'Abbé Leroquais est décidément un infatigable travailleur. En 1924, il nous avait déjà donné son monumental ouvrage sur les *Sacramentaires et missels manuscrits des bibliothèques publiques de France*, puis, en 1927, les *Livres d'Heures manuscrits de la Bibliothèque nationale*. La présente publication n'est pas moins imposante et n'a rien à envier à ses aînées. Ses cinq gros volumes in-quarto contiennent l'inventaire complet des bréviaires manuscrits enfouis dans les bibliothèques de France. Fruit d'un labeur soutenu, mené avec conscience et amour, ce catalogue constitue, dans les limites où il s'est confiné, une nouvelle et importante contribution à la science liturgique et il sera accueilli avec le même succès que ses devanciers.

Le corps de l'ouvrage est précédé d'une longue Introduction. Nous ne pourrions qu'en indiquer très sommairement le riche contenu. Se mettant aimablement à la portée du lecteur profane, M. L. commence par préciser ce qu'on entend par bréviaire ; il élimine tous les livres avec lesquels on l'a parfois confondu : diurnal, antiphonaire, psautier, missel, livre d'Heures, etc. Le bréviaire sera le recueil contenant tous les offices des dimanches, fêtes et fêtes de l'année liturgique. Ses éléments distinctifs sont : 1^o le calendrier, 2^o le psautier, 3^o le temporal, 4^o le Sanctoral, 5^o le commun des Saints. Notons en passant que M. L. suggère, au lieu du terme *temporal*, celui de *dominical*, beaucoup plus heureux et se trouvant en maints mss.

L'histoire du bréviaire s'identifiant à celle de l'office, l'une est à étudier par l'autre. Aussi l'Auteur a-t-il jugé nécessaire de retracer l'histoire de la formation de l'office. Son résumé est d'une parfaite limpidité et neuf en plus d'un point. On y voit comment les livres employés vont du simple au simple en passant par le complexe : au début, la Bible seule suffit, puis l'office se chargeant d'éléments nouveaux, de nouveaux recueils se forment : hymnaires,

antiphonaires, capitulaires, lectionnaires... jusqu'au jour où l'on voit le tout fusionné en un seul livre, le bréviaire. Celui-ci apparaît brusquement au XI^e s., sans transition aucune. M. L. assigne, d'une façon trop exclusive, croyons-nous, comme origine de ce changement l'usage de réciter l'office hors du chœur, usage prescrit par les législateurs monastiques à ceux qu'un motif quelconque empêchait de prendre part à la récitation commune. (Ceci explique pourquoi les premiers bréviaires sont presque tous monastiques.)

Mais la partie la plus originale et la plus instructive de cette Introduction est sans nul doute celle où l'Auteur a consigné les critères d'identification et de datation. Avec l'esprit critique le plus avisé, il s'attache à dégager d'un faisceau de menus indices les éléments qui lui permettront d'identifier et de dater ses mss. avec le maximum de certitude. Il s'étend longuement à exposer systématiquement et en les illustrant de nombreux exemples les procédés d'investigation ; ces détails nous sont précieux et sont, inutile de le dire, susceptibles d'une application plus générale. Grâce à ces moyens, il a pu identifier 905 des 914 bréviaires examinés et corriger ainsi maintes indications erronées du *Catalogue Général*. Pour la provenance, contentons-nous d'énumérer les parties du bréviaire qui pourront nous renseigner : 1^o le calendrier, 2^o le psautier, 3^o les litanies et les prières qui les suivent, 4^o les suffrages, 5^o les rubriques, 6^o le responsorial des dimanches d'Avent, 7^o le responsorial des trois derniers jours de la Semaine Sainte, 8^o le sanctoral, 9^o le petit office de la Vierge, 10^o l'office des défunts. Le 6^o et le 7^o varient d'église à église et sont, d'autre part, constants dans une même église. D'où leur importance. L'âge des mss. sera à déterminer à la fois par les critères paléographiques : écriture, décoration, détails archéologiques, et par les données du texte même : temporal et sanctoral, fêtes nouvellement adoptées, canonisations nouvelles, etc. M. L. dresse plusieurs listes chronologiques des fêtes adoptées du XI^e au XV^e s. dans les divers Ordres religieux et dans les églises de Paris, Rouen et Rome.

Quelques remarques touchant la décoration des bréviaires et une explication sur les notices terminent l'Introduction. D'aucuns éprouveront peut-être en achevant la lecture une certaine déception de n'y point voir pleinement mise en valeur la copieuse documentation accumulée. Empressons-nous de dire que M. L., prévoyant leur reproche, s'est excusé d'avance : il a fallu se limiter et laisser aux jeunes quelques veines à exploiter... Son but était d'ailleurs avant tout de fournir aux travailleurs des documents authentiques et datés. Et c'est là une tâche déjà énorme et qui suffit à elle seule au mérite de ce livre.

Venons-en aux notices elles-mêmes. Elles sont rédigées avec soin et méthode. Contrairement à ses précédents ouvrages, l'A. a adopté ici, non plus l'ordre chronologique, mais l'ordre alphabétique des bibliothèques et dans celles-ci l'ordre numérique. Ce classement est de beaucoup préférable et s'imposait d'ailleurs ici du fait que le bréviaire n'est pas, comme le missel, le résultat d'une évolution progressive et que la grande majorité des bréviaires analysés (865 sur 914) s'étendent sur trois siècles à peine.

Chacun des mss. est d'abord localisé et daté, puis minutieusement analysé, page par page. Aucune des particularités utiles n'est omise. Le sanctoral a fait l'objet d'une étude plus détaillée. La notice s'achève par une description externe : ornementation, reliure, etc., et, s'il y a lieu, par une courte bibliographie. L'A. a dû se résigner à ne pas donner les *initia* des leçons et de hymnes, car ce supplément eût trop augmenté les proportions déjà vastes de l'ouvrage.

Une partie du tome IV est consacrée à l'analyse de 120 recueils faussement intitulés bréviaires par les Catalogues et qui ne sont en réalité que des psautiers, des livres d'Heures, des antiphonaires...

Deux tables très bien conçues, table des mss et table générale, celle-ci occupant tout le tome V, facilitent singulièrement la consultation du répertoire.

La présentation matérielle est impeccable et fait honneur à la Maison Protat qui a réalisé là un vrai chef-d'œuvre de typographie.

Un mot enfin du recueil de planches. M. L. y a groupé, avec le plus grand discernement, les reproductions phototypiques des plus belles miniatures de nos bréviaires manuscrits. On y peut constater l'abondance et l'originalité de l'illustration, du moins de certains bréviaires. Ces documents, rangés par ordre chronologique, permettent de suivre toute l'évolution de la miniature et de l'encadrement, les deux éléments de la décoration.

Il faut rendre hommage au docte et éminent auteur de cette œuvre magistrale dont on ne saurait assez souligner la portée et l'intérêt. Grâce à elle, les historiens et les liturgistes possèdent désormais un solide et sérieux instrument de recherches, auquel ils pourront se fier en toute sécurité. Il nous reste à souhaiter que M. Leroquais nous livre un jour, comme il nous le laisse espérer, le résultat de ses acquisitions dans le domaine, encore inexploré, des livres qui ont précédé le bréviaire. Ce travail rendra seul possible un histoire définitive du bréviaire.

J. N.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

P. F. KEHR. *Italia Pontificia*. Vol. VIII, *Regnum Normannorum. Campania* (Regesta Pontificum Romanorum.) — Berlin, Weidmann, 1935, 4^o, LII-479 p. RM. 40.

Le tome VIII de l'*Italia Pontificia* devait signaler tous les actes pontificaux relatifs à l'Italie méridionale. Leur nombre étant trop considérable, il a fallu diviser la matière en deux volumes. Le premier que voici, le tome VIII, donne d'abord tous les documents qui concernent le royaume des Normands, du début de leur établissement en Italie jusqu'à 1198 ; puis, tous ceux qui furent adressés à des personnes ou établissements situés dans la région appelée autrefois Campanie, et dans le « Patrimoine de l'Église Romaine. » M. P. Kehr ne se flatte pas d'avoir réuni tous les diplômes pontificaux. Cette partie de l'Italie a été trop souvent et trop profondément troublée par les cataclysmes de la nature aussi bien que par la fureur des hommes, qu'ils se nomment lombards, sarrasins, normands, turcs ou simplement pirates. C'est presque un miracle de rencontrer deux îlots qui ont bravé ces tempêtes, les archives du Mont-Cassin et de Cava. Le nombre des actes connus désormais atteint le chiffre de 1200 en y comprenant ceux des légats pontificaux ; 628 avaient déjà été signalés par Jaffé ; 583 sont conservés intégralement ; 99 sont autographes, 87 constituent des faux.

L'histoire bénédictine est particulièrement bien représentée dans ce volume : on y rencontre les grandes abbayes du Mont-Cassin, de Cava, de Saint-Vincent au Volturne, de Saint-Laurent d'Aversa, de Sainte-Marie de Sora et de Saint-Benoît de Salerne ; plus un nombre considérable de maisons plus modestes, dont plusieurs se trouvaient sous la dépendance du Mont-Cassin ; plus encore la foule de monastères signalés par Grégoire le Grand, et tous ceux qui s'étaient établis à Naples.

Espérons que le tome IX ne tardera pas à paraître ; il couronnera l'œuvre

magnifique de l'*Italia Pontificia* entreprise en 1906 par l'infatigable savant qu'est M. P. Kehr,.

PH. SCHMITZ.

JOH. RAMACKERS. *Papsturkunden in den Niederlanden (Belgien, Luxemburg, Holland und Französisch-Flandern)*. (Abhandl. der Gesellschaft der Wiss. zu Göttingen, Philol. Hist. Klasse, Dritte Folge, N. 8 u. 9.) — Berlin, Weidmann, 1933-34, 8°, 516 p. RM. 32.

Les recherches des bulles pontificales conservées dans les dépôts d'archives des différents pays d'Europe nous valent, cette fois, un volume relatif aux Pays-Bas. M. J. Ramackers a dépouillé les archives de la Belgique (43), de Luxembourg, de Maestricht, et du département du Nord de la France (7). Les 82 premières pages de son ouvrage nous fournissent d'utiles renseignements sur les dépôts d'archives qu'il a visités et leurs richesses en diplômes pontificaux. La récolte a été fructueuse, non pas pour les dix premiers siècles ni pour le onzième (dont il a cependant découvert trois bulles inédites) mais pour le douzième. Nous trouverons, p. 85-511, le texte de 376 diplômes que Jaffé-Loewenfeld *Regesta Pontificum Romanorum* (Leipzig, 1885-1888) ne mentionne pas. D'un bon nombre nous possédons encore les originaux. Généralement ce sont les monastères dont on retrouve le plus de diplômes des papes. L'abbaye de Bourbourg vient en tête, puis Bonne-Espérance, Saint-Ghislain, et Saint-Pierre de Gand. A propos de cette dernière abbaye, on saisira tout l'intérêt de la publication de M. Ramackers. On se souvient du travail sensationnel de M. Oppermann (v. BHB, III, 3292), qui voyait des faux dans la plupart des anciens diplômes du monastère gantois. M. Oppermann n'avait pas interrogé les Archives de la Cathédrale St-Bavon. M. Ramackers y a trouvé une bonne partie des archives du Mont-Blandin, avec beaucoup d'originaux (mit sehr vielen Originalurkunden). Sur onze diplômes du XII^e siècle édités ici, sept sont conservés dans leur original.

PH. SCHMITZ.

A. STAPYLTON BARNES. *The Martyrdom of St. Peter and St. Paul*. — Oxford University Press (Humphrey Milford), 1933, 8°, XII-184 p.

Mgr Barnes a retourné pendant trente ans, dans les livres et sur les ruines, tous les éléments du problème des sépultures apostoliques. Il y a trouvé pour lui d'abord, preuve de sa sincérité, la Foi romaine et pour nous cette séduisante reconstitution :

Pierre et Paul, qui avaient vécu cachés, depuis les sévices qui suivirent l'incendie, dans la villa recouverte par la basilique actuelle de S. Sébastien, furent martyrisés le même jour, 29 juin 67, dans les conditions traditionnellement connues. Aussitôt leurs corps furent rapportés à leur domicile, c'est tout naturel, et *provisoirement* inhumés dans un petit jardin. Dix-neuf mois plus tard (Acta Petri), respectivement les 22 et 25 janvier 69, les corps étaient transférés à leurs sépultures *définitives*, là où ils sont encore aujourd'hui. Sur l'emplacement primitif, Anaclet aurait élevé sa *Memoria*, première *Platonía*, laquelle, se trouvant alors disponible, aurait été attribuée vers 380 au martyr Quirinus.

Entre autres matériaux originaux pour cette nouvelle construction, l'auteur a lui-même apporté ces deux importantes données :

1. Des fragments de l'inscription philocalienne *hic habitasse* ont été identifiés au nouveau musée de S.-Sébastien. Or ils avaient sûrement été recueillis dans la *Domus Petri*. Peu nombreux et peu importants, ils s'encadrent, d'autre part, tout naturellement dans le contexte connu. Le plus grand porte un... ASE qui expliquerait la double tradition *habitasse* et *habitare*.

2. *Tusco et Basso cons.* (=258) n'est qu'une interpolation déplacée par un copiste. Cette métathèse se représente une fois dans cette *Depositio martyrum* farcie d'additions maladroites.

Personne ne méconnaîtra les avantages du système proposé. Il respecte les plus vieilles traditions locales (B. fait grande confiance, et avec raison, à cette mémoire collective de l'Église). Il évite sans doute l'invraisemblance de translations illégales des reliques. Il laisse à *Domus* et à *habitare* leur sens obvie tout en satisfaisant ceux qui les prennent dans un sens métaphorique. Il ne nous paraît cependant pas sans quelques difficultés.

D'abord si on peut accorder que la translation des corps après dix-neuf mois d'inhumation provisoire rentre dans l'exception prévue par le *Digeste*, pourquoi cette translation s'imposait-elle ? B. à notre grand étonnement ne fait pas mention des trois hypogées du 1^{er} s. découverts sous la basilique qui attestent assez que l'endroit pouvait être utilisé pour la sépulture. Du reste, il y a peut-être quelque difficulté à admettre qu'un si court séjour des deux corps saints ait suffi à provoquer une telle vénération locale. (Il est vrai que ce lieu était aussi considéré comme dernière résidence des Apôtres de leur vivant.) Enfin le « *refrigerium* » attesté par les graffiti ne se faisait évidemment d'ordinaire que sur les tombes mêmes.

Ces objections ne détruisent pas les conclusions de B. mais elles rappellent que nous ne saurions guère atteindre à la certitude sans nouveaux documents. Le travail que nous avons sous les yeux a remarquablement exploité les anciens. Il a été élaboré avec autant de cœur que de science : il nous en est d'autant plus sympathique.

TH. DELFORGE.

RUDOLPH WILLARD. *Two Apocrypha in Old English Homilies*. (Beiträge zur englischen Philologie, XXX.) — Leipzig, B. Tauchnitz, 1935, 8°, VIII-149 p.

M. R. Willard éditera prochainement quelques vieilles homélies anglaises contenant deux citations apocryphes. Celles-ci méritaient une étude séparée. La première se rapporte aux sept cieux et j'ai publié ici un texte latin du VIII^e siècle (*Rev. bén.*, 1907, p. 323-324). James et Seymour ont repris cette étude en s'aidant de documents plus récents.

Le second apocryphe raconte la mort du juste et celle du pécheur avec les trois cris de joie ou de douleur, et les trois réponses des anges ou des démons.

A moins que l'avenir ne nous révèle des documents nouveaux et importants il faut dire que M. Willard a approfondi et épuisé la matière. D. DE BRUYNE.

ANNIE I. CAMERON. *The Apostolic Camera and Scottish Benefices, 1418-1488*. — Londres, Oxford University Press (Humphrey Milford), 1934, 8°, xciv-378 p. Sh. 20.

Relevé de toutes les sommes d'argent payées à la Chambre apostolique par les détenteurs de bénéfices majeurs et mineurs, en Écosse, depuis 1418, date de la fin du Grand Schisme jusqu'à la mort de Jacques III, en 1488. Pour dresser ce regeste, l'auteur a dépouillé, aux Archives du Vatican et à celles de l'État à Rome, les registres des *Obligationes et Solutiones*, *Obligazioni per servizi comuni*, et *Libri mandatarum* ; les *libri annatarum*, *libri quittanciarum*, *Introitus et Exitus*, *Obligationes particulares*, et enfin les *Diversa Cameralia*. Une introduction de quelque quatre-vingts pages éclairent le lecteur sur la nature de ces sources, connues d'ailleurs grâce aux travaux de M. Mollat et des différents Instituts historiques à Rome ; elle offre de plus une analyse

critique des données fournies par ce dépouillement méthodique, et relatives soit à l'organisation financière de la Chambre apostolique et au système de réserve d'une part, soit aux mesures prises par les bénéficiers pour payer leurs communs et menus services ou leurs annates. Relevons particulièrement le rôle joué par les banquiers italiens, rôle d'intermédiaire et de prêteur, qui s'avère de jour en jour plus important. Quant aux annates, on sait que la définition du mot varie selon les époques. M^{lle} Cameron les définit ici : paiements effectués à la Curie pour provision papale d'un bénéfice ecclésiastique évalué de 24 à 100 florins or *de camera*.

Pour l'histoire ecclésiastique en général, pour celle d'Écosse en particulier, cette étude est de première importance, non seulement par les conclusions générales auxquelles elle aboutit mais par ses détails qu'un index soigné des noms de personnes, de lieux et de matières permet de repérer aussitôt.

PH. SCHMITZ.

L. PASTOR. **Histoire des Papes**, traduit de l'allemand par A. POIZAT et W. BERTEVAL. Tomes XV et XVI. — Paris, Plon, 1933-34, 8°, 369 et 422 p. Fr. 40 le vol.

Ces deux volumes sont consacrés au règne de Pie IV. Le regretté D. Berlière a rendu compte de l'édition allemande dans cette Revue en 1922 (p. 122 sq.). Il en a souligné l'intérêt historique et l'excellente information. C'est donc une bonne fortune pour le lecteur français qui n'a pas l'usage de la langue allemande de pouvoir recourir à la présente édition. Les traducteurs ont manifestement tenu compte des réclamations trop légitimes qu'on leur a adressées dans mainte recension. Ils ont publié *in extenso* les documents contenus dans l'édition originale et qui font le prix de celle-ci. Quant à la traduction elle-même, il serait injuste de contester qu'elle est moins imparfaite qu'au début. Comparée à la magnifique édition italienne, elle reste très inférieure à ce qu'on peut exiger d'une telle entreprise.

Monumenta Ordinis Fratrum Praedicatorum Historica. T. XVI. Monumenta Historica S. P. N. Dominici. (fasc. II). — Rome, S. Sabine, 1935, 4°, VII et 434 p.

Voici le 2^e fascicule des Monumenta historica S. P. Dominici qui contient lui aussi une importante documentation. C'est d'abord le Libelle de Jourdain de Saxe « De principiis Ordinis Praedicatorum » : introduction et texte critique par Scheeben. Viennent alors les Actes de la Canonisation de S. Dominique édités par les soins du P. Walz O. P. (Mandatum de Grégoire IX, témoignages ; commission de Bologne ; lettres de Toulouse ; Bulle de Grégoire IX). Enfin les trois « légendes » de Pierre Ferrand, Constantin d'Orvieto et Humbert de Romans sont publiées avec appareil critique et introduction, respectivement par le P. Laurent O. P., Scheeben et le P. Walz O. P. Une bibliographie générale précède ces divers travaux. La table aurait pu utilement être plus détaillée notamment en ce qui concerne les Acta Canonizationis ; il est vrai que la présentation est d'une clarté parfaite.

B. B.

PAUL DUDON. **Saint Ignace de Loyola**. — Paris, Beauchesne, 1934, 8°, xx-663 p. Fr. 50.

Depuis que la Compagnie de Jésus a entrepris la publication des « Monumenta historica Societatis Jesu » dont les différentes séries de : « Monumenta Ignatiana » sont les plus avancées, aucune biographie française du saint Fondateur

de la Compagnie n'avait paru qui mit à profit les richesses de cette importante édition. C'est ce qui justifie pleinement l'ouvrage du P. Dudon bien qualifié pour l'entreprendre. L'A. n'a rien négligé pour faire revivre les milieux dans lesquels a vécu saint Ignace et où son activité s'est exercée.

Tout ne paraît cependant pas d'égale valeur dans ce travail ; ce qui est proprement ignatien est exposé avec beaucoup de clarté et sans aucune de ces réticences dont le biographe n'avait cependant que trop d'exemples chez ses devanciers, mais le reste est souvent négligé : le tableau historique de l'introduction, par exemple, semble un peu hâtivement rédigé : le séjour des Papes à Avignon donné comme prolongement et aggravation du grand Schisme (p. 7) est un renversement total de la chronologie ; la conquête de l'Afrique du Nord par les rois catholiques (p. 9) une fantaisie par trop criante.

Mais ces négligences n'empêchent pas le livre du P. Dudon d'être celui que les lecteurs français liront avec le plus de profit sur le grand homme et le grand saint que fut saint Ignace ainsi que sur les origines de cette Compagnie de Jésus à laquelle, l'Église, particulièrement du XVI^e siècle, est si redevable. G. DAYEZ.

LIVRES REÇUS.

Examens particuliers à l'usage des prêtres vivant en communauté par plusieurs membres des communautés paroissiales de France. — Ib., 12^o, XII-276 p. Fr. 10.00.

Ces examens sont le produit d'une expérience vécue par de nombreux prêtres de paroisse, animés du désir d'une vie intérieure plus intense, dans le cadre tout moderne du temps présent.

PAUL THONE. *Sur le Cœur de Notre-Sauveur*. — Ib., 1934, 12^o, 272 p.

Deux idées dominent l'œuvre du Christ-Rédempteur : l'immolation et la charité. Ce double tourment du Cœur de Jésus doit être l'idéal de notre vie chrétienne.

F. CAYRÉ. *Les sources de l'Amour divin. La divine Présence d'après saint Augustin*. — Ib., 1933, 8^o, 271 p. Fr. 12.00.

MAURICE ZUNDEL. — *Le poème de la sainte liturgie* (2^e éd.). — Œuvre de Saint-Augustin, à Saint-Maurice (Suisse), et Paris, Desclée De Brouwer, 1934, 16^o, 396 p. Fr. fr. 20.00.

Poème qui chante la messe, ses beautés, les harmonies de ses parties, le drame de ses rites, la richesse de ses grâces.

P. DAILLIEZ S. J. *Les rubriques dans la messe*. 1. *Extraits des Rubriques générales du missel*. 2. *Cérémonies de la messe basse*. 3. *Cérémonies de la messe solennelle*. — Cambrai, Masson, ou Gembloux, Duculot, 1935, 3 brochures, 16^o, 32, 52 et 55 p. Fr. belges 2, 2.50 et 2.50.

PIERRE CHARLES S. J. *La prière missionnaire. Série de trente-trois méditations*. — Louvain, Aucam, 1935, 12^o, 180 p. Fr. 10.00.

On sait le succès des volumes du même auteur « Prière de toutes les heures ». Le présent volume en est une continuation. Le but de ces pages c'est de faire éprouver au chrétien la richesse spirituelle dont son âme déborderait s'il la mettait à l'unisson des soucis apostoliques du Rédempteur et de l'Église. Elles veulent lui faire aimer plus profondément le sacrement de l'Unité.

Actes de S. S. Pie XI. Texte latin ou italien avec traduction française. Tome V, année 1929, 1^{er} semestre. — Paris, Bonne Presse, 1934, 8^o, 278 p. Fr. 4.00.

Seule édition française des actes des Papes. L'utilité de ces volumes est manifeste. Leur bon marché extraordinaire les met à la portée de tous.

Mgr LOUIS PICARD. *Le chanoine Armand Baud'huin*. — Bruxelles, Édition Universelle, 1935, 12°, 189 p. Fr. 10.00.

M. le chanoine Baud'huin, prêtre du diocèse de Tournai, est mort le 20 février 1932, après une vie, courte, mais remplie de ferveur et de zèle apostolique. On trouvera ici un grand nombre de ses lettres et de ses notes, commentées et groupées de façon à nous donner une biographie vivante et attachante du saint prêtre.

University of London Institute of Education. Studies and Reports. N° IV. The Yao Tribe. Their Culture and Education by Benno Heckel, O. S. B. Arts and Crafts in the Training of Bemba Youth by Griffith Quick. — Londres, Humphrey Milford, Oxford University Press, 1935, 8°, 53 p. Sh. 2.

WILLIBRORD SCHONS, O. S. B. *La stigmatisée de Luxembourg et sa mission*. — Clervaux, Abbaye, 1934, 16°, 80 p.

Vie d'une mystique dominicaine, Mère Claire, rappelée à Dieu le 24 février 1895.

P.-M. BRETONNET. *Le chanoine Mangore et la première communauté sacerdotale de Larchant*. — Paris, Bonne Presse, 1934, 8°, 224 p. Fr. 10.00.

L'apostolat des campagnes pose des problèmes compliqués. On lira ici comment un pauvre curé a travaillé à évangéliser une portion de cette « banlieue grise » de Seine-et-Marne et comment il a recours à la vie commune avec d'autres prêtres.

EMMANUEL GISQUIÈRE, O. Praem. *Tu autem, o homo Dei... Instructiones de sacerdotio*. — Averbode, Abbaye, 1934, 8°, 347 p. Fr. 30.00.

Instructions pour retraites sacerdotales : trois méditations par jour. Elles sont destinées surtout aux diacres qui se préparent à la prêtrise. Mais les prêtres y trouveront de quoi renouveler les grâces de leur ordination.

Bulletin thomiste. Tables générales 1924-1933. — Juvisy (Seine-et-Oise), Éditions du Cerf, 1934, 8°, 88 p.

Table générale qui donne un coup d'œil d'ensemble sur le contenu du *Bulletin* en ses diverses sections. Table analytique qui en détaille le contenu : auteurs recensés, matières, (ordre alphabétique), textes de s. Thomas, manuscrits cités, chroniques, recenseurs.

Louis GOUGAUD. *Christianity in Celtic Lands*. — Londres, Sheed and Ward, 1932, 8°, 458 p.

La Revue a rendu compte de ce livre excellent en 1933 (p. 178-179). La maison Sheed et Ward en donne aujourd'hui une édition à meilleur marché (Sh. 8/6), mais dont le texte est resté exactement celui de 1932.

ANT. MASSOULIÉ, O. P. *Méditations de saint Thomas sur les trois voies purgative, illuminative et unitive*. Nouvelle édition. — Paris, Lethielleux, 1933, 8°, 524 p. Pr. 25.00.

Le texte de Massoulié est bien connu. Ce qui donne à cette réédition une nouvelle valeur (dont le texte a été révisé par le P. Adam) c'est l'étude historico-doctrinale (106 pages), que le R. P. Florand y a ajoutée en guise d'introduction, sur l'entourage du P. Massoulié, à Rome, durant le conflit du quietisme français.

R.-P. MONSABRÉ. *La vierge Marie*. Principaux extraits de ses œuvres rassemblés par le Chanoine J. Chapeau. — Ib., 1934, 8°, viii-220 p. Fr. 12.00.

M.-H. LELONG, O. P. *La messe vivante*. — Colmar, « Alsatia », 1935, 8°, 236 p. Fr. 12.00.

Montre au chrétien ordinaire tout ce qu'il y a, tout ce qu'il y aurait pour lui d'attrayant et de passionnant dans l'assistance à la messe ; la messe matinale, la messe au village, la messe des morts, la messe des enfants, etc.

JOS. A. GLYNN. *Matt Talbot, le saint au chantier*, traduit de l'anglais par J. d'Ars (Coll. « La lumière ouvrière »). — Paris, Desclée de Brouwer, 1934, 12°, 216 p. Fr. 8.00.

La nouvelle collection « La lumière ouvrière » veut donner au public une connaissance plus approfondie de ce que doit être, en chrétienté, le rôle du monde ouvrier. Les études sociologiques y alterneront avec des biographies exemplaires. Elle présente, dans son premier volume, la vie admirable d'un ouvrier irlandais, mort en 1925.

ÉLISABETH VON SCHMIDT-PAULI. *Je vais à Jésus*. Traduction de Jeanne Bruni. — Paris, Desclée De Brouwer, 1935, 32°, 60 p., illustrations en couleurs, relié.

Mgr PAUL NÈGRE. *Catéchisme théologique de la vie spirituelle et du mérite sur-naturel*. — Paris et Lyon, Vitte, 1935, 32°, 112 p. Fr. 3.50.

Précis théologique, clair et suffisamment complet, de la vie spirituelle.

CYP. ETCHEGOYEN. *Au foyer du vainqueur*. — Arras, Nouv. Soc. Pas-de-Calais, 1934, 12°, 272 p. Fr. 12.00.

E. avait décrit la grande guerre ; il étudie ici l'après-guerre et la situation des « Revenants » réinstallés à leur foyer. Constatations et leçons à en tirer-

G. GEREST. « *Veritas* ». *La vie chrétienne raisonnée et méditée. V. Face à l'éternité*. — Paris, Lethielleux, 1934, 8°, xiv-500 p. Fr. 20.00.

Théologie des fins dernières : Vers le soir de la vie ou préparation à la mort ; le dernier sommeil ou signes avant-coureurs de la mort ; agonie ; départ ; les suprêmes sentences : les trois solutions possibles.

OTTO DOBENECKER. *Regesta diplomatica necnon epistolaria historiae Thuringiae*. Namens des Vereins für Thüringische Geschichte und Altertumskunde, bearb. u. herausg. v. O. Dobenecker. Dritter band, 2. u. 3. Teil ; Vierter band, 1. Teil. — Iena, Fischer, 4°, 1915, 1925, 1935.

DOMENICO BULGARINI. *La Madonna*. — Turin, Paravia, (1932), 8°, 271 p. L. 10.50.

DOMENICO BULGARINI. *Pater, Don Bosco, il Santo dei birichini*. — Ib., 1934, 8°, 283 p. L. 7.50.

GIOVANNI BATELLI. *Il Santa degli infelici. Canonico Guiseppe Ben. Cottolengo*. — Ib., 1934, 8°, 131 p. L. 5.25.

G. KRATZ et P. LETURIA, S. J. *Intorno al « Clemente XIV » del barone von Pastor*. 1. *Sull' opera del Pastor* ; 2. *Sulla paternità del volume*. — Rome, Desclée, 1935, 12°, 100 p.

Mise au point des critiques soulevées contre certains jugements de ce volume « Clément XIV » de Pastor, et sur la collaboration des jésuites à cet ouvrage.

TABLE DES MATIÈRES

I. ARTICLES

BARDY (G.).	Éditions et rééditions d'ouvrages patristiques ...	356
DE BRUYNE (D.), LOWE (E. A.) et RYAN (R. J.).	Nouvelle liste de <i>membra disjecta</i> ...	305
FOERSTER (A.).	Notice sur un manuscrit contenant le petit <i>Contemptus mundi</i> ...	226
GOUGAUD (L.).	Une oraison protéiforme de l' <i>Ordo commendationis animae</i> ...	8
LAMBOT (C.).	Un « jejunium quinquagesimae » en Afrique au IV ^e siècle, et date de quelques sermons de saint Augustin ...	114
«	Texte complété et amendé du <i>Psalmus contra partem Donati</i> de saint Augustin ...	312
MORIN (G.).	Un curieux inédit du IV ^e /V ^e siècle. Le soi-disant évêque Asterius d'Ansedunum, contre la peste des agapètes ...	101
«	Une énigme liturgique : la postcommunion de Noël à l'aurore ...	170
«	Maximien, évêque de Trèves, dans une lettre d'Avit de Vienne ? ...	207
«	L'oratoire primitif du Mont-Cassin et ce qu'il en reste aujourd'hui ...	211
«	Le cistercien Ralph de Coggeshall et l'auteur des <i>Distinctiones monasticae</i> utilisées par dom Pitra ...	348
NÉLIS (H.).	« Lettres françoises » aux XIV ^e et XV ^e siècles	184
SABBE (E.).	Deux points concernant l'histoire de l'abbaye de Saint-Pierre du Mont-Blandin (X ^e -XI ^e siècles).	52
SCHMITT (Fr. SAL.).	Eine dreifache Gestalt der <i>Epistola de sacrificio azimi et fermentati</i> des hl. Anselm von Canterbury ...	216
SCHMITZ (Ph.).	« Visions » inédites de sainte Élisabeth de Schoenau ...	181
«	Dom Donatien De Bruyne. In memoriam ...	205
STOLZ (A.).	Das <i>Prologion</i> des hl. Anselm ...	331
VAN DE VIJVER (A.).	Les œuvres inédites d'Abbon de Fleury ...	125
WILMART (A.).	Un sermon sur la résurrection corporelle emprunté à S. Grégoire, passé sous le nom de S. Augustin.	3
«	Les sermons d'Hildebert ...	12
«	Une lettre sur les cathares du Nivernais (v. 1221)	72
«	Les épigrammes liées d'Hugues Primat et d'Hildebert ...	175
«	Le grand poème bonaventurien sur les sept paroles du Christ en croix ...	235
«	Une formule de confirmation employée par la chancellerie apostolique du XII ^e siècle ...	270

A cette année sont joints avec pagination spéciale :

SCHMITZ (Ph.).	Bulletin d'histoire bénédictine. Tome IV ...	121*-168*
DE BRUYNE (D.) et LAMBOT (C.).	Bull. d'anc. litt. chrét. lat., tome II	[181]-[208]

II. COMPTES RENDUS.

ALÈS (A. d'). <i>De Deo Trino</i> ...	84	FANNING. <i>Vegii De educatione liberorum</i> ...	96
ALLO. <i>Ép. aux Corinthiens</i> ...	287	FESTUGIÈRE. <i>Socrate</i>	191
ARNOLD. <i>Staatslehre Bellarmin</i> ...	82	FRÈRE. <i>Recollections of Malines.</i>	
BALIC. <i>D. Scoti Theolog. mariana</i> ...	82	— <i>Studies in Roman Liturgy,</i>	
BARNES (A. S.). <i>Martyrdom of St Peter</i> ...	400	II	303, 395
BARDSLEY. <i>Early christian documents</i> ...	301	GARDEIL. <i>Le donné révélé</i> ...	294
BELL (H. Idris) et SKEAT (T. C.)		GARRIGOU-LAGRANGE. <i>Le sens du mystère</i> ...	298
<i>Fragments of an Unknown Gospel</i> ...	301	GENEVOIS. <i>Bible mariale</i> ...	392
Bible (Ste). T. IX, éd. Buzy et Pirot ...	387	GIBS et LANG. <i>Bishops and Reform</i>	92
Bidez (<i>Mélanges</i>) ...	94	GLORIEUX. <i>Maîtres en Théologie de Paris</i> , II ...	81
BLONDEL. <i>La pensée</i> ...	88	GRAF. <i>De subjecto gratiae</i> ...	84
BONSIRVEN. <i>Judaïsme palestinien</i> ...	388	GRANDMAISON (L. DE). <i>Écrits spirituels</i> , II, III ...	198
BUCHBERGER. <i>Lex. f. Theologie</i> , VI ...	79	HEINISCH. <i>Das Buch Exodus</i> ...	77
CAJETANUS. <i>Scripta philosophica</i> ...	191	HELSSIG. <i>Katalog der Hss. zu Leipzig</i> , IV ...	382
CAJETANUS. <i>De Ente et Essentia</i> ...	393	HOFMEISTER. <i>MGH. Script.</i> XXX ...	200
CALMETTE. <i>Le monde féodal</i> ...	304	HOLL. <i>Epiphanius</i> ...	291
CAMERON. <i>The Apostolic Camera</i> ...	401	HUYSMAN. <i>Hist. d'une fondation</i> ...	94
CASEY. <i>Excerpta ex Theodoto</i> ...	290	HUEBNER. <i>Vorstudien zur Ausgabe des Buches der Könige</i> ...	96
CASOTTI. <i>Pedagogia di Lambruschini. — Maestro e scolaro</i> ...	194	IGNATI (S.). <i>Constitutiones</i> , S. J. I ...	92
CASPAR. <i>Gesch. des Papsttums</i> , II ...	198	INGUANEZ. <i>Cod. casin. catalogus</i> , II, p. II ...	188
CÉLARIÉ. <i>Les Fioretti</i> ...	196	<i>Ioannis a S. Th. Cursus theol.</i> II ...	293
CHAMPION. <i>Histoire de France</i>	201	<i>Ioannis Lemovicensis opera</i> ...	295
CLERCQ (C. DE). <i>Églises unies d'Orient</i> ...	302	JOLIVET. <i>Dieu soleil des esprits</i> ...	299
COMBÈS. <i>La Charité</i> ...	81	JORET. <i>Recueils</i> ...	196
CONNELL. <i>De Sacramentis</i> , I ...	294	JOYCE. <i>Die christliche Ehe</i> ...	85
DAMOISEAUX. <i>Institutions nationales</i> ...	95	KEHR. <i>Italia Pontificia</i> , VIII ...	399
DANSETTE. <i>Affaires de Panama</i> ...	202	KENNETT. <i>Ancient Hebrew social Life</i> ...	390
DAVY. <i>Les dominicaines</i> ...	295	KRAFT. <i>Die Hss...</i> Augsburg ...	188
DECHENE. <i>Un enfant royal</i> ...	91	LAGRANGE. <i>Hist. du canon du N. T.</i> ...	383
DELEHAYE. <i>Méthode hagiographique</i> ...	75	LALLEMAND. <i>Le transfini</i> ...	192
DENIS et BOULET. <i>Romée</i> ...	303	LANGLOIS. <i>Fénelon</i> ...	197
DIEKAMP. <i>Theol. dogmatica</i> , III ...	393	LAURENT DE LA RÉSURR. <i>Présence de Dieu</i> ...	197
DREWNIAK. <i>Mariol. Deutung von Gen.</i> ...	391	LEBRETON. <i>Le P. L. de Grandmaison</i> ...	90
DUDON. <i>S. Ignace</i> ...	196, 402	LEGGIO. <i>L'ascetica di S. Basilio</i> ...	394
DUHAMELET. <i>Les sœurs bleues</i> ...	94	LEMONNYER. <i>S. Catherine de Sienne</i> ...	200
ETCHEVERRY. <i>L'idéalisme français</i> ...	193		
Eucharistia ...	80		

LERCHER. <i>Theol. dogmatica</i> , III, IV 84, 293	RAMACKERS. <i>Papsturkunden</i> ... 400
LEROQUAIS. <i>Les bréviaires ma- nuscrits</i> 397	RAND et JONES. <i>Earliest book of Tours</i> 76
LIPPERT. <i>L'Église du Christ</i> ... 393	RIVIÈRE. <i>La rédemption chez S. Augustin. — La rédemption après S. Augustin</i> ... 189, 190
LODS. <i>Les prophètes d'Israël</i> ... 386	SCHUETZ. <i>Les idées eschatolo- giques du livre de la Sagesse</i> ... 384
LOWE. <i>Cod. lat. antiquiores</i> , I 75	SÉNÈQUE. <i>L'apocoloquintose</i> ... 97
LUSSEAU et COLLOMB. <i>manuel d'études bibliques</i> 383	SICKENBERGER. <i>Geschichte des N. Test.</i> 78
MARC. <i>Instit. morales</i> 190	SIMON. <i>Ontologie du connaître</i> 89
MARIE DE L'INCARNATION. <i>Écrits spirituels</i> , III 394	SOULHÉ. <i>Philosophie chrétienne</i> 192
MASNOVO. <i>Da Guglielmo d'Au- vergne a san Tomaso</i> 86	Spinoza (Supplem. Riv. filos) ... 86
MATTEI CERASOLI. <i>Cod. Caven- ses</i> , I 382	STAAB. <i>Paulus Kommentare</i> ... 287
MEERTENS. <i>Godsvrucht in de Ne- derlanden</i> 188	STAEHLIN. <i>Clemens Alex. Regis- ter</i> 288
MICHELET. <i>Tableau de la France</i> 304	STAEHLIN. <i>Clem. Alex. Schriften</i> 189
MICHIELS. <i>De delictis et poenis Monumenta eucharistica</i> , éd. Quasten 396	STAUDIDÈS. <i>Chronologie de la Passion</i> 78
Monum. ord. <i>Praedicatorum</i> , XVI 402	STEIN. <i>Encomium of S. Gregory</i> 199
MOUY. <i>Physique cartésienne</i> ... 297	STEINMANN. <i>Die Briefe an die Thessalonicher. — Die Apostel- geschichte</i> 388, 79
NOBLE. <i>Discernement de la con- science</i> 294	STEUART. <i>World intangible</i> ... 85
NOETCHER. <i>Das Buch Jeremias</i> 386	STUMMER. <i>Monum. historiam Terrae Sanctae illustrantia</i> ... 389
NOORDELOOS. <i>Alckmaar's marte- laren</i> 93	THIBAUT. <i>L'union à Dieu</i> ... 90
Nov. Test. <i>graece. Ev. sec. Mar- cum</i> , éd. Legg. 285	THOMAE (S.) DE AQUINO. <i>De Gratia. — Somme théol.</i> ... 392, 81
Nov. Test. <i>graece et lat.</i> , éd. Merk 285	TORRE (M. DE LA) et LONGAS (P.). <i>Catalogo de cod. latinis</i> . I 381
OLGIATI. <i>Cartesio</i> 86	TROMONT. <i>Fr. de Sadeleer</i> ... 93
<i>Orientalia Christ. periodica</i> , I ... 300	<i>Tu es Petrus</i> 198
PADOVANI. <i>Schopenhauer</i> ... 86	UBACH. <i>Biblia ill. L'Exode</i> ... 77
PASTOR. <i>Histoire des Papes</i> . XV, XVI 402	VAGANAY. <i>Initiation à la critique</i> 79
PEGIS. <i>S. Thomas and the pro- blem of the soul</i> 81	VAILHÉ. <i>P. Emm. d'Alzon</i> ... 302
PERDRIZET. <i>Le calendrier pari- sien</i> 195	VALENTIN et DE MONTCHEUIL. <i>Blondel</i> 88
PETIT-DUTAILLIS. <i>La monarchie féodale</i> 201	VAN DEN EYNDE. <i>Les normes de l'enseignement</i> 390
<i>Philosophie (La) chrétienne</i> , II 87	VANUTELLI. <i>Libri synoptici</i> , V. T., II 285
POUGET et GUITTON. <i>Cantique des cantiques</i> 387	<i>Vie (La) spirituelle. Tables</i> ... 196
PREISS. <i>Die polit. Tätigkeit der Cisterzienser</i> 91	VISMARA. <i>Funzioni della Chiesa</i> 395
QUONIAM. <i>Érasme</i> 302	WEBERT. <i>S. Thomas d'Aquin</i> 296
RADEMACHER. <i>Religion et vie</i> ... 196	WESSELS. <i>La mission d'Amboine</i> 93
	WILLARD. <i>Two Apocrypha</i> ... 401
	WOLF. <i>Comm. in S. Cyrilli doc- trinam</i> 292
	ZIEGLER. <i>Untersuch. zur LXX</i> 78